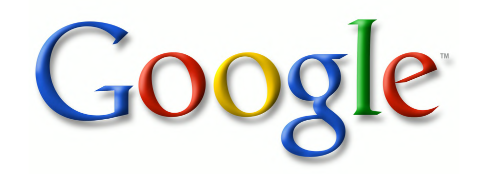


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

64

TOME SOIXANTE-QUATRIÈME.

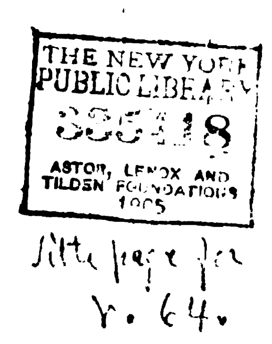


NEW YORK PUBLIC LIBRARY

A PARIS,
CHEZ A. EYMERY, LIBRAIRE, RUE MAZARINE,
N°. 30.

1815.

Digitized by Google


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Title page for
v. 64.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.



PROSPECTUS.

DEPT DE LA SEINE
THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
335418
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS
1905

Depuis plusieurs années, les mouvemens de la littérature et ceux de la politique sont devenus d'une rapidité extrême : c'est ce qui a fondé et soutenu un grand nombre de journaux, fournissant tous les jours plus ou moins d'alimens à la curiosité publique.

Mais le besoin de satisfaire promptement cette curiosité, ne pouvait qu'exposer les écrivains rédacteurs des journaux à mettre de la précipitation dans leur travail. Ainsi leurs avantages même rendent leur mérite réel moins commun et plus difficile.

Tous les hommes n'ont pas une curiosité excessivement impatiente; il en est dont le jugement veut être satisfait. Ceux-là peuvent consentir à attendre quelques jours les nouvelles publiques, et les annonces raisonnées des productions littéraires, lorsqu'une telle attente doit être pour eux le garant de plus de maturité, d'ordre et de vérité dans ces annonces et ces informations.

Le *Mercure* a long-temps rempli ce but im-

portant. Il s'offre de nouveau aux sages amateurs de la littérature, de la science, des arts et de la politique. Ses rédacteurs croient s'être pénétrés de l'esprit qui doit présider à sa composition. Chaque numéro, paraissant le dernier jour de chaque semaine, contiendra, premièrement, sous le titre de *Tableau politique*, un précis historique et raisonné des événemens, des lois, des institutions, qui seront parvenues, dans cette même semaine, à la connaissance générale. Ce tableau sera divisé en deux sections, l'une ayant pour titre : *Politique intérieure*, l'autre ayant pour titre : *Politique extérieure*. Ces deux sections seront unies par de fréquens rapports ; car aujourd'hui, et depuis long-temps, tout ce qui s'opère en France est le produit d'un mouvement auquel sont associées l'Europe, et les diverses parties du monde habité.

A la suite du tableau politique sera placé un *Tableau littéraire* qui présentera successivement, et sous trois sections différentes, le précis de ce qui aura paru de remarquable en littérature, dans les sciences et dans les arts.

3°. Sous le titre de *Théâtres*, les rédacteurs rendront compte des pièces nouvelles, de leur succès, et du jeu des acteurs qui les auront représentées.

4°. A cet article succédera celui des *Variétés*, et sous ce titre seront comprises, soit des compositions intéressantes et ingénieuses, telles que des contes en prose ou en vers, soit des réclamations contre des jugemens ou des annonces inserées dans le

Mercure. Les rédacteurs pensent, en effet, que non-seulement toute annonce reconnue fausse doit être franchement et promptement rétractée; mais que la critique d'un genre quelconque doit assurer à l'auteur de cette production le droit de se défendre sur le terrain même où il a été attaqué. Une feuille périodique dans laquelle les ouvrages littéraires ou scientifiques sont examinés et analysés, devient par cela même un tribunal où l'accusateur ne doit pas seul comparaître; mais où l'accusé doit avoir la faculté de répondre, afin que le public, seul et véritable juge, ne puisse jamais être égaré. Par l'absence, malheureusement trop fréquente, de cette forme juste et tutélaire, la critique dans les journaux n'est qu'un despotisme souvent capricieux, insultant, intolérable, par lequel d'excellentes productions sont écartées, et d'excellens auteurs désolés, avilis, découragés.

Les intentions des rédacteurs du *Mercure* sont, au contraire, de contribuer, autant qu'il leur sera possible, à mettre en honneur parmi les hommes, ces auteurs estimables qui, trop occupés de s'instruire, de bien penser, et de bien écrire, ne savent ni se produire sur la scène du monde, ni s'y défendre.

Les rédacteurs du *Mercure* veulent aussi concourir de tout leur pouvoir à l'extension et à l'affermissement des idées vraies, nobles, conformes à la nature éternelle de l'homme et des choses, qui, pour avoir été arrêtées, il y a vingt-cinq ans, dans leur essor fier et pacifique, ont produit, malgré elles, l'irritation populaire et d'ef-

DÉP^T DE LA SEINE 3.C.

Digitized by Google

froyables orages. Ces idées, calmes, modérées, seule garantie de la tranquillité sociale dans les États civilisés, forment aujourd'hui en Europe la pensée politique de tous les hommes éclairés. Elles sont avouées, honorées par les principaux souverains; elles sont proclamées par le roi de France, qui les a toujours soutenues. Ainsi les écrivains qui les propagent, sont les plus vrais amis des trônes, des peuples, et de la liberté.

Le lecteur le plus grave a besoin de se délasser d'une étude trop sérieuse : il descend avec plaisir des hautes considérations de la politique et de la philosophie, pour sourire aux traits légers et malins du ridicule. Nous ne croyons donc point déroger à l'esprit de cette feuille, en terminant chaque numéro par une revue critique des Journaux, sous le titre de *Mercuriale*. (1)

Nous engageons les personnes qui auront à nous communiquer des nouvelles curieuses, des anecdotes piquantes, des observations critiques, ou des pièces de poésie légère, à nous les adresser *franco*, ou à les faire remettre dans la *boîte verte* placée à la porte d'entrée de la *Librairie d'éducation*, rue Mazarine, n°. 30.

---

(1) La première *Mercuriale* paraîtra samedi prochain.

Digitized by Google



TABLEAU POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

Royaume des Pays-Bas. Une constitution libérale a été présentée par le roi à l'assemblée générale des états du royaume. Il était impossible que cette constitution obtînt l'assentiment universel. Les Belges et les Hollandais se touchent par leur territoire, mais sont divisés par leurs habitudes, leurs mœurs, leur religion et leur langage. Les Hollandais ont accepté la constitution à l'unanimité. Sept cent quatre-vingt-seize notables belges l'ont refusée; mais cinq cent vingt-sept l'ont acceptée. La majorité négative n'est point assez marquée pour que le roi des Pays-Bas, consultant l'opinion de l'ensemble de son royaume, n'ait été en droit de promulguer cette constitution comme revêtue du consentement général.

Nouvelle-Espagne. Le général Morillo a accordé beaucoup d'amnisties dans le golfe du Mexique; et cette modération a plus contribué à ramener les esprits que tous les actes de sévérité n'auraient fait. Aussi, on assure que toute la côte de Venezuela, et tout le pays de Caracas sont soumis aux forces de Ferdinand.

Suisse. Le Pacte fédéral n'est point encore accepté par le Bas-Underwald; mais le système d'opposition qui régnait dans ce canton semble s'affaiblir. Des idées plus saines, plus justes, paraissent succéder aux suffrages tumultueux d'une multitude trompée; et l'on commence à sentir le danger de prendre pour l'opinion publique les passions de ceux-là même qui voulaient l'égarer.

Bengale. Dans le pays de Napaul, les armées anglaises ont été défaites par les Indiens, et obligées de se mettre sur la défensive: elles sont réduites à former des camps retranchés, même sur l'ancien territoire de la compagnie.

Turquie. Des lettres de la Servie annoncent que la Turquie fait de grands préparatifs de guerre, et que des armées formidables sont déjà en mouvement.

Digitized by Google

Ile de Bourbon. Une petite escadre française, commandée par M. Jurien, capitaine de vaisseau, était partie de Rochefort le 13 novembre 1814, pour aller reprendre possession de l'île de Bourbon. Cette mission a été remplie de la manière la plus paisible et la plus satisfaisante.

NOUVELLES DE L'INTÉRIEUR.

Le maréchal duc de Tarente a publié à Bourges, le 26 août, la proclamation suivante. Elle indique d'une manière claire, satisfaisante, l'esprit du licenciement de l'armée de la Loire.

Soldats!

Le moment est arrivé où les ordonnances du roi sur le licenciement des régimens d'infanterie de ligne et légère et sur l'organisation des légions départementales, vont recevoir leur exécution.

Vous les avez lues avec calme, vous vous êtes soumis avec une franche et loyale résignation.

Grâces soient rendues aux mesures sages et paternelles du plus juste des monarques; elles surpassent toutes les espérances!

Des traitemens honorables sont affectés à tous les grades, soit qu'ils perdent leur activité, soit qu'ils la conservent.

Le licenciement même n'est qu'apparent, puisqu'à l'instant où la dissolution des régimens est prononcée, ils sont recréés sous une dénomination nouvelle.

Elle rappelle naturellement à votre souvenir ces légions fameuses que l'on admire encore aujourd'hui, autant par une valeur (que vous avez égalée) que par cette admirable discipline et cette obéissance passive qui a fait leur force et leur gloire.

Qu'elles vous servent désormais d'exemple et de modèle.

Vous vous séparez de vos camarades, mais c'est pour vous réunir à des parens, des amis, des compatriotes; les légions départementales deviennent donc de véritables réunions de famille; enfans d'un même sol, élevés et nourris dans les mêmes principes, vous aurez les mêmes goûts et les mêmes habitudes; le lien qui va vous unir sera indissoluble, et les légions entre elles ne rivaliseront que de zèle, et surtout de fidélité pour le roi, et d'amour pour la patrie.

Vous, qui rentrez dans vos foyers, donnez l'exemple de ces sentimens, et portez-y l'espoir d'un meilleur avenir.

Vous, qui allez jouir de quelque repos, pour prendre ensuite les engagemens que la loi vous impose, rapportez-les sous les drapeaux de vos légions.

Soldats de l'ex-vieille garde, la sagesse et la bonne conduite vous feront distinguer partout, et vous mériteront l'honneur d'être appelés auprès du meilleur des rois; la garde du trône sera confiée à votre fidélité.

Vous ne cesserez point vos services; vous allez en semestre jusqu'à ce que les circonstances permettent de former de nouveaux régimens de la garde royale.

Ceux d'entre vous qui ne pourront pas faire partie de cette garde,

Digitized by Google

ou de la gendarmerie, concourront avec tous leurs droits à la formation des légions départementales.

Vous serez toujours, j'en ai l'assurance, les modèles de la fidélité et de la subordination, comme vous l'avez été en tous temps du courage et de la valeur.

Je seconde de tous mes efforts la sollicitude du gouvernement pour faire acquitter la solde; mais si, malgré le concours de tous les moyens, l'épuisement des provinces, résultat des malheurs dans lesquels de trop fameux événemens ont entraîné la patrie, ne permet pas de tout acquitter, vous recevrez des cessations de paiement avec lesquels vous serez payés dans vos départemens.

Soldats! ma pensée vous y suivra, et la bonne conduite que vous tiendrez vous sera un gage assuré de la continuation de mes sentimens et de mon affection pour mes anciens compagnons d'armes.

Au quartier-général, à Bourges, le 26 août 1815.

Le maréchal duc de Tarente, commandant en chef de l'armée de la Loire,

Signé MACDONALD.

On assure que les souverains alliés quitteront Paris vers le 10 septembre : ils se rendront, par Meaux, à Vertus en Champagne, où ils passeront en revue l'armée russe qui est campée dans la plaine de ce nom. Les souverains se rendront ensuite à Dijon. De là ils iront passer la revue de l'armée autrichienne cantonnée dans la plaine de Genlis. S. M. l'empereur d'Autriche partira de suite pour Milan; on croit que l'empereur de Russie assistera au couronnement de l'empereur François II; le roi de Prusse n'ira que jusqu'à Lyon. On annonce aussi que la garde du roi de Prusse quittera Paris, et qu'elle y sera remplacée par des troupes du sixième corps de l'armée prussienne.

On espère qu'une note officielle très-importante sera publiée dans peu de jours.

La ville d'Huningue a capitulé le 26 août, après une résistance opiniâtre, et douze heures de bombardement.

Les Autrichiens font des dispositions pour commencer le siége des forteresses de New-Brisack et de Schélestadt; ils dirigent vers ces deux points des corps considérables de troupes.

Le gouvernement espagnol a menacé d'invasion le territoire français. On savait déjà par des lettres particulières qu'il insistait de la manière la plus pressante pour que les places de Bellegarde, Perpignan, Collioure, Port-Vendre, Saint-Jean-Pied-de-Port, et Bayonne, fussent occupées par des troupes espagnoles. Monseigneur le duc d'Angoulême est arrivé rapidement de Bordeaux sur la frontière; il a eu une conférence avec le général Castanos, à la suite de laquelle les troupes espagnoles ont paru se disposer à rentrer dans leurs limites.

Digitized by Google

Le roi a rendu depuis huit jours plusieurs ordonnances importantes. Par celle du 16 août il a établi provisoirement une contribution extraordinaire de 100 millions, répartie sur les divers départemens, en raison de leurs ressources; S. M. a adopté le mode qui lui a paru présenter le moins d'inconvéniens, et être le plus propre à soulager ceux de ses sujets qui ont le plus souffert, en appelant à partager leurs charges ceux sur lesquels les réquisitions ont moins porté.

Par une seconde ordonnance du même jour, S. M. voulant imputer les nouvelles contributions de Paris sur un avenir plus heureux qu'il lui est enfin permis d'espérer, a autorisé la ville de Paris à imposer additionnellement à sa contribution foncière des années 1816 et 1817, une somme de deux millions cent trente-quatre mille francs, et une somme de neuf cent soixante-dix mille francs par addition à sa contribution personnelle.

Le 19 août, S. M., convaincue que rien ne consolide plus le repos des états que cette hérédité de sentimens qui s'attache, dans les familles, à l'héredité des hautes fonctions publiques, et qui crée ainsi une succession non interrompue de sujets dont la fidélité et le dévouement au prince et à la patrie sont garantis par les principes et les exemples qu'ils ont reçus de leurs pères, a déclaré que la dignité de pair serait héréditaire, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, dans la famille des pairs qui composent actuellement la chambre des pairs.

Ce complément d'institution était réclamé par les Français d'opinions sages et éclairées. Lorsque le gouvernement d'un peuple devient représentatif, lorsque, par conséquent, il admet un élément très-fort de puissance démocratique, puisqu'il laisse aux représentans du peuple la législation de l'impôt, et la direction de l'opinion publique, on ne doit plus s'inquiéter que d'affermir le trône, de l'entourer de barrières imposantes, de l'exhausser aux yeux du peuple, et cependant de l'unir par la nature et la gradation de ses appuis au sol populaire sur lequel tout doit porter.

Le même jour, 19 août, S. M. a donné une noble preuve d'impartialité et de sollicitude; s'étant assurée que toutes les nominations d'élèves faites dans les lycées depuis le 20 mars dernier, ont été la juste récompense des services militaires ou civils anciennement rendus à l'état par les familles des enfans qu'elles concernent, elle a confirmé toutes ces nominations.

Le 24 août, S. M. a arrêté le tableau des conseillers d'état.

Par ordonnance du 29 août, le roi a destitué le maréchal

Digitized by Google

Moncey, et l'a condamné à trois mois d'emprisonnement pour avoir refusé de présider le conseil de guerre qui doit juger le maréchal Ney. Le maréchal Moncey était appelé à présider ce conseil, comme étant le plus ancien des maréchaux de France.

Par ordonnance du 30 août, la cavalerie a été licenciée, et à l'instant soumise à une organisation nouvelle.

Par ordonnance du 1er septembre, la maison militaire du roi, telle qu'elle existait en 1815, a reçu plusieurs modifications; les 4e et 5e compagnies des gardes du corps ont été supprimées; les quatre autres brigades on été réduites à quatre compagnies chacune; les compagnies de gendarmes, chevau-légers, mousquetaires, gardes de la porte, et gardes du corps de Monsieur, ont été supprimées, et remplacées par une garde royale entièrement dans les attributions du ministre de la guerre.

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE FRANÇAIS.

A voir la foule innombrable de débutans et débutantes qui, chaque année, se pressent, se poussent, se coudoient aux portes de la Comédie française, pour s'introduire dans son sein et participer à l'honneur de faire valoir sur la première scène du monde les chefs-d'œuvre d'une langue qui a produit tant de merveilles en ce genre, qu'aucune autre ne peut rivaliser avec elle, qui ne s'imaginerait que la gloire de ce théâtre est impérissable? qui ne penserait que nous n'avons que l'embarras du choix, et que tous les raisonnemens faits ou à faire sur la décadence du théâtre français sont autant de calomnies, ou tout au moins de médisances? Oser apprécier les choses à leur juste valeur, ne serait-ce point vouloir se faire noter comme un louangeur exclusif du temps passé, ou comme un censeur atrabilaire qui voit tout en noir, et qui, dans ses rêveries chagrines, se plaît à empoisonner jusque dans leur source les jouissances les plus pures? Ne serait-ce point encourir le reproche de chercher à étouffer le germe de plus d'un talent près d'éclore? Ne serait-ce point décourager les arts et tous ceux qui se vouent à leur culte? Eh quoi! dans ce nombre considérable d'aspirans (on dit que cette année

Digitized by Google

treize personnes sont munies d'ordres de débuts), n'est-il donc pas possible de retrouver la gaieté vraie, spirituelle et sans charge de Préville, le jeu brillant de Molé, son âme brûlante; la grâce, la finesse. Faisance de Mlle Contat; le mordant de Mlle Joly, le *vis comica* de Dugazon, la franche bonhomie de Desessart, la verve de Grandménil, l'air et le jeu maraud de Larochelle, etc. etc.? Si c'est porter trop haut nos souhaits ambitieux, ne nous est-il pas permis d'espérer que nous rencontrerons au moins cette médiocre et aimable nullité qui s'est emparée de presque tous nos théâtres, dont il faut bien nous contenter faute de mieux, parce qu'elle nous offre un certain ensemble qui n'est ni bon ni mauvais, et ne satisfait nullement les gens de goût; mais qui, grâce à la tactique perfectionnée des coulisses, impose au vulgaire, et obtient chaque jour des succès sinon plus durables et plus mérités, du moins plus bruyans que ceux qu'obtenaient les acteurs recommandables que je viens de citer? Hélas! cet espoir consolateur nous est même enlevé. Dans ce siècle si vanté, dans ce siècle proclamé si haut et si pompeusement le siècle des lumières, n'avons-nous pas acquis la fatale expérience.

« Que malheureusement ce qui vicie abonde. »

Pour n'en faire l'application qu'au sujet que je traite, calculez depuis quinze ans le nombre des candidats, hommes et femmes, qui se sont présentés dans la lice dramatique, et dites-moi franchement combien vous en avez distingué dans la foule. Quant à moi, peut-être,

« Il en est jusqu'à trois que je pourrais nommer. »

A quoi donc faut il attribuer cette disette de talens au sein de l'abondance apparente ou nous vivons? D'où peut naître cette décrépitude? Je crois en avoir découvert la cause, et dans les écoles de déclamation établies au Conservatoire, et dans le choix des pièces qui forment aujourd'hui le répertoire de nos provinces. Voilà, je pense, le vice radical, voilà le ver rongeur qui mine sourdement l'édifice. « *Indè mali labes*. »

Peut être me trouvera-t-on hardi d'oser émettre mon opinion sur le Conservatoire; on va crier au scandale, on va me jeter la pierre, surtout les parties intéressées; et je crois déjà entendre MM. les professeurs de ce précieux établissement, me traiter comme Mercure traite Sosie, et s'écrier en chorus:

« Comme avec irrévérance,
» Parle des dieux ce maraud! »

Digitized by Google

Je consens à leur passer cette gentillesse, attendu qu'elle est de Molière, mais ce qu'en conscience je ne puis leur passer, c'est la mauvaise doctrine dont ils tiennent école, et pour peu que Dieu me prête vie... au moins jusqu'à la fin de cet article, j'espère avoir l'honneur de le leur prouver très-cathégoriquement, pourvu toutefois qu'ils veuillent avoir la bonne foi de répondre aux questions que je me permettrai de leur soumettre. Messieurs, convenons d'abord de nos faits; n'est-il pas vrai, lorsqu'il s'agit d'enseignement, que la doctrine que l'on professe sur le même art, doit être uniforme, qu'elle doit s'étayer sur les mêmes principes, et qu'elle ne peut et ne doit varier que dans la manière de la démontrer et dans les développemens qu'on lui donne? toute méthode contraire n'est-elle pas subversive des idées saines et généralement adoptées. Eh! bien, je suppose actuellement que vous soyez quatre professeurs chargés d'enseigner la déclamation, je sais que vous ne devez cet emploi honorable qu'à la réputation que vous ont acquise vos talens, et à l'exercice d'un art auquel vous vous livrez depuis nombre d'années; cependant je ne vous en demanderai pas moins si vous êtes tous quatre d'accord sur les principes de ce même art. Ne l'avez-vous pas envisagé, chacun, sous des rapports différens? L'un de vous par exemple, ne fait-il pas consister le *nec plus ultrà* du talent dans une déclamation *lente et boursouflée*? tel autre n'est-il point par trop pointilleux? ne vise-t-il pas à produire de l'effet à chaque mot, chaque phrase? Le troisième, dont on vante la diction, n'est-il pas pédant, sec et mesquin dans sa manière? Le dernier enfin n'a-t-il pas consacré tous ses soins, toutes ses études à perfectionner son débit lourd et martelé? ceci n'est qu'une supposition; mais par l'effet du hasard, si ces reproches étaient fondés, quel fruit voulez-vous que retirent de vos leçons de jeunes élèves qui n'ont point d'expérience, et qui, jurant sur la foi du maître, croiront avoir saisi toutes vos qualités, tandis qu'ils ne se seront identifiés qu'avec vos défauts? Avez-vous le soin, vous demanderai-je encore, de développer à vos élèves les rôles qu'ils représentent, de leur en analyser l'esprit, de leur apprendre à ménager leurs moyens, à graduer avec art les diverses situations qui se rencontrent dans la contexture de la pièce qu'ils étudient? ne trouveriez-vous pas plus doux et plus commode de borner toute votre leçon à déclamer devant eux les morceaux que vous leur donnez à apprendre, sauf à la fin de la séance à leur recommander de faire tous leurs efforts pour *répéter, comme vous*, le rôle dont il s'agit, la première fois que vous aurez le

plaisir de vous trouver ensemble. Vous conviendrez qu'alors ce serait faire de véritables *serinettes*, et ce n'est point certes l'emploi qui convient à des gens de talens tels que vous.

Je me doute bien que vous allez me confondre par le succès de vos *exercices publics*; je suis loin de les contester, je sais que lorsqu'on célèbre une fête en famille, il ne faut pas y regarder de si près : et puis, j'ai vu tant d'aimables enfans réciter avec tant de grâce une fable de Lafontaine ou une idylle de madame Deshoulières, qu'en vérité je suis revenu de tous ces petits prodiges.

Permettez-moi encore une petite réflexion, et ce sera la dernière. Convenez avec moi que l'art de la comédie ne s'apprend pas. Le comédien naît comédien, comme le poëte naît poëte; on peut aider la nature, en régler, en seconder les heureuses dispositions, guider par de sages conseils la faible inexpérience, mais faire naître quelque chose là où il n'y a rien, mais communiquer de la flamme à un bloc de marbre, mais animer une froide statue, c'est un prodige au dessus des forces humaines.

On voit que je n'ai dissimulé aucun des inconvéniens que je crois attachés à l'école de déclamation du Conservatoire, qui, je le répète, loin d'élever, de fertiliser une pépinière de sujets utiles à notre théâtre, ne fait que l'encombrer d'acteurs plus que médiocres, et qui, je ne crains pas de le prédire, d'après l'expérience du moins que nous en avons faite jusqu'ici, ne sortiront jamais de leur médiocrité. Je vais attaquer actuellement avec la même franchise le mal dans son autre source que j'ai indiquée plus haut.

Pourquoi donc, il y a trente, quarante et cinquante ans, le théâtre Français se recrutait-il avec tant de facilité? pourquoi y comptait-on, à quelques nuances près, une succession presque non interrompue de talens? parce que le répertoire des provinces se composait de tous les chefs-d'œuvre que nous admirons chaque soir dans la capitale; parce qu'alors le goût des acteurs ne se faussait pas, que tous ceux qui avaient des dispositions pouvaient les cultiver, les perfectionner, et que d'ailleurs la noble émulation d'arriver un jour au théâtre Français les encourageait, les soutenait dans leurs études. Aujourd'hui que voulez-vous, que pouvez-vous attendre d'un emphatique premier rôle de mélodrame, d'un Colin d'opéra comique, ou d'un mauvais chanteur de vaudeville? voilà pourtant où nous en sommes réduites. Quant à moi, je ne sais lequel je préférerais aujourd'hui, ou d'un acteur de province, ou d'un élève du Conservatoire.

« Je n'ose décider entre Rome et Carthage. »

Digitized by Google

Ces réflexions paraîtront peut-être sévères; mais je les crois utiles à l'art; comme d'ailleurs nous sommes menacés cette année d'une épidémie de débuts, je veux du moins pouvoir émettre une opinion libre et rigoureuse, non que je ne me plaise à rendre hommage au talent partout où je le découvre, mais je pense qu'au point où en sont les choses, toute molle complaisance doit être interdite à l'ami vrai des arts.

Début de M. Philippe dans le Festin de Pierre.

Après avoir joui long-temps de la vogue la plus grande et la mieux méritée au théâtre de la Porte Saint-Martin; après avoir lutté avec succès sur le boulevard contre les plus fameux acteurs du mélodrame, M. Philippe ne fit qu'un saut de Paris à Naples, pour y exploiter les premiers rôles de la tragédie et de la comédie, et s'exercer dans un emploi moins vulgaire et plus digne de lui. Aujourd'hui que l'Italie le rend à la France, M. Philippe a cru n'avoir rien de mieux à faire que de venir tomber à la comédie française, à peu près comme on tombe chez un ami qui ne vous attend pas, et à qui on vient sans façon demander à dîner. Il y est arrivé précédé de la haute réputation de posséder la plus belle garde-robe *que jamais comédien ait eue* à sa disposition. Au fait, à en juger par *les échantillons* qu'il nous a montrés, surtout dans le troisième acte du *Festin de Pierre*, où il jouait le rôle de don Juan, on peut affirmer sans crainte que de ce côté il ne manque rien à cet acteur, et c'est toujours quelque chose. Je confesse qu'il m'a ébloui à un tel point que, mentalement, et sans le vouloir, je lui adressais le discours du renard au corbeau:

« Eh! bonjour, monsieur du Corbeau.
» Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
» Sans mentir, si votre ramage
» Se rapporte à votre plumage,
» Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »

Pour éclaircir ce fait, j'ai redoublé d'attention; j'ai suivi le débutant dans ses moindres mouvemens, dans ses moindres gestes; j'ai tâché de ne perdre aucune de ses intentions; j'ai cherché à démêler ce qui se passait dans son âme; et j'ai reconnu malheureusement qu'au théâtre, comme dans le monde, le *ramage* ne *se rapporte* pas toujours au *plumage*.

S'il faut le dire, M. Philippe ne me paraît point appelé,

Digitized by Google

du moins en ce moment, à rester au théâtre Français. Avant que d'y prétendre, il doit se livrer à de longues et sérieuses études; il doit chercher à acquérir l'à-plomb qui lui manque, à sentir ce qu'il dit, à éviter l'emphase, à nuancer, varier et graduer ses tons, à ménager toutes les inflexions de sa voix. Il doit apprendre surtout que pousser des cris, ce n'est point montrer de la chaleur, qualité rare et précieuse qui ne réside que dans l'âme.

Il a joué quelques jours avant *Dorsan*, de *la Femme jalouse*, et le *dissipateur*. Je ne l'ai point vu dans ces deux rôles; je n'en parlerai pas: ce que j'ai vu me suffit.

Début de Mlle Georges cadette dans Iphigénie en Aulide, *et dans le rôle d'*Angélique, *de l'*Epreuve nouvelle.

Si M. Philippe nous arrive de la terre volcanique qui avoisine le Vésuve, Mlle Georges cadette nous vient des bords de la Néva: voilà comme souvent les extrêmes se touchent. Cette jeune personne adressa ses premiers hommages à Therpsycore, sous les auspices de Duport; mais bientôt, formant des vœux plus hardis, et prenant un essor plus élevé, elle osa frapper à la porte du temple de Melpomène et de Thalie: il paraît que ces deux déesses l'ont regardée avec bienveillance, et qu'elles l'ont accueillie avec la même bonté à Saint-Pétersbourg et à Paris.

Mlle Georges cadette, sans être grande, a une taille qui convient parfaitement à l'emploi auquel elle se destine, les jeunes premières dans la tragédie, et les amoureuses dans la comédie; sa figure est ronde et agréable, ses traits sont doux, elle a un organe pur et flatteur, et une prononciation nette; elle ne tire point sa voix de sa tête, et ce dont on ne peut trop surtout lui faire compliment, sa déclamation n'est point notée, elle ne chante point un couplet de tragédie comme un couplet d'opéra-comique, défaut si commun aujourd'hui parmi les dames de la Comédie française, que je suis étonné qu'il n'ait point encore pris fantaisie à quelques-unes d'entre elles de débuter, soit à Feydeau, soit à l'Opéra *Buffa*: elles y obtendraient, à coup sûr, un grand succès.

Mlle Georges cadette a joué peut-être trop sagement le rôle d'*Iphigénie*; dans les commencemens surtout, son débit m'a paru trop lent, trop monotone; elle avait trop l'air petite fille; mais elle a eu des momens heureux de sensibilité, elle a dit surtout d'une manière charmante et avec

Digitized by Google

un naturel exquis d'un bout à l'autre, le grand couplet du quatrième acte. Si, comme je l'espère, elle joue encore ce rôle, je l'engage à ne rien changer dans le débit de cet admirable morceau.

Un défaut que je ne dois point lui cacher, c'est qu'elle prosodie très-mal; qu'elle prononce, par exemple, *quelle-qu'autre* pour *quelqu'autre*, *Callecas* pour *Calchas*. Je me permettrai d'adresser le même reproche à Mlle Georges aînée, qui dit *pleurses* au lieu de *pleurs*; et qui nous a prosodié comme il suit le vers suivant :

« *Payer sa folle amour du plus pure de mon sang.* »

Du reste, cette représentation a été brillante; Saint-Prix, Talma, Mlle Georges aînée en faisaient les honneurs, et tous ont eu part à la satisfaction du public, qui l'a témoigné particulièrement à la sœur de la débutante, comme pour la remercier du cadeau qu'elle lui offrait.

Après la petite pièce, où Mlle Georges cadette a joué avec beaucoup de grâce, de décence et de naïveté, elle a été unanimement demandée, et a paru au milieu de nombreux applaudissemens.

Début de Talma dans la Partie de Chasse d'Henri IV.

Voici un débutant d'une autre espèce; celui-ci ne doit point s'attendre à des ménagemens, son talent est consacré, son mérite est généralement reconnu, et plus il en a, plus on lui doit la vérité. Sans doute ce n'est point une entreprise facile que de descendre du ton élevé et quelquefois sublime de la tragédie, à ce ton naturel et vrai que la comédie exige. Accoutumé à représenter des rois et des héros, habitué à une déclamation pompeuse et soutenue, le tragédien pourra-t-il franchir tout d'un coup la ligne de démarcation qui existe entre les deux genres? Pourra-t-il accommoder sa voix à la familiarité du dialogue? Pourra-t-il se plier à cette aisance de ton et de manières qui fait tout le charme d'une représentation comique. Cela me paraît difficile, j'en conviens; mais je ne crois rien d'impossible au talent, et c'est surtout ce que m'a prouvé Talma. C'était la troisième fois qu'il représentait notre bon Henri, et j'avoue qu'il m'a laissé bien peu de choses à désirer; je suis même convaincu que plus il jouera ce rôle plus il gagnera, s'il veut surtout prendre sur lui de ne pas tant précipiter et *saccader* son débit. Damas joue très-bien *Sully*; Mlle Mars semble acquérir tous les

Digitized by Google

jours un nouveau charme, une nouvelle perfection; Michaud est très-rond et très-gai dans le *Meûnier de Lieursain.* Quand à Thénard, il a fait admirablement le *ventriloque*; cet acteur, qui a du talent, tracasse trop ses rôles, il veut produire de l'effet, coûte qui coûte. Il devrait pourtant se souvenir que :

« L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a. »

La pièce a produit beaucoup d'effet, toutes les allusions ont été saisies avec enthousiasme; et le couplet suivant que Michaud a chanté immédiatement aprèscelui de vive Henri IV, a été très applaudi.

« Chantons l'antienne
» Qu'on dira dans mille ans ?
» Que Dieu maintienne
» Su l'trône ses enfans,
» Jusqu'à tant qu'on prenne
» La lune avec les dents. »

G.

Continuation des débuts de Mlle Georges cadette dans Zaïre; Junie, *de* Britannicus; *et* Isabelle, *de l'*École des Maris.

Mlle Georges cadette poursuit ses débuts avec rapidité, et sans démentir précisément l'impression favorable que la première fois elle avait laissée d'elle au public, on ne peut pas dire non plus qu'elle y ait rien ajouté; ce sont toujours les mêmes qualités et les mêmes défauts. Trop de lenteur et de monotonie dans le débit; ce qui s'est fait d'autant plus remarquer dans *Zaïre*, que le rôle est plein de sentiment et de passion; une prosodie vicieuse, des gestes multipliés à l'excès; quelques éclairs de sensibilité, tels sont les traits qui paraissent caractériser le talent de Mlle Georges cadette dans la tragédie. Comme elle est très-jeune, pour peu qu'elle veuille cultiver ses heureuses dispositions, elle peut espérer de remplir un jour avec distinction l'emploi des jeunes premières, qui, depuis plusieurs années, est vacant au théâtre Français. Beaucoup de personnes penchent à croire qu'elle est appelée à jouer la comédie. Je ne serais pas fort éloigné de cette opinion; mais si elle travaille sérieusement, et qu'elle puisse réussir dans les deux genres, cela ne gâtera rien à l'affaire. Puisque j'ai parlé de *Zaïre*, je ne puis me

Digitized by Google

dispenser de dire un mot de Lafon. Tout le monde se rappelle les brillans succès qui marquèrent ses premiers pas dans la carrière : on se souvient des espérances heureuses qu'il avait données : on n'a point oublié surtout quelle chaleur, quelle passion il mettait dans le rôle d'*Orosmane*, combien il y excellait, surtout dans la partie amoureuse ! Aujourd'hui ce n'est plus cela, il joue ce rôle presque d'un bout à l'autre sans décolériser, tout part de sa tête, rien de son cœur; il pousse des cris, se remue, se démène; enfin Lafon n'est plus Lafon tel qu'on l'a vu il y a quinze ans; et s'il n'y prend garde, s'il ne veut pas changer de direction, s'il persiste à vouloir poursuivre la fausse route dans laquelle il paraît s'être engagé sciemment, s'il ne se défie pas surtout des nombreux mystificateurs qui l'entourent et l'enivrent de louanges aussi sottes qu'exagérées, c'est un acteur perdu.

Je finirai en l'invitant, lorsqu'il rejouera *Zaïre*, à ne point substituer un vers de sa façon à un vers de Voltaire, et à ne point dire :

« Aux mœurs de l'orient laissons cette *bassesse.* »

au lieu de

« Aux mœurs de l'orient laissons cette *faiblesse.* »

---

*Première représentation d'*un Tour de jeunesse.

Mad. de Melval est aimée d'un certain chevalier qui n'a point de nom, ou du moins l'auteur n'a point jugé à propos de nous l'apprendre; elle l'aime également, parce qu'il est dans la destinée de presque toutes les femmes d'éprouver un tendre attachement pour les hommes qui les rendent ou doivent les rendre malheureuses. Ce chevalier est vif, emporté, jaloux, comme dans *les Fausses infidélités*. La veille, il a fait une scène si vive à mad. de Melval, que la rupture est décidée entre elle et lui. Le marquis de Villancé, vieux voisin de mad. de Melval, homme calme, phlegmatique, comme dans *les Fausses infidélités*, et dont on vante l'esprit, quoiqu'il en soit très-sobre, au moins dans la pièce, est instruit de cette brouillerie. Tout-à-coup il lui prend fantaisie, on ne sait trop pourquoi, de venir faire sa déclaration à mad. de Melval, et de lui demander sa main. Le chevalier arrive au moment où le marquis va se mettre à table pour déjeuner. Pour le soustraire aux regards

TIMBRE ROYAL 5 C. SEINE

Digitized by Google

du jaloux, on l'envoie sur une terrasse où il grelotte, attendu que le temps est très-froid, et qu'il tombe de la neige. Explication très-animée entre mad. de Melval et le chevalier : celui-ci sort. Le marquis revient ; il se réchauffe auprès d'un grand feu. Arrive un oncle de mad. de Melval, protecteur du chevalier : il veut éconduire le marquis, et pour cela il imagine de le menacer d'un procès ; et quoique gentilhomme, il en parle et en prononce tous les mots techniques comme le meilleur plaideur du Mans. Le chevalier, pour aider l'oncle, propose un duel au marquis. Il n'y a personne de tué, et mad. de Melval épouse son aimable chevalier.

J'ai oublié de parler d'un jardinier et d'une soubrette qui ouvrent la pièce, et qui annoncent les différens personnages qui paraissent à tour de rôle.

Telle est l'analyse de cet ouvrage, qui a été écouté patiemment jusqu'à la fin, où il a été rudement sifflé, et que le talent de Fleury et de Mlle Mars n'a pu sauver du naufrage. S'occuper à en relever les nombreux défauts, à en faire sentir la nullité, ce serait, comme on dit, s'amuser à *grêler sur le persil*. L'auteur, malgré l'obstination des porteurs de billets à qui il avait confié sa destinée, n'a point été nommé. Il paraît que, quoique débutant dans la carrière, il a voulu ne point déroger à l'usage de beaucoup de ses confrères ; il a mis son esprit dans le titre de sa pièce. Au reste, on assure qu'il l'a retirée.

NOUVELLES DES THÉATRES.

Pour nous dédommager, les comédiens français nous préparent une tragédie en cinq actes, intitulée *Démétrius*, dans laquelle nous verrons Mlles Georges aînée et Duchesnois. On l'attribue à un auteur qui a obtenu, il y a quelques années, un brillant succès à ce théâtre, et à qui Mlle Georges, en partant pour la Russie à cette époque, aurait fait un tort considérable, si son rôle eût été plus important.

On nous promet à l'Opéra-comique *les Noces de Gamache*, opéra en trois actes. L'auteur des paroles et de la musique sont également connus par des succès. Celui des *Héritiers Michau* n'a pas été contesté.

Théâtre Favart. En vertu du privilége qui lui a été accordé par S. M., Mad. Catalani fera, le 2 octobre prochain, l'ouverture du théâtre royal italien, opéra séria et buffa, par l'opéra séria de *Sémiramis*.

Digitized by Google

En attendant cette ouverture, elle promet un concert tous les jeudis, pendant le mois de septembre.

Odéon. L'Opéra-Buffa a fait sa rentrée par *le Nozze di Figaro*. La recette a été de 3,500 fr. Il y a long-temps que le chemin de l'Odéon n'avait été encombré de tant de voitures.

Les comédiens français de ce théâtre annoncent pour la semaine prochaine *les Incorrigibles*, ou *l'Amour et les Vers*, comédie posthume en trois actes, en vers, de Colin-d'Harleville. Sans les difficultés survenues entre l'auteur qui a *arrangé* cet ouvrage, il aurait été joué plus tôt. On craint qu'il n'y ait un procès à ce sujet; peut-être sera-ce *beaucoup de bruit pour rien?* On dit que la personne à qui nous allons devoir ce nouvel ouvrage de Colin, est la même que celle qui nous a fait le plaisir de mettre en vers *le Bourgeois gentilhomme* et *le Médecin malgré lui*.

Variétés, boulevard Montmartre. *Jocrisse* va être transformé en *chef de brigands*. Le caractère poltron de Jocrisse et l'audace d'un brigand, doivent former un caractère comique.

Ambigu-comique. On monte à ce théâtre *Abenhamet*, ou *les deux Héros de Grenade*. Il y a long-temps que M. Corse ne s'était mis en frais.

G.

VARIÉTÉS.

Histoire de l'Ambassade dans le grand-duché de Varsovie en 1812; par M. DE PRADT, *archevêque de Malines, alors ambassadeur à Varsovie*. (*Troisième édition*.)

PREMIER ARTICLE.

Il est des hommes qui, doués par la nature d'une imagination ardente, n'ont jamais rien de fortement arrêté dans leurs opinions et leurs désirs. Capables d'entreprendre avec succès un grand nombre de choses, successivement portés vers toutes celles qui offrent de l'emploi à leurs talens et à leur inclination, ils finissent par se placer dans une position fausse, qui les jette, sans qu'ils puissent s'en défendre, dans l'inconséquence, l'inquiétude et les regrets.

Digitized by Google

M. de Pradt est un homme de beaucoup d'esprit; c'est ce que son livre démontre. Le style et la composition de son livre démontrent également que dans son caractère il y a moins d'ordre que de saillie; que dans sa pensée il y a plus de mouvement que de constance, plus d'ardeur que de jugement et de raison.

Cette enseigne irrécusable du style de M. de Pradt et de la composition de son livre, répond d'une manière parfaite à l'enchaînement des diverses carrières qu'il a parcourues, et au concours incohérent des divers rôles qu'il a joués. Un prêtre catholique, un évêque, le pontife éminent d'une religion essentiellement prononcée et exclusive, ne pouvait être que déplacé à la cour de Napoléon. Tout homme qui cherchait à se faire distinguer par Napoléon, s'associait d'avance à ses projets et à ses pensées. Or, les dispositions de Napoléon à l'égard de la religion catholique n'étaient point équivoques. Persuadé que dans les hautes classes de la société elle n'existait plus que de nom, et que dans le peuple elle ne se soutenait plus que par les vieilles racines de l'habitude, il ne songeait qu'à en ménager la chute pour la mieux assurer. Tout ministre, tout courtisan de Napoléon, s'imposait le devoir de concourir, du moins jusqu'à un certain point, à l'accomplissement de ses vues politiques, car sa volonté passait justement pour très-ferme, très impérieuse; on le savait d'avance; il était l'âme, ou, si l'on veut, le tyran de ses courtisans et de ses ministres; et cependant il ne contraignait personne à se faire ministre ou courtisan.

Que l'on se peigne un évêque comme Bossuet, en présence de cet homme formidable. Napoléon, pressé de conquérir un prélat, et un écrivain d'une si grande influence, le sollicite, le caresse, le menace; Bossuet est inflexible. Napoléon n'est point, comme Louis XIV, catholique sincère. Bossuet consentira à devenir pasteur d'un diocèse obscur qu'il maintiendra de tout son pouvoir et de tout son exemple dans la foi et la piété chrétienne; mais il n'acceptera point, à la cour du prince, des fonctions éminentes; il ne donnera point au maître l'appui de son nom et de sa présence; en un mot, il ne transigera point avec ses principes et avec sa foi.

Digitized by Google

Dès son apparition sur la scène du monde, Napoléon saisit la révolution française et en fit son domaine. S'il s'éleva rapidement au suprême pouvoir, c'est parce qu'il sut persuader au peuple français, qu'il ferait régner les idées philosophiques et libérales, idées essentiellement éversives de la religion, catholique dont tous les dogmes portent croyance et soumission. M. de Pradt avait trop de lumières, trop de sagacité, pour n'avoir pas vu dès lors, et mieux que personne, ce qui paraissait évident aux esprits les moins éclairés. Que devait faire alors le zèle sacerdotal et apostolique? protester, réclamer, ou du moins, s'il était retenu par la crainte de compromettre la religion même, il devait s'envelopper d'affliction et de prudence. L'évêque profondément pieux et sincère, n'avait plus qu'un parti à prendre, gémir, se taire et se retirer.

M. de Pradt n'en agit point ainsi; s'il ne demanda point, du moins il accepta l'honneur de prêcher le sermon du couronnement; et là, à cette cérémonie extraordinaire, qui présenta bien moins un grand acte religieux qu'une grande pompe, un grand spectacle, M. de Pradt nomma hautement Napoléon *l'envoyé de Dieu*. Je le répète, que l'on se rappelle Bossuet et Louis XIV. Certainement quoique Louis XIV fut réellement chrétien, réellement animé du zèle évangélique, réellement un grand roi, réellement un grand homme, l'orateur ne l'exalta jamais ainsi en lui donnant le titre le plus sacramental qu'un souverain puisse recevoir; au contraire, plus d'une fois il lui fit entendre des paroles sévères, il lui reprocha avec respect et avec force ce qui manquait à sa conduite et à sa foi.

Les temps sont changés. Louis XIV lui-même aurait aujourd'hui d'autres pensées, d'autres principes de gouvernement. Les souverains suivent la marche des peuples, mais la religion catholique est par essence fixe, immuable. Un prêtre, un évêque du dix-neuvième siècle ne peuvent penser et agir que comme un prêtre, un évêque du dix-septième. S'écarter de la foi et de ses préceptes, c'est les abandonner.

Qu'arrive-t-il aussi à un évêque qui, en se plaçant volontairement au point le plus rapide du torrent du monde, veut cependant paraître inébranlable sur le rocher de la foi et de ses préceptes; qui s'efforce de se faire à lui-même illusion,

Digitized by Google

de soutenir à-la-fois les opinions du dix-septième siècle, et de suivre les mœurs du dix-neuvième; d'être en même temps chrétien et philosophe, homme grave et courtisan aimable, sectateur de l'ancienne monarchie, et serviteur de Napoléon? Nous l'avons dit: sa position devient d'une complication et surtout d'une fausseté extrêmes; il se met dans l'impossibilité d'agir en un sens quelconque, avec franchise, par conséquent avec efficacité. Il mécontente, et le nouveau maître qu'il veut servir, et les anciens maîtres auxquels il veut tenir encore. Lorsqu'ensuite de grands malheurs arrivent, il prend, tant qu'il peut, les devants sur tous les reproches; il précipite les unes sur les autres des récriminations violentes; et par son humeur même, par son ton, par son style, par le désordre de ses accusations, par l'exagération de ses plaintes, il donne le secret de ses propres dispositions.

Le moment où se consomme la chute d'une puissance qui fut colossale et effrayante est toujours marqué par la véhémence avec laquelle un grand nombre d'hommes se déchaînent en imprécations. De la part de quelques-uns, c'est un sentiment vrai qui déborde et se soulage, d'autres seulement songent à effacer le plus promptement possible le langage opposé qu'ils ont tenu, et par cet empressement ils ne font que le rappeler davantage. Ils montrent après le danger un courage fastueux et sans mérite.

L'ouvrage de M. de Pradt est écrit avec cette chaleur, cette abondance, ces répétitions et ce désordre qui attestent la véracité de l'auteur. Ancien admirateur de Napoléon, il a changé de pensée; ce n'est pas un tort, mais en même temps, il prétend aux honneurs du courage; en a-t-il bien le droit?

Dès la première ligne de sa première préface il nous apprend « qu'il a composé son livre au mois de mars 1814, au milieu des combats que Napoléon soutenait à la porte de Paris, au milieu des dangers qu'il faisait courir à la capitale, au milieu de ceux que l'on courait soi-même, par l'opposition à un pouvoir dont la chute paraissait alors un phénomène encore plus extraordinaire que n'avait pu l'être son exaltation. »

Pourquoi l'ouvrage de M. de Pradt ne fut-il point publié dès le premier accomplissement de ce phénomène extraordinaire? Pourquoi cette publication fut-elle renvoyée à une

Digitized by Google

époque indéfinie, *que les circonstances seules pouvaient déterminer ?* Pourquoi n'y a-t-il plus eu ni *ménagemens*, ni retards, dès l'instant où Napoléon a été enchaîné sur un vaisseau anglais, et dans l'impossibilité, désormais absolue, de remonter sur le trône de France? Était-ce-là l'*époque* et les *circonstances* attendues? Le silence, les *ménagemens* gardés pendant le séjour de Napoléon dans l'île d'Elbe, étaient-ils commandés par la générosité dont une âme noble enveloppe toujours les grandes victimes de la destinée, ou bien par la reconnaissance envers l'homme naguère si puissant, dont on avait reçu de si *grands* honneurs, de si *grands* bienfaits; ou bien encore par la honte de le frapper avec colère à une si petite distance du jour où on l'avait exalté sans mesure; ou bien enfin, par la prudence, par la prévoyance ?

Les motifs secrets de M. de Pradt, ces motifs dont il excite à pénétrer le mystère, ne seraient-ils pas indiqués par ces mots : « Lorsque le lion rugissait encore autour de la capitale, lorsqu'il la remplissait d'épouvante, lorsqu'il terrassait, tantôt l'un des assaillans, tantôt l'autre, et tenant en quelque sorte la *fortune incertaine, menaçait d'un retour qui devait laisser sans asile l'audacieux qui aurait laissé percer un signe d'hésitation dans la ligne tracée par la servitude générale*; alors peut-être y avait-il quelque courage à fixer de sang-froid la catastrophe, et à préparer pour l'histoire des matériaux dont la perte eut été irréparable. »

Cette chute est très-inattendue. Malgré soi le lecteur supplée au défaut de logique qui *perce* dans la conclusion du tableau. Certainement il n'y a aucun courage à préparer silencieusement des matériaux pour l'histoire; et lorsque l'on se propose de ne rien publier avant une certaine époque, avant certaines circonstances, on n'est nullement *audacieux*; on n'a nullement à craindre les *menaces d'un retour*; on peut travailler avec beaucoup de *sang-froid* à un ouvrage *dont la perte eut été irréparable*.

Que l'on écoute d'ailleurs encore M. de Pradt : « J'avais écrit la relation de l'affaire d'Espagne; je brûlai cet écrit dans un moment où une forte brouillerie me montra cet ouvrage comme un voisinage dangereux. »

Digitized by Google

M. de Pradt craignait-il donc encore de se brouiller fortement avec Napoléon, pendant que celui-ci était enfermé dans l'île d'Elbe? Entrevoyait-il la possibilité de certains événemens qui, de son nouvel ouvrage, feraient pour lui-même un *voisinage dangereux?*

Sans doute, se laisser aller à de telles conjectures, c'est présumer que M. de Pradt considérant aujourd'hui, avec tous les gens sensés, le retour de Napoléon comme à jamais impossible, n'avait pas la même confiance l'année dernière; qu'alors il voulait, à tout événement, et tout en travaillant secrètement pour l'histoire, tout en dénonçant tacitement Napoléon à la postérité, demeurer le *voisin*, l'aumônier, le courtisan de Napoléon. On doit désirer, pour l'honneur de la diplomatie, de l'épiscopat et de la littérature, qu'un ami de M. de Pradt, ou que M. de Pradt lui-même dissipe de tels soupçons.

Dictionnaire des Girouettes, ou nos Contemporains peints d'après eux-mêmes, 1 *vol. in-8°.*, 2e *édition, revue, corrigée et considérablement augmentée*; chez Alexis Eymery, *rue Mazarine*, n°. 30.

Il ne faut point faire un tort à l'homme de ce qui est essentiellement dans sa nature, de ce qui est même essentiellement dans la nature universelle. Tout change, tout se renouvelle; et non-seulement la succession des choses est toujours plus ou moins accompagnée de nouveautés, mais encore cette succession s'opère par opposition, par contraste, toutes les fois qu'une action s'est portée à un très-grand dégré de force; toutes les fois qu'une chose quelconque s'est constituée dans l'état d'excès.

Action et réaction proportionnelle, mouvement et équilibre, telle est la définition du monde.

L'espèce humaine ne fut jamais livrée à une action plus forte, plus excessive, que celle dont se forma la révolution française. Les contrastes devaient singulièrement signaler cette révolution, et composer l'ensemble de son histoire. Chaque homme, quelles que fussent sa position et ses opi-

Digitized by Google

nions, devait se laisser emporter au-delà du but fixé d'abord par ses désirs et sa pensée; quelques hommes opiniâtres devaient se tenir plus ou moins de temps sur la ligne de cet excès, et occasionner l'opiniâtreté en sens opposé, d'un parti contraire; d'autres, en plus grand nombre, devaient, pour ainsi dire, aller et venir, avec une égale sincérité, dans leurs vœux, leurs opinions et leur conduite; quelques uns même, plus susceptibles d'impulsion que de réflexion, devaient se précipiter plusieurs fois, en sens inverse, tantôt vers un extrême, tantôt vers l'extrême opposé, et ne s'arrêter que bien difficilement au terme de la modération ou de l'équilibre. Je ne sais même s'il est déjà beaucoup de Français qui aient atteint ce terme paisible de la modération dans les sentimens et les pensées. On peut cependant affirmer que chaque jour l'expérience, la raison, la fatigue nous en rapprochent, et que, malgré notre agitation actuelle, nous avons été bien plus fortement qu'aujourd'hui en excès, en alternative, en opposition.

Le temps viendra où la divergence d'opinions sur les choses importantes sera presque effacée: c'est là que tend le perfectionnement *graduel des* lumières, perfectionnement qui ne peut pas être indéfini, qui d'ailleurs n'entraînerait pas comme résultat nécessaire le perfectionnement indéfini de l'espèce humaine; car savoir et valoir sont deux choses qui ne sont ni essentiellement opposées, ni essentiellement unies: elles sont indépendantes l'une de l'autre: le savoir et l'ignorance servent également, mais par des moyens différens, la sagesse et le bonheur.

Ajoutons maintenant que lorsque les opinions humaines sur les choses importantes seront devenues presque identiques, il restera toujours la divergence d'intérêts comme cause inévitable de dissensions entre les hommes, de changement dans la conduite de l'individu, d'opposition et d'alternative dans ses sentimens et ses actions. Disons le mot, quoiqu'il convienne peu au ton de cet article: il y aura toujours des girouettes; il y aura toujours des hommes, et en grand nombre, qui, fixés sur la terre dans une position plus ou moins heureuse, changeront de bannière toutes les

Digitized by Google

fois que les couleurs des bannières générales seront changées par les événemens. Imposer à l'homme, au père de famille surtout, le devoir de compromettre son existence et celle de ses enfans pour relever après leur chute des hommes ou des choses qui n'ont pu se soutenir, c'est lui imposer un devoir chimérique, c'est même, le plus souvent, substituer contre lui les chaînes du respect humain à la loi d'un véritable devoir. Est-il une loi plus évidente, est-il une sagesse plus véritable que d'accommoder volontairement son sort à l'empire de la force et au joug de la nécessité? et si de sa position nouvelle, l'homme paisible, le vrai citoyen, tire sécurité et avantage, qu'y a-t-il d'étrange à ce qu'il contracte pour elle un sincère attachement? S'il en vient alors jusqu'à ne plus regretter celle qui lui fut arrachée, il n'obéit qu'à un effet naturel du temps et de l'intérêt personnel; ses sentimens n'ont rien de blâmable, sa conduite n'a rien d'inconséquent. Mais voici ce qui est déshonorant et coupable:

Un grand pouvoir existait sur la terre: un homme en disposait. A son char triomphant s'attachaient et les grands et la foule: cet homme distribuait à son gré les honneurs et la fortune. Tous ceux que ses regards distinguaient, tous ceux qui cherchaient ses regards, chantaient ses louanges, les uns avec dignité, d'autres avec une exagération pompeuse.

L'homme puissant s'exalte et tombe; aussitôt fondent sur lui les lâches et les ingrats. Tel qui, hier encore, parlait du grand monarque en style d'apothéose, aujourd'hui se déchaîne en outrages: le demi-dieu n'est plus qu'un atroce tyran.

Que veut donc ce flatteur déclamateur? Cherche-t-il à effacer ses adulations anciennes? et il les rappelle; il démontre combien elles étaient basses et perfides. Demande-t-il de nouveaux honneurs? Eh, qui pourrait l'en juger digne! A quelle âme fière et noble inspirera-t-il de la confiance? Où est le garant de la sincérité, de la fidélité, du vrai courage, si ce n'est dans la générosité, la reconnaissance et l'honneur?

Si le livre que j'annonce s'était borné à peindre ces hommes, poëtes ou prosateurs, qui ont jeté tant de honte sur l'élo-

quence et la poésie, il aurait pu être considéré comme un bel acte de vengeance publique; et alors encore, il aurait fallu que les couleurs employées par le peintre fussent celles d'une indignation sévère; mais on n'a voulu faire qu'une oeuvre maligne, et on l'a inconsidérément grossie afin de fournir plus de jouissances à la malignité.

De cette manière, bien des hommes qui ne méritaient pas d'être signalés comme faibles ou mobiles, ont servi, pour ainsi dire, à la décharge de ceux qui méritaient d'être flétris. On a, de plus, soumis indifféremment les lâches et les faibles au même genre de peines; on les a battus d'ironie, arme légère qui s'use bientôt, pour peu qu'elle soit employée d'une manière soutenue. L'ironie est un sel et non un aliment.

Malgré ces défauts de composition et de genre, le *Dictionnaire des Girouettes* restera comme monument historique. On y trouvera un jour, recueillis et rapprochés, les divers témoignages d'admiration, sincère ou simulée; et ensuite d'irritation, vraie ou fausse, que dans un très-court espace de temps, et avec une succession très-précipitée, les mêmes hommes ont donnés à un homme éclatant.

Nulle part on ne verra d'une manière plus frappante, combien la Roche Tarpéienne est voisine du Capitole; combien l'excès de chute touche à l'excès de grandeur.

Z.

Des Élections qui vont avoir lieu pour former une nouvelle chambre des Députés, considérées sous le rapport des vrais intérêts de tous les Français et du gouvernement, à l'époque du 1er. août 1815.

L'auteur de cette brochure est un bon Français, aussi éloigné de l'esprit des démagogues révolutionnaires, que de celui des bas adulateurs du despotisme. C'est un de ces écrivains rares qui ont une patrie, qui ne foulent pas à leurs pieds la gloire nationale, et qui pousseraient la bonhomie, jusqu'à se faire scrupule d'exciter l'étranger au ravage de

Digitized by Google

notre territoire, par le mépris qu'ils tâcheraient de lui inspirer pour le nom français. C'est un homme qui voudrait vivre sous un gouvernement plutôt que sous une faction, qui a un roi et qui n'a pas de parti, qui est royaliste en ce sens qu'il est français, et qui aurait le malheur de ne se croire ni français ni royaliste, s'il prônait le retour aux principes barbares d'une honteuse féodalité, s'il prêchait hautement la vengeance, les réactions, l'intolérance politique, et toutes ces idées monstrueuses que les royalistes, se disant *purs*, ont réchauffées du jacobinisme.

Un simple résumé de son ouvrage suffira pour faire connaître ses principes, et pour le recommander à l'estime des bons Français.

Dès qu'un gouvernement a existé *de fait*, on ne peut rechercher ceux qui ont accepté de lui des fonctions (1). *Ce principe*, dit l'auteur, *sans lequel la paix et la sécurité seraient bannies de la terre, est consacré par la sagesse des siècles, par la doctrine de l'évangile, par le droit romain, et par les maximes du gouvernement en Angleterre.* Cette maxime est profonde et lumineuse à-la-fois. En l'appliquant aux événemens qui ont eu lieu en France depuis quelques mois, elle est la justification de nos soldats, appelés par la nature de leurs obligations, à obéir au gouvernement, et non pas à raisonner sur sa légitimité, et qui, d'ailleurs, ne se sont, pour le grand nombre, rangés autour de l'usurpateur, que lorsqu'ils l'ont vu établi à la tête du gouvernement. Il absout complètement tous ceux qui, parmi nous, ont accepté de ce nouveau chef des fonctions publiques, et sans le dévouement desquels l'état eut été en proie à l'anarchie et aux fléaux des guerres civiles. C'est un grand malheur sans doute que les ressorts de l'état soient dirigés par des mains dangereuses, mais ce serait un plus grand malheur qu'ils ne le fussent par personne. Il vaut mieux que le gouvernement marche mal que s'il ne marchait pas du tout. Le mal appelle le remède; mais la mort est sans espérance.

---

(1) L'auteur dit: Dès qu'un gouvernement a existé *de fait*. Ainsi ceux qui, avant *l'existence* de ce gouvernement, l'auraient favorisé au préjudice du gouvernement *existant*, seraient coupables.

Digitized by Google

Le nombre des coupables n'est donc pas aussi grand que les fauteurs sanguinaires de tant de coupables réactions voudraient le faire croire. Presque tous les Francais sont d'accord sans s'entendre. Presque tous veulent le roi et la liberté. Qu'ils cessent donc de se donner entre eux les noms odieux d'un parti; qu'ils abjurent les passions haineuses; que l'amour de la patrie les rallie autour d'un trône constitutionnel, et que rois, nobles, prêtres, simples citoyens, ne faisant plus enfin qu'un même cœur, présentent de tous côtés à leurs ennemis, l'indestructible faisceau de leur union, de leur énergie et de leur liberté.

Les Français ont besoin de se rallier au gouvernement paternel de Louis XVIII; mais Louis XVIII a besoin de s'assurer la confiance et l'amour des Français. C'est en écoutant sa conscience; c'est en suivant ses lumières, c'est en marchant franchement dans la simplicité, la candeur et la droiture de son cœur, asile de toutes les vertus, qu'il parviendra à faire les délices des Français, et à asseoir son trône sur des bases inébranlables. Le roi connaît son peuple et son siècle : il sait que son peuple est trop fier et trop éclairé pour souffrir d'être ramené aux préjugés gothiques de ses ancêtres : *il sent combien il serait* injuste de lui enlever un bien qu'il a conquis par tant de sang et d'héroïques efforts, un bien dont il est d'autant plus digne, qu'il a fait de plus incroyables sacrifices pour l'obtenir et le conserver.

Ainsi donc, qu'aucun Français, par un sentiment d'égoïsme ou par un zèle ignorant ou perfide, ne s'attache à répandre parmi le peuple de nouvelles alarmes sur sa liberté. Que le ministre des autels renonce de cœur et de bouche à des avantages temporels qui ne sont pas dignes de ses vœux; que le gentilhomme, (*gentilis*, l'homme de la nation, comme dit M. de Châteaubriand) se montre digne de son titre, et reconnaisse que le plus glorieux privilége que ce titre lui ait transmis, est celui de faire de plus grands sacrifices au bonheur de la patrie. Que les imprudentes exhortations des curés, que les menaces séditieuses des nobles ne fassent plus craindre aux bons citoyens le retour des dîmes, des corvées, la révocation des ventes de biens

Digitized by Google

nationaux, et la nouvelle invasion de toutes les ridicules idées que le siècle a proscrites à jamais. Avec une conduite plus modérée, ils auraient prévenu la funeste catastrophe du 20 mars, et celle plus funeste encore du 18 juin. Ce sont les petites réactions de 1814 qui ont amené les désastres de 1815.

Car alors, dit l'auteur, *la plupart des Français ont été attaqués dans ce qu'ils avaient de plus cher. Les neuf ou dix millons de citoyens, acquéreurs de biens nationaux, ont craint de perdre leurs propriétés achetées sous la garantie des lois. Tous les citoyens appartenant à l'ancienne bourgeoisie, ont craint le rétablissement des castes privilégiées, des abus, des humiliations, des vexations qu'elles devaient ramener à leur suite. Les paysans, propriétaires et fermiers, ont eu peur du retour de la dîme et des corvées, annoncé publiquement par quelques écrivains, et par quelques prêtres dans leurs prônes, etc.*

Cet accord du roi et des sujets, cette parfaite harmonie entre l'opinion et les actes du gouvernement, doit produire un double effet pour le bonheur de la France : celui d'assurer sa tranquillité intérieure, et celui de la rendre indépendante à l'égard de l'étranger, en calmant ses craintes sur le caractère d'inconstance et d'inquiétude qu'il suppose à notre nation.

L'auteur ne laisse pas ici échapper l'occasion de montrer aux princes alliés combien il est de leur intérêt que la France ait des institutions libérales, puisqu'ils reconnaissent que la tranquillité de l'Europe dépend de celle de la France, et qu'il est évident que la paix ne pourrait subsister longtemps en France, si le gouvernement (ce qui n'est pas, et ce qui ne peut être) avait des intérêts et manifestait des prétentions opposés aux intérêts et aux prétentions de la nation.

C'est surtout aux représentans qui vont être nommés, qu'est dévolue cette tâche glorieuse et imposante de cimenter cet accord du peuple avec son gouvernement, qui doit rendre la France à ses nobles destinées. Les colléges électoraux ne sauraient donc apporter trop de précaution dans le choix qui leur est confié. L'auteur voudrait que l'on eût

égard aux talens, à la réputation, à la fermeté connue; mais surtout au patriotisme. Il recommande le plus grand nombre des députés de la dernière chambre, qui, par leur modération, leur courage et leur sagesse, ont conjuré de grands malheurs dans des circonstances éminemment difficiles. Il voudrait voir dans la nouvelle chambre, des acquéreurs de domaines nationaux, connus par un patriotisme éclairé et la modération de leurs principes. Il voudrait aussi que dans l'élection d'un candidat on eut plus d'égard au *jugement* qui éclaire, qu'à l'*esprit* qui, trop souvent, ne fait que brouiller et obscurcir. Enfin, par une heureuse transposition de mots, il demande des royalistes *sages* et des Français *purs*. Dieu veuille exaucer l'auteur!

Le style de cette brochure est simple, clair, et ne manque pas de noblesse. On desirerait y trouver un peu plus de nerf et de correction.

Quelques réflexions sur l'esprit qui doit inspirer les écrivains politiques, amis de la patrie et du roi, et diriger les membres des colléges électoraux, dans le choix des nouveaux députés, par Mr. M. A. J.

Cet ouvrage est du même auteur que le précédent, et n'est que le développement de quelques-uns des principes qui y sont exprimés. Contre la coutume adoptée, Mr. M. A. J. n'a pas pris à tâche de faire une grosse brochure qui pût lui rapporter à raison de son épaisseur; il dit ce qu'il a à dire, et il ne dit pas davantage. C'est l'affaire de quelques pages dans lesquelles il *écrase* de cinq à six coups de massue, et les partisans du pouvoir absolu, et les jacobins soi-disant royalistes, et la tourbe bannale des caméléons folliculaires qui, par le plus étrange abus, bâtissent sur des mots des dénominations de partis qui n'existent pas, et poussent l'effronterie jusqu'à attacher à ces mots précisément les idées que ces mots excluent le plus formellement.

L'auteur signale donc aux membres des colléges électoraux, cet esprit révolutionnaire qui a passé des clubs dans les coteries du beau monde, et de l'atelier de l'artisan dans

Digitized by Google

les salons du comte et du marquis, qui demande aujourd'hui le sang du patriote, comme il réclamait autrefois celui de l'homme à privilége; qui fomente les fureurs *légitimes* du royalisme, comme il excitait les fureurs criminelles de l'anarchie, et dont l'effet sera infailliblement de faire haïr la restauration comme il a fait haïr la république, si un amour plus éclairé de la patrie et du bon roi que le ciel nous a enfin rendu pour cicatriser nos plaies encore sanglantes, ne réussit à l'éteindre dans les cœurs coupables qui le recèlent.

L'auteur détruit ensuite cette calomnieuse imputation de *bonapartisme*, dont on cherche malicieusement à flétrir tous ceux qui réclament le règne des lois et des institutions vraiment nationales : comme si ces deux mots *loi* et *Bonaparte* ne s'excluaient pas mutuellement! Comme si ceux qui demandent la liberté pouvaient regretter le destructeur de toute liberté! Comme si ceux qui ont besoin de guérir, sous l'égide de la loi, des blessures que leur a faites le despotisme, pouvaient appeler par leurs vœux le despotisme! Et qui sont ceux qui jettent sur des citoyens estimables, ces grossières calomnies de *bonapartisme!* Ce sont les plus bas adulateurs du pouvoir, les plus effrénés partisans de la puissance arbitraire. Or, on le demande à tout le monde, quelles sont les marques auxquelles on peut reconnaître un *bonapartiste*, si ce n'est à sa basse flatterie, si ce n'est à son penchant à la servitude? Il est donc bien clair que ceux qu'ils osent noircir de ce titre odieux sont les vrais *royalistes*, les amis du *roi* et *des lois*, et que c'est au contraire au milieu d'eux que se cachent les *bonapartistes*, sous un voile qu'il n'est que trop facile de pénétrer. Un *bonapartiste*, c'est Mr. C., Mr. M., Mr. B, Mr. M. B., Mr. S., Mr. M. Ecrivains à gages! quittez enfin cette plume si souvent prostituée à un vil intérêt, si souvent souillée par l'éloge du crime. Elle a été vendue à trop de maîtres. Il ne s'en trouvera plus qui veuille l'acheter.

J. G.

Digitized by Google

DEP. DE LA SEINE 33 5. en

LE BUSTE.

« Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie ! »

Ce vers, sorti du cœur de Dubelloy, a souvent retenti dans le mien. Non, la belle et riche Italie, cette terre miraculeuse où la nature et les arts, rivalisant de magnificence, offrent à chaque pas un nouvel objet à l'admiration; l'Italie, dont le nom seul rappelle à la fois tant de souvenirs imposans, ne semble plus qu'un triste lieu d'exil au Français qu'elle retient long-temps éloigné de sa patrie. Aucun séjour ne peut dédommager du séjour de la France, parce que ce n'est pas aux contrées qu'on s'attache, mais aux hommes qui les habitent, et qu'on chercherait vainement sous d'autres cieux la douce urbanité, la bienveillante politesse, l'obligeance active, l'aimable désintéressement et cette grâce de probité qui caractérise le Français. Peut-être quelques censeurs atrabilaires accuseront ce portrait d'être flatté, il est de mode aujourd'hui de calomnier notre nation; on voudrait l'accabler sous le poids du crime de quelques hommes, et l'on prend à peine garde aux sublimes dévouemens qui les ont plus que rachetés.

Sans doute cette dernière époque de notre histoire offrira quelques pages sanglantes à la postérité. Ces pages furent souvent arrosées de mes larmes : j'ai souffert dans tout ce que j'aimai. Mais ouvrons les annales des autres peuples, et nous verrons, sans remonter très-haut, qu'ils ont été plus souvent que nous les artisans et les victimes de ces

épouvantables catastrophes, où l'édifice sacré des lois et du pouvoir, renversé jusque dans ses fondemens, ne permet plus de discerner, qu'à travers un voile épais, le juste de l'injuste. Alors l'ivresse et la fureur des partis érigent en vertus de hardis forfaits; alors quelquefois l'homme énergique, séduit par l'éclat et par le danger même d'une entreprise extraordinaire, s'élance avec transport dans la lice ouverte aux diverses ambitions, et croit s'assurer un immortel honneur quand les effroyables résultats, dus à ses talens, à son audace, à ses succès, n'impriment à son nom qu'une odieuse renommée! L'histoire des autres peuples est, je le répète, beaucoup plus chargée que la nôtre du récit de ces erreurs coupables, de ces scènes atroces, fruits amers des bouleversemens politiques. Ainsi donc aucun d'eux n'a le droit de nous reprocher des égaremens couverts d'ailleurs par tant de faits illustres, expiés par tant de malheurs!

Les détracteurs de notre gloire se plaisent surtout à rehausser continuellement la générosité des peuples nos rivaux; ils proclament avec enthousiasme les récompenses accordées par eux au génie, et nous accusent en même temps de ne pas l'encourager! Ils citent à l'appui de cette assertion l'exemple de quelques-uns de nos célèbres compatriotes, vieillis et morts dans la misère. Ces torts n'appartiennent pas à l'époque actuelle; il est au contraire à remarquer qu'au milieu des horribles tempêtes qui, depuis un quart de siècle, ont tant de fois brisé le gouvernail du vaisseau de

Digitized by Google

l'état, dirigé par une foule de pilotes plus ou moins habiles, les littérateurs, les savans, les artistes distingués qui, passagers ou matelots heureux, échappèrent à ses désastres, sont pour la plupart montés, par la seule considération due à leur mérite, au faîte des honneurs et de la fortune.

Où trouve-t-on ailleurs qu'en France un amour plus éclairé des arts? l'étranger les accueille par ostentation, et le Français par sentiment. Ah! si parmi nous l'homme d'un talent véritable, victime de quelques circonstances fâcheuses, meurt au sein de la misère, il peut du moins se consoler en songeant qu'il laisse à ses fils en héritage un nom qui leur assure à jamais un port contre les orages de la fortune. Il n'en est pas toujours ainsi chez les peuples voisins: j'en apporterai plus tard une preuve.

Des affaires m'appelaient en Lombardie. L'aspect de ce délicieux pays me causa un ravissement que je ne puis décrire: je me croyais dans l'Eden. J'avais des lettres de recommandation pour les personnes les plus considérables de Milan; je séjournai dans cette ville, j'en visitai tous les monumens; la salle du grand Opéra me parut d'une incomparable beauté; mais en dépit des charmes d'une musique divine, le spectacle m'ennuya. Je n'aperçus dans les acteurs que des acteurs, et jamais les personnages qu'ils représentaient; leurs grimaces, la froideur de leur débit, les salutations qu'ils faisaient au public chaque fois qu'ils en recevaient des applaudissemens, m'enlevaient toute illusion, et présente au superbe Opéra de Milan, je regrettai l'Opéra de Paris.

Digitized by Google

Je fus invitée à plusieurs repas, ils étaient magnifiques; mais leur monotonie me fatigua. Le cérémonial empêchait la gaieté de s'asseoir à table avec les convives; le vin le plus exquis n'avait pas le pouvoir de leur inspirer un mot gracieux ou piquant; je regrettai les dîners de Paris.

On m'avait beaucoup vanté les promenades de Milan; je m'y rendis un dimanche, jour plus spécialement consacré à cette espèce de distraction. Le jardin royal et les boulevarts de cette capitale, sont, si je puis m'exprimer ainsi, nos boulevarts et nos Tuileries en miniature. J'y rencontrai une affluence considérable de personnes de tous les rangs; j'y vis de brillans équipages, mais je leur trouvai plus de pompe que d'élégance. Les Milanaises ont en général des figures à la romaine, et leur taille élevée et forte s'accorde parfaitement avec les traits de leur visage; mais elles ont plus de beauté que de grâces; elles frappent plus qu'elles ne plaisent; toutes semblent formées sur le même moule, et leur réunion n'offre pas les agrémens de la variété; enfin, au milieu des promenades de Milan, je regrettai les promenades de Paris.

Les grands seigneurs milanais se vantent d'aimer les arts, et mettent beaucoup de faste à paraître les protéger. Le luxe de leurs palais consiste principalement dans une longue galerie construite à l'effet de recevoir des tableaux et des sculptures rassemblés à prix d'or; et le plus grand plaisir qu'ils trouvent à posséder des chefs-d'œuvre, est celui de donner aux étrangers une haute idée de leur opulence et de leur goût. Un d'eux, le duc

Digitized by Google

de.... m'engagea à venir voir sa galerie, une des plus riches de Milan. J'acceptai. Il me la fit examiner en détail; j'admirai tour-à-tour plusieurs tableaux, et, parmi les objets de sculpture, je distinguai le buste de...., sculpté en marbre par Oudon. J'ai payé ce buste trois mille écus milanais, me dit le duc de....; mais je ne les regrette pas: outre que c'est un morceau admirable, il m'offre la ressemblance parfaite d'un de nos plus célèbres compositeurs de musique dont je m'honore d'avoir été l'ami, et je devais à sa mémoire de ne pas laisser passer ce buste dans d'autres mains que dans les miennes. Je louai le duc de ce sentiment.

Comme je sortais de son palais, je vis arriver un jeune homme dont le vêtement annonçait plus que l'indigence; il demanda le duc: il est sorti, lui répondit-on en refermant brusquement la porte cochère. Il poussa un profond soupir. Je levai les yeux sur lui: les traits de sa figure me semblèrent les mêmes que ceux du buste que je venais de regarder avec tant d'attention. Une tendre pitié me parla en sa faveur. Le portier se trompe, lui dis-je, le duc n'est pas sorti. — Il l'est souvent pour moi, il ne l'était jamais pour mon père. — Seriez-vous le fils du célèbre....! Hélas! oui, madame. — Vous portez un beau nom. — J'en suis bien plus à plaindre. — Seriez-vous poursuivi par la fortune? — Mon sort est affreux; toutefois je le supporterais avec courage, si je n'étais pas père. — Vous avez des enfans? — J'en ai trois, madame, et je n'ai pas de pain à leur donner. — Vous, aujourd'hui! Oh! mon Dieu!.... Mes larmes coulaient.

Digitized by Google

Je portai ma main à ma poche, ensuite je tremblai d'humilier M.... Je ne pouvais lui offrir que peu de chose. — Comment se fait-il, lui dis-je, très émue, comment se fait-il que vous soyez réduit à une extrémité semblable, le duc de .... chérissait M. votre père; le duc est puissant, riche, généreux. — Voilà la réflexion que mon malheur suggère d'abord à tout le monde, je le sais, et cela m'afflige presque autant que ma pauvreté. Madame, ajouta-t-il avec feu, je suis un honnête homme, associé dans une maison de banque, des banqueroutes m'ont enlevé mon patrimoine et le fruit de mes propres travaux. Jusqu'à l'époque de mon désastre, le duc m'avait toujours bien accueilli; depuis, il m'a traité avec moins de considération, cependant j'espérais par son appui être pourvu de quelque emploi. Deux ans se sont passés sans que mon attente ait été remplie. J'ai vendu tous mes effets, tout absolument; il ne me reste plus qu'un mauvais lit. Pressé par la misère, je me décidai, le mois dernier, à demander quelque secours au duc; il me remit deux doubles (1), et vous le voyez, sa porte ne s'ouvre plus pour moi. — Eh bien, je vais retourner chez lui; il m'a parlé avec estime, avec tendresse, de M. votre père; je lui peindrai avec chaleur votre situation.... — Ah! madame, n'en faites rien; je vous conjure, il rougirait de ses procédés, et je serais perdu. Si l'amitié d'un grand ne nous est pas toujours utile, sa haîne nous est toujours funeste. L'homme de crédit n'a jamais tort; malheur à

(1) Pièce d'or de vingt-huit francs.

Digitized by Google

l'indigent dont il prononce le nom avec dédain! c'est un arrêt d'accusation contre lequel personne ne réclame. Ah! c'est peut-être la plus cruelle de toutes les infortunes que d'avoir à se plaindre d'un grand, et qu'il ne s'abuse point sur sa conduite; non seulement il ne vous protége pas, mais il vous ferme toutes les avenues à la protection.

Le discours de M. .... me donna soudain la solution de plus d'un problème. Vous avez raison, lui repondis-je, cette démarche vous nuirait au lieu de vous servir. Je n'ai nul crédit, ajoutai-je; cependant le hasard pourrait me fournir une occasion de vous être utile; laissez-moi votre adresse. Pendant qu'il me la remit, je lui glissai un louis dans la main, en lui disant: je suis presque aussi pauvre que vous, je ne puis disposer que de cette modique somme, daignez la recevoir. Il rougit et voulut *me rendre le* louis; de grâce, repris-je, ne me refusez pas, songez à vos enfans. L'infortuné prit le louis, enfonça son chapeau dans sa tête, et se retira.

Je regagnai tristement mon auberge. Par économie je mangeais à table d'hôte : la Providence permit que ce jour-là un riche négociant français y dinât avec moi. Je lui racontai l'histoire de M. .... J'avais l'intention, me dit aussitôt ce digne homme, d'acheter un tableau du Corrège qui me plaît beaucoup, on m'en demande dix mille francs; je me passerai du tableau, et j'emploierai mes dix mille francs à sauver de la misère le fils d'un artiste célèbre; cela vaudra mieux.

Le négociant exécuta dès le même soir ce projet.

Digitized by Google

M. .... rentra dans la banque, et rétablit ses affaires. Le duc ne lui ferma plus sa porte, et se mit même en avant pour lui faire obtenir un intérêt dans une entreprise honorable et lucrative. Tout le monde exalta la bonté du seigneur italien, personne ne parla de la noble action du négociant français, mais M. .... ne l'oublia pas, et prit pour devise : *Vivent les Français !*

Mme. D.

Digitized by Google



POÉSIE.

LE NARCISSE,

*Par mademoiselle ***, âgée de dix-sept ans, à son Père, le jour de sa fête, anniversaire de son second mariage.*

Déjà les Heures plus riantes
D'une fraîche guirlande ornent leurs blonds cheveux;
Porté sur leurs ailes brillantes,
Tu reviens, doux printemps; ton souris gracieux
De la naissante année a prédit l'abondance;
Au devant de tes pas l'oiseau charmé s'élance,
Des cris joyeux font retentir les airs.
Déjà, des fraîches nuits éloignant le silence,
Philomèle plaintive a repris ses concerts.
Aimables fleurs, empressez-vous d'éclore,
Confiez vos parfums au souffle du zéphir,
Qu'un éclat plus doux vous colore,
Hâtez-vous, pour briller, de vous épanouir.
Tandis que du bouton l'enveloppe légère
Retient encor la rose prisonnière,
Ouvrez vos seins, vous devez embellir
Ce jour qui vit la fête et l'hymen de mon père.
O filles du printemps! si ma timide voix
A vous chanter s'essaya quelquefois,
Secondez-moi, fêtez cette saison chérie.
Déjà le frais lilas, l'aubépine fleurie,
Au gré des airs balancent leurs rameaux,
Pour un père adoré que ma main les moissonne;
Je veux décorer ces berceaux,
Assembler des bouquets, tresser une couronne.
Choisissons avec soin dans ces naissantes fleurs,
Les parfums les plus doux, les plus vives couleurs;
Cueillons d'abord la jeune primevère,
La simple violette et le muguet tremblant,

La modeste hyacinthe au calice odorant,
Et l'humble marguerite et la jonquille altière;
Toi, narcisse argenté, penché sur le ruisseau,
Tu sembles contempler ta blancheur éclatante,
Ainsi, voyant jadis tes traits dans l'onde errante,
Des regrets impuissans t'ont conduit au tombeau,
Tu devins cette fleur à la tige élégante;
La fable ainsi le dit : mais les nymphes des bois,
Qui protégent mes chants et guident mon enfance,
Ont à mon luth révélé ta naissance :
Echo, répète-leur les accens de ma voix!
Unissez-vous sous mes doigts, fleurs charmantes;
En nuançant vos couleurs différentes,
Je chanterai le soleil du printemps,
Les nymphes folâtrant sous la verte feuillée,
Et le premier Narcisse, à de divins accens,
Balançant sa tête étoilée.
Sur les pas du printemps accouraient les zéphirs,
Leur souffle ranimait la naïade glacée,
Les nymphes, pour fêter le retour des plaisirs,
Rassemblaient dans les bois leur troupe dispersée;
De détours en détours courant à pas pressés,
Elles se poursuivaient sur l'humide fougère,
Au doux bruit des chants cadencés,
Formaient une danse légère,
Où sur un vert feston de lierre,
Par des bras réunis vivement balancé,
D'autres semblaient d'un vol rapide
S'élancer vers l'oiseau timide
Qu'au loin leurs cris avaient chassé.
Mais tout se tait : une alarme soudaine
Interrompt leurs joyeux accords.
En sommeillant auprès de la fontaine,
Un étranger a profané ces bords;
Autour de lui les nymphes attentives,
L'œil inquiet, contemplaient son repos :
Pareils au bruit lointain des flots,
Ces mots coulent enfin de leurs lèvres craintives :
« Quelle divinité de cet audacieux
» Peut ici protéger le sommeil téméraire?
» Quoi! mes sœurs, un berger troublerait le mystère
» Qui doit présider à nos jeux!
» Il en sera puni : qu'on le force à nous dire
» Par quels motifs secrets il brave notre empire;

Digitized by Google

» Qu'en des liens étroits fortement arrêté,
» Il ne puisse éviter notre juste vengeance. »
Bientôt pour l'enchaîner, s'avançant en silence,
Leurs mains avec agilité
Tressent sans bruit la liane flexible,
Le souple jonc et le saule paisible;
Mais du captif un léger mouvement
Les a fait fuir, plus vite que le vent:
Tel quelquefois quand Zéphire s'éveille,
S'élance sur les prés, bouleverse leur sein,
Agite en folâtrant leur écharpe vermeille,
On voit fuir dans les airs un bourdonnant essaim
Dont le gazon touffu protégeait le larcin.
Ainsi le beau berger, entrouvrant la paupière,
Voit courir loin de lui cette foule légère.
Il se trouve enchaîné; pourtant son œil surpris
Suivait dans la forêt les robes verdoyantes,
Les voiles éclatans et les tresses flottantes
Disparaissaient dans l'ombre. Avec un doux souris
Il rompit le silence: « O nymphes révérées!
» Dit-il, vous de ces bois habitantes sacrées,
» Vous méconnaissez donc celui dont autrefois
» La lyre dirigeait et vos pas et vos voix!
» Je suis le dieu du jour, mais privé de sa gloire;
» Je puis vous le prouver si vous n'osez m'en croire:
» J'ai perdu le pouvoir de régir l'univers,
» Mais ma lyre me reste, et tout cède aux beaux vers. »
Il dit, et saisissant cette lyre sonore,
Il chante les moissons que le soleil colore,
Et les fleurs qu'il fait naître, et les fruits qu'il mûrit,
Et le dieu des beaux-arts, seul éclairant l'esprit,
Seul de ces dons du ciel enrichissant notre âme,
Seul pouvant l'animer de leur divine flamme.
Bientôt d'un ton plus doux il revient aux bosquets,
Dit, les gazons naissans, le printemps, les forêts,
Les fleurs, produit charmant de cent métamorphoses,
Hyacinthe, Clytie, Adonis et les roses.
« O terre! à ses accens connais ton souverain,
» Et si je te féconde, ouvre pour moi ton sein;
» Augmente en ma faveur la puissance de Flore;
» Obéis! à ma voix des fleurs doivent éclore;
» Leur naissance à jamais consacrera ce jour
» Où fuyaient à mes yeux les nymphes d'alentour. »
Il se tait: devant lui les arbres s'inclinèrent,

Digitized by Google

Sur les bords du ruisseau les gazons s'agitèrent ;
Les filles des forêts, à son divin aspect,
Confuses, demeuraient dans un profond respect.
Mais à leurs pieds des fleurs nouvelles
Montrent leurs disques éclatans ;
Les nymphes revoyaient en elles
Leurs fronts baissés, leurs voiles blancs ;
Et de leurs tresses immortelles
Ces fleurs même ont gardé les parfums pénétrans.
Un vent léger glissant à travers le feuillage,
Agite en frémissant leur fugitive image ;
Le soudain mouvement de ce peuple nouveau
Rend des jeux du matin le magique tableau.
On vit dans les forêts naître ces fleurs sacrées,
Par le dieu de la lyre aux nymphes consacrées ;
Et depuis ce beau jour que célèbrent leurs jeux,
Le narcisse para leur sein ou leurs cheveux.

Digitized by Google



ENIGME.

Au physique, au moral, suivant qu'on m'envisage ;
On me trouve rapide ou lent dans mon passage ;
Et de ces divers sens ou grand mal ou grand bien,
Sans moi l'homme est beaucoup, la femme presque rien.

BONNARD, *ancien militaire.*

CHARADE.

A l'un des jolis doigts de ma belle maîtresse,
Je me plais quelquefois à placer mon premier.
Et dès que je la vois, je sens que mon dernier
Fait passer à mon cœur une bien douce ivresse.
Mais dès qu'elle me fuit, mais dès qu'elle me laisse ;
Je me trouve soudain en proie à mon entier.

BONNARD, *ancien militaire.*

LOGOGRYPHE.

Je donne sans ma tête une bête féroce
Dont la cruauté cède aux secours obligeans.
Jadis avec ma tête un rapt qui fut atroce
Fit assiéger mes murs l'espace de dix ans.

BONNARD, *ancien militaire.*

Mots de l'Enigme, du Logogriphe, et de la Charade insérés dans le dernier numéro de l'ancienne administration.

Le mot de l'Enigme est *O* (la lettre.)

Le mot du Logogriphe est *Four*, dans lequel on trouve *fô*, *fou* et *four*.

Le mot de la Charade est *Annibal.*

Digitized by Google

ANNONCES. — AVIS.

Leçons de Lecture à haute voix et de Débit oratoire ; par Dubroca, auteur des Principes raisonnés de l'Art de lire à haute voix ; — du Traité de la Prononciation des consonnes finales des mots français, dans leur rapport avec les voyelles et les consonnes initiales des mots suivans ; — des Leçons élémentaires d'un Instituteur à ses Elèves, sur les principes de la Prononciation française, — et de plusieurs autres ouvrages dans ce genre. S'adresser rue Dauphine, nº. 20.

Janua Linguarum reserata, etc. La Porte des Langues ouverte, par J. A. Coménius, ou Méthode abrégée, contenue en mille périodes, dans cent chapitres, pour apprendre la langue latine, la langue française et toute autre langue, et en même temps tous les fondemens des arts et des sciences. Édition augmentée de mille mots environ, avec une nouvelle traduction française, et un vocabulaire très-complet des mots latins ; publiée par J. Fr. Bastien, 1 vol. in-18 de 640 pages ; prix broché 3 fr. et 4 fr. *franc de port.* A Paris, chez l'Editeur, rue Hautefeuille, n.º 3.

AVIS.

Le prix de la souscription au MERCURE DE FRANCE est de 5 fr. pour un mois, 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année.

On ne peut souscrire que du premier de chaque mois.

— En cas de réclamation, on est prié de joindre une des dernières adresses imprimées, ou d'indiquer le numéro de la quittance.

Les souscriptions, lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *franc de port*, au directeur du *Mercure de France*, rue Mazarine, nº. 30. — Aucune annonce ne sera faite avant que cette formalité n'ait été observée.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE.

Digitized by Google





MERCURE DE FRANCE.

TABLEAU POLITIQUE.

FRANCE.

Les troubles du Midi sont apaisés. Avignon et le département de Vaucluse ne sont plus tourmentés par cet esprit de réaction qui fournit des prétextes à tous les désordres et à toutes les injustices. Le malheureux état de ces contrées est révoqué en doute par quelques personnes d'un cœur droit et humain, que toute calamité afflige, et par quelques autres, enflammées de l'esprit de parti, intéressées peut-être à ce que l'on ne connaisse point dans toute leur étendue les maux qu'elles ont provoqués. Mais malheureusement certaines circonstances authentiques ne laissent point de fondement à l'incertitude (1).

D'ailleurs le gouvernement, qui a certainement des informations précises, dont on ne peut révoquer en doute ni la sollicitude, ni la droiture, publie tantôt des proclamations, tantôt des instructions ministérielles, qui attestent combien a été funeste la position des provinces méridionales, en même temps qu'elles exposent

(1) J'ai l'avantage de connaître personnellement M. Puy, maire d'Avignon. Je dois dire que jamais homme public ne porta dans l'exercice de ses fonctions plus de zèle, de générosité et de sagesse. Depuis vingt ans il consacre son temps et sa fortune au soin de maintenir le bon ordre à Avignon et d'y soulager l'infortune.

(*Note du Rédacteur.*)

Digitized by Google

avec autant de raison que d'énergie les principes qui seuls auraient pu prévenir cette agitation, et qui maintenant l'ont pu seuls calmer.

« Ce qui s'est passé à Nîmes et dans quelques villes du Midi, disent des ministres, remplit de douleur l'ame du Roi, étonne et indigne les souverains alliés, attentifs à ce qui arrive au milieu de nous. La justice la plus éclairée est sur le trône; et des hommes qu'aucun pouvoir, qu'aucune faction même n'avoue, veulent mettre leurs fureurs à la place des lois! Au monarque seul appartient l'exercice de toute la force publique, et des hommes que leurs passions seules convoquent et rassemblent, formaient, dans plusieurs lieux, une force devant laquelle celle des autorités était impuissante!... »

Nous citerons encore le trait suivant; il est très-remarquable. Les ministres disent aux autorités civiles et judiciaires :

« Faites comprendre et sentir combien, au milieu d'une nation qui a toutes les délicatesses de l'honneur, la vengeance, pour être excusée, a besoin de dangers; combien, après une victoire complète, elle est basse et vile! »

En effet, où se trouve conduite l'opinion publique, par les hommes qui provoquent sans cesse des vengeances, des punitions, et ce que, dans leur animosité implacable, ils appellent *des justices*? Sur quel genre de délits tombent leurs provocations si ardentes, si impérieuses, si contraires à l'humanité, à la générosité, à l'esprit du christianisme? Dans l'état social et ordinaire, la justice afflictive, la sévérité et la publicité des peines, sont nécessaires pour prévenir, par la force de l'exemple, le retour des crimes que l'on punit. Tout coupable condamné n'est plus qu'un malheureux environné de pitié par les témoins de son sort, et par les juges eux-mêmes, qui, certainement, lui accorderaient pleine et entière grâce, s'ils ne craignaient de compromettre la sûreté publique. Les actions criminelles de cet homme ont été d'un genre à pouvoir être renouvelées, non-seulement par lui-même, mais encore par d'autres hommes. Il faut pour cette raison qu'elles ne demeurent point impunies.

Il est très-affligeant de voir avec quelle opiniâtreté certains hommes, toujours prêts à vanter leur morale et leur royalisme, poussent tant qu'ils peuvent les esprits vers la haine et la discorde. Mais il est très-consolant de voir combien ils échouent, par la résistance de l'opinion gé-

Digitized by Google

nérale et par celle des hommes revêtus de hautes fonctions. On a fait présenter au Roi, par quelques gardes nationaux, et au peuple, par quelques journalistes, une adresse perturbatrice, qui ne tendait à rien moins qu'à flétrir, dégrader, éloigner un certain nombre d'officiers de la garde nationale de Paris, afin de pouvoir ensuite remplacer aisément par l'esprit de haine, de vengeance, l'esprit général de ce corps qui s'est montré si utile, si vigilant; qui, par sa prudence autant que par son courage, a sauvé trois fois Paris de l'incendie et du pillage. Cette adresse séditieuse n'a heureusement entraîné qu'une mesure très-sage, très-salutaire. Le comte Dessoles, ministre d'Etat, commandant en chef, a reconnu hautement (ordre du jour du 10 septembre) « que de » tels actes qui portent le caractère de l'esprit de faction, sont d'autant plus répréhensibles, qu'ils tendent » à désorganiser la garde nationale, dans le temps même » où son service est le plus essentiel au maintien de » l'ordre et de la paix publique; qu'il importe en conséquence de rechercher avec soin si les auteurs et promoteurs de ces adresses et députations ont été mus par » un zèle aveugle ou par des suggestions perfides. Après » avoir pris les ordres du Roi et les instructions du » prince colonel-général, le comte Dessolles a ordonné que » les gardes nationaux prévenus d'être les auteurs ou » promoteurs d'actes qui supposent des délibérations ou » communications interdites par les lois sur la force publique et la garde nationale, seront traduits devant le » conseil-général de discipline, et cesseront tout service » jusqu'à sa décision. Sont considérés comme prévenus » du même délit, suspendus et traduits au même conseil, » tout officier ou sous officier qui aurait signé les adresses » ou autorisé les réunions par sa présence. »

Il s'est produit à Strasbourg, vers le commencement de ce mois, un mouvement extraordinaire. On trouve rarement, dans les annales des peuples, un témoignage si remarquable d'insubordination. De tels événemens peuvent être cités comme frappans, sans doute, mais en même temps comme répréhensibles et d'un exemple dangereux. Voici de quelle manière on les raconte :

« Le 1er. septembre, les compagnies d'élite des différens corps de la garnison furent réunis par l'ordre de leurs sergens : elles firent choix d'un chef, et ce fut un sergent de voltigeurs qui fut désigné et qui prit en effet le commandement supérieur de l'armée. Le même jour, les

troupes s'emparèrent des arsenaux et des magasins; les ponts furent levés et les portes de la ville furent fermées. On demanda compte au général Rapp des fonds qu'on lui supposait mal-à-propos entre les mains. Le motif de cette insubordination était, comme on l'a dit, le paiement de la solde qui restait due lorsque l'ordre du licenciement est arrivé. Le général Rapp n'ayant pas de fonds, on le garda à vue chez lui.

Cependant les soldats continuèrent le service de la place avec une grande activité; les postes furent doublés; il était défendu aux militaires d'entrer dans les cabarets; de nombreuses patrouilles parcouraient la ville, et, dans la soirée, chaque maison était éclairée.

On avait aperçu dans le jour quelques mouvemens de la part des assiégeans : le sergent, commandant en chef, leur avait fait notifier de garder leurs positions. Il avait aussi envoyé au général autrichien Walkmann, qui se trouvait dans la place, un détachement de grenadiers pour le rassurer, et il lui fit offrir une garde à sa volonté.

Enfin les fonds furent faits le 4 à midi, et la solde arriérée fut payée; dès-lors tout rentra dans l'ordre et les chefs reprirent le commandement. Pendant trois jours qu'a duré ce nouvel ordre de choses, aucun cri séditieux ne s'est fait entendre et pas un habitant n'a été insulté. »

— On doit admirer avec reconnaissance la facilité et la promptitude avec laquelle les heureux effets suivans ont été obtenus :

M. Castanos, capitaine-général espagnol, s'était avancé, à la tête d'un corps de troupes, sur le territoire du département des Pyrénées-Orientales. S. A. R. Mgr. le duc d'Angoulême a eu, le 27 août, une conférence avec ce général, qui a opéré, le 29, un mouvement rétrograde et est rentré dans ses limites.

Du côté des Basses-Pyrénées, M. le général l'Abisval avait passé la Bidassoa. M. le duc d'Angoulême lui avait envoyé un de ses officiers supérieurs pour lui donner communication du résultat de la conférence avec le capitaine-général Castanos. M. le général d'Abisval a ordonné, le 4 septembre, un mouvement rétrograde au-delà de nos frontières, mouvement qui a dû être terminé le 6.

Ordonnances du Roi.

Par ordonnance du 4 septembre, la chambre des Pairs et la chambre des Députés sont convoquées pour le 25 septembre.

Digitized by Google

Par ordonnance promulguée le même jour, les troupes d'artillerie ont été licenciées et réorganisées sur-le-champ.

Par ordonnance du 2 septembre, Sa Majesté, cédant aux vues d'économie que les circonstances commandent, a réduit provisoirement le corps royal des ponts-et-chaussées, à six inspecteurs généraux, quinze inspecteurs divisionnaires, cent cinq ingénieurs en chef, trois cents ingénieurs ordinaires ou aspirans.

Par ordonnance du 6 septembre est annulée celle du 24 juillet, qui avait renvoyé M. de Lavalette devant un conseil de guerre; il sera traduit, à la requête du ministère public, devant les tribunaux ordinaires, aux termes du Code d'instruction criminelle.

Par ordonnance du même jour, les troupes du génie ont été licenciées et sur-le champ réorganisées.

Plusieurs ordonnances ont été publiées le 7 septembre: l'une concernant les gouverneurs des provinces, détermine le moment de leur départ, le temps de leur résidence, et la quotité de leur traitement. La seconde maintient provisoirement, vu les dépenses immenses qui, dans les circonstances actuelles, retombent sur le trésor public, divers prélèvemens sur les revenus communaux. Une troisième est relative aux dépenses ordinaires des communes; elle porte que celles dont les budjets sont réglés par S. M., seront payées en 1816, d'après les allocations des budjets de l'exercice de 1815, laissant néanmoins au ministre secrétaire-d'état des finances la faculté d'accorder les augmentations de crédit qui seraient réclamées par les conseils municipaux. Une quatrième, dont le but est d'établir une répartition régulière de tous les produits des différens départemens, crée une commission qui indiquera les moyens qu'elle jugera nécessaires pour assurer, dans l'intérieur, la libre circulation des subsistances.

A ces ordonnances est jointe une instruction pour l'exécution de plusieurs dispositions de l'ordonnance du roi du 1er août 1815, concernant le classement des officiers et les retraites militaires.

EXTÉRIEUR.

Prusse. — Les changemens ordonnés par le roi à la nouvelle constitution sont en partie achevés. Il est bien satisfaisant pour les nombreux amis de la modération et de la

tranquillité en Europe, de voir que ces changemens ont pour objet une plus grande extension de liberté.

Chine. — Il semble, au contraire, que jusqu'au fond de l'Asie, les trônes despotiques sont ébranlés par des menaces de révolution. Il paraît qu'en Chine comme en Europe, l'embarras des finances, le mécontentement de quelques individus d'un haut rang, y avaient formé une conspiration qui avait alarmé le gouvernement. Voici le détail qu'en donnent les papiers arrivés de Canton.

Le 18 octobre 1813, au moment où S. M. I. allait rentrer à Pékin, en revenant d'une tournée qu'elle avait fait à Jeho pendant l'été, un parti de conspirateurs est entré dans le palais impérial et s'y est maintenu pendant trois jours. La nouvelle d'un événement aussi extraordinaire fut annoncée dans toute l'étendue de l'empire par une proclamation rédigée par l'empereur lui même. La forme de cette proclamation (dont nous donnerons la traduction) annonce évidemment les craintes qu'il avait pour la sûreté de sa personne et la stabilité de son trône.

On croyait généralement que c'était un des frères de l'empereur qui avait formé le plan de cette conspiration, et on supposait que l'empereur lui-même ne l'ignorait pas; mais que la crainte d'une part, de l'autre le désir de conserver le trône dans sa famille, lui avaient fait croire plus prudent de ne point agir contre lui, et on avait pris le parti de considérer comme chef de la rebellion un homme nommé *Lin-Tsing.*

Les rebelles s'étaient emparés de la ville Hwaheen et de son district, et de plusieurs places du voisinage. On avait fait venir, pour les combattre, des troupes de Tartarie, et les forces impériales avaient été mises sous les ordres d'un chef nommé Nayenching, fait depuis vice-roi de Pe-Che-Le.

Après quelques mois de résistance de la part des rebelles, leur chef Hwaheen ayant été pris par les troupes du gouvernement, la rebellion s'était apaisée graduellement. Toute l'armée avait été employée au châtiment des rebelles. On avait décapité les uns, les autres avaient été condamnés à périr plus lentement, seulement au septième ou au vingtième coup de sabre; un ou deux individus avaient été condamnés à être coupés par petits morceaux.

Turquie. — Le gouvernement de Constantinople, toujours harcelé par des révoltes, précisément encore parce qu'il est despotique, prépare une expédition formidable contre les Serviens.

Suède. — Ce royaume est en ce moment l'asyle de la

Digitized by Google

tranquillité et de la liberté. Les discours prononcés par le roi et par le prince royal à la clôture de la diète, ont un caractère touchant de calme, d'affection et de noblesse. On doit remarquer les traits suivans dans le discours du roi :

« Puisse la paix générale qu'on annonce, et que l'hu-
» manité réclame en vain depuis si long-temps, en faisant
» cesser la guerre, calmer les esprits aigris! Puisse-t-elle
» rétablir l'équilibre des Etats par des traités fondés sur la
» justice, tempérer par la modération les droits de la
» victoire, et garantir le malheur des souffrances de l'hu-
» miliation ! »

— *Royaume des Pays-Bas.* Tandis qu'en Suède, d'après le témoignage du roi, « les membres de l'ordre du clergé ont » donné aux autres ordres l'exemple de la conciliation » et du sacrifice des opinions particulières en faveur du » bien public, » il s'est manifesté en Belgique un esprit d'opposition contre la liberté de culte et de conscience ; plusieurs évêques ont protesté contre la constitution donnée par le roi des Pays-Bas, acceptée par la majorité des Etats, et qui consacre cette liberté. Il est naturel que des catholiques sincères résistent à la tolérance universelle, *dont il est cependant impossible d'empêcher l'établissement. Mais les dignités temporelles et les pouvoirs politiques* ne sont point essentiels aux pasteurs catholiques ; cependant les évêques, signataires de la protestation ; les réclament avec instance : à cet égard, ils rencontreront encore en Europe l'obstacle, devenant chaque jour plus insurmontable, des mœurs et de l'opinion.




REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Débuts de M. Saint-Eugène dans *Coriolan*, et dans *Oreste*, d'*Andromaque*.

Si je voulais m'astreindre à l'usage usité par beaucoup de mes confrères, je pourrais mener loin cet article. Je n'ai pas, je crois, besoin d'avertir que je n'aurais pas l'audace de critiquer *Andromaque;* je laisse ce courage aux zélés propagateurs des *doctrines romantiques*, ou bien à l'abbé d'Olivet, qui, malgré sa bonne envie de censurer, n'a trouvé, dans tout le théâtre de notre divin Racine, qu'une douzaine de vers à reprendre, et seulement encore parce qu'ils pêchaient contre la grammaire. Je m'attacherais donc uniquement à *Coriolan*; je dirais que cette pièce *en cinq actes* n'a été faite que pour une *seule scène;* je prouverais que l'unité de lieu n'y est point observée; que la versification en est sèche, tendue ou boursoufflée; qu'on ne peut en citer aucun vers de sentiment; que l'admirable discours que Tite-Live met dans la bouche de *Véturie* vaut, à lui seul, toute la tragédie de Laharpe qui, pour avoir été l'un des meilleurs littérateurs que nous ayons eus depuis long-temps, n'en est pas moins un poëte très-médiocre; je rappellerais la généalogie de tous les *Coriolans* faits avant lui; je me garderais bien, sur-tout, d'oublier celui de Gudin de la Brenellerie, secrétaire de Beaumarchais, où l'on trouve cette belle réponse à *Véturie* qui le conjure

« Au nom de la patrie......

Un banni n'en a pas. »

J'aurais soin de rapporter cette jolie épigramme faite à l'occasion de la première représentation de cette pièce, que, dans un hiver très-rigoureux, Laharpe fit donner au profit des pauvres, quoiqu'il ne fût pas alors aussi pieux,

Digitized by Google

aussi charitable qu'il l'est devenu depuis.... à l'article de la mort.

« Pour les pauvres la comédie
» Donne une pauvre tragédie ;
» C'est bien le cas, en vérité,
» De l'applaudir par charité. »

On s'aperçoit que sans peine, en se ménageant, il y aurait là de l'étoffe au moins pour trois ou quatre articles. Eh ! mon dieu ! depuis une douzaine d'années n'a-t-on point vu et ne voit-on pas tous les jours tel rédacteur de journal que je ne veux point nommer, laisser courir sa plume cinq ou six fois, dans le mois, sur tel ouvrage dont il était chargé de rendre compte? Il est vrai qu'il daignait à peine écrire un jugement en douze lignes sur cet ouvrage ; mais il faut tout dire, chaque article rapportait *cent francs* à son auteur ; et, ma foi, dût-on n'avoir pas le sens commun, cela vaut bien la peine d'être un peu prolixe. Pauvres propriétaires de journaux ! pauvres auteurs !

Mais c'est assez jaser, revenons à M. Saint-Eugène. Je ne parlerai pas de son apparition au théâtre de l'Odéon ; il y a huit à neuf ans, si ma mémoire est fidèle, cet acteur a débuté à la Comédie française dans les jeunes premiers ; je crois même qu'il a commencé ses débuts par *Hyppolite*. Aujourd'hui, son vol est plus audacieux ; ce sont les premiers rôles qu'il aborde ; c'est *Coriolan*, c'est *Oreste*, le *Cid*, *Œdipe*, qu'il se charge de nous représenter, comme si Talma n'était plus de ce monde, comme si nous devions désespérer du salut de Lafond. J'ai peur de me tromper, mais je crains que M. Saint-Eugène n'ait fait un pas de clerc en reparaissant sur la scène française. On assure qu'il avait tant de succès en province ! Pourquoi renoncer de gaité de cœur aux hommages qui lui ont été prodigués à Lyon, à Marseille, et qui l'attendent encore dans les autres grandes villes de nos départemens ! J'oserais presque l'affirmer : dans l'intervalle de ses débuts, M. Saint-Eugène n'a joué que le mélodrame. S'il veut obtenir quelque succès durable et mérité dans la carrière qu'il parcourt, il faut absolument qu'il renonce à ce misérable genre, qu'il soit plus économe de ses gestes, qu'il travaille à amollir l'inflexibilité de sa voix, et que sur-tout il ne cherche à imiter personne. Il n'y a rien de pire que la caricature. On annonce qu'il doit jouer prochainement *Servilius* dans la belle tragédie de *Manlius* ; se rendrait-il justice ? ou bien serait-ce modestie de sa part ? Il est à desirer qu'il s'acquitte de ce rôle aussi bien que Damas.

Digitized by Google

Théatre Royal de l'Odéon.

Première représentation des *Incorrigibles* ou l'*Amour et les Vers*, comédie posthume, en trois actes et en vers, de Collin d'Harleville, *arrangée et mise en scène* par M*****

« Ton esprit aisément perce à travers ces voiles,
» Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles. »

D'ailleurs, la fin de ce titre, si long, ne sent-il pas son boulevard une lieue à la ronde ! n'y reconnoît-on pas facilement le même homme qui a donné, il y a quelque tems, à ce théâtre, *Louis d'Outremer, sujet tiré de l'Histoire de France?* Cet avis a subsisté sur l'affiche de l'Odéon jusqu'à la veille de la représentation de cet ouvrage, que les acteurs ont eu la bonté d'apprendre et de réciter cinq à six fois devant un public peu nombreux, mais choisi.

Au surplus, le titre ne fait rien à l'affaire; voyons comment l'*arrangeur* des pièces de Molière a *arrangé* celle de Collin.

Philène et Duvervin sont liés de la plus étroite amitié. Le premier a été trahi par sa maîtresse, le second vient d'éprouver une chûte au théâtre. Le désespoir s'est emparé d'eux; ils se retirent à la campagne, chez leur ami commun Licidor, bien résolus de renoncer, l'un à l'amour, l'autre à la poésie. Par malheur, Licidor a deux nièces, Angélique et Eglé; Angélique est sentimentale, sa cousine est folle de vers; elle en a lu tous les recueils, depuis Boileau

» . . . . jusqu'à l'abbé Cotin.
» Virgile lui plairait s'il n'était en latin. »

Ces dames arrivent chez leur oncle. Nos deux jeunes gens veulent aussitôt partir; mais que deviendrait la pièce s'ils exécutaient leur dessein? On se doute bien que chacune des nièces va opérer une conversion; c'est uniquement, à ce qu'il paraît, le but de leur voyage et celui de l'auteur. Cependant, nos deux amis, pour ne pas fausser leur serment réciproque, sont convenus entr'eux de changer de rôle. L'amoureux passera pour le poète, le poète pour l'amoureux. Qu'en résulte-t-il? Duvervin parle d'amour avec sécheresse et même galimathias; Philène est guindé, ou tombe dans le pathos, lorsqu'il parle de poésie. Ils ont beau faire, ils n'en plaisent pas moins à ces dames, dont la tête s'exalte et le cœur s'enflamme à la lecture d'une petite pièce de vers qui vient d'etre trouvée. A qui faut-il attribuer ce chef-d'œuvre? Le bavardage d'un valet qui

Digitized by Google

n'est là que pour la forme et pour faire la cour à une soubrette *inutile* qui ne veut pas absolument qu'on la *respecte*, fait soupçonner que le coupable est Philène. Les choses en sont là, lorsque notre oncle, qui est un rusé compère, imagine un moyen d'amener à ses fins nos deux jeunes gens. Auprès de Philène, il suppose qu'Angélique est partie : celui-ci, au désespoir, court sur les traces de cette femme adorable : elle n'était pas loin ; elle écoutait aux portes. Quant à Duvervin, Licidor lui remet un journal qui, par bonheur, se trouve exprès sur une table de salon, et qui annonce que sa pièce a réussi à la seconde représentation. Le poète est enchanté; sa verve se ranime; et en attendant qu'il fasse une pièce nouvelle, il épouse Eglé, comme son ami Philène épouse Angélique.

On a écouté patiemment cette pièce jusqu'à la fin; un très-petit nombre de sifflets s'est fait entendre, encore est-on sûr qu'ils ne s'adressaient point à *Collin*, dont on respecte le talent et la mémoire, et dont on reverra toujours avec plaisir l'*Inconstant*, modèle du style, et *le Vieux Célibataire*, où les caractères sont si bien tracés, sur-tout celui de madame *Evrard*.

Toutes les fois que le public a cru reconnaître *Collin*, il a vivement applaudi; la première scène sur-tout a paru charmante. Sur mille à douze cents vers dont se compose cet ouvrage, un tiers, peut-être au plus, appartient à l'aimable auteur que Thalie regrette; le reste est bien la propriété de M***** : personne ne la lui revendiquera, il peut être tranquille. Pour en donner un échantillon, je vais citer quelques vers qui ont fort réjoui l'auditoire.

On propose à Duvervin d'aller visiter une volière. Il répond par cette fine plaisanterie :

« C'est très-bien, me voilà lancé dans *la volaille*. »

Eglé dit à propos de je ne sais quoi :

« Oui, c'est charmant, c'est juste;
» Mais ce serait plus beau *si j'étais plus robuste*. »

Philène, obligé de ne pas contredire deux femmes aimables avec lesquelles il se trouve, s'écrie :

« Mais il faut, comme on dit, *hèurler avec les loups*. »

Sancho-Pança n'eût pas dit mieux.

Sans doute les Comédiens français de l'Odéon, qui travaillent tant, lorsque d'autres travaillent si peu, mériteraient une autre récompense de leur zèle infatigable; mais aussi pourquoi ne s'attachent-ils pas à mieux choisir les

Digitized by Google

ouvrages qu'ils offrent au public ? Pourquoi se sont-ils laissés éblouir par l'espoir d'un succès que leur présageait peut-être le nom de *Collin*, mais qui devenait plus qu'hasardeux entre les mains d'un homme qui ne leur a jamais tenu parole. Qu'ils aient accueilli *les Querelles des deux Frères*, ouvrage également posthume, du même auteur, on le conçoit. Un ami de *Collin*, un homme d'esprit et de goût, un homme qui a fait ses preuves, qui jamais n'a songé à mettre en prose *le Misantrope* ou le *Tartuffe*, avait présidé à la révision de cette pièce ; et c'était déjà un augure favorable. Autre chance de réussite ; MM. *Devigny* et *Michot*, comédiens français, à l'examen desquels elle fut confiée, prononcèrent hardiment, dit-on, qu'elle valait moins que rien. Avec de telles garanties, les Comédiens de l'Odéon ne pouvaient manquer de réussir : c'est aussi ce qui arriva, et les *Querelles* sont aujourd'hui comptées parmi les plus jolies productions du poète Beauceron.

Puisse cette chûte paisible devenir une leçon salutaire pour M. M***** ! puisse-t-elle l'engager à ne plus vivre de l'esprit et des *rognures* d'autrui, et à respecter désormais les cendres d'auteurs estimables dont les mânes ne peuvent que s'indigner d'un pareil outrage !

Début de Mme. *Jurandon*, dans *la Bonne Mère*, de Florian.

Pour que rien ne manquât à cette soirée, Mme. Jurandon a joué, pour son début, le rôle de la *Bonne Mère*, dans la comédie de ce nom. Quoiqu'elle eût presque toujours la voix dans la tête, Mme. Molé est une perte pour ce théâtre, et il est même à craindre qu'elle n'y soit point remplacée, du moins ne croit-on pas que ce soit par Mme. Jurandon. Un grasseyement assez fort, des gestes nombreux et gauches, peu ou point d'à-plomb, une froideur complète, telles sont à-peu-près les remarques auxquelles a donné lieu la débutante dont je parle.

Mme. Joanni-Malherbe, qui avait débuté quelques jours avant, n'a fait que paraître et disparaître. La vogue et le renom dont jouit en province son mari, doit la consoler amplement.

— *La Cosa Rara* a fait venir bon nombre d'amateurs à l'*Opera Buffa*. Les *dillettanti tutti quanti* savent par cœur la délicieuse musique de *Martini*, moine portugais.

Digitized by Google

L'exécution de l'orchestre a été parfaite comme à l'ordinaire. On aurait désiré peut-être un peu plus de suavité dans quelques morceaux chantés par *Porto* et madame *Fodor-Mainvielle*.

Théatre du Vaudeville.

M. Barré, après avoir payé sa dette à ce théâtre, et comme homme de lettres, et comme administrateur, vient de céder son *fonds* à M. Désaugiers. C'est un trait d'esprit de M. Barré, qui a cherché apparemment à rendre moins amers les regrets qu'il nous laisse.

Le premier acte de l'administration de M. Désaugiers a été remarqué par un acte de justice. Il vient de faire entrer M. Piis, l'un des fondateurs du théâtre de la rue de Chartres, en jouissance d'une pension de 4000 francs qu'il sollicitait en vain depuis long-temps. Certes, une pareille action vaut mieux qu'un *Vaudeville*, fût-il le plus spirituel du monde.

Que n'a-t-on pas droit d'attendre d'un administrateur tel que lui? Plein d'aménité, n'ayant jamais connu l'envie, aimé, estimé de tous les gens de lettres, ses confrères, M. Désaugiers ne peut manquer de prospérer, s'il prend soin surtout de ramener ce théâtre à sa première institution, s'il y rappelle la gaieté, les flon flon qui en ont été bannis pour faire place à l'esprit froid et maniéré qui le rendent méconnaissable depuis nombre d'années.

Théatre de la Gaîté.

Première représentation de *Christophe Colomb*, mélodrame historique en trois actes, en prose et à grand spectacle.

Il y a long-temps qu'il est démontré dans la saine littérature qu'il ne faut pas confondre les genres, et que mettre l'histoire en comédie ou en roman, c'est s'exposer au double écueil de ne rien faire de bon dans l'un ni l'autre genre. Ceux qui ont osé franchir cette limite, en ont fait une cruelle épreuve; je n'en veux pour témoins que le recommandable auteur d'*Agamemnon*, et la docte madame de Genlis. M. Lemercier a produit sur la scène française *les Révolutions de Portugal* sous le titre de *Pinto*; malgré le talent des acteurs qui jouaient son ou-

Digitized by Google

vrage, il fut outrageusement sifflé. Peu désappointé de cette mésaventure, il tenta un second essai sur le théâtre de l'Odéon; son *Cristophe Colomb* y éprouva la chûte la plus scandaleuse qui se soit vue de mémoire d'homme. Quant à madame de Genlis, elle n'a point été sifflée, mais j'oserais presque dire que le genre *historique*, toutes les fois qu'elle l'a adopté, a plus nui à sa réputation qu'il n'y a ajouté.

M. Guilbert Pixérécourt, qui n'est point obligé d'y regarder de si près que les auteurs que je viens de citer, et qui d'ailleurs a bien le droit de présumer de ses forces, puisqu'il est surnommé le *Corneille* des boulevards, n'a pas craint de reprendre le sujet où avait échoué l'auteur d'*Agamemnon*. Il a mis en prose et arrangé à sa manière les vers, il est vrai, un peu *barbares*, de la comédie *shakespearienne* tombée à l'Odéon; et malgré les *sifflemens* qui ont grondé sur sa tête pendant trois représentations consécutives, il est parvenu, à force *de bras et de rames*, à mettre à flots le vaisseau de *Colomb* sur le théâtre de la Gaîté. Il est vrai que pendant trois mortels actes c'est toujours la même situation; mais qu'importe à M. Pixérécourt que le public s'amuse? Il est comme ce cocher de fiacre que la Cour avait *blâmé*, il s'en moque, pourvu qu'on n'empêche pas sa galère de voguer.

S'il a de nombreuses obligations à M. Lemercier, M. Guilbert n'en a pas moins à MM. Gardel et Aumar; à l'un il a pris sans façon, dans le ballet de *Paul et Virginie*, la distribution des *miroirs*; il a emprunté à l'autre, dans son ballet des *Sauvages de la Floride*, une situation toute entière, celle où l'on détache *Colomb* qui va être précipité à la mer.

Je ne crois pas devoir finir cet article sans donner à mes lecteurs une idée du petit avis que M. Pixérécourt a fait distribuer au public le jour de la première représentation. On y voit comme quoi il *s'occupe de littérature*; comme quoi il a, *depuis dix-sept ans, prêté souvent. et selon l'ordinaire, à des ingrats*, mais qu'il *n'emprunta jamais rien, du moins dans son pays*; comme quoi *il s'est attaché à peindre ce qu'on peut appeler les mœurs d'un vaisseau*; comme quoi enfin il a cru devoir faire parler la langue caraïbe aux habitans de l'île Guanahani, *bien certain*, ajoute-t-il, *que cette innovation ne pouvait qu'être approuvée par les gens de goût*.

Ne croirait-on pas lire la préface de Beaumarchais au *benin* ou *benoist lecteur*.

Digitized by Google

Si vous êtes désireux de vous procurer la pièce imprimée, vous y trouverez cette note vraiment curieuse :

« *L'action se passe en 1449. Elle commence le 11 oc-*
» *tobre, vers midi, et finit à pareille heure le lendemain 12,*
» *jour de la découverte du Nouveau Monde.* »

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

Première représentation de la *Pie-Grièche*, comédie en un acte, en prose.

C'est une comédie morale, dans laquelle on cherche à corriger mademoiselle *Adèle de Vieuxbois*, petite personne très-hautaine : rien n'est moins étonnant ; elle arrive de Paris, où elle a été élevée dans un des plus fameux pensionnats de demoiselles, qui fourmillent dans la capitale. Cette *Pie-Grièche* a un air de famille, en laid pourtant, avec *Fanfan* et *Colas ;* il n'y a rien à dire, elle sort du cerveau de madame de Beaunoir. Elle a obtenu du succès. Le moyen que de la morale ne réussisse pas au boulevard ! A la suite de cette *petite* pièce on a vu avec plaisir un *petit* ballet exécuté très-bien par les *petits* élèves de M. Rhénon jeune.

NOUVELLES DES THÉATRES.

On croit que les Comédiens français donneront, presqu'en même temps que *Démétrius*, une petite comédie en un acte en prose, intitulée *le Testament*. Si cette pièce réussit autant que *les Suites d'un bal masqué*, l'auteur ne pourra qu'être contente.

— La représentation qui doit se donner au bénéfice de madame Haubert-Lesage, aujourd'hui madame Huet, aura lieu sur le théâtre de l'Académie Royale de Musique. On doit représenter *Rose* et *Colas* ; Mlle. Bourgoin y doit *chanter* le rôle de Rose, et nous y reverrons *jouer* l'actrice de la nature, la *mère* Gonthier, je la prie de me passer cette expression. On promet ensuite *Adolphe et Clara*. Pour donner un air de jeunesse à cette jolie petite comédie, Mlle. Leverd se charge de représenter *Clara*. Si elle *italianise* son chant, comme elle le fait lorsqu'elle chante son couplet du vaudeville de *Figaro*, ce nouveau début ne sera pas moins brillant que ceux qu'elle a eus jadis à la Comédie française. Le spectacle sera terminé par *Joconde*, avec des divertissemens exécutés par les artistes de l'Opéra.

Digitized by Google

On répète à l'Odéon *La suite de Misantropie et Repentir*, drame en cinq actes en prose; on assure que ce cadet est au moins aussi bien écrit que son aîné. On l'attribue à l'aimable auteur qui a *arrangé* la pièce de Kotzbue *à l'usage de la scène française.* On assure que, par suite de spasmes, crispations, convulsions, etc., etc., la principale héroïne de cet ouvrage doit tomber dix-sept fois par terre.

On parle du départ de Clozel pour le nord. Cette retraite serait une perte pour l'Odéon.

Le théâtre de la Gaîté se dispose à donner *Sœur Marthe, ou voilà comme on fait le bien.* Si cette pièce est aussi *bonne* que la *Bonne Sœur*, elle doit être excellente.

Pour remplacer *Christophe Colomb*, qui n'a pas grand temps à vivre, selon toute apparence, l'administration du même théâtre, qui est prévoyante, s'occupe à monter le mélodrame de *Vincent de Paule.* Est-ce que M. Dumolard aurait mis en prose le drame en vers qu'il donna il y a quelques années au théâtre de Louvois?

La première représentation de *Jocrisse, chef de brigands*, mélodrame comique, en un acte, a réussi, puisqu'on en a nommé les auteurs, MM. Dumersan et Merle. Cependant il y a eu compensation; on a beaucoup ri, on a sifflé passablement On a trouvé cette folie un peu longue; elle offre quelques scènes assez plaisantes. Brunet a joué Jocrisse avec une niaiserie à peu-près aussi sérieuse que celle de l'acteur fameux, qui jouait *Robert, chef de brigands.* MM Dumersan et Merle, ce dernier, sur-tout, ont fait beaucoup mieux.

Dans le prochain numéro je reviendrai sur cette bizarre production.

VARIÉTÉS.

Le bon Roi Tanguy et le sage Roi Saadi.

Il y a bien, bien long-temps que le royaume du Cathay était occupé par un roi nommé Tanguy. Ce roi était le meilleur des hommes. Il était économe, modéré, chaste, et ce qui est fort rare, il aimait son peuple et voulait en être aimé. Il

Digitized by Google

avait reçu de ses pères un pouvoir absolu dont il n'abusait pas, et pour la première fois, depuis l'établissement de la monarchie, on voyait un roi du Cathay sans maîtresse ; car ce roi était pieux, et quoique jeune et élevé à la cour, il pensait qu'on devait respecter l'union conjugale.

L'excellent roi Tanguy se montra empressé de déroger à un usage qui malheureusement n'était que trop commun. Une galanterie délicate ne valut plus à l'homme de cour les grandes charges du royaume, et personne ne fut plus exposé à pourrir dans les cachots des prisons d'Etat pour une légère raillerie sur les charmes de la favorite. Aussi les courtisans murmurèrent-ils contre le jeune prince qui foulait à ses pieds un usage devenu presque loi de l'Etat, et plus sacré, selon eux, que la grande loi fondamentale du royaume.

Cependant ce bon roi, malgré la droiture de ses intentions, malgré le soin qu'il prenait de choisir ses ministres, ne put parvenir à remédier au mal que quelques-uns de ses prédécesseurs avaient fait à tous les ordres de la nation ; victime d'une foule d'intérêts et de passions opposées ; il fut assassiné par le parti de quelques hommes qui voilaient leurs intentions perverses sous de beaux dehors d'amour de la patrie. Sa famille fut exilée. On assigna les biens de tous ceux qui se dévouèrent à partager ses infortunes, et les factieux s'emparèrent du souverain pouvoir.

Après quelques années d'anarchie, s'éleva tout-à-coup, au milieu du peuple du Cathay, un guerrier entreprenant, audacieux, profond et dissimulé. Il s'appelait Thamas Bombey. Il gagna de grandes victoires au nom de la liberté; il enleva de force plusieurs pays à leurs souverains légitimes, au nom de la liberté, il établit dans son pays le gouvernement monarchique, au nom de la liberté ; et ce fut au nom de la liberté, qu'il fit succéder

Digitized by Google

à ce gouvernement, le seul qui fût vraiment national, la puissance absolue d'un seul et le despotisme le plus monstrueux. N'ayant plus dès-lors besoin de la liberté, il se mit à ravager le monde au nom de sa fortune et du pouvoir que Fô lui avait donné d'anéantir tout ce qui résisterait à sa volonté suprême. D'invincibles phalanges qui le suivaient, prétaient à sa voix une autorité irrésistible. Mais Fô se lassa d'être le complice de tant de fureurs ; il retira la main qui le soutenait, en même temps que, de l'autre, il soulevait contre lui les élémens. Toutes les puissances de la nature se liguèrent contre ce colosse de renommée et d'orgueil. Dans un instant les déserts de l'Asie furent couverts de ses débris, et le superbe conquérant, réduit enfin à fuir, alla cacher sur un rocher aride, au milieu des mers, et sa funeste gloire, et ses passions et ses remords.

Tout le Cathay put enfin respirer et se livrer sans crainte au désir qu'il nourrissait depuis long-temps, de voir reparaître son prince légitime, le frère de l'infortuné Tanguy. Ce prince s'appelait Saadi. A la voix de son peuple, il sortit du fond de sa retraite, tenant en main l'olivier, gage de la paix. Saadi avait toutes les qualités qui font les grands rois. Il était bon comme Tanguy, mais il avait plus de fermeté, de sagesse et de lumières. Le premier acte de son gouvernement fut d'admettre son peuple au partage de la souveraineté, et de faire disparaître toutes distinctions entre les différentes classes de ses sujets ; car ce monarque était attentif à suivre la marche des idées et à s'instruire des besoins d'un peuple qu'il avait juré de rendre heureux.

Le sage Saadi était donc le dépositaire de toutes les espérances, son bonheur était l'objet de tous les vœux. Son trône, environné de confiance et d'amour, reposait sur une base inébranlable. Ce-

Digitized by Google

pendant tel était l'emportement et les passions imprudentes de quelques hommes qui devaient être les plus attachés à Saadi, qu'elles pouvaient amener un violent orage.

Tous les sujets de Saadi n'avaient pas les mêmes intérêts. Le plus grand nombre, c'est-à-dire la nation, voulait Saadi et la liberté. Ayant obtenu l'un et l'autre, elle se trouvait satisfaite et se reposait avec délices dans son bonheur; mais quelques autres, comme les bonzes et les anciens privilégiés du Cathay, nourrissaient des prétentions directement opposées aux intérêts du peuple.

Les distributeurs de vent avaient fait un marché avec les bonzes et avec les nobles, et ils s'étaient solennellement engagés à exciter, pour un peu d'argent, les plus violentes tempêtes; ils préparent donc en grande hâte leurs balons de cuir, ils en présentent l'ouverture à l'air le plus impur de tout le Cathay. L'air s'y engouffre et s'y amoncèle à grand bruit. Ils mêlent à cet air une forte dose d'ignorance, de calomnie et de vengeance. Ils ferment ensuite l'entrée des balons, ils les portent avec vîtesse dans les endroits les plus élevés; là, ils les frappent sans relâche avec des massues pesantes, jusqu'à ce que la misérable dépouille, rompue en plusieurs endroits, présente de tous côtés des issues aux poisons qu'elle récèle. *Quâ datâ portâ, ruunt.* En un instant tout le Cathay est infecté de cet air mortel. Le soupçon, l'inquiétude, la défiance, enfans de la vengeance, de l'ignorance et de la calomnie, troublent toutes les têtes, s'introduisent dans tous les cœurs; chacun voit déjà en perspective tous les abus dont il s'était cru délivré par le retour du bon Roi. Les bonzes et les privilégiés triomphent; ils se répandent en menaces; ils parlent de leurs prérogatives; ils exercent déjà leurs anciens droits. Saadi, qui avait en vue la nation, et non pas une petite partie de la nation,

Digitized by Google

les intérêts du peuple, et non pas les intérêts d'un parti, le sage Saadi vit avec peine des enfans ingrats travailler à détruire son ouvrage; cependant, fort de sa conscience et de l'amour de ses sujets, il était loin de soupçonner tout le mal que pouvaient lui faire l'égoïsme et l'emportement de quelques hommes passionnés.

Il y avait dans le Cathay, mais loin des lieux où habitait Saadi, une fée célèbre depuis plusieurs siècles par sa science et par sa sagesse; comme elle ne se servait de ses talens que pour faire le bien, Fô lui avait donné sur la terre un pouvoir sans bornes. Elle lisait dans l'avenir le plus éloigné, perçait dans le plus intime des cœurs, à travers tous les remparts que lui opposaient la dissimulation et l'hypocrisie. Elle pouvait, d'un mot, soulever les ondes, exciter les sombres tempêtes, faire trembler la terre jusque dans ses fondemens, arracher les morts du tombeau, abuser les yeux par les images les plus fantastiques; enfin toute la nature était à ses pieds, et les puissances célestes elles-mêmes reconnaissaient son pouvoir. Depuis long-temps elle connaissait Saadi; plus d'une fois elle avait pris plaisir à descendre dans les plus profonds replis de ce cœur auguste, où elle n'avait jamais trouvé que le sentiment des plus pures vertus. Elle aimait les enfans du Cathay parce que, nonobstant leur légèreté et leur mollesse, ils étaient bons, et qu'ils étaient sur-tout dominés par les passions qui reposent sur un fonds noble et qui, comme l'amour de la gloire, ne subsistent pas sans quelque vertu. Elle les aimait et voulait leur conserver Saadi, qui lui paraissait digne de faire leur bonheur, comme ils étaient dignes de lui faire trouver le sien dans leur reconnaissance et leur dévouement.

C'est pourquoi, à peine les vapeurs empestées échappées des outres des folliculaires, se furent-elles répandues dans l'air qui environnait sa de-

meure, que, saisie d'impatience (si l'impatience peut entrer dans le cœur d'un sage), elle appelle un nuage qui descend aussitôt du ciel à ses ordres. Vivement émue, elle s'en enveloppe avec précipitation, et dans un clin-d'œil elle se trouve dans les superbes jardins de Saadi. Elle passe au milieu d'un peuple immense qui se pressait dans les allées de ce séjour enchanté. Elle pénètre dans l'appartement royal, et dissipant d'un geste le nuage qui cachait ses traits, elle paraît, tout-à-coup, aux yeux étonnés de Saadi.

A sa merveilleuse beauté, à l'air d'autorité répandu sur toute sa personne, à sa subite apparition sur-tout, Saadi comprit que ce ne pouvait être que la fée Mancélie (c'était le nom de la fée).

Prince, lui dit-elle, vous vous reposez dans votre vertu, tandis que des sujets imprudens travaillent à vous perdre : dejà la crainte veille dans tous les cœurs; votre justice ne peut être soupçonnée, mais les vues de quelques uns de ces hommes à qui leurs titres donnent un plus libre accès auprès de votre personne, et que l'on suppose revêtus de votre confiance, sont loin de rassurer vos peuples. De vils folliculaires osent même prêter indirectement à ces vues l'appui de l'autorité royale. Apprenez le mal qu'ils ont fait par l'effet que ce mal pourrai produire.

Elle dit, et elle transporte en idée Saadi sur la plus haute tour de la ville. Elle commande, et tous les points du vaste empire du Cathay se présentent clairement et sans confusion aux yeux du Monarque. En même temps elle appelle les esprits qui sont à ses ordres, et leur ordonne de revêtir des formes fantastiques selon l'idée qu'ils lui connaissent. Elle invite Saadi à porter son attention vers le midi, sur un des points de son Empire battu des flots de la mer. Saadi regarde, il découvre, dans un lointain immense, une petite flotte. Il la voit s'avancer

audacieusement, malgré les vagues irritées. Déjà il distingue l'étendard qui flotte sur le plus apparent des navires. Il s'indigne en reconnaissant l'étendard de son ennemi, du superbe usurpateur de son sceptre. La flotte approche de plus en plus; elle s'empare du port à pleines voiles. Mille guerriers s'élancent sur le rivage, et au milieu d'eux Thamas Bombey, l'espoir et la fureur dans les yeux. Il s'avance, et les soldats de Saadi qui, plus que les autres, avaient respiré les poisons répandus par les *distributeurs de vent*, se soumettent. Le peuple tremble et fait des vœux pour Saadi; cependant son affection, un peu refroidie par ses craintes, l'empêche de courir aux armes. Il reste muet devant une armée la terreur de l'Asie. L'usurpateur arrive à pas de géant dans la capitale de Saadi; il arme les citoyens; une armée formidable s'avance, sous ses ordres, dans des plaines spacieuses où s'est rassemblée de nouveau toute l'Asie pour abattre l'effrayant fantôme. On se mêle, on se heurte avec de grands cris, le sang coule par torrent. Tout d'un coup une horrible tempête s'élève; l'armée de Bombey disparaît comme une vapeur; et lui-même, emporté par un tourbillon, est jeté dans les déserts de l'Océan atlantique.

Maintenant, dit Mançélie, vous pourrez facilement, Saadi, connaître vos amis et vos ennemis; en disant ces mots elle disparut.

Saadi fut quelque temps à revenir à lui-même. Son étonnement et sa douleur étaient au comble. Il n'hésita pas sur le parti qu'il avait à prendre. Il fit venir devant lui et les bonzes et les nobles fidèles qui l'avaient suivi dans ses malheurs, et les nobles qui, n'écoutant que leur intérêt, avaient consenti à vivre sous la protection de l'usurpateur.

« Messieurs, leur dit-il, j'apprends que mon peuple n'est pas heureux malgré tout ce que j'ai fait pour assurer son bonheur. Je sais que dans tout le

Digitized by Google

Cathay, grâce à l'emportement de votre conduite, l'inquiétude de l'avenir corrompt la douceur des biens présens. Messieurs, je suis le Roi du Cathay, et non pas le Roi de vos châteaux et de vos couvens; j'ai pour peuple tous les habitans du Cathay, et non pas quelques nobles et quelques bonzes qui font à peine la cent millième partie du peuple du Cathay. Vous faites partie de la nation; mais vous n'êtes pas la nation. En cette qualité participez à mes bienfaits; mais, par des prétentions trop exclusives, ne ramenez pas les désordres qui ont déjà produit tant de malheurs et dont vous pourriez être encore les victimes.

« Puis se tournant vers les bonzes. Ministres de Fô, leur dit-il, qui habitez déjà le Ciel par la pensée, et qui, par vos vœux, ne cessez d'appeler l'instant où vous pourrez jouir, sans obstacles et sans voiles, de ses inexprimables délices; prédicateurs d'un royaume tout céleste, à Dieu ne plaise que je vous fasse l'injure de vous soupçonner d'un bas attachement aux biens périssables qui ont été abandonnés aux hommes charnels. Instruisez le peuple, inspirez-lui l'amour de Dieu, l'obéissance aux lois, réveillez en lui le sentiment de tous ses devoirs; ce sont là vos honneurs, ce sont là vos richesses. Fô vous les conservera dans le Ciel, et le temps, qui détruit tout, ne pourra vous les ravir.

» Pour vous, dit-il aux nobles qui l'avaient jadis abandonné, n'oubliez pas que le titre que vous portez dans l'Etat vous impose de plus grandes obligations envers l'Etat; que vous appartenez au public plus que les autres citoyens, et que la plus noble des distinctions que vous puissiez réclamer, c'est de faire de plus grands sacrifices au bonheur du peuple. Renoncez à des priviléges qu'il est aussi injuste de réclamer qu'il serait dangereux de les obtenir. Voyez enfin que l'éducation, le progrès des lumières ont à-peu-près égalé tous les habitans

du Cathay. En conservant vos titres, voyez donc en eux vos égaux. Ne rétrogradez pas vers les siècles d'une honteuse barbarie, et ne vous montrez pas indignes de marcher de pair avec ceux que vous voudriez dominer.

» Alors, se tournant avec un regard plus doux vers les nobles qui avaient été les compagnons de ses infortunes. Mes amis, leur dit le bon prince, soyez encore unis de sentimens avec votre Roi, comme vous l'avez été au temps de ses malheurs. J'ai fait à la raison et au bonheur des peuples le sacrifice d'une partie de mon autorité. Ne sauriez-vous faire aussi le sacrifice de quelques richesses qui ne pourraient rentrer dans vos mains sans une extrême injustice et sans le bouleversement de tout l'Etat? La loi qui vous en a dépouillés était injuste; mais combien ne serait-il pas plus injuste de ramener, pour quelques intérêts particuliers, le trouble et la confusion dans le Royaume? Vous connaissez votre Roi, vous savez qu'il tâchera de vous dédommager autant que le lui permettront le temps et les circonstances. C'est à vous à mériter ses bienfaits par votre modération et votre patriotisme. »

Alors le sage Saadi renforçant sa voix, prononça ces mots d'un ton plus sévère :

» Sachez enfin, Messieurs, que je regarderai comme ennemi de l'Etat et comme rebelle à Saadi, celui d'entre vous qui, dans toute sa conduite, foulerait aux pieds de telles considérations. »

Ce discours produisit un effet merveilleux. Les bonzes et les nobles laissèrent les folliculaires se nourrir du *vent* qu'ils entassaient dans leurs outres, et cessèrent de le leur payer au poids de l'or; le peuple abjura ses craintes, et Saadi régna dans une paix profonde, et son peuple le paya par un amour incroyable de tout le bien qu'il en avait reçu, et Saadi fut appelé par excellence, le bon, le père du

Digitized by Google

peuple, le pacifique, et à sa mort il n'y eut pas un citoyen qui ne prît le deuil, et son nom, après trois mille ans, est encore dans la bouche de tous les habitans du Cathay, et quand ils veulent caractériser un bon prince, ils ne connaissent pas de manière plus naturelle de s'exprimer, que de dire : C'est un Saadi. J. G.

SUR LES COULEURS ET LES MARQUES NATIONALES.

Cette question n'est pas seulement curieuse pour les érudits, elle doit intéresser les gens instruits de toutes les classes Il importe de dissiper l'obscurité qui couvre encore différens points de notre histoire, de les présenter sous un jour convenable, sur-tout lorsqu'ils ont une influence si directe sur les grands événemens de nos jours.

Dans un moment où plusieurs écrivains s'occupent de l'histoire de quelques-unes de nos institutions, j'ai pensé devoir appeler l'attention et l'intérêt sur les couleurs et les marques nationales.

Tous les peuples de l'antiquité ont eu des couleurs et des marques nationales. Chaque État eut d'abord une marque générale qui désignait un peuple, ensuite des marques particulières qui servaient à faire connaître les diverses castes de citoyens. Les légions grecques et romaines empruntaient leurs noms, soit de la forme de leurs casques ou de leurs boucliers, soit du sujet représenté sur le bouclier ou sur l'armure.

Les Gaulois assujétis par Jules César adoptèrent les mœurs, les coutumes et les usages de leurs vainqueurs ; mais lorsque le christianisme eut jeté des racines assez profondes pour devenir la religion du plus grand nombre, ils abandonnèrent leurs anciennes marques et en substituèrent de nouvelles. Ainsi les couleurs nationales de nos pères furent successivement la bannière *bleue* (1) de Saint Martin-de-Tours, la bannière *rouge* (2) de Saint Denis, et

(1) La bannière *bleue* remplaça la fameuse chape de St.-Martin. Sous elle marchaient les vassaux des domaines des rois.

(2) La bannière *rouge*, nommée Oriflamme, fut adoptée par nos rois, quand ils héritèrent des comtés de Vermandois. Elle était réputée descendue du Ciel.

Digitized by Google

ensuite la cornette *blanche*, qui n'a été adoptée que vers le seizième siècle. C'est du mélange de ces couleurs que depuis l'hérédité des livrées, celle de nos rois a été composée de bleu, d'incarnat et de blanc, par une sorte de récapitulation de ce qui avait servi à désigner la nation française depuis le commencement de la monarchie.

C'est dans le XIe. siècle que les seigneurs ayant adopté les armures de cuir bouilli et de fer, furent obligés de prendre des couleurs et des marques qui servissent à les faire reconnaître. Les Français, après avoir donné naissance à la chevalerie, inventèrent les tournois, ces jeux militaires où la noblesse venait en pompe s'exercer aux combats. Comme il eût été assez difficile, dans la foule des guerriers, de distinguer celui qui se signalait par les plus beaux faits d'armes et par conséquent d'adjuger le prix, d'autant plus que sous le heaume le visage était entièrement caché, on s'avisa d'un expédient, ce fut d'armorier son écu et sa cotte d'armes, autre invention de la nation française. Bientôt les couleurs, les armoiries et les devises, conservées dans les grandes maisons comme marques d'honneur, furent adoptées par l'Europe et devinrent le signe distinctif des familles nobles. Les Maures d'Espagne, auxquels leur religion défendait toute figure et par conséquent les armoiries, inventèrent les inscriptions en devises, les livrées et applications mystérieuses des couleurs, et enfin les chiffres et enlassemens de lettres qui, étant arabes et inconnues aux chrétiens, passaient chez eux pour des enroulemens de fantaisie qu'ils nommèrent arabesques ou moresques. Delà cette foule de mots tirés de la langue arabe employés dans l'art héraldique, et qui étaient inconnus en Europe avant les croisades. C'est au retour de nos guerres d'outre-mer que les grands vassaux commencèrent à donner des livrées à leurs commensaux, et qu'ils adoptèrent la croix sur les enseignes militaires, les armures et les vêtemens. Elle fut d'abord de couleur rouge pour les Français, à cause de l'oriflamme, et de couleur blanche pour les Anglais. Ce n'est que sous le règne de Philippe de Valois que les deux nations commencèrent à échanger leurs couleurs. Les rois d'Angleterre prétendant être les héritiers de la couronne de France préférablement au comte de Valois, possédant une grande partie du royaume, tenant leur cour à Paris, ayant pris le titre de Roi de France, ils en adoptèrent aussi la livrée rouge. C'est alors que nos souverains furent obligés de changer leur couleur et d'adopter le blanc, et Charles VII fut le premier qui employa la cornette

Digitized by Google

blanche pour sa principale enseigne, laquelle remplaça l'oriflamme. Louis XI la retint également, quoique les étendarts fussent de couleurs différentes pour le fond, mais toujours avec une croix blanche dessus. Louis XII, dans la campagne qu'il fit contre les Gênois, portait une cotte-d'armes blanche brodée en or.

Après les croix on eut recours aux écharpes qui avaient déjà été en usage dans les 12e. et 13e. siècles, et qui depuis avaient été nommées bandes pendant la trop longue et trop malheureuse querelle des maisons de Bourgogne et d'Orléans, sous les rois Charles VI et Charles VII. Les écharpes furent d'abord de couleur rouge, et ensuite on les porta blanches. Pendant les guerres de religion on reprit les croix de cette dernière couleur, et les protestans conservèrent l'écharpe. Dès-lors on en porta deux, l'une à droite et l'autre à gauche, qui venaient se croiser sur l'estomac et sur le dos. La première était de la couleur nationale, et l'autre étoit de la couleur qu'il plaisait au commandant de lui donner, afin de pouvoir reconnaître ses soldats, qui n'étaient presque jamais vêtus d'une manière uniforme. Charles IX et Henri III reprirent l'écharpe rouge, et c'est pour cela que Henri IV adopta l'écharpe blanche, couleur adoptée par tous les protestans. Outre les deux écharpes les soldats en avaient encore une troisième appelée bandoulière : elle était de buffle et contenait plusieurs étuis renfermant des charges de mousquet. Pour débarrasser le soldat de ce gênant attirail on jugea à propos de supprimer une de ces écharpes. Ce fut la nationale, qui ne resta plus qu'aux enseignes, où elle subsiste encore sous le nom de cravatte. C'est pour y suppléer que sous Louis XIII les soldats attachèrent une touffe de rubans à leur chapeau; telle est l'origine de la cocarde, ainsi nommée parce que, semblable à la crête du coq, le soldat qui la porte doit être fier de sa parure et en avoir la démarche plus hardie. L'écharpe d'ordonnance fut néanmoins conservée jusqu'à ce que l'uniformité des habits se fût établie, et les colonels firent porter les couleurs de leurs livrées aux soldats qu'ils commandaient, c'est-à-dire que chaque colonel donnait à son régiment la couleur de son écharpe. A cette mode succédèrent les éguillettes ou nœuds d'épaules, auxquelles chaque commandant donna sa couleur. Les gardes-du-corps de Louis XIV suivaient encore cet usage, ils n'avaient point d'uniforme déterminé, et portaient seulement les livrées de leurs capitaines dans les nœuds des rubans de l'épaule et de la cravatte, dans le

haut-de-chausse et dans la bandoulière qui était un tissu d'argent et d'une couleur quelconque. Les couleurs des quatre compagnies des gardes-du-corps viennent des livrées des premiers capitaines de ces compagnies.

L'usage de l'écharpe militaire n'a pas cessé d'être employé par les troupes étrangères. Elle est encore portée par les officiers allemands, prussiens, suédois, anglais et russes. Nous l'avons remplacée par des épaulettes et surtout par le hausse-col.

Dans la guerre de 1701, les armées combinées de France et d'Espagne portaient la cocarde rouge et blanche. Lorsque les régimens reçurent un uniforme fixe et déterminé, on adopta pour les revers et les paremens les couleurs des colonels, et ces derniers ne firent porter leurs livrées que par les tambours et les musiciens qu'ils payaient. L'ancien régiment de Piémont fut long-temps connu sous le nom de Bandes noires, qui lui fut donné parce que son écharpe d'uniforme et ses drapeaux étaient croisés de noir. Cette couleur était celle de la livrée des premiers colonels de ce régiment qui étaient de la maison Cossé-Brissac, et depuis l'uniformité des troupes, les officiers et soldats ne portant plus l'écharpe noire et voulant conserver leur livrée, adoptèrent le parement de cette couleur.

J'ai dit plus haut que les couleurs nationales avaient ccessivement été le bleu, le rouge et le blanc, et que ces couleurs étaient celles de la livrée de nos rois. J'ajouterai que le galon de la livrée royale, lors du mariage de Louis XIV, était en échiquier, à carreaux bleus, rouges et blancs, opposés les uns aux autres. Il est facile de vérifier ce fait en examinant les tapisseries de la couronne. Depuis ce mariage le galon fut changé contre celui que nous voyons aujourd'hui, et dans lequel on n'emploie que le blanc et le rouge.

Clovis se faisant chrétien, abandonna les insignes des Romains et des Francs, auxquels il substitua l'enseigne bleue unie en l'honneur de St.-Martin-de-Tours, dont les reliques suivaient ordinairement les armées. Cette enseigne, semblable au labarum de Constantin et de ses successeurs, ressemblait aux bannières employées dans les processions; ces dernières, qui maintenant ne signifient plus rien, étaient utiles aux temps où les bourgeois des communes, lesquelles étaient divisées par paroisses, se rendaient au camp du roi, avec le curé à leur tête. Chaque pasteur faisait porter devant lui une bannière représentant le saint de son église, afin de pouvoir, en cas de besoin,

Digitized by Google

rallier ses ouailles. L'enseigne de St.-Martin fut en si grande vénération, que pendant long-temps les rois allaient eux-mêmes la lever et la remettaient à un officier aussi distingué par son courage que par sa naissance pour être portée en leur nom. Les comtes d'Anjou ont été les premiers, ou du moins les plus anciens porteurs de cette bannière, non en qualité de grands-sénéchaux de la couronne, mais parce qu'ils étaient devenus les protecteurs de l'église de St.-Martin-de-Tours.

Rien n'est immuable dans la nature, tout tend à une dégénération plus ou moins prompte, et tout doit périr; les choses les plus respectables ont aussi leur commencement, leur accroissement, leur vigueur et leur fin. En effet, les premiers rois de la troisième race n'ayant plus que la suzeraineté sur l'Anjou et la Touraine, d'ailleurs assez éloignés de cette dernière province, ralentirent infiniment leur dévotion pour St. Martin, et ce ralentissement devint tel, qu'ils firent choix d'un autre patron, dont l'église fût plus rapprochée du lieu de leur résidence. Les rois, depuis Hugues Capet, ayant fixé leur séjour à Paris, firent choix de St.-Denis pour patron de la capitale, et cet apôtre devint bientôt le patron de tout le royaume.

De-là l'usage pour les monarques français de prendre pour leurs cris d'armes *Montjoie-Saint-Denis*. Louis-le-Gros, le premier qui l'employa, s'étant déclaré principal avoué du nouveau patron, adopta la couleur de la bannière du saint, qui devint celle du royaume. Ce fut en 1124 que ce prince se rendit à l'abbaye Saint-Denis, et qu'il y leva l'oriflamme, nom donné à cette nouvelle enseigne à cause de sa couleur rouge qui était celle adoptée pour les bannières des églises dédiées aux martyrs. Le seigneur chargé de la porter se tenait si honoré de cette commission, qu'en recevant ce dépôt il le passait à son col et s'en faisait une écharpe. Il est à présumer que l'oriflamme n'était pas montée sur sa pique tant qu'elle restait dans l'abbaye de Saint-Denis. Elle fut perdue en 1304 à la bataille de Mons en Puelle; Anceau de Chevreuse était chargé de la porter et mourut en la défendant. Sous Charles VI la dévotion pour l'oriflamme était bien tombée, puisque cette enseigne resta long-temps en dépôt chez Guillaume des Bordes, et que le roi chargea, d'après la demande qui lui en avait été faite, Hutin, sire d'Aumont, de la replacer à l'église de Saint-Denis. Enfin l'usage de la porter paraît avoir cessé sous Charles VII. Outre cette bannière, les rois, en allant à la

Digitized by Google

guerre, faisaient toujours déployer devant eux le pennon royal, petite enseigne carrée, de couleur bleue, semée de fleurs-de-lis d'or. Il y a apparence que l'étendard de France, première enseigne séculière de la nation, était pareil au pennon, puisqu'on les confondait souvent ensemble et qu'on ne les reconnaissait que par l'endroit où ils étaient placés; le pennon près du roi, et l'étendard à la tête du corps de troupe le plus distingué de l'armée.

Nos princes ne prirent pas toujours le blanc ni les fleurs-de-lis pour leur couleur et pour leur marque distinctive; ils avaient, au contraire, des emblêmes particuliers et une couleur dont ils faisaient choix. Charles VII fit son entrée en 1449 dans la ville de Rouen, précédé d'une enseigne de velours azuré semé de fleurs-de-lis, et d'une autre de satin cramoisi semé de soleils d'or qui étaient le symbole de ce prince. Louis XI, n'étant que dauphin, portait sur champ rouge un cygne placé entre les lettres K et L, monogramme des noms de sa maîtresse. Charles VIII prenait pour emblême un cerf, Louis XII un porc-épic, et quand ce prince faisait la guerre aux Génois, l'un de ses étendards était de velours écarlate semé d'abeilles d'or. François Ier. avait adopté la salamandre; Henri II, des croissans; Henri III, trois couronnes; Henri IV, la massue d'Hercule, et enfin Louis XIV un soleil avec la fameuse devise, *Nec pluribus impar*.

Ainsi la nation française a trois couleurs nationales que nos rois ont successivement changées; d'abord le bleu tant que la bannière de Saint-Martin a été leur enseigne; le rouge pendant le temps qu'ils se sont servis de l'oriflamme, et le blanc quand leur dévotion s'est tournée vers la Vierge et qu'ils ont été obligés de se distinguer d'avec les Anglais dont ils prirent la couleur. En terminant cet article je ferai seulement ressouvenir que Charles VII est le premier qui ait changé la croix rouge de la nation en une croix blanche; qu'il prit une cornette de la même couleur; que cette dernière remplaça les bannières et les pennons; que la croix rouge dans les guerres de religion fut reprise par les catholiques, et les croix blanches par les protestans; enfin, que la couleur blanche, la dernière adoptée, est la moins ancienne. Ω.

Digitized by Google

Les : *Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse !*

Je veux la paix, la justice et le retour de l'ordre. Le peuple français a joui d'un bonheur parfait tant que les antiques principes de la monarchie ont subsisté. Les atteintes portées à ces principes par les Rois eux-mêmes n'ont commencé par détruire une partie essentielle du pouvoir de la noblesse, que pour laisser ensuite les Rois sans défense, lorsque le peuple a voulu établir ses droits prétendus sur les ruines des droits du prince. La monarchie n'en serait donc que plus solidement établie, s'il était possible que le Roi remît les choses comme au temps de Hugues-Capet et de St.-Louis. Toute puissance vient de Dieu : le peuple, que les nobles dominaient au temps de l'ordre et de la justice, n'avait pas de puissance puisque les nobles le dominaient. La puissance qu'il possède aujourd'hui ne vient donc pas de Dieu, elle est donc illégitime, il est donc juste de la lui enlever. Enfin, il est digne de la bonté du Roi d'avoir pitié de l'aveuglement de ce peuple, et de lui ravir, même malgré lui, un pouvoir qui ne saurait être un bien que dans les mains de ses possesseurs naturels : cela est prouvé par l'expérience. Les temps vénérables de la féodalité, les siècles brillans de la chevalerie étaient sans doute des temps heureux ; car à la cour de nos rois, de nos comtes ou de nos barons, on ne voyait, disent nos poètes et nos romanciers, que tournois superbes, que fêtes charmantes. Les chevaliers étaient vaillans, les dames étaient galantes. Les châteaux à pont-levis retentissaient jour et nuit des chants d'amour et des récits des plus hauts faits d'armes. Le bonheur était partout, car tout était dans l'ordre établi par la providence, et chacun restait dans la situation qui lui était naturelle. Le noble, né pour com-

mander et pour jouir, attachait l'homme à la glèbe et consommait le fruit de ses travaux. Le peuple, né pour suer et obéir, travaillait pour les plaisirs du noble, mourait pour la défense du noble. Il payait le cheval, il payait l'armure qui servait au noble à l'opprimer. Tout cela était juste, car Dieu l'ordonnait ainsi, le pouvoir qui vient de Dieu, comme les prêtres le disaient au peuple, n'ayant pas été donné au peuple, mais seulement au possesseur d'armures de fer et de châteaux à ponts-levis.

Mais enfin les usages de l'antique féodalité, la puissance trop étendue des propriétaires de grands fiefs gênait un peu trop l'autorité royale; on le dit et je veux bien le croire. Les nobles ne doivent pas prétendre à vivre indépendans de tout pouvoir, j'y consens. Si d'ailleurs ils le prétendaient, ils le prétendraient envain, car ils ne sont pas les plus forts, et le seul parti qui leur reste est de bien faire leur cour. Soumis aux rois, tout ce que l'autorité royale leur a enlevé, ils le lui abandonnent. Ils ne réclament que ce dont ils ont été dépouillés par le peuple, qui n'a jamais eu et qui ne peut avoir aucun droit. La puissance du Roi est essentiellement liée au rétablissement de leurs priviléges, car ces priviléges loin de mettre obstacle à l'exercice des droits de la souveraineté, les soutenaient au contraire, et environnaient le trône de soutiens puissans, intéressés à sa défense. Ils n'étaient onéreux qu'au peuple qui, comme on sait, n'étant dans la nation qu'une classe faible et accessoire, ne doit être compté pour rien et est uniquement destiné à servir. Je demande qu'il soit permis aux nobles de ravager comme auparavant les terres de leurs vassaux, d'exiger les corvées, le droit du seigneur, etc. Je demande encore que toutes les charges de l'Etat leur soient exclusivement attribuées.

Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse!

Digitized by Google

Je veux la paix, la justice et le retour de l'ordre.

Les princes seuls ont sur la terre le privilége de nous offrir une image de la divinité. Leur puissance, émanée du Ciel, doit être sans bornes comme celle de Dieu dont elle découle. Les rois ne font qu'user d'un droit qui leur est naturel lorsqu'ils détruisent dans l'Etat des pouvoirs qui tendent à gêner leur autorité. Toute autre force que celle du prince, soit qu'elle soit exercée par les nobles, soit qu'elle se trouve dans les mains du peuple, est illégitime. Dans le temps qu'il y avait des grands barons, le trône était toujours chancelant, les vassaux faisaient insolemment la loi à leur maître, l'anarchie régnait dans tout le royaume, et le droit de la force réglait seul toutes les affaires. Les rois ont donc agi avec sagesse lorsqu'ils ont détruit ces ponts-levis, qu'ils ont comblé ces fossés, qu'ils ont enchaîné dans leur cour ces sauvages qui, du haut de leurs donjons, bravaient les ressentimens de leurs victimes. Il ne leur reste, pour mettre en sûreté leur trône, qu'à confondre les prétentions d'un peuple insolent, comme ils ont déjà confondu les prétentions d'une noblesse orgueilleuse. Pour arriver à ce noble but tous moyens sont légitimes. Les rois ne relèvent que de Dieu, et les mandataires des rois ne doivent être responsables que devant les rois. Toute autorité qui prétendrait les juger au préjudice de l'autorité royale, serait usurpatrice et sacrilége. Le roi est la providence de ses peuples; ses mandataires sont les pouvoirs intermédiaires par lesquels il exerce sa providence. Il n'y a qu'une providence, il ne doit y avoir qu'une puissance, car pour celle qui est déléguée par le roi, qui ne dépend que du roi, et qui ne doit rendre compte qu'au roi, elle n'est à proprement parler que la puissance du roi.

Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse!

Je veux la paix, la justice et le retour de l'ordre.

Digitized by Google

Deux autorités sont destinées ici-bas à gouverner les hommes. L'une est une autorité céleste qui s'exerce sur les choses spirituelles, l'autre est cette autorité plus grossière qui s'exerce sur les choses temporelles. Autant l'esprit est au-dessus de la matière, autant la première de ces autorités doit l'emporter sur l'autre. De même que l'âme gouverne le corps, de même la puissance spirituelle doit régler et diriger la temporelle. Ainsi, pour première réforme, le Roi, et non-seulement le Roi, mais tous les princes, mais tous les dépositaires de l'autorité, doivent rentrer sous la tutelle des ministres de la religion. Les affaires doivent marcher par leurs conseils, les ressorts de l'Etat agir par leur impulsion; ils doivent avoir la meilleure part aux honneurs, parce qu'ayant su placer leur espérance infiniment plus haut que ces honneurs, ils sont les seuls qui ne soient pas capables d'en abuser. Le surplus de ces honneurs doit être distribué à leur volonté, parce qu'avec un fonds pur, ils ont plus de lumières pour discerner ceux qui sauront en faire un bon usage. Celui qui a le plus a le moins. Ainsi les richesses de ce monde leur appartiennent à plus de titres qu'aux autres hommes. Je demande que le pape puisse imposer, comme autrefois, les fidèles, qu'il puisse vendre les indulgences, que des terres immenses soient mises à la disposition des moines, que tous les prêtres aient encore droit à la dîme, et qu'on ne puisse plus être enterré en terre sainte sans s'être préalablement pourvu d'un *passeport pour l'autre monde.*

Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse !

Je veux la paix, la justice et le retour de l'ordre. La nature nous a tous créés libres; elle nous a donné à tous les mêmes droits; aucun homme, sans blesser l'ordre, ne peut s'élever au-dessus de ses semblables. L'institution de la royauté est donc une institution contre nature. Pourquoi me recon-

naîtrai-je l'inférieur de quelques hommes qui jouissent de quelques prérogatives qu'ils ont acquises, je ne sais comment, moi qui suis un homme comme eux, constitué comme eux, ayant une raison comme eux, et qui ne suis pas plus qu'eux sujet à la mort, à la douleur et aux autres imperfections de notre nature? Si les hommes doivent considérer quelque chose dans le choix de ceux qu'ils appellent à les gouverner, les grands talens, le courage, l'énergie ne réclament-ils pas, à juste titre, leur préférence? Les Français ont agi sagement quand, il y a vingt-cinq ans, ils ont voulu revenir à cette égalité primitive, quand ils ont secoué le joug des idées religieuses, toujours en contradiction avec les penchans naturels. Ils ont fait un grand acte de justice, quand ils ont exterminé tous ceux qui s'opposaient à ce noble transport par lequel ils s'élançaient vers la liberté. Et pour moi, j'aimerais mieux revenir à ce temps où tout le monde était maître, que d'être condamné aujourd'hui à végéter sous quelques hommes que les lois ont placés au-dessus de moi.

Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse!

Je veux la paix, la justice et le retour de l'ordre. Il vaut mieux ramper sous un maître que de vivre l'esclave de mille tyrans. Les Français ont sagement fait de se dérober à l'autorité oppressive de la noblesse et du clergé, de renverser de fond en comble des prétentions qui leur étaient injurieuses. Mais leur ouvrage sera toujours facile à détruire, tant que les nouvelles idées n'auront pas une pleine garantie dans l'exclusion des princes dont l'autorité protégeait anciennement ces abus. Avec un nouvel ordre de choses il nous faut une nouvelle dynastie.. Qu'importe que le prince soit despote, pourvu que nous l'ayons choisi? Qu'importe que nous soyons ses esclaves, que nous soyons les esclaves de ses ministres, de ses favoris, de ses agens, pourvu que nous ne le soyons pas de ceux qu'on appelle *nobles* et *prêtres?* On dit que Bonaparte n'était pas

Français, qu'il était cruel, qu'il était tyran. Quand cela serait, cela prouverait-il qu'il traitât mal ses flatteurs et ses espions? Sous son règne il était aisé de faire fortune; il ne fallait pour cela que beaucoup de bassesse et beaucoup de méchanceté. D'ailleurs, la gloire ne supplée-t-elle pas à la liberté? Sous Bonaparte nous faisions trembler l'Europe. La France, il est vrai, se dépeuplait; les finances étaient dissipées pour des intérêts qui n'étaient pas les intérêts du peuple; la ruine du commerce avait amené la ruine des fortunes particulières: mais la fortune des protégés de Bonaparte ne faisait que croître et prospérer. Je demande qu'il soit adressé une humble supplique à tous les Souverains de l'Europe, dans laquelle leur seront exprimés tous les vœux que fait le peuple français pour le retour de Bonaparte.

Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse.

Je veux la paix, la justice et le retour de l'ordre. Je ne suis bonapartiste, jacobin, homme d'état, noble ni prêtre. Je n'appartiens pas à une petite corporation qui se perde dans l'immense corporation du peuple. Je fais partie de la nation; les intérêts de la nation sont les miens, et mes vœux ne peuvent être séparés de mes intérêts. Je ne veux pas de république en France, parce qu'une république ne peut s'établir que dans un territoire très-borné, et que, d'ailleurs, ce gouvernement veut des mœurs dures et des vertus mâles que nous ne possédons pas. Je ne veux pas Bonaparte en France, parce que les Français, incapables d'être républicains, sont, néanmoins, dignes dêtre libres et de ne vivre que sous l'empire des lois. Je ne veux pas de nouvelle dynastie en France, parce que nous en avons une ancienne, fort ancienne, féconde en grands hommes et en bons rois. Je veux une religion en France, et je veux que ce soit celle de nos pères, parce que cette religion est également vénérable par son antiquité,

Digitized by Google

par sa pureté et par la sainteté de ses maximes. Je veux des prêtres en France, parce que là où il y a un culte, il faut des prêtres pour présider à ce culte; mais je veux que l'autorité sacerdotale soit restreinte dans les bornes qui lui sont naturelles; mais je demande que cette autorité, qui, par ses prétentions, a bouleversé tous les états de l'Europe, soit à jamais exclue des affaires temporelles, selon l'esprit de son institution. Je veux que les vaines terreurs dont les ministres du culte pourraient troubler la conscience d'un prince faible, ne puissent plus, comme aux temps qui nous ont précédé, amener des proscriptions et allumer des bûchers, je veux que de bonnes lois nous servent également de garantie contre tous actes quelconques émanant de l'autorité du prince, et que la faiblesse, l'inexpérience ou les penchans tyranniques d'un roi ne puissent jamais, s'il est possible, être funestes à la tranquillité de l'Etat ou à la liberté des peuples. Je ne veux pas de castes privilégiées en France, parce que les priviléges de quelques uns ruinent la liberté de tous; qu'ils ne flattent quelques individus que pour humilier la nation toute entière; que, dans les privilégiés, ils produisent l'insolence, et que, dans les autres, ils produisent la jalousie et la haine, quand ils n'engendrent pas le découragement et la bassesse; qu'ainsi ils énervent la nation ou la démoralisent, et qu'ils placent le vaisseau de l'Etat entre deux écueils également à craindre. Enfin, je veux Louis XVIII, parce que Louis XVIII descend des rois sous lesquels ont vécu mes pères; je le veux parce qu'il reconnaît nos droits et qu'il est le premier à les sanctionner dans un acte constitutionnel; je le veux parce qu'il est juste, et que sa sagesse et sa fermeté nous promettent de longues années de paix et de bonheur.

Ah! Monsieur, vous êtes Français!

J. G.

Digitized by Google



ÉLÉGIE.

Déjà l'hiver déserte la colline,
Et l'horison brille d'un feu nouveau ;
Déjà l'amour a, d'une aile badine,
Dans nos bosquets promené son flambeau.
Plus mollement l'onde fuit et serpente :
Plus doucement Echo pleure et gémit ;
L'air est plus pur, l'aurore plus touchante,
Dans la forêt le cerf joyeux bondit ;
L'oiseau s'apprête à rebâtir son nid,
Tout rend hommage à la saison naissante ;
Et la nature à nos yeux s'embellit.
O de mon astre influence cruelle !
Fatalité, regrets, vœux impuissans !
Un noir venin s'empare de mes sens,
Et je languis quand tout se renouvelle.
L'illusion de son prisme enchanteur
Ne séduit plus ma jeunesse innocente.
Le voile tombe : une triste lueur
Pendant la nuit vient éclairer mon cœur,
Et me découvre, image déchirante !
La peine assise à côté du bonheur.
J'ai peu goûté ce bonheur qui s'envole :
L'air est moins vif ; les éclairs sont moins prompts.
Ma Néera fut la première idole
A qui mon cœur offrit ses premiers dons.
Plus de Néris, plus d'amour, plus d'offrandes.
Volez, plaisirs, détachez ces guirlandes.
Trop de constance entraîne trop d'affronts.
Pour me tromper, Dieux ! qu'elle avait de charmes !
A ses genoux, je me souviens qu'un jour
Il me fallut apaiser ses alarmes,
Et lui jurer que le plus tendre amour
A ses attraits m'enchaînait sans retour.
Elle essuyait mes yeux baignés de larmes,
Me caressait et pleurait à son tour.
O de ma vie arbitre souveraine !
Unique espoir que j'ai trop écouté !

Digitized by Google

On dit qu'aux bords du bienfaisant Léthé,
Le malheureux qu'eût écrasé sa chaîne,
Du moins respire, et boit en liberté
L'indifférence et l'oubli de sa peine.
On dit encore, et j'en frémis pour toi,
Que l'amour-propre y trouve un long supplice;
Que qui n'aima son amant que pour soi,
En butte aux traits d'une austère justice,
Boit à son tour et le trouble et l'effroi,
Noir châtiment d'un plus noir artifice.
Mais qu'ai-je fait? et pourquoi de nos Dieux
Contre elle, hélas! implorer la justice?
Ah! si plutôt sur ces bords dangereux
Un même sort nous réunit tous deux,
Divinité propice aux malheureux,
Prête l'oreille au cri de ma souffrance,
N'accable point de maux trop rigoureux
Celle que j'aime, et suspends ma vengeance.
Oui, je l'adore; à mes yeux attendris
Un songe heureux la reproduit sans cesse.
Oui, je l'adore; une brûlante ivresse
Jusqu'à la fin troublera mes esprits;
Jusqu'à la fin, de ses charmes épris,
On me verra, fidèle à ma promesse,
Et dédaignant toute autre enchanteresse,
De son nom seul embellir mes écrits.
O ma Néris! lorsque la dernière heure
M'appellera dans la sombre demeure,
Puissé-je, hélas! dans ces tristes momens,
Contre mon sein, d'une main défaillante,
Presser ton sein! puisse ma voix mourante
Te consoler de tes égaremens!
Tu me plaindras (1): sur ma couche penchée,
Sur ton ami la paupière attachée,
Je te verrai maudire tes attraits:
Je jouirai du moins de tes regrets.
Tu me plaindras; la jeunesse attendrie
Sur mon tombeau viendra jeter des fleurs;
Mais, ô Néris! par de vaines douleurs
Que ta beauté ne soit jamais flétrie.
Quand ses chagrins, quand tes longues rigueurs
A ton amant ont arraché la vie,
Il n'est plus temps de répandre des pleurs.

(1) *Flebis et arsuro*, etc. (TIBULLE.)

Digitized by Google



ÉNIGME-LOGOGRIPHE.

Nous servons à prouver, lecteur,
Que les enfans d'une même famille
N'ont pas les mêmes goûts. Nous sommes frère et sœur:
Celle-ci, quand d'Aï le doux nectar petille,
Dans les banquets aime à se présenter:
Chacun alors s'empresse à la fêter,
Et c'est à qui l'aura; mais son lugubre frère
Est d'une humeur absolument contraire;
Eternel Héraclite, on le voit dans le deuil
Sans relâche des morts escorter le cercueil.
Telle qu'une coquette,
Toujours l'aimable sœur
Doit porter sur son cœur
Une petite aigrette.
Le frère sur le sien reçoit un double trait
Pouvant lui servir de bonnet.
Différens dans leurs goûts, différens dans leur forme,
L'un est sec, maigre, noir, d'une longueur énorme;
L'autre blonde, grassette, offre dans sa rondeur
A bien des partisans un repas séducteur.

V. B. (d'Agen.)

CHARADE.

Chez les Turcs, le premier, officier d'importance,
A la porte toujours fait bonne contenance.
Ainsi qu'Hector, l'infortuné second,
Ayant trouvé la mort au siége d'Ilion,
Sur le fatal bûcher, par les soins d'Apollon
En oiseau fut changé! La grandeur, la puissance,
Contre les traits du sort ne sont point un abri:
L'entier en fit la dure expérience:
Il fut malheureux père et malheureux mari,
Il venait de venger une épouse ravie;
La sienne en sa maison, ô noire perfidie!
Par le fer d'un amant lui fit perdre la vie.

Par le même.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe, et de la Charade
insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *Trait*, dans toutes ses acceptions.
Le mot de la Charade est *Déplaisir*.
Le mot du Logogriphe est *Ilion*.

Digitized by Google

NOUVELLE DES SCIENCES ET DES ARTS.

On annonce l'organisation prochaine d'un établissement libéral d'une haute importance, qui aura pour titre : *Association universelle pour le progrès des sciences, des lettres et des arts, de la législation, de la jurisprudence et de l'industrie française.* Le projet en a été conçu par M. Lefebvre, jurisconsulte qui, en 1800, a élevé l'Université de jurisprudence; institution qui a rendu de grands services à la société, et qui a mérité l'honneur d'être conservée et sanctionnée par une loi du 13 mars 1805.

Le nouvel établissement projeté aura un intérêt plus grand encore que celui dont nous venons de parler. Il embrassera toutes les parties des sciences et des arts. Son but principal sera d'encourager les hommes de lettres, les savans, les artistes, et de leur fournir les moyens pécuniaires pour parvenir à réaliser leurs utiles conceptions ou leurs importans travaux. Pour cet effet, il sera créé *trois mille actions* de 1000 francs chacune, dont le capital et les intérêts seront garantis par des immeubles. Des riches propriétaires se sont réunis au fondateur de ce nouvel établissement, pour en assurer l'exécution. Nous ferons connaître le programme aussitôt qu'il paraîtra. Les capitalistes qui voudront prendre des intérêts dans cette entreprise, et dans laquelle ils pourront être employés, s'adresseront au fondateur de l'établissement, rue Neuve-St.-Augustin, n°. 3.

Digitized by Google



MERCURIALE.

— JOURNAL DES DÉBATS. Si dans le numéro du 7 septembre on est condamné à lire les lourdes plaisanteries de M. C. sur Cristophe Colomb, on y trouve par compensation le troisième article de M. *Hoffman* sur Mlle. *Le Normand*. Ce dernier, qui est peut-être le plus sage comme le plus spirituel des journalistes, puisqu'il ne s'est jamais mêlé de politique, est le seul rédacteur du Journal des Débats qui se fasse lire avec plaisir. On pourrait le comparer à *Talma* jouant au milieu des doublures.

10 *septembre*. On remarque aujourd'hui dans le feuilleton les mots suivans : « *J'en donne avec impartialité » le triste et douloureux résultat.* » Vous croyez peut être qu'il s'agit de quelque procès ou de quelque événement malheureux, rien de tout cela ; il est question des débuts de M. Saint-Eugène au Théâtre Français. C'est le spirituel M. C. qui parle ; il dit dans le même article que pour paraître sur la scène *il faut être porté sur les ailes du talent.* Si pour écrire dans un journal il fallait être porté sur les mêmes ailes, M. C. risquerait fort d'avoir le destin d'Icare.

13 *septembre*. Voulez-vous de la politesse et du bon ton lisez cette phrase de M. Boutard : « Moi je leur soutiens (aux auteurs) que nous n'avons nulle obligation envers les éditeurs, à qui les *Petites Affiches* sont ouvertes, pour annoncer et vanter s'ils veulent, à tant la ligne, leur *marchandise*. » Voulez-vous une jolie chute de phrase ? « Nous sommes, avant tout, obligés de ne pas induire le public en erreur sur le mérite des choses qu'*on leur propose par notre organe d'acheter*. » On n'exige pas de vous, M. Boutard, que pour parler de peinture et de gravure vous sachiez peindre et graver, mais qu'au moins vous sachiez écrire.

JOURNAL GÉNÉRAL. 8 *septembre*. — Un grenadier de la 10e. légion, fait aujourd'hui l'apologie de l'adresse indécente présentée au Roi par quelques gardes nationaux,

Digitized by Google

et qui a excité l'indignation générale. Cette adresse a paru sans signature, et l'article qui la justifie n'en porte pas non plus. Mais malgré les précautions que M. le grenadier de la 10e. légion prend pour se cacher, à son style, à cet esprit de haine et de vengeance qui l'anime, à ce ton qui trahit les Jacobins blancs, ne reconnaît-on pas ce jeune adepte de l'obscurantisme, qui signe quelquefois Ch. Durosoir?

11 *septembre.* Voilà le second article que le *Journal Général* consacre à dissiper les craintes qu'inspire le choix de certains députés. Mais si ces messieurs sont aussi constitutionnels qu'il le prétend, à quoi bon chercher à le prouver tant de fois? si au contraire ils ne le sont pas, quel est le but du *Journal Général*, en nous donnant d'eux une idée qu'ils doivent démentir? Le même numéro renferme l'éloge de l'humanité des Cosaques. La *Gazette de Pétersbourg* fera bientôt l'éloge des chouans et des fédérés.

— 12 *septembre.* Dans un article de M. R. M., on trouve cette phrase : « Le Roi nous garantit toutes les libertés désirables, et l'on irait s'imaginer qu'un jour il proclamera la tyrannie! » Personne, sans doute, n'ira jamais s'imaginer cela, mais on craint que les zélés Jacobins blancs ne s'opposent aux vues bienfaisantes de Louis XVIII.

14 *septembre.* M. Mathieu, ex-employé d'artillerie, comme il se qualifie lui-même fort élégamment, pour rassurer contre le choix des officiers de la garde royale qui doivent être nommés par les colonels, fait le raisonnement suivant : « Craindrait-on que MM. les colonels ne jetassent les yeux sur des sujets *trop essentiellement attachés au Roi*? blâmerait on dans la garde royale ce qu'on admirait dans celle de l'ex-empereur? » Sachez, M. Mathieu, qu'on n'a jamais admiré le despotisme militaire que Bonaparte a fait peser sur nous. Il est bon aussi de vous apprendre, M. Mathieu, qu'on ne dit pas plus *fanatique d'une personne*, qu'on ne dit *ex-employé d'artillerie.*

Journal de Paris. « — Quel homme que ce *Cristophe Colomb*, qui devina, qui créa, j'aime à parler ainsi, un nouveau monde, etc. » Ces paroles sont tirées d'un article de M. Martainville sur *Cristophe Colomb.* Si ce rédacteur *aime à parler ainsi*, ses lecteurs n'aiment guère à l'entendre tenir ce langage.

10 *septembre.* M. C. fait aujourd'hui parler l'ex-roi de Naples d'une manière assez plaisante. Joachim raconte

Digitized by Google

lui-même sa *catastrophe* à un ancien camarade de collége : c'est sans doute pour plus de vérité, que M. C. faisant parler un ex-roi, fils d'un aubergiste, lui prête un langage parfois trivial.

QUOTIDIENNE. — « Si j'avais été baptisé sous d'aussi funestes auspices, dit le rédacteur de la *Quotidienne*, en parlant d'un jeune licencié qui s'appelle *Brutus*, si surtout *mon nom prononcé rappelait l'affreuse époque de* 93, mon premier soin serait de demander à être autorisé légalement à quitter un nom si malencontreux. » D'après cela, il est clair que la *Quotidienne* va se débaptiser ; car quelle feuille a plus souvent qu'elle *rappelé l'époque affreuse de* 93, et toutes les horreurs de la révolution ?

10 *septembre*. Aujourd'hui la *Quotidienne* nous apprend qu'il y a trois sortes de calomnies, qu'elle caractérise de la manière la plus lumineuse. En fait de calomnie, on peut s'en rapporter à cette feuille, elle s'y connaît.

12 *septembre*. Dans le numéro de ce jour, on parle de *certaines réformes politiques qu'on fait sonner bien haut, et qui laissent toujours les choses dans le même état*. Si ces réformes ont jusqu'ici *laissé les choses dans le même état*, c'est qu'elles ont eté mêlées d'abus et d'excès, et voilà pourquoi la révolution n'est pas encore terminée ; elle ne le sera que lorsqu'on aura sauvé la Charte Constitutionnelle des attaques que veulent lui livrer les jacobins blancs.

14 *septembre*. M. Alissan de Chazet se fait aujourd'hui cette question : Quel est l'auteur qui n'a jamais été sifflé ? et il répond : Celui qui n'a jamais donné de pièces. Eh ! M. de Chazet, vous nous en avez donné plus d'une !

GAZETTE DE FRANCE. — 9 *septembre*. « *Le Retour de Jeunesse* n'en a pas eu pour le public. » Est-ce Trissotin ou Potier qui parle ? Non, c'est le *souffleur émérite* qui aurait bien besoin de se faire souffler ses articles par quelqu'un de plus habile que lui.

MÉMORIAL RELIGIEUX. — Voulez-vous voir le fanatisme de la ligue prêché en style digne de Marat et de Robespierre ? lisez l'article du *Mémorial religieux* du 14 *septembre* sur les déguisemens de la philosophie. On y tient un langage si forcené, que la police a fait supprimer cinq à six lignes de la péroraison. Voilà de ces occasions où l'on serait presque tenté de bénir la censure.

Depuis la révolution on se plaint du néologisme et de la quantité de mots nouveaux introduits dans notre langue : nous sommes forcés de nous plaindre du contraire ;

Digitized by Google

nous regretons avec amertume une infinité de phrases entièrement supprimées dans les livres et dans les conversations de toutes les classes de la société, comme par exemple celles-ci : *Cela ne me regarde pas, je ne suis pas capable de décider de cela; je ne puis avoir d'opinion à cet égard; je ne sais; je n'y ai pas réfléchi.*

Il est curieux de voir des femmes même, s'extasier, se passionner, se mettre en fureur, à propos de politique; mais nous avons acheté bien cher cette grande science qui nous tient lieu de toutes les autres. Elle a fait tomber en décadence les études de la jeunesse, et la littérature; elle nous a privés du repos et de tous les agrémens de la société. Autrefois la seule pudeur faisait rougir les femmes; depuis long-temps elles ne rougissent plus que de dépit et de colère, ce qui leur sied beaucoup moins. Dans le siècle dernier, encore, on citait les Françaises comme les modèles de l'élégance et du bon goût; elles faisaient le charme de la société par un mélange piquant de douceur, de gaieté, de raison, de grâces et de légèreté dans la conversation. Aujourd'hui, presque généralement, elles dédaignent, pour de bizarres prétentions, tous leurs moyens de plaire et de charmer. Les jeunes gens alors savaient écouter et se taire; ils pensaient que le plus grand ridicule, à leur âge, est d'avoir un ton tranchant et de manquer d'égards et de déférence pour ceux qui sont depuis long-temps dans le monde. Les discussions politiques agitent et divisent les esprits dans les boutiques, dans les cabarets, dans les cuisines, dans les antichambres, ainsi que dans les colléges et dans les salons. Enfin, on trouvait jadis les plus agréables délassemens dans la société et dans la conversation; on n'y trouve plus aujourd'hui que de l'aigreur, on n'y entend plus que des disputes et d'assommantes dissertations *philosophiques* et *politiques*, composées de lieux communs rebattus, réfutés, soutenus des millions de fois depuis vingt-cinq ans.. Au milieu des plus grands événemens et des plus terribles secousses, la curiosité s'éteint, parce qu'il n'y a plus d'étonnement; on s'attend à tout, on est familiarisé avec les prodiges de tout genre, et l'ennui dévore, malgré les craintes, l'effroi, les inimitiés, qui sembleraient devoir du moins en préserver. L'effervescence est sans chaleur; les haines ne sont que de l'obstination; la déraison privée d'illusions, et par conséquent d'enthousiasme, n'est qu'un reste de mauvaise habitude; il y a, non de la véhémence, mais de la routine et du

Digitized by Google

mal-entendu, dans toutes les extravagances que l'on dit et que l'on fait : l'exaltation est usée et l'agitation sans but.

— Reverrons-nous encore en France cette urbanité, ces mœurs douces, cet esprit social qui faisaient jadis nos délices? Oui, sans doute, quand chacun ne s'occupera que de ce qui le concerne. Quand ces vieilles locutions, bannies depuis si long temps du langage francais, reprendront leur ancienne vogue. Lorsqu'on entendra, dans toutes les classes, les femmes, les jeunes gens et les enfans, répéter à propos ces phrases gauloises : *Cela ne me regarde pas*; *je ne suis pas en état de décider cela*, etc. etc. La société reprendra tout le charme qu'elle avait autrefois ; on n'entendra plus de disputes, on causera, on aura de l'esprit et de la gaîté, on s'amusera. On reverra des femmes remplies de douceur et de grace, des jeunes gens aimables, des enfans qui deviendront des hommes sensés. Il n'y aura plus de guerres civiles dans les maisons, la paix sera dans toutes les familles comme dans toute l'Europe. Tels sont les effets heureux de ces phrases magiques. Oh ! quand les entendronsu-nous ?....

— M. *Cubières-Palmezaux-Dorat*, vient de donner aux amateurs la 2e. édition de son *Art du Quatrain*, suivi d'une collection de quatrains de sa composition; mais le malin n'a pas publié tous ceux qu'il a faits. En voici un que nous lui avons entendu réciter et qu'il nous a dit être de lui :

Vers pour mettre au bas d'un portrait.

C'est l'auteur fameux des *ana* ;
Il fut à l'abri de l'envie :
En faisant l'*Asiniana*
Il fit l'histoire de sa vie.

— *Le Mémorial religieux* et l'*Ami de la Religion* sont en guerre. Les dévots rédacteurs de ces deux feuilles ignorées se prodiguent les injures d'une manière tout-à-fait profane.

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots?

— On dit qu'un poète, éditeur de plusieurs almanachs chantans, à la faveur desquels il glisse innocemment ses pièces fugitives, a proposé au rédacteur du plus ancien des journaux de lui fournir *tous les quinze jours*, pour paraître *sans conséquence*, un article en prose sous le titre de l'*Ermite de Pantin*. L'illustre poète promet de vivre *une bonne couple d'années*, sans avoir besoin d'*in-*

Digitized by Google

viter ses lecteurs à son enterrement, ce qui, nous le supposons, signifie qu'il vivra plus long-temps que feu l'aimable et spirituel *Ermite de la Chaussée d'Antin*.

— Un amateur de pièces rares est à la recherche des lettres autographes d'un prélat diplomate qui, avant d'avoir cédé son archevêché pour une rente de 12,000 fr., signait ses épîtres : *De P..., Aumônier du dieu Mars*.

— Deux des auteurs fournisseurs les plus recommandables du théâtre de Brunet viennent d'interrompre leurs travaux dramatiques, pour s'occuper d'une compilation de faits et d'anecdotes militaires. L'un des deux écrivains, qui sait le latin, a fourni l'épigraphe du nouvel ouvrage :

Parisides musæ, pauló majora canamus.

— M. Reys répand avec profusion un prospectus, dont nous allons transcrire les premières lignes pour donner un *échantillon* de son style.

Echantillon des Correspondances de Reys, le Véridique, soumis au Roi de France, aux Souverains de l'Europe et à la Nation Française.

Cet *Echantillon*, qui embrasse toutes les questions majeures et tous les grands intérêts politiques du moment qui a eu l'estime, le certificat et le sceau du gouvernement Hollandais ou des Pays-Bas, en tout ce qui lui en fut connu ; et qui aura, l'auteur l'espère, l'assentiment pour le surplus de tout ce que Paris renferme de sages en ce mois d'août 1815, se vend, au compte de cet auteur, 5 fr.

Au café *Bona*, rue Dauphine, n°. 37. »

CORRESPONDANCE.

A Monsieur le Rédacteur du Mercure.

Monsieur,

On vient de distribuer les prix dans ma pension Je me flattais d'obtenir le prix d'orthographe, ayant toujours été le premier de ma classe pendant l'année. Cependant je n'ai eu que l'accessit pour avoir écrit le mot *Roy* par un *y*. J'ai eu beau dire à mon professeur que sur les écuries du Roy, du côté de la rue Saint Thomas-du-Louvre, *Roy* est écrit par un *y* ; j'ai eu beau lui représenter que Messieurs les gentilshommes, intendans des bâtimens royaux, vivant à la cour, où la langue française se parle dans toute

Digitized by Google

sa pureté, n'ont pu faire mettre des inscriptions vicieuses sur des édifices publics; j'ai vainement ajouté que cette manière d'écrire *Roy* paraissait la plus moderne, puisque cette inscription avait été mise au mois de juillet dernier, mon professeur m'a répondu que cette orthographe était surannée, et qu'il serait aussi ridicule d'écrire ainsi que de porter aujourd'hui les costumes gothiques du douzième siècle. Dans ce cas, il est fort désagréable pour moi, Monsieur, d'avoir été induit en erreur par l'inscription de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, et d'avoir manqué le prix, en me conformant à cette orthographe. Je le mets sur la conscience de Messieurs les intendans des bâtimens royaux. Cependant, comme j'ai de la peine à croire que des gentilshommes fassent des fautes d'orthographe, permettez-moi, Monsieur, de vous consulter sur ce point, je m'en rapporterai à votre décision.

J'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur,

SIMPLET, *Elève de cinquième.*

L'orthographe dont parle M. Simplet, est à la vérité un peu surannée; mais c'est précisément a cause de cela qu'il faut la préférer. Tout ce qui est ancien est bon par cela seul que c'est ancien.

AVIS.

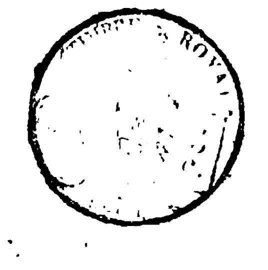
Le prix de la souscription au MERCURE DE FRANCE est de 5 fr. pour un mois, 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois mois, et 50 fr. pour l'année.

On ne peut souscrire que du premier de chaque mois. — En cas de réclamation, on est prié de joindre une des dernières adresses imprimées, ou d'indiquer le numéro de la quittance.

Les souscriptions, lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *franc de port*, au directeur du *Mercure de France*, rue Mazarine, n°. 30. — Aucune annonce ne sera faite avant que cette formalité n'ait été observée.

De l'Imprimerie de GUEFFIER, rue Guénégaud.

Digitized by Google





MERCURE DE FRANCE.

TABLEAU POLITIQUE.

FRANCE.

Nous touchons à une époque solennelle et très-importante. La représentation nationale va être assemblée; à elle appartiendra d'affermir le repos que toute la France invoque, ou de rendre une action funeste aux causes de trouble et de fermentation.

On ne doit pas s'y méprendre. La révolution, qui ne peut plus être vaincue, qui même, dès son principe, ne pouvait point être arrêtée, sollicite vivement aujourd'hui d'être terminée, et elle déclare hautement, par la voix de l'expérience, que si l'on voulait encore la faire revénir en arrière, elle marcherait de nouveau par secousses impétueuses, elle briserait ses barrières plutôt que de reculer.

Quel a été le but de la révolution? quel peut être son terme? l'établissement authentique de l'égalité des droits, l'exercice régulier de la liberté politique. Cette égalité, cette liberte ne peuvent exister et se maintenir que sous la tutelle d'un gouvernement monarchique, car elles exigent, dans l'ensemble de l'Etat, gradation et subordination, Or, toute gradation sociale, ainsi que toute subordination, conduisent nécessairement à un chef suprême et inamovible.

Les républiques ont le cercle pour image; aussi leur

Digitized by Google

mobilité est extrême. L'Etat monarchique est figuré par la pyramide; c'est aussi le seul qui ait de la fixité.

L'ancien gouvernement de la France était un véritable édifice monarchique ; les rangs et les classes y formaient une gradation et une subordination terminées et protégées par un chef suprême, inamovible.

Pourquoi donc ne pas le rétablir? parce que cela n'est pas possible. La gradation, la subordination par rangs et par classes sont favorables sans doute à la tranquillité publique, mais elles sont gênantes pour le mouvement social. Or les nations, à une certaine époque de leur existence, sont animées d'un mouvement universel qui tend à l'exhaussement de tous les hommes, à l'infusion réciproque de toutes les professions, de toutes les conditions. Un tel mouvement efface les démarcation sociales, ou, lorsqu'on veut l'en empêcher, il les renverse. L'esprit des institutions politiques doit donc se conformer à ses résultats inévitables. La différence de mérite personnel, de talens, d'éducation et de fortune, sont les seules différences que la forme du gouvernement puisse saisir et consacrer.

Ainsi l'Etat monarchique, dans les nations d'une civilisation avancée, ne peut plus se passer de corps populaires, représentatifs du mérite personnel, des talens, de l'éducation et de la propriété. Sans l'institution de tels corps, la gradation politique dans le gouvernement serait impossible; par conséquent le gouvernement ne pourrait être que despotique. Il est essentiel de se bien convaincre, et pour cette raison nous croyons devoir le dire encore, que chez les nations très-avancées en civilisation, les gradations de rangs et de classes sont devenues d'une impossibilité absolue. Une révolution générale ne s'est commencée en France, il y a vingt-six ans, que parce que cette époque d'une civilisation très-avancée était arrivée et même depuis long-temps.

Allons maintenant au-devant d'observations ou de vœux que l'on peut supposer, que l'on peut même défendre et justifier.

Si les anciennes gradations politiques ne peuvent plus être rétablies, et si leur chûte, désormais sans retour, réduit essentiellement le gouvernement français à la forme despotique, pourquoi s'en effrayer? Le gouvernement représentatif n'offre-t-il pas plus de sujets d'inquiétude?

Sans doute, il faut se garder de confondre le despotisme et la tyrannie, il faut même reconnaître qu'il n'y

aurait rien, *momentanément*, que d'heureux et de salutaire dans l'autorité absolue d'un homme dont les intentions seraient sages et paternelles, dont les lumières seraient étendues, dont les opinions sur-tout seraient conformes à celles de son siècle. Sous le règne d'un tel souverain, et tous les Français verront ici celui que cette définition désigne, l'égalité des droits et la liberté politique s'établiraient doucement et sans résistance, le mouvement imprimé par l'état-général des mœurs et des esprits serait toujours secondé par l'administration publique. L'esprit humain, libre d'inquiétude, se détacherait des discussions politiques; il se livrerait de nouveau aux occupations fournies par les sciences et les beaux-arts; la société humaine reprendrait de l'éclat et du charme.

Mais ce charme et cet éclat auraient-ils de la permanence? C'est ce que l'on ne pourrait point espérer. Que d'accidens pourraient frapper ce Roi paternel et citoyen! Toute la puissance étant concentrée dans sa personne, que d'attentats pourraient être excités par la facilité de renverser d'un seul coup toute la puissance! Pour garantir une existence si nécessaire au bonheur du peuple, il faudrait qu'un tel Souverain, toujours jeune, toujours vigilant, toujours extrêmement actif, constituât, pour la défense de l'Etat et du trône, un pouvoir très-ferme et très-obéissant, disons le mot, un pouvoir militaire. Il faudrait de plus que le Souverain lui-même eût assez de qualités guerrières pour pénétrer son armée de cette opinion, qu'il n'est point, dans l'Etat, un général plus brave et plus habile.

Et dans la vieillesse de cet homme, et à sa mort, que deviendrait le gouvernement? que deviendrait le peuple? La proie de l'ambition la plus discordante et la plus funeste, de l'ambition des soldats.

Il n'est donc plus en France que la forme constitutionnelle et représentative, qui puisse y conserver la monarchie; elle seule peut seconder le mouvement social, en fournissant à chaque homme l'occasion ou l'espoir de prendre la place qu'il sent lui être convenable. Sans doute toutes les espérances ne sont point légitimes, et d'un ensemble d'efforts il ne peut résulter que plus ou moins d'agitation. Mais cet ensemble d'efforts existe; il ne peut plus être comprimé; la prudence exige qu'on lui fournisse un emploi et un régulateur. Le gouvernement constitutionnel qui, par la réunion du mode royal, du mode aristocratique et du mode républicain, embrasse les

33518

Digitized by Google

besoins politiques de tous les hommes, et répond aux vœux qu'ils forment dans toutes les conditions, peut seul donner au mouvement général la régularité dont il est susceptible, ou du moins l'enfermer dans des limites encore sociales et paisibles. L'essentiel est de combiner, le mieux possible, dans la constitution, ces trois modes d'action publique.

A cet égard, nous avouerons avec franchise que nous avons un moment partagé les inquiétudes de ceux qui ont aperçu, parmi les députés, un trop grand nombre d'hommes appartenant aux anciennes classes, et pouvant en avoir trop conservé les habitudes et les opinions. Il est en effet vraisemblable que les élections se sont faites, non sous le joug d'une oppression directe, mais sous l'influence prononcée, quoique indirecte, des derniers événemens et de l'esprit de réaction. Plus retardées, ces élections eussent été plus réellement libres; car l'esprit de réaction, cet esprit si sanglant, si injuste et si funeste, tombe tous les jours devant les réclamations de la raison publique, et par la sagesse du gouvernement. Cet effet salutaire s'étendra sans doute jusques sur les intentions des députés qui ont dû leur nomination à une éxagération de royalisme. Espérons, pour le repos de la France, qu'ils seront ramenés vers la modération de sentimens et d'idées, par l'impulsion générale et par l'exemple du Roi.

La convocation des Chambres, fixée au 25 de ce mois, n'ayant éprouvé aucun des retards que la vérification des pouvoirs, ou d'autres circonstances, pouvaient faire attendre, on peut penser que l'un des premiers objets de cette convocation est la communication officielle de nos rapports actuels avec les puissances alliées. La paix, qui est si vivement dans tous les désirs, semble s'approcher de nos espérances. On en conjecture les principales conditions; on se promet l'intégrité du territoire; on doute peu que la revue de Champagne ait été pour les russes une revue de départ. Il est naturel qu'ils se retirent les premiers, leur patrie est plus éloignée que celle des autres alliés.

EXTÉRIEUR.

Les troubles, en Turquie, prennent tous les jours un caractère plus grave. Le gouvernement emploie des moyens extraordinaires, afin de rétablir par la force l'ordre et la tranquillité. Il ménage d'ailleurs ses alliés; il

Digitized by Google

favorise leur commerce. Le Grand-Seigneur a intimé aux gouvernemens Africains, de respecter le pavillon autrichien sur les vaisseaux marchands. Cet ordre, en ce moment, s'exécute avec fidélité.

L'Empereur d'Autriche, qui a étendu sa puissance par la politique de son cabinet et la valeur de ses armées, vient de saisir une occasion de l'étendre aussi par la générosité. Il a accordé un asile dans ses Etats au *Roi Joachim*; c'est le nom qu'il donne encore à l'homme célèbre qu'il a renversé du trône de Naples; il honore le vaincu, il montre ainsi qu'il apprécie ses propres victoires. Il lui laisse la liberté de choisir pour résidence une ville de la Bohême, de la Moravie ou de la haute Autriche. Si même le Roi Joachim préfère demeurer à la campagne, l'Empereur d'Autriche n'y mettra point obstacle; le Roi Joachim s'engagera seulement, sur sa parole d'honneur, en présence de Leurs Majestés Impériales, à ne point quitter les domaines de l'Empereur d'Autriche sans le consentement exprès de Sa Majesté. Sa manière de vivre ne sera que celle d'un simple particulier, et il se soumettra aux lois en vigueur dans les Etats autrichiens.

Le Roi Joachim trouvera cet asile d'autant plus doux, et cette tranquillité d'autant plus heureuse, qu'il vient d'échapper à d'extrêmes dangers. S'étant cru obligé de se jeter en mer sur un léger bateau, il était sur le point, le 23 août, de faire naufrage, lorsqu'il fut rencontré par une felouque corse qui répondit à ses cris de détresse, et le recueillit ainsi que les trois personnes qui n'avaient pas voulu l'abandonner. Il fut conduit à Bastia, où il ne put garder l'incognito, et où il fut mis en surveillance.

L'Espagne revient à l'inquisition, aux Jésuites, à ses anciennes institutions. Puisque le Roi a pu les établir, c'est une preuve qu'elles sont encore soutenues par les opinions et les mœurs générales, que par conséquent elles sont encore bonnes pour l'Espagne. Le Saint-Office va s'occuper d'extirper les erreurs ou hérésies qui auraient pu être semées par les différentes nations dont les armées ont occupé le territoire espagnol. Pour cet effet, c'est sur-tout la confession qui sera mise en œuvre. La confession est donc encore en Espagne d'un usage très-répandu. En même temps les Jésuites rétablis dans toutes leurs fonctions, leurs propriétés et leurs droits, reprendront la direction suprême de l'instruction publique. Voilà ce qui serait impossible par-tout ailleurs qu'en

Digitized by Google

Espagne; mais en Espagne même, quels seront les effets du temps et de ces institutions? il est aisé de le prévoir. Si les Jésuites portent à l'instruction publique le zèle et le talent qu'ils ont montré en France et dans le reste de l'Europe, ils avanceront en Espagne les connaissances humaines et le développement de l'esprit. A un certain terme, ce développement sera devenu raison, philosophie, exigeance de liberté. Il faudra alors que le gouvernement l'arrête ou le suive. S'il le suit, les Jésuites, l'inquisition, toutes les institutions antiques et monastiques tomberont doucement et sans secousse : la révolution nécessaire se fera paisiblement. Si le gouvernement veut arrêter la révolution nécessaire, s'il veut la punir, elle le punira de son aveuglement et de son imprudence; elle se fera impétueusement.

Le système de reédification appliqué en ce moment au royaume d'Espagne, n'a point, à beaucoup près, le même succès dans ses provinces américaines. Les indépendans de Buenos-Ayres paraissent loin de craindre l'expédition armée qui doit partir de Cadix pour tenter de les soumettre; ils menacent eux-mêmes de porter leurs armes jusqu'au Pérou, et ils sont en communication avec la Nouvelle-Grenade. Il est vraisemblable que dans ces contrées lointaines, où les institutions féodales et monastiques de l'ancienne Europe ont été importées, mais non fondées, l'esprit d'indépendance deviendra bientôt général. Z.

Digitized by Google




REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Débuts de mademoiselle Baptiste, dans *Finette*, du *Dissipateur*, et dans *Toinette*, du *Malade Imaginaire*.

Pour dédommager de tous les débuts insignifians qui, depuis quelques mois, se succèdent avec tant de rapidité au Théâtre Français, j'avais compté, comme bien d'autres personnes, sur celui de mademoiselle *Baptiste*. J'avoue que son nom seul me paraissait d'un favorable augure; déjà je m'applaudissais de n'avoir à remplir qu'une tâche bien douce; déjà je me disposais à l'éloge, ce qui me plaît infiniment plus que de verser le blâme, et je me plaisais à saluer d'avance l'aurore d'un talent que j'aimais à croire *héréditaire*; mais, ô vanité des projets humains! je n'ai conçu qu'une vaine espérance, du moins j'en ai la crainte.

Il serait étonnant que mademoiselle *Baptiste* manquât d'intelligence, c'est une qualité de *famille* : aussi n'est-ce point par là qu'elle pèche. Sa taille est avantageuse, mais elle n'a point d'à-plomb. Vous me direz qu'elle peut en acquérir. Sa physionomie est sans expression et d'un froid qui vous glace; elle a cela de commun avec beaucoup d'acteurs qui jouissent d'une grande réputation. Sa voix est sourde, et ce qui est bon en musique, et mauvais en comédie, c'est un véritable *contralto*; elle n'a point de mordant : enfin, s'il faut que je le dise; mademoiselle *Baptiste* m'a paru une copie fidèle de mademoiselle *Devienne*; mêmes gestes, mêmes intentions, rien n'a été oublié, voir même le grasseiement de l'aimable actrice, qui, depuis la mort trop prématurée de mademoiselle *Joly*, a tenu en chef l'emploi des soubrettes à la comédie française.

La débutante a été très-applaudie au cinquième acte, lorsqu'elle fait le récit de la manière dont *Julie* vient de ruiner *Cléon* au jeu; mais je la prie de ne pas trop se faire illusion à ce sujet; c'est véritablement ce qu'on ap-

Digitized by Google

pelle le *Pont-aux-Anes*, et il n'est point de jeune personne qui, ayant entendu réciter ce morceau quinze à vingt fois à son *maître* ou à sa *maîtresse*, ne s'en acquitte très-bien. D'ailleurs, c'est-là particulièrement que je croyais entendre Mlle. *Devienne*; ou je me trompe fort, ou Mlle. *Baptiste* a reçu des leçons de cette aimable soubrette, qu'elle les mette à profit, j'y consens, mais qu'elle veuille bien se souvenir qu'une *copie*, quelque parfaite qu'elle soit, n'a jamais valu le moindre *original*, fût-il pétri de défauts?

Cette représentation qui a été très-longue et très-froide, ne nous a rien offert de remarquable que *Baptiste aîné* dans le rôle *du Guéret*, et *Baptiste cadet*, qui, après avoir joué l'*Avare* du *Dissipateur*, a représenté le *Malade imaginaire*. C'est, comme on voit, une assez bonne fortune. Fleury a joué le *Dissipateur*. Toutes les fois qu'il se charge de rôles aussi fatigans, le public a l'air de craindre qu'il n'arrive malheur à cet acteur estimable. On se souvient d'ailleurs avec plaisir de la grâce avec laquelle il jouait le *Marquis* dans la même pièce. C'est Armand qui lui a succédé; Armand a un habit magnifique, il pirouette à merveille; c'est seulement dommage qu'on n'entende pas ce qu'il dit. Mlle Leverd a pleurniché *Julie* d'un bout à l'autre. C'est singulier comme depuis quelque temps cette jolie actrice se néglige; aurait-elle sa montagne en tête, et son début dans *Adolphe et Clara*, l'inquiéterait-il à ce point? Thénard est très-bien placé dans *Pasquin*; c'est un rôle froid qui convient parfaitement à son genre de talent.

Théatre de l'Opéra-Comique.

Première représentation des *Noces de Gamache*, opéra-comique en trois actes.

Voulez-vous réussir sur l'un des théâtres du boulevard, prenez le premier roman venu, fût-ce un de ceux de la nombreuse collection de l'inépuisable M. Ducray-Duminil, pillez-en les situations les plus niaises ou les plus exagérées, et vous aurez l'honneur de figurer sur le catalogue des illustres auteurs qui, depuis quinze ou vingt ans, ont si efficacement concouru à la décadence du goût et à la chute de l'art dramatique.

Ambitionnez-vous, au contraire, une gloire qui, pour être moins *lucrative*, n'en est que plus solide et plus durable? destinez-vous, en un mot, vos ouvrages à l'un de

nos quatre grands théâtres ? évitez avec soin de puiser vos sujets dans un roman, quelque fameux qu'il soit. Je conviens qu'il est bien doux de trouver un plan tout tracé, des situations indiquées ou même développées, des caractères en opposition qu'il ne s'agit plus que de mettre en jeu; mais si vous voulez savoir à quoi se réduisent ces trompeurs avantages, consultez l'expérience, elle vous apprendra, par d'*éclatans revers*, qu'un auteur dramatique ne va pas bien loin quand il compte, pour s'élever, sur les échasses d'un romancier.

M. Lemercier dont, *quoi qu'il fasse*, on n'oubliera jamais l'*Agamemnon*, n'a-t-il pas mis en comédie *Clarisse Harlowe* sous le titre de *Lovelace*; quel fruit en a-t-il retiré? une chûte.

Madame de ***, si je ne me trompe, n'a-t-elle pas fait représenter sur la scène française l'*Emile* de Rousseau, sous le titre de *J.-J. dans l'île de St.-Pierre*? L'ouvrage n'était composé que de *Centons* de l'écrivain de Genève; c'était *Molé*, c'était l'élite des acteurs français, qui jouaient dans la pièce : qu'en est-il cependant résulté? une chûte.

M. Bellin, auteur de la jolie petite comédie de la *Cloison*, n'a-t-il pas fait siffler, sous la forme d'un drame, l'intéressant *roman* de Mme. Cottin, *Amélie Mansfield*?

De toutes les pièces composées sur la *Nouvelle-Héloïse* ou *Werther*, pouvez-vous m'en citer une seule qui ait mérité de rester au répertoire? Si *Tom Jones à Londres*, si *Fellamar* ont été moins malheureux que les ouvrages que je viens de vous nommer, et auxquels j'en aurais pu ajouter quelques autres, qu'est-ce, je vous prie, en comparaison du chef-d'œuvre de *Fielding*? et même que serait la réputation de *Desforges*, sans la *Femme Jalouse*? Mais tandis que j'adresse aux auteurs, sur le choix des matériaux dont ils doivent former leur sujet, des conseils qui ne seront pas plus écoutés que tant d'autres qui valaient mieux, voici encore un roman mis en pièce, et qui vient d'éprouver la vérité de ma doctrine. J'ai à rendre compte des *Noces de Gamache*, et je crois, dans ce que je viens de dire, ne m'être pas trop écarté de mon sujet.

On voudra bien me dispenser de donner l'analyse de cette pièce; *Don Quichotte* est dans toutes les bibliothèques; l'épisode des amours de *Basile* et de *Quitterie* est resté gravé dans toutes les mémoires; qu'il me suffise de dire que l'auteur s'en est très-peu éloigné. Tous les efforts de sa rare imaginative se bornent à avoir introduit dans

Digitized by Google

sa pièce le Barbier Perès, celui à qui *Don Quichotte* a enlevé l'armet de Mambrin, d'en avoir fait l'intendant du riche et niais *Gamache*, de faire combattre ce même *Gamache* contre l'écuyer *Sancho*, scène beaucoup trop longue, et qui, fût-elle encore plus comique, perdrait tout son prix par la ressemblance trop frappante qu'elle offre avec celle de *Jodelet, Maître et Valet*. Il y aurait cependant de la mauvaise foi à ne pas convenir qu'on trouve dans l'ouvrage deux jolies scènes qui n'appartiennent pas à *Cervantes*; celle à double sens où *Quitterie* remercie *Gamache* d'un prêt d'argent qu'il a fait à *Bazile*, et où *Gamache* interprète en faveur de son amour les sentimens naïfs exprimés par *Quitterie*, ainsi que celle du raccommodement de *Bazile* avec sa maîtresse. Du reste, cet opéra qui aurait dû être fou jusqu'à l'extravagance, contient tout juste cette dose de gaîté qui fait quelquefois sourire. Ce sujet, traité plusieurs fois, n'a jamais réussi, et ce pauvre héros de la Manche est condamné à ne tomber qu'en de bien mauvaises mains. Il n'y a que le ballet de M. Milon qui ait résisté à l'épreuve de la représentation; le Don Quichotte et le Sancho du ballet ne parlant que par signes, n'avaient plus rien à redouter de leur lutte contre ceux de Cervantes. Les nouvelles *Noces de Gamache* se sont traînées *cahin caha* jusqu'au dénoument où, malgré l'orage conjuré des sifflets, on a nommé pour les paroles M. Planard, et pour la musique M. Bochsa.

Ce poëme, puisqu'il faut enfin le nommer de ce nom, n'ajoutera rien à la gloire du premier, qui a déjà enrichi les répertoires du Théâtre français, de Louvois, de Feydeau et de l'Odéon, de treize pièces parmi lesquelles on se plaît à compter le *Mari de circonstance* et les *Héritiers Michau*. Quant à M. Bochsa, on désirerait qu'il ne travaillât pas aussi vite (on prétend que la composition de ce dernier opéra n'a été pour lui que l'affaire de huit jours); on voudrait trouver dans sa musique plus de couleur, moins de vague et d'insignifiance; on souhaiterait qu'il visât plus à la gloire, qu'il s'occupât plus de la *qualité* que de la *quantité*, et qu'il s'efforçât de devoir plutôt à lui-même qu'aux circonstances le succès qu'il a récemment obtenu.

Quoique certaines gens prétendent qu'il y a eu une cabale contre la pièce, j'avouerai que j'ai peine à le croire. M. Planard, si du moins il faut s'en rapporter à l'indiscret *Dictionnaire des Girouettes*, doit être, comme bien

Digitized by Google

d'autres, le *cousin de tout le monde*; et malgré les heureuses coupures qu'on assure avoir été faites à l'ouvrage pour la seconde représentation, il est à craindre peut-être qu'il n'ait pas une existence plus longue que celle du *Règne de douze heures*, tiré d'un roman de *Mme de Genlis*.

On peut remarquer une circonstance assez bizarre dans toutes les représentations qui ont eu lieu depuis le commencement du mois de septembre, c'est que toutes ces nouveautés, écoutées patiemment pendant le cours de la représentation, ont été sifflées au dénouement; c'est au port qu'elles ont fait naufrage. Est-ce honnêteté, est-ce lassitude de la part du public?

Théâtre du Vaudeville.

Première représentation de *Nous aussi nous l'aimons*, ou *la fête du faubourg Saint-Antoine*.

Il est des sujets de comédie qui portent bonheur, et qu'on ne saurait manquer, sans s'exposer à être taxé de gaucherie et de maladresse. Ce n'est pas qu'on ne trouve de temps en temps, sur son chemin, plus d'un auteur maladroit; mais ce n'est pas celui qui s'est chargé de célébrer la fête du Roi au nom du faubourg Saint-Antoine. Son bouquet, quoique présenté un peu tard, probablement à cause de quelques arrangemens de coulisse, n'en a pas moins paru à propos. Ce n'est qu'une bluette, mais cette bluette vaut mieux que telle pièce à prétention, bien longue, bien froide, bien pointillée, où l'esprit remplace le cœur. Je trouve ici vérité de sentiment, expression naive d'une franche gaîté, couplets tournés naturellement et nullement maniérés, et dont plusieurs ont obtenu les honneurs du *bis*; et ma foi la réunion de tous ces avantages me paraît un peu trop rare aujourd'hui pour qu'on n'en sache pas gré à l'auteur. Le public a paru de cet avis, puisqu'il a beaucoup applaudi, pendant toute la pièce, et lorsqu'on a nommé l'auteur. C'est M. Maréchal.

NOUVELLES DES THÉATRES.

On annonce que Vestris doit faire sa rentrée à l'Opéra par le rôle de *Montauciel* dans le ballet *du Déserteur*.

Digitized by Google

— Par surcroît d'activité, on nous promet un ballet, intitulé *Zéphire inconstant*. Cette nouvelle production (chose inouie!) n'est point des deux maîtres de ballet de l'Académie Royale de Musique. Mais qu'importe, si cela nous donne un joli ouvrage de plus, et si M. Didelot, son auteur, dont nous regrettions vivement l'absence, est rendu aux vœux et aux plaisirs du public? Ce sera alors une double jouissance.

— On assure que S. M. vient d'accorder une pension à MM. Talma, Michot, Armand, Devigny, ainsi qu'à Mlle. Mars.

— Joanny dont le talent est connu à quatre-vingts lieues de rayon de la Capitale, doit, dit-on, débuter au Théâtre Français, dans les rôles de *rois* et de *pères* dans la tragédie.

— On doit donner pour la représentation au bénéfice de Mlle. Emilie Contat, *Misantropie et Repentir*, ce drame qui s'est traîné de l'Odéon aux Français et des Français à l'Odéon. Talma jouera *Meinau*, et Mlle. Mars *Eulalie*. Il faut rendre justice à Mme. la comtesse de Vallivon, on ne saurait mieux entendre ses intérêts. Il eût été à désirer que la *suite de Misantropie*, au lieu d'être jouée à l'Odéon, se donnât à la comédie Française. On aurait pu représenter les deux pièces le même jour; cela n'aurait pas laissé que d'être gai..

— Il paraît qu'à la seconde représentation *des Incorrigibles*, M. de Montbrun a eu le courage de se faire nommer; dès le lendemain son nom figurait sur l'affiche de l'Odéon.

— Mme. Catalani, qui doit faire l'ouverture de son théâtre, le 2 octobre prochain, vient d'engager la troupe et l'orchestre de l'Odéon; elle pouvait faire une acquisition plus mauvaise. On ajoute que cette célèbre cantatrice a renoncé à la loi qu'elle s'est imposée jusqu'ici, de chanter *seule* dans les *opera seria* qu'elle représente, et qu'elle permettra aux autres virtuoses de son sexe de briller à côté d'elle.

— Le Cirque-Olympique promet la première représentation du *Chef écossais* ou *la Caverne d'Ossian*.

— On répète à la porte Saint-Martin le *Soldat mistérieux*, mélodrame en trois actes. On dit que cet ouvrage est rempli d'intérêt.

— La représentation donnée mercredi dernier au profit de la caisse des pensions de l'Académie Royale de Musique a produit 9007 francs de recette.

Digitized by Google

— On se dispose au théâtre Français à remettre *Artaxerce* quelques jours avant *Démétrius*. La comédie Française adopterait-elle l'usage du Vaudeville?

VARIÉTÉS.

L'ORGUEIL ET L'AMOUR,

Conte imité d'un ancien Fabliau intitulé: LA CAMISADE (1).

Dans ce beau temps de l'ancienne chevalerie, temps heureux où la religion sanctifiait la gloire, où tous les amis et tous les amans étaient fidèles, on vit paraître à la cour brillante de Phœbus, comte de Foix, le jeune Claribard, chevalier déjà célèbre par mille exploits éclatans. Claribard, dans la première fleur de l'âge, était beau, sensible, spirituel, il avait un frère d'armes, mais il n'avait point encore de dame. Ce n'était point indifférence, au contraire Claribard ne s'enflammait que trop facilement; mais la vivacité d'une première impression était promptement, sinon effacée dans son imagination, du moins balancée par une autre. On le vit souvent amoureux de deux ou trois femmes à-la-fois; il était non pas volage, mais indécis. Egalement sensible aux divers genres d'agrément, de mérite et de beauté, tantôt il cédait au charme touchant de l'innocence et de l'ingénuité, tantôt il était séduit par les grâces piquantes d'un esprit brillant et cultivé. Il aimait tout ce qui était aimable; il s'enthousiasmait pour tout ce qui avait de l'éclat, et il ne pouvait se déterminer à fixer son choix; aussi avait-il pris pour devise un champ

---

(1) C'est-à-dire la *Chemise*. Ce Fabliau se trouve dans le er volume de l'*Histoire de la Chevalerie*; par M. de Sainte-Palaye.

rempli des plus belles fleurs, avec ces mots: *Comment choisir entre elles?* Cette devise inspira à beaucoup de dames de la cour du comte de Foix, le désir secret de la faire changer. Parmi ces jeunes personnes, Claribard, qui ne s'occupait jamais d'une seule femme, en distingua particulièrement deux, qui étaient en effet les plus remarquables de la cour: c'étaient la belle Brunissende et la jeune et timide Isaure. La première avait une éclatante beauté, des talens enchanteurs et l'esprit le plus séduisant et le plus orné; mais de grands succès avaient tellement exalté son amour-propre, qu'elle ne pouvait éprouver que les émotions de la vanité. Non-seulement celles du cœur lui étaient étrangères, mais elle n'y croyait point. La gloire n'était pour elle que du bruit, et l'amour qu'elle inspirait qu'un moyen d'ajouter à l'éclat de sa réputation. Elle ignorait la différence qui se trouve entre l'enthousiasme passager qui subjugue un moment, et le sentiment tendre et profond qui attache pour la vie. Le désir ardent d'étonner, d'éblouir et de dominer, animait toutes ses pensées et dirigeait toutes ses actions. Objet d'une infinité d'hommages, elle avait dédaigné ou découragé une grande partie de ses adorateurs en leur imposant des travaux quelquefois impossibles et toujours bizarres et périlleux. Celui de ses amans qui montra le plus de constance et d'amour, fut le vaillant chevalier de l'Etoile; il fit pour l'ingrate Brunissende une multitude d'exploits et d'extravagances prescrites par elle. Enfin elle entendit dire que le plus beau diamant de l'univers était au fond des Indes, dans une pagode et attaché au cou d'une idole. Brunissende ordonna au chevalier de l'Etoile d'aller chercher cette pierre merveilleuse et de la lui rapporter, en lui promettant que cette épreuve serait la dernière et que son cœur en serait le prix. Le chevalier obéit. Deux ans s'étaient écoulés depuis son départ;

Digitized by Google

personne ne doutait qu'il n'eût péri dans cette folle entreprise, et cet infortuné chevalier n'était pas la première victime de l'orgueil et des caprices inhumains de l'altière Brunissende. L'aimable Isaure avait un caractère bien différent. Modeste autant que sensible, elle n'avait jamais eu qu'une idée relative de la gloire; elle ne désirait et ne jouissait d'un succès que lorsqu'il honorait un des objets de son affection. Sa beauté avait quelque chose de céleste; elle était moins frappante que celle de Brunissende, elle attirait moins les regards; mais elle les fixait quand on les avait arrêtés un instant sur son visage. Plus on la regardait, plus on lui découvrait de charmes. L'expression de sa physionomie et le doux son de sa voix pénétraient jusqu'au fond du cœur. Tout en elle était d'accord, parce que tout était simple, naturel et vrai dans ses discours et dans ses manières.

Claribard voyait tous les jours Isaure et Brunissende. L'une avait un désir passionné de le séduire; l'autre sans espoir et sans dessein l'aimait en silence et sans même songer à lui plaire. Quand l'irrésolu Claribard regardait Brunissende, quand il dansait avec elle ou qu'il écoutait les accords ravissans de son luth harmonieux, quand il l'entendait parler avec tant d'élégance et de facilité, son imagination s'enflammait; il lui semblait qu'une si belle conquête devait mettre le comble à la renommée d'un chevalier célèbre, et qu'adorer Brunissende c'était aimer la gloire. Mais quand il se trouvait assis à côté d'Isaure, c'était là qu'il aurait voulu passer sa vie. Il éprouvait un calme délicieux, un bonheur pur comme la vertu et paisible comme l'innocence. Ainsi sans cesse entraîné, arraché à lui-même, jamais l'indécision ne l'avait rendu si malheureux. On devait donner un tournoi et Claribard annonça qu'il y combattrait. Un soir qu'il était à la cour entre Isaure et Brunis-

Digitized by Google

sende, cette dernière lui proposa un tour de promenade sur une terrasse voisine du salon. Le chevalier y consentit avec joie; cependant en quittant Isaure, il recueillit d'elle un regard et un soupir qui le troublèrent!.... Mais arrivé sur la terrasse il oublia bientôt la triste Isaure. Brunissende toujours aussi brillante par son esprit qu'elle l'était par sa figure, lui tourna la tête par les saillies les plus heureuses et par des mots ingénieux que le bon Claribard prit pour de la sensibilité. Emporté par le moment, il fit une déclaration d'amour bien passionnée; Brunissende parut s'attendrir, et lui dit qu'elle l'acceptait pour son chevalier, et qu'elle lui permettait de porter au tournoi ses couleurs, l'oranger et le noir. Claribard lui jura de bonne-foi qu'il était enfin fixé et qu'il réformerait sa devise. Néanmoins en entrant dans le salon, il chercha des yeux Isaure; elle n'y était plus. Il éprouva une inquiétude vague; mais Brunissende était si belle, elle fut si aimable, si spirituelle pendant toute la soirée, qu'elle parvint à dissiper la tristesse secrète du chevalier. Lorsqu'il se retrouva seul, son imagination lui représenta l'une à côté de l'autre Isaure et Brunissende, et il lui sembla qu'au fond de l'âme il préférait la première; mais il se dit qu'il était adoré de Brunissende et qu'il s'était engagé, et il persista dans le dessein de tenir sa parole. Le lendemain il revit Isaure. Il la trouva abattue et mélancolique, car Brunissende s'était vantée de son triomphe. Lorsqu'il s'approcha d'elle, il la vit pâlir, et il fut profondément ému : ses yeux se remplirent de larmes. Isaure le regarda avec étonnement. — Je vous parais inconséquent? lui dit-il, mais vous connaissez ma devise! — On assure que vous l'avez quittée? — Je devrais la reprendre. — Hélas! comment le cœur peut-il être indécis! — Quand il se connaît mal, quand on ne l'a pas assez interrogé. — Mais il parle si haut! — Oui et je l'entends

Digitized by Google

enfin ! — Et vous porterez demain les couleurs de Brunissende ! — Non, non ; c'est pour vous que je combattrai. — Combattre pour moi ! Oh ! jamais... vous avez assez de gloire ; vos exploits me coûteraient trop d'alarmes ; que du moins je n'en sois jamais l'objet !... Cet entretien fut interrompu ; le chevalier se retira désespéré. On était à la veille du tournoi ; le soir, Brunissende qui avait médité une scène d'éclat qui charmait son orgueil, envoya à Claribard le plus étrange message. C'était un paquet renfermant une de ses chemises, avec ce billet. « J'exige » de mon chevalier qu'il combatte pour moi, avec » cette chemise, sans cuirasse et sans bouclier. Ce » n'est qu'à ce prix que j'accepte son hommage et » que je m'engage à partager son amour. »

Oui, je combattrai pour elle, s'écria le chevalier indigné ; mais ce sera pour la dernière fois.

Claribard parut en effet dans l'arène, dépouillé de toute armure avec ce vêtement bizarre. Il aperçut sur un balcon Brunissende éblouissante de beauté, de parure, et triomphant de la surprise des spectateurs ; il vit s'évanouir sa triste Isaure qu'on emporta aussitôt. Il dit à haute voix : Pour obéir aux ordres de Brunissende, je combats ainsi avec ce seul vêtement que je tiens de sa main et je défie tous les chevaliers. A ces mots on applaudit Claribard et l'on murmura contre la barbare Brunissende. Le chevalier fit des prodiges de valeur et reçut plusieurs blessures légères. Il remporta le premier prix. Un chevalier inconnu dont la devise était voilée gagna le second.

Claribard fit dire à Isaure qu'il la conjurait de reparaître sur les balcons, qu'il voulait rompre une lance pour elle, et qu'il serait armé. Isaure obéit. Le chevalier reparut avec les couleurs d'Isaure, le bleu et le violet. Il avait repris sa magnifique armure, et on lisait sur son écu cette nouvelle devise : *Enfin fixé*. Il s'avança dans la lice en disant : J'ai

combattu d'abord par fierté, mais avec indignation. Maintenant je vais combattre pour la Dame de mes pensées dont je porte les couleurs. A ces paroles l'orgueilleuse Brunissende fut frappée d'un coup de foudre; les acclamations, les applaudissemens redoublés de tous les spectateurs, achevèrent de l'anéantir. Elle voulut sortir; mais dans ce moment le chevalier inconnu, dont la devise était cachée, s'avança précipitamment sous les balcons, en appelant à haute voix Brunissende qui s'arrêta. Le chevalier leva la visière de son casque, et Brunissende reconnut avec joie le chevalier de l'Etoile qu'elle avait envoyé aux Indes deux ans auparavant pour y conquérir le superbe diamant qui parait une idole. Brunissende, en retrouvant le chevalier qu'elle avait vu si passionné pour elle, ne douta point qu'un triomphe inattendu ne la dédommageât avec éclat de l'humiliation qu'elle venait de subir. Le chevalier demanda la parole; la curiosité imposa le plus profond silence à toute la multitude, et s'adressant à Brunissende il lui parla en ces termes: J'ai fait le long voyage que vous avez prescrit; j'ai couru les plus affreux dangers; j'ai conquis le diamant: le voici. Mais ce n'était point pour satisfaire les caprices bizarres et cruels d'une femme aussi vaine qu'insensible, que j'ai arraché à l'idolâtrie ce magnifique ornement; je vais le déposer et le consacrer dans le temple du vrai Dieu. Je renonce à vous sans retour; vos talens, votre esprit et votre beauté ont perdu pour moi tout ce qu'ils avaient de séduisant. Je connais votre caractère et votre âme; et dans le cœur de tout loyal chevalier, l'indignation et le mépris anéantiront toujours l'amour.

A ces mots les cris et les acclamations de la plus bruyante approbation recommencèrent avec une espèce de fureur. Brunissende terrassée, se hâta de s'échapper; mais elle fut poursuivie par les huées et les malédictions de la multitude qui s'attroupa au-

tour d'elle, et qui la reconduisit ainsi jusques dans sa maison.

Claribard, fixé par l'estime et par la sympathie, ne démentit plus sa nouvelle devise. Après avoir prouvé sa constance, il reçut la main de la charmante Isaure. Il fut toujours heureux, parce que son bonheur était fondé sur la raison et sur la vertu. Il apprit que les jouissances de la vanité sont toujours ou puériles ou criminelles, que celles de l'âme sont les seules réelles. C'était apprécier la vie humaine et connaître le but qu'elle doit avoir, et notre ignorance à cet égard est toujours la véritable source de notre légèreté, de nos erreurs et de nos égaremens.

DIALOGUE.

APOLLON et MERCURE.

Ap. Où vas-tu donc si vite, Mercure?

Merc. Je vais à Paris, porter aux hommes un échantillon du langage des Dieux.

Ap. Va, va, mon pauvre Mercure, tu prends une peine bien inutile. Les hommes n'ont plus de goût pour le langage des Dieux. Le langage de la haine, le langage de la vengeance, voilà le seul qu'ils sachent parler aujourd'hui. Ils ont abjuré tout l'Olympe, pour ne plus adresser de vœux qu'à une divinité féroce. Mars gouverne les enfans de Prométhée avec un souverain empire. Tous les cœurs sont ouverts à ses inspirations cruelles, et les peuples dégénérés n'ont plus de lois que ses caprices sanguinaires; mais Jupiter irrité de voir ses bienfaits et son nom mis en oubli, leur a aussi envoyé, à la suite de Mars, la terreur, la faim, le désespoir et les cruelles Euménides avec tous leurs serpens et toutes leurs tortures. C'est d'elles que cette race impie recevra la récompense de sa conduite atroce et de ses vœux imprudens. Pour moi,

Digitized by Google

dans mon indignation, j'ai pris mon vol vers les sommets du Parnasse, aux sources d'Hyppocrène et de Castalie. Je me suis pour jamais séparé des lieux que je fréquentais autrefois avec délices; je n'ai plus de favoris sur la terre à qui je veuille communiquer le feu divin que je possède. De quoi a-t-il servi à ces hommes que j'animais de si doux transports, de faire entendre parmi leurs frères des accords si mélodieux et des accens si sublimes? Cette race est une race dure, vraiment digne de son origine. Orphée apprivoisait les tigres de Thrace; il répandait le sentiment et la vie jusques dans les chênes inanimés du Rhodope et du Pangée. Mais dans ce siècle de fer, les hommes sont mille fois plus sourds que les chênes, sont mille fois plus féroces que les tigres. Vingt Orphées maniant une lyre plus douce que celle qui rappelait Eurydice des sombres demeures, ont en vain tenté d'adoucir leurs mœurs, d'introduire la paix dans leurs ames, d'apprivoiser leurs passions tumultueuses et....

Merc. Vous voulez rire, Apollon; et tout Paris est plein de vos inspirés? Quoi! ce n'est pas vous qui jetez le sel dans les couplets de M. Chaz**, qui répandez à pleines mains, dans les vers de M. Tiss**, ces grâces champêtres et naïves qui rappellent aux Français le poëte de Mantoue?

Ap. De qui me parles-tu là?

Merc. M. Berchoux ne vous doit-il pas le goût sûr et la piquante délicatesse qui distinguent ses dernières productions?

Ap. Attends, Mercure, j'ai vu en effet cet homme-là. Une fois il vint cueillir sur le Parnasse une branche de laurier. Depuis ce temps je n'en ai plus entendu parler.

Merc. Mais M. A. Mart**. et ses vers chymiques et ses allusions galantes; mais M. Tren**** et ses harmonieuses doléances, Mais Mr***

Ap. Te moques-tu de moi, Mercure?

Digitized by Google

Merc. Ah! Ah! la chose est plaisante. Tous ces petits Messieurs se croyent autant d'Apollons et ne donneraient pas leurs inspirations pour celles de la Pythie!....

Ap. Tu trouves cela plaisant! Et moi c'est ce qui m'irrite, m'indigne et me désole. Oui, pour ne pas éclairer un nouveau siècle de barbarie, je voudrais n'avoir plus à conduire que des troupeaux comme au temps d'Admète. Je voudrais qu'un nouveau caprice de Jupiter dépouillât mon front de ces rayons qui font l'éclat et le bonheur du monde! Ah! je jure...

Merc. Ne jurez de rien : calmez-vous et écoutez-moi... Vous avez lieu de vous plaindre, sans doute. Pendant une longue suite d'années, les arts, amis de la paix, se sont enfuis au son rauque des clairons et des trompettes. Les mœurs se sont imbues d'une rudesse guerrière. La licence, l'esprit de violence et de rapine ont menacé les hommes du retour de ces temps sauvages où la force était la loi, où l'oppression était la justice. Mais vous condamnez dans tous les hommes ce qui ne doit être attribué qu'aux passions de quelques hommes. Les temps sont changés. Sous des rois, amis de la liberté, les peuples, juges eux-mêmes de leurs intérêts, ne prodigueront plus leur sang pour les intérêts d'un despote. Déjà la palme de Mars s'enfuit devant l'olivier de Minerve. Déjà Cérès se complaît dans ses sillons et se saisit, pour nourrir l'homme, du fer destiné pendant trop long-temps à les détruire. Le laurier n'est plus le partage exclusif de Mars, et ceint aussi la tête des favoris d'Apollon. Les hommes, sortis enfin des sentiers ténébreux dans lesquels ils ont erré pendant d'innombrables siècles, saluent déjà le dieu bienfaisant qui a répandu dans leurs ames sa douce lumière. Ils offrent au dieu des lettres et des arts le tribut d'une reconnaissance immortelle; et les idées de paix,

Digitized by Google

d'ordre, de justice et de liberté, fruit des bienfaits d'Apollon, ne pourront pas plus s'éteindre désormais que ces purs rayons dont il fait la joie des dieux et des mortels.

Ap. Voilà un beau tableau, Mercure, un peu flatté, peut-être; eh bien, travaillons donc à le réaliser. Que le feu sacré descende encore au milieu des hommes. Que ces divines influences vivifient la pensée, donnent des aîles au génie, fécondent toutes les facultés de l'ame et produisent encore des miracles. Mais le danger est pressant: si je n'y prends garde, le mauvais goût amènera bientôt dans les lettres une honteuse décadence. Commençons par d'utiles réformes. Va, Mercure, porte mes ordres à tous ceux qui, dans cette grande ville de Paris, se disent de ma cour et se prétendent initiés à mes mystères.

Merc. Fort bien. Que leur dirai-je?

Ap. Dis à M. de Châteaubriand: Vous tenez, à juste titre, le premier rang parmi les favoris d'Apollon. On rend justice à l'originalité de votre génie, mais votre exécution est trop souvent vicieuse. Vous êtes le fondateur d'une très-mauvaise école. On imitera votre manière, mais on n'imitera pas le talent qui, sous votre plume, la rend originale et piquante. Corrigez-vous de cette prétention qui vous fait trop souvent viser à l'effet. N'ayez plus, s'il est possible, autant d'affectation dans le style, autant d'emphase et de vague dans les idées. Vous décrivez fort bien; mais s'il y avait un peu plus de simplicité dans vos descriptions, persuadez-vous bien qu'elles n'en seraient que meilleures. Avec plus de franchise dans votre talent, vous égaleriez les plus grands écrivains du dernier siècle.

Merc. Je lui dirai tout cela.

Ap. Dis-lui encore, quand il lui arrivera d'écrire sur les matières politiques, de les traiter avec plus

Digitized by Google

de logique et de clarté qu'il n'a fait jusqu'à présent

Merc. A merveilles. Ensuite,

Ap. Tu diras au Bon Ermite : Il ne vous manque rien sous le rapport des observations et de l'agrément du style; mais si vous pouviez acquérir un peu plus de profondeur dans les idées et de vigueur dans l'expression, vous seriez le *Spectateur Français.*

Merc. C'est justement ce que je lui aurais dit de moi-même.

Ap. Dis encore à l'auteur des *Deux Gendres* : Faites-vous un style plus naturel, moins brillant, moins épigrammatique, un style de comédie enfin, plus d'intrigue et plus d'action dans la fable. Répète-lui ce vers du pauvre diable

> Un vers heureux et d'un tour agréable
> Ne suffit pas.

Dis-lui que cette dernière observation porte moins sur la comédie des *Deux Gendres* que sur celle de l'*Intrigante.*

Merc. Fort bien.

Ap. Dis à M. Picard : Vous ne faites plus de comédies et vous avez grand tort, car le public aimait vos ouvrages. Vous avez eu le bon esprit de laisser les grands caractères presque tous épuisés ou traités avec supériorité par vos prédécesseurs. Vous avez pris vos caractères et le sujet de vos tableaux dans les classes communes, et vous avez souvent traité d'une manière plaisante les ridicules qu'elles vous ont fournis. Si vous rentrez jamais dans la carrière, ayez soin de donner à vos plans plus de régularité, à vos moyens plus de vraisemblance. Ne souffrez plus autant de négligence dans votre style et de vague dans votre expression.

Merc. C'est on ne peut mieux. Et que dirai-je à M. Baour Lormian ?

Digitized by Google

Ap. Dis-lui de mieux choisir ses sujets à l'avenir, d'éviter avec soin les scènes de remplissage, de ne pas se contenter d'être le meilleur poète de son temps, mais de travailler à devenir un poète de tous les temps. Dis-lui que son style, d'ailleurs brillant et harmonieux, manque trop souvent de nerf et de précision ; qu'il est trop souvent lâche, mou et détendu ; que formé sur celui de Racine il nous en offre plus souvent les défauts que les beautés.

Tu diras à M. Raynouard : Moins de roideur et de dureté dans le style, plus d'action, moins de caractères inutiles, plus de caractères tracés selon les convenances.

Tu diras aussi à l'auteur d'Artaxerce : Apollon voudrait que vous fissiez vos efforts pour acquérir un style plus doux et plus correct. Vous savez l'art de produire de grands effets sur la scène, mais vous n'amenez pas toujours ces effets par les moyens les plus naturels. Du reste, la seule conception du caractère d'Artaban rachète une multitude de défauts.

Merc. Je me souviendrai de tout cela.

Ap. Va donc, Mercure.

Mer. Et que voulez-vous que je dise à M. Chaz**?

Ap. Dis-lui tout ce que tu voudras.

Merc. Et à M. Pix******** ?

Ap. Tout ce que tu voudras, te dis-je.

Merc. Quoi ! vous ne voulez me charger de rien pour M. Tren****, pour M. A. Mart**, pour M...

Ap. Eh ! non ; va donc.

Merc. Un seul petit mot pour M. Mart********.

Ap. Oh ! tu m'importunes. Dis-lui, si tu veux, de retourner sur les boulevards...... Ah ! dis à M. Michaud d'écrire l'Histoire avec un style plus animé, de donner plus de couleur à ses pinceaux, de mettre plus d'énergie dans ses portraits. Au reste, conseille-lui d'achever ses Croisades avec le

Digitized by Google

même esprit de philosophie et d'impartialité qui l'a guidé jusqu'à présent dans cet ouvrage.

Merc. Hom ! voilà un avis qui vient peut-être un peu tard.

Ap. Donne aussi cet avis à M. Malte-Brun : Ou n'écrivez jamais que sur des matières scientifiques, ou consentez à oublier quelquefois que vous êtes savant. Soyez moins lourd, moins empesé, moins compassé. L'air de la Béotie ne vous est pas favorable ; évertuez-vous à faire un voyage de quelques mois dans l'Attique. Va maintenant, Mercure.

Merc. Je pars.... Mais je vois Minerve. Bonjour, fille de Jupiter. Voilà Apollon qui me charge de ses dépêches pour Messieurs du Parnasse français. Ne voudriez-vous pas aussi me donner quelques ordres ?

Min. Tu veux plaisanter, Mercure ; tu sais bien que je n'ai rien de commun avec ces Messieurs.

Merc. Oh ! je le sais bien. Mais n'auriez-vous rien à me dire pour le sexe que vous protégez ? C'est de vous qu'il tient les arts domestiques, et les arts agréables qui font le charme de tous ses loisirs.

Min. Les arts domestiques ! Oh ! mon pauvre Mercure, tu parles des temps du siége de Troye. Aujourd'hui les arts domestiques ne sont plus exercés que dans les classes qu'on regarde comme le rebut de la société. Les artifices de la coquetterie, les plaisirs de la vanité, la médisance et les conversations frivoles, voilà ce qui constitue les occupations, voilà ce qui remplit les loisirs du beau monde. Encore si ces travers étaient les seuls ! mais cette manie de se rendre importantes, de vouloir influer dans les affaires les plus sérieuses, de raisonner, avec une gravité ridicule, sur des matières difficiles, qui n'échappent que trop souvent aux méditations d'une instruction profonde ou d'une expérience consommée ! .... Va, Mercure ; dis aux femmes de Paris que si elles ne

Digitized by Google

changent bientôt de conduite; je les rendrai plus laides qu'Arachné.

Merc. Par Jupiter ! vous avez trouvé l'endroit sensible. Adieu, Minerve; adieu, Apollon. Vous verrez demain une belle révolution dans Paris.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE.

Recherches géographiques et critiques sur le livre *De Mensura orbis Terræ*, composé en Irlande au commencement du neuvième siècle, par *Dicuil;* suivies du texte restitué par *A. Letronne.* Un vol. in-8° de 350 pag. (1).

Il a été rendu compte dans les journaux de l'année 1812, de l'*editio princeps* du Traité de Dicuil, publié pour la première fois par le savant Walkenaër; on fit sentir de quel intérêt il serait pour les littérateurs, d'en avoir un texte corrigé, rétabli, accompagné de notes et d'éclaircissemens sur l'écrivain irlandais.

Les savans accueillirent avec reconnaissance le travail de M. Walkenaër, et applaudirent sur-tout au plan qu'il avait suivi dans l'impression de cet ouvrage qui doit être considéré comme un manuscrit dont on aurait multiplié les copies par la voie de l'impression. Cette méthode, la seule à employer, laisse un vaste champ aux conjectures et à la critique. On discute, on explique, on corrige, on rétablit les endroits difficiles et l'on finit par éclaircir le texte. C'est par cette route qu'on est successivement arrivé aux belles éditions dites *variorum.* La plupart des savans s'empressèrent de répondre à l'appel fait par M. Walkenaër en faveur de l'ouvrage de Dicuil et de lui communiquer leurs observations.

M. Letronne, bon géographe, et habile helléniste, déjà connu par plusieurs dissertations très-intéressantes sur des sujets d'histoire et de critique, s'était particulièrement occupé de l'étude de plusieurs livres de Pline. Par la nature de son travail, il fut naturellement conduit à examiner les passages que Dicuil avait extraits tant de cet auteur que

---

(1) Cet ouvrage, qui n'a été tiré qu'à cinq cents exemplaires, est destiné à servir de supplement aux éditions de Pline et de Solin, et à la collection des *Petits Géographes.*

Digitized by Google

de Solin. Les différences qui existent dans les manuscrits, lui firent entrevoir la possibilité de retrouver de meilleures leçons et de faire connaître dans plusieurs faits géographiques des traces de quelques ouvrages perdus maintenant; collationnant de nouveau les manuscrits, multipliant ses corrections, il est parvenu à rétablir ou à expliquer la plus grande partie du texte.

L'Irlande a été la patrie de Dicuil qui paraît avoir été religieux, et son ouvrage fut composé dans l'été de l'an 825.

On sait que plus de quatre cents ans avant lui, et vers la fin du 4e siècle, peu d'années avant la dissolution de l'empire romain, on avait exécuté dans toutes les provinces, d'après les ordres de l'empereur Théodose, une sorte d'arpentage général. Le résultat de ce travail fut publié et forma un recueil dont il ne reste aucune trace. Nous n'avons point de donnée positive sur la manière dont les commissaires de Théodose (*Missi Theodosii*) avaient rédigé leur ouvrage, mais je présume qu'il ressemblait plutôt à l'itinéraire d'Antonin qu'à la géographie de Strabon, et qu'il avait plus d'analogie avec nos livres de poste qu'avec nos statistiques. Toutefois, s'il s'était conservé jusqu'à nos jours, il serait de la plus haute importance et d'un grand intérêt pour l'histoire. Rédigé par l'ordre d'un souverain, ce livre avait un caractère d'authenticité qui manque aux autres géographies de l'antiquité, et je suis persuadé que les savants en auraient tiré un grand parti; mais ce recueil est malheureusement perdu. Un siècle s'était à peine écoulé après que les *Missi* de Théodose eurent mesuré l'empire d'occident et déjà cet empire n'existait plus; les barbares en avaient envahi et démembré les provinces. Les communications devinrent difficiles; les voyages lointains, presqu'impossibles ou impraticables, et les livres de géographie négligés et inintelligibles, partagèrent bientôt le sort de tant d'autres ouvrages. Heureusement les mesures itinéraires recueillies par l'ordre de Théodose, se conservèrent encore pendant quelque temps. Dicuil a eu communication d'un manuscrit qui les renfermait, il en tira celles qui lui parurent les plus intéressantes; et pour trouver un cadre dans lequel il pût les placer, il imagina, dit M. Letronne, d'extraire des passages plus ou moins longs de quelques auteurs qu'il avait sous les yeux, de Pline l'ancien, Ethicus Ister, Solin, Paul Orose, Isidore de Séville, Servius, Priscien et l'auteur de la Cosmographie, en y ajoutant quelques circonstances que lui four-

Digitized by Google

nirent des moines voyageurs. D'élémens si hétérogènes, si peu faits pour être rassemblés, il doit sans doute résulter une compilation assez mal digérée; mais quelque défectueuse qu'elle soit, elle n'en est pas moins un monument précieux, par les différens genres d'utilité qu'elle offre à la science.

D'abord les extraits d'auteurs différens rapportés par Dicuil, sont textuels; ils offrent un point de comparaison et peut-être unique pour la discussion de plusieurs passages de ces écrivains. Les relations que le géographe du moyen âge tenait des voyageurs contemporains, jettent une assez grande lumière sur des points qui intéressent l'Egypte et les îles d'Ecosse. Enfin, comme le dit M. Letronne, les mesures des envoyés de Théodose (*Missi Theodosii*), ainsi que plusieurs faits géographiques, dont on ne trouve aucune trace dans les monumens de l'antiquité, font naître des vues nouvelles sur un point de l'histoire littéraire et géographique du moyen âge.

On sent aisément l'importance du livre de Dicuil, l'utilité dont il peut être. M. Letrone a parfaitement saisi le point de vue sous lequel on devait considérer ce traité, et en conséquence il a séparé son travail en deux parties bien distinctes. Dans la première, il a traité du système à suivre dans l'orthographe de Dicuil, et s'est efforcé à rattacher quelques vues excellentes pour servir de guide dans la restitution des textes géographiques et qu'il avait puisées dans l'examen comparatif des variantes de plusieurs auteurs latins. Dans la seconde, il a pris isolément et par ordre, chaque passage difficile ou corrompu, en tâchant de l'expliquer ou de le rétablir d'après les principes qu'il a posés. Après ce travail, M. Letronne a successivement examiné les trois parties dont se compose le texte de Dicuil. D'abord, les passages extraits des auteurs, puis les morceaux que le religieux irlandais avait écrits d'après ses idées ou d'après les rapports qui lui avaient été faits, ensuite les mesures de Théodose et enfin la correction de ce texte, qui à son tour nécessitait trois sortes de travaux tous différens.

Cette édition, qui est un vrai présent fait aux littérateurs et sur-tout aux géographes, doit obtenir l'estime des savans. Le style en est clair, la marche sage, et les corrections heureuses.

Elle doit faire le plus grand honneur à M. Letronne, puisqu'elle le classe d'une manière distinguée parmi le petit nombre de ceux qui consacrent leurs veilles à l'explication de l'histoire et de la géographie, à l'éclaircissement des auteurs et des monumens anciens. Ω.

Digitized by Google

L'Education française rappelée à ses véritables principes ; par Ange P*** de la F***, avec cette épigraphe :

> Ah ! puisse la jeunesse
> Pour son propre bonheur abjurer ces travers
> Qui perdirent la France et troublent l'univers (1).

L'éducation a fourni aux plus grands hommes de tous les siècles le sujet de leurs plus profondes méditations. Platon, Aristote, Xénophon, Plutarque, Montaigne, Loke, Montesquieu, Rousseau, ont épuisé sur cette matière importante toute la profondeur et l'énergie de leur talent. Mais tous ne l'ont pas envisagée sous le même point de vue. L'éducation, chez les anciens, n'était que l'art de former des citoyens. Chez eux, l'amour de la patrie était la mesure de la vertu, et l'homme était toujours assez parfait dès que le citoyen était sans reproches. L'éducation, au contraire, n'a guère été jusqu'ici, chez les modernes, que l'art d'enraciner les préjugés, de communiquer l'égoïsme, d'avilir l'ame par la crainte, de rendre l'esprit souple par la considération de l'intérêt. L'homme moderne, formé pour lui-même, s'établit naturellement le centre unique des objets qui l'environnent. Chez les anciens, la vertu découlait de l'amour de la patrie, et, comme lui, devenait un sentiment. Chez nous, la pratique de ce qui est bon, n'est, le plus souvent, qu'une froide spéculation d'intérêt. On nous a dit dans notre enfance : recevez ce principe, remplissez ce devoir, ou vous y serez forcé par un châtiment cruel. On nous dit dans l'âge de raison : soyez doux et poli dans vos manières, si vous ne voulez être mal vu dans les cercles ; soyez loyal dans vos actions, si vous n'aimez mieux devenir l'objet d'une défiance générale ; soyez brave à la guerre, ou bien faites votre compte de vivre sans considération. Ces mobiles ne sont pas, sans doute, à mépriser là où il n'y en a point d'autres ; mais leur effet est de peu d'importance en comparaison de ceux que sait produire le véritable amour de la vertu. Ils rapetissent, ils dessèchent, ils avilissent l'ame ; ils n'élèvent l'homme à rien de véritablement grand. Exposé aux regards, l'homme de nos institutions peut jeter un assez bel éclat ; laissé seul avec sa conscience, il ne sort plus rien de lui que de vil et de misérable.

---

(1) Se trouve chez Lebègue, rue des Rats, n°. 14, et chez Petit, Palais-Royal, n°. 257, et se vend 2 fr.

Au défaut de ce puissant ressort de l'amour de la patrie, père des actions sublimes et des grandes vertus, nous en avons un autre qui ne serait pas moins puissant et qui ne produirait pas des effets moins utiles, si son action n'était jamais contrariée; c'est celui de la religion Mais la religion ne produira jamais chez nous tous les fruits qu'il semblerait qu'on en doit attendre. Il faudrait pour cela qu'elle fût le seul fondement de toute l'éducation; il faudrait qu'il n'entrât pas dans l'éducation un seul principe qui ne lui fût subordonné; il ne faudrait pas établir dans l'ame des enfans une autre puissance rivale de la sienne; il faudrait éviter d'y répandre, sous le nom d'honneur, à côté du germe de la vérité, le germe des passions destinées à l'éteindre. Enfin, il faudrait que l'éducation fût une, et que l'honneur n'y fût nommé que comme le résultat de la pratique des préceptes religieux. Mais, par malheur, il n'en est pas ainsi.

Nous recevons deux éducations entièrement opposées dans leurs principes. Dirigées par des ressorts contraires, elles réagissent continuellement l'une sur l'autre; elles tendent sans cesse à s'opposer de mutuelles barrières. Les inspirations de l'une ne sont presque jamais les inspirations de l'autre. Lorsque la religion me dit : Sois modeste, l'honneur me dit : Elève-toi et brille. Lorsque la religion me dit : Sois prudent, l'honneur me dit : Sois téméraire; enfin, l'honneur me crie : Tue, lorsque la religion me dit : Pardonne.

On aura donc beau nous recommander, comme l'estimable auteur de la brochure qui sert de texte à cet article, de ramener l'éducation à ses véritables principes, en lui donnant la religion pour base, je ne vois pas que, même alors, le but de l'éducation fût atteint. Les leçons de la religion se tairont toujours devant ce chimérique honneur qui, comme le dit Montesquieu, n'est qu'une fausse vertu. Dans les ames faibles ou moins passionnées, elles se combattront mutuellement, et ne jeteront dans les principes, comme dans la conduite, qu'irrésolution et inquiétude. Dans les autres, l'éducation de l'honneur finira infailliblement par prévaloir. Entre deux principes, dont l'un nous propose pour unique récompense la paix de l'ame et le bon témoignage de la conscience, et dont l'autre nous montre en perspective les honneurs, les richesses et toute la joie des passions, combien y a-t-il d'hommes qui soient capables de balancer?

L'éducation, chez les anciens, n'avait pas cet inconvé-

nient. Elle était unique, dirigée vers un but unique. L'honneur, chez eux, n'était que la vertu. L'amour de la patrie, qui produisait en eux l'amour de la vertu, n'était combattu dans leur cœur par aucun autre sentiment; c'était le centre auquel ils rapportaient tout. Ils étaient vertueux parce que la patrie voulait qu'ils fussent vertueux. Lorsqu'ils devinrent esclaves et qu'ils cessèrent d'avoir une patrie, ils devinrent aussi vicieux et aussi corrompus que les autres hommes. En cela, il est vrai de dire que leur vertu reposait sur un fond moins solide et moins noble que celle qui est établie sur la religion, et qui, étant indépendante des révolutions de la fortune, peut subsister également dans tous les états de l'homme.

Je ne suis point de l'avis de Montesquieu, qui veut que l'honneur soit le principe de l'éducation dans les monarchies.

Comme l'éducation nous prépare à être citoyens, dit-il, *chaque famille doit être gouvernée sur le plan de la grande famille qui les comprend toutes.*

Mais qu'est-ce que l'honneur? quels sont les effets qu'il produit? quelles vertus nous enseigne-t-il?

Ces vertus, dit Montesquieu, *sont moins ce qui nous appelle vers nos concitoyens, que ce qui nous en distingue. Dans son école, on ne juge pas les actions des hommes comme bonnes, mais comme belles; comme justes, mais comme grandes; comme raisonnables, mais comme extraordinaires. Dès que l'honneur y peut trouver quelque chose de noble, il est, ou le juge qui les rend légitimes, ou le sophiste qui les justifie.*

Montesquieu me paraît ici avoir trop sacrifié la philosophie à la politique. L'homme est homme avant que d'être citoyen; lorsqu'il contracte avec la société, c'est principalement pour son intérêt qu'il contracte. Or, les grands intérêts de l'homme sont les mêmes pour tous les hommes. Le gouvernement, quel que soit d'ailleurs son principe, ne doit jamais être en contradiction avec ces intérêts, lui qui n'est établi que pour les protéger, et dont l'institution serait sans but, si ce but n'était pas le bonheur des peuples qui s'y sont soumis. Soit donc que vous ne voyiez dans l'homme qu'un citoyen passager de cette terre, soit que vous le considériez comme destiné à une meilleure vie, les sources de son bonheur sont uniquement dans la vérité, la sagesse et la vertu. L'homme, élevé selon ces principes d'honneur que nous venons de

Digitized by Google

caractériser, d'après Montesquieu, n'est qu'une vaine image de l'homme, et non pas l'homme véritable, tel que Dieu et la raison le demandent. Les principes de la société, fruits de la raison et des sentimens naturels à l'homme, ne doivent pas être en opposition avec la raison et la nature. Comme ils ont, aussi bien que la raison et ces sentimens naturels, leur source dans la sagesse infinie, ils ne doivent tendre, comme elle, qu'à ce qui est vrai, bon et parfait. Des principes qui, loin d'avoir pour but ce qui est vrai, bon et parfait, allument les passions dans le cœur, remplissent l'esprit d'idées fausses, démoralisent l'homme en le trompant, doivent être proscrits dans l'éducation, sans aucun égard à la nature des institutions politiques. Toute l'autorité des gouvernemens, toutes les forces de la philosophie doivent se liguer pour les détruire. Par la chûte d'un préjugé bizarre, notre éducation acquerrait de l'unité, et en même temps cette influence sûre, ferme, continuelle et agissante, qui seule peut en tirer des résultats utiles.

Montaigne et Rousseau me paraissent être presque les seuls qui ayent envisagé l'éducation sous son véritable point de vue. Selon eux, il faut d'abord s'attacher à former *l'homme*. Tous les états dans lesquels l'homme peut passer pendant sa vie, ne sont que des états accessoires; le seul qui lui soit vraiment essentiel, c'est l'état *d'homme*. Dans un palais ou sous le chaume, au milieu des villes ou dans une île déserte, l'homme a besoin d'être *homme*, c'est-à-dire, de penser et d'agir en homme. Cette éducation a un but plus noble, plus général et plus utile que toutes les autres. En effet, l'homme, véritablement *homme*, dans tous les pays et dans toutes les conditions possibles, remplira avec une égale facilité tous les devoirs que son état lui rend propres. Des hommes qui n'auront pour point de départ que la vertu, et que ce qui est bien pour but, seront, dans tout autre gouvernement raisonnable, bons citoyens ou sujets fidèles. De quoi l'honneur leur pourrait-il servir? Les bons effets qu'il peut avoir, ils les trouvent dans la vertu; et pour les idées fausses et les illusions dangereuses qui ne lui donnent que trop de ressemblance avec le vice, c'est la vertu elle-même qui leur apprend à s'en préserver.

Mais les principes qui servent à former l'homme ne seront efficaces qu'autant qu'ils reposeront sur un fondement solide; ce fondement, c'est la religion. Les principes naturels, considérés uniquement en eux-mêmes,

Digitized by Google

peuvent être le sujet de trop de contradictions. La passion les esquive; l'esprit s'en joue; le caractère, la capacité, l'intérêt en déterminent pour chacun le degré de vérité ou d'importance. La religion les développe à-la-fois et les sanctionne; en les fondant sur une autorité divine, elle les met à l'abri des sophismes des passions, en même temps qu'elle leur donne un caractère plus majestueux et plus vénérable. La religion toute seule a produit chez nous plus d'actions sublimes que l'amour de la patrie chez les anciens. Mais la religion ne se sépare pas de l'amour de la patrie; et si elle était ramenée à ses véritables principes, s'il était possible de la dégager d'une foule d'idées basses, de superstitions ridicules et d'institutions dangereuses qui s'y sont glissées dans des temps d'ignorance, et la compromettent dans un siècle de lumières, elle affranchirait les peuples modernes, elle produirait chez eux cet amour de la liberté qui, chez les anciens, enfantait tant de prodiges, et nous pourrions voir encore des Aristide, des Léonidas et des Régulus.

Ces considérations m'ont mené un peu loin, et les bornes de cet article ne me permettent pas de rendre aujourd'hui un compte détaillé de l'ouvrage de M Ange P**** de la F*****; je me contenterai de le recommander comme l'ouvrage d'un homme de bien, dans lequel on est sûr de trouver des vues utiles et des idées saines, et qui est digne de fixer l'attention des pères de famille, comme en général de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'éducation. Dans un prochain numéro, je me permettrai, en donnant une analyse de cette brochure, de faire quelques observations sur plusieurs vues de l'auteur qui ne me semblent pas aussi utiles, ni aussi nationales qu'il paraît s'en flatter.

REVUE LITTÉRAIRE.

Une revue littéraire, lorsqu'il n'y a pas de littérature! voilà un cadre qui doit être bientôt rempli. Nous avons cependant pris des engagemens avec nos lecteurs; voyons ce que la semaine aura apporté sur nos tablettes. Ah! ah! j'aperçois quelques feuilles jaunes, rouges, bleues, s'étaler à l'aise sur les rayons: Commençons notre visite.

Histoire. Des relations de *témoins oculaires* qui avaient la berlue; des révélations d'indiscrets personnages qui parlent quand on ne peut plus les contredire, et ont tout juste autant de courage qu'il en faut pour avouer leur lâcheté.

« Et voilà, *de nos jours*, comme on écrit l'histoire. »

Poésie. Quelques chansons, pas un petit poëme héroïque, en-

cord moins un comique, ni même un satirique, bien que la matière ne manque pas. Est-ce qu'il y aurait eu épidémie au Parnasse? mais voici une petite Ode... Une seule... Je crois que nos poètes s'avisent d'avoir de la pudeur.

PIÈCES DE THÉATRES. Des mélodrames... le papier n'est pas mauvais : bon article... pour l'épicier.

ROMANS. Qui donc a mis ces journaux sur cette planche? que de contes! que de mensonges! et tout cela n'est pas des fictions! Mais quel énorme paquet... c'est de la politique. Voilà des moyens de *sauver la France*, de *pacifier l'Europe.* Pourquoi ne pas envoyer tout cela à L. W ?

Mais voici quatre volumes ensemble! ah! c'est l'*Histoire de la Littérature romaine*, par M. Schœll. Honneur à l'ouvrage en quatre volumes; ils sont rares par le temps présent, et quand il en paraîtrait davantage, celui que, pour le moment, nous ne faisons qu'indiquer ici, mériterait encore d'être distingué de la foule.

Cet ouvrage, qui fait comme une suite de l'*Histoire de la Littérature grecque*, du même auteur, présente le tableau rapide de l'état des lettres chez les Romains depuis la naissance jusqu'à la chute de leur empire, et aux commencemens de la barbarie. Nous le recommandons sur-tout aux jeunes gens dont l'instruction n'a été qu'ébauchée.

On peut, dans un ouvrage de cette nature, faire un mérite à M. Schœl de la simplicité, de la clarté de son style, qui, d'ailleurs, ne manque pas de nerfs ainsi qu'on peut s'en convaincre dans la partie où il expose l'influence du despotisme des Empereurs et celle du christianisme sur les lettres et les arts.

Le 4e. volume est terminé par une dissertation de M. Frédéric Schlegel, où il traite de l'influenee de la littérature de l'Orient sur celle des Grecs et des Romains. Ce morceau est extrait d'un ouvrage allemand qui n'a point encore été traduit. Le traducteur nous assure qu'il contient des *idées lumineuses* et des *rapprochemens curieux*. En voici seulement deux échantillons: selon M. Schlegel, les Romains n'eurent aucune aptitude pour la haute philosophie et la métaphysique; *la langue même s'y refusait.* Supposons que La Fontaine n'ait jamais existé, et quelque métaphysicien viendra aussi nous dire que les *Français n'ont aucune aptitude pour le genre de la fable, et que la langue même s'y oppose.*

Les Romains ne furent point philosophes parce qu'ils dédaignèrent de l'être, parce que, tandis que les Grecs vaincus et dégénérés ne s'occupaient plus qu'à imposer aux esprits le joug de leurs sophistes, les Romains poursuivaient le plan de soumettre l'univers.

Tu regere imperio populos, Romane, memento,

a dit Virgile. On sent qu'un peuple qui a de si hautes destinées à accomplir, ne se donne pas la peine de faire de la métaphysique.

Ailleurs M. Schlegel voit dans les momies des Egyptiens une preuve que ces peuples avaient au moins une idée confuse du dogme de la résurrection, et que pour faciliter le retour de la même ame dans le même corps, ils prirent le soin de soustraire celui-ci à la destruction, qui, chez les autres peuples moins précautionneux, devrait apporter beaucoup de confusion et de remuement sur-tout dans les catacombes, lorsque ce retour s'y

Digitized by Google

opérera. Cette opinion est sans doute d'une métaphysique très-ingénieuse ; mais que devient tout cet esprit, quand on réfléchit que la terre légère, sablonneuse et souvent inondée, de l'Égypte, s'opposait à la pratique des *inhumations* ; que la rareté du bois y permettait encore moins celle des *incinérations*, tandis que la sécheresse du climat et la facilité de s'y procurer des baumes et autres matières de cette espèce semblaient inviter à l'emploi de ce moyen pour faire passer à leur dernier état les malheureuses dépouilles de l'humanité, dont il faut bien que nous nous occupions autant par respect pour elles, que pour empêcher que leur décomposition abandonnée au hasard ne devienne pernicieuse aux vivans.

Des momies d'Égypte passons aux *Soirées du Palais-Royal*, ou Recueil d'*aventures galantes et délicates* ; il n'y a pas là, du moins, de métaphysique ni de *spiritualisme*, c'est de la *pure matière*, ce qui n'empêche pas que cette *pureté*-là ne soit passablement bidense. On sent assez tout ce que promet le titre, et l'auteur s'est efforcé de tenir tout ce qu'il promettoit. Il y a cependant deux choses à louer dans ce code de libertinage : 1°. c'est que l'auteur a eu la pudeur de n'y pas mettre son nom ; 2°. c'est que, peignant à nu le vice et la débauche, il leur a du moins ôté, par la platitude de son style et la grossièreté de ses couleurs, le danger de la séduction ; et c'est parce que cet ouvrage est au-dessous de la curiosité des lecteurs même peu scrupuleux, mais délicats, que nous nous sommes déterminés à dénoncer son existence. Le même auteur nous promet que les *Soirées* seront suivies des *Matinées* au même lieu. Nous croyions que, le matin, le Palais-Royal était réservé aux honnêtes gens.

Mais voici l'Ode de M. Charles Mouriès. Les Muses sont chastes : nous pourrons, en quittant le Palais-Royal, reposer nos yeux sur leurs grâces pures et sévères. M. Ch. Mouriès chante la *Chute du tyran*. Je crains que cet auteur n'ait beaucoup de goût pour les chutes ; cela peut ne pas le mener très-haut. Je parie que quand il était petit, M. Mouriès a dû bien avoir le fouet pour tout culbuter dans la chambre de sa maman. Néanmoins nous craignons qu'aujourd'hui que le voilà grand et poète, l'enfant n'ait encore besoin d'être corrigé.

Voici un échantillon de son style et de sa pensée :

Où sont-ils ces guerriers célèbres
Qui ravagèrent l'univers?
A peine si leurs *noms funèbres*
Ont trouvé place dans nos vers!
En vain par leurs exploits sublimes
Ils espéraient forcer *nos rimes*
A les défendre de l'oubli ;
Ainsi qu'une ombre passagère,
Leur souvenir, *roi tributaire*,
Dans l'opprobre est enseveli.

Ne trouvez-vous pas que ces *noms* qui forcent les *rimes* de M. Mouriès à les tirer de l'oubli, ont là, en effet, une idée tout-à-fait *funèbre* : et puis ce *souvenir*, qui est *un roi tributaire*, et qu'on *ensevelit dans l'opprobre* comme une *ombre passagère* ! Que tout cela doit être beau dans les pays où l'on parle la langue de M. Ch. Mouriès ! Quant à nous, nous en sommes réduits à regretter bien sincèrement que cela ne soit pas *français*. Encore si nous savions en quel lieu M. Mouriès *a vu croître ses jours !* si

Digitized by Google

c'est sous le tropique du *Cancer*, ou sous celui du *Capricorne*. Nous prierions les savans du pays de nous dire ce que l'on entend chez eux par *des peuples qui ervient les feux d'une gloire coupable*, ou par *des guirlandes étouffées qui n'insultent plus à la douleur* du sensible M. Mouriès : ou bien par : *les feux de la naissante aurore* d'un siècle qui *s'élancent en festons*; ou enfin par cette *terre* qui, *au milieu des ténèbres*,

Revêt de ses voiles funèbres
Les chastes fruits de son amour.

Car il est clair qu'on n'a jamais vû de ces choses-là en la terre de France ; ce qui complète la preuve que M. Mouriès est étranger parmi nous. Au reste, s'il s'y fixe, nous l'engageons à ne pas perdre courage ; peu-à-peu il se familiarisera avec notre langue, et *ensevelira dans l'oubli*, ou si cela lui convient mieux, *dans l'opprobre*, *les souvenirs de l'endroit* d'où il vient, lesquels n'en feraient ici qu'un *roi tributaire* de la critique et des sifflets. Encore un effort, et ce jeune inconnu pourra tomber jusqu'au mélodrame. Là, du moins, pour réussir, il n'est pas très-essentiel de se faire entendre, et M. Charles Mouriès qui aime le fracas, les renversemens et les chutes, est en mesure d'y produire beaucoup d'effet.



POÉSIE.

LE PLATANE.

J'ai vu passer la saison printannière,
L'été brûlant et l'automne fécond;
L'hiver accourt et dépouille ton front,
Arbre chéri de la plus tendre mère.
Hélas! dédaignant ma prière,
Les cruels et fougueux Autans
De ton feuillage au loin jonchent la terre;
Mais les frimas n'ont point glacé mes chants.
Arbre sacré, ta tige fortunée
A vu trois fois le mai paré de fleurs;
Trois fois aussi nous a souri l'année,
Depuis l'instant béni de tous nos cœurs,
Où mon père formant un second hyménée,
Du baiser maternel me rendit les douceurs!
En rappelant ce jour, tu m'es plus cher encore.
Ah! que pour toi le ciel reste serein;
Des couleurs du printemps que l'hiver se décore;
Sois caressé d'un souffle du matin;
Et que toujours ma mère vigilante
Offre un soutien à ta tige tremblante!
Elle aime à voir balancer dans les airs,
Ton jeune front et ses feuillages verts:
Mais ton faîte orgueilleux pliant sous son offrande,
Ne pouvait supporter le poids d'une guirlande.
Alors, autour de toi, sa main a rassemblé
Des fleurs, qui pour toi seul entr'ouvrant leur calice,
T'offrent le doux parfum de leur sein exhalé:
Ainsi s'élève au ciel l'encens d'un sacrifice.
Ah! réponds à des soins constans,
Platane, hâte-toi; de ta tête embellie
Etends les rameaux florissans!
Que bientôt ma mère chérie
Trouve sous ton ombrage une douce fraîcheur.
O toi! qui fus jadis l'arbre du bon génie,

Digitized by Google

Tu conserves tes droits et ton nom dans mon cœur.
Ma mère protégeant mon entrée à la vie,
Sait détourner mes pas du sentier de l'erreur.
Pour moi, tout-à-la-fois, elle est tendre et sévère,
Et ses soins vigilans demandent mon bonheur.
Beau Platane, crois pour ma mère;
Elle est mon ange protecteur!

STANCES A LAURE.

Ainsi, Laure, tu l'as juré,
Et ta bouche muette encore
Refuse à celui qui t'adore
L'aveu d'amour tant désiré.

Dans tes regards, je croyais lire
Que tu répondais à mes feux;
Mais si chez toi l'amour respire,
Ce n'est, hélas! que dans tes yeux.

D'où te vient cette crainte extrême
De prononcer ce mot charmant,
Ce doux et tendre mot: *Je t'aime*
Qui finirait tout mon tourment?

Tu ne sais pas, ô ma bergère!
Combien il répand d'agrément
Sur la femme qui, moins sévère,
Le dit tout-bas à son amant.

En l'imitant, craintive Laure,
Vois comme nous serons heureux!
Moi je serai plus amoureux,
Toi tu seras plus belle encore.

Je ne t'annonce pas, je crois,
De prétention importune,
Car je te le dirai cent fois
Si tu veux bien me le dire une.

E. D.

LES INCORRIGIBLES,

OU L'AMOUR ET LES VERS.

De d'Harleville, après sa mort,
Damis donne un nouvel ouvrage,
De le siffler Cléon lui fait l'outrage,
Lysimon l'applaudit; et tous les trois ont tort.

M.... F......., Le V......

Digitized by Google



ÉNIGME.

Dans un réduit tranquille et sombre
On a soin de me mettre à l'ombre,
Pour mieux conserver le trésor
Que je renferme dans ma panse,
Et que les amateurs en France
Estiment à l'égal de l'or.
Tout mon mérite est intrinsèque;
Et si je n'entre pas en ta bibliothèque,
Cela n'empêche pas, lecteur,
Qu'il ne faille me mettre aux mains du relieur,
Lorsque surtout l'objet que je recueille
Se trouve avoir plus d'une feuille.
J'aime un séjour humide et pourtant je hais l'eau;
Son entrée en mon sein est vraiment un fléau.
Demandez à l'ami Grégoire;
Il ne me permet pas d'en boire,
Sinon quand vient le temps de purger ma maison
Du superflu de la boisson. S.......

CHARADE.

Mon premier frappe l'air d'une voix très-perçante;
Mon dernier au bétail s'attache et le tourmente;
Mon entier est sévère et jamais indulgent :
Féminin, masculin, il est toujours tranchant.

BONNARD, *ancien militaire.*

LOGOGRIPHE.

On dit que dans la queue est toujours le venin;
Ainsi le veut, du moins, un proverbe latin.
Quel que soit le crédit de cet ancien adage
L'adopter sans exception
Ne serait pas, certes, fort sage;
Et moi je dis avec plus de raison

Digitized by Google

Que dans le cœur aussi se loge le poison,
(Le poison de venin est ici synonyme)
Car en gardant mon cœur, habituée au crime
Je fus chez les Romains un objet abhorré
Et par certain auteur justement exécré.
Si je le perds je suis une île fortunée,
Qui dans la Méditerranée
Peut offrir aux navigateurs
Un bienfaisant asile;
Une assez belle ville;
Presqu'en tout temps des fleurs,
Une plaine fertile,
Des fruits délicieux,
Un air pur, un séjour enfin digne des Dieux.
Ainsi donc maintenant, sans être fort habile,
Quand tu me connaîtras, tu vas dire, lecteur,
Que chez moi le venin résidait dans le cœur.

V. B. (d'Agen.)

Mots de l'Enigme-Logogriphe, et de la Charade insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme-Logogriphe est *Crêpe*,
Le mot de la Charade est *Agamemnon*.

NOUVELLES DES SCIENCES ET DES ARTS.

—L'Académie Royale des Sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, propose pour sujets de prix pour les années 1816 et 1817, les questions suivantes :

Pour 1816. Prix : 1,000 francs. « Déterminer les effets » produits sur un cours d'eau par la construction d'un » barrage moins élevé que les bords de son lit, et donner » des formules qui expriment ces effets, et desquelles on » puisse déduire, 1°. la longueur du regonflement produit » par la digue dans la partie supérieure du cours; 2°. la » courbure longitudinale de la surface de l'eau dans ce » regonflement; 3°. la section de la tranche d'eau passant » sur la digue et celle de toute autre tranche transversale prise entre la digue et la partie supérieure du regonflement.

» On peut, pour simplifier la question, supposer, » 1°. que la longueur du cours est indéfinie; 2°. que les » sections transversales de son lit sont constantes; 3°. que » l'axe de ce lit est une ligne droite, et par conséquent » que sa pente est uniforme. »

Digitized by Google

— Pour 1817. Prix : une médaille d'or de la valeur de 500 francs. « Quel a été l'état des sciences, des lettres et » des beaux-arts, depuis le commencement du règne de » Charlemagne, jusqu'à la fin de celui de saint Louis, » dans les contrées qui formèrent la province de Lan- » guedoc » ?

— Pour 1818. Prix : une médaille d'or de la valeur de 1,000 francs. « Assigner, d'après des caractères phy- » siques et chimiques, la nature du *Diabétès*, et celle du » flux *Céliaque ;* rechercher s'il existe quelqu'analogie » entre ces deux maladies ; indiquer les signes qui annon- » cent leur imminence, les moyens de les prévenir, et les » remèdes propres à les combattre. »

— Les savans de tous les pays sont invités à travailler sur les sujets proposés. Les membres de l'académie, à l'exception des associés étrangers, sont exclus du concours.

— Les auteurs sont priés d'écrire en français ou en latin, et de faire remettre une copie bien lisible de leurs ouvrages.

— L'académie proclamera dans son assemblée publique du mois d'août la pièce qu'elle aura couronnée. Si l'ouvrage a été adressé directement au secrétaire, le trésorier ne remettra le prix qu'à l'auteur même, qui se fera connaître, ou au porteur d'une procuration de sa part. S'il y a *récépissé* du secrétaire, le prix sera délivré à celui qui présentera ce *récépissé*. L'académie, qui ne prescrit aucun système, déclare aussi qu'elle n'entend pas adopter les principes des ouvrages qu'elle couronnera.

— On va publier incessamment en Angleterre la *Pharmacopée de Londres*, traduite sur l'édition de 1815 ; suivie d'un abrégé de pharmacopée allemande, et de la synonymie des nomenclatures chimiques et pharmaceutiques, anglaise et allemande, rapportées aux noms vulgaires et à la nomenclature françoise : par *J. B. Van Mons*.

— La *Gazette de la Cour*, à Vienne, a publié, le 6 de ce mois, que M. Charles Rosetti de Rosenhugel, consul-général d'Autriche au Caire, a fait embarquer sur un des premiers vaisseaux qui mît à la voile, d'Egypte, après les événemens de 1813, un des monumens égyptiens les plus curieux qui puissent enrichir le cabinet impérial des médailles et des antiques. Le bâtiment le déposa à Trieste, d'où il fut envoyé à Vienne au mois de février dernier, et placé dans le cabinet des antiques. Il formait autrefois le dessus du tombeau d'une princesse ou d'une reine, dont il représente la figure colossale, faite d'un seul bloc de basalte, et exécutée dans l'ancien style égyptien. Cinq

Digitized by Google

longues lignes d'hiéroglyphes parfaitement conservés, qui en décorent le devant, nous donneraient des éclaircissemens importans sur l'ensemble, si jusqu'à présent on était venu à bout de pouvoir expliquer les hiéroglyphes. Ce monument a vu s'écouler tant de siècles, qu'il est impossible d'avoir quelques lumières sur son origine, qui se perd dans la nuit des temps.

—Les journaux de Londres font mention qu'on a aperçu deux belles taches *planétiformes* sur le disque du soleil; l'une d'elles était à l'Est, et l'autre à l'Ouest de son centre, et à-peu près à égale distance. Celle qui se trouvait à l'Ouest est maintenant double.

— S. M. le roi de Sardaigne vient d'accorder une rente viagère de 800 liv. de Gênes au P. Assarotti, directeur de l'école des Sourds-muets dans cette ville, en récompense de ses talens et de ses services. Ce prince a aussi arrêté de donner une pension de 500 liv. au jeune élève de l'école du P. Assarotti, qui sera présenté par lui comme en état de le suppléer.

— Un particulier de Milan a acheté, le mois dernier, chez un fripier de cette ville, pour le prix de douze liv. du pays, un vieux tableau enfumé. Ce tableau a été reconnu pour être un des chefs-d'œuvre du Corrège. Il se compose de plusieurs figures, et représente un fait de l'histoire sacrée. Il y a un S. Pierre martyr, et plusieurs Anges d'une beauté et d'une vérité surprenantes. Les connaisseurs l'ont estimé plus de 50,000 fr.

—M. Joseph Bonadei a soutenu à l'université de Pise, le mois dernier, une thèse sur les droits des peuples et les devoirs des souverains. Cette dissertation remarquable par les idées libérales qui y sont discutées, a été agréée par S. A. I., à qui l'auteur l'a dédiée. Ce souverain a fait remettre au jeune avocat une médaille en or à son effigie, avec l'exergue : *Præmium veritatis*, 1815. Elle a daigné, en outre, accorder une place d'assesseur au tribunal civil de Pistoja au sieur Bonadei.

—Les papiers de Londres parlent avec le plus grand éloge d'un particulier de Bradford, en Yorckshire, dont l'industrie, pour laquelle il est patenté, consiste à fabriquer des jambes artificielles. « Rien, disent-ils, ne mérite plus l'attention des mécaniciens. Ces jambes sont en liége, elles ont la forme d'une jambe naturelle, et renferment des ressorts élastiques si ingénieusement arrangés, que celui qui s'en sert peut se promener, s'asseoir, et opérer les mouvemens du talon et du genou, comme il le ferait avec sa jambe naturelle. »

Digitized by Google



MERCURIALE.

— Ayez une idée ingénieuse, le *servum pecus* s'en empare aussitôt. Depuis et même avant Horace tout s'est ainsi passé. Il n'est donc pas étonnant de voir naître chaque jour des *Nains* de toutes couleurs; mais tous ces frères puînés du *Nain-Jaune* pourraient faire dire à celui-ci, s'il existait encore, ce que Piron disait de son frère.

— On fait courir dans Paris le billet de part suivant, adressé aux douze ou quinze personnes qui fréquentent encore le théâtre du Vaudeville.

» Vous êtes prié d'assister à l'enterrement de *Partie carrée*, *des Pages au sérail*, *de la belle Allemande*, *des Maris ont tort*, *du Marin*, *des Trois Fous*, *et du Sultan du Hâvre*.
» Ces infortunés ne pouvant point passer le 1er octobre,
» vous ferez un acte méritoire en assistant à leurs derniers
» momens. » « *De profundis*. »

« De la part de MM. Théaulon et Dartois, leurs pères,
» et du sieur Saint-Léger, leur parrain. »

— Alexandre ne voulait pas que son portrait fût fait par un barbouilleur. On devrait bien défendre au *Nain vert* de faire l'éloge de nos princes.

— Le Courrier, *qu'ardeur de disputer éveille avant l'aube*, se complaît aussi dans les querelles religieuses; mais c'est M. de Pradt parlant de modestie, ou M. de Chât..... vantant la charité chrétienne.

— Les rédacteurs du *Nain couleur de rose* déclarent officiellement que MM. *Théaulon* et *Dartois* sont, à la vérité, propriétaires du journal; mais qu'ils ne coopèrent en rien à sa rédaction. Si la déclaration est sincère, à quel succès les propriétaires et les collaborateurs ne doivent-ils pas prétendre? Jamais association ne s'est montrée plus animée du même *esprit*.

Journal général. — 13 *sept*. M. P. M. compare les disputes sur les *idées libérales*, aux disputes sur la *grâce*, et dit qu'on ne s'entend pas mieux sur les unes que sur l'autre. Il

Digitized by Google

ajoute que Cicéron n'a point conçu les *idées libérales*, ou que, s'il les a conçues, c'est sans s'en douter; que les *idées libérales* ne paraissent pas avoir eu d'influence sur les peuples anciens. Tout le reste de l'article est de la même force. C'est le fatras le plus niais et le plus ridicule. Quel a été le but de M. P. M., en entassant toutes ces platitudes? Parle-t-il de bonne foi, ou bien joue-t-il l'ignorance et l'absurdité pour décrier aux yeux des sots les *idées libérales*? Il doit savoir aussi bien que moi, que ce mot d'*idées libérales* n'a été choisi pour désigner tout ce qu'il y a de beau et de généreux, que parce que le mot latin *liberalis* exprime cette idée au plus haut degré. S'il n'a voulu critiquer que le mot, il faut le renvoyer au collége où on lui dira que les *beaux-arts* sont désignés sous le nom d'*artes liberàles*, et qu'un homme d'honneur, un homme bien né, se dit *hòmo liberalis*. S'il a voulu critiquer la chose, il a critiqué la raison, la justice et la liberté.

15 *Septembre*. — Voulez-vous des réflexions neuves et infructives sur *Cinna*, lisez le feuilleton de ce jour. Vous y apprendrez qu'il n'y a rien de plus admirable que la narration de Cinna, au premier acte; qu'*elle est longue*, mais que *Cinna ne saurait trop en dire*, qu'*Emilie ne saurait trop en entendre*; que le rôle de Maxime est *odieux* et *peu tragique*; que le *caractère de Cinna n'a pas toujours l'unité convenable*, et autres choses que personne n'avait découvertes dans cette tragédie avant le vieil amateur. Il finit par dire: « *Mademoiselle Georges cadette a figuré dans la* Belle Fermière, *mais nous n'osons assurer qu'elle y ait joué.* » *Le vieil amateur* a écrit dans le numéro de ce jour, mais nous n'osons assurer qu'il ait su plaire.

16 *septembre*. — Il me semble que les souverains alliés avoient donné ordre aux journalistes de ne parler ni en bien ni en mal de leurs troupes. D'où vient donc que le *Journal général de France* fait aujourd'hui l'éloge des *russes*? — Dans le même numéro, M. L. fait de fort sages réflexions sur cette foule d'écoliers qui se mêlent d'écrire. Pour en diminuer le nombre, M. C. L. devrait bien quitter la plume ainsi que son confrère M. Charles Durosoir.

19 *septembre*. — Définitivement le *journal Général* se se consacre à l'éloge de toutes les nations, si l'on en excepte la France. Aujourd'hui c'est le panégyrique de l'Angleterre, de l'Irlande et de l'Ecosse. — Après avoir offert son amitié au *journal des Arts*, dans le numéro du 18, *le jour-*

Digitized by Google

nal Général commence aujourd'hui les hostilités contre lui; mais il n'y trouve à reprendre que des citations et des fautes de typographie. Le *journal Général* n'a pas besoin de faire de fausses citations et d'être mal imprimé pour prêter à la critique.

JOURNAL DES DÉBATS, 16 *septembre*. — Dans le numéro du 8 de ce mois, il s'était glissé un article qui, en livrant au ridicule certaines *vieilleries* qu'on voudrait rétablir, avait scandalisé les vieux abonnés. Il faut voir aujourd'hui comme le *journal des Débats* est honteux d'avoir publié un pareil article, qu'avait fortement relevé une autre feuille, sans doute *la Quotidienne*. Il s'excuse humblement de la *liberté grande* qu'il a prise de professer une seule fois les bons principes. On ajoute, que le numéro du 8, qui contenait une doctrine si scandaleuse, a été brûlé par la main de M. l'abbé A, en présence des autres abbés rédacteurs du *journal des Débats* et de *la Quotidienne*.

— On a dit qu'on ne trouvait plus de termes pour faire l'éloge de mademoiselle Mars, nous éprouvons le même embarras pour caractériser la désespérante niaiserie de M. C.

18 *septembre*. — Messieurs *des Débats* rivalisent avec Messieurs du *journal Général* pour faire l'éloge des étrangers. Les espagnols sont portés aux nues dans le numéro de ce jour, et à quel propos? au sujet de la petite visite amicale qu'ils voulaient nous faire. On serait curieux de savoir s'il se trouve à Paris un journal qui parle un peu des Français.

— Pour son début dans le *journal des Débats*, M. T. L. jure haine à la philosophie et aux constitutions. C'est entre les mains de M. A. qu'il a prêté son serment.

— LE DILIGENT, 17 *septembre*. Ce journal relève gaiement une *maladresse du Courrier*, qui avait eu l'étourderie de faire verser, la nuit, contre un tronc d'arbre, dans un grand chemin, la voiture *du prince de Galles*.

Le Diligent fait observer à son confrère qu'il ne s'agit dans cette affaire que d'une voiture publique ou *diligence*, dont le propriétaire a mis son établissement sous la protection du nom *du prince de Galles*.

Nous n'avons pas vu que le *Courrier* ait remercié son voisin de la leçon; mais ce qui vaut presque autant, nous croyons qu'il en aura profité.

— *La Quotidienne* cite aujourd'hui un couplet qu'elle attribue à M. Bourdet de Langeron. Mais à la niaiserie précieuse qui y règne, ou le croirait de M. D. C.

Digitized by Google

— L'*Observateur* prétend que la dernière représentation de *Manlius* a été comique. C'est comme les articles de l'*Observateur* sur la tragédie. — On lit dans le même numéro que *ce qui a dû ajouter beaucoup aux sentimens qu'a éprouvés le général Villot, en recevant l'accueil de S. M., c'est que le jour* où il a été présenté au roi, *était l'anniversaire de celui où ce général partit, dans une cage de fer, pour être embarqué à Rochefort avec Pichegru, etc*. C'est comme chez Nicolet, de plus fort en plus fort.

Journal de Paris, 19 *septembre*. — M. Martainville nous dit aujourd'hui que *la reine des chanteuses va fixer son empire à Paris* et *qu'il la traite avec cette familière insouciance qu'on se pardonne entre gens qui se voient tous les jours*. En vérité, on dirait qu'il s'est passé quelque chose qui autorise cette familiarité entre la *reine des chanteuses* et M. Martainville, qui n'est certainement pas le roi des rédacteurs. Il nous dit, dans le même article, que les *inégalités sont l'expiation des grands talens*.

« Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises! »

Quotidienne. — Il est plaisant de voir aujourd'hui un danois nous parler des avantages que la France a perdus depuis qu'il n'y a plus de missionnaires.

— Ce qui fait le plus de bien au parti constitutionnel, c'est d'être attaqué par *la Quotidienne, le journal des Débats* et *le Nain vert;* ce qui lui fait le plus de tort, c'est d'être soutenu par l'*Aristarque*.

— *Le Mémorial* est piqué au vif de ce que nous avons signalé son fanatisme. Pour se justifier, il dit qu'*il y a plusieurs sortes de fanatismes*; que Voltaire, d'Alembert et Diderot ont été eux-mêmes intolérans. Cela n'empêche pas que vous ne le soyez également, Messieurs du *Mémorial*. L'intolérance des philosophes ne justifie pas la vôtre; elle les dégrade comme elle dégrade les prêtres. Vous ajoutez, que nous poursuivons les *ministres de l'évangile*, c'est-à-dire, *d'un livre dont le philosophe de Genève a fait un éloge si éloquent*. Mais nous n'avons condamné vos fougueuses déclamations que parce qu'elles sont entièrement opposées à l'esprit de ce livre sacré. Vous nous opposez la conduite des prêtres dans ces dernières circonstances; mais l'avons-nous blâmée! non; nous n'avons censuré que vos articles où respire, nous le répétons, tout le fanatisme de la ligue.

—Gazette de France, 20 *septembre*. La Gazette nous annonce que le Vaudeville va sortir de *son état de torpeur*;

Digitized by Google

que la salle *incrustée d'ennui*, sera *regrattée*, et que l'on *exigera des comiques qu'ils fassent rire*. La Gazette devrait bien aussi exiger que ses rédacteurs sussent écrire.

Le même journal assure que l'ouverture des Chambres sera précédée d'une messe solennelle du Saint-Esprit, à laquelle assisteront les pairs et les députés. Je ne serais pas étonné que bientôt on exigeât des billets de confession pour être représentant.

— Qu'est-ce que c'est que l'*Ambigu?* c'est un libelle infâme, qu'un Français, indigne de ce nom, fait imprimer à Londres. Nous n'en citerons qu'un seul passage. Après avoir parlé de la manière dont le commandant de Gaëte a été traité par le roi de Naples, il dit : « Nous verrons si Barbanègre, *le plus audacieux de tous les rebelles*, éprouvera le même traitement de Louis XVIII. » On ose qualifier de rebellion le plus éclatant héroïsme dont l'histoire fasse peut-être mention, et qui a arraché l'estime et l'admiration de nos ennemis! Oui, la plus belle page de nos fastes militaires sera celle qui dira : Huningue a été défendu par cinquante soldats français. Comment des Français cherchent-ils à dénigrer leur patrie au moment où elle enfante des prodiges dignes des plus beaux jours de Rome et de Sparte! Il nous semble voir de vils Thersites insulter lâchement à la première défaite d'un athlète qui succombe sous le nombre, et qui, en essuyant ses blessures, étonne encore et fait trembler ses vainqueurs.

— On trouve aujourd'hui dans une réponse du *Nain couleur de rose*, cette ingénieuse plaisanterie:

Faites avaler à vos fiévreux une tisane de lis et de patience.

— Le Journal Général annonce dans le numéro du 20 *septembre*, que Fouché a donné sa démission, et il espère qu'elle sera bientôt *annoncée officiellement*. Mais le duc d'Otrante est membre de la Chambre des Députés, comme M. *Pasquier*, comme le baron *Louis*. Ainsi le parti des jacobins blancs ne gagnera rien à les faire renvoyer du ministère. Ils seront aussi redoutables pour lui dans la Chambre des Députés, où ils introduiront les principes constitutionnels.

21 *Septembre*. Le duc d'Otrante n'est plus en place : quelques personnes en doutent encore. Nous les renvoyons, pour en acquérir la preuve, à la diatribe contre ce ministre, insérée dans le *Journal Général* d'aujourd'hui. « Ne » disons point de mal des gens en place..... tant qu'ils y » sont. » (Marquis de Conchini, *Partie de Chasse*.)

Digitized by Google

ANNONCES.

Portrait du maréchal Ney, in-4°. Prix, 1 fr. A Paris, chez Chaumerot jeune, libraire, Palais-Royal, galeries de Bois, n°. 188.

Le maréchal Ney devant les maréchaux de France, in-8°., portrait. Prix, 1 fr. 50 c et 1 fr. 80 c. franco. A Paris, chez Chaumerot jeune, libraire, Palais-Royal, galeries de Bois, n°. 188.

Cours pratique d'Education, à l'usage des jeunes Demoiselles, contenant la Grammaire, la Rhétorique, l'Arithmétique, la Géographie, l'Histoire et la Mythologie, rédigées dans une forme didactique, et séparément traitées pour l'Enfance et pour l'Adolescence; par P. J. Galland, chef d'institution de jeunes Demoiselles. Trois vol. in-12 de 400 pages d'impression. Prix, 10 fr. et 7 fr. 50 c. pour les souscripteurs.

Les souscriptions seront reçues, sans rien donner d'avance, jusqu'au 1er. décembre prochain. L'ouvrage paraîtra à la fin du même mois de décembre à Paris, à la Librairie d'Education d'Alexis Emery, rue Mazarine, n°. 30, et chez M. Galland, rue Popincourt, n°. 60.

Description historique de l'île Sainte-Hélène, extraite de l'ouvrage anglais publié à Londres en 1808, par H. F. Brooke, secrétaire du gouvernement de l'île; traduite en ordre par J. Cohen, ancien censeur royal; avec des Notes géographiques, par Malte-Brun, une Carte gravée d'après le dessin de M. Lapie, et une Vue de la rade et de la ville de James-Town. Broch. in 8°. de 120 pag., imprimée sur beau papier. Prix, 2 fr. 50 c. et 3 fr. franc de port. A Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Et chez A. Emery, libraire, rue Mazarine, n°, 30.

AVIS.

Le prix de la souscription au MERCURE DE FRANCE est de 5 fr. pour un mois, 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois mois, et 50 fr. pour l'année.

On ne peut souscrire que du premier de chaque mois. — En cas de réclamation, on est prié de joindre une des dernières adresses imprimées, ou d'indiquer le numéro de la quittance.

Les souscriptions, lettres, livres, gravures, etc. doivent être adressés, *franc de port*, au directeur du *Mercure de France*, rue Mazarine, n°. 30. — Aucune annonce ne sera faite avant que cette formalité n'ait été observée.

Digitized by Google





MERCURE DE FRANCE.

TABLEAU POLITIQUE.

FRANCE.

PENDANT la semaine qui vient de s'écouler, la retraite subite et inattendue de tous les ministres a jeté quelques momens les bons citoyens dans l'anxiété la plus pénible. Un tel événement n'eût été autrefois que frappant, extraordinaire; dans la situation actuelle de la France c'était un événement très-inquiétant : il fournissait des motifs aux plus fâcheuses conjectures. Des hommes singulièrement recommandables par leurs talens, par leur attachement à la personne du Roi, par la modération de leurs opinions, de leurs conseils, de leur caractère; des hommes sur qui reposait la confiance du plus grand nombre des Français, s'éloignaient du trône, et abandonnaient leurs fonctions au moment où l'Etat réclamait tout leur zèle. Quelle pouvait être la cause d'une si étonnante résolution? Le corps représentatif allait être assemblé; était-ce sa composition déjà connue, était-ce son esprit fortement présumé, qui d'avance rebutaient les ministres, et ne leur laissaient apercevoir, dans l'exercice prochain de leurs fonctions, que des désagrémens ou des dangers? Etaient-ce les conditions de la paix, en ce moment traitée, proposée, arrêtée, qui leur paraissaient trop dures, trop humiliantes, et cependant trop impérieusement dictées pour qu'ils pussent protester contre elles autrement que

par leur démission unanime? Dans le vague des incertitudes et des craintes, on s'arrêtait à regret, ou même avec effroi, sur la possibilité de l'un ou l'autre de ces motifs, et l'on allait même jusqu'à les réunir pour expliquer une conduite si alarmante; l'imagination d'un peuple malheureux est si vive, si précipitée, sur-tout lorsque ce peuple est ardent et sensible, lorsque c'est le peuple Français!

Cette agitation de l'inquiétude est aujourd'hui presque calmée. Le Roi a composé un nouveau ministère, et les hommes qu'il a appelés, sans détruire les regrets emportés par leurs prédécesseurs, ont ramené la confiance autour du trône. Quoique la suspension du départ des alliés et certains mouvemens de leurs armées aient autorisé les Français à croire que les négociations de paix avaient été brusquement interrompues par un incident malheureux, ils n'ont plus attribué la retraite des anciens ministres au refus qu'ils ont fait de signer l'oppression de la France; le caractère connu de leurs successeurs, l'attestation d'honneur et de patriotisme que depuis si long-temps ils se sont donnée par leurs discours et leur conduite, ont dissipé cette pensée humiliante. La loyauté des Souverains étrangers, leurs promesses, cette générosité qu'imprime toujours la satisfaction d'un grand triomphe, ont été de nouveau garanties par la noblesse des intentions justement prêtées aux hommes que le Roi a chargés de défendre la cause nationale. Le Roi n'aurait point trouvé de ministres en France, s'il n'avait eu à leur offrir que des commissions de honte et de désespoir.

Les opinions et les sentimens des nouveaux ministres, les souvenirs qu'ils ont laissés par leur conduite politique et administrative, ont également rassuré sur la crainte de les voir céder, en présence des corps représentatifs, à une impulsion fatale, et, pour cette raison, ont encore porté à croire que les anciens ministres ne s'étaient point considérés d'avance comme trop faibles contre une telle impulsion. Ce qui distingue aujourd'hui les hommes les plus éclairés, c'est qu'ils connaissent mieux que les autres hommes la force irrésistible des intérêts généraux et de l'opinion publique; et, parmi ces hommes éclairés, ceux qui sont honorés de la confiance du Roi ont pour privilége de savoir avec plus de détails et de précision combien les intérêts généraux sont chers à Sa Majesté, avec quelle franchise, quelle inclination, quelle raison, le Roi conforme sa pensée à l'opinion publique.

Digitized by Google

Ainsi, tout homme aujourd'hui qui accepte les fonctions éminentes du ministère, est par honneur, par devoir, par décence, par nécessité, et aussi sans doute par inclination et opinion personnelle, l'homme de la patrie, l'homme du peuple, l'homme du siècle, l'homme de toutes les institutions nationales, libérales, nécessaires; en un mot, l'homme de la constitution et du Roi.

Qu'une telle conviction relève notre espoir et apaise nos défiances! Si, par l'effet des circonstances malheureuses qui ont été contemporaines des élections, il se trouve réellement parmi les députés un nombre considérable d'hommes qui ont formé des vœux et conservé des opinions désormais inapplicables, ils auront tout au plus, dans l'assemblée, l'influence d'un parti d'opposition; ils exciteront, par leur résistance, le développement et la force des seules pensées qui aujourd'hui puissent avoir de la force et un long crédit.

Les négociations pour la paix, quoique moins avancées que nous en avions eu l'espérance, semblent néanmoins s'approcher de leur terme. Le blocus de Strasbourg est levé; New-Brisack et Schelestadt sont également libres; les diligences pour l'Allemagne passent maintenant le Rhin dans toutes les directions; le corps d'armée du prince de Hohenzollern, qui occupait l'Alsace, se disloque et s'apprête à se retirer. Le corps d'armée fourni par le Danemarck, et qui déjà avait passé l'Elbe, a reçu de lord Wellington l'ordre de repasser ce fleuve et de se cantonner dans le Holstein. Il est vraisemblable que l'on verra bientôt cesser le siége de Béfort, de Landau, de Montmédy. On pense toujours que le traité de paix conservera nos anciennes limites. La France est nécessaire non-seulement aux Français, mais à tous les peuples de l'Europe; elle ne demande qu'à exister paisible et honorée: ses malheurs lui en donnent le besoin et le droit.

— S. M. a composé ainsi qu'il suit le nouveau ministère:

M. le duc de Richelieu, pair de France, ministre secrétaire d'état au département des Affaires-Etrangères, et président du conseil des Ministres;

M. le duc de Feltre, pair de France, ministre secrétaire d'état au département de la Guerre;

M. le comte Barbé-Marbois, pair de France, ministre secrétaire d'état au département de la Justice, et garde-des-sceaux;

Digitized by Google

M. le vicomte Dubouchage, ministre secrétaire d'état au département de la Marine et des Colonies;

M. de Vaublanc, ex-préfet, ministre secrétaire d'état au département de l'Intérieur;

M. le comte Corvetto, conseiller d'état, ministre-secrétaire d'état au département des Finances;

M de Cazes, conseiller d'état, ministre secrétaire d'état au département de la Police générale.

M. de Barante, conseiller d'état, est chargé par *interim* du portefeuille de l'Intérieur.

EXTÉRIEUR.

Tandis que la France n'aspire qu'aux bienfaits de la paix et espère bientôt les obtenir, la guerre semble se préparer sur les frontières de l'Europe. La Turquie fait des armemens considérables : on croit qu'ils s'élèvent à deux cent mille hommes. Le divan offre, dit-on, du service aux soldats de toutes les nations; et comme l'on croit apercevoir des communications fréquentes entre les chefs des Serviens et ceux de l'armée ottomane, on est fondé à soupçonner que la nouvelle insurrection en Servie n'est qu'un prétexte pour couvrir de grands préparatifs qui ont un autre objet. On assure en même tems que la régence de Tripoli a déclaré la guerre aux Danois, et que l'empereur de Maroc a fait une semblable déclaration à la Russie, à la Prusse et à la Sicile.

Sur quelques autres points de l'Europe la tranquillité est menacée, quoique d'une manière moins pressante. Les concessions que le roi de Wurtemberg a faites au peuple sur le mode de convocation des états ne paraissent point avoir suffi à l'opinion publique. En Corse la division se met entre les habitans; une partie veut se soustraire à la domination de la France : sept cents Anglais partent de Gènes pour cette île, avec ordre d'apaiser la sédition. En Suisse l'inquiétude politique est sur le point d'être remplacée par l'inquiétude religieuse; tous les cantons ont insisté auprès du pape sur les libertés de l'église helvétique, comme fruit de leur indépendance : le pape ne veut reconnaître que des priviléges émanés des lois de l'église même, ou de la générosité de ses chefs, et non des libertés nationales qui ont toujours été réprouvées par le saint-siége.

Comme en Suisse il n'y a pas un centre de gouverne-

Digitized by Google

ment et de constitution auquel la religion catholique soit étrangère, les dissensions religieuses n'y prendront point sans doute un caractère alarmant. Mais l'Irlande continue d'être la patrie de ce genre de troubles ; en ce moment ils s'y relèvent avec violence. Par-tout où la religion catholique a été fortement établie, elle a donné aux habitudes et aux sentimens du peuple la fixité qui lui appartient. Cette fixité, très-heureuse sous bien des rapports, puisqu'elle affermit les affections et les institutions humaines, devient à un certain terme la cause inévitable de fermentation et d'orages, parce qu'elle empêche ou retarde ce que la nature finit toujours par exiger, le mouvement et le changement.

Rien n'est aussi plus impolitique que de chercher à rétablir par force la religion catholique dans les lieux où elle s'affaiblit : c'est le moyen assuré d'exciter des révolutions terribles. Des lettres de la Havane apprennent que l'inquisition, remise en vigueur dans l'île de Cuba, a fait brûler six individus comme hérétiques et blasphémateurs. On s'attend à voir éclater une insurrection générale dans cette île ; toute la Nouvelle-Espagne y paraît maintenant livrée. L'armée royale espagnole, aux ordres de Morillo, a été battue par les insurgés, qui se sont même recrutés des débris de sa cavalerie et de son infanterie. Carthagène est maintenant devenue le centre formidable de l'indépendance. La défaite de Morillo y a fait abonder les armes ; les Etats-Unis y avaient d'ailleurs envoyé des vêtemens et des munitions.

Digitized by Google




REVUE DES THÉATRES.

Académie Royale de Musique.

Représentation au bénéfice de Mme. Huet.

Où diable l'esprit de parti va-t-il se nicher ! Dans les coulisses ! La défaveur que la distribution des rôles avait jetée sur cette représentation, jointe à la cherté des places, a fait que la salle était loin d'être pleine. Ceux qui n'y sont pas venus n'ont rien perdu ; à l'exception de la mère Gonthier, que l'on a revue avec le même plaisir, parce qu'elle a toujours le même talent, tous les autres acteurs, dans *Rose et Colas*, semblaient se disputer à qui jouerait le plus mal et chanterait le plus faux. Chenard était si enrhumé qu'il s'est interrompu pour *implorer l'indulgence*. Mlle. Bourgoing n'était pas enruhumée; elle paraissait au contraire très-bien portante; c'est sans doute pour l'en féliciter qu'on l'a tant applaudie, car elle a toujours eu la voix fausse, quand elle ne parlait pas, et l'on ne peut croire, d'un autre côté, qu'il y ait eu des billets donnés le jour d'une représentation à bénéfice. Ponchard a assez bien chanté son air : *C'est ici que Rose respire.* A la représentation glaciale de *Rose et Colas* a succédé celle d'*Adolphe et Clara*. Chenard y jouait encore, et son rhume n'était pas passé. Pour se mettre sur le même ton, Lesage a chanté plus faux encore que Mlle. Bourgoing dans *Rose*. Quant à Mlle. Leverd, elle a beaucoup mieux chanté qu'elle n'a joué; elle a voulu un peu trop briller dans le premier air, *Jeunes filles qu'on marie*, et en le chargeant d'ornemens de sa façon, elle l'a dénaturé et l'a fait paraître moins joli ; mais dans sa romance, *D'un époux chéri la tendresse*, elle a mieux réussi, parce qu'elle y a mis plus de simplicité. Le défaut de cette actrice est l'affectation ; on voit toujours qu'elle travaille à produire de l'effet. Elle n'a pas non plus toujours un très-bon ton ; c'est ce qu'on a remarqué hier dans son jeu. Il est vrai aussi que le voisinage de M. Huet est contagieux. La toile baissée, on a demandé Mlle. Leverd; les cris partaient du coin du parterre à

Digitized by Google

droite. Elle ne s'est pas fait prier, et elle a paru; alors quelques spectateurs ont cru qu'il n'y avait pas de raison pour ne pas demander aussi Chenard, pour savoir des nouvelles de son rhume, et Mlle. Bourgoing, pour savoir si elle se portait toujours bien. La toile restait toujours à moitié levée; M. Huet est venu dire que Mme. Gonthier, qu'on avait aussi demandée, et Mlle. Bourgoing, étaient parties; et pendant qu'on annonçait son départ, Mlle Bourgoing était dans une loge des secondes du milieu; elle se couvrait modestement de son voile, et quelques-uns ont assuré qu'elle avait rougi: c'est sans doute ce qu'il y a eu de plus curieux dans cette longue et fatigante représentation. *Joconde* n'a offert d'autre nouveauté que Mlle. Regnault remplaçant, dans Edile, Mme. Boulanger, qui a obtenu un congé pour aller jouer le rôle de mère, et Mme. Huet, dans le rôle de la Rosière, qu'elle avait choisi sans doute à cause du couronnement. Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur son jeu; ce serait peine perdue puisqu'elle quitte le théâtre. Les deux premiers actes de *Joconde* ont duré près d'une heure. Gavaudan, sans doute pour abréger le spectacle, a passé l'air : *Ma maîtresse sera fidèle, et la sienne va m'écouter.* Les premiers sujets de l'Opéra ont paru dans les ballets du premier et du dernier acte. On a sur-tout remarqué la légèreté et la grâce de Paul, jeune danseur qui saute sur les traces de Duport.

Théâtre du Vaudeville.

Première représentation de Grétry chez Madame du Boccage.

La scène se passe dans une terre de Mme du Boccage, qui attend l'abbé Lemonnier, son ami, et l'un des moins malheureux héritiers de notre inimitable La Fontaine. Aussi bonne que spirituelle, Mme du Boccage n'a point de passe-temps plus doux que de répandre ses bienfaits sur tout ce qui l'entoure; elle s'intéresse vivement aux amours de Suzette, sa femme de chambre, et d'André, son jardinier, qui sont fortement contrariés par M. Thomas, père de Suzette. Ce bon M. Thomas est à-la-fois maître d'école, chantre au lutrin et organiste du village. N'est-ce pas assez d'honneurs pour lui tourner la tête? Aussi se regarde-t-il bien franchement comme un des plus chers favoris de Polymnie, et il a formé le projet d'aller

briller sur un plus vaste théâtre. Il doit se rendre incessamment à Paris pour y faire exécuter une messe *en musique*, et un opéra *sans paroles* : il paraît que M. Thomas est dans les bons principes ; il doit mettre en réquisition tambours, cors, trombonnes, timballes, tam-tam, etc., et son ouvrage fera nécessairement *du bruit*. Comme tous les pères de comédie, notre mélomane villageois est en opposition obligée avec le cœur de sa fille, et il ne consentira jamais à l'unir à un homme qui n'a pas même *la voix juste*. En vain Mme du Boccage donne ses suffrages à André, en vain Suzette trouve qu'il *chante* assez bien pour devenir son époux ; Thomas est inflexible, et Suzette veut essayer de faire l'éducation musicale de son amant. Précisément à l'instant où l'abbé Lemonnier arrive avec Grétry, elle est occupée à lui faire répéter le charmant morceau de *Richard Cœur-de-Lion* :

Un bandeau couvre les yeux, etc.

Que l'on se figure la surprise et la joie de Grétry, en entendant exécuter un de ses airs par des villageois, lui qui sur-tout tenait à honneur de composer une musique qui, selon ses propres expressions, pût se chanter *dans les rues*. Les étrangers font leur compliment à André ; celui-ci y répond par la confidence de son malheureux amour. En sa qualité de musicien, Grétry se charge de mettre tout le monde d'accord, et se rend auprès du *maestro* de village.

Cependant l'abbé Lemonnier, qui n'avait point prévenu Mme du Boccage de l'arrivée de son compagnon, imagine de le lui présenter comme un de ses parens qui est attaqué d'un peu de folie. Il l'engage, lorsque ce dernier paraîtra, à vouloir bien faire de la musique ; elle s'y refuse.

Cependant Grétry est de retour de son ambassade ; il se plaint amèrement de la dureté d'un père inexorable. Lemonnier attribue ces discours à la folie de son prétendu parent : Mme du Boccage se met alors à sa harpe, et chante la romance de *Richard* : Grétry accompagne involontairement le second couplet. Tout se découvre, et madame du Boccage jouit de l'aimable surprise que lui a préparée son ami. Pour compléter la fête, il ne manque plus que le bonheur de Suzette, et, pour l'obtenir de son père, on lui fait entendre le quatuor de *Lucile* : le moyen qu'il résiste ! André et Suzette sont unis.

Cette pièce a toute la froideur du genre *anecdotique*,

Digitized by Google

qui présente bien peu d'exceptions à ce malheur attaché à sa nature. On a trouvé un peu *précieux* les couplets, qui presque tous finissent par un madrigal. La scène où madame du Boccage chante la romance de Richard (scène d'ailleurs assez jolie) n'a paru qu'une contre-épreuve de celle où Suzette donne sa leçon à André ; on aurait voulu que le rôle de Thomas fût d'un comique plus franc et plus naturel. Les vers de Voltaire à madame du Boccage, et la fable de Lemonnier (*le Rat et l'Eléphant*), sont assez jolis pour être connus de beaucoup de monde, et c'est comme de vieilles connaissances qu'on les a reçus à la scène ; c'est dire assez qu'ils y ont jeté un peu de langueur. On aurait aussi désiré que les personnages se fissent entr'eux moins de complimens ; mais l'hommage rendu à la mémoire de Grétry, précisément le jour anniversaire de sa mort, qui a tant coûté de regrets à tous les amis des arts ; mais sa divine musique, dont on a eu l'*esprit* de composer presque tout l'ouvrage ; mais un style pur, correct et de bon ton, quelques mots heureux, un dialogue facile, en voilà sans doute plus qu'il n'en fallait pour assurer le succès d'une pièce qui d'ailleurs a été très-bien jouée, sur-tout par madame Hervey et Laporte. L'auteur est M. Fougas.

Je ne sais si Grétry chantait faux ; mais si cela était, on conviendra qu'Henri, qui est chargé de le représenter, pousserait un peu trop loin l'imitation.

Cirque Olympique de MM. Franconi.

Première représentation du *Chef écossais*, ou *la Caverne d'Ossian*, pantomime en deux actes, à grand spectacle.

La princesse Sulmalla, fille de Malcolm, roi d'une partie de l'Ecosse, à l'époque de l'heptarchie, est mariée secrètement avec Occomar, chef *des montagnes*, que le prince *des îles*, Maconor, son rival implacable, a fait exiler de la Cour. Le jeune Lini, tendre fruit de cette union, est élevé dans la caverne d'Ossian ; le barde Hérold se livre aux soins de son éducation. Bientôt Maconor découvre ce mystère ; il en instruit Malcolm, qui ne tarde pas à arriver avec ses soldats au milieu d'une fête montagnarde. On cherche vainement Sulmalla, qui se trouve confondue avec les paysannes Ecossaises, lorsque le jeune Lini trahit involontairement sa mère en se jetant dans ses

bras, et la livre ainsi à la rage de ses persécuteurs. La princesse supplie son père, qui est près de s'attendrir; mais le haineux Maconor est là; il ranime la fureur de Malcolm: on enlève l'enfant malgré les prières et la résistance de Sulmalla. Soudain le théâtre change, et représente l'intérieur de la caverne d'Ossian. Occomar, par les conseils d'Hérold, s'y est réfugié, sous l'habit d'un barde. Sulmalla vient rejoindre son époux; mais elle rencontre Maconor à la tête de ses satellites: celui-ci cherche inutilement à la fléchir. Enfin, après diverses scènes qui offrent alternativement des motifs de crainte et d'espérance, Occomar délivre sa femme et son fils, le barde Hérold est arrêté comme complice de leur évasion, et le premier acte est fini.

Le second se passe dans le camp de Malcolm. *Une guerre à mort est déclarée au chef Ecossais.* Sulmalla et Lini s'introduisent dans le camp, et pénètrent dans la tente de leur père, au moment où il se livre au sommeil; survient Maconor, armé d'un poignard, qui va se précipiter sur Malcolm, lorsque Sulmalla lui arrache le fer assassin; le meurtrier fuit, sans être reconnu, et c'est Sulmalla qu'on arrête et qu'on va condamner comme coupable du meurtre qu'elle vient d'empêcher. Cette situation se trouve tout entière dans la tragédie d'*Artaxerce*, de M. Delrieu.

La princesse, ainsi que son fils, vont devenir la proie des flammes; le bûcher s'allume: Occomar arrive à temps pour sauver de nouveau ce qu'il a de plus cher au monde, comme l'officier français dans *la Veuve du Malabar.* Les deux personnages intéressans de la pièce, après avoir couru de nouveaux dangers, sont enfin rendus au bonheur, et se réconcilient avec Malcolm, qui ne peut plus écouter les perfides suggestions de Maconor, attendu que celui-ci a été tué dans un combat singulier.

Cette pantomime, qui avait attiré un grand concours de spectateurs, a réussi complètement.

Un enfant à qui l'on s'intéresse, une femme persécutée, un traître bien méchant, la punition du crime, le triomphe de l'innocence, de belles décorations, de jolis costumes, des ballets agréables, un orage, un bûcher, une tour qu'on escalade et qui s'écroule au milieu des flammes, tout cela se trouve par-tout, mais forme, sans contredit, tous les élémens d'un succès bien conditionné.

On doit cet ouvrage à M. Cuvelier; la musique a été

Digitized by Google

arrangée par M. Dreuil; les ballets, ce qu'il y a de mieux dans la pièce, sont de la composition de M. Jacquinet.

M. Franconi aîné, Mme. Franconi cadette, et Mlle. Elisa Franconi, peuvent à bon droit revendiquer leur part de ce succès.

NOUVELLES DES THÉATRES.

On dit que Mlle. Mars, à la représentation donnée au bénéfice de Mme. Huet, a paru prendre la part la plus vive au succès de Mlles. Leverd et Bourgoing; puis, qu'on vienne nous étourdir les oreilles des jalousies d'actrices! Le produit de cette même représentation paraît être monté de vingt à vingt-quatre mille francs.

— Gavaudan, dit-on, a obtenu sa retraite. Nous engageons les auteurs à retirer tous les opéras où cet intéressant acteur avait un rôle.

— *La Comtesse de Traun* sera le premier ouvrage joué à Feydeau.

— A compter du 1er. octobre, les comédiens sociétaires de l'Odéon donneront tous les jours un spectacle Français. On annonce comme très-prochaine la représentation d'une petite pièce intitulée : *Passons les Ponts*, et faite à l'occasion de l'émigration de l'*Opéra-Buffa* au théâtre Favart.

— C'est aujourd'hui que cette dernière troupe fait ses adieux au faubourg Saint-Germain.

— Le théâtre du Vaudeville ne tardera pas à être restauré. On assure que le rideau d'avant-scène représentera Henri IV sur le Pont-Neuf. On ajoute que le nouvel administrateur est bien décidé à ne plus laisser perdre en entr'actes un grand tiers du spectacle. On croit que l'ouverture se fera par une pièce qui a pour titre : *le Vaudeville en vendanges*.

— Après *la Grotte de Fingal*, ou *le Soldat mystérieux*, le théâtre de la porte Saint-Martin se dispose à monter un mélodrame-comique en deux actes et en vaudevilles, que l'on attribue à deux de nos plus spirituels chansonniers.

— On dispose la salle de Louvois pour recevoir, assure-t-on, un artiste allemand qui veut y monter un spectacle mécanique dans le genre de celui de Pierre.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

LES SONGES DE NADIR-MOULLAH,

Surnommé LE RÊVEUR.

Traduit de l'Arabe, de Baba-Tahiem.

PREMIER SONGE.

Nadir-Moullah, fils de Waheb, était le plus intrépide dormeur, non-seulement de la ville de Bagdad, mais de tout l'empire des glorieux califes; aussi manquait-il la plupart du temps les prières et les ablutions du matin. Il lui était même arrivé une fois de s'endormir dans une mosquée pendant la lecture d'un chapitre du koran. Cette irrévérence lui valut deux cents coups de nerf-de-bœuf sous la plante des pieds, lesquels lui furent administrés par l'ordre du cadi, mais ne purent venir à bout de l'éveiller. Les vieillards les plus âgés n'avaient rien entendu raconter de semblable à leurs ancêtres, quoiqu'ils vécussent dans un pays où l'on faisait beaucoup de contes. Nadir-Moullah ne le cédait enfin qu'à ces sept frères célèbres qui vécurent neuf cents ans sans s'éveiller, non plus que leur chien, et sans faire de mauvais rêves, ainsi qu'il est rapporté au chapitre de *la caverne*, dans le koran, livre qui, comme on sait, a été écrit avec une plume trempée dans l'encre de vérité. La réputation du fils de Waheb s'établit si bien, que son nom devint une espèce de sobriquet pour les gens qui se plaisaient trop au lit. On prétend même que c'est de là qu'on a appelé *moullahs* les hommes chargés de rendre la justice, peut-être pour leur reprocher qu'ils s'endorment trop souvent sur leurs devoirs. Quoi qu'il en soit, Nadir commençait à rougir de

Digitized by Google

sa honteuse renommée, ce qui était déjà une chose assez rare; même à Bagdad. On parlait beaucoup alors, dans tout l'Orient, d'un célèbre philosophe appelé Fazil, qui faisait sa demeure à quelques farasanks ou parasanges de Candahar, dans les montagnes du pays de Kachemire. Ce Fazil passait pour ne rien ignorer de ce qu'il est possible à l'homme de savoir; Nadir en conclut qu'il devait aussi connaître le moyen d'empêcher de dormir. Il se rendit donc auprès du philosophe. — Sage vieillard, lui dit-il lorsqu'il fut devant lui, le mal dont je viens te prier de me délivrer doit attirer toute ton attention. Il me fait consumer les deux tiers de ma vie dans une lâche oisiveté, et je perds ainsi un temps précieux que je pourrais consacrer à l'étude de la sagesse.—Eh! mon fils, lui dit le vieillard, tu la possèdes sans t'en douter, cette sagesse que tant d'autres n'acquièrent qu'au prix des plus grands sacrifices. Le temps que tu passes à dormir diminue d'autant celui qui te reste pour faire des sottises, et entre nous, crois-moi, le plus sage parmi les hommes n'est que celui-là qui fait le moins de folies. — Ah! reprit Nadir, j'ignorais cela. Mais laissons la sagesse, si tu veux; tu conviendras du moins que si je continue une pareille vie, je ne serai au bout du compte qu'un sot et un ignorant que chacun montrera au doigt dans les rues de Bagdad.—Eh! qu'as-tu besoin de la science? dit le vieillard.—Je veux me faire auteur, répondit Nadir, et quand je ne veillerais que pour lire ce que les autres ont dit avant moi, et pour le répéter après eux, ainsi que cela se pratique assez généralement aujourd'hui, encore faut-il que je veille. — Fazil n'eut rien à répondre à cela; mais par malheur, au nombre de ses secrets, il n'en possédait aucun contre le sommeil. Cependant, comme un philosophe ne doit jamais demeurer court, celui-ci entama une fort longue dissertation sur les effets

Digitized by Google

et sur les causes de ces assoupissemens extraordinaires dont se plaignait son hôte. La conséquence de tout ce babil fut que Nadir devait charger quelqu'un de l'éveiller quand il dormirait trop longtemps. Le remède eût été bon dans de certaines rencontres ; mais le médecin n'était pas du nombre de ceux qui guérissent leurs malades avec des paroles. Nadir s'endormit au milieu de la dissertation, et d'un sommeil si opiniâtre, que, malgré tous les soins du vieillard, il dura près de deux jours. Fazil eut le temps de se rappeler, dans cet intervalle, qu'il possédait un talisman dont la vertu pourrait être de quelque utilité au fils de Waheb. Ce talisman avait à-peu-près la forme d'une gaîne de couteau ; ceux qui voulaient s'en servir y introduisaient le bout de leur nez et s'endormaient. Durant leur sommeil les émanations des différentes matières dont la gaîne était composée s'introduisaient par les narines jusqu'au cerveau, et leur action sur cette membrane consistait à procurer au dormeur des songes agréablement diversifiés. Le bon Fazil fut ravi que sa mémoire l'eût servi si à propos, et se mit à chercher son talisman. Il ne s'en servait jamais, parce qu'il rêvait fort bien sans avoir besoin de ce secours ; aussi eut-il une peine infinie à le trouver. Il le déterra enfin sous une pile de livres et de divers autres objets entassés pêle-mêle, le tout recouvert de quatre ou cinq doigts de poussière : il n'y a guère plus d'ordre quelquefois dans le cabinet d'un savant que dans sa tête : mais enfin la gaîne produisit le meilleur effet sur le bout du nez de Nadir, et voici comment, à son réveil, il raconta au vieillard le songe qu'il avait eu :

Il me sembla que la fin du monde était arrivée ; que le Dajal avait exercé ses fureurs contre les Musulmans, et que tous les morts ressuscités se pressaient en foule pour passer le pont aïgu et entrer dans le paradis, ce lieu plein de délices que

Digitized by Google

notre saint prophète a promis à ses fidèles croyans. Soixante-dix mille de ceux-là, conduits par Mohammed, le premier ressuscité d'entre les hommes, passèrent sans examen; mais aucun de ceux qui se présentèrent ensuite ne purent éviter de répondre aux interrogations d'Izrafiel, le premier ressuscité d'entre les anges, et qui faisait une garde sévère à l'entrée du pont. Lorsque leur conduite avait été pure ils traversaient le pont sans nul obstacle; ceux qui avaient vécu dans la débauche, qui s'étaient souillés de crimes, qui avaient calomnié leur prochain, dérobé le bien d'autrui, fait le malheur des peuples en flattant les princes, ou qui s'étaient parjurés, faisaient à peine quelques pas et se laissaient tomber dans le fleuve ardent. Tout cela s'opérait avec une telle promptitude, malgré la confusion et le brouhaha inséparables d'une telle réunion, que je reconnus qu'il ne fallait pas être moins qu'un ange pour y suffire. Je remarquai divers quidams qui sans doute avaient leurs raisons pour chercher à esquiver un fâcheux interrogatoire, et qui tâchaient de profiter d'un moment où Izrafiel était occupé pour se glisser derrière lui; mais rien ne pouvait mettre sa vigilance en défaut. Cependant le tumulte croissant toujours, et pouvant finir par favoriser la fraude, l'ange noir prit un long fouet avec lequel il fit promptement reculer la foule à une distance honnête; il mit ensuite, pour la contenir, deux énormes dragons ailés qui vomissaient des flammes. Ces deux terribles sentinelles avaient pour consigne de ne laisser entrer qu'un à un. Pour moi j'étais resté auprès d'Izrafiel, et je m'attendais à être chassé comme les autres; mais l'ange, m'ayant aperçu, me dit de demeurer, en me recommandant d'observer et de profiter de ce que j'aurais vu.

Je vis d'abord s'avancer vers nous le dernier souverain du Mogolistan. Il était d'une corpulence

Digitized by Google

énorme, portait la tête haute, et fronçait le sourcil avec un air de dédain remarquable. Lorsque Izrafiel l'interrogea, à peine daigna-t-il laisser échapper de sa bouche quelques mots sans suite, parmi lesquels je distinguai ceux-ci : *Mon empire.... la gloire de mon... ma divinité... les adorations de l'univers... le néant des peuples... les rois mes tributaires...* L'ange noir voyant qu'il n'y avait pas lieu d'espérer de réponse plus satisfaisante d'un être si peu communicatif, me commanda d'aller lui enfoncer dans le ventre un petit poinçon d'or que je tenais; j'obéis. Quel fut mon étonnement de voir Sa Majesté Mogole devenir en un instant aussi mince et aussi plate qu'elle m'avait paru grosse et rebondie! Je m'aperçus alors qu'elle n'était remplie que de vent et de fumée, alimens peu substantiels, au régime desquels ses courtisans l'avaient mise, et que son estomac débile préférait à tout le reste. Sa Majesté fut si confuse ou si désespérée de son changement, que dès que ses pieds eurent touché le pont fatal, elle se précipita du haut en bas, la tête la première.

Ce fut l'un des émirs de ce prince qui lui succéda à ce redoutable tribunal, dont les jugemens sont sans appel. Il était revêtu d'une robe superbe, mais dont le devant, à la hauteur du ventre et des genoux, paraissait tout usé. Nous sûmes par lui que l'habitude, à la cour du roi Mogol, était de se coucher à plat ventre devant son trône pour ramasser les faveurs ou les récompenses que ce roi accordait à ses serviteurs. Cet émir avait gagné, en rampant ainsi, plusieurs hautes dignités, et, quoiqu'il fût devenu fort riche, il avait toujours conservé ces mêmes habits, parce que les trous et les autres signes de vétusté qui se faisaient remarquer aux deux endroits dont je parlais tout-à-l'heure, étaient regardés dans le pays comme des marques non équivoques du mérite de l'individu. L'ange

Digitized by Google

TIMBRE ROYAL 5 c.
demanda à l'émir s'il avait jamais versé son sang pour sa patrie? Non! reprit-il, mais j'avais des lieutenans qui me représentaient au combat, tandis que je les représentais à Dehly. Il est juste que chacun se tienne à sa place. Assurément, répondit Izrafiel, et puisque vous étiez si tendrement attaché à votre maître durant votre vie que rien ne pouvait vous en éloigner, je ne vois pas de raison pour vous séparer de lui après votre mort.

L'émir n'avait pas encore disparu que nous aperçûmes de loin quelque chose qui accourait à nous avec une vîtesse extraordinaire. Ce quelque chose, que nous reconnûmes être un homme, quand il fut à notre portée, était grotesquement empaqueté dans une robe d'iman, et portait à ses pieds des chaussures de courrier, toutes poudreuses. Une voix sortit de ce paquet en nous abordant, et nous dit : Le caractère de ma chaussure ne s'accorde pas *trop bien* avec celui de mes habits, j'ai su néanmoins accommoder tout cela dans le monde d'où je sors. Je me suis aperçu qu'on ne réussissait à y faire son chemin qu'en courant; j'ai retroussé ma robe d'iman, j'ai chaussé les babouches que vous me voyez, et je me suis mis à la piste de la faveur des divers califes sous lesquels j'ai vécu. Mes peines n'ont été perdues auprès d'aucun des trois. L'un me fit premier iman de la grande mosquée de Bagdad; l'autre me nomma son grand-vizir; enfin je fus réellement calife sous le nom de favori du troisième. J'avouerai que je n'ai pas couru si long-temps sans faire quelques faux pas; et que plus d'une fois, pour abréger la route, je me suis vu forcé de prendre des chemins détournés où je me suis un peu sali; mais ma robe doit couvrir tout cela. Votre pont aigu ne sera pas, au surplus, le premier chemin glissant que j'aurai su traverser sans accident fâcheux. Pour peu qu'on vive à la cour, on apprend bientôt les règles de l'équilibre.

Je vous souhaite un bon voyage, dit Izrafiel, mais je pense que vous feriez bien de quitter votre robe avant que de l'entreprendre ; le moins d'embarras possible est le meilleur dans un passage aussi périlleux que celui que vous allez tenter. A ces mots, et malgré les violens efforts de l'Iman pour empêcher sa robe de s'ouvrir, elle se trouva enlevée, et nous laissa voir un corps d'homme tout couvert de caractères d'écriture qui m'étaient inconnus. L'ange lut à haute voix ce qu'ils signifiaient. Sur le front était écrit : *hardiesse ;* sur les joues : *impudeur* ; autour des yeux : *hypocrisie ;* sur le bord des lèvres : *adulation, intrigue* ; sur la poitrine : *honneurs, richesses* ; sur le cœur il n'y avait que ce seul mot : RIEN. Homme de bien, dit Izrafiel, je ne doute pas qu'avec les talens que vous possédez, vous ne parveniez facilement à faire disparaître ces vilains mots qui sont inconnus dans le paradis, et où il ne conviendrait pas de les introduire. Je vous conseille donc d'aller faire une ablution préalable dans le fleuve, et d'y demeurer jusqu'à ce que vous soyez entièrement pur. L'Iman ne répondit que par une laide grimace, et fit d'assez bonne grâce la culbute dans les flots, où il fut aussitôt harponné par les démons. Il est probable, si l'on cabale encore aux enfers, qu'il s'y sera fait promptement des protecteurs.

Un lettré de la Chine succéda à l'Iman. Il portait autour de lui plusieurs outres plus ou moins gonflées. Quel était ton emploi sur la terre, lui demanda Izrafiel ? Hélas ! monseigneur, répondit le lettré, après avoir fait vingt-quatre grands saluts, à chacun desquels il toucha la terre avec son front, vous voyez toutes ces outres ; elles renferment une certaine substance, ou pour mieux dire un certain fluide extrêmement subtil et léger, qu'on appelle *flatterie*, en langage chinois. J'avais résolu de m'établir marchand de cette denrée, qui est

fort recherchée par nos grands seigneurs, et dont plusieurs de mes confrères faisaient un débit considérable et très-productif. Mes soins n'eurent pas le succès qu'ils méritaient. Je vidai successivement plusieurs de mes outres à diverses personnes d'un rang très-éminent, et que la voix publique annonçait en faire une grande consommation; mes avances furent toutes malheureuses, et je ne pus obtenir une seule pièce de monnaie de gens à qui j'avais si libéralement distribué ma marchandise. Il est vrai que plusieurs fois, en échange, on me renvoya d'un autre vent, à-peu-près de la même qualité que le mien, et qu'on appelle, en termes vulgaires, *remerciemens*, *protestations*, etc. Mais tout cela est une nourriture qui profite beaucoup aux riches, et ne vaut rien pour nous autres pauvres lettrés; aussi la libéralité de ces bons seigneurs n'empêchait-elle pas mes entrailles de crier la faim. Je crus qu'un dernier effort me sauverait. Un homme de la province de Pé-ché-lé, qui, de simple cureur d'égouts, était parvenu tout-à-coup, on ne sait trop comment, à une fortune immense, et scandalisait toute la ville de Nanking par l'étalage d'un luxe sans bornes, me parut être envoyé par le prophète pour mettre un terme à ma misère. Je recueillis donc le peu de forces qui me restaient pour emplir avec soin la plus belle de mes outres, dans l'intention de l'offrir au riche Pé-ché-léen. Comme j'étais sur le point de recueillir ce premier fruit de tant de peines, l'ange de la mort est venu me surprendre au milieu des plus rians projets. Il est vrai que je ne saurais dire bien précisément à votre excellence si c'est le jeûne forcé que j'observais depuis si long-temps, ou la joie d'être à la veille de le rompre, ou la déroute générale qui m'a conduit ici; peut-être sont-ce ces trois causes à-la-fois. Le fait est que m'y voici; et si votre grandeur veut bien me laisser passer et m'aider de son puissant secours pour entrer dans

le paradis, qu'elle jugera sans doute que j'ai bien gagné par les tourmens sans nombre qui m'ont affligé durant ma vie, je la prierai d'accepter, comme une marque de ma reconnaissance, cette belle outre que je destinais au parvenu de Pé ché-lé. Le lettré, à ces mots, fit soixante nouvelles salutations encore plus profondes que les premières. Izrafiel lui répondit : Mon ami, je suis reconnaissant du présent que tu veux me faire ; mais garde ton outre : si tu es trop maladroit pour traverser le pont, elle pourra t'aider à surnager.

Le lettré partit avec son outre, et fit place à un Egyptien. C'était un homme que le sultan de ce pays avait chargé de recevoir les impôts publics. Il n'était pas d'une moindre grosseur que le roi Mogol; mais la cause de son embonpoint n'était pas la même. Le trou que je lui fis au ventre avec mon petit poinçon, ne laissa sortir que du sang. C'était celui des malheureux dont il avait dévoré la substance. Le receveur alla tenir compagnie à sa majesté Mogole, à l'Emir, à l'Iman et au lettré chinois.

A la suite de l'Egyptien se présenta un poète persan, célèbre par ses larcins littéraires. Sur ses vêtemens pendait une quantité si prodigieuse de petits morceaux de papiers, qu'on n'apercevait plus l'étoffe, ni de sa robe, ni de son caleçon. Tout ce papier était couvert de vers et de prose. On lisait dessus les passages ou les pensées que le poète avait dérobés à ses confrères. Une conscience si chargée ne l'empêcha pas néanmoins de traverser le pont d'un pas fort leste et fort assuré. J'allais interroger l'ange noir à mon tour pour lui demander comment il pouvait se faire que le paradis fût d'un si facile accès à un larron de cette force; mais il prévint ma question, et me dit : S'il fallait condamner au feu de l'enfer tous ceux qui ont de semblables délits à se reprocher, aucun poète n'entrerait dans le Ciel; cependant ils y sont nécessaires. Les plaisirs de

Digitized by Google

l'esprit ne font pas moins partie des délices que l'apôtre de Dieu a promises à ses élus, que les plaisirs des sens. Pourvu qu'un poète n'ait pas consacré ses talens à rendre le vice aimable, à répandre l'impiété sur la terre, et à louer les actions criminelles ; s'il a, au contraire, encouragé ses lecteurs dans la pratique de la vertu, nous passons sur ces pécadilles du métier, dont les sifflets ont déjà fait justice.

Je ne finirais pas de vous raconter, continua Nadir, tout ce que j'ai vu dans cette longue journée du jugement qui dura mille ans, comme il avait été révélé à Mohammed. Les torrens des générations qui s'étaient succédées sur la terre, depuis l'origine du monde, s'écoulèrent devant moi ; les bêtes qui étaient ressuscitées en même temps que les hommes, remoururent, à l'exception de l'âne d'Esdras, du chameau de Mohammed, et de quelques autres qui entrèrent dans le paradis, et je demeurai seul au milieu de la vaste et silencieuse solitude de l'univers, l'imagination toute pleine du terrible spectacle auquel j'avais assisté, et frappé de terreur par le souvenir du petit nombre d'élus qui avaient traversé le pont. L'ange noir alors se tourna de mon côté ; mais je ne pus entendre ses paroles. La frayeur qui s'empara de moi fut si forte, que je me laissai tomber presque sans connaissance : la secousse me réveilla. Loué soit DIEU, et Mohammed son prophète !

DES DÉSORDRES ACTUELS DE LA FRANCE ET DES MOYENS D'Y REMÉDIER.

Par M. le Comte DE MONTLOSIER.

(Premier Article.)

Lorsqu'on lit cet ouvrage, et que l'on ajoute à l'impression que l'on en reçoit le souvenir du rôle honorable et, si l'on peut le dire, suranné que M. de Montlosier a joué depuis le commencement de la révolution française, on

se représente ce brave gentilhomme comme une de ces monnaies antiques fortement frappées, autrefois d'une grande valeur, encore précieuses par la matière, mais qui n'ont plus et n'auront plus de cours. Ce sont des trésors de cabinet.

M. de Montlosier est le noble par essence et par excellence. Plein de respect pour ses ancêtres et d'admiration pour les mœurs, les lois, la science du vieux temps, il voudrait y ramener la génération actuelle; il ne pense pas que les causes n'ont pu demeurer toujours causes, et que c'est précisément parce qu'elles ont agi qu'elles ont été remplacées par leurs effets.

Cette vérité simple est d'une application universelle. Que l'on suive le cours d'un fleuve depuis sa naissance, au sein des montagnes, jusques à son embouchure au sein des mers, on verra la progression des effets que son mouvement produit sur les masses qu'il rencontre ou qu'il entraîne. D'abord des roches épaisses, anguleuses, informes, sont irrégulièrement semées sur le lit du torrent; et ces roches sont presque toutes aussi différentes de nature que de forme et de grosseur. Chacune, selon la montagne d'où elle est descendue, est composée d'élémens particuliers. Plus loin, les roches ont déjà moins d'aspérité, moins de volume, et elles sont plus mélangées; sur cette plage repose la même quantité de matière, ou même une plus grande quantité; mais elle est plus pressée, plus entassée; il y a moins de vides pour le contact de l'air et pour le passage des eaux. Plus loin encore, ce genre de progrès augmente, et il augmente sans cesse. Enfin les masses particulières ont disparu; brisées par les chocs sans nombre qu'elles ont éprouvés, elles ont versé leurs élémens dans la masse générale, qui les a tous absorbés et confondus.

Le temps est le fleuve des sociétés humaines; les hommes en sont les élémens.

Quelle puissance pourrait contraindre une nation à remonter le fleuve du temps? et lorsque son cours long et rapide a rompu tous les rangs, toutes les classes, toutes les masses particulières, qui pourrait retirer chaque individu, ou chaque famille, de la masse générale, et les faire rentrer, par une forte union, à un certain nombre d'autres individus, ou d'autres familles, dans l'état d'agrégation, de corporation? Une telle opération sera à jamais impossible: elle sera à jamais combattue par les lois éternelles de la nature et du mouvement.

Digitized by Google

Pour les nations, comme pour les individus, l'art de se rendre, sinon toujours satisfait, du moins résigné et paisible, c'est de bien connaître ce qui doit nécessairement arriver, ce que rien ne pourrait empêcher, et d'y conformer d'avance ses vœux, ses projets et son attente; d'où l'on doit conclure combien la science réelle, combien la connaissance de la vérité est nécessaire à la sagesse politique. Elle l'est encore plus qu'à la sagesse individuelle; car l'individu n'a que des relations bornées et ordinairement simples; les nations très-avancées en civilisation ont des rapports très-étendus, très-multipliés et très-compliqués. C'est ce que l'on oublie sans cesse. En parlant de la France, de ses besoins politiques, des institutions qui lui conviennent, on la considère toujours comme un corps isolé.

Mais la nation française fût-elle, en ce moment, libre de toute action ou réaction étrangère, fût-elle déposée à la surface d'une île environnée de barrières impénétrables, la véritable politique, la politique fondée sur la connaissance des lois éternelles, n'en ordonnerait pas moins de considérer les Français, non dans l'état où ils furent, mais dans l'état où ils sont; de considérer cet état lui-même comme le fruit du temps, comme le fruit de tous les états par lesquels le peuple français a successivement passé; enfin de prévoir d'avance l'état inévitable auquel le peuple français doit parvenir, afin de n'instituer que ce qui peut l'y conduire, et d'éviter ce qui, sans arrêter sa destination, ne pourrait que la choquer, par conséquent prolonger les souffrances de ce peuple, entretenir ou même augmenter son agitation.

Il est vraisemblable qu'un traité de politique réelle, de politique fondée sur les lois éternelles du mouvement et de la nature, éclorra des circonstances critiques dans lesquelles l'Europe, et plus particulièrement la France, se trouvent engagées. L'expérience est aujourd'hui si pressée, si frappante, les lumières si répandues, les bons esprits si nombreux! On voit les opinions saines, les opinions naturelles faire des progrès si rapides! Telle pensée, vraie et profonde, qui, l'année dernière, était traitée ou de chimère, ou de paradoxe, ou de blasphème, est aujourd'hui hautement défendue, justifiée, propagée; d'excellens écrivains s'accordent pour la développer, pour la démontrer; l'opinion générale en vient jusques à la recevoir pour ce qu'elle est, c'est-à-dire, pour évidente, pour indubitable, par conséquent pour éminemment sociale

et utile; ses anciens agresseurs se rendent, ou se taisent, ou ne sont plus écoutés.

Au premier rang parmi ces pensées destinées à devenir bientôt générales et vulgaires, est celle-ci :

La révolution française fut, il a vingt-six ans, une *œuvre nécessaire*, tentée par un effort très-noble, très-modéré, que dirigeaient les meilleurs esprits, les hommes les plus estimables, sous l'impulsion très-prononcée de l'opinion publique. Cette œuvre nécessaire fut inconsidérément entravée; ne pouvant reculer, elle brisa ses barrières, elle s'arma *d'irritation nécessaire* pour pouvoir les briser.

Que l'homme enfermé dans un édifice sur lequel la foudre tombe, s'épouvante et gémisse de ce que cet édifice est renversé, ses plaintes sont un soulagement auquel la nature l'invite; mais pendant qu'il construisait sa demeure sur un lieu élevé, des hommes éclairés et prévoyans lui avaient dit : Afin de jouir des précieux avantages d'un air pur et d'une vue étendue, vous placez votre asile dans les hautes régions de l'atmosphère : prévenez, sur votre tête, l'accumulation des matières orageuses. Il est des moyens de donner un écoulement insensible à ces matières; employez les : une précaution douce et soutenue détournera de grands malheurs.

Ces conseils de la raison et de l'expérience avaient été imprudemment rejetés; il avait fallu de violentes catastrophes pour montrer combien ils étaient en eux-mêmes vrais et salutaires.

Heureux aujourd'hui si les Français s'accordent enfin pour les suivre, et si les circonstances dont ils gémissent ne mettent point d'invincibles obstacles à la recomposition sage et prudente de leur édifice social! Il vaut mieux détourner de telles craintes et supposer qu'ils sont réellement les maîtres de leur sort. Dans cette supposition encourageante, il faut encore que les hommes judicieux, que les bons citoyens se hâtent de faire entendre, et le plus fortement possible, la voix de la raison et de la prévoyance; il faut qu'ils arrêtent, de tout leur zèle, les impulsions rétrogrades que peut-être un trop grand nombre d'hommes, aujourd'hui, veulent donner à l'opinion publique et à l'autorité. Parmi ces hommes d'une intention ou d'une opinion qui pourraient devenir si fatales, il en est qui méritent de grands égards. Je m'empresse de nommer sur-tout M. de Montlosier, homme vertueux, fier, courageux, réellement noble de naissance, d'ha-

bitudes et de caractère : on ne doit le combattre qu'avec respect ; mais on doit le combattre, et à cause même du respect qu'il imprime. Généreux défenseur de choses tombées, il prend, pour les relever, ou du moins pour les faire regretter, un ton de chaleur qui intéresse : séduction dangereuse ! car, malgré les progrès de la raison publique, il est encore bien des hommes moins éclairés que généreux.

Je me propose de réfuter les principales assertions ou opinions de M. de Montlosier ; je me borne aujourd'hui à l'une des plus frappantes.

« Le tableau de la France actuelle, dit M. de Mont-
» losier, peut se partager entre deux efforts continus ;
» celui de la révolution, à l'effet de s'emparer de
» Louis XVIII et de le changer en elle, et celui de
» Louis XVIII, à l'effet de s'emparer de la révolution et
» de la changer en lui. Si la révolution conserve dans
» l'Etat une ombre de prépondérance, l'issue n'est pas
» incertaine. Honteuse de son illégitimité auprès d'un
» trône légitime, elle se fera, n'en doutons pas, une
» armée de tous les orgueils blessés, une puissance de
» toutes les hontes ; elle brisera à la fin une tête avec
» laquelle tout son corps se trouvera en discordance. Elle
» appellera alors sur le trône une illégitimité quelconque,
» à l'effet de consacrer toute son illégitimité. »

La teinte paradoxale de ce paragraphe résulte de ce que M. de Montlosier, ainsi que plusieurs autres écrivains, confondent encore la révolution avec les armes terribles dont elle s'est servie et les coups affreux qu'elle a frappés. La révolution, considérée en elle-même, ne peut pas être *honteuse de son illégitimité*, car elle n'est rien moins qu'illégitime. Tout ce qui est nécessaire a éminemment le caractère de légitimité. La révolution, puisque vous la personnifiez, fut désolée des résistances qui lui furent opposées, et aujourd'hui elle gémit des maux et des excès qui furent produits par cette résistance. Ramenez-la à sa naissance, placez-la sous l'égide d'un prince, à-la-fois ferme et éclairé, elle croîtra et s'affermira sans secousse ; la génération actuelle jouira de ses bienfaits et n'aura rien à lui reprocher.

Si la révolution est le *corps* de l'opinion nationale, Louis XVIII en est la tête ; et, au lieu de la *briser*, elle conservera soigneusement cette tête qui lui convient et à qui elle convient ; elle la défendra avec ardeur contre toutes les atteintes qu'on voudrait lui porter.

Si la révolution, ainsi réduite à son essence primitive,

Digitized by Google

ne conservait point dans l'Etat, je ne dis pas seulement avec M. de Montlosier, *une ombre de prépondérance*, mais une prépondérance absolue, je penserais comme cet écrivain, mais dans un autre sens, que *l'issue n'en serait pas incertaine;* l'agitation, la discorde, la faiblesse, se maintiendraient dans l'Etat jusques au moment où cette prépondérance serait acquise. Mais par le concours du Roi, elle est manifestement prépondérante; espérons le retour de la force et de la tranquillité.

Ajoutons maintenant que non-seulement la révolution, dans son essence primitive, doit l'emporter, mais qu'on ne peut la séparer des résultats, même exagérés, qu'on l'a forcée d'obtenir. La puissance des intérêts humains a maintenant identifié ces résultats avec elle. Ces maux cruels, ces changemens violens, ces spoliations si dures, dont il est bien naturel aux victimes de se plaindre, sont le produit d'une lutte que la révolution n'a point appelée, qu'elle a évitée le plus long-temps possible, mais dans laquelle elle ne pouvait manquer de vaincre. Toute nécessité étant légitime, la patrie demande aujourd'hui, comme chose légitime, que le vaincu se résigne aux suites de sa défaite. Après une bataille perdue, on ne peut se trouver dans la situation où l'on serait encore si l'on n'eût point témérairement provoqué le combat. Z.

REVUE LITTÉRAIRE.

L'*aspect* de la semaine dernière n'a pas changé en fait de littérature. Il paraît que la saison est favorable aux petits livres, aux petites feuilles, même aux petits hommes, car il pullule des *nains*. A propos de nains, pourquoi donc ces *homoncules* sont-ils taquins, rogues et hargneux, comme le sont en général les petits chiens? Il faudra que je fasse cette question à quelque naturaliste qui se sera occupé des familles des petites bêtes. Je me souviens bien d'en avoir entendu au collége une explication *physiologique* tirée de la situation trop rapprochée de certains organes dans ces petits corps. Je n'ose pas rapporter textuellement les termes *crus*, et bons pour des écoliers, de cette explication; ils blesseraient les lecteurs délicats. D'ailleurs, je ne la crois pas en elle-même très-solide; je la trouve mal sonnante, sentant quelque peu le *matérialisme*, en ce qu'elle suppose une action très-directe de la *matière* sur l'*esprit* qui, étant immatériel, ne saurait

Digitized by Google

être atteint de ces émanations grossières, nonobstant toute prétendue découverte, expérience ou raisonnement contraire des élèves et partisans de la philosophie moderne.

Au reste et en attendant une meilleure solution, comme le *fait subsiste*, il me conduit à une autre idée, et je demande si, de même que de profonds observateurs prétendent lire le caractère des gens dans celui de leur écriture, on ne pourrait pas aussi déterminer les proportions de nos littérateurs, d'après certain air, certaines formes, certain genre d'esprit, dominant habituellement dans leurs ouvrages. Voilà peut-être le principe d'une découverte qui sera véritablement neuve, et dont, pour le moment, je laisse à quelque Lavater le soin de déduire la théorie; me réservant, comme de raison, s'il y a quelque résultat glorieux ou simplement utile, de crier au plagiat et de réclamer le brevet d'invention.

Provisoirement, revenons à nos brochures.

La quatrième édition de l'*itinéraire de Napoléon, de Fontainebleau à l'île d'Elbe*, par M. le comte de Waldbourg-Truchsess, est annoncée comme augmentée de plusieurs faits qui ne sont pas dans l'original.

Le titre de cette brochure est composé avec beaucoup de détail et de précision; il tient toute une page. Nous espérons que nos lecteurs nous pardonneront de nous être exempté la peine de ne l'avoir pas copié dans toute sa longueur. D'ailleurs nous trouvons que sa dimension convient parfaitement à l'importance, sinon de l'ouvrage, du moins des *hauts personnages* qui y sont en scène. Cette brochure est assez connue pour que nous nous contentions de l'indiquer. Nous rappellerons seulement à son auteur que Montesquieu, brouillé avec un de ses amis, prévint le public que s'il lui arrivait d'en parler on ne devrait l'écouter qu'avec réserve. Parmi une foule d'anecdotes d'auberge qui figurent très-bien dans la relation d'un voyage, nous avons remarqué le fait suivant :

En passant à Saint-Maximin, Bonaparte raconta : « Qu'il » y avait dix-huit ans qu'il avait été envoyé dans ce pays » avec plusieurs milliers d'hommes, pour délivrer deux » Royalistes qui devaient être pendus pour avoir porté la » cocarde blanche. *Aujourd'hui*, ajouta-il, *ces hommes* » *recommenceraient les mêmes excès contre ceux qui se* » *refuseraient à la porter.* »

Le maréchal Ney devant les maréchaux de France.

C'est le titre d'un petit écrit simple et sans prétention

dont l'auteur se borne à exposer le précis nu de la vie et des services de ce général.

On y retrouve quelques passages du mémoire de son avocat; mais ceci n'est plus assez littéraire pour que nous nous y arrêtions davantage.

Nuits de l'abdication de Napoléon, avec cette épigraphe: *Revelabo pudenda vestra ; je révélerai vos turpitudes.*

Si en cette matière l'auteur eût entrepris de tout dire, il se serait imposé une rude tâche; mais bien qu'il nous annonce du *scandale*, on pourra trouver qu'il en use avec circonspection, et qu'il ne tient pas tout ce que son titre semblait promettre. Il paraît avoir été attaché au *palais impérial;* c'était un bon poste pour voir et entendre beaucoup de choses. Il confesse aussi avoir quelquefois *écouté aux portes.* On dit que ce n'est pas *très-honnête ;* mais il s'agissait d'affaires politiques et non d'affaires bourgeoises; et en politique, si l'on en croit des *maîtres* qui jusqu'ici s'en sont bien trouvés, la mesure de l'*honnête* c'est l'*utile*. Mais laissons cette question peu importante pour nous autres curieux qui ne cherchons qu'à nous amuser, fût-ce aux dépens de notre prochain. Pour Messieurs du parterre une abdication qui vient dénouer un drame passablement terrible, peut avoir son côté amusant. L'auteur des *Nuits* l'a assez bien saisi. Il nous donne des anecdotes faites pour piquer la curiosité des lecteurs. Sa brochure porte un cachet singulièrement frappant de naturel et de vérité, c'est une qualité assez remarquable pour un ouvrage écrit à la cour; il est vrai qu'à cette cour on jouait la dernière scène, et que l'auteur allait en sortir.

Assez souvent indiscret, il nomme les masques en toutes lettres: quelquefois on ne sait quelles considérations le ramènent à la réserve et à la circonspection, et il ne nous donne plus que des initiales; mais ces légers voiles se soulèvent presque d'eux-mêmes, et l'auteur semble avoir plus pensé à aiguiser qu'à dérouter la malignité.

La physionomie des divers partis qui se disputent l'honneur d'arracher l'abdication de Napoléon est finement indiquée dans cette espèce de drame politique: le lecteur peut y chercher quel est celui qui était chargé des intérêts de la France.

L'Ami du Trône, ou *Recueil d'écrits contre les factieux qui l'ont renversé*, tel est le titre d'une brochure qui vaudra à M. F. G. S., son auteur, beaucoup de suffrages, mais probablement aussi quelques critiques. Indépendam-

Digitized by Google

ment de toute opinion, on doit reconnaître à cet écrivain de la chaleur, de l'entraînement, et cette véhémence oratoire qui part de l'ame et donne au style ce mouvement, cette vie qui caractérisent la véritable éloquence. Sa brochure se compose d'une vigoureuse philippique contre *le Censeur*, d'une exposition non moins impétueuse de la dernière usurpation de Bonaparte, et d'un examen de son acte additionnel sous forme de lettre à M. Benjamin Constant, qui fut, au grand étonnement de l'auteur, l'un des rédacteurs de cet acte.

S'il suffit d'une haine profonde contre les auteurs des maux de la France, pour produire un bon ouvrage, M. F. G. S. a droit de prétendre à cet égard au succès le plus complet; mais si les passions, même les plus excusables en apparence, entraînent toujours au-delà des justes bornes ceux qui s'abandonnent à leur violence aveugle et sans frein, il sera à craindre que *L'Ami du Trône* ne se montre pas toujours un ami sage et sûr, et plus d'une fois la voix de la raison, s'il veut l'écouter, devra modérer la fougue de son zèle. Il nous a paru que dès son début il se mettait dans une position fausse. Il veut, dit-il, et son but en lui-même est louable, combattre tous ceux qui, *sous un masque ou sous un autre, tenteraient* de troubler la tranquillité de la patrie, *dans ce moment où de nouveaux agitateurs, malgré la chute et la captivité de leur chef, se prévalent de la bonté du Roi pour préparer de nouveaux troubles.*

Il nous est difficile d'accorder à l'auteur cette *supposition*. Non, Bonaparte ne peut plus être le chef d'aucun Français: ce n'est pas seulement l'Océan, c'est une mer de sang, c'est un gouffre de ruines qui s'ouvre désormais entre nous et lui. Supposer gratuitement des partis, appeler contre eux les haines et les vengeances, c'est donner le signal d'une guerre sans paix, c'est éterniser les troubles et les discordes. Si l'espace nous le permettait, nous citerions le portrait vigoureux que l'auteur trace de Bonaparte, nous louerions sans aucune restriction la solidité des observations par lesquelles cet auteur combat les principes équivoques qui ont présidé à la rédaction du fameux acte additionnel, et nous nous étonnerions franchement ensuite que celui qui, dans cet écrit, défend victorieusement les maximes d'une liberté sage, sous l'égide constitutionnelle des lois, ait pu tracer les lignes suivantes:

« Imprudent et généreux monarque, si la loi ne frappe » pas, *les vengeances puniront*, et vous aurez la douleur

» d'avoir provoqué par une clémence inhumaine des réac-
» tions cruelles.... Trop digne fils d'Henri IV, rappelez-
» vous la fin tragique du bon Roi. Les princes qui savent
» punir règnent heureusement. Les plus horribles cata-
» strophes sont trop souvent le prix de l'excessive in-
» dulgence. »

Nous pourrions demander à l'auteur si, à Constantinople, les sultans règnent si *heureusement*, et si leurs fréquentes *catastrophes sont le prix* de leur *indulgence*; nous le prierions de nous dire s'il pense que ce Grand Henri ne se connut pas autant que lui en l'art de régner, et nous lui opposerions l'autorité de ce prince, lorsqu'en publiant l'Edit de Nantes il disait : « Que nos malheurs » passés nous servent de leçon pour le présent et *pour l'a-* » *venir!* N'avons-nous pas assez versé de sang ? N'avons- » nous pas assez souffert ?... C'est être *impie*, *injuste* et » *sans foi* que de souhaiter une guerre civile. » Enfin, nous pourrions lui faire observer qu'il n'est peut-être pas très-adroit, pour *sa cause*, de rappeler *la fin tragique du bon Roi*, puisqu'elle fut l'ouvrage de ce même *esprit de vengeance*, *d'intolérance*, *de proscription*, que des passions tout au moins bien imprudentes, voudraient aujourd'hui ramener en France, sans penser qu'il ne peut convenir ni à la justice ni à la grandeur d'un Roi, père de son peuple, de lui proposer de régner sur des cadavres et au milieu des débris. Mais nous aimons mieux opposer à M. F. G. S. un autre écrit qui vient aussi de paraître, et qui, sous le titre de *Clémence et Justice*, proclame des maximes de gouvernement que nous invitons *l'Ami du Trône* à méditer.

« Une liberté sage et bien ordonnée, y est-il dit, est
» le besoin des ames généreuses, elle est le vœu de tous
» les Français (même de l'*ami du trône*). Les mauvais
» princes se vengent, mais les grands Rois oublient et
» pardonnent... Ils ne sont pas *amis du prince*, ceux qui
» lui *conseillent des actes contraires à sa justice*, *à sa*
» *dignité*, *c'est-à-dire à ses intérêts*. Par exemple,
» l'homme qui aurait fait entendre le mot *vengeance*,
» *réaction*, aux portes du Louvre, lorsque Henri IV y ren-
» trait, cet homme eût été assurément l'ennemi de la
» gloire et des intérêts de son prince. A force de géné-
» rosité et de clémence, Henri triompha sans retour,
» comme le dit ingénument Amelot, de la *mauvaiseté des*
» *temps et avide cruauté* des malveillans et courtisans qui
» se disaient ses amis, et étaient au contraire ses plus

» dangereux ennemis... Si Henri IV eût permis à ses
» plus zélés serviteurs de s'abandonner aux vengeances;
» s'il n'eût pas observé et fait observer religieusement
» ses promesses de pardon, d'oubli du passé, ce prince
» et son auguste maison eussent vraisemblablement perdu
» pour jamais la couronne de France. »

Le *Dictionnaire des immobiles* nous arrive : honneur, pour la rareté du fait, au *Dictionnaire des immobiles* ! enfin, tout n'est donc pas *girouette* dans le monde. Mais aussi, quel petit nombre d'exceptions ! Ce dictionnaire est en 38 pages et en 17 articles. Mais j'y vois l'*armée* et la *nation*. Oh ! voilà deux assez beaux *collectifs* ! l'une toujours fidèle à la gloire, l'autre triomphant de tous les excès, et atteignant, à l'abri du trône légitime et constitutionnel, une organisation sociale faite pour accorder la puissance du prince avec la liberté des citoyens. Certes voilà plus d'*immobiles* que ne nous en promettaient les dimensions du dictionnaire : voilà de quoi faire honte aux *girouettes* : ce sont elles qui sont hors de ligne. La plupart, assure-t-on, commencent à le sentir; elles sont fatiguées de leur mobilité, et dès qu'elles verront le baromètre du Luxembourg et du palais du Corps législatif au *beau fixe*, elles saisiront elles-mêmes cette occasion de s'arrêter.

M. le lieutenant-général Carnot publie *l'Exposé de sa conduite politique depuis le 1er juillet* 1815. Mis sous la surveillance de la police générale jusqu'à ce que les deux chambres aient statué ultérieurement sur son sort, l'auteur entreprend de prouver qu'il n'a pas mérité de perdre l'estime dont le public l'a toujours honoré. Il fait observer que, seul des ministres de Napoléon, il a été compris dans l'ordonnance du 24 juillet, et pense cependant que tous ont partagé sa fidélité à remplir les mandats qui leur avaient été confiés ; qu'ils ont tous eu le même but, celui de sauver la France d'un démembrement, et Paris de sa destruction. Il croit pouvoir attribuer l'exception qui le met hors de la clémence royale au fameux Mémoire qu'il rédigea en 1814, et il fait observer que ce Mémoire n'était point destiné à être publié; qu'on l'a fait imprimer sans son aveu, malgré ses réclamations, et que le ministre de la police même lui a avoué *qu'il y avait consacré une somme de* 1500 *fr.* Après avoir rappelé et le but et l'esprit de son Mémoire, et démontré toute la légèreté ou la fausseté des imputations auxquelles il a donné lieu, M. Carnot ajoute : « Pourquoi faut-il que ce soient presque tou-

Digitized by Google

» jours ceux qui font entendre des vérités salutaires, qui
» soient en haine aux agens du pouvoir, tandis que les
» apôtres du mensonge, pourvu qu'ils sachent emmieller
» leur coupe empoisonnée, en sont favorablement
» écoutés? » Discutant ensuite quelle part on voudrait lui attribuer aujourd'hui dans le retour imprévu de Napoléon, il cite divers faits qui prouvent que loin d'y participer, il a pensé et dit à des personnes de la cour, que cette téméraire entreprise serait étouffée en naissant, si le Roi voulait s'attacher fortement aux défenseurs de la constitution et sacrifier ses ministres, qui avaient fait tous leurs efforts pour égarer la marche du gouvernement. Ici, tout lecteur dira, sans doute, pourquoi M. Carnot, pensant ainsi, a-t-il accepté la place de ministre de Bonaparte? Il sent que l'objection est pressante, et voici sa réponse: « Pour-
» quoi, d'abord, ne fait-on pas la même question aux
» autres ministres?.... Devait-il ensuite, en refusant,
» s'exposer à passer dans l'opinion pour un mauvais
» citoyen, ou bien, investi de la confiance du chef de
» l'Etat, travailler à le précipiter du trône? » Enfin, il convient qu'en acceptant le ministère, il a cru y être utile à son pays; que sur-tout il y a été engagé par l'illusion que les circonstances du retour de Bonaparte ont produite sur son esprit, en y faisant naître la persuasion qu'un événement si extraordinaire, une tentative si démesurée, n'auraient pu avoir lieu, s'il n'y avait eu à cet égard un consentement tacite, du moins des principales puissances de l'Europe...

L'ouvrage contient une foule de détails infiniment curieux sur les rapports de l'auteur avec Napoléon, et que nous sommes forcés d'omettre; il est terminé par l'exposé de tous les efforts du gouvernement, dont il était membre, pour sauver Paris, où le maréchal Blucher voulait entrer sans capitulation, et en faisant l'armée prisonnière. La suspension d'armes que le gouvernement négociait, n'avait, dit-il, d'autre but que de faire rentrer la ville sous l'obéissance du Roi, sans effusion de sang; tandis que les alliés, qui étaient censés agir au nom de ce prince, poussaient les Français au désespoir, en les plaçant entre le déshonneur de se rendre à discrétion, et la nécessité de s'ensevelir sous les ruines de la capitale. M. Carnot s'attache à démontrer qu'une défaite complète des alliés sous Paris était impossible; et comme une bataille perdue entraînait la destruction de la capitale, il conclut qu'on ne peut lui imputer le rôle de ligueur, et que le,

Digitized by Google

fils de Henri IV ne peut lui savoir mauvais gré de ce qu'il a concouru à lui épargner la douleur de ne retrouver, à la place de sa bonne ville de Paris, que des décombres et le deuil universel.

Cette brochure, quelque opinion qu'on se soit faite de son auteur, est extrêmement curieuse, et pour le temps où elle paraît, et à cause du rôle qu'a joué celui qui la publie.

Terminons notre revue de ce jour par *les armées françaises depuis le commencement de la révolution jusqu'à la fin du règne de Bonaparte*.

« Puisque la bataille de Waterloo, disent les éditeurs » de cet intéressant recueil, semble avoir fait oublier à » l'Europe qu'il existe des armées françaises, il est du » devoir d'un Français de le lui rappeler, et il y a peut- » être quelque mérite à choisir cette circonstance pour » le faire. »

Oui, nous sommes forcés de l'avouer, il y a peut-être aujourd'hui quelque courage à défendre la gloire de l'armée, la seule qu'aucun parti ne puisse contester, la plus entière qui nous reste, même après les efforts de la fortune contraire pour l'obscurcir un instant; mais nous accorderons moins aisément aux éditeurs, que la bataille de Waterloo ait fait oublier qu'il existât des armées françaises, et nous croyons au contraire que tout ce qui se passe depuis cette époque, prouve irrésistiblement qu'on ne s'en souvient que trop bien.

Ce recueil est comme l'esquisse d'un grand monument que l'histoire élevera à nos braves. Il intéresse trop de monde pour ne pas obtenir un grand succès. Il est terminé par une table chronologique des principaux événemens de la guerre depuis 1792.

Cette table, très-commode, devenait indispensable, car l'imagination et la mémoire commençaient à se perdre dans cette forêt de lauriers.

— L'Athénée royal de Paris, sur le point de commencer ses travaux, s'occupe en ce moment de la composition du professorat pour l'an 1816. Le programme paraîtra très-incessamment.

Digitized by Google



POÉSIE.

ODE

CONTRE LES DÉTRACTEURS DE LA POÉSIE.

A M. D. D. L*****

O toi, qui jeune encor, sur les bords du Permesse,
Goûtes de l'art des vers la sainte et pure ivresse,
Garde-toi de tarir la source du bonheur.
Du vulgaire ignorant le plaisir est l'idole,
Laisse-lui sa chimère et son succès frivole ;
Au seul enthousiasme abandonne ton cœur.

Le laurier du poète est l'arbre de la gloire,
Lui seul du sombre oubli défend notre mémoire.
Bientôt l'astre du jour luira sur ton tombeau.
Qui pourra du passé soulever les ténèbres?
Les titres fastueux et les pompes funèbres
N'offriront à la mort qu'un triomphe nouveau.

Que sont-ils devenus ces savans, ces faux sages,
Qui du monde idolâtre usurpaient les hommages?
Le temps a fait un pas, et leur gloire n'est plus.
Ils disaient : « Loin de nous l'ivresse de la lyre,
La raison à jamais assure notre empire. »
Ils disaient..... Leurs écrits, leurs noms sont disparus.

Vois-tu briller au loin le temple du génie?
Vole, la gloire est là pour honorer ta vie ;
A ta courte existence attache un souvenir.
Le succès d'un moment n'est qu'un succès stérile,
Le grand homme dédaigne un triomphe facile,
Et pour lui le présent enrichit l'avenir.

L'éclair brille, et soudain disparaît dans la nue.
La plante du désert vit et meurt inconnue.
Ainsi, faibles mortels, s'écoulent nos instans.
Croit-on qu'un vain éclat prolonge l'existence?
Non. Tout périt, le rang, les titres, la puissance ;
Et le poète seul échappe aux coups du temps.

Digitized by Google

Ô toi qui sur tes pas enchaînais la victoire,
Invincible guerrier, noble amant de la gloire,
Tu crus placer ton nom dans l'obscur avenir;
Ta puissance a croulé sur sa base fragile,
Le temps, la faux en main, s'enfuit d'un vol agile,
Et ton règne effacé n'est plus qu'un souvenir.

Où sont tous ces palais qui pesaient sur la terre?
Quoi! rien n'atteste plus ta grandeur passagère!
Le sépulcre où tu dors gît sous l'humble buisson.
Ton marbre ambitieux ne dit plus ta puissance.
Le voyageur en vain le contemple en silence,
Déjà la ronce avide a dévoré ton nom.

Ah! tel n'est point ton sort, enfant de l'harmonie!
Tu te vois oublié, dédaigné dans la vie;
Mais ta palme tardive ombrage ton cercueil.
Le temps ajoute encore à ta gloire immortelle;
Et lorsque tu n'es plus, l'envie emprunte d'elle
Son éclat, son renom et son ingrat orgueil.

EDOUARD RICHER.

FRANÇOIS PREMIER.

Romance héroïque.

« Tout est perdu, disait, dans son malheur,
» Ce Roi que trahit la fortune;
» Tout est perdu, Madame, hormis l'honneur,
» Hormis le jour qui m'importune!
Bon chevalier qu'égare la douleur,
Rappelle ton mâle courage!
Malgré le sort et son outrage,
Rien n'est perdu pour qui sauve l'honneur.

De toutes parts, au bruit de ton revers,
Se réveille ta noble France.
Au cri d'effroi succède dans les airs
Le cri terrible de vengeance!
Pour châtier ton superbe vainqueur,
Un peuple tout entier se lève,
Et chante, en saisissant le glaive:
Rien n'est perdu pour qui sauve l'honneur.

Digitized by Google

Armons nos bras tant de fois triomphans!
Adieu ma femme et mon amie!
Je combattrai pour toi, pour nos enfans,
Je combattrai pour la patrie.
Si je tombais, conserve dans ton cœur
Et mon image et ma mémoire.
Ah! c'est vivre encor pour la gloire
Que de mourir pour la France et l'honneur.

. . . .

. . . .

. . . .

Victoire au brave dont la lance
Défend son roi, la patrie et l'honneur!

Digitized by Google



ENIGME.

Quoiqu'un maître inhumain m'emprisonne et m'enchaîne,
Je suis toujours en mouvement,
Et je me hâte lentement
Sans qu'il me soit permis de jamais prendre haleine.
Je fais, la nuit comme le jour,
Le tour régulier de ma sphère;
Et bien que mobile et légère,
Je trompe peu ceux qui me font la cour.
A ces mots, cher lecteur, tu m'aperçois sans doute;
De ma route tu suis le fil :
Mais s'il en est quelqu'autre moins subtil,
Voici pour lui ce que j'ajoute :
Je visite douze maisons
Où je fais chaque jour une espèce d'entrée,
Et dont les habitans s'empressent, par leurs sons,
D'annoncer aux mortels mon heureuse arrivée. S.

CHARADE.

Mon premier ronge, rampe et se cache sous terre:
Mon second, en rongeant, trotte à rase de terre :
Mon tout vit dans la fange en remuant la terre.

LOGOGRIPHE.

Pour me trouver, lecteur, tu tiendras tout Paris.
Ne t'épouvantes pas, cependant, du voyage ;
Car de mon second pied si tu m'ôtes l'usage,
Au même instant je serai pris.

Mots de l'Enigme, de la Charade et du Logogriphe insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *Tonneau*.
Le mot de la Charade est *Critique*.
Le mot du Logogriphe est *Canidie* où l'on trouve *Candie*.

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'Académie des Beaux-Arts de Florence publie le programme suivant pour le concours qui s'ouvrira le 1er juillet 1816, et auquel sont appelés les artistes de toutes les nations.

Sujet du prix de peinture : OEdipe dans le bois des Euménides, au moment où, embrassant ses filles, que Thésée vient de lui ramener, il exprime sa reconnaissance envers ce roi généreux. (Situation empruntée du quatrième acte de l'*OEdipe à Colonne* de Sophocle.) Ce tableau sera sur toile, large de trois coudées de Florence (5 pieds 4 pouces 8 lignes de Paris), et haut de deux coudées et un tiers.) Le prix est une médaille d'or de la valeur de soixante sequins.

Sujet du prix de sculpture : Dieu, et le chœur des Anges, bénissant Adam et Eve dans le Paradis terrestre; bas-relief en plâtre, de deux coudées de large, sur une coudée un quart de haut. Le prix est une médaille d'or de la valeur de cinquante sequins.

Sujet du prix d'architecture : Une Eglise cathédrale, pour une grande ville, avec deux campanilles au-dessus de la façade extérieure; et, à l'intérieur, un baptistaire, un chœur suffisant pour un nombreux clergé, et tous les accessoires d'usage pour l'exercice du culte catholique. On devra produire tous les dessins nécessaires au développement de la composition. Le prix est une médaille d'or de la valeur de quarante sequins.

Sujet du prix de dessin : Pierre Capponi, déchirant, en présence de Charles VIII, le traité trop humiliant pour sa république, que ce prince prétendait imposer à Florence. Comme un secrétaire de Charles VIII lisait ce traité en présence des députés de la ville, du nombre desquels était Capponi, celui-ci le lui arracha des mains et le mit en pièces, en disant au Roi : *Faites donc battre le tambour, et nous, nous sonnerons nos cloches.* Le prix est une médaille d'or de la valeur de quinze sequins.

— Un chimiste vient de proposer à l'administration militaire des subsistances, à Vienne (Autriche), un nouveau procédé pour la confection du pain de munition. On commencerait par faire saler les farines. Ce moyen contribuerait d'abord à conserver les substances premières; on sait que les farines s'échauffent facilement et en-

Digitized by Google

gendrent ensuite de la putréfaction. Il y a encore d'autres procédés, mais qui tiennent au secret du chimiste. Une commission a été établie pour faire un rapport sur cet objet.

— M. Haydon, célèbre peintre anglais, s'occupe, à Londres, d'un grand tableau représentant l'*Entrée du Christ à Jérusalem*. Le nombre des figures est considérable; plusieurs sont de grandeur naturelle, les groupes sont admirablement composés. Cette production surpassera, dit-on, tout ce qui est sorti du pinceau de M. Haydon.

— La ville de Caen, pour consacrer la mémoire de Malherbe, qui a reçu le jour dans son sein, vient de faire graver une médaille en l'honneur de ce poète célèbre. D'un côté l'effigie de Malherbe s'y trouve représentée; de l'autre on voit une lyre antique, au-dessous de laquelle se lit l'hémistiche fameux de l'art poëtique : *Enfin Malherbe vint*. La gravure en a été confiée à M. Gatteaux fils, ancien pensionnaire de France à l'école de Rome.

— Une nouvelle expérience du parachûte a été tentée le 20 de ce mois, à Paris, et couronnée d'un brillant succès. Cette tentative audacieuse a été faite par une très-jeune personne, la fille de M. Garnerin, physicien. M. Robertson avait dirigé les appareils; M. Garnerin et sa fille avaient préparé le mécanisme du parachûte, par des moyens qui ont donné lieu à un plus prompt développement.

Vers les six heures, la jeune personne s'élance dans son frêle bâtiment; on coupe les cordes et le ballon s'enlève; il est porté bientôt à une grande hauteur par un vent assez fort. Une boîte donne le signal de la séparation du parachûte; le ballon était à la hauteur de plus de douze cents toises, la séparation ne s'exécute pas. On craint que la jeune aéronaute n'ait pas entendu le signal, et qu'elle ne se perde dans les airs; mais tout-à-coup, on voit le ballon se détacher, le parachûte s'ouvrir, et la nacelle descendre majestueusement, légèrement poussée par un vent de Nord-est. L'aéronaute pensait arriver sur les terres près de Neuilly; mais soit qu'elle ait mal jugé sa direction, soit que le vent ait fait dériver le parachûte, M[lle]. Garnerin est descendue sur la Seine entre Neuilly et Puteau. Des bateliers l'ont recueillie et portée chez M. Gaillard, où elle a reçu les soins les plus empressés.

L'aérostat était tombé dans la partie du bois de Boulogne occupée par les Anglais, qui ont coupé le taffetas en milliers de morceaux, sans doute pour conserver chacun un sou-

Digitized by Google

venir de la belle expérience dont ils venaient d'être témoins.

L'ascension a duré neuf minutes, et la descente, dix-sept.

La manière dont Mlle. Garnerin est montée dans l'aérostat, es salutations de son drapeau, le couteau qui lui servit à couper les cordes pour opérer la séparation au signal donné, trouvé dans sa gaîne, le calme de ses esprits, enfin, lorsque les bateliers l'ont recueillie dans la rivière, prouvent autant de courage que de sang-froid dans cette jeune héroïne des airs.

Le Roi et MADAME ont désiré que Mlle. Garnerin leur fût présentée et ont daigné lui adresser les parole sles plus flatteuses.

— M. Poirson, auteur, avec M. Mentelle, de l'institut, d'un globe manuscrit de neuf pieds de circonférence, qui est placé aux Tuileries, vient d'en terminer un nouveau également manuscrit, et dont la circonférence est de quinze pieds. Ce globe, du mécanisme le plus simple et le plus beau, s'ouvre en deux parties qui se réunissent sur l'équateur, sans qu'on puisse apercevoir le point de réunion. Il est construit avec un carton composé de manière à ce que l'impression de l'air ne puisse altérer en rien sa sphéricité.

La partie géographique est d'une précision au-dessus de tout éloge. Le globe est dessiné sur une échelle de 15 minutes, et l'auteur n'a rien négligé pour le mettre au niveau des connaissances et des découvertes géographiques les plus modernes. Tout ce que le dépôt de la guerre en France, l'académie de Saint-Pétersbourg, le dépôt de la marine espagnol, les voyageurs, les géographes, les savans les plus estimés, ont publié de cartes précieuses, a servi de matériaux à son ouvrage. C'est sur-tout à M. le baron de Humboldt qu'il en est redevable. Ce célèbre voyageur lui a confié des cartes inédites et d'un prix inestimable.

Ce globe, en un mot, est, sans contredit, le plus bel ouvrage dont puisse s'honorer la géographie mathématique, et il est glorieux pour les arts et pour la France, qu'un homme ait pu réunir assez de talent et de patience pour ne point avoir été rebuté par des essais long-temps infructueux, et avoir obtenu enfin un résultat aussi satisfaisant.

M. Poirson vient de proposer au ministère de l'intérieu

Digitized by Google

l'acquisition de cet ouvrage qui lui coûte dix ans de travail.

— Le Roi de Naples vient de charger une commission, présidée par le prince Cardito, de proposer, pour ses Etats, un plan complet d'instruction publique.

— La société d'histoire naturelle à Genève a invité les naturalistes de toute la Suisse à se réunir dans une assemblée qui sera tenue à Genève le 5 octobre prochain, dans le but de former une société générale, sous le nom de *Société helvétique pour les sciences naturelles*.

— L'Empereur de Russie a fait remettre au chevalier Ruspini de Pallmall une bague enrichie de diamans, comme une marque de satisfaction, pour la nouvelle invention qu'il a faite d'un instrument propre à extraire les balles des plaies d'armes à feu.

— Le journal de Naples annonce que trois éclipses successives auront lieu dans le cours de l'année prochaine, dont une totale de lune sera visible à Naples, le 10 juin.

— M. le docteur Lisfranc de Saint-Martin vient de reculer les bornes de son art, en trouvant le moyen d'amputer le pied en une minute, dans un point où il fallait, avant lui, presque une demi-heure pour le couper, et où l'on avait renoncé d'opérer, malgré le grand avantage de conserver deux pouces de plus au membre, qui était, pour ainsi dire, réduit au talon quand on l'amputait par la méthode usitée. L'Institut de France a donné son approbation au travail de l'auteur (1).

— Le 10 de ce mois, on a distribué solennellement, à Munich, les prix établis par la Société d'Agriculture pour les cultivateurs ou économes qui se sont le plus distingués pendant le cours de l'année par le perfectionnement et l'éducation du bétail et des abeilles, celui de la culture et du filage du lin, des fourrages, des plantes usuelles, des pépinières d'arbres fruitiers, enfin pour la récompense des valets de ferme intelligens et laborieux. Ces prix consistaient en différentes médailles d'or et d'argent portant des symboles d'agriculture, avec des légendes analogues et le millésime de 1815. Sept hommes distingués par leurs connaissances en agriculture et leur impartialité, ont adjugé les prix, en présence d'un grand nombre de propriétaires fonciers, de curés de campagne,

(1) *Mémoire*, avec planche, suivi du Rapport de MM. les commissaires de l'Institut. Prix 1 fr. 50 c., et 1 fr. 75 c. franc de port. A Paris, chez Gabon, place de l'Ecole de Médecine, n°. 2.

Digitized by Google

d'agriculteurs, et d'un concours nombreux de spectateurs; ils se sont ensuite rendus au domaine royal de Weihenstephan, dont l'administrateur, M. de Schouleutner, a fait voir et essayer plusieurs instrumens aratoires et autres machines d'agriculture de nouvelle invention.

— M. Badeigts-Laborde, marin et habitant du département des Landes, vient de constater par des expériences nombreuses que les arbres résineux de la France pouvaient donner des brais et des goudrons aussi parfaits que ceux qu'on fait venir à grands frais du nord de l'Europe; que nos goudrons nationaux contiennent les mêmes parties constituantes que ceux de Suède, et que leur infériorité ne provient que de l'imperfection des fours où on les prépare, de leur défaut de cuisson, de leur mélange avec certaine quantité d'eau et avec des matières hétérogènes, et sur-tout du manque d'huile essentielle, qui est brûlée dans l'opération de l'extraction des goudrons français; qu'enfin, il est facile de purifier nos goudrons, de manière à les rendre aussi parfaits, et cependant d'un prix inférieur à ceux de Suède.

— La quatrième classe de l'Institut a, dans sa séance du 22, accordé le premier grand prix d'architecture à M. de Dreux, élève de MM. Vaudoyer et Pereier, et le second prix à M. Vincent, élève de M. Peyre neveu. Quatre autres élèves ont obtenu des mentions honorables.

Digitized by Google



MERCURIALE.

Journal de Paris, 17 *septembre*. — Le numéro de ce jour parle de la résistance vigoureuse de Longwy. De pareils traits d'intrépidité ont été nombreux en France dans cette malheureuse campagne, qui n'est pas la moins glorieuse pour notre patrie, quoi qu'en disent certains journalistes, qu'on dirait payés pour dénigrer la France et pour vanter les autres nations.

22 *septembre*. — Voici une expression qu'il est bon de faire remarquer, et dont on vient de stigmatiser le *Journal Général*. Joindre l'ingratitude à l'insulte, c'est *reculer les bornes de la bassesse*. On peut aussi l'appliquer à la *Quotidienne* et au *Nain Vert*. Le même numéro du *Journal de Paris* renferme un article de M. Y., dans lequel il expose avec autant de force que de vérité les droits que réclament la grande majorité des Français, et dont le progrès des lumières ne nous permet pas de nous passer. « Nous sommes attachés à ces principes, dit M. Y., par les sacrifices que nous leur avons faits, par la lutte dans laquelle ils nous ont engagés, par nos combats, par nos malheurs même. »

24 *septembre*. — On lit dans le journal d'aujourd'hui, qu'*Edouard en Ecosse*, joué avec grand succès à Lille, le 19, a offert certaines allusions dangereuses, et tout-à-fait opposées à celles qui, en 1802, firent défendre le même ouvrage. Il est facile de deviner ce qu'un zèle indiscret trouve de dangereux dans cette pièce. C'est l'éloge que fait Edouard des Français. Mais, en vérité, il y a bien assez de Français qui, en ce moment, font le panégyrique le plus pompeux de tous les peuples étrangers, les uns après les autres, pour qu'on nous permette d'entendre un prince anglais faire celui de la nation française.

Le Feuilleton de ce jour renferme la phrase suivante : *génie investigateur des* faiseurs *de* pièces *de* galerie, et l'on ajoute : « Un des attributs *de la muse qu'ils servent* est le *niveau de l'égalité.* » Que M. Martainville consulte

Potier là-dessus, il verra que le *niveau de l'égalité*, ou *l'égalité du niveau* ressemble fort au *cachet du talent*, ou au *talent du cachet*. En fait d'amphigouris, j'aime encore mieux ceux de Potier que ceux de M. Martainville. Je ne sais quelle est *la muse que sert* ce rédacteur; mais à-coup-sûr *cette muse ne le sert pas bien.*

26 *septembre.* — On remarque qu'un journal annonce la suppression du ministère de la police le jour même de la nomination officielle de M. de Cazes à ce ministère. C'est ainsi que la *Quotidienne* nous dit sans cesse qu'il ne faut pas de constitution, tandis que le Roi ne cesse de conserver chaque jour les principes de la charte.

Journal des Débats, 23 *septembre.* — M. T. L. cite aujourd'hui, avec complaisance et avec éloge, cette phrase de M. le comte de Montlosier : « La France ne peut avoir de constitution et de représentation, elle ne peut s'en passer; elle veut effacer tous les rangs par la force, ils reviennent par la nature. » Ah ! M. le comte, vous êtes orfèvre. Mais pouvez-vous dire que la France ne peut avoir de constitution quand le Roi nous en a donné une ! de représentation, quand le Roi vient d'en convoquer une nouvelle ! Ne savez-vous donc obéir aveuglément à un maître que quand il maintient les rangs dont votre caste a le partage exclusif, et ne manquez-vous de respect à votre souverain que quand il se prononce pour les droits du peuple ! Et vous, M. T. L., pouvez-vous citer de pareilles choses ! n'est-ce point assez qu'elles aient été imprimées une fois !

27 *septembre.* — M. C. dit, en parlant de Fleury :

« Ce n'était pas Fleury, ce n'en était que l'ombre. »

Les lecteurs du *Journal des Débats* ne lisent pas un seul article de spectacles, sans s'écrier aussi douloureusement : Ah ! ce n'est plus Geoffroy, c'est M. Duvicquet !

25 *septembre.* — M. H. a reçu une verte semonce de ses collaborateurs, et sur-tout de M. A, pour ses deux articles sur l'ouvrage de lord Blayney. Comment donc ! M. H. ose se permettre, dans le *Journal des Débats*, de venger les Français des reproches aussi ridicules qu'injustes que leur adresse un officier anglais, qui devrait être plus reconnaissant envers eux ! L'esprit et le patriotisme de M. H. contrastent trop avec le ton ordinaire de ce journal. Aussi ne recevra-t-on plus de ses articles, s'il est encore admirateur de son pays. Il ferait perdre à cette feuille la pension qu'elle s'attend à recevoir des

Digitized by Google

Russes, des Anglais et des Espagnols, pour les éloges qu'elle ne cesse de leur adresser.

Le Journal Général, 21 *septembre.* — Il insulte aujourd'hui à la chute d'un ministre, censure amèrement le dernier acte de son administration, et lui reproche les adieux qu'il nous fait. Quand donc le *Journal Général* nous fera-t-il les siens! Nous ne le chicanerons pas sur la manière dont il nous les fera; nous irons même alors jusqu'à le louer.

24 *septembre.* — Le *Journal Général* avoue, aujourd'hui, qu'il lui est échappé *quelques lignes* UN PEU *vives* sur le duc d'Otrante. Ah! Messieurs, vous êtes bien modestes. Je parie qu'un de ces jours *la Quotidienne* va avouer qu'elle est *un peu* méchante, *la Gazette un peu* bête, *le Nain Vert un peu* grossier, et le *Nain Rose un peu* ennuyeux.

25 *septembre.* — On remarque, aujourd'hui, dans le *Journal Général*, la phrase suivante: « La cause sacrée de la légitimité des dynasties sera-t-elle compromise au tribunal des souverains? » N'est-ce pas là plus que de l'impudence? N'est-ce pas vouloir mettre en question ce qui est consacré?

26 *septembre.* — Aujourd'hui M. Salgues donne dans le *Journal Général* un sermon digne du *Mémorial*; celui-ci nous donnera, sans doute, à son tour, une de ces honnêtes calomnies que le *Journal Général* sait assaisonner de tant de douceur et de modération.

Le *Géant Noir* donne à son premier numéro le titre de première noirceur. Il pourrait y joindre celui de première platitude.

Quotidienne, 22 *séptembre.* — Il est impossible de médire de soi plus que ne fait aujourd'hui *la Quotidienne;* elle parle de la charte, « dont nous aurions joui bien plutôt, si des factieux et des hypocrites n'eussent réussi à s'interposer entre le Roi et la nation. » Ah! M. Michaud, quel bel acte de contrition! *La Quotidienne* se donne l'épithète de *lenis.* Elle ne sait sans doute pas bien le latin. Nous lui dirons donc que *lenis* signifie doux et modéré. Est-ce donc là son caractère! Je le demande.

24 *septembre.* — Si *la Quotidienne* se dit quelquefois de dures vérités, elle sait aussi se faire de jolis complimens. Elle loue aujourd'hui le *Nain Vert.* Cela rappelle l'histoire de cet homme qui était à-la-fois curé et maire de son village. En chaire, il recommandait les ordres de M. le

Digitized by Google

maire, et dans ses fonctions municipales il vantait l'excellence des exhortations de M. le curé.

25 *septembre.* — M. A. D. C. parle aujourd'hui de la musique de Grétry, qui est si simple, que chacun dit : *J'en ferais autant.* Quand on lit M. A. D. C., il est impossible de dire *j'en ferais autant*, parce qu'il est impossible d'être aussi niais.

Gazette de France, 22 *septembre.* — On dénigre aujourd'hui la dernière chambre des représentans avec cet esprit de parti qui anime toujours cette feuille. Pour nous, étrangers à tous les partis, nous ferons observer que si elle renfermait quelques vieux démagogues outrés, aucune n'a montré plus d'énergie contre Bonaparte. Elle n'a choisi M. Lanjuinais pour son président que parce qu'elle savait qu'il était l'ennemi mortel de Napoléon, et elle a renvoyé le message d'un chambellan, réclamant pour intermédiaire entre elle et le trône un autre homme qu'un valet.

— Le Journal Général ne veut pas absolument se dessaisir, en faveur de la *Quotidienne*, de MM. Salgues et Colnet. Il dément avec aigreur la nouvelle que le *journal des Arts* avait donnée de cette importante migration. Mais des personnes qui sont dans le secret nous assurent que les deux rédacteurs n'ont consenti à rester au *journal Général* qu'à une seule condition, c'est qu'à l'avenir cette feuille surpassera la *Quotidienne en absurdité.* Pour garantie de la transaction, Mr. O. G. est nommé rédacteur en chef.

Mémorial Religieux. — D'où vient que cette rapsodie prend un ton si rogue et si violent? d'où vient qu'elle a tant de hardiesse? C'est que l'évêque de Monténégro vient de s'emparer, chez lui, de l'autorité suprême. Mais en France, Messieurs du *Mémorial*, on vous empêchera bien aujourd'hui d'imiter le prélat illyrien.

Le Nain Vert vient de grandir encore en méchanceté et en bêtise; il nous prend pour des enfans; il veut nous faire peur en se faisant Géant. Ne sait-il donc pas que Goliath fut terrassé par une main bien plus faible, mais plus adroite que la sienne? — Dans son article sur le changement du ministère, le *Géant Vert* prend pour épigraphe :

... *Uno avulso non deficit alter.*

Pourquoi donc n'a-t-il pas étendu la citation plus loin? Cette réticence n'est pas flatteuse pour le nouveau ministère.

— On peut supposer, d'après les petites méchancetés que le *Nain Rose* dirige contre M. Désaugiers, que ce nouveau directeur du Vaudeville ne s'est pas montré aussi facile que son prédécesseur pour la réception des pièces de MM. Théaulon et d'Artois.

— Première *agréable nouvelle* de la *Quotidienne* donnée à ses lecteurs, depuis qu'elle a paru pour la première fois :

« *M. Martainville, rédacteur, rédigera et signera, à* » *dater du* 1er. *octobre* 1815, *tous les articles concernant* » *les théâtres et les tribunaux.* »

Ce paragraphe en lettres *italiques* (et pour cause) a été placé cinquante-sept lignes avant le suivant, tout bonnement en lettres *romaines* :

« On croit qu'il n'y aura point de traité de paix, pro- » prement dit, mais seulement une déclaration, etc... »

En vérité il n'y a que la *Quotidienne* qui puisse donner avec grâce une *agréable nouvelle*.

— Les troupes du pape seront composées, entr'autres corps, d'un régiment anglais et d'un régiment autrichien, offerts à S. S. par le prince Charles et l'Empereur François II. Pie VII a aussi établi une congrégation militaire; elle est composée de deux généraux, cinq brigadiers, du commandant de la garde nationale, et présidée par un prêtre. On ne parle pas de l'équipement de ces troupes lorsqu'elles se mettront en campagne.

ANNONCES.

Harmonies maritimes et coloniales, contenant le précis des établissemens français en Amérique, en Afrique et en Asie; par P. Labarthe, ancien chef de bureau au ministère de la marine et des colonies, et pensionné de ce département; avec cette épigraphe : *Uno avulso deficit alter.* De l'imprimerie de Didot jeune. Broch. in-8°. Prix, 1 fr. Chez Goujon, libraire, rue du Bac, n°. 33, Warée jeune, libraire, quai Voltaire, n°. 21.

Et A. Eymery, libraire, au Bureau du Mercure.

Le but que s'est proposé l'auteur de cet opuscule est de prouver qu'il existe un rapport essentiel entre la marine et les colonies, et réciproquement entre les colonies et la metropole.

Digitized by Google

Par la marine nous maintiendrons nos établissemens coloniaux, nous faciliterons l'exportation des productions de notre sol et nous ferons des retours en denrées coloniales.

Au moyen des colonies nous obtenons à un prix modéré les denrées que l'habitude a rendues nécessaires, et nous réexportons l'excédent de ces produits coloniaux, ce qui procure une balance favorable à la France.

Tels sont les résultats obtenus antérieurement à 1789 : nous pouvons jouir des mêmes avantages par un régime réparateur et conservateur.

Des Bases d'une Constitution, ou de la Balance des Pouvoirs dans un Etat.

Par Joseph Rey, de Grenoble, président du tribunal civil de Rumilly.

Un volume in-8°. Prix pour Paris 2 fr., et franc de port 2 fr. 50.

A Paris, chez Ledentu, libraire, passage Feydeau, n°. 28.

AVIS.

Le prix de la souscription au MERCURE DE FRANCE est de 5 fr. pour un mois, 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois mois, et 50 fr. pour l'année.

On ne peut souscrire que du premier de chaque mois.

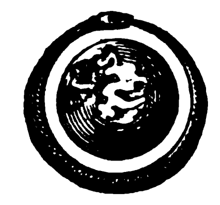
— En cas de réclamation, on est prié de joindre une des dernières adresses imprimées, ou d'indiquer le numéro de la quittance.

Les souscriptions, lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *franc de port*, au directeur du *Mercure de France*, rue Mazarine, n°. 30. — Aucune annonce ne sera faite avant que cette formalité n'ait été observée.

De l'Imprimerie de GUEFFIER, rue Guénégaud.

Digitized by Google





MERCURE

DE FRANCE.

TABLEAU POLITIQUE.

FRANCE.

L'ouverture des chambres législatives, d'abord fixée au 25 septembre, ensuite ajournée au 2 octobre, a été encore différée; mais il est certain qu'elle aura lieu le 7 de ce mois.

Les regards de la France et de l'Europe seront fixés sur ce début, et sur les grandes opérations politiques qui le suivront. Elles seront grandes par leur importance, puissent-elles l'être également par le calme dont elles seront accompagnées, et par les effets qu'elles entraîneront! c'est de quoi la presque totalité des Français forme le désir, et un grand nombre l'espérance. Il est temps de s'entendre; le malheur, quand il est extrême, quand il est national, est une cause et un signal de réunion.

Les Français ont deux points de ralliement, le Roi et la charte constitutionnelle. Il est unanimement reconnu que le Roi porte dans son cœur tous les intérêts de la patrie, et dans sa pensée toutes les institutions que la majorité des citoyens réclame; la charte est son ouvrage, et cette charte consacre tous ces intérêts, toutes ces institutions. Mais quand on veut qu'une œuvre politique s'établisse, c'est sur-tout son esprit qu'il faut suivre, recommander et

Digitized by Google

établir. L'objet de la charte constitutionnelle est de soumettre l'ensemble du gouvernement à l'action balancée des trois pouvoirs, le pouvoir souverain, le pouvoir aristocratique et le pouvoir démocratique, qui existent toujours en concurrence dans les Etats civilisés.

L'esprit de la charte constitutionnelle est donc une transaction mutuelle entre les opinions, les habitudes et les besoins spécialement propres à chacun des hommes qui disposent de ces pouvoirs. Il suit de là que si les intentions du Roi, ou celles des grands, ou celles du peuple, étaient, en ce moment, exclusives, passionnées, vindicatives, elles seraient entièrement hors de l'esprit de la charte constitutionnelle, elles en empêcheraient l'établissement.

On ne saurait trop le répéter : les pensées du Roi sont toutes nationales ; ses intentions sont toutes conciliantes ; son esprit est éminemment l'esprit de la constitution.

Quiconque écoute les vœux et les raisonnemens de cet ordre général de citoyens qui compose le peuple, s'assure également qu'il ne veut aujourd'hui que les droits de tous, et qu'il n'y a plus, dans ses réclamations, ni impétuosité, ni exigeance.

S'il restait donc quelques inquiétudes, elles ne pourraient être excitées que par le ton d'amertume, de passion, de récrimination, auxquels ne renoncent point encore quelques écrivains qui se constituent les vengeurs des hommes et des choses que la révolution a le plus cruellement frappés. Ce ton, ce style, ne sont point, à beaucoup près, dans l'esprit de la constitution ; ils ne tendent, au contraire, qu'à perpétuer l'esprit de haîne, d'exclusion et de discorde, avec lequel toute constitution balancée est évidemment incompatible.

Mais il est permis de penser que ces appels si impolitiques, si inconstitutionnels, ces appels à la sévérité du vainqueur, à la punition d'actes émanés d'opinions vaincues, ne partent que d'impulsions individuelles, ne sont point une commission donnée par les hommes ou les familles qui précédemment avaient beaucoup souffert, sont même désavoués par le plus grand nombre de ces hommes et de ces familles. C'est sans doute ce que l'on reconnaitra aux premières dispositions de générosité, de raison, de prudence, qui seront manifestées dans peu de jours par leurs représentans. Il est vraisemblable que ceux-ci diront, avec tous les hommes sages de la France et de l'Europe : Il est temps que la révolution d'Europe finisse en France. Elle ne peut finir que par l'oubli réci-

Digitized by Google

proque des torts, des injustices et des erreurs. Il y en a eu dans la conduite de chaque homme, dans les mouvemens de chaque parti.

S'il est, dans l'une ou dans l'autre Chambre, des écrivains distingués qui maintenant honorés de la confiance du Roi, aient donné précédemment de forts appuis à des idées trop populaires, ou de fortes louanges à l'homme qui a trop long-temps commandé, ces écrivains se feront sans doute aujourd'hui les solliciteurs ardents de la clémence du Roi, et les missionnaires généreux de l'indulgence nationale; car c'est à eux sur-tout, c'est à la fausse direction d'idées et d'enthousiasme émanée de leurs écrits et de leur exemple, que l'on peut imputer l'égarement d'un grand nombre de Français.

. . . .

. . . .

On parle de la paix comme arrêtée entre les principales puissances; on répand même qu'elle est signée; ce qu'il y a de plus certain jusqu'à présent, c'est que tous les Français la désirent vivement, et que l'Europe entière en a un pressant besoin.

Les souverains alliés ont quitté Paris; mais il paraît que leur absence ne sera que momentanée; ils se réuniront encore dans la capitale de la France avant de retourner dans leurs états. On avait pensé qu'ils assisteraient à l'ouverture des Chambres législatives, et qu'ils seraient témoins des premiers effets que produirait la publication de la paix. Mais sans doute, dans de si importantes circonstances, ils ont voulu laisser au peuple Français la libre manifestation de ses sentimens.

On ne sait point quelles causes particulières ont pu retarder la conclusion des arrangemens attendus avec tant d'impatience. On observe seulement que pendant l'intervalle qui s'est écoulé depuis le jour où l'on annonçait cette conclusion jusqu'à ce moment, les opérations de guerre ont été très-actives, sur-tout de la part des Prussiens. Ils ont emporté Longwy à-peu-près de vive force. Cette petite ville a résisté trois mois; le bombardement l'a abimée; ce n'est plus qu'un tas de pierres. La garnison n'était forte que de trois cents hommes, mais la population entière faisait le même service que les soldats. On dit que les Prussiens ont perdu devant cette place beaucoup d'hommes. Ils viennent également de forcer Montmédy à se rendre, après

Digitized by Google

l'avoir à moitié détruite par le bombardement. En même temps les Autrichiens ont de nouveau dirigé six mille hommes vers Antibes dont ils semblent vouloir s'emparer. Les Anglais bloquent Cherbourg. Un corps de troupes alliées, fort d'environ quatorze mille hommes, s'approche de Lille. Un détachement de troupes Belges se cantonne à l'embranchement des routes de Douai et Valenciennes à Lille; un autre détachement se présente devant Douai. On ne démolit plus Huningue; mais on continue de miner ses remparts, et on dégarnit la ville de la grosse artillerie que l'on y a trouvée; on la transporte en Autriche. L'armée du prince de Hohenzollern, dont on avait annoncé le départ, ne quitte point encore l'Alsace. Charlemont est assiégé; on s'attend à ce que Thionville le soit sous peu de jours. On voit ainsi avec quelle vigueur la guerre est poussée sur toute la frontière qui s'étend depuis la Meuse jusqu'à Strasbourg; et les Prussiens semblent vouloir augmenter encore leurs moyens militaires. On attendait à Zerbst, le 9 septembre, douze cents Prussiens qui devaient être dirigés vers Paris. Le corps d'armée du général Yorck était aussi en marche pour la France, en passant par Wittemberg et Torgau. D'un autre côté, on voit se retirer par la Suisse un grand nombre d'Autrichiens, entr'autres les hussards de Szeckler qui reviennent dans leur garnison ordinaire en Transylvanie. On annonce que la plus grande partie de l'armée Autrichienne s'apprête à passer en Italie. Le départ de la garde royale prussienne paraît également fixé à un jour très-prochain. Ainsi l'état hostile s'adoucit réellement dans l'ensemble; il ne se maintient et ne s'augmente que sur quelques points; ce qui tient sans doute à des combinaisons particulières de la politique.

On a observé avec intérêt que le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, à l'instant de quitter le ministère de la guerre, a proposé au Roi d'accorder les décorations de l'ordre Royal et Militaire de Saint-Louis et du Mérite Militaire, à MM. les généraux et officiers composant la maison militaire de Sa Majesté l'empereur de Russie. Placés auprès de cet auguste souverain, a dit le ministre, ils ont le plus contribué, en faisant exécuter ses ordres, au maintien de la discipline et à la tranquillité des départemens occupés par les Russes. Le Roi a fait ces promotions.

Une scène d'un genre différent a affecté les Parisiens de peine et de surprise. Les quatre chevaux de bronze qui étaient placés sur l'arc de triomphe du Carrousel, en

Digitized by Google

ont été enlevés. Il paraît que cette opération devait d'abord se faire clandestinement, sans doute afin de prévenir l'inquiétude que le spectacle en donnerait au peuple de Paris. Mais la garde nationale ayant empêché l'exécution de ce plan, les Autrichiens ont employé avec franchise l'appareil militaire. La place du Carrousel a été fortement gardée par leurs troupes et l'enlèvement des chevaux s'est fait publiquement. On dit qu'ils seront rendus à la ville de Venise qui les a réclamés.

Les Français ne déguisent point qu'ils sont sensibles à la perte des monumens de leurs victoires. Lorsqu'ils avaient conquis les tableaux et les antiques, que l'on reprend aujourd'hui, ils avaient fait de ces conquêtes autant d'articles des capitulations qu'ils avaient imposées.

. . . .

Les regrets des Français doivent être modérés par une considération juste, quoique flatteuse. Les chefs-d'œuvre qu'on leur enlève tenaient une place qui sera occupée par ceux que nos artistes sauront bien produire. On se disputera également un jour les monumens de leur génie. Rien ne pourra faire que les Français ne soient les Grecs et les Romains de la postérité.

EXTÉRIEUR.

On s'attend à une rupture prochaine entre la Turquie et plusieurs puissances de l'Europe. La Porte vient d'ordonner que des magasins de blé seroient établis dans plusieurs forteresses, frontières de la Russie et de l'Autriche. La ville de Silistria, qui a joué un rôle si considérable dans la dernière guerre entre les Russes et les Turcs, paraît devenir la place d'armes de l'empire ottoman. On y voit accourir une foule d'étrangers ou d'aventuriers de tous pays et de toutes religions. Chacun y arrive avec des projets et demande des grades militaires; on accepte leurs services. On ajoute que les beys d'Egypte se sont obligés, avec le pacha du Caire, à fournir 8,000 mamelucks, qui seront embarqués sur des bâtimens turcs et transportés sur les côtes de l'Adriatique. La Turquie veut se venger, dit-elle, de la protection que les Serviens ont constamment

Digitized by Google

trouvée dans la politique des cours de Vienne et de Pétersbourg. Le gouvernement autrichien se met déjà en mesure de se faire respecter. On a doublé le nombre des ouvriers qui forent des canons dans les fonderies de Hongrie, et le ministère de la guerre fait partir des trains d'artillerie qui se dirigent sur Bude. Sans doute la Russie prend de semblables précautions. Si la guerre éclate, il est vraisemblable que les Russes chercheront de suite à s'emparer, pour ne plus s'en dessaisir, de la Moldavie, de la Valachie et de la Bessarabie On sait qu'il y a trois ans la Turquie ne dut la conservation de ces provinces qu'à la nécessité où se trouva la Russie de rassembler promptement toutes ses forces pour les opposer à Napoléon.

Au reste, la Turquie ne néglige point de se donner des auxiliaires; on s'attend à la voir bientôt soutenir, à main armée, la cause de l'évêque des Monténégrins. Et cette cause ne paraît plus si méprisable. L'évêque de Monténégro n'est plus un chef de barbares, c'est un ambitieux qui se propose d'établir sa domination sur toute la Dalmatie, l'Illyrie, les îles Ioniennes; on prétend même qu'il étend ses vues jusques à Venise..

On affirme de nouveau que la régence de Tripoli a formellement déclaré la guerre au Danemarck, et que les hostilités ont commencé entre les Algériens et l'Espagne. Il faudrait bien connaître l'esprit du peuple espagnol, en ce moment, pour juger si la politique de son gouvernement lui est conforme.

Au Mexique, le gouvernement suprême des indépendans ordonne aux habitans des villes et du pays, de dénoncer aux autorités les ecclésiastiques qui, dans les confessions, cherchent à faire des partisans au gouvernement espagnol. La cause de celui-ci paraît presque perdue dans ces vastes contrées. Au Pérou, on frappe une nouvelle monnaie aux armes des indépendans. On croit que lorsque le passage sera rétabli par les Cordilières (elles sont maintenant couvertes de neige), le Chili sera entièrement délivré du joug espagnol. La province de Cusco est en insurrection et montre des forces imposantes. Partout les efforts de l'Espagne semblent n'avoir pour effet que de redoubler l'union et l'énergie des indépendans.

En Europe, la tranquillité sociale est loin d'être aussi compromise. On remarque seulement encore de la fermentation dans le royaume de Wurtemberg, dont les habitans insistent plus que jamais sur le rétablissement de l'ancienne constitution. Le ministère se réunit fréquem-

Digitized by Google

ment, et s'occupe des nombreuses représentations qui lui sont adressées. Il est vraisemblable que l'on ne tardera point à convoquer de nouveau les Etats provinciaux.

Le pape refuse de recevoir des protestans en Italie. On observe qu'il y permet cependant le séjour et l'établissement des Juifs. Mais la religion protestante est bien plus opposée que la religion juive au catholicisme; elle tend d'ailleurs à faire des prosélytes, tandis que la religion juive se conserve, mais ne se propage pas.

L'archiduchesse Marie-Louise, entraînée par le sage désir d'éteindre autant qu'il est en elle tout esprit de parti et de prévenir des discussions funestes, a signé au palais de Schœnbrunn l'acte formel par lequel elle renonce, pour sa personne et pour celle de son fils, au titre de Majesté, et à toute prétention sur la couronne de France. Son Altesse impériale prendra désormais les titres d'Archiduchesse d'Autriche et de duchesse de Parme; son fils sera appelé le prince héréditaire de Parme.

Digitized by Google




REVUE DES THÉATRES.

La semaine a été stérile en succès. *La Grotte du Fingal*, ou le *Soldat Mystérieux*, a essuyé un échec, que l'intention du musicien a seule provoqué. Du reste, le mélodrame n'est ni plus ingénieux ni plus bête qu'un autre. Le même jour, MM. Désaugiers, Moreau et Gentil, faisaient au Vaudeville l'inauguration de la salle, et des *bravos français* ont éclaté au couplet suivant :

> Le luth galant qui chanta les amours,
> Célèbre aussi les guerriers troubadours ;
> Il redit aux héros dont le monde s'honore,
> Le Français a su vaincre, il le saurait encore,
> Il le saura toujours.

Les Variétés n'ont pas été aussi heureuses quoique les auteurs eussent encore montré les mêmes sentimens. M. *Feuille Morte*, grand amateur des journaux, après avoir fait beaucoup rire, a fini par être interrompu par des sifflets. C'est en vain qu'il répétait à sa femme, qui, à la vérité, était d'une humeur exécrable :

> Madame, je vous le répète,
> J'ai, grace à vous, tous les journaux ;
> Car votre langue est la *Gazette*,
> Le *Censeur* est dans vos propos ;
> J'ai, tout le long de la semaine,
> Dans mon ménage les *Débats*,
> Et vous n'en disconviendrez pas,
> Votre humeur est la *Quotidienne*.

La cause de cette chute est attribuée au galimatias de *François-Brunet*, qui s'est perdu dans les *idées libérales*. On prétend que certains journalistes se sont simplement réjouis de cette mésaventure. Le moment où l'on a baissé la toile est celui où ils ont commencé à rire. Jusques-là ils avaient gardé un sérieux imperturbable.

Digitized by Google

NOUVELLES DES THÉATRES.

Mardi, 3 octobre, le théâtre Français offrait aux amateurs, avec la réunion des plus beaux talens, l'attrait toujours piquant d'un début. Talma, Mlle. Duchesnois, la nouvelle actrice jouaient dans *Andromaque*, et Mlle. Mars dans la *Gageure imprévue*. L'affluence était si grande, que les musiciens furent exilés de l'orchestre. Talma et Mlle. Duchesnois ont plusieurs fois excité les transports d'un public idolâtre de leurs talens. La nouvelle actrice, intimidée par la présence d'une rivale aussi redoutable que Mlle. Duchesnois, n'a point d'abord déployé tous ses moyens; elle commençait à se rassurer et à montrer une *Hermione*, quand un des spectateurs placé au milieu du parterre cria d'une voix forte : *On bat la générale*. Aussitôt l'effroi gagne tout le monde, on se précipite les uns sur les autres ; beaucoup de *dames* gagnent la porte à pas précipités. Peu d'instans après, un acteur rassure le public en lui disant que l'alarme qui venait d'avoir lieu avait été causée par le bruit de la retraite. Une grande partie des *dames* qui s'étaient enfuies sont rentrées. Cette scène a singulièrement nui au succès que la débutante pouvait à juste titre espérer.

Enfin le calme s'est entièrement rétabli à la seconde pièce, où Mlle. Mars a joué avec une rare perfection.

— Un vaudevilliste, M......, qui ne se borne pas à faire des pièces *en société*, et qui fait aussi des enfans, vient d'avoir la bonne idée de choisir pour parrain un riche Anglais, qui a fait cadeau à sa commère d'un service en argenterie. Comment, après un tel *service*, ne pas faire des couplets à l'éloge des étrangers.... ?

— *La Grotte de Fingal*, qui, déjà menace *ruine*, va être *étayée* d'un vaudeville à spectacle de M. *Désaugiers* et *Genty*. On s'occupe aussi, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, d'un mélodrame intitulé *Jean sans peur*. L'auteur M. B....e, fera jouer presqu'en même temps, à la Gaîté, *la Marquise du Gange*.

— On dit qu'il y a un assez grand nombre de pièces reçues par l'ancien comité de lecture du Vaudeville, et que les auteurs exigent qu'on les joue. Si elles sont mauvaises, il ne faudra pas en rendre responsable le nouveau directeur.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

LA VEUVE DE LUZI, *Anecdote* (1).

J'ai lu jadis qu'un monarque guerrier, après une éclatante victoire, versa des larmes en voyant sur le champ de bataille cette multitude d'hommes privés de la vie par un dessein prémédité, par sa volonté réfléchie et son commandement exprès. Les historiens nous apprennent avec admiration que ce prince *sensible* pleura au lieu de se réjouir à l'aspect de l'armée ennemie détruite toute entière, et de la moitié de la sienne massacrée; car c'est toujours ainsi qu'il faut payer ces brillans succès, mériter des couronnes de lauriers et l'enthousiasme des poètes. Mais, comme on sait, une larme d'un prince répandue à propos suffit pour expier et pour réparer tous les ravages, tous les meurtres d'une campagne, et même d'un règne. Cependant un vieux capitaine, comme il s'en trouve rarement dans les cours des rois conquérans, s'approcha de celui-ci, et d'un air sévère il lui dit : On frémit en voyant ces cadavres sanglans, ces vainqueurs désarmés par la mort et tombés sur le sein des ennemis qu'ils ont immolés! Néanmoins les suites de la bataille que l'on ne voit pas pourraient présenter un spectacle mille fois plus funeste que celui qui s'offre à nos regards; du moins ces braves guerriers étendus pêle-mêle dans la poussière ne souffrent plus; ils sont quittes des horreurs et de la tyrannie d'une ambition sanguinaire! Mais combien sont à plaindre ceux qui les aimaient et qui

(1) Le fait qui forme le dénoûment de cette histoire s'est passé en 1814, à Luzy, petite ville de Bourgogne.

leur survivent !... Que deviendriez-vous, seigneur, si cette innombrable légion de personnes désolées vous apparaissait tout-à-coup? Si les pères, les mères de ces infortunés, leurs veuves, leurs enfans, étouffant par leurs cris et leurs malédictions les chants de la victoire, accouraient tous, vous entouraient, se pressaient autour de vous avec un horrible tumulte en vous demandant compte de tout le sang que vous avez versé? Où fuiriez-vous pour vous dérober à leur fureur? Sur votre char de triomphe? Vous ne le retrouveriez plus, le désespoir l'aurait brisé.... On ignore la réponse du prince; mais il est probable que l'on envoya ce vieux capitaine philosophe moraliser à son aise dans quelque île déserte, loin des cours, des rois et des héros.

Toutes les mères de famille en France pensaient comme ce bon vieux guerrier, et sur-tout depuis le commencement du dix-neuvième siècle! Cependant elles n'étaient pas insensibles aux victoires éclatantes remportées par nos intrépides armées; les Françaises aiment également la patrie et la gloire; mais elles s'affligeaient profondément de ne pouvoir donner à leurs enfans une éducation conforme à leurs dispositions naturelles. Le gouvernement ne voulait que des soldats; c'était un juste sujet de chagrin pour toutes les familles, et il était vivement senti dans toutes les classes; nulle mère ne pouvait en être plus douloureusement affectée que la bonne veuve de Luzi, dont l'histoire est si touchante, qu'on la gâterait si on la contait avec art; dans ce récit naïf, l'expression la plus simple sera toujours la meilleure, parce que toujours elle sera d'accord avec le caractère, la conduite et les sentimens de l'héroïne.

Madame Miller était la veuve d'un marchand établi dans la jolie petite ville de Luzi en Bourgogne; ce marchand, que l'on croyait fort riche,

Digitized by Google

avait fait de mauvaises affaires sur la fin de sa vie; il laissa autant de dettes que de bien; sa veuve paya tous les créanciers; et pour faire honneur à la mémoire de son mari, elle sacrifia généreusement son douaire. On admira cette action; et cependant ses parens lui représentèrent que, n'étant pas obligée de se dépouiller ainsi, elle devait songer qu'elle avait un enfant. J'y songe aussi, répondit-elle; ne vaut-il pas mieux que mon fils soit pauvre et sans tache que d'être riche et de porter le nom d'un banqueroutier? Tout le monde à Luzi convint de cette vérité; les provinciaux pensent encore ainsi.

Madame Miller ne conserva pour toute fortune qu'une rente de mille francs, et une petite maison dans la ville de Luzi. Une sage économie lui procura l'aisance; et elle trouva le bonheur dans la paix de sa conscience, la tendresse maternelle et l'estime de sa famille et de ses voisins. On ne l'appelait que *la bonne veuve;* et lorsqu'avec sa robe de bure, elle passait à pied dans la rue en tenant par la main son charmant petit garçon, on la saluait avec un véritable respect, on la suivait des yeux avec complaisance. Jamais un mendiant ne fut rebuté par elle; jamais, au lieu de donner un léger secours au pauvre qui se plaignait de la faim, elle n'eut la dureté de lui conseiller avec humeur *d'aller travailler*, comme si l'on voyait toujours devant soi un ouvrage à faire dont l'infortuné ne voulût pas se charger! Mais la bonne veuve mettait dans la main de son enfant une petite pièce de monnaie qu'il glissait dans celle du pauvre en ôtant son petit chapeau rond, car sa mère lui apprenait à respecter le malheur; et quand elle lui lisait l'évangile où la veuve jette son denier dans le tronc de l'église, l'enfant attendri l'embrassait en disant: Maman c'est comme toi!

Madame Miller avait pour amie intime sa plus

Digitized by Google

proche voisine, nommée madame Bernard, pauvre et veuve comme elle, et presque aussi bonne. Madame Bernard était mère d'une fille unique de l'âge d'Alexis, l'enfant de madame Miller; cette fille, qui s'appelait Emilie, était venue au monde le jour même de la naissance d'Alexis. Ces deux enfans naquirent presqu'à la même heure et dans deux maisons réunies l'une à l'autre par un mur mitoyen. Enfin ils reçurent ensemble le baptême dans l'église de leur paroisse. Les deux mères ne manquèrent pas de remarquer toutes ces circonstances, c'était le commencement d'un roman. Comme les deux maillots étaient blonds, qu'ils avaient des yeux bleux et des teints éblouissans, on trouva qu'ils se ressemblaient comme deux jumeaux, on soutint même par la suite, quoiqu'ils eussent des traits fort différens, qu'ils conservaient, en grandissant, la plus parfaite ressemblance. Mais ils avaient en effet une aimable conformité, ils étaient charmans l'un et l'autre, et ils embellissaient également chaque année. Accoutumés à se voir presque tous les jours, ils en avaient pris l'habitude, et s'aimaient comme frère et sœur. Malgré ce doux sentiment, Alexis, pendant long-temps, préféra aux goûters du dimanche avec Emilie les parties de barres et de cerf-volant avec les petits garçons de son âge. Cependant il y eût un événement qui forma dans leur liaison une époque intéressante; mais ce fut seulement dans l'imagination d'Alexis; car les premiers mouvemens de la vanité empêchèrent Emilie d'éprouver la même impression. Il fut décidé avec le curé de la paroisse que les deux enfans, qui venaient d'atteindre leur douzième année, rendraient ensemble le pain béni le jour d'une grande fête. Ce fut une importante affaire pour les deux veuves qui allaient faire paraître leurs enfans d'une manière si honorable et si solennelle en présence de leurs voisins rassem-

Digitized by Google

blés et de tout le quartier ! Madame Bernard, surtout fut dans une vive agitation ; il s'agissait de parer Emilie ! Sa marraine, qui était riche, fit les frais de son habillement ; Emilie eût, pour la première fois de sa vie, une belle robe de soie, et des perles et des fleurs dans ses beaux cheveux blonds nattés. Elle vit mettre tant d'importance à sa toilette, qu'elle y en mit elle-même, et ce ne fut pas sans une émotion très-profane, qu'elle entra dans l'église. Alexis, beau comme un ange et n'y songeant pas, lui donnait la main ; il examina d'abord avec curiosité l'habillement d'Emilie, qui lui parut surprenant par sa magnificence ; mais bientôt il entendit répéter mille fois à demi-voix autour de lui ces paroles : *quel joli petit couple !* et son attention changea d'objet ; il regarda la figure d'Emilie ; il la trouva charmante, il lui sembla qu'il n'entendait louer qu'elle. Cette même phrase fit un effet tout différent sur Emilie ; elle s'appropria tous les éloges ; car sa robe était bien plus riche que l'habit d'Alexis, et elle avait en outre une couronne de roses, et un collier de perles !.... Alexis, qui avait enfin remarqué les grâces d'Emilie, devint depuis ce jour beaucoup plus aimable pour elle. Emilie, malgré le petit mouvement d'orgueil que lui avait inspiré sa parure, était au fond plus sensible que vaine ; elle partagea, avec la candeur de son âge, un attachement qui devait par la suite faire le destin de tous les deux.

Cependant, Alexis annonçait les plus heureuses dispositions pour apprendre. Le curé de la paroisse, charmé de sa douceur et de son intelligence, lui avait enseigné le latin ; il y faisait des progrès surprenans ; un ami de sa mère lui apprenait les mathématiques, pour lesquelles il avait un goût particulier. Il fit les progrès les plus rapides, et il montra la même aptitude à une infinité d'autres études auxquelles il se livra de son propre mouve-

Digitized by Google

ment. Sa mère, sacrifiant à son éducation toutes ses petites économies, l'envoyait de temps en temps à Dijon chez un de ses parens. Il surpassa tellement les espérances de ses maîtres, que l'un d'eux s'engagea à lui procurer une place avantageuse à Paris dans l'université, aussitôt qu'il aurait atteint sa dix-huitième année : il venait d'entrer dans sa dix-septième. La bonne veuve était au comble de ses vœux ; avec quelle reconnaissance elle remerciait le ciel qui ouvrait à son fils une noble carrière que ses talens lui feraient parcourir avec éclat et dans laquelle il trouverait la fortune, la gloire et le bonheur ! car la main d'Emilie lui était promise. Ces deux jeunes amans, dont rien n'avait encore troublé les innocentes amours, ne voyaient dans l'avenir qu'une félicité sans nuages. Ils s'aimaient avec toute la candeur et tout l'enthousiasme d'une première passion, et en même temps avec toute la sécurité que peuvent donner la douce habitude et une constance long-temps éprouvée. Madame Miller, depuis deux ans, n'était pas sans inquiétude sur la conscription ; mais elle pensait qu'avec un peu d'argent et quelques protections, elle pourrait aisément en sauver son fils. Elle avait loué sa maison, afin de la vendre s'il le fallait, et elle alla prendre un petit logement dans une maison voisine. A cette époque, un bonheur inattendu changea tout-à-coup la fortune d'Emilie. Un parent éloigné lui laissa en mourant 150,000 francs. Cet événement inquiéta vivement madame Miller. Elle crut remarquer du refroidissement dans les manières de la mère d'Emilie, on lui annonçait un voyage à Paris !.... Ah ! mon fils, dit-elle voilà, Emilie devenue riche ! madame Bernard n'est plus ce qu'elle était pour nous !.... — Emilie ne changera pas, répondit Alexis. — Et si sa mère refuse son consentement ? — Emilie ne se mariera jamais malgré sa mère ; mais nous attendrons que j'aie fait for-

tune. — Tu la feras. — Oui, pour vous rendre heureuse et pour obtenir la main d'Emilie. — O mon Alexis! le ciel exaucera tes vœux, ils sont si purs! — Je ne mérite rien encore. Je n'ai vécu que pour jouir de vos soins et de vos bienfaits; mais le ciel me protégera pour vous bénir.

Peu de jours après cet entretien, toutes les craintes de madame Miller furent heureusement dissipées. Madame Bernard, en effet, avait fait quelques tentatives pour inspirer à sa fille l'ambition dont elle ne pouvait se défendre; mais Emilie répondit avec tant de raison, de respect et de tendresse, elle fit si bien valoir la sainteté d'un engagement pris dès sa première enfance, et surtout les vertus, la conduite et les talens d'Alexis, que madame Bernard, attendrie, courut chez son amie et lui renouvela toutes ses promesses avec l'effusion de la sensibilité la plus vraie. La joie des jeunes amans et celle de madame Miller furent inexprimables; cette bonne mère n'avait point de langage pour peindre ce qu'elle éprouvait; elle ne pouvait que repéter: *Ah! que je suis heureuse!* Six mois s'écoulèrent dans cet enchantement. Un coup de foudre allait anéantir cette félicité si touchante et si pure!

La guerre continuait avec furie, et bientôt des revers inouïs produisirent les mesures les plus violentes. Toute la jeunesse de la France fut appelée à la hâte; il s'agissait de combattre, on promettait de la gloire, elle accourut : il fallait remplacer tout-à-coup quatre cent mille hommes ensevelis dans les neiges d'un désert, et les rangs de ces nobles victimes de la guerre furent remplis. Jamais on ne vit le courage intrépide réparer avec autant de promptitude les ravages de la mort.

Alexis avait dix-sept ans, il reçut l'ordre de partir, et il le voulut lui-même. Malgré le désespoir de sa mère et les pleurs d'Emilie, il s'enrôla

Digitized by Google

dans un régiment de dragons. Emilie fondit en larmes en recevant les adieux d'Alexis; néanmoins, en voyant combien un casque ajoutait à sa bonne mine, elle éprouva je ne sais quel mouvement secret qui ressemblait à une consolation. Mais l'habit guerrier retraça seulement à la pauvre mère les dangers que son fils allait courir, et l'aspect de cet uniforme militaire la glaça d'horreur! Après le départ de cet enfant chéri, madame Miller prit la clef de sa chambre, en disant : Je ne veux, jusqu'au retour de mon fils, ni entrer dans cette chambre, ni qu'on y entre. En effet, elle en serra soigneusement la clé. Son fils lui avait promis de lui écrire à chaque affaire, et il tint long-temps parole. La bonne veuve passait sa vie avec la triste Emilie; cette dernière ne parlait que d'Alexis, ne s'occupait que de lui: cependant madame Miller n'était pas toujours parfaitement contente d'elle, car elle aurait voulu lui voir une délicatesse d'inquiétude, une continuité de douleur qui ne peuvent se trouver que dans un cœur maternel.

Le vœu pour la paix était devenu général; mais la guerre se prolongeait, et l'on vit enfin les ennemis entrer en France!.... Après le combat de Brienne, on ne reçut point de nouvelles d'Alexis, et les alarmes devinrent aussi vives qu'elles étaient fondées. Par une bizarrerie que ceux qui savent aimer pourront seuls comprendre, madame Miller, qui jusque-là aurait voulu voir Emilie plus inquiète et plus agitée, ne put supporter son abattement et ses larmes, lorsque tout était à craindre, la malheureuse mère aurait voulu être flattée; la douleur et la consternation d'Emilie semblaient lui annoncer le plus grand des malheurs! Elle cessa de la voir. Chaque instant ajoutait à l'angoisse des inquiétudes de la pauvre veuve, et toutes les fois qu'elle passait devant la porte de la chambre de son fils, elle tressaillait, et un déluge de larmes inondait son visage!

TIMBRE ROYAL

Digitized by Google

Elle ne recevait personne; elle vivait dans une profonde solitude, n'ayant avec elle qu'une petite servante de treize ans, qu'elle avait prise depuis le départ de son fils, et qu'elle avait préférée de cet âge, afin de pouvoir en obtenir un silence absolu sur les nouvelles de l'armée, qui formaient à Luzy comme ailleurs l'entretien général dans toutes les classes.

Un matin que madame Miller était tristement à sa fenêtre donnant sur la rue, elle vit passer une charette remplie de blessés revenant de l'armée!.... A cet aspect, mille sentimens confus et contraires agitent son cœur oppressé!.... *Peut-être est-il là!* se dit-elle en frémissant.... Une espèce de désir, une espérance vague, se mêlent à ce qu'elle craint et à l'idée qui lui fait horreur, celle de le revoir dangereusement blessé!... Mais il existerait, il lui serait rendu!... Elle jette sur la charrette un coup-d'œil à-la-fois avide, égaré.... Six blessés sont rangés les uns à côté des autres: dans une minute la tremblante mère a examiné tous les uniformes, celui de son fils ne s'y trouve pas; elle est donc sûre qu'il n'est point parmi ces infortunés, qui, presque tous paraissent être mourans! Elle respire, et cependant un profond soupir s'échappe de sa poitrine!... La voiture s'arrête à la porte de sa maison, dont on demanda le propriétaire pour l'engager à prendre chez lui deux de ces blessés. Tandis que cet homme, quoique riche, faisait quelques difficultés, la pauvre veuve, ranimée par une idée bienfaisante, descendit dans la rue, après avoir tiré d'une armoire la clé de la chambre de son fils; elle s'approcha de la charette, et elle demanda qu'on lui donnât le plus jeune de ces blessés. En voici un, lui dit-on, qui a tout au plus dix-sept ans.... Ah! c'est celui-là que je veux soigner! s'écria-t-elle. On le lui donna; il était évanoui; il avait un bras en écharpe, et sa tête était tellement enveloppée de

linges, qu'on ne pouvait distinguer ses traits. La veuve, baignée de larmes, n'osa le regarder; un valet de la maison se chargea de le transporter. La veuve appela sa servante, et lui donnant la clé: Conduis ce malheureux soldat, lui dit-elle, dans la chambre de mon fils; fais-le coucher dans son lit, cette action me portera bonheur. On exécuta ses ordres; mais le soldat moribond, en recouvrant l'usage de ses sens, ne reprit point sa connaissance; madame Miller envoya chercher un chirurgien. Une charitable sœur grise vint d'elle-même, et annonça qu'elle veillerait le malade. Le chirurgien, après l'avoir examiné, déclara qu'il n'avait pas vingt-quatre heures à vivre. La veuve n'eut pas le courage d'entrer dans sa chambre: son cœur eut été déchiré en voyant un jeune homme mourant dans le lit de son fils, de ce fils dont elle ignorait le sort! Elle priait Dieu, elle pleurait, et elle faisait de la charpie en silence. Elle envoyait avec profusion au malade tout ce qui pouvait lui être utile. De temps en temps la sœur grise venait lui donner de ses nouvelles. Le lendemain on lui dit que le malade était toujours en délire et qu'il parlait souvent de sa mère. Ce détail attendrit profondément la veuve, O mon Dieu! dit-elle, si mon fils est blessé, puisse-t-il tomber dans les mains d'une mère inquiète de son enfant, il sera soigné comme ce pauvre soldat!.. Sur le soir, le chirurgien vint dire à madame Miller que le malade était beaucoup mieux, et que même il répondrait de sa vie s'il n'avait pas toujours le délire, qui était le symptôme le plus fâcheux avec une blessure aussi grave à la tête. Il se figure poursuivit le chirurgien, en regardant sa chambre et son lit, qu'il est chez sa mère, qu'il appelle avec une extrême agitation.... Ah Dieu! s'écria madame Miller, il a une mère qu'il chérit! Ah! jusqu'à ce qu'il la retrouve, je lui en tiendrai lieu!... Dans ce moment, la bonne sœur grise accourut, en disant

Digitized by Google

que le malade pleurait, qu'il soutenait qu'il était chez lui, qu'il demandait sa mère, qu'il voulait se lever, qu'heureusement il n'en avait pas la force, mais qu'elle ne pouvait plus le contenir. Ce récit porta au comble l'intérêt que madame Miller prenait à ce soldat. Eh bien! dit-elle, allons le secourir. Je vais aller le voir; je prierai Dieu avec plus de confiance au chevet de son lit!... Aussitôt elle passa dans sa chambre; en y entrant, elle l'entendit s'écrier : *Ma mère, ma mère! venez donc auprès de votre enfant!* A cette voix entrecoupée de sanglots, mais qu'elle ne peut méconnaître, le ciel vient de s'ouvrir pour elle!... Eperdue, elle s'élance vers le lit; le jeune homme pousse un cri de joie, elle le prend dans ses bras en le baignant de larmes.... c'était Alexis!... Quelle récompense d'une action charitable, et qui pourrait entreprendre de dépeindre une telle joie!

Alexis conta en peu de mots son histoire, atteint de plusieurs coups, couvert de blessures, et laissé pour mort sur le champ de bataille, il avait été dépouillé de tous ses vêtemens. Au bout de douze heures, on reconnut qu'il respirait encore, on le mit sur une charrette; l'habit dont on le revêtit était un uniforme d'emprunt.

Emilie, avertie le soir même, vint mettre le comble à la félicité de la mère et du fils.

La convalescence d'Alexis fut longue; au bout de huit mois il recouvra une parfaite santé, il obtint alors son congé et une place honorable. Les deux amans furent unis; ils se marièrent à Luzy, dans leur église paroissiale; là, le même prêtre qui avait béni les premiers instans de leur existence assura par une nouvelle bénédiction le bonheur de leur vie entière.

La bonne veuve reçoit le prix de ses vertus et de sa tendresse maternelle, son fils est heureux et reconnaissant.

Digitized by Google

De l'Éducation physique de l'Homme; par M. *Friedlander*, docteur-médecin. (1)

Dans notre premier article, nous avons fait sentir que M. Friedlander avait considéré l'éducation physique sous un jour nouveau, et nous avons indiqué en même temps les aperçus piquans qui rendent ce travail digne d'une attention toute particulière. Nous allons continuer d'en parcourir les principaux détails.

Après avoir traité d'une manière approfondie tout ce qui a rapport aux alimens, l'auteur porte son attention sur l'influence du climat, du sol, des saisons et des localités, sur la constitution de l'enfant, et sur les divers moyens de l'affermir par l'observation d'un régime approprié à ces diverses circonstances.

Une des premières précautions qu'il indique, est l'application de la pratique de la vaccine.

On est toujours à s'étonner que, malgré tous les avantages de cette pratique, il y ait encore en Europe tant de préjugés contre elle. N'est-il pas singulier que les peuples de l'Asie et les peuplades demi-civilisées de l'Afrique et de l'Amérique, aient été plus empressées que nous, ou tout au moin plus dociles à l'adopter? Le gouvernement du cap de Bonne-Espérance et celui de Ceylan sont même parvenus à éteindre entièrement la petite vérole, et pas un gouvernement de l'Europe ne peut se vanter d'en avoir fait autant.

L'exercice du corps, en général, et celui des membres en particulier, tiennent de trop près à l'éducation physique pour ne pas avoir été traités ici avec les détails qu'ils réclament. Ici l'auteur, comparant l'homme dans l'état sauvage à l'homme civilisé, fait voir, par un rapprochement ingénieux, que le premier ne connaît que des exercices fatigants et analogues à ses besoins grossiers, tandis que chez l'autre des désirs plus étendus, des besoins plus raffinés, ont, pour ainsi dire, multiplié les modes d'existence, et produit l'exercice de mille et mille travaux, qui, partis du point le plus grossier, ont fini par donner naissance à tous les arts.

Si l'exercice est nécessaire au bon état des organes, la vie sédentaire des villes est souvent nuisible à la santé, parce qu'elle exerce les forces intellectuelles aux dépens du mouvement général; et ici c'est l'esprit qui fait tort au

(1) A Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Lille, n°. 17. — 1815.

Digitized by Google

corps. Aussi, lorsque le corps en souffre trop, on doit retrancher, autant qu'il est possible, de ces sortes d'exercices, afin de ne pas arrêter la croissance, et de ne pas nuire au développement des diverses parties du corps. Les Allemands ont plus songé que nous à faciliter ce développement par des exercices gymnastiques proportionnés aux différens âges ainsi qu'à la force des individus. L'établissement de ce genre, fondé à Schepfenthal par M. Gutsmuth, est l'un des plus remarquables de toute l'Allemagne, où il en existe plusieurs. Si le corps a besoin d'exercice, les sens n'en exigent pas un moins soutenu. C'est par eux que l'homme doit être averti des objets qu'il doit éviter et de ceux qui peuvent lui être utiles. C'est en ce sens que l'on peut dire que l'exercice des sens est le complément de son éducation. Le sens de la vue demande à être très-exercé, et il faut même s'en occuper de bonne heure. On sait quelle différence il y a, sous ce rapport, entre le paysan et le citadin. Le premier s'habitue à voir à une grande distance, tandis que l'habitant de ville s'exerce davantage à reconnaître les objets placés à un petit éloignement. Par la suite de ces différences dans les habitudes, le globe de l'œil varie ainsi que la convexité du cristallin. On peut encore remarquer que la fumée de la cheminée, ou l'éclat du feu que l'oisif citadin regarde sans cesse, et qui l'attire lors même qu'il est occupé d'autre chose, les couleurs trop claires dont il revêt ses murs, les quinquets qui donnent une si forte clarté, si différente de la douce lumière des bougies, et dont souvent on prolonge l'usage bien avant dans la nuit, que la nature avait destinée au repos de l'œil, sont probablement au nombre des causes qui ont produit dans ces derniers temps un si grand nombre de myopes. Toutes ces causes influent sur l'état de la vue d'un enfant, comme d'un adulte; et quoiqu'il soit bon d'apprendre à l'enfant à tout supporter, il est cependant des cas où il faut user de ménagemens. L'éducation doit rechercher les causes des imperfections, inventer des exercices propres à familiariser l'œil avec tout ce qui peut lui nuire, à faire reconnaître les objets de la nature, et ce qu'a trouvé l'art de l'homme. De tous nos sens, la vue est peut-être le plus précieux; aussi mérite-t-il qu'on le dirige au moment où le jugement se forme et où les idées s'étendent par la comparaison.

Si la vue et le tact peuvent suppléer jusqu'à un certain point à la parole, celle-ci a cependant de grands avantages pour la communication prompte des idées. Le sau-

Digitized by Google

vage et le sourd-muet se font bien entendre par leurs gestes et le jeu de leur physionomie; mais combien n'éprouvent-ils pas de difficultés lorsqu'ils veulent faire concevoir des idées métaphysiques, ou dont l'ordre est pris hors des objets sensibles! La parole est à la promptitude de la communication des idées ce que l'écriture est à cette communication à de grandes distances. L'art de la parole doit donc être cultivé avec soin, puisque son influence est si grande chez les peuples civilisés. Les anciens, et surtout les Grecs, regardaient l'art de bien dire et de bien exprimer les sons dont se composent les idées comme une des choses les plus importantes de toute bonne éducation. Il est à remarquer que les Grecs, de tous les peuples les plus favorisés sous le rapport de l'organisation et de la position géographique, ont eu la langue la plus riche, la plus belle, et en même-temps celle qui a suivi le développement le plus naturel.

Les modernes ont senti comme les peuples de l'antiquité que la force des armes n'était pas la seule dont des peuples civilisés devaient faire usage. Ainsi, avec la renaissance des lettres et la stabilité de la société, le beau ciel de l'Italie produisit les mêmes effets que le climat enchanté de la Grèce. Des poëmes y devinrent, comme dans le beau siècle d'Homère, des ouvrages nationaux qu'on immortalisa en les répétant comme le faisaient les anciens rapsodes. Ces récits, faits à haute voix, fixèrent la prononciation, et donnèrent de la stabilité à la langue italienne. L'Angleterre forma des corps politiques et judiciaires qui, de leur côté, se trouvèrent dans la nécessité de connaître et de faire valoir leur idiome. L'art de la parole y fit même des progrès assez prompts par l'exercice continuel que les orateurs de cette contrée furent obligés d'en faire dans les assemblées et les réunions publiques. La langue allemande, quoique moins harmonieuse et moins aisée à fixer que les autres langues de l'Europe, a eu cependant de bonne heure des écoles occupées à arrêter sa prononciation. La France a eu également dans ses écoles, principalement dans celle de Port-Royal, de grands maîtres qui ont su trouver le moyen de fixer la prononciation de la langue la plus claire et la plus précise qui ait jamais été parlée.

Mais la civilisation n'était pas la seule à réclamer l'importance de l'étude des signes et des sons. L'humanité y avait également intérêt; c'est par son influence bienfaisante que les sourds-muets n'ont plus été étrangers à une

Digitized by Google

société dont ils semblaient avoir été séparés par la nature elle-même. Ainsi, à l'aide de la patience et du temps, on est parvenu à former un alphabet tout entier par la position des doigts, et à faire, au moyen des seuls mouvemens de la bouche, parler un sourd-muet de naissance, et entendre l'homme devenu sourd par accident. L'éducation physique a profité de toutes ces découvertes, et l'éducation particulière doit également les mettre à profit. Sans rendre les enfans déclamateurs, on peut les habituer de bonne heure à parler à haute voix sur des objets qu'on leur aura rendus familiers, tandis que, dans un âge plus avancé, le jeune homme doit apprendre à moduler sa voix, à l'accélérer et à la ralentir à volonté, jusqu'à ce qu'animé par les sentimens et les passions, il sache les peindre avec l'énergie qui convient au naturel et à l'accent qu'inspire la vérité.

L'époque de la puberté amène trop de changement dans le physique et le moral de l'homme pour ne pas devoir exciter l'attention de ceux qui cherchent à le diriger vers le bien.

Cette époque n'est pas la même chez toutes les nations ni dans les différentes classes de la société. Elle s'annonce de bonne heure chez tous les peuples du midi, tandis qu'elle est en général très-tardive chez les habitans du nord. Le genre de vie et l'éducation des divers individus y ont également de l'influence. Ainsi, les habitans des campagnes, toujours tenus froidement en plein air, souvent nu-pieds, et faisant usage d'une nourriture simple, n'arrivent que fort tard à l'époque de la puberté. Leur imagination n'est point d'ailleurs éveillée par des objets qui puissent l'enflammer, et leurs travaux pénibles facilitent seulement le développement des forces musculaires. Dans les villes, au contraire, un genre de vie propre à exciter les passions, une nourriture à la fois forte et substantielle, et enfin les forces de l'esprit mises de bonne heure en jeu, tout contribue à accélérer le moment de la puberté, dont l'influence est souvent si grande sur le bonheur et la santé. Mais l'éducation doit chercher à modérer l'influence des passions qui en résultent; et comme l'état social veut presque toujours que la jeunesse remplisse un temps considérable après l'époque de la puberté, et qu'elle apprenne à se procurer la subsistance avant que d'augmenter le nombre des consommateurs, l'éducation s'efforce aussi à diminuer les inconvéniens funestes qui en résultent pour le physique et le moral de l'homme..

Digitized by Google

On sent qu'à cette époque de la vie l'éducation doit moins diriger son attention sur les soins physiques que sur les soins moraux. Les moyens moraux inspirent au jeune homme de nobles pénchans et des habitudes conformes à sa destinée. L'homme est alors arrivé au moment où les diverses impressions qu'il éprouve se réunissent dans un centre commun où elles sont conservées plus ou moins long-temps par le sentiment, et rappelées par les souvenirs, lors même que ce qui les a fait naître n'existe plus.

Les premiers sentimens, comme les premiers désirs, sont nécessairement sensuels; ils tendent à la conservation de notre existence. La faim, la soif, la douleur, sont les premiers à se faire sentir, tandis que plus tard naissent les pures affections de l'amour et de l'amitié qui nous consolent ou qui nous agitent depuis le berceau jusqu'à la tombe. Dès les premiers pas de notre enfance, on aperçoit déjà dans la manifestation de ces sentimens des différences individuelles qu'il importe à l'éducation morale, ainsi qu'à l'éducation physique, de distinguer et de connaître.

L'enfant peut être insensible aux plus fortes impressions, ou sensible à la moindre chose. Les impressions peuvent être également fortes et durables, fortes et passagères, ou faibles et durables, ou enfin faibles et passagères. L'enfant peut être aussi susceptible de toutes sortes d'impressions, ou n'être affecté que par un certain nombre d'objets. Ce sont toutes ces nuances qu'il faut bien examiner, lorsqu'on tient à donner à l'enfant dont on suit les progrès, la meilleure éducation possible.

Si l'homme n'avait que des sentimens et des désirs pour régler ses actions, il ne dépendrait que de l'instinct, et il serait presque superflu de vouloir le rendre meilleur : mais le jugement lui a été donné pour discerner l'importance des objets et le degré auquel il doit s'en affecter. Sa volonté lui a été laissée libre, afin qu'il pût proportionner ses forces physiques et morales à ses désirs, à la justice de ses prétentions, et afin d'établir le juste équilibre qui seul peut le conserver au milieu des agens qui l'entourent, et de la société dans laquelle il se trouve placé. L'enfant ne dépend que des sentimens et des désirs, ainsi que du jeu libre de ces perceptions que la mémoire conserve, et auxquelles l'imagination donne presque toujours plus ou moins de vivacité. L'instituteur doit aussi chercher à suppléer à la raison, et exercer peu-à-peu les forces de la volonté qui doivent ensuite gouverner l'élève, et c'est un

Digitized by Google

point qu'il est bien difficile d'atteindre avec les enfans si mobiles.

Mais comme les impressions des sens externes, et les désirs du sens interne fournissent les matériaux de la mémoire, il faut chercher à rendre ces impressions vives et fortes, afin d'en enrichir la mémoire de l'enfant, qui est si disposé à recevoir une nouvelle énergie. Ce travail de la mémoire ne produit pas le moindre effet sur le corps; et le cerveau seul souffre lorsqu'elle est surchargée, et que les images paraissent, pour ainsi dire, dans l'imagination, comme il arrive à l'homme dans un état d'ivresse, ou lorsque les facultés n'ont pas été exercées pour faire un bon emploi de leur ensemble. Ainsi, quoique la vivacité de l'imagination soit en général d'un bon augure pour l'intelligence, il faut prendre garde que cela ne nuise au physique en dominant la force des autres fonctions. En cherchant à perfectionner la mémoire et l'imagination, on devra donc examiner si cet exercice ne nuit point à la santé, et ne retarde pas le développement et la croissance. Du reste, le danger ne commence qu'au moment où l'éducation fixe l'attention de l'enfant sur un ou plusieurs objets. De tous les exercices de l'esprit, ceux de l'attention et de l'abstraction coûtent le plus à l'adolescent, et par cela même il est plus difficile à obtenir de lui. L'art des combinaisons fatigue moins une jeune tête que celui des analyses; car l'imagination est toujours plus disposée à produire qu'à disséquer avec méthode : la bonne éducation, tout en faisant marcher de front les facultés physiques et intellectuelles, leur donne aussi alternativement de l'exercice et du repos, afin de ne pas troubler l'harmonie de l'ame et du corps.

Appelés à nous perfectionner sans cesse, nous devons mettre à profit l'expérience de ceux qui nous ont précédés, et songer à remédier aux nouveaux inconvéniens que présente l'état de notre civilisation. La force corporelle, cultivée de préférence, ne produirait que le droit du plus fort, tel qu'on le voit dans l'origine de l'ordre social. Les facultés de l'ame, exclusivement cultivées, ne produiroient que la faiblesse des sentimens, ou l'ardeur des passions qui brûle comme le soleil de l'équateur, et consume jusqu'à ses plus belles productions. La raison la plus froide enfin, si elle parvenait à maîtriser d'une manière trop absolue les mouvemens de l'ame et les exercices du corps dans un âge trop tendre, éteindrait le germe de l'énergie, étoufferait tout épanouissement du cœur, et ne serait que

Digitized by Google

comme ces lumières empruntées qui éclairent et n'échauffent point. Mais il est pour chaque individu un certain milieu qui met en action toutes ses dispositions dans un accord harmonieux, et l'éducation seule peut le produire, seule elle peut conduire l'homme à remplir sa noble destinée, en léguant à la postérité la part de la civilisation devenue son partage, et dont il a cherché à reculer les bornes pour agrandir le domaine de l'humanité.

Le compte que nous venons de rendre de l'ouvrage de M. Friedlander en aura sûrement beaucoup mieux fait sentir l'importance que si nous nous étions bornés à lui donner les éloges qu'il mérite. Dire qu'il est aussi essentiel aux pères de famille qu'aux médecins, c'est assez en indiquer l'utilité; et sous ce rapport, nous ne craignons pas qu'on puisse en avoir une autre opinion. Nous féliciterons encore M. Friedlander d'avoir su traiter un sujet aussi difficile dans une langue qui n'est pas la sienne, et de l'avoir fait avec autant de talent.

REVUE LITTÉRAIRE.

Peu de nouveautés; sommeil profond au Parnasse, la politique absorbe tout, et pour peu que cela dure on ne parlera plus que de la gravité française.

Voici cependant un petit *homme noir* qui fait tout son possible pour nous égayer en faisant passer sous nos yeux tout l'aréopage comique du théâtre français. Ce n'est pas certes que l'*homme noir* plaisante avec ces puissances, non, il s'est dit à lui-même.... Gardons-nous de rire en ce grave sujet. » mais c'est son sérieux qui est quelquefois assez divertissant. Qui est-ce, d'ailleurs, que le *petit homme noir?* Nous ne savons. Nous avons interrogé l'arrière-ban littéraire, et là même il est inconnu; c'est un domino perdu dans la foule des masques à qui personne ne daigne dire *je te connais*. Il nous est venu dans l'idée que ce pourrait bien être l'ame de cet abbé de comique mémoire qui ne connut d'autre temple que celui de Melpomène et de Thalie, et qui, en expiation de ses vieilles fredaines, aura reçu la commission de recommencer, pour ses *enfans chéris*, un cours de leçons qui, cette fois, ne lui seront payées qu'en sifflets. Lisez, lecteur, si vous le pouvez, le seul article *Lafond*, lisez sur-tout les gaudrioles qu'il adresse aux actrices, l'intérêt qu'il prend à la perte qu'a

faite Mlle. Emilie Contat, et vous serez aussi convaincu qu'on peut l'être en cas pareil, que l'*âme* véritable de ce pauvre M. Geoff. a été condamnée à venir se nicher sous le manteau de l'*homme noir*, après avoir cependant laissé son *esprit* chez les morts.

L'homme noir a cependant quelquefois des idées justes et heureuses, et ses conseils ne sont pas toujours à dédaigner. Le public applaudira sûrement à celui qu'il donne à Mlle Volnais de maigrir, et à Thénard d'engraisser, et il fera des vœux bien sincères pour voir ce sage avis écouté comme il doit l'être; mais l'amour-propre des comédiens est si rétif, qu'on ose à peine espérer quelqu'effet d'une observation si raisonnable.

Nous apprenons encore avec le *petit homme* que Talma est le créateur du costume et l'artiste vraiment éclairé qui a eu le courage de s'enfoncer dans la nuit des temps, pour faire ses découvertes *importantes*, mais que sa diction est fausse.

Jusqu'où n'emporte pas notre conseiller, l'envie de recommencer Geoffroi? Ne finit-il pas par proposer de rassembler ses feuilletons, d'en former un *corps de doctrine théâtrale*; qu'environ dix mille artistes exerçant l'art chéri du vieux professeur, ne pourraient se dispenser d'acheter? Mais quoi! n'y a-t-il pas conscience de vouloir tirer d'un sac deux moutures, et ses éternels feuilletons n'ont-t-ils pas déjà été assez payés? Un ennemi seul du vieux professeur, quelque écolier, jadis trop sévèrement puni, pourrait faire à sa renommée le tour de lui opposer ses écrits; et si l'*homme noir* n'avait pas constamment montré, même dans ses plus grandes *noirceurs*, un fond inaltérable de bonté, nous le soupçonnerions d'avoir voulu finir par un trait de malice.

Après le *petit homme noir*, quel est cet original qui vient nous demander audience? Il s'appelle, dit-il, *l'Orphelin des Ardennes*. C'est un jeune homme intéressant qui vient nous prouver les inconvéniens et les malheurs de *l'inéducation*. Si la mauvaise fortune est parvenue à *l'éduquer*, il ne paraît pas qu'elle ait réussi à lui apprendre le français. L'orphelin est des Ardennes, cela commence à tirer vers la Germanie, passons lui donc quelques tours un peu barbares, et sachons ce qu'il nous veut.

C'est lui qui va parler.

« Quelques flocons de vapeurs se glissent au milieu » des airs et voltigent au gré des vents. Attirés par leur » affinité, bientôt ils se réunissent et forment de légers

» nuages. Ces nuages, semblables à un essaim d'insurrec-
» tion, s'accumulent, se fortifient dans leur course vaga-
» bonde; ils s'abaissent alors, et commandent à l'air et
» aux vents.

» Indignés de la tyrannie que l'élément des tempêtes
» vient exercer au milieu de leur empire, cet air et ses
» fils, habitués à l'indépendance, se mutinent, se révol-
» tent, opposent la résistance à l'oppression. Surpris à
» leur tour que des ennemis si légers et sans armes osent
» les arrêter, les nuages se reploient, se froissent, se
» brisent. — *Assez, mon ami, assez!* — « Stimulent la
» fulminante électricité qui les accompagne — *Encore, eh je vous entends ou je crois vous entendre.* « qui les ac-
» compagne, appellent à eux celle qui les entourait, de
» leur commun délire se forge la foudre. — *Oh! oui, quel délire! c'est bien le mot.* « Armés de cette artillerie,
» ils lancent les bombes et les grêles. » Ah! grâce, grâce pour l'artillerie, nous en avons assez entendu, au diable l'orphelin et son *éducation*. Qui donc s'est avisé de faire croire aux bonnes gens des Ardennes qu'on parlât ce Français-là à Paris? C'est du Ch. Br. de province. Pauvre orphelin, que t'a-t-on appris là? je te conseille de tout oublier et de recommencer ton éducation.

Passons à M. G. Y. Grouard, docteur en droit, qui a écrit au Roi une lettre *sur la Situation intérieure de la France* et qui nous communique ses réflexions sur les devoirs du *législateur, du magistrat, du citoyen, d'après la charte constitutionnelle*.

M. Grouard est sans doute un de ces antiques soutiens du barreau qui conserve les formes. Il nous semble entendre un orateur du dix-septième siècle; j'avoue même, et je lui en demande bien pardon, qu'en le lisant, j'ai quelquefois pensé au célèbre l'*Intimé*.

L'érudition de M. Grouard a mis à contribution tous les arsenaux de la rhétorique; il cite les Grecs et les Romains, les poètes et les saints-pères, Aristote et St.-Augustin, Cicéron et les Conciles, Juvénal et Justinien. C'est un vrai puits de science.

Du reste, M. Grouard se montre animé d'un excellent esprit de paix et de concorde. C'est un *bon Français*. Il veut que tous se réunissent autour du Roi et de la charte, il en fait sur-tout un devoir impérieux aux *membres du pouvoir législatif*. « Il faut, dit-il, que chacun d'eux se
» presse autour du trône de ce prince issu de la race an-
» tique de nos rois, qui dans les dernières années de sa

» vie, ne ressaisit deux fois le sceptre que pour sauver
» deux fois son pays, que pour contenir par la seule force
» de son caractère et de sa légitimité, autant que par
» le noble *appareil* de ses malheurs et de ses vertus,
» des armées étrangères, victorieuses et affamées de ven-
» geances. »

D'ailleurs en nous présentant la charte royale comme notre port après le naufrage, comme le seul moyen de recueillir nos débris, de réparer nos pertes et retrouver un repos encore honorable après tous nos malheurs, M. Grouard ne se montre pas trop partisan *des nouveautés*, et il ne croit pas que la constitution nous empêche de remonter à quelques anciens principes qui avaient cédé à la force de la révolution; ainsi, par exemple, il demande l'abolition du divorce et la restitution à l'église de la célébration des mariages, comme moyen de relever l'empire des mœurs; le rétablissement des maîtrises et jurandes, et des lois contre l'usure pour rappeler la probité dans le commerce: et cependant sa sévérité s'accommode des maisons de jeu et d'autres maisons moins honnêtes encore, comme remèdes à de plus grands maux. Les bornes d'une *revue* ne nous permettent que d'indiquer ces opinions que nous croyons sujettes à discussion; nous remarquons seulement que le défenseur des mœurs et de la justice demande que les dettes du jeu cessent d'être *sacrées*. Il défend cette apparente contradiction à es principes avec beaucoup d'adresse, et pense que si cette idée pouvait prendre le caractère d'opinion générale, ce serait un des plus puissans freins qu'on eût encore pu imaginer contre la passion du jeu.

Dans ces écrits, farcis d'un quart de citations latines et autres, on trouve par là même beaucoup d'ancien, peu de neuf, mais de la raison, de la sagesse, et partout les intentions et les vœux d'un excellent citoyen.

Un *créancier de l'Etat*, qui déjà en 1814 émit une opinion remarquable, et en effet très-remarquée, sur le nouveau système de finances adopté après la restauration de la monarchie, vient de publier des *observations* sur les effets de l'ancienne administration, dont le règne de trois mois avait ramené le retour. Il s'y attache à prouver que les attaques dirigées par le ministre impérial contre le ministre du Roi, manquent de bonne-foi et de justesse. On peut se rappeler que le ministre de 1814 avait été accusé d'enfler les besoins publics, d'exagérer les dettes et par là de détruire le crédit. Le créancier de l'Etat prouve que le-

Digitized by Google

ministre impérial a cherché au contraire à dissimuler notre véritable et fâcheuse situation, qu'il n'a pris aucun des moyens propres à assurer la libération de l'Etat; qu'avec ses principes le discrédit a été toujours croissant; que des remboursemens frauduleux ont ruiné les particuliers et déshonoré l'Etat; que les services publics ont été abandonnés à la cupidité, aux intrigans; qu'en un mot les finances étaient si mal administrées qu'elles ont été perdues du moment où l'on n'a plus eu à organiser le pillage des nations voisines pour réparer les désordres de l'administration. Tout ce que dit sur ces désordres le créancier de l'Etat est effrayant de vérité, et la publication de la deuxième édition de son ouvrage, depuis le mois d'août, prouve que le public est de son avis.

M. La Barthe, ancien chef au ministère de la marine et des colonies, vient de nous donner des harmonies *maritimes et commerciales*. Faute de savoir ce que c'est que des *Harmonies maritimes et commerciales*, je n'en dirai pas mon avis; mais ce qu'on trouve dans cette petite brochure, c'est une nomenclature de nos diverses colonies, avec un précis succinct de leurs principales richesses.

Les tomes 13 et 14 de la *Biographie universelle*, publiée par MM. Michaud, viennent de paraître. L'ouvrage n'est encore qu'à la lettre F. Tout ne sera pas également bon dans cet immense répertoire; mais ce n'en est pas moins une entreprise estimable, si sur-tout les directeurs se préservent, comme ils l'avaient fait dans leurs premiers volumes, de l'influence des passions politiques qui menacent d'altérer l'impartialité dont on doit se faire un devoir lorsqu'on veut écrire pour la postérité.

On annonce une nouvelle traduction de l'*Iliade*, par M. Dugas-Montbel. Elle est sur le point d'être mise en vente, et déjà sa réputation semble faite, tant on en parle avec éloge....

Digitized by Google



POÉSIE.

LE BOUQUET,

A M. le comte de Ségur, le jour de sa fête.

Bel Apollon, descends des cieux,
Sur un mode nouveau que ta lyre résonne ;
Toi, déesse des fleurs, de tes dons gracieux
Tresse une élégante couronne.
Ce jour envoyé par les dieux
Me promet un bonheur que dès long-temps j'implore,
De suaves parfums, de chants mélodieux
Je veux saluer son aurore.

Plongé dans les bras du sommeil,
Mon digne ami repose encore.
Rose brillante, œillet vermeil,
Que sa couche par vous s'embaume et se décore:
Lyre caressante et sonore,
Hâte doucement son réveil!

Mais non, que ton sommeil, ô Ségur! se prolonge,
Loin de tes yeux pourquoi le voudrais-je bannir?
J'ai besoin qu'un fidèle songe
De tous mes sentimens te vienne entretenir.
Ah! depuis ce moment cher à mon souvenir,
Moment de douleur et de charmes,
Où, sans autre appui que mes larmes,
Tremblante, à ta bonté tu me vis recourir.
Sans cesse dans mon cœur j· l'entends retentir,
Cette voix qui d'abord dissipa mes alarmes.
C'était peu d'essuyer mes pleurs,

Digitized by Google

Tu voulus, soins touchans d'une âme peu commune!
Par le noble récit de tes nobles malheurs,
Relever mon humble infortune!
Je cherchais des secours, je craignais la pitié,
Ségur m'offrit son amitié!
Ah! qu'il est doux d'aimer ce qu'il faut qu'on révère!
Mais il entr'ouvre la paupière,
Fuyons d'un pas précipité,
Comme l'amant épris d'une chaste beauté
S'impose, pour lui plaire, un rigoureux silence;
Et n'ose qu'en secret exhaler sa souffrance;
De Ségur respectant la loi,
Tremblons de lui parler de ma reconnaissance;
Cette lyre et ces fleurs en parleront pour moi.

Madame Dufrénoy.

A LISE.

O toi qui règnes sur mon cœur,
Lise, pourquoi tant se défendre,
Et contre l'amant le plus tendre
Pourquoi montrer tant de rigueur?
De résister, le vain honneur
Vaut-il le plaisir de se rendre!

Peut-on avec autant d'appas
Être l'indifférence même?
O quelle volupté suprême
L'amour puiserait dans tes bras!
Cruelle, si tu n'aimes pas,
Que ne défends-tu que l'on t'aime!

Mais tu veux résister en vain,
Amour a fléchi ta colère:
Oui, lorsque ta bouche sévère
Dit: Je ne puis t'aimer, Colin!
Tes yeux, par un charme divin,
Savent me dire le contraire.

TIMBRE ROYAL 5 c.

Digitized by Google

A Madame B..... M.....,

Qui me priait de lui adresser des vers dans le *Mercure de France.*

Quoi ! vous voulez que de ma lyre
Mercure vous rende les airs ;
Vous voulez que tout l'univers
Comme moi, Chloé, vous admire !
J'obéis, la beauté m'inspire ;
Et l'Amour dictera mes vers.
Je dirai que l'on vous adore
Aussitôt que l'on vous connaît :
Je dirai qu'à tout ce qui plaît
Vous joignez tout ce qu'on honore.
Que ne dirais-je point encore,
Chloé, si j'étais moins discret.
Mais ce dieu, qui jadis apportait sur la terre
Du souverain des cieux l'auguste volonté,
Voudra-t-il aujourd'hui, changeant de ministère,
Présenter mon hommage à la divinité?

Digitized by Google



ENIGME.

Quoique tous deux du sexe masculin,
Ensemble on nous marie;
Est-ce l'amitié qui nous lie
Ou la nécessité? je ne sais; mais enfin
Sans nous, adieu toute œuvre pie.
Pour tous ce serait un vrai deuil:
On ne verrait rien de bon œil.
Oh! combien de vertus en France
Disparaîtraient en notre absence!
Sans nous, adieu les cœurs droits, les bons cœurs,
Sans nous, adieu les bonnes mœurs. (S.....)

CHARADE.

Mon premier est un si, mon second est un non;
Par une infâme trahison,
A la postérité mon tout transmit son nom.

LOGOGRIPHE.

Quand je suis ferme et blanche à l'instar de l'albâtre,
Quel cœur de moi ne serait idolâtre?
Il me préférerait, je croi,
Au métal précieux que l'on rencontre en moi.
Mon chef à bas, je suis une substance,
Dont on fabrique un pain de grossière apparence,
Que sans apprêt l'on fait du genre féminin,
Qu'avec apprêt l'on fait du genre masculin. (S......)

Mots de l'Enigme, de la Charade et du Logogriphe **insérés dans le dernier numéro.**

Le mot de l'Enigme est *Aiguille de pendule*.
Le mot de la Charade est *Verrat* (pourceau).
Le mot du Logogriphe est *Paris*, où l'on trouve *Pris*.

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES ET DES ARTS.

— La classe des Beaux-Arts de l'Institut a décerné, le 23 septembre dernier, le premier grand prix de composition musicale à M. François Benoist, de Nantes, âgé de vingt-un ans.

— La médaille d'or, envoyée par Louis XVIII à M. de Hohenwarth, archevêque de Vienne, porte sur sa face le buste très-ressemblant de Louis XVIII, avec cette inscription : *Ludovicus XVIII, Rex christianissimus.* On lit sur le revers : *diebus* 18, 19 *et* 21 *jan.* 1815, *Corpora Ludovici XVI. et Mar. Ant. August. Conjugis suæ Detecta. Defossa. Regiisque. Atavorum. Sepulchris. Reddita.* Et sur l'exergue : *Pietas Fraterna.*

— Un horloger mécanicien, nommé Joseph Bozek, membre de l'Institut de mécanique établi par les Etats de Bohême, a fait voir dernièrement à Prague une voiture de son invention, qu'il fait mouvoir par le moyen de l'eau réduite en vapeur. Tous les connaisseurs avouent que ce mécanisme est, par sa simplicité et son utilité, au-dessus de la plupart des inventions de ce genre que l'on a faites en Angleterre et ailleurs. Le même artiste travaille à un bateau qu'il fera mouvoir et remonter un fleuve par le même mécanisme.

— S. M. l'Empereur de Russie a fait remettre à M. Texier, premier médecin de l'hôpital de Versailles, la décoration de l'ordre de Saint-Wladimir.

— Il vient d'être fait à Rome des perquisitions chez tous les libraires et chez les particuliers qui ont des bibliothèques, pour saisir les livres qui sont à l'*index*, et ne peuvent être lus qu'avec l'autorisation du Saint-Père. Tous les ouvrages relatifs à la révolution de France, toutes les collections de journaux, quelques mémoires de l'Institut, un éloge historique de Louis XVI, les Codes et leurs commentaires ont été saisis. On a saisi également le Répertoire de jurisprudence de Merlin de Douai, et les relations des cérémonies qui ont eu lieu pour le couronnement de Bonaparte à Paris.

— M. Isabey a exposé chez lui à la curiosité des amateurs un dessin qu'il a esquissé à Vienne et fini à Paris. Ce dessin représente une Séance du Congrès de Vienne. Il est reconnu que tous les personnages sont de la plus exacte ressemblance.

Digitized by Google

— Les médailles frappées pour perpétuer le souvenir de l'inauguration du roi des Pays-Bas portent l'effigie du roi avec la légende : *Wilh. Nass. Belg. Rex. Luxem. M. Duc.* et au revers : *Patr. Sal. Reg. et ord. Solen. Sacram. Asserta. M. D. CCC. XV.* Il en a été frappé en or, en argent et en bronze.

— L'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Lyon propose pour 1816 les sujets de prix suivans :

« La belle expérience de Lyon a prouvé que l'air atmosphérique subitement et fortement comprimé laissait échapper une lumière vive, facilement visible dans l'obscurité. D'autres expériences faites dans la même ville (1) ont donné lieu de penser que cette propriété d'être lumineux par la compression appartient exclusivement au gaz oxigène, et qu'elle ne se manifeste dans quelques autres gaz qu'autant qu'il est mêlé avec eux en plus ou moins grande proportion. Enfin on sait encore qu'un éclair instantané a été quelquefois aperçu au moment où l'on tirait dans l'obscurité un fusil à vent fortement chargé. L'académie, pour compléter les connaissances acquises sur ce sujet, demande 1°. que l'on détermine quelle est l'espèce d'altération qu'éprouvent le gaz oxigène et l'air atmosphérique par le dégagement de la lumière; 2°. qu'on fasse connaître ce qui arrive dans les gaz azote, hydrogène et acide carbonique purs et sans aucun mélange d'air atmosphérique, lorsqu'ils sont vivement comprimés; 3°. enfin qu'on recherche de même ce qui se passe dans tous les gaz, lorsqu'ils éprouvent subitement une grande dilatation. »

Un prix extraordinaire de poésie sur le *Retour des Bourbons*. Chaque pièce doit être inédite et contenir moins de trois cents vers, et plus de cent. Elle doit être envoyée le 30 novembre 1815.

Le prix pour chacun de ces sujets sera une médaille d'or de 600 fr.

---

(1) Une commission formée dans le sein de l'Académie, et chargée de comparer ensemble les divers gaz sous le rapport dont il s'agit ici, a reconnu, après des essais multipliés, qu'on obtenait par la compression du gaz oxigène une lumière très-vive et très-belle; que la lumière était moins brillante dans l'air atmosphérique; qu'elle était encore sensible dans le gaz hydrogène, lorsqu'il était mêlé d'un peu d'air commun; mais qu'elle était tout-à-fait nulle dans ce gaz, ainsi que dans les gaz azote et acide carbonique, lorsqu'ils étaient parfaitement purs, et qu'ils ne contenaient aucune portion de gaz oxigène. La compression a été la même dans tous les cas. La force employée a toujours été celle qu'un homme peut développer lorsqu'il est solidement appuyé.

Digitized by Google

Le premier de ces prix sera décerné le dernier mardi du mois d'août 1816. Le second, le 21 décembre prochain.

Le dernier mardi du mois d'août 1816, seront aussi distribués les prix d'encouragement, fondés par M. Lebrun, pair de France, et destinés aux artistes qui auraient fait connaître quelque nouveau procédé avantageux pour les manufactures lyonnaises, tels que des moyens pour diminuer le prix de la main-d'œuvre, pour économiser le temps, pour perfectionner la fabrication, pour introduire de nouvelles branches d'industrie, etc.

Numismatographie. — Voici quelques détails sur des pièces de monnaie en bronze trouvées récemment près de Nasium, pays inépuisable en antiques :

Celle qui frappe davantage est précisément la médaille que le temps a le plus maltraitée. Elle est en grand bronze; d'un côté, un personnage éminent, assis, la main gauche appuyée sur le dos du siège, et tenant de la droite une couronne. Au revers, le péristyle d'un temple consacré sans doute à Bacchus, car ses colonnes sont garnies de pampres : on aperçoit un sacrificateur près d'un autel, qui, assisté de deux enfans, se dispose à immoler une victime. Au-dessus se trouve une *contre-marque*, singularité qui pique tant la curiosité des antiquaires. Elle porte les lettres ACAEM (à Cæsaris mandato) *par ordre de César*. Mais quel est ce César? On ne peut lire les légendes ni l'exergue; cependant on a quelques motifs pour croire que c'est *Caligula*.

Diaduménien, moyen bronze : au revers un personnage debout, présentant, d'une main, la patère d'Hygée à un sergent, et tenant de l'autre une enseigne militaire.

Philippe le père, de la plus belle conservation, en grand bronze. Il en est de même de *Posthume* père aussi, avec un revers non décrit par Vaillant; *Lætitiæ Augusti* pour légende, et un vaisseau chargé de ses rameurs, dans le champ.

Une de ces médailles, moyen module, bronze épais, a, d'un côté, deux têtes accolées à l'opposite, qu'on prendrait pour des masques antiques, si l'on ne savait que les Dioscures (Castor et Pollux) figurent souvent sur les médailles, coiffés de bonnets en formes de demi-coque d'œuf, par allusion à leur origine. Mais ici, c'est une seule flamèche qui se trouve entre les deux têtes, au lieu de l'étoile qui surmonte ordinairement chacune d'elles. Au revers, un vaisseau. Les légendes sont illisibles de part et d'autre. Cette pièce est remarquable en ce qu'elle offre le type d'une médaille d'amiral romain, comme on en voit des familles *Oppia* et *Pompéia*. Castor et Pollux s'embarquèrent avec les Argonautes; ils se rendirent fameux sur la

Digitized by Google

mer. Pendant une tempête, des feux voltigèrent sur la tête des deux héros. Les marins les prirent à raison de cela pour protecteurs.

Plusieurs médailles représentent Marc-Aurèle : l'une, moyen bronze, a pour revers la tête d'Antonin ; une autre, grand bronze, placée par les curieux parmi les pièces rares, offre, au revers, la figure d'une femme qui se jette à genoux, que l'empereur relève, et dont la tête est surmontée d'une tour.

La médaille la mieux conservée est d'Auguste, moyen bronze; au revers M. SALVIVS OTHO III VIR AAAFF, et dans le champ S.C; ce qui signifie que cette pièce a été faite par ordre du sénat, et que Marcus Salvius Otho, l'un des trois commissaires pour frapper ou couler les monnaies d'or, d'argent et de cuivre, a présidé à sa confection.

— Des villageois remuant la terre près de Saint-Mihiel, le 9 septembre dernier, ont trouvé deux pièces de monnaie d'argent. L'une, au coin de Henri III, roi de France et de Pologne, porte le millésime de 1579. L'autre offre l'effigie et l'inscription de Henri II, roi de Navarre. Au revers, le millésime 1584, qui ne s'accorde pas avec la chronologie, car Henri III (devenu roi de France sous le nom de Henri IV, régnait alors en Navarre. Son aïeul, Henri II, était mort depuis l'an 1555.

— *De la rareté et du prix des médailles romaines*, ou *Recueil contenant les types rares et inédits des médailles d'or, d'argent et de bronze, frappées pendant la durée de la république romaine et de l'empire romain ;* par T. E. Mionnet.

Cet ouvrage contient en un seul volume in-8°. tout ce qui est de la plus indispensable nécessité pour ceux qui veulent former une collection de médailles romaines, ou qui, l'ayant formée, veulent en connaître la valeur approximative.

— *Météorologie.* Le 5 février dernier, à trois heures après midi, une colonne d'air enflammé a parcouru une partie du quartier de Flacq, à l'Ile-de-France. Elle paraissait venir de l'est; un bruit violent l'accompagnait et rien ne pouvait résister à sa force.

Une grande partie des établissemens de la Retraite a été renversée par cette colonne ; une habitation a été entièrement détruite, plusieurs cases à noirs et hangars ont été culbutés.

Une maison en charpente de cinquante pieds de long sur vingt-huit de large a chassé de cinq pieds sur son soubassement ; un magasin à étage d'environ trente pieds de longueur a également chassé de quinze pieds sur son soubassement; l'étage a été écrasé, la majeure partie de sa charpente et les objets qu'il contenait,

Digitized by Google

quoique d'un poids très-considérable, ont été jetés dans les bois et établissemens voisins.

Ce tourbillon enflammé a détruit plusieurs cases en palissade, et renversé quelques maisons. Un enfant de dix ans a été enlevé et jeté à plus de cent pas.

Après avoir brisé et déraciné tous les arbres qui se sont trouvés sur son passage, cette colonne d'air et de feu est allée se briser dans la montagne, ne pouvant plus aller au-delà.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que rien de ce qui a été frappé par ce tourbillon, qui contenait une grande quantité de feu, n'a été enflammé; la couverture des cases, qui était en paille, n'a été que noircie.

Peut-être doit-on attribuer cet effet à la grande humidité qui régnait en ce moment, et qui était occasionnée par des pluies telles, qu'on ne se souvient pas d'en avoir vu de pareilles, de mémoire d'homme, dans la colonie.

On a éprouvé, à la suite de l'apparition de ce phénomène, des chaleurs extrêmement fortes, et qui ont occasionné beaucoup de morts subites.

Digitized by Google



MERCURIALE.

28 *septembre.* — *Où l'on se mouille l'on s'essuie.* Une dame veuve, musicienne de profession, se plaignait amèrement de ce qu'un serrurier était venu se loger vis-à-vis d'elle, et rompait matin et soir par de grands coups de marteau la douce harmonie des accords de sa harpe..... Jeudi dernier, à l'instant où elle maudissait le plus ce voisin incommode, arrive chez elle un soldat muni d'un billet de logement; ce soldat n'entendait ni le français, ni la raison; il refusait d'accepter le lit que la veuve lui offrait dans une auberge, et prétendait qu'elle lui abandonnât la seule chambre et le seul lit qu'elle possédait. Au bruit de la querelle qui menaçait de devenir dangereuse, le serrurier accourt; il parlait plus d'une langue, et avait autrefois planté notre drapeau triomphant sur les murs de plus d'une capitale; il s'exprime en homme qui sait comme on doit user de la victoire, et par sa fermeté et sa modération parvient à faire une capitulation honorable. Depuis ce moment, les coups de marteau semblent moins dissonans à la veuve; et si elle les maudit encore quelquefois, elle bénit toujours le serrurier.

Vendredi 29 *septembre.* — Sur les deux heures après midi, on a vu passer dans la rue Dauphine trois hommes en habit de paysans; ils avaient une veste, un gillet, un pantalon blancs. Sur leur chapeau s'élevait un lis d'une énorme dimension. Tous trois tenaient en main un gros gourdin. Les femmes ont des yeux de lynx! En dépit donc des pantalons qui cachaient en grande partie les bas de ces prétendus paysans, une femme s'est aperçue qu'ils étaient extrêmement fins! Le même jour, et presque à la même heure, quatre hommes revêtus de costumes semblables à celui des pierrots traversèrent en voiture le Carrousel.

Ces deux singulières apparitions ont donné lieu à plusieurs propos de la part de ceux qui en furent les témoins.

Digitized by Google

Vendredi 29 *septembre.* — Talma, comme à son ordinaire, avait amené la foule au théâtre Français. On jouait *Tancrède*. Cette tragédie ne pouvait être représentée dans une circonstance où l'on en appréciât mieux les admirables vers. Le public a vivement applaudi ceux-ci :

Il est temps de sauver d'un naufrage funeste,
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
La liberté!

Les transports redoublèrent aux suivans :

Etouffons dans l'oubli nos indignes querelles.
Qu'il ne soit désormais qu'un parti parmi nous,
Celui du bien public, et le salut de tous.

Alors, si l'on ne lisait pas *certains journaux*, on aurait pu penser qu'il n'existait plus qu'une seule opinion, *la Charte et le Roi;* cette idée se serait fortifiée, quand Talma ouvrit sa scène au troisième acte, en déclamant, avec un enthousiasme vraiment français, ce vers :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

On vit dans un instant des larmes de sensibilité se mêler aux applaudissemens dont la salle retentissait; enfin des bravos universels accueillirent cette maxime dont on ne saurait trop se pénétrer.

L'injustice à la fin produit l'indépendance.

Ainsi le feu sacré se conserve au fond des âmes! Ces mots, *la patrie*, *le Roi*, *la liberté*, peuvent encore enfanter des prodiges! Le phénix ne renaît-il pas de ses cendres?

30 *septembre.* — Tous les rédacteurs de journaux feront sagement de lire les conseils adressés au *Journal des Arts*, et d'en profiter.

Un ennemi *des idées libérales* soutenait que *la liberté de la presse* était un fléau. Pour le combattre, on lui opposait l'exemple de l'Angleterre. « Votre argument, répon-» dit-il, est en faveur de mon opinion. Le peuple anglais » a renouvelé l'expérience de Mithridate : il s'est accou-» tumé à la licence de la presse comme ce prince s'était » accoutumé aux poisons. L'audace des écrivains et l'in-» discrétion de leurs feuilles excite la pitié beaucoup » plus que l'attention de cette nation éclairée. Le Français, » en ce moment, malade en politique, ne pourrait sup-» porter un tel régime; il le tuerait infailliblement. »

Digitized by Google

— L'affiche qui annonçait lundi dernier l'ouverture de l'Opéra italien au théâtre Favart présentait une innovation qui a plu généralement. Les noms des femmes y précédaient ceux des hommes; Mme. Catalani et sa suivante étaient en tête; venaient ensuite les acteurs. Ne pourrait-on pas généraliser cette forme d'annonce, et l'étendre à tous les spectacles? Nos théâtres peuvent être comparés à de vastes salons; pourquoi n'y pas naturaliser les hommages dus aux dames, et que nous leur déférons si volontiers dans nos réunions particulières? Honneur au beau sexe! Honneur sur-tout au succès avec lequel il soutient sa rivalité dans toutes les parties de l'art théâtral vis-à-vis du sexe masculin!

3 octobre. — Plusieurs journaux ont répété un article qui n'a pu leur être fourni que par un de ces *mystificateurs* qui prennent plaisir à mettre en défaut les notions politiques et géographiques d'un grand nombre des rédacteurs à la toise qui instruisent l'univers, *comme tout le monde sait.*

Il n'y a pas un écolier de sixième qui ne sache que Smyrne est un port de l'Asie mineure situé dans l'Archipel, sous la *domination du Grand-Seigneur*, et connu par tout le commerce *comme la principale échelle* du Levant.

Il n'existe point par conséquent de dey à Smyrne. Cette dénomination de *gouvernement* n'est connue que sur les côtes de Barbarie. Ce dey n'a pu être remplacé par une régence *composée des grands* du pays. Il est possible qu'il y ait eu une émeute populaire dans cette ville (ce qui arrive assez fréquemment), et qu'elle ait forcé les consuls européens de s'en éloigner momentanément. Il n'y a d'ambassadeurs des puissances étrangères qu'à Constantinople. Au surplus, l'intervention des Anglais dans cette émeute (si elle a eu lieu) pourrait lui donner un caractère plus important qu'on ne le pense.

Journal de Paris. — 29 *septembre.* M. Martainville nous dit aujourd'hui que *des prêtresses de Thalie et de Melpomène ont fait à ces déesses une infidélité en faveur de la muse comico-lyrique;* il appelle Mme. Gonthier une *débutante septuagénaire* qui, en reparaissant sur la scène pour Mme. Huet, *a prouvé qu'un bon cœur ne vieillit pas*; il ajoute, deux lignes plus bas, qu'en se *trémoussant* elle a voulu *prouver* que sa *béquille était un objet de luxe.*

« On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût. »

Digitized by Google

1er *octobre.* Le *Journal de Paris* nous apprend que les artistes de la manufacture des tapis de la couronne *se plaignent* de n'avoir été visités cette année par aucun étranger de marque. Les artistes du Muséum voudraient bien avoir à se plaindre d'un pareil manque d'égards.

2 *octobre.* Le successeur de M. Martainville cherche à mettre tant d'esprit dans son premier article, que l'on craint qu'il ne lui en reste plus pour les autres.

Le Journal de Paris, *du* 3 *octobre*, nous dit, en parlant de Crivelli : *Pourquoi faut-il que son jeu*, etc.? Pourquoi ne s'anime-t-il pas plus souvent? Pourquoi chante-t-il avec mollesse? Pourquoi enfin, etc.

Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiraient jamais.

L'auteur du même article appelle la troupe de l'Odéon la troupe *odéonienne.*

Si ce n'est pas du bon, c'est au moins du nouveau. Le même journal, en nous parlant d'un jeune homme dont l'esprit est aliéné, et qui récite dans les promenades publiques des tirades et chante des romances, appelle sa folie une folie agréable. Combien d'auteurs et de virtuoses nous prouvent tous les jours que c'est un genre de folie bien ennuyeux!

Gazette de France. — 2 *octobre.* Dans un article sur l'*influence de la révolution française sur les mœurs*, on nous apprend que l'*avenir est à créer*, et qu'on *répare ses folies* à force de sagesse. L'auteur de ces belles découvertes a gardé l'anonyme. Tout mauvais cas est reniable.

Journal des Débats. — 29 *septembre.* M. C., en parlant de Mme. Huet, dit qu'elle *paraissait excellente à ceux qui n'avaient point de parallèle à lui opposer.* Que M. C. serait bon s'il était le seul qui écrivît!

Le *Journal des Débats* disait dernièrement : « Nous espérons bien qu'on nous délivrera *de ce hideux lion de Saint-Marc.* » Nous nous empressons d'apprendre à ses rédacteurs que leur espérance est réalisée.

La *Quotidienne* a des accès de vérité où elle dit d'elle-même ce que tout le monde en dit. Par exemple, dans le numéro du 28 *septembre*, elle s'appelle la *Fatale Quotidienne!*

Quotidienne. — 1er *octobre.* M. Martainville a changé de journal sans changer de méthode. Il cite trois ou

Digitized by Google

quatre couplets qui remplissent une colonne de son feuilleton. C'est autant de gagné pour le rédacteur, qui n'a pas grands frais d'esprit à faire en copiant celui des autres, et pour les lecteurs, qui ne lisent jamais M. Martainville avec plus de plaisir que quand ses articles sont pleins de citations.

2 *octobre*. La *Quotidienne* annonce que les grands spectacles vont, comme ceux de Londres, avoir des billets de demi-places pour ceux qui ne veulent assister qu'à une partie du spectacle. Les abonnés de la *Quotidienne* demandent si on ne pourrait pas aussi faire des demi-abonnemens pour ceux qui ne voudraient lire qu'une partie du journal, les annonces et les extraits de la *Gazette Officielle*, par exemple.

QUOTIDIENNE. — 3 *octobre*. Quel goût, quel bon ton dans la métaphore dont se sert aujourd'hui M. Martainville ! Il dit qu'en se retirant du *Journal de Paris*, on l'a *injurié par la fenêtre* en lui *lançant des ordures*. On ne dira pas cette fois, du style de M. Martainville :

Ce sont petits chemins tout parsemés de roses ;
On n'y saurait marcher que sur de belles choses.

Dans le même article, M. Martainville commence le métier de dénonciateur. Celui d'émule du grand G... qu'il a fait jusqu'ici lui a valu cependant d'assez jolis bénéfices pour qu'il dût s'en contenter. Depuis que ce rédacteur est parvenu à la *Quotidienne*, on craint que l'ambition ne lui tourne la tête.

JOURNAL GÉNÉRAL. — 29 *septembre*. Le *vieil amateur* reproche à la plume de M. Andrieux d'être trop paresseuse. Ah! mon Dieu, qu'on voudrait bien avoir un pareil reproche à faire au *vieil amateur!*

30 *septembre*. Dans un article où il nous parle si élégamment d'une légion semi-mâle, semi-femelle, d'acteurs et d'actrices, le *vieil amateur* se plaint que ses ambitieux collaborateurs envahissent son territoire et ne lui laissent presque plus de place.

Quand on lit le *vieil amateur*, on voudrait qu'il n'y eût pas de feuilleton dans le *Journal Général;* et quand on lit le corps du journal, on voudrait que le feuilleton tînt toute la place. J'oubliais de dire que le *vieil amateur* nous fait savoir que le feuilleton *est à l'extrémité du journal*.

1er. *octobre*. — Il est curieux de comparer les articles

Digitized by Google

insérés le même jour dans *le Journal Général* et dans *le Journal des Arts*, relativement aux deux frères Faucher, maréchaux de camp, condamnés à mort par la onzième division du conseil de guerre établi à Bordeaux.

1er. *octobre.* — Dans un article intitulé le Mal et le Remède, *le Journal Général* dit : *Que notre salut est facile? ce n'est point le génie qui nous tirera de péril, mais le bon sens et la modération; nous allons nous aimer si nous pouvons nous entendre, et si nous nous aimons la France est sauvée.*

Voilà de bons principes, il est fâcheux que l'auteur de cet article, excellent sous plusieurs rapports, se soit d'abord livré à une diatribe violente en nous apprenant *qu'il est des classes d'hommes naturellement ennemis de la paix et d'un ordre de choses où ils n'auraient à recueillir que le mépris et la malédiction de leurs concitoyens.* Croirait-on utile d'établir en France une classe de *Paria*?

Lundi 2 octobre. — *Le Journal Général*, grâce à son esprit de modération si connu, a consacré dans le numéro de ce jour trois articles à l'effet de dénoncer le *Journal des Arts*; il demande qu'on lui impose silence. Serait-ce par hazard que plusieurs centaines d'abonnés *au Journal Général* seraient passés *au Journal des Arts*?

2 *octobre.* — *Journal Général. La sévérité dans le gouvernement est peut-être le plus sûr moyen de faire naître par la suite l'affection pour ce même gouvernement; de même que dans les congrégations religieuses l'attachement pour l'ordre était en raison de l'autorité et de la rigueur de la discipline.* On pourrait demander au *Journal Général* pourquoi ces corporations ont été détruites. Il continue. *On a comparé Sparte à l'une de ces congrégations, croit-on qu'elle ait produit moins de bons citoyens que cette Athènes républicaine où le gouvernement était sans cesse la proie de factieux et d'orateurs vendus à l'étranger, où de beaux-esprits bien malins, bien pervers, jetaient tous les matins le ridicule à pleines mains sur les magistrats et les institutions? On ne plaisantait pas à Sparte, on y était plus libre et plus tranquille.*

Voltaire, piqué contre le peu de succès de la première représentation de son Oreste, cria, jadis, de sa loge au parterre : *Maudits Athéniens, c'est du Sophocle tout pur!* Messieurs du *Journal Général*, craindriez-vous un échec pour quelques-unes de vos pièces?

2 *octobre.* Le *Journal Général* reproche au pape d'avoir

Digitized by Google

débuté par être professeur de théologie *ultramontaine*. On reproche au pape d'être *ultramontain*. C'est ainsi que certains journaux reprochent aux Français de professer des sentimens français.

Messieurs du *Journal Général* ne peuvent souffrir ces *beaux-esprits bien malins qui jettent tous les matins le ridicule à pleines mains*. « On ne plaisantait pas tant à Sparte, ajoutent-ils, mais on y était plus libre et plus tranquille. » On voit bien où le bât les blesse : C'est le renard sans queue, qui voudrait que personne n'en portât. Ce que vous nous dites de Sparte est fort beau ;

Mais tournez-vous de grâce, et l'on vous répondra.

Ce sont ces mêmes journalistes qui regrettent si fort et notre ancienne gaieté, et tout ce que nous avons d'ancien, qui voudraient nous faire contracter la sévérité de Sparte ; mais ils n'y parviendront pas. Il faudrait, pour nous empêcher de rire, qu'ils cessassent d'être ridicules, et voilà l'impossible pour le *Journal Général*.

— Le *Journal Général* du 3 *octobre* offre un contraste remarquable dans l'article *Paris*. On applaudit à la censure qui vient de supprimer le *Journal des Arts*, et plus bas M. Salgues censure la censure qui a supprimé deux de ses articles. Quelle perte pour le public !

L'*Aristarque*, dans son feuilleton du 30 *septembre*, appelle La Fontaine *l'immortel bonhomme*, et nous dit que Mlle Gosselin *porterait un défi aux grâces elles-mêmes*. Il n'y a que M. Martainville ou l'*Aristarque* pour écrire de cette force-là. — 2 *octobre*. M. Charles Bonhomin, qui n'est certainement pas un *immortel bonhomme*, nous donne aujourd'hui, sur le tabac, une dissertation savante, qui ne vaut pas les vers de Sganarelle dans le *Festin de Pierre*. Pour nous dire que dans un café il a été incommodé par une odeur de pipe, il s'exprime ainsi : « Je demandai une glace à la pêche, et grâce à mes deux voisins, je mangeai une glace au tabac. » Pour conserver le ton de M. Bonhomin, nous dirons que son article est, non pas au tabac, mais à la glace.

On remarque la devise que les états généraux des Pays-Bas ont choisie pour un ordre de mérite civil qu'ils viennent d'instituer. Ce sont ces deux mots latins

Virtus nobilitat.

Digitized by Google

ce que nous traduirons, pour l'instruction de maintes personnes, qui ne savent pas le latin, par ce vers de Boileau :

La vertu d'un cœur noble est la marque certaine.

Le *Nain Rose* a déclaré que MM. Théaulon et Dartois ne sont que les propriétaires de ce journal et n'ont aucune part à sa rédaction. Mais que diable ces messieurs font-ils donc de leur esprit? Leurs vaudevilles sont remplis de celui des autres; ils devraient bien au moins mettre un peu du leur dans leur journal!

AVIS.

Le prix de la souscription au MERCURE DE FRANCE est de 5 fr. pour un mois, 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année.

On ne peut souscrire que du premier de chaque mois.

— En cas de réclamation, on est prié de joindre une des dernières adresses imprimées, ou d'indiquer le numéro de la quittance.

Les souscriptions, lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *franc de port*, au directeur du *Mercure de France*, rue Mazarine, n°. 30. — Aucune annonce ne sera faite avant que cette formalité n'ait été observée.

De l'Imprimerie de GUEFFIER, rue Guénégaud.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

TABLEAU POLITIQUE.

FRANCE.

La journée du 7 de ce mois sera l'une des plus importantes de notre histoire. Le Roi a fait l'ouverture du Corps législatif, de ce corps formé, rassemblé dans les circonstances les plus critiques, et duquel peuvent émaner bientôt la restauration de notre patrie, ou de nouveaux déchiremens, d'interminables malheurs. L'alternative est pour nous d'un suprême intérêt; si le Roi est écouté, si l'esprit qui règne dans son discours se montre invariablement celui des deux Chambres, nos sentimens pencheront vers un légitime espoir; si, au contraire, les intentions du prince ne sont point partagées, si ses paroles ne sont pas religieusement confirmées, si même son silence n'est point entendu et respecté; s'il ne forme point d'avance une loi de ménagement et de sagesse,.... les torches de la discorde seront secouées. Cette agitation les embrasera, tous les genres de désordre propageront l'incendie, et peut-être le sang de plusieurs générations ne l'éteindra pas.

Le corps représentatif s'est formé sans distinctions

Digitized by Google

d'ordre, sans privilèges ; voudrait-on bouleverser encore le sol de la patrie, et le changer pour toujours en une plage de décombres ? C'est là cependant que nous serions brusquement conduits, si l'on appelait efficacement la haine et la vengeance.

Que l'on ne s'y trompe pas : dans les sociétés humaines, les choses ne sont que des hommes ; les institutions, les lois, les principes n'existent que par les hommes qui mettent leur honneur, leur conscience, ou leur intérêt à les soutenir.

Ainsi, poursuivez aujourd'hui, menacez, ou seulement insultez un homme sous le titre de révolutionnaire et pour les actes, les opinions, les sentimens qui se rattachent à ce titre, aussitôt vous mettez en irritation la révolution entière, c'est-à-dire, un nombre immense d'opinions, de sentimens, d'intérêts ; vous réveillez une coalition qui fut terrible, et par l'impétuosité, et par la masse.

Cédez, la patrie vous en conjure ; cédez à la crainte d'une nouvelle anarchie ; l'exemple du Roi vous y invite, sa voix vous l'ordonne ; proscrivez de vos pensées tout ce qui est proscrit de son discours, les dénominations de parti, les expressions de blâme, de haine et de vengeance. Représentans du peuple français, s'il est vrai que la majorité d'entre vous appartient à des familles anciennes et que la révolution a opprimées, songez que le Roi appartient plus qu'aucun de vous à une de ces familles si long-temps malheureuses : que vos souvenirs, que vos regrets ne fassent, comme les siens, que donner à votre raison, à votre amour de la patrie, le mérite du sacrifice et l'empreinte de la générosité.

Quel magnifique et touchant spectacle, si les droits des Français sont hautement reconnus et consacrés par une assemblée dont la composition même aurait pu faire craindre des sentimens contraires ! Que la liberté politique sera noblement affermie, si elle est proclamée par des hommes qui, sous l'impulsion de leurs habitudes ou du point d'honneur, auraient pu lui être opposés ! La France prospérera aussitôt que les défenseurs naturels des anciens priviléges auront montré avec zèle et franchise un esprit national.

Dans son état actuel, rien n'est plus utile, plus pressant, que de lui donner sur les nations qui sont chez elle, l'ascendant de l'union et de la magnanimité. Où sont les peuples armés, quels que fussent leurs sentimens et leurs avantages, qui puissent résister au spectacle d'un peuple calme

Digitized by Google

dans la détresse et généreux dans le malheur? Nous avons cédé le sceptre de la force, prenons celui de l'honneur et de la raison.

Dans l'ignorance où nous sommes encore de la convention conclue entre le Roi et les souverains alliés, nous ne savons point avec précision ce que nous devons penser des mouvemens qu'ils font faire à leurs armées; nous ne pouvons que les suivre avec une vive curiosité.

Huit mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, de la garde royale prussienne, ont quitté Paris; mais ils ont été remplacés dans les casernes qu'ils occupaient par les différens corps, jusques-là cantonnés dans des villages voisins.

Les troupes anglaises, ou hanovriennes, et à la solde de l'Angleterre, qui étaient campées au bivouac, depuis trois mois, dans le bois de Boulogne, ont reçu l'ordre d'y construire des baraques qui seront appuyées contre les murs du bois dans toute leur longueur.

Les baraques construites dans le jardin du Luxembourg, dont la démolition avait été précédemment ordonnée, viennent d'être rétablies; mais elles ne sont point encore occupées.

Il n'y a eu encore aucun changement dans les positions des troupes alliées stationnées en Alsace; elles sont tranquilles dans leurs cantonnemens.

Béfort, Schelestadt, et les autres forteresses sont toujours investies. On n'y laisse pas entrer de vivres; mais les militaires et les habitans peuvent en sortir, pourvu qu'ils ne s'éloignent qu'à une petite distance.

A Strasbourg, un poste de troupes autrichiennes à cheval s'était avancé vers la ville. Sur les plaintes de M. le préfet, le prince de Hohenzollern a ordonné que ce poste fût retiré.

En ce moment, l'armée russe a presque entièrement évacué la France.

EXTÉRIEUR.

Un foyer révolutionnaire vient de s'ouvrir en Espagne; il a été fermé presque aussitôt.

Un général, nommé Don Juan-Diaz Porlier, s'en est déclaré le chef. Dernièrement il s'était déjà distingué dans la guerre patriotique sous le nom de Marquesito. Il a débuté en cette circonstance par assembler un corps de

Digitized by Google

troupes à Santa-Lucia ; il est entré dans la ville de Corogne, a arrêté les principales autorités, s'est rendu maître de la ville, et a de suite répandu une proclamation incendiaire.

Cette proclamation était accompagnée d'un long manifeste adressé à la nation espagnole, où étaient rappelées les intentions des cortès avant le retour de Ferdinand, et où était présentée la nécessité d'y revenir très-promptement pour sauver l'Espagne de sa ruine. Les insurgés s'annonçaient comme voulant conduire la nation à son affranchissement politique.

Si l'on en croit des lettres d'Espagne reçues à Londres le 2 octobre, le général Porlier, après s'être rendu maître de la Corogne, du Ferrol et de Batangos, et après avoir organisé un gouvernement provincial, fut informé qu'un esprit d'opposition à sa cause avait paru se manifester à Sant-Iago, où les prêtres et les moines étaient parvenus à gagner les soldats. Le général Porlier marcha contre cette ville avec la plus grande partie de ses forces, en laissant une garnison de trois cents hommes à la Corogne. Deux jours après, on fit circuler un rapport d'après lequel les troupes de Porlier l'avaient abandonné au moment de l'action, à l'exception d'un petit nombre d'hommes. Cette nouvelle ne fut pas plutôt connue à la Corogne, qu'une scène de la plus grande confusion commença. Les trois cents hommes que Porlier avait laissés prirent la fuite; les fonctionnaires publics furent délivrés. On a dit depuis que Porlier était arrêté.

Une portion considérable de l'Irlande paraît être en ce moment dans un grand état de fermentation. La cause énoncée est la rigueur avec laquelle on exige le paiement des dîmes; l'objet immédiat des mécontens est de se procurer des armes. On envoie un corps de troupes considérable, destiné à comprimer cette sédition. Ne sera-t-il donc jamais possible d'en dissoudre le principe?

Le moment approche où l'on connaîtra sans doute les intentions des habitans de l'île de Corse. La majeure partie est en armes; quatre à cinq mille hommes sont déjà organisés. Comme en Turquie, on donne du service aux étrangers qui viennent en demander. Un tel état de choses n'a-t-il pour but que la défense de l'île contre toute attaque illicite? c'est ce que l'on doit présumer.

Dans le royaume de Wurtemberg, l'opinion publique continue de se prononcer avec beaucoup de force en fa-

Digitized by Google

veur de l'ancienne constitution. Des adresses sont souscrites dans tous les bailliages par un grand nombre de citoyens de toutes les classes pour la réclamer du Roi. Celle de la résidence de Stuttgard a été signée par environ six cents des principaux habitans. Il est très-vraisemblable que ces réclamations n'entraîneront point de troubles. Le gouvernement, pour les prévenir, prend la marche la plus sûre; il cherche à connaître avec exactitude l'opinion publique: il invite tous les principaux fonctionnaires à lui donner, dans le plus court délai, des renseignemens vrais et précis sur les dispositions du peuple, et sur l'impression qui a été produite par le manifeste du Roi.

On est étonné, ou du moins affligé, d'apprendre que le souverain Pontife n'est point satisfait des restitutions qui lui ont été faites. Il désire être placé dans la situation où il était avant la révolution française. Cependant, lorsque tous les grands Etats s'agrandissent, ce ne peut être qu'en effaçant ou en affaiblissant de petits Etats; et telle sera toujours la tendance politique. Le Pape redemande la province d'Avignon, le Comtat-Venaissin et une partie de la province de Ferrare. L'Italie ne nous regarde pas; mais nous aurions peine à concevoir aujourd'hui comment une puissance étrangère pourrait être enclavée dans notre territoire.

A l'orient de l'Europe, les événemens se préparent; des ordres sont arrivés de Paris à Vienne pour prendre les dispositions relatives au prochain passage d'un nombreux corps d'armée russe par la Bohême. Ce passage doit être achevé, dit-on, vers le milieu de novembre.

Dans le Nouveau-Monde, les insurgés du Mexique ont formé un congrès composé des députés de toutes les provinces. Ils ont publié un manifeste très-énergique.

Le gouvernement espagnol est, dit-on, en défiance contre les Portugais et contre une autre nation d'Europe. Une seconde expédition de 10,000 hommes se prépare à Cadix pour l'Amérique méridionale; mais le sort connu de Morillo fait accuser de témérité cette nouvelle tentative.

Sur la conduite à tenir par les députés.

On prétend que lors des dernières élections, le président du collége électoral d'un de nos départemens de l'est adressa ce discours aux députés nommés, au moment de leur départ pour Paris:

« Messieurs, en notre qualité d'organes d'une partie de la nation, nous venons de vous confier les plus impor-

tantes et les plus honorables fonctions qui puissent être exercées par des citoyens. Nous n'avons pas le droit, et, dans la circonstance, nous n'aurions pas la possibilité de vous donner un mandat spécial; nous nous bornerons à vous rappeler en termes généraux l'objet de votre mission.

Ce ne sont point les passions secrètes, ce ne sont point les intérêts particuliers, ce ne sont enfin ni les préjugés, ni les préventions, qui devront diriger votre conduite. La portion du peuple français dont vous êtes les représentans, ne vous a point élus pour vous procurer les moyens d'obtenir des places, des dignités ou des pensions, ou pour vous mettre à même de faire à votre profit trafic de ses droits; mais elle vous a élus pour en être les défenseurs zélés et courageux, pour élever publiquement la voix contre les abus qui peuvent exister, contre ceux qui voudraient s'introduire dans la législation comme dans la partie administrative du gouvernement, dans l'emploi et la perception des finances de l'Etat. De grandes calamités sont venues désoler notre belle patrie, et le Roi vous appelle autour de lui comme de sages médecins qui l'aideront à cicatriser les plaies profondes de ses peuples. Ne trompez pas sa confiance. Il veut notre bonheur : si vous ne pouvez pas le mettre en état de le faire dans des conjonctures critiques, procurez-lui, du moins, autant qu'il sera en vous, les moyens d'adoucir l'excès de nos souffrances. Les devoirs de votre ministère, plus étendus par les événemens, vous forceront à faire des actes de rigueur, souvenez-vous alors que la déesse qui tient la balance de la justice a les yeux voilés et n'a point d'oreilles, pour nous apprendre qu'elle ne juge point sur les apparences des choses qui peuvent décevoir le coup-d'œil le plus habile, mais uniquement sur le poids des actions déposées dans sa balance, et qu'elle est sourde aux sollicitations comme aux calomnies. L'esprit de parti et de réaction, s'il parvenait à s'établir dans votre assemblée, deviendrait la source de maux beaucoup plus cruels encore que ceux dont nous gémissons; il consommerait nécessairement la ruine totale de la France. La charte doit être l'unique point de ralliement de tous les Français, dont elle garantit la liberté. Opposez donc toute la force du pouvoir que la partie de la nation qui vous a délégués vous remet entre les mains, à toutes atteintes portées contre cette égide protectrice. Nous n'exceptons pas même celles qui offriraient des avantages incontestables. Nous ne

Digitized by Google

sommes pas encore assez avancés dans l'âge de la véritable liberté, pour nous permettre de dire comme ces virils Spartiates : *Laissons dormir les lois pour aujourd'hui.* Une première innovation ouvre la porte à une seconde, et il en résulte que bientôt il n'y a plus rien de stable, et que l'esprit public, au lieu de se former, s'use et se perd, parce qu'il ne trouve plus de point sur lequel il puisse s'arrêter.

Assurément la charte est loin d'être un ouvrage parfait ; le Roi l'a reconnu lui-même. Mais attendons que l'expérience de quelques années nous ait donné encore plus de lumières sur ses défauts, alors on pourra y remédier tout d'un coup, et l'on s'évitera l'inconvénient d'y retoucher sans cesse, et peut-être de substituer, entraîné par trop de précipitation, des défauts plus grands, à ceux qu'on aurait voulu faire disparaître.

Digitized by Google




REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Des débutans, et à la fin de cette semaine la reprise des Templiers, voilà tout ce que nous offre l'histoire assez uniforme de ce théâtre.

Mademoiselle Féart s'est avancée avec assurance sur la scène tragique; la faveur de tout l'aréopage dramatique semble l'y porter; il paraît douteux qu'elle trouve près du public d'aussi bonnes dispositions qu'auprès de ceux dont elle aspire à partager les couronnes.

Mademoiselle Féart a déjà paru dans les rôles d'*Aménaïde*, d'*Hermione* et d'*Emilie*. Elle a complètement échoué dans le premier; un peu moins malheureuse dans le second, elle a eu de beaux momens dans la scène où elle essaie de triompher des remords de Cinna, ainsi que dans celle où elle éclate contre le traître Maxime. On lui a trouvé plusieurs fois des intentions bien marquées, bien senties, des gestes naturels, des intonations heureuses; mais en général la faiblesse de ses moyens physiques trahit l'effet que son intelligence et la portion de talent qu'elle a reçue de la nature lui font chercher. Ses formes, sa démarche, son maintien, ne sont point assez tragiques. Le volume de sa voix est peu propre à rendre les accens de la majesté; enfin il paraît impossible qu'elle puisse s'accoutumer au cothurne, si elle s'obstine à vouloir le chausser malgré la nature, qui ne l'a point moulée pour cela.

Perlet, moins bien secondé par toutes les puissances théâtrales, poursuit avec courage une carrière où ses premiers pas ont mérité de justes encouragemens. Il veut ramener la gaîté et le franc rire au parterre Fançais, en lui offrant un *valet* qui ne soit ni trivial, ni musqué, ni farceur, ni pincé, qui ne cherche point à donner de l'esprit à Molière, de la sensibilité à Regnard, de la raison à Dancourt.

Cependant il a encore beaucoup à étudier. Il doit éco-

Digitized by Google

nomiser ses gestes, éviter les gentillesses, respecter la mesure des vers, et sur-tout prendre de l'aisance et de l'aplomb. Pour cela laissons faire le temps; c'est un maître qui n'apprend souvent que trop bien à un acteur accueilli du public *à se familiariser*.

La représentation *des Templiers* a été très-brillante...... par le monde qu'elle avait attiré. Quant à l'exécution, faut-il nous résoudre à dire qu'elle a été au-dessous d'une répétition au foyer? Il aurait fallu un souffleur à côté de chaque chevalier, à côté du roi et des ministres. Autant aurait-il valu que quelqu'un eût lu les rôles, et que ces messieurs eussent fait les gestes.

La rime et la mesure étaient à chaque instant estropiées; c'était une désolation pour les oreilles.

Talma et Saint-Prix, qui sous ce rapport n'ont pas voulu se distinguer de leurs camarades, ont eu d'ailleurs des momens où ils ont paru dignes d'eux-mêmes.

Le récit du supplice des Templiers a produit beaucoup d'effet et a reçu les plus vifs applaudissemens.

Théâtre du Vaudeville.

Faut-il troubler le repos des tombeaux pour ramener M. *Armand au boulevard de Gand* et y renouveler son supplice?

C'est être bien maladroit que d'avoir manqué tous les avantages qu'offrait à l'auteur le lieu qu'il avait choisi et dont le nom rappelle des souvenirs plus heureux, des scènes plus agréables. Ce boulevard, qu'on croyait le rendez-vous de la bonne compagnie et du bon ton, transporté dans l'enceinte du Vaudeville, n'a plus offert qu'une misérable lanterne-magique, un étalage de caricatures plus ridicules les unes que les autres.

Est-ce au boulevard de Gand qu'on devait s'attendre à trouver un cracoviste, qui lit les journaux par dessus l'épaule du crieur; un peintre d'enseignes, qui n'attend plus qu'après nos révolutions pour faire sa fortune; un *officieux*, qui débarrasse un gros Anglais de sa montre; une madame *Opium*, qui se plaint qu'on use de ses chaises et de ses journaux sans les payer, et la caricature *de la cravate à papa*?

Toutes ces inconvenances, pour parler avec indulgence d'un trépassé, ont révolté au Vaudeville comme elles révolteraient sans doute au boulevard de Gand, et la pièce a expiré sous les sifflets.

Digitized by Google

Pour punir l'auteur, sans doute, quelques curieux ont voulu savoir son nom ; il s'est résigné, sans doute aussi par esprit de pénitence, et l'on a annoncé que le coupable était M. *Armand*. Comme, au reste, ce nom d'Armand n'est qu'un prénom, il paraît que l'auteur a escamoté la moitié de la pénitence qui lui était imposée. Ne cherchons point à abuser de sa position en devinant le reste; nous nous ferions peut-être une affaire avec le *Nain rose*.

Théatre de la Gaîté.

Pour justifier son nom, ce théâtre nous a offert le bon Vincent de Paule *aux galères*. Il y a cependant une fête dans la pièce; mais quelle fête qu'une fête de galériens!

Il faut trop de courage pour suivre même Vincent de Paule dans ce triste lieu. Après avoir observé l'oubli de décence dans le choix du sujet, contentons-nous de dire que ce mélodrame n'est ni plus ridicule, ni plus vraisemblable, ni mieux écrit que tous les autres.

NOUVELLES DES THÉATRES.

On commence à se plaindre du renchérissement des places du nouveau théâtre Italien, et l'on ne trouve pas que la troupe de l'Odéon, transportée au théâtre Favart, ait gagné cent pour cent, comme le prix qu'on paye actuellement pour entendre ces messieurs et ces dames semble le supposer.

On parle de la retraite de Mme. Duret Saint-Aubin. On annonce, par compensation, la réapparition de Mlle. Philis, aujourd'hui Mme. Andrieu.

Un journaliste a remarqué savamment que depuis que M. Désaugiers avait pris la direction du Vaudeville, presque toutes les nouveautés qu'on y avait données avaient tombé. Or, on y a donné deux pièces; l'une, une bluette pour l'entrée du directeur, qui a été fort goûtée; et l'autre, le *Boulevard de Gand*.

On annonce au Vaudeville la prochaine reprise du *Jaloux Malade*, par M. Dupaty.

Mme. Coquebert débute à l'Odéon. Elle a paru pour la première fois dans le rôle de la *Vieille Tante*, de M. Picard. Elle y a été fort applaudie... et elle le méritait.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

LE SECRET DE FIXER L'AMOUR.

Savez-vous la nouvelle la plus nouvelle? demandait le chevalier de Fonbonne à la marquise de Monbreuil, en entrant dans son salon, où venaient de se rassembler quarante personnes. — J'ai souffert considérablement des nerfs, ces jours derniers, répondit, d'une voix affaiblie, la marquise. J'ai fermé ma porte à tout le monde; je ne l'ai rouverte encore que pour mes plus intimes amis: je ne suis au courant de rien. — Quoi! l'on ne vous a pas instruite du mariage de la vicomtesse d'Albrune avec le comte de Fontanges. — O la bonne folie! s'écria en minaudant la duchesse de Solignac; la vicomtesse ne possède pas mille écus de rente; le comte hérita dernièrement de deux millions. La vicomtesse touche à son huitième lustre; Fontanges compte au plus trente ans. — Cela ne se peut pas. —Cela sera.— Vous plaisantez. —Je parle sérieusement : quand on est amoureux! —Amoureux de la comtesse! —Mais depuis assez long-temps. — Il a donc perdu la tête? — Tout-à-fait. — Il ne faut désespérer de rien, fit observer une vieille présidente, en rattachant l'épingle de son fichu, on a vu des choses plus extraordinaires.—Oh! j'en défie, reprit la marquise. — Oubliez-vous Ninon, dit la présidente, en se regardant dans le miroir de sa boîte à mouches? Cette question provoqua un rire universel. Riez tant qu'il vous plaira, ajouta la présidente, je trouve l'amour de M. de Fontanges trèsnaturel. — Et vous avez raison, reprit M. le baron

Digitized by Google

d'Orfeuil ; M. de Fontanges ne pouvait faire un meilleur choix. — Vraiment, répliqua la duchesse, d'un ton badin, ce discours est bien placé dans votre bouche ; croyez-vous qu'on ne se souvienne pas des ridicules que vous donniez à cette pauvre d'Albrune, quand elle pensa mourir d'amour pour votre ami le chevalier de Valmont ? L'aventure remonte à quinze grandes années ; prétendriez-vous que la vicomtesse fût alors moins faite pour plaire qu'à présent ? — Oui, madame. — Voilà une énigme dont le mot est difficile à deviner. — Avec un peu de réflexion on le trouve. — Je renonce à le chercher, dit d'un ton dédaigneux la duchesse. — Moi, reprit la marquise, je suis curieuse de le savoir ; baron, dites-nous-le. — Ce mot tient à une histoire. — Eh bien, tant mieux ; racontez-nous-la, les histoires tuent le temps. — Lorsque madame d'Olbrune aima Valmont, reprit M. d'Orfeuil, elle était jeune et jolie ; mille talens paraient ses charmes ; mais il lui manquait le premier de tous, le talent de plaire ; le malheur le lui donna.

Valmont, fatigué d'un amour auquel il ne pouvait plus répondre, partit pour l'Allemagne sans prendre congé de la vicomtesse. A la nouvelle de ce départ inattendu, présage d'une éternelle rupture, madame d'Olbrune me fit prier de la venir voir, et ne me cacha ni sa douleur, ni son indignation. — Mon ami est coupable, lui dis-je ; cependant il est plus à plaindre qu'à blâmer, il se reproche vos souffrances ; je l'ai vu plusieurs fois en gémir ! — N'est-il pas maître de les faire cesser ? — Hélas ! non. Comment ! — Entraîné par une passion invincible, il vous sacrifie à votre rivale. — Quoi ! monsieur, madame de Lomenil le subjugue à ce point ! — Il est vrai. — Madame de Lomenil ! mais elle n'est ni jeune ni belle. — J'en conviens. — Concevez-vous, monsieur, qu'il m'abandonne pour une femme semblable ? — Madame, je le con-

çois, répondis-je.—Vous n'êtes pas poli, monsieur, — Je suis franc. — Fort bien; madame de Lomenil doit l'emporter sur moi! — Il ne tiendra qu'à vous de l'emporter sur elle; peut-être ne le voudrez-vous pas. — Ah! certainement je le voudrai. —Voyons, expliquez-vous. — Je crains de vous fâcher. — Je ne me fâcherai pas. — Madame de Lomenil possède un secret certain de plaire, et pour toujours, à qui elle voudra.— Bon! quelque maléfice. — Son unique magie est dans son caractère.—Le mien est-il donc insupportable? — Insupportable, non; mais il ne vaut pas celui de madame de Lomenil.—Vous l'avantagez beaucoup.— Son éloge vous blesse, je me tais.—Eh! non, non, continuez; je serai fort aise de connaître les perfections de madame de Lomenil et mes défauts; alors je pourrai excuser M. de Valmont; et si mon amour-propre souffre dans cet examen, mon cœur y trouvera du moins une consolation.

Madame d'Olbrune prononça d'un ton piqué les premiers mots de cette phrase; mais aux derniers, son accent était celui du sentiment, et des pleurs humectaient ses paupières; jamais elle ne m'avait paru si intéressante; profondément ému, je lui dis : Pardon, pardon, je n'avais pas le projet de vous faire de la peine; je veux réparer mon tort autant qu'il est en moi. Les femmes de votre âge ne manquent pas d'amans; rarement elles rencontrent des amis; je vous en offre un dévoué, sincère : l'acceptez-vous? —Ah! j'en ai bien besoin, reprit-elle, en me tendant la main. — Je baisai cette main avec respect; un sourire brilla à travers les larmes de la vicomtesse. Je repris. — Le contrat que je forme avec vous est sacré; je ne le romprai de ma vie, pourvu que vous me permettiez de vous dire toujours et sans aucun fard la vérité, quelque dure qu'elle puisse vous paraître. Vous aurez alors le secret de toutes les inconstances de notre sexe, et

Digitized by Google

vous n'aurez plus rien à en craindre. — Valmont reviendra-t-il à moi ? — Il vous rendra justice, mais il sera fidèle à madame de Lomenil.

Le sourire qui avait paru sur les lèvres de la vicomtesse s'éclipsa et son visage se couvrit de larmes. Votre bonheur à venir, ajoutai-je, dépend peut-être de cet entretien ; écoutez-moi. Vous avez une figure charmante, de l'esprit, de l'instruction ; vous dansez, vous chantez à merveille ; la harpe sous vos doigts rend les accords les plus mélodieux ; mais des prétentions, des caprices, de l'exigeance, et de la jalousie, gâtent tous les dons précieux que vous tenez de la nature et de l'éducation. Vous savez trop ce que vous valez ; vous appelez trop les hommages ; vous ne souffrez pas la plus légère distraction dans ceux que l'on vous offre ; vous voulez voir sans cesse à vos pieds un esclave soumis et prêt à exécuter vos ordres.

— J'en ai plus reçu de Valmont que je ne lui en ai donné. — Oui, quand, souveraine détrônée, vous avez essayé de ressaisir votre pouvoir perdu. Jusque-là, convenez-en, vous entraîniez souvent malgré lui Valmont aux spectacles, aux promenades, au bal, et vous ne lui permettiez pas de regarder une autre femme ! — C'était excès d'amour. — Nous autres hommes, nous nous permettons quelquefois les excès ; nous vous les défendons toujours. Ils nous semblent ridicules en vous alors même que nous en profitons, et le ridicule détruit l'amour le mieux enraciné : poursuivons. Les hommes naissent presque tous indolens et fiers. L'ambition et le désir de plaire corrigent ces inclinations sans toutefois les détruire ; ne pas les attaquer de front, ne les combattre qu'en les flattant, voilà le grand art de régner sur eux. Une femme célèbre par son esprit a dit : *les hommes nous aiment moins pour les qualités qu'ils nous trouvent que pour celles que nous leur trou-*

vons. Ceci renferme le secret de beaucoup d'attachemens dont le monde s'étonne. Chacun de nous a son faible secret; la femme qui le découvre et le caresse, nous subjugue souvent malgré nos efforts pour nous soustraire à son empire. J'ai connu un homme supérieur qui demeura dix ans l'amant d'une femme laide et sotte; nos beautés à la mode conspirèrent en vain contre sa bizarre constance; il demeura fidèle: après avoir passé chaque jour plusieurs heures en tête-à-tête avec sa maîtresse, il revenait chez lui plus convaincu que la veille de sa bêtise; cependant le lendemain le retrouvait plus amoureux. Admis un soir en tiers dans leur intimité, je découvris bientôt le moyen de séduction de cette femme. Elle ne savait pas parler; mais en revanche elle savait parfaitement écouter. Elle avait, à son insu, touché la corde la plus sensible pour son amant. Aussi, quand il la perdit, il devint le plus volage des hommes. Ses nouvelles maîtresses avaient de l'esprit et savaient applaudir au sien; mais elles ne savaient pas aussi bien écouter que la première.

Si les jeunes femmes sont plus souvent victimes de notre infidélité que les femmes d'un âge mûr, c'est que se fiant davantage à leurs attraits, elles prétendent régner par le droit de conquête, et elles ne prennent pas la peine de sonder notre cœur. Madame de Lomenil, je le répète, plaira toujours à qui elle voudra et tant qu'elle voudra; voici pourquoi: née avec beaucoup de tact et de finesse, elle s'est promptement convaincue que le pouvoir de votre sexe repose tout entier sur les faiblesses du nôtre. Elle nous a beaucoup étudiés; et dès sa première entrevue avec un homme, elle connaît la conduite qu'elle doit tenir pour fixer son attention. Aime-t-il à causer, elle ne parle que pour lui répondre ou pour l'applaudir; est il paresseux de parler, elle raconte des anecdotes amusantes; se plaît-il à la discussion, elle discute avec chaleur,

Digitized by Google

et sans blesser la politesse; avec l'homme du monde elle est gaie, légère, effleure vingt sujets et laisse échapper vingt bons mots; questionneuse avec le savant, elle paraît toujours apprendre de lui ce qu'elle s'avait déjà; et s'il erre sur quelques points, elle le rappelle à la vérité en la lui proposant comme un doute. Le littérateur la trouve nourrie de l'étude de nos grands maîtres; mais c'est toujours en femme qu'elle les cite; elle en admire la partie dramatique ou touchante, et laisse au poète, à l'écrivain, à lui en développer les beautés qui tiennent à la connaissance précieuse de l'art; elle loue souvent, critique peu, paraît continuellement s'oublier pour songer aux autres, et brille d'autant plus qu'on n'apperçoit pas en elle le désir de briller; d'ailleurs douce, obligeante, amie zélée, incapable de ressentimens, elle tolère toutes les opinions, accueille tous les infortunés; le malheur d'autrui est toujours le sien; elle plaint même le méchant lorsque la punition l'atteint; très-reconnaissante des procédés, soigneuse de ne manquer à aucun égard envers les autres, elle pardonne qu'on la néglige; et quand on revient chez elle après s'en être absenté long-temps, elle vous reçoit comme si vous l'aviez vue la veille. Jamais un reproche n'est sorti de sa bouche : idolâtre de Valmont, elle souffre sans se plaindre, les galanteries qu'il débite aux autres femmes; elle n'a de plaisirs que les siens, de volonté que la sienne, sort s'il veut sortir, se renferme s'il veut se renfermer; ce qu'il souhaite est toujours ce qu'elle a souhaité; enfin elle l'aime comme nous voulons être aimés, pour nous. Valmont voit madame de Lomenil louée, chérie par tout ce qui l'approche, il goûte auprès d'elle tous les charmes de l'amour sans éprouver la gêne, les inquiétudes, les soupçons, les querelles; croyez-vous qu'il soit possible de rompre de semblables nœuds?

Quelle lumière vous venez de porter dans mon cœur ! s'écria madame d'Olbrune ; ah ! pourquoi n'avez-vous pas été plutôt mon ami ? Je n'aurais pas perdu Valmont. Hélas ! je n'ai plus d'espérance, je serais à la fois imprudente et coupable d'en conserver, et me voilà livrée à d'éternels regrets.— Vous êtes jeune, vous aimerez encore. — Jamais, on n'aime qu'une fois. Je ne niai pas cette proposition à la vicomtesse, je laissai au temps à lui prouver le contraire ; l'amitié guérit par degrés les blessures de l'amour. Au bout de six mois, madame d'Olbrune commença à me parler plus rarement de Valmont ; bientôt elle ne m'en parla plus. A la passion malheureuse qui cessait de régner sur son ame, succéda un désir général de plaire. — Ah ça, mon ami, me dit-elle un jour, j'ai pris la résolution de devenir aimable ; je veux me corriger de tous mes défauts, et je compte sur vous pour m'aider dans cette entreprise. — Une volonté ferme est le garant de tous les succès, répondis-je, et vous avez déjà fait, sans vous en apercevoir, la moitié de la route. — Ne me flattez-vous pas ? — Je ne flatte que quand je veux tromper ; vous n'êtes pas ma maîtresse.

Docile aux conseils de mon expérience, guidée par ma franchise, madame d'Olbrune s'embellit de tous les agrémens qui ne se flétrissent pas. Plusieurs hommes riches ou distingués aspirèrent à sa main, elle rejeta leurs offres brillantes. L'indépendance et l'amitié suffisent au sage, disait-elle. — Vous êtes femme, répondais je. M. de Fontanges, plus heureux que ses rivaux, a rendu à madame d'Olbrune les illusions enchanteresses d'une première passion et ne lui en rendra pas les tourmens ; elle connaît le secret de fixer l'amour.

— La vicomtesse vous doit beaucoup, s'écria la duchesse, d'un ton railleur ; en vérité, baron, vous me donnez envie de devenir à mon tour votre éco-

Digitized by Google

lière. Quelques vingt ans plus tard, vos leçons pourraient me devenir très-utiles. — Madame, répondit froidement M. d'Orfeuil, il est des personnes qui ne peuvent jamais comprendre que leur langue; en achevant ces mots, il se leva et sortit. — Quel homme insupportable! dit en bâillant la duchesse; il m'a donné une migraine affreuse; si l'élève ressemble à l'instituteur, je plains Fontanges de toute mon ame.

En cet instant, on annonça la vicomtesse, elle venait faire part à madame de Monbreuil de son hymen prochain. Son maintien noble et modeste détruisit d'abord les préventions qui s'étaient élevées contre elle. Sa conversation originale et piquante ranima la langueur du cercle; elle fit valoir l'esprit des autres femmes, ménagea l'orgueil des hommes; et quand elle fut partie, tout le monde, à l'exception de la duchesse, convint qu'elle méritait son bonheur.

REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES,

Extraites du London Magazine, *année* 1743.

Suivant quelques philosophes, le mouvement et la matière sont inséparables; c'est-à-dire que partout où l'une existe, l'autre se rencontre nécessairement. Le globe entier n'est qu'un vaste laboratoire où s'opèrent un flux et une circulation continuelle de terres et d'eau qui se combinent et s'unissent tour-à-tour sous différentes formes, ou subissent diverses modifications ainsi qu'il leur a été ordonné dans l'origine par le Tout-Puissant. Les êtres qui résultent de ce mystérieux travail de la nature conservent l'apparence qui leur a été donnée pendant un laps de temps déterminé, suivant leur espèce, après quoi ils retournent à la masse générale des élémens, comme s'ils devaient, au moment de leur dissolution, restituer à cette masse ce qu'ils lui avoient emprunté.

La nature humaine est composée de matériaux qui exigent un renouvellement perpétuel. C'est un édifice léger et fragile qui a besoin d'être constamment réparé, si l'on veut prévenir sa chute. Cela est si vrai que la moindre suspension dans la marche de ce fluide coloré qui circule en nous suffit pour détruire immédiatement la machine; mais cette forme elle-même, quoique détruite, ne perd pas pour cela le mouvement, parce que, malgré la désunion de ses parties, la matière subsistant toujours, passe d'une manière d'être à une autre.

La vie végétative aussi bien que la vie animale dépend de ce mouvement perpétuel, et si nous examinons les substances inanimées, nous reconnaîtrons qu'il existe également en elles une fluctuation intérieure, inaccessible à la vue simple, et qui finit également par changer la forme des corps, sur lesquels elle agit dans une période de temps, plus longue, à la vérité, que celle qui est nécessaire au reste de la création, pour manifester des effets analogues.

Examinons le ver-à-soie au moment où il opère sa transformation d'œuf en un petit corps musculaire. Nous le voyons d'abord s'engraisser de ces sucs onctueux dont il fait sa seule nourriture; puis, lorsqu'il s'est, pour ainsi dire, préparé de cette manière au grand œuvre qui lui reste à accomplir, il s'enferme dans l'espèce de tombe qu'il s'est formée lui-même d'un riche tissu filé de sa propre substance. Il demeure enseveli de la sorte, et semble pendant quelque temps être dans un état complet d'inertie. Mais bientôt, brisant les murs de sa prison, il reparaît à la lumière sous une forme élégante et magnifique, plein de vie et d'ardeur. (1)

(1) Il est inutile, sans doute, d'avertir le lecteur de ne pas prendre au pied de la letre cettte figure oratoire. Il est peu de personnes qui ne sachent que le papillon, né de la chrysalide du ver-à-soie, est le plus laid et le plus lourd des papillons.

Digitized by Google

L'insecte rampant est devenu un brillant et léger papillon, lequel ayant, dans le court espace de quelques heures, déposé ses œufs et accompli l'ordre de sa création, disparaît pour la seconde fois.

C'est ce qu'a dépeint en beaux vers un poète français, Racine le fils, dans le poëme de la Religion.

» De l'empire de l'air cet habitant volage,
» Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage,
» Et leur ravit un suc qui n'était pas pour lui,
» Chez ses frères rampans, qu'il méprise aujourd'hui,
» Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
» Semblait vouloir cacher sa honteuse figure;
» Mais les temps sont changés; sa mort fut un sommeil.
» On le voit plein de gloire, à son brillant réveil,
» Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
» Par un sublime essor voler à la lumière.
» O ver! à qui je dois mes nobles vêtemens,
» De tes travaux si courts que les fruits sont charmans!
» N'est-ce donc que pour moi que tu reçus la vie?
» Ton ouvrage achevé, ta carrière est finie;
» Tu laisses, de ton art, des héritiers nombreux,
» Qui ne verront jamais leur père malheureux.
» Je te plains, mais j'ai dû parler de tes merveilles. »

Qui donc peut maîtriser son étonnement à la vue de toutes ces choses, s'empêcher d'admirer le merveilleux ouvrage du Tout-Puissant et d'y reconnaître la loi suprême d'un mouvement éternel par laquelle la nature entière est gouvernée.

Elevons nos pensées plus haut, et consultons les astrologues : ils nous apprendront, et ils nous en fournissent des preuves incontestables, qu'il existe au-delà de notre horizon, dans les immensités de l'espace, une multitude innombrable d'autres êtres créés, dont plusieurs peuvent se découvrir à l'œil nu. Ils ont calculé leurs dimensions, leur éloignement de notre globe, les distances relatives de leurs orbes, leurs routes certaines, leurs révolutions périodiques, et leurs diverses interpositions d'où

Digitized by Google

résultent les éclipses. Ils n'hésitent pas à regarder ces corps comme autant de mondes, et ils assurent avec un de nos grands poètes que nous pouvons voir

» Des mondes planer derrière des mondes
» dans les profondeurs de l'éther, et des
» soleils briller comme d'innombrables étin-
» celles. »

Nous avons eu déjà occasion d'examiner l'utilité du mouvement pour le renouvellement et la conservation du principe de la vie humaine, et nous savons très-bien que cette action perpétuelle, provoquée et favorisée par l'exercice, est supérieure à toutes les recettes de la médecine pour entretenir la force et la santé.

Observez cet homme opulent enfoncé dans son indolence, énervé par la débauche et par les ennuis de la société, tourmenté par ses maux et soupirant après la santé qu'il a perdue dans les excès; s'il vient à porter sa vue sur quelque laborieux villageois, sur la force dont il est doué, sur ce teint vif et coloré qui décèle la vigueur et la santé, s'il se représente cet heureux homme de la campagne exempt de soins fâcheux, libre de tous soucis, de pensées affligeantes, chantant avec gaieté en conduisant ses bœufs dans le sillon, n'aura-t-il pas lieu, ce malheureux favori de la fortune, de porter envie à la destinée de cet heureux villageois? Ne pourra-t-il pas, avec quelque apparence de raison, se plaindre de l'injustice du sort qui dispense ses bienfaits d'une main aussi partiale?

Des réflexions de ce genre ne seront peut-être pas une leçon inutile pour cette foule d'indolens et de paresseux qui se ruinent, eux et leur postérité, par un usage immodéré de l'abondance. Ils finiront peut-être par comprendre que les maux dont ils se plaignent, sont ordinairement les tristes fruits de ce qu'ils appellent les faveurs de la fortune.

Digitized by Google

Mais que pouvons-nous dire à ceux qui achètent ces plaisirs empoisonnés, au prix de solides vertus; qui croyent ne pouvoir trop payer le *bonheur d'être malheureux*, et qui s'imaginent être les plus grands parmi les hommes, tandis qu'ils sont au dernier rang parmi les esclaves?

Serait-il une chose capable de nous étonner davantage, si cela n'était pas aussi commun parmi nous, que de voir des hommes qui savent avec certitude qu'une dernière catastrophe doit avoir lieu quelque jour pour chacun de nous, et qui, au bord du précipice, consument follement le peu de temps qu'ils ont encore à rester sur la terre, à s'amasser des sources intarissables de chagrin, à courir à la poursuite de la peine et du déshonneur? Si ces êtres aveugles et insensés pensent que la félicité consiste uniquement dans le pouvoir et la richesse, qu'ils se trompent cruellement! C'est dans la possession de la santé et dans l'exercice de la vertu qu'il faut chercher le bonheur, c'est là seulement qu'on le trouve.

Mais il faut vouloir le trouver. Il faut toute l'énergie de la volonté pour obtenir un grand résultat. Le bonheur ne s'acquiert que par la vertu; mais celle-ci ne peut être que la récompense d'une ame puissante et forte. Nous finirons par le conseil que donne, à ce propos, le poète Thompson: (1) « Si vous voulez, dit-il, vous affranchir de » cet enchaînement de peines et de difficultés qui, » semblables à un lion terrible s'avançant à la ren- » contre d'un voyageur, font pâlir votre ame et » glacent toute votre énergie, sachez prendre une » résolution. Soyez homme! Usez de ce beau, de » ce noble privilége accordé à la seule espèce hu- » maine celui de laisser parler la raison et de » suivre ses conseils; et que cette souveraine, du

(1) The Castle of Indolence.

» haut de son trône, fasse entendre cette parole
» puissante : Je le veux ! Sachez vouloir, et vous
» en sentirez les effets. » SCHOMLISTON.

DES DÉSORDRES ACTUELS DE LA FRANCE ET DES MOYENS D'Y REMÉDIER.

Par M. le Comte DE MONTLOSIER.

(Second article.)

J'ai dit dans mon premier article que M. de Montlosier était le Noble par essence et par excellence : en m'exprimant ainsi, c'est un hommage sincère que j'ai voulu rendre à M. de Montlosier et à la noblesse.

Les nobles, contemporains des premiers temps de la monarchie, ont été les créateurs de notre patrie et les premiers fondateurs de nos institutions. C'est à leur mérite personnel que la plupart devaient leurs distinctions éclatantes, leur autorité et leur fortune. Ils étaient par eux-mêmes très-élevés au-dessus du peuple, et c'est pour cette raison que le peuple les élevait. Leur supériorité n'était pas seulement celle du courage, mais encore, et sur-tout, celle des lumières et de l'esprit. Ce genre de supériorité est celui qui contribue le plus fortement à fonder la suprématie politique en faveur d'une classe ou caste particulière.

Que l'on nous ramène en arrière de quinze ou dix-huit siècles, que l'on nous transporte vers le temps où la multitude était composée d'hommes simples, ignorans, superstitieux et braves, et où un petit nombre d'hommes possédant toute l'instruction du siècle, avaient, de plus, reçu de la nature le don de l'éloquence, la puissance de l'esprit, quelques-uns la beauté du corps, aussitôt l'Etat se partagera en deux classes, celle des hommes dominateurs par ascendant, et celle des hommes soumis par admiration, par enthousiasme. Des subdivisions se formeront ensuite dans ces deux classes, sur-tout dans la première ; elles y seront graduées suivant les différences du mérite personnel, combinées avec les faveurs de certaines circonstances, et quelquefois avec les usurpations de l'adresse ou de l'audace. Le vulgaire, frappé, enchaîné, sanctionnera de sa confiance et de son obéissance toutes les prérogatives des hommes qui le conduisent. L'humilité excessive étant la compagne nécessaire d'une estime sans mesure, l'homme du peuple en viendra jusques à prêter une nature, une origine particulières à l'homme supérieur : celui-ci ne se dé-

Digitized by Google

fendra pas long-temps contre la même pensée ; elle trouvera en lui les invitations bien naturelles de l'amour-propre et de l'intérêt.

Ainsi s'établira l'hérédité de titres et de puissance.

La noblesse, dans les lieux où elle existe, est un dogme véritable, c'est-à-dire une habitude générale contractée par l'esprit de tout le peuple aux époques d'ignorance et de simplicité.

On ne fait pas les dogmes, ils se font ; on ne les détruit pas non plus, ils se détruisent eux-mêmes.

Les dogmes fondent la tranquillité des peuples naissans ; la tranquillité des peuples amène la civilisation, le progrès des besoins et de l'industrie, le développement de l'esprit, l'instruction générale ; celle-ci renverse les dogmes et remplace la tranquillité par le mouvement.

Dans toutes les périodes, égalité et différence d'avantages, égalité et différence d'inconvéniens.

Telle est la marche universelle. L'homme judicieux y conforme sa pensée ; de cette manière il accepte le présent sans trop d'amertume, il prévoit l'avenir sans trop d'épouvante, il contemple le passé sans trop de regrets, et il évite autant qu'il lui est possible de se tromper sur la mesure qui doit être donnée à chacun de ces sentimens ; car ce que l'un gagne par exagération est perdu pour la raison et la justice, par conséquent pour le contentement véritable ; c'est ce que l'on voit dans l'ame franche et ardente de M. de Montlosier. Sa passion pour la France antique ou *germanique* le rend censeur violent, presque atrabilaire, de la France actuelle ; il a souvent des expressions d'une âpreté insultante ; il ne voit dans la génération contemporaine qu'infamie, crime ou démence, parce que dans les générations éloignées il ne voit que sagesse, honneur et vertu. Cette double erreur le rend malheureux autant qu'injuste ; elle le sépare de ses contemporains, parmi lesquels il en est un grand nombre qui sont dignes d'affection et d'estime ; elle le reporte en entier vers des hommes qui ne sont plus, et à qui, pour la plupart, il prête des qualités, des intentions, des pensées qu'ils ne pouvaient avoir.

La supériorité, la sagesse, l'instruction des premiers nobles, fondateurs de la monarchie, ne pouvaient être que relatives à leur siècle. Aujourd'hui, sous le rapport du moins de l'instruction et des manières, ces mêmes hommes, subitement transportés au milieu de nous, n'y seraient remarquables que par la faiblesse d'un grand

nombre de leurs idées, par la sauvagerie de leurs habitudes, la bizarrerie de leur costume, et pour quelques-uns, par la brutalité de leurs passions.

La supériorité de l'esprit et des lumières, avons-nous dit, contribue fortement, dans les états naissans, à fonder la suprématie politique d'une classe ou caste particulière. A cette vérité ajoutons celle-ci : L'effet nécessaire de la civilisation est à la fois d'augmenter les connaissances positives, et de les distribuer généralement, par conséquent de diminuer la suprématie politique. Les connaissances humaines se simplifient sans cesse par l'effet de la discussion et de leurs progrès. Cette simplicité les rend insensiblement accessibles au vulgaire; le temps vient où les hommes, qui ont le moins reçu de ce que l'on nomme éducation, savent très-bien un grand nombre de choses qui, précédemment, n'étaient qu'imparfaitement connues des hommes qui s'en étaient le plus occupés. Mêlez-vous aux réunions d'agriculteurs et d'artisans, vous entendrez aujourd'hui des raisonnemens très-bien faits, exposés avec clarté, souvent avec finesse. Le peuple s'est éclairé sans se donner la peine d'apprendre. Tout le monde lit ou entend lire; tous les hommes se touchent, causent ensemble, se communiquent mutuellement leurs affections et leurs idées. Les spectacles publics, les chants populaires même, concourent journellement à la propagation des pensées et des sentimens. On voyage beaucoup, on se déplace sans cesse à l'instigation de la curiosité ou du besoin ; chacun donne à ceux qu'il rencontre ce qu'il possède d'idées particulières, et il reçoit ce qu'il ne possédait point encore. C'est ainsi que se forme, sous le titre d'opinion publique, un mélange qui est presque un niveau général.

Comment alors pourraient subsister des prérogatives de naissance, des priviléges de famille! Toute démarcation de rang exige, pour être conservée, que les hommes, enfermés, pour ainsi dire, dans une enceinte sacrée, n'en sortent point et repoussent avec vigilance les profanes qui voudraient y pénétrer. Or, je m'adresse à la bonne foi de M. de Montlosier; ne serait-ce pas aujourd'hui une condition très-misérable que celle d'une classe particulière d'hommes qui ne communiquerait qu'avec elle-même?

Les beaux-arts, si répandus, si aimables, qui appellent le concours de toutes les classes, qui, pour produire leurs effets ou décerner leurs récompenses, exigent des regards nombreux, ou même des rassemblemens tumultueux; les beaux-arts seraient donc étrangers à cet ordre de céno-

Digitized by Google

bites? et les sciences, la littérature, faudrait-il qu'elles restassent également en dehors de l'enceinte monastique? ne sent-on point que, si les hommes qui y auraient pris naissance faisaient de grandes découvertes, produisaient de beaux ouvrages d'un genre quelconque, ils voudraient les faire connaître de toute la génération contemporaine, pour en recueillir l'approbation; qu'un tel désir entraînerait nécessairement leur évasion hors des limites sacrées; que, d'un autre côté, si l'intérieur de ce cloître se laissait aborder par les grandes découverte ou les ouvrages faits hors de son sein, il se laisserait bientôt envahir par les auteurs eux-mêmes? ce qui nécessairement produirait les communications réciproques, les relations par attrait, par opinion, par convenance, enfin le mélange des classes et leur mutuelle infusion.

Que M. de Montlosier y réfléchisse; il ne trouvera rien que de vrai dans cette pensée. L'industrie, les beaux-arts, les sciences, la littérature, tendent sans cesse à ne faire qu'une seule communauté de tous les hommes; partout où ces propriétés générales de l'intelligence humaine sont en grande valeur, il ne peut plus exister de rangs ni de conditions, mais seulement des professions individuelles. Or, si l'on veut que les sociétés vivent, il faut qu'elles agissent; et si l'on veut qu'elles agissent, il faut qu'elles se livrent au développement de l'industrie, à la culture des sciences, de la litérature et des beaux-arts.

M. de Montlosier cite l'ancienne Rome. « Cette grande » cité qui, sous le rapport politique, commandait à l'uni- » vers, avait sous elle une multitude de petites cités qu'elle » s'était plu à composer sur son modèle. L'univers, gou- » verné par Rome, était rempli de petites Romes. Chacune » de ces miniatures de la grande métropole du monde » avait son sénat; elle avait ensuite, dans un rang inférieur, » sous le nom de *curia*, *curiales*, le corps commun de ses » propres citoyens. »

Cette définition de Rome, de sa constitution et de celle qu'elle imposait aux peuples vaincus, se rapporte beaucoup aux temps où les Romains, ainsi que ces peuples, étaient encore simples et très-rapprochés de leur origine. Sous les empereurs, les distinctions de rang n'étaient guère plus que des monumens et des souvenirs. Cependant je m'empresse de le reconnaître; à aucune époque de l'existence de Rome, ces distinctions ne furent aussi près d'être effacées qu'elles le sont maintenant en France; cela vient de plusieurs causes : en premier lieu, les Ro-

Digitized by Google

mains n'avaient point découvert l'imprimerie, moyen extraordinairement fécond d'échanger toutes les idées et de niveler tous les esprits. En second lieu, les Romains n'étaient point, à beaucoup près, aussi avancés que nous dans la culture des sciences et des beaux-arts. La physique était au berceau; la musique, qui exige, sans distinction de naissance, le rassemblement, l'égalité de tant d'hommes, sans autres conditions que celles de l'accord et du talent, la musique des Romains était un art dans l'enfance; chez les Français, c'est un art dans sa perfection. En troisième lieu, les Romains avaient des esclaves: cette première classification, qu'ils tenaient de leur droit des gens, et que le christianisme a abolie, fondait et justifiait toutes les autres.

C'est parce que nous avons été chrétiens que nous sommes beaucoup plus avancés que les Romains en civilisation; c'est aussi parce que nous sommes venus après les Romains, et jusqu'ici après tous les peuples, que nous sommes partis des points où ils sont restés, ce qui a pressé et facilité nos progrès. Cela ne veut pas dire qu'après les Français il existera un peuple qui portera la civilisation encore plus loin. Non; la civilisation, qui, considérée dans son ensemble, doit être jugée par ses effets généraux, ne peut pas aller plus loin que l'égalité générale des droits et la liberté politique générale. Or, l'existence complète de ces deux effets est attestée par l'état général de l'opinion.

Je réserve pour un troisième et dernier article plusieurs considérations importantes que l'ouvrage de M. de Montlosier me fournira encore l'occasion de présenter. Je termine celui-ci en me renfermant dans son objet principal.

M. de Montlosier donne de la noblesse la définition suivante: « C'est un ordre de l'état dont le double caractère est, d'un côté, de s'abstenir de toutes les professions lucratives, en sacrifiant cet avantage aux conditions inférieures; d'un autre côté, de se vouer à toutes les professions d'utilité publique, en les exerçant gratuitement. »

L'homme qui parle avec cette clarté, cette simplicité, de l'ordre auquel il appartient, trouve ses expressions dans les dispositions de son ame; c'est, comme je l'ai dit, l'homme essentiellement noble de caractère et de sentimens. Mais ne s'abuse-t-il point en prêtant généralement aux nobles ses sentimens et son caractère? Demandons-

lui, d'ailleurs, si, dans l'état actuel de la fortune et des mœurs publiques, ce désintéressement, cette générosité d'un ordre entier sont des choses possibles, si l'on trouverait beaucoup d'hommes qui voulussent de la noblesse à de telles conditions?

Ailleurs, M. de Montlosier, emporté contre les vœux de son cœur par l'évidence, dit que « la noblesse est tombée, en divers pays, par l'effet de la désuétude et de l'oubli, c'est-à-dire, par l'indifférence égale de ceux qui la possédaient et de ceux qui ne la possédaient pas. »

On ne peut expliquer en termes plus précis une vérité plus certaine. Comment donc rendre l'existence à un bien d'opinion tombé par la chute absolue de l'opinion même qui le fondait? La même institution générale peut-elle exister deux fois chez le même peuple? Tout homme qui se formera une idée exacte de la vie d'un peuple sentira que cela n'est pas possible; car la vie d'un peuple est parfaitement figurée par celle de chaque individu. Celui-ci, à chacun de ses âges, change malgré lui d'habitude et de régime.

Il est donc certain, malgré les réclamations et les regrets honorables de M. de Montlosier, que les prérogatives de famille ne peuvent plus entrer dans notre régime social. De quel genre, d'ailleurs, seraient aujourd'hui de telles prérogatives? entraîneraient-elles des *droits utiles*? non sans doute: d'après la belle définition de M. de Montlosier lui-même, l'honneur héréditaire ne pouvait que s'altérer, et non s'accroître, si on le rendait source d'argent et de fortune. L'honneur héréditaire ne peut fonder que des droits honorifiques. Mais ceux-là existent sans qu'on les donne, ou plutôt sans que l'on puisse ne pas les donner. Le fils d'un homme célèbre hérite nécessairement de la célébrité de son père; le nom sert de titre, et il en servira tant qu'il ne sera point effacé par l'oubli; c'est au possesseur à le renouveler par son mérite personnel; vous l'y exciterez, si c'est de lui seul que vous faites dépendre cet avantage. Si, au contraire, vous attachez à son nom des *droits utiles*, indépendans de son propre mérite, vous le dispenserez d'efforts de vertu, d'honneur et de vigilance. Z.

De la Conversation et des Opinions sur la politique.

S'il est vrai, comme l'a publié, il n'y a pas long-temps, une femme célèbre par ses écrits et par son talent dans la

conversation, s'il est vrai que *le cours des idées a été depuis un siècle tout à fait dirigé en France par la conversation* (1), il serait à désirer aujourd'hui que celle-ci, à son tour, se conformât aux idées qu'elle a fait triompher. Après vingt-cinq années d'alternatives entre les plus brillantes clartés et des ténèbres, les plus nobles espérances et des malheurs honteux, les conceptions hardies et les entreprises vaines ou funestes, l'on paraît enfin être d'accord sur ce qui a fait l'objet de toutes les pensées et de tous les discours pendant ces vingt-cinq années sur la politique. Les idées sont fixées sur les principaux points de cette recherche des sources de la prospérité publique; ce sont, pour la France au moins, les douceurs de la civilisation, la culture de l'esprit, une puissance nationale calculée dans le système de l'équilibre des forces de l'Europe, un gouvernement enfin qui soit à-la-fois monarchique, héréditaire, représentatif et constitutionnel. Il n'y a plus à ce sujet qu'un même sentiment, qu'une voix.

La conversation donc, puisqu'elle paraît être à la France, pour les affaires, ce que fut *la Corne de Bacchus* aux anciens Germains, n'a plus à exercer son activité qu'entre ces points fixés, et posés par elle comme des colonnes milliaires. Qu'elle s'applique, si elle le veut, à en aplanir le chemin pour des pieds à qui la noblesse ou l'âge a fait perdre l'usage du marcher, ou pour ceux que la servitude a habitués à ramper; qu'elle sème sur les bords et soigne le développement des fleurs et des fruits nécessaire à l'existence et au bonheur d'une nation civilisée. C'est ainsi que la conversation maintiendra son utile et aimable influence, et qu'elle prouvera (contre l'avis du philosophe anglais cité par Mme. de St....), *qu'en France du moins elle peut être à-la-fois le chemin qui conduit à la maison, et un sentier où l'on se promène au hasard avec plaisir.*

Mais la conversation, pour se maintenir dans cette sage direction et exécuter ces utiles travaux, doit reprendre tous ces moyens, toutes ces formes sociales, spirituelles et polies qui ont disparu momentanément dans les accès d'un délire furieux et bas en 1793, et dans les transports de l'ivresse d'une fausse grandeur et de la servitude sous le règne de Bonaparte. L'urbanité venant succéder à la rudesse, l'esprit léger au pédantisme oppressif, la gaieté cordiale à la gravité froide et voisine de la haine, l'erreur

(1) *De l'Allemagne*; par madame de Staël. T. I.

Digitized by Google

rassurée céder à la vérité sans armes ; la prétention se rendra à la modestie réelle ou apparente, l'opiniâtreté au doute timide, l'exagération au calme de la raison, la discorde aux prévenances ; l'humanité remplacera la haine des partis ; l'amitié, les querelles des familles ; l'indulgence enfin, toujours compagne des lumières, de l'esprit et des plus solides qualités d'une ame grande et noble, l'indulgence succédera à la sévérité toujours dure et souvent cruelle, quand elle n'est que juste.

L'indulgence ! et qui n'en aurait pas besoin, si les pensées et les actions de chacun, relativement à la révolution, devaient être mises au grand jour et examinées à la rigueur dans une maison de fous ? Le plus malheureux peut-être, et certainement le plus ridicule, est celui qui se croit le seul sage et s'en prévaut pour gourmander ses tristes compagnons. Mais il est des gens qui, au milieu de l'épidémie générale, vantent leur force et leur santé, et se refusent complaisamment même le plus léger accès de fièvre. Avant de leur tâter le pouls, commençons par raconter à ces fortes têtes l'histoire d'un sultan d'Egypte, qui nous paraît prouver combien il est peu sage de prétendre rester inaccessible aux opinions du jour, et de rester imperturbable au milieu des circonstances du moment.

« Un sultan d'Egypte, son nom ? l'histoire l'a tû, par » égard pour sa famille sans doute. Ce sultan se piquait » d'être ce que l'on appelle un esprit fort ; il ne croyait » point à ce voyage admirable de Mahomet, rapporté » dans un des plus célèbres chapitres de l'Alcoran. Chacun » sait (en Turquie) ou croit, d'après ce chapitre, qu'un » matin le prophète fut enlevé de son lit par l'ange Gabriel, » qu'il parcourut les sept cieux, le paradis et l'enfer, qu'il » en vit distinctement toutes les merveilles, et qu'il eut » avec Dieu quatre-vingt-dix mille conférences ; tout cela, » dit l'Alcoran, se passa en si peu de temps, que, rapporté » dans son lit, Mahomet le trouva encore chaud, et que » l'eau d'une aiguière qu'il avait renversée par mégarde » n'était pas encore tout-à-fait répandue.

» Le sultan, dont l'esprit était des plus fermes, se mo» quait de ce récit comme d'un conte en l'air. Un jour » qu'il s'en entretenait avec un docteur musulman qui » avait le don des miracles, ce saint homme lui promit » de le guérir de son incrédulité, s'il voulait faire ce qu'il » lui dirait. Le sultan le prend au mot, et se place, par son » ordre, auprès d'une grande cuve remplie d'eau jusqu'aux » bords. Toute la cour était présente, et formait un grand

» cercle autour de la cuve. Alors l'homme de Dieu ordonne au monarque d'y plonger la tête et de l'en retirer sur-le-champ. Le monarque obéit. Mais à peine eut-il mis la tête dans l'eau, qu'il se trouva seul au pied d'une montagne, sur le bord de la mer. Qu'on se figure son étonnement et sa colère ! Il maudit le perfide docteur, et a sura qu'il ne lui pardonnerait jamais ce tour de sorcellerie. A la fin, jugeant que la colère et les menaces ne remédieraient à rien, il songea au plus pressé, à trouver un moyen de subsister dans ce pays inconnu. Il aperçut des bucherons qui travaillaient dans une forêt voisine; il les joignit, et ces bonnes gens le conduisirent à une ville peu éloignée de la forêt. Là, après plusieurs aventures il épousa une femme fort belle et fort riche, dont il eut quatorze enfans, sept garçons et sept filles. Elle mourut, et il se vit réduit, par divers accidens, à une pauvreté extrême; en sorte que devenu gagne-denier, ce malheureux prince allait dans les rues offrant ses services au premier venu. Un jour qu'il se promenait seul au bord de la mer, il se mit à comparer tristement sa misère présente et sa félicité passée. Comme les malheureux sont volontiers dévots, il voulut faire sa prière et s'y préparer par l'ablution, selon l'usage des Musulmans. Il ote donc ses haillons, pour se purifier dans la mer; il s'y plonge, et voici un autre prodige : en mettant la tête hors de l'eau, il se retrouve au bord de la cuve, avec son docteur et ses courtisans. Sa surprise et sa joie ne l'empêchèrent point d'éclater contre le docteur. Il lui reprocha amèrement cette malice perfide, qui avait exposé son prince à tant d'aventures bizarres, à des infortunes si longues et si humiliantes. Mais l'étonnement du sultan fut au comble, quand toute l'assemblée lui protesta que ses aventures se réduisaient à un moment d'extase, qu'il n'avait bougé du bord de la cuve, et n'avait fait autre chose qu'y plonger sa tête et l'en retirer (1). »

Si une immersion de la durée de quelques secondes dans l'eau pure fit extravaguer cette tête de Turc d'une manière aussi étrange; si d'un esprit fort elle fit, en un tour de main, un vrai croyant, à quelle sorte de délire, d'extase, de doute et d'opinions, n'a pas dû être portée chaque tête française pendant les accès de cette longue maladie du corps politique que l'on a appelée *révolution*,

(1) The Spect., no. 94, Addison.

et dont les témoins oculaires sont encore dans l'étonnement des prodiges qui seront incroyables pour la postérité la plus reculée ?

REVUE LITTÉRAIRE.

Nous recommandons aux jeunes gens studieux deux ouvrages élémentaires qui viennent d'être imprimés. Ce sont les *Synonymes latins* de Gardin-Dumesnil, édition revue par le laborieux M. Achaintre, éditeur d'Horace, de Perse et de Juvénal, et la méthode de Cominius, dite, *Janua linguarum reserata*, ou *Porte des langues ouverte*.

M. Gardin-Dumesnil fut principal du collège de Louis-le-Grand et recteur de l'Université de Paris. Il consacra aux progrès de l'instruction publique ses soins et sa fortune. Ses *Synonymes latins* forment un ouvrage de la plus grande utilité. L'édition qu'en donne M. Achaintre est augmentée d'une assez grande quantité de mots, et doit être préférée à celles qui l'ont précédée.

La *Porte des langues*, de Cominius, a joui d'une immense réputation ; cette méthode qui consiste en un vocabulaire raisonné, dans lequel, au moyen d'une série de propositions, on fait passer sous les yeux tous les mots d'une langue successivement employés dans des phrases qui disent et apprennent quelque chose, a été traduite dans presque toutes les langues, même dans celles de l'orient, telle que l'arabe, le turc et autres. La nouvelle édition contient plus de mille mots latins, dont mille environ sont nouvellement ajoutés.

On y trouve nécessairement beaucoup de termes de la basse et moderne latinité ; c'était une suite nécessaire du plan de l'auteur. Il eût été à désirer qu'on eût désigné par un signe les mots appartenans aux auteurs classiques.

Cominius, l'un des érudits du dix-septième siècle, naquit en Moravie, au village de Comme, dont il a tiré son nom. Celui de sa famille est aujourd'hui ignoré ; ce fut l'effet des persécutions qu'attira sur lui son attachement à la secte des frères moraves. Cominius eut aussi deux fois son asile ravagé par la guerre, et il y perdit ses livres et beaucoup de travaux en manuscrit. Ce savant a publié plusieurs autres ouvrages estimés, quelques-uns sont écrits

TIMBRE ROYAL 5 C. SEINE

en bohémien. L'édition de celui que nous annonçons est accompagnée d'un index ou répertoire alphabétique des mots latins. On regrette que l'éditeur n'ait pas mis en regard leur signification en français.

Hors la Charte point de salut. Tel est le cri d'un nouveau défenseur du trône constitutionnel qui vient d'entrer en lice, et ce cri n'est que l'expression de la pensée publique, de la volonté du Roi et des vœux de la nation. Ainsi donc, bien que l'auteur ne nous apprenne précisément rien de neuf, son but n'en est pas moins digne d'éloges. Il est des vérités qu'il ne faut point se lasser de redire parce qu'il est encore des gens qui ne se lassent point de les attaquer. Au moment même où le Roi ordonne, comme roi, l'exécution de la charte qu'il a tracée comme chef du pouvoir législatif, au moment où les corps qui représentent la nation jurent d'obéir à cette charte et de la faire exécuter, déjà des pamphlets obscurs en attaquent quelques articles; et bien que dans son ensemble elle présente des parties susceptibles de perfectionnement, que ce perfectionnement doit même entrer dans l'objet des travaux des deux Chambres, il n'en est pas moins essentiel de ne pas confondre une attaque avec une discussion et de répéter à certains esprits que *perfectionner* c'est *conserver* et non *détruire*.

C'est ce que pense l'auteur de la petite brochure que nous avons sous les yeux; c'est ce qu'il fait sentir, lorsque, combattant les ultrà-royalistes et les ultrà-libéraux, il montre aux uns et aux autres qu'une constitution sagement pondérée est la sauve-garde de l'autorité royale et de la liberté, telle que l'entendent aujourd'hui les gens de bon sens et de bonne foi. Cette brochure est purement et sagement écrite et se compose d'idées, sinon très-neuves, du moins exposées avec méthode, clarté et intérêt.

Les *Cent dix jours du règne de Louis XVIII*, par M. Durdent, reparaissent en seconde édition. Cet ouvrage nous montre le Roi honorant son malheur par son courage et son inépuisable amour pour la France. Comment ne serait-il pas lu et recherché avec empressement?

On peut y trouver un petit nombre d'anecdotes hasardées; mais en général l'auteur y a su conserver le ton de la modération et de l'impartialité.

M. le lieutenant-général Lemoine vient de publier un Mémoire sur la défense de Mézières, dont il avait pris le commandement le 11 juin. Ce mémoire est adressé à S. E.

Digitized by Google

le ministre de la guerre; il intéresse particulièrement les militaires, sous le rapport des faits matériels; mais il intéresse aussi tout autre Francais, sous le rapport des efforts tentés par le général Lemoine pour conserver cette place à la France et au Roi, qui ne comptait dans les habitans et la garnison que de fidèles sujets.

ANNONCES.

Tableau de la dernière conjuration de Buonaparte, ou la France délivrée, par M. A.-Hippolyte de Romand, in-8°. Prix 1 fr. 25 cent. et 1 fr. 50 par la poste.

Lettres et pensées d'Atticus, ou Solution de cette question importante : Quel est le meilleur et le plus solide des gouvernemens? ouvrage politique et religieux, par un membre du parlement britannique, 4°. édit. Prix 1 fr. et par la poste 1 fr. 50 c.

Chez Eberhart, imprimeur du Collége royal, rue du Foin Saint-Jacques, n°. 12.

Folie et Raison, roman, 2 vol. in-12. Prix 4 fr. et 5 fr. 20 cent. par la poste.

Chez Pigoreau, libraire, place St.-Germain-l'Auxerrois, n°. 20.

Lexique français-latin à l'usage des basses classes, offrant à l'œil des commençans le radical et la terminaison des temps primitifs, des verbes, etc., etc. Par J. A. Auvray, professeur au collége de Henri IV. in-8°. relié en parchemin Prix 4 fr. et par la poste 5 fr

A Paris, chez Belin, libraire, rue des Mathurins St.-Jacques, hôtel Cluny.

Ces ouvrages se trouvent aussi chez M. A. Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

L'Iliade d'Homère, traduction nouvelle, par M. Dugers-Montbel. 2 vol. in-8°. De l'imprimerie de P. Didot aîné. Prix 11 fr. Franc de port 15 fr.

A Paris, chez A. A. Renouard, rue St.-André-des-Arcs, n° 55.

Digitized by Google



POÉSIE.

ÉPITRE
A L'EMPEREUR ALEXANDRE.

Par J. P. G. Viennet.

N'attends point, fils des Czars, qu'humble dans son langage
Ma muse à tes genoux porte un servile hommage.
Je chéris ma patrie; et de si grands malheurs
N'ont pas instruit ma muse à louer nos vainqueurs.
Mais au nom de la France un Français t'ose écrire.
La terre des Français est loin de ton empire,
Et, seul de tant de rois unis pour se venger,
L'intérêt d'Alexandre est de nous protéger.
Des humains, quels qu'ils soient, l'intérêt est le guide.
Aux actions des rois c'est lui seul qui préside;
Et j'irais vainement fatiguer de mes cris
Ceux qu'alarment encor nos confins rétrécis.

C'est à toi que je parle, à toi dont la puissance,
Du parti qu'elle sert fait pencher la balance.
Pourquoi de tant de maux nous laisser accabler,
Lorsque pour les finir tu n'aurais qu'à parler?

. . . .
. . . .

Vieilli dans les chagrins, rassasié d'outrages,
Victime des partis qu'ont produits nos orages,
Louis doit-il encor redouter ses vengeurs?
Est-ce aux rois conjurés de lui causer des pleurs,
D'aggraver sur son front le poids du diadème?
On l'accuse des maux dont il souffre lui-même.
Le malheur est injuste, et vos obscurs projets
Eloignent de son cœur les cœurs de ses sujets.
Loin d'affermir son trône en punissant le crime,
Vos coups les plus affreux tombent sur sa victime.

Digitized by Google

Mets un terme, ALEXANDRE, à de tels attentats.
Le ciel les a frappés, ceux qui dans tes climats
Du vainqueur de Moscou suivirent la bannière.
Cette victoire, hélas ! fut pour eux la dernière :
Le ciel, dans sa rigueur, fut prompt à les punir.
Le récit de leur mort effraîra l'avenir.

Mais quand Dieu s'est chargé du soin de ta vengeance,
Il t'en laisse un plus beau, celui de la clémence.
L'abus de la victoire a perdu les Français :
Apprends de nos revers à borner tes succès.
Défenseurs de Louis, vôtre tâche est remplie.
Son injure est vengée ; il revoit sa patrie ;
Il règne ; il est assis au rang des potentats ;
Son trône est relevé ; rendez-lui ses états ;
Rendez-lui ses enfans, ils ont besoin d'un père.
Toi-même à tes sujets n'es-tu pas nécessaire ?
N'est-ce pas un bonheur pour ton cœur généreux
De leur donner tes soins et d'écouter leurs vœux ?
Les rois ont trop long-temps, sur les pas de Bellone,
Erré dans l'Univers et déserté le trône.
Que les rois désormais, à leur peuple rendus,
Exercent à l'envi de paisibles vertus.

Commence, fils des Czars, ils suivront ton exemple.
Songe qu'en ce moment l'histoire te contemple ;
Qu'un jour précipité du faîte des grandeurs,
Sans sceptre, sans armée, et surtout sans flatteurs,
Aux siècles à venir présenté par l'histoire,
Tu dois à leur justice exposer ta mémoire.
Quels que soient ton pouvoir et ta prospérité,
Tu naquis le vassal de la postérité.
Malheur aux souverains dont l'orgueil la dédaigne !
D'un œil incorruptible elle juge leur règne.
S'ils furent des humains l'horreur et le fléau,
La honte pour jamais s'assied sur leur tombeau.
Le monde avec effroi s'entretient de leur vie.
L'éternité pour eux est toute ignominie.
Mais un roi qu'elle honore, et dont le peuple en deuil
A regretté les lois et suivi le cercueil,
Aux princes de la terre est montré pour modèle.
Les Arts parent son front d'une palme immortelle.
La tombe n'est pour lui que la porte des cieux.
L'hommage des mortels l'élève au rang des dieux.
A ce prix des vertus que ton orgueil aspire,

A ton ambition ton peuple doit suffire.
Il vante son bonheur, et tes jours lui sont chers.
De l'antique Alexandre évite les travers.
Ces lauriers sont affreux ; cette gloire est commune,
Ceins le laurier nouveau que t'offre la fortune.
Un grand peuple opprimé réclame tes bienfaits.
Commande aux oppresseurs la justice et la paix ;
Et mérite qu'un jour les filles de Mémoire
Aux rives de la Seine éternisent ta gloire.

5 septembre 1815.

LE CŒUR DE LISETTE
OU
LA NICHÉE D'AMOUR.

Imitation d'une chanson languedocienne.

Tu connais la belle Lisette,
Hé bien fuis-la, mais pour toujours.
Le cœur de cette bergerette
Est un nid tout rempli d'amours.
Il en éclot de toute espèce,
A chaque instant, à qui mieux mieux ;
L'un a déjà la plume épaisse,
Quand l'autre à peine ouvre les yeux.

L'on en voit autour de la mère
Qui commencent à voleter ;
De tout petits, quelle misère !
N'osent pas encor la quitter.
Chacun suit l'instinct qui le guide ;
L'un est doux, l'autre aime le bruit ;
L'un est taquin, l'autre timide,
Celui-ci pleure, et l'autre rit.

Pour fuir un tel remu-ménage,
J'irais, ma foi, je ne sais où.
Ce gazouillis, ce caquetage
M'auraient tôt fait devenir fou.
Lisette, en fusses-tu fâchée,
Ne crois pas m'avoir enchanté,
Tu peux bien garder ta nichée,
Je garderai ma liberté.

Digitized by Google



ENIGME.

Lecteur, admire de mon sort
L'étonnante bizarrerie!
On m'enterre pendant ma vie,
Et c'est assez bien vu, d'autant qu'après ma mort
Je subirais en vain cette cérémonie. (S....)

CHARADE.

Pour fabriquer mon dernier,
D'ordinaire l'on emploie
Fil ou coton, laine ou soie;
Tout marin sur mon premier
Passe une partie de sa vie.
De ce premier, pourtant, vois la bizarrerie,
Lecteur; c'est lui qui dans un bal
Met tout en train en carnaval;
Mais, dans un grand combat naval,
Mon tout, qui n'est point amiral,
Doit toujours être général.

LOGOGRIPHE.

Suis-je bon, ou suis-je mauvais?
Il ne m'appartient pas de t'en instruire; mais,
Lecteur, ce que je puis te dire,
C'est qu'en moi l'on peut trouver pire.
Attendant la solution
De telle grave question,
Chante, lecteur, du chant tu connais la pratique;
Je t'offre, pour t'aider, deux notes de musique. (S.....)

Mots de l'Enigme, de la Charade et du Logogriphe insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est OS.
Le mot de la Charade est *Sinon*, soldat grec qui ouvrit les flancs du cheval de bois qui servit à prendre Troie.
Le mot du Logogriphe est *Orge-mondé*.

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES ET DES ARTS.

ART TYPOGRAPHIQUE.

Nous avons sous les yeux les épreuves d'une collection de caractères d'imprimerie, dits *Titres* ou *lettres de deux-points*, d'une suite de caractères sur tous les corps; d'une collection de *vignettes polytipées*, *filets en lames*, et d'un prospectus instructif de *garnitures d'imprimerie* en fonte; le tout gravé et fondu par M. Molé jeune, rue de la Harpe, n°. 78.

Cet artiste semble avoir reculé les bornes de la gravure en caractères d'imprimerie. M. Molé, apparu le dernier dans une carrière illustrée par les Didot, vient, en égalant ses devanciers, de les surpasser dans une partie de son art. Ses lettres de deux-points sont ce qui a paru jusqu'à ce jour de plus parfait dans la typographie. L'aspect de ses titres flatte l'œil et offre la dernière perfection. Les imprimeurs doivent encore à M. Molé l'invention et le perfectionnement des garnitures à jour et en fonte; cet objet simple et parfaitement combiné doit être adopté par tous les imprimeurs, et déjà les premiers de la capitale en font usage et en reconnaissent toute l'utilité. M. Molé a les droits les plus réels à la reconnaissance des amateurs de la typographie, et doit être classé au premier rang des artistes graveurs et fondeurs en caractères d'imprimerie.

Carte d'Europe, avec les nouvelles divisions où sont tracées les limites des empires, royaumes et états-souverains, d'après les derniers traités de paix; dressée par Lapie, capitaine de première classe, au corps royal des ingénieurs-géographes, gravée et publiée par Semen, jeune, attaché au dépôt général de la guerre.

Cette carte tracée sur la plus grande dimension qu'on ait pu adopter pour une carte usuelle, puisqu'elle offre une étendue de cinq pieds six pouces de haut, sur cinq pieds huit pouces de large, a reçu des améliorations notables par les soins de M. Lapie, et présente particulièrement les rectifications et divisions que l'ordre de choses actuel a nécessitées. Dans son état présent elle mérite d'être distinguée par ceux qui désirent suivre et embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des grands changemens qui se sont opérés sur la surface de l'Europe; elle se vend réunie ou di-

Digitized by Google

visée en six feuilles, selon le goût des acheteurs. Il en reste encore quelques exemplaires offrant l'état de l'Europe en 1812; ils peuvent servir à l'étude d'un ordre de choses qui n'est plus, mais qui appartient à l'histoire, et sous ce rapport ces exemplaires peuvent devenir précieux.

Le prix de la carte est de 25 fr. en feuille collée sur toile fine; avec étui 41 fr., et sur toile avec baguette et rouleau de bois 47 fr., plus 1 fr. à ajouter pour la recevoir franc de port en feuilles.

A Paris, chez madame veuve Semen éditeur, rue Neuve St.-Roch, no. 25; Semen père, rue du Milieu des Ursins, no. 6, en la cité; H. Langlois, rue de Seine, no. 12; J. Goujon, rue du Bac, no. 6; Delaunay, Palais Royal, galerie de bois.

Digitized by Google



CHRONIQUE DE PARIS.

Journal de Paris. — 4 *octobre*. Rapprochement. *Le Journal de Paris* dit aujourd'hui, *que les insinuations perfides et calomnieuses sont l'esprit habituel de la Quotidienne;* et dans le numéro de la *Quotidienne*, du 3 octobre, on trouve une lettre de M. le vicomte de Bertier, député, qui félicite cette dernière feuille sur *l'excellent esprit* qui l'anime.

5 *octobre*. — On avait encore quelques doutes sur le nom du successeur de M. Martainville; mais ils viennent d'être entièrement levés par la déclaration que vient de faire M. de R. . . . . . ., qu'il est *totalement étranger à la rédaction des articles* spectacles *du Journal de Paris*. On sait que les démentis équivalent à des aveux formels.

6 *octobre*. — Nouvelle lettre de M. *de R*. . . . . . . Celle-ci est un peu plus sérieuse que la première. Il s'agit d'une *attaque en calomnie* contre MM. *Théaulon* et *Dartois*. Il est heureux pour ces derniers, comme pour M. de R....... qu'on ne puisse attaquer qu'en calomnie; car si l'on était justiciable des tribunaux pour l'ennui que l'on cause, que de procès ces trois messieurs auraient sur les bras! Où sont ceux qui disent qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil? Le successeur de M. Martainville crée une expression nouvelle par chaque feuilleton qu'il nous donne. L'autre jour c'était la troupe odéonienne, aujourd'hui c'est le mot, non moins heureux, qu'il emploie en parlant de Mlle. *Humbert* qui n'a fait que reparaître et *redisparaître* dans l'emploi des grandes princesses.

— Au voleur! dans le *Mercure* du 9 septembre on lit ce qui suit au sujet des débuts de *Philippe* aux Français: « Je confesse qu'il m'a ébloui à un tel point, que, mentalement et sans le vouloir, je lui adressais le discours du renard au corbeau:

« Eh! bon jour monsieur du Corbeau,
» Que vous êtes joli, que vous me semblez beau!

Digitized by Google

» Sans mentir, si votre ramage
» Se rapporte à votre plumage,
» Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »

Et voici ce qu'on lit dans le feuilleton du *Journal de Paris* d'aujourd'hui : « Cet acteur (Philippe) était tellement éblouissant dans le *Festin de Pierre*, qu'on ne » pouvait s'empêcher de lui dire avec le renard de la » Fontaine :

« Sans mentir, si votre ramage
» Se rapporte à votre plumage,
» Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »

8 *octobre*.—Suivant le *Journal de Paris*, « M. Melchior, » qui a débuté à l'Odéon, avait été conduit par erreur à » ce théâtre; il croyait encore jouer sur celui de la Porte » Saint-Martin. Ce qu'il y a de certain, c'est que le public » a été victime innocente de cette mystification. » Les lecteurs du *Journal de Paris* en éprouvent depuis quelque temps une aussi cruelle; quand ils lisent un article signé C., ils croient que c'est M. Colnet, et c'est M. de R........

—Il a été oublié ces jours derniers, sur une table au bureau du *Mercure de France*, un *agenda* recouvert de maroquin vert. Nous en avons extrait les passages suivans, qui nous ont paru susceptibles de ne point déplaire à nos lecteurs; nous ne pensons pas que le propriétaire, quel qu'il soit, puisse nous faire un reproche de notre indiscrétion; il ne doit voir, au contraire, de notre part, qu'un empressement à le remettre sur la voie de l'objet perdu. Il peut se présenter tous les jours au bureau du Journal pour y faire sa réclamation. Dans le cas où l'*agenda* en question ne retrouverait pas son maître, nous nous proposons d'en faire d'autres extraits.

OBJETS DE CURIOSITÉ.

Un amateur qui possède un cabinet de curiosités des plus rares désirerait, pour le compléter, trouver à faire l'acquisition des objets ci-après désignés, savoir :

1°. Un télescope à l'aide duquel on puisse voir dans l'avenir à quinze années devant soi;

2°. Une balance ou romaine qui donne le juste poids du mérite de certaines gens, et de la bonne foi de certains autres;

3°. Un bouclier impénétrable aux traits de la calomnie;

4°. Un petit compas de proportions assez exiguës pour

que sa plus grande ouverture n'excède pas l'étendue du patriotisme et du sens commun de quelques-uns de leurs confrères ;

5°., 6°. et 7°. Un passe-partout pour ouvrir la porte de certains antres ou dédales politiques ; un peloton assez gros et d'un fil assez fort pour permettre à celui qui le tiendra de parcourir tous leurs détours, et de suivre toutes leurs sinuosités, sans craindre de s'y perdre ; et un flambeau qui jette une lumière assez grande pour dissiper les profondes ténèbres qui règnent dans ces lieux ;

8°. Une brosse assez ferme et en même temps assez douce pour ôter sans égratignure la poussière qui se trouve sur les vieilles opinions dont se parent certains faiseurs de brochures, certains journalistes et certains politiques de salons et de cafés ;

9°. Une petite bouteille d'un vernis qui donne quelque couleur de loyauté, de justice et de magnanimité au manque de foi, à la vexation et à l'abus de la force ;

10°. Une fiole d'un élixir qui guérisse de la rage de dénigrer sans cesse son pays pour faire l'éloge des autres nations ;

11°. Un calcul mathématique et cosmographique sur les révolutions de la fortune et ses différentes phases ;

12°. Un porte-voix qui fasse sûrement parvenir la vérité jusqu'aux oreilles des princes.

Il faut faire honneur à son pays.

A propos de Plutarque, voici par quoi il commence ses dits notables des Lacédémoniens.

« Agesiclès, roi des Lacédémoniens, estant de sa nature connoiteux d'ouyr et d'apprendre, il y eut quelqu'vn de ses familiers qui lui dit : je m'esbahis, Sire, veu que tu prends si grand plaisir à ouyr bien dire, que tu n'approches de toi le rhétoricien Philophanes pour t'enseigner. Il respondit : C'est pource que je veux estre disciple de ceux dont je suis né. » De combien de Français d'aujourd'hui cette réponse fait la satyre !

Réponse de Théopompe.

« Théopompus, rapporte encore Plutarque, dit à un qui lui demandoit comment un roi pourroit bien seurement conserver son royaume ? — En donnant à ses amis liberté de lui dire franchement la vérité, et en gardant d'oppression ses sujets de toute sa puissance. » N'est-ce pas comme s'il eût dit : Les plus grands ennemis du prince, ceux qui tra-

Digitized by Google

vaillent plus efficacement à sa ruine, sont ces vils courtisans qui font profession de lui cacher ou de lui corrompre la vérité, si elle est assez heureuse pour approcher jusqu'au pied du trône; qui ne cessent enfin de le pousser à l'oppression, en lui persuadant que les lois ne sont autre chose que l'expression de ses propres volontés et de ses caprices.

Le meilleur gouvernement.

Si l'on me demandoit quelle sorte de gouvernement j'estime être la meilleure, je n'hésiterois pas à répondre comme Charillus : CELLE OU PLUSIEURS, S'ENTREMETTANS DES AFFAIRES DE LA CHOSE PUBLIQUE SANS QUERELLE NE SEDITION, FONT A L'ENVI A QUI SERA LE PLUS VERTUEUX.

JOURNAL DES DÉBATS.—4 *octobre*. Qu'on a bien eu raison de comparer un de nos journalistes à Trissotin ! « Lorsque *le grand Opéra de Paris*, « dit aujourd'hui M. C., veut » *régaler* ses habitués, au lieu de trois actes de tragédie-» lyrique et de trois actes de ballet qui sont *la pitance* » *ordinaire*, il leur *sert* sept actes d'opéra-comique ornés » de danses. » Tout cela ne vaut-il pas *le ragoût du sonnet* de Trissotin?

5 *octobre*. — Un autre de ces messieurs, après avoir joué l'embarras et l'hésitation au sujet des articles de la biographie dont il doit parler, se détermine enfin pour ceux de M. de Lally-Tolendal et de M. Villemain. C'est à ce dernier surtout que les plus grands éloges sont prodigués. Il est comparé à M. de Lally-Tolendal, ni plus ni moins. Cela ne doit pas étonner; on sait que, depuis long-temps retenu, il s'est fait *le guide du petit Villemain*.

8 *octobre*. — *Le Journal des Débats* annonce aujourd'hui que les *réunions connues sous le nom du prado* ou *les soirées de la veillée* vont recommencer. Nous ne voyons pas de raison pour dire plutôt *soirées de la veillée* que *veillées de la soirée*. « La nouvelle administration de ce joyeux » établissement promet au public tous les genres de diver-» tissemens et de plaisirs. Rien ne manquera de ce qui » peut embellir de pareilles soirées. » Il faut espérer, pour l'intérêt des mœurs, que ce joyeux établissement ne tiendra pas tout ce que promet l'annonce un peu trop séduisante du *Journal des Débats*.

2 *octobre*. — Tout ce qui porte le nom de *Villemain* ou *Villemin* est préconisé par le *Journal des Débats*. Si M. A. épuise toutes les formules d'éloge pour l'orateur Lau-

Digitized by Google

réat, M. M. Boutard n'est pas en reste pour l'artiste non moins célèbre qui s'appelle Villemin le dessinateur.

10 *octobre*. — Au sujet d'une anecdote qu'a mise sur son compte le *Dictionnaire des Girouettes*, il dit qu'il aurait préféré qu'on lui eût *donné une girouette de plus* et *une anecdote de moins*. Eh bien faisons un marché, M.***, nous vous donnerons autant de girouettes de plus que vous nous donnerez d'articles de moins.

— *Le Journal Général* du 5 octobre désavoue l'article inconvenant sur l'allocution du Pape, qui y avait été inséré *par inadvertance*. Cette feuille a adopté une manière fort commode; c'est de tout hasarder, sauf ensuite à faire des désaveux.

6 *octobre*. — Jetons-nous sur les niaiseries littéraires du *Vieil Amateur*, et faisons remarquer la construction élégante de la phrase suivante : « *Que* ce jeune amateur » (Firmin) *qui* n'a d'autre cabale *que* ses heureux efforts » et une noble émulation, continue, et je lui prédis *que* » dans quelques années, il fera les délices de la scène » française pour nos enfans *qui* n'auront pas vu Fleury. »

9 *octobre*. — *Le Journal Général* dit : « Autrefois les discussions finissaient par des injures; aujourd'hui c'est par des injures qu'elles commencent. » Qui le prouve mieux que le *Journal Général*?

10 *octobre*. — Quoique ce ne soit que pour la réfuter que le *Journal Général* cite une phrase du *Times* qui compare *Voltaire* à *Marat*, ne vaudrait-il pas mieux laisser dans l'oubli des absurdités aussi dégoûtantes? Et n'est-ce point faire trop d'honneur à un misérable gazetier que de répondre à une platitude qui ne mérite que le mépris? On ne réfute que ce qui en vaut la peine.

Quotidienne. — Voulez-vous une de ces métaphores dans le genre de celles de M. Duvicquet? lisez le feuilleton du 6 octobre, dans lequel M. Martainville vous parle de ces boutiques, de ces bureaux en plein vent, où, pour *la bagatelle de deux sous, on peut se saturer de politique, de science, de littérature, le tout saupoudré d'une petite dose de scandale, assaisonnement devenu nécessaire pour le goût blasé des consommateurs*.

Dans le même numéro, la *Quotidienne* s'écrie : «Où êtes» vous, grand Bossuet, énergique et véhément Bridaine, » tendre et sensible Vincent de Paule, etc.? » Quant à Bossuet et au père Bridaine, nous n'en savons pas de nouvelles; mais, pour *Vincent de Paule*, la *Quotidienne* peut s'adresser au théâtre de la Gaîté.

Digitized by Google

10 *octobre.* — Doit-on dire coupletier ou coupleteur, pour désigner un chansonnier? M. Martainville dit *coupletier*; et *Panard* s'appelle lui-même *coupleteur*.

GAZETTE DE FRANCE. — 4 *octobre.* Le *Voltigeur des coulisses* nous dit qu'il était *lourdement assis* à l'orchestre pour tenir note des gambades de Vestris. Le Voltigeur s'asseoit donc comme il écrit.

5 *octobre.* — *La Gazette* annonce que la place de secrétaire du conseil des ministres, occupée par M. de Vitrolles, est supprimée, et que M. de Vitrolles est nommé ambassadeur à Copenhague. Je ne sais où la *Gazette* a pris ces nouvelles. M. de Vitrolles est toujours secrétaire du conseil.

8 *octobre.* — Grande querelle entre *l'Aristarque* et le *Journal Général*, pour une gravure que le premier a annoncée, et dont le second nie l'existence. *L'Aristarque* a répondu à la dénégation en lui envoyant la gravure en question. Nous accusons souvent l'*Aristarque* et le *Journal Général* de manquer trop souvent de tout ce qui plaît dans un journal, et nous ne recevons jamais d'aucun d'eux quelque article qui nous donne un démenti aussi formel que celui que l'*Aristarque* vient de donner à son confrère par l'envoi de cette gravure, sujet de tant de débats.

9 *octobre.* — Quel homme que ce M. de Rougemont? On assure qu'il mange à deux ou trois ratéliers; qu'il est en même temps le *flaneur* de l'*Aristarque*; le rédacteur des articles signés *C*, dans le *Journal de Paris*, le successeur de M. Martainville, et l'auteur de je ne sais combien de chansons et de vaudevilles.

Tel autrefois César, en même temps,
Dictait à quatre en styles différens.

— *Le Censeur des Censeurs* vient de reparaître sous le titre de *Journal du Lys*. Cette fleur orne le frontispice de cette feuille, et autour on lit ces mots : *Sa douceur guérit la piqûre de l'abeille*. C'est sans doute pour avoir la couleur de l'emblème qu'il a adoptée que le *Journal du Lys* a un style si pâle.

Le Mémoire de M. Carnot a donné naissance à plus d'un long article de Journal. — N'est-ce pas prêter à ce Mémoire une trop grande importance que de le réfuter? Lorsque feu Geoffroi, ce dictateur de la littérature, grâce à son spirituel, malin et terrible feuilleton, faisait lire à quarante mille personnes le *Journal de l'Empire*, aujour-

Digitized by Google

d'hui *le Journal des Débats*, les auteurs sollicitaient avec instance la faveur de voir leur ouvrage annoncé dans ce journal, ils préféraient sa critique la plus amère à son silence. Que voulaient-ils donc ? Eveiller la curiosité publique ; et, j'entendis un jour un libraire éditeur répondre à un rédacteur du *Journal de l'empire* qui s'excusait de n'avoir pas annoncé certaines poésies, parce qu'il n'en pouvait dire que du mal : *Eh ! monsieur, déchirez-les, si cela vous plaît, rendez-les bien ridicules, vous en êtes le maître ; un article très-bon ou très-mauvais, voilà ce qu'il me faut. On parlera par-tout de ces misérables poésies, et je les vendrai.* Le rédacteur s'égaya sur les poésies en question, et la première édition fut épuisée dans la quinzaine.

— La monnaie des médailles vient de frapper une médaille pour consacrer l'époque où la Charte constitutionnelle est donnée à la France. Cette médaille offre d'un côté l'effigie de Louis XVIII, et au revers la figure de cet auguste monarque revêtu du grand costume royal, placé sur son trône, et remettant le livre sacré à un membre de la chambre des pairs et à un membre de la chambre des députés, qui la reçoivent avec respect. Les deux côtés de la médaille sont gravés par M. Andrieu.

— Le luxe et la misère vont souvent de compagnie, en voici un nouvel exemple : On voit depuis de longues années se promener, chaque jour, de rue en rue, dans Paris, un marchand de chansons, très-vieux, très-laid, très-sale, revêtu d'habits déchirés, et dont les chants et les gestes sollicitent la commisération des passans. La fille de ce marchand de chansons s'est mariée la semaine dernière à un homme qui fait le même métier que son père; au lieu de la mise simple et décente qu'elle devait avoir pour se présenter à l'église, elle y parut coiffée à la grecque, les cheveux ornés d'une guirlande de fleurs; elle portait des bas et des souliers de soie blancs, une robe de velours épinglée faite à la dernière mode. Son costume a scandalisé tous les habitans du faubourg où elle demeure; les riches la montraient au doigt, et les pauvres gémissaient d'une folie qui pouvait exiler des cœurs la tendre pitié qui soulage l'infortune.

Jeudi 12 octobre. — L'ouverture des Chambres avait détourné pendant plusieurs jours l'attention publique de tout autre objet; aujourd'hui elle se reporte de nouveau sur le procès du maréchal Ney. Les uns disent que le conseil militaire par lequel il sera jugé, ne tardera point à s'assembler; les autres, que son avocat prétend qu'il est justiciable de la chambre des pairs.

Digitized by Google

Jeudi 12 *octobre*. — *Le Journal des Débats*, dans un article intitulé *Des Caricatures*, parle des *Voltigeurs de Robespierre*. Ces deux mots ne doivent-ils pas être étonnés de se trouver ensemble?

En lisant dans la *Quotidienne* du 9 octobre l'article signé M. B., on devine aisément, pour plus d'une raison, que le rédacteur n'est pas *Français*. S'il faut en croire M. M. B., la France, en s'appropriant les monumens des arts répandus chez les nations voisines, ne fut guidée que par l'envie de détruire et le sentiment d'une basse jalousie. Suivant lui, la France n'a rien produit depuis le siècle de Louis XIV; et c'est pour couvrir son impuissance, qu'elle a dépouillé les autres peuples dont M. M. B. fait l'éloge avec une rare complaisance; il oublie donc que depuis ce siècle, il est vrai si glorieux pour elle, la France a produit Voltaire, Montesquieu, Buffon, les deux Rousseau, et que dans les temps modernes elle a seule mérité de former école dans les arts.

Pour etre admiré des contemporains et de la postérité, il ne suffit pas d'avoir embelli les Musées de Rome, il faut produire une autre Athalie, une autre colonnade du Louvre.

Eh bien! cette autre Athalie, cette autre colonnade, ont-elles été refaites? Depuis cette époque, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, quels sont les chefs-d'œuvre enfantés récemment dans ces contrées, que M. M. B. opposera aux productions de nos artistes depuis la restauration de notre école? En Italie, Canova seul se présente pour disputer la palme de la sculpture aux Français, tandis que nous pouvons nommer vingt artistes, peintres, sculpteurs, architectes, auxquels le reste de l'Europe n'a rien à comparer.

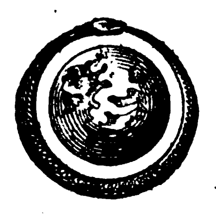
Le *Journal Général* a voulu dédommager Mlle. Bourgoing des critiques que lui ont value ses prétentions à l'Opéra-Comique. Il a inséré dernièrement un impromptu *charmant*, fait pour la *charmante* actrice après une représentation de *Zaïre*. On sait que Mlle. Bourgoing joue ce rôle avec une rare perfection, comme tous ses rôles tragiques. Voici l'impromptu :

Lorsque pour attendrir nos cœurs,
Bourgoing, tu *prêtes à Zaïre*, *etc*.

Nous n'irons pas plus loin. Quand un de nos lecteurs nous annoncera qu'il est parvenu à prononcer le second vers, nous donnerons le reste du morceau, qui est de la même force. Mlle. Bourgoing doit être enchantée!

De l'Imprimerie de GUEFFIER, rue Guénégaud.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

TABLEAU POLITIQUE DE L'EUROPE.

EXTÉRIEUR.

Tous nos lecteurs sentiront facilement pourquoi la politique extérieure est aujourd'hui un sujet très-difficile à traiter, et loin de nous blâmer, ils nous sauront gré peut-être d'être courts et même un peu vagues sur cette matière délicate.

Les relations des puissances entr'elles sont subordonnées à leurs procédés envers la France. Qu'il existe ou qu'il n'existe pas de motifs secrets de dissentimens; qu'une guerre se prépare sur les frontières de la Turquie et des rives du Danube; que l'union intime que les envahissemens de Buonaparte avaient produite d'une manière miraculeuse entre des monarques dont les intérêts habituels ne sauraient être les mêmes, soit ou ne soit plus aussi complète, ces choses resteront d'une importance secondaire et seront des germes inaperçus d'événemens qu'on ne peut prévoir aussi long-temps que la position de la France ne sera pas fixée.

Ce n'est pas que les symptômes d'opinion publique qui

Digitized by Google

se manifestent dans différentes parties de l'Europe ne soient de nature à réveiller la curiosité.

Nous voyons dans le Wirtemberg un peuple se défendre d'une constitution qui lui est offerte comme améliorée, et voulant appuyer sa liberté plutôt sur d'anciens usages qu'entoure la force des souvenirs et des habitudes, que sur des réformes qui n'ont de garantie que les promesses qui les accompagnent. Cette lutte est d'autant plus remarquable, qu'elle a lieu dans un pays où la puissance des états long-temps contestée, et naguère suspendue, a été ramenée par la force des choses; et l'on peut y observer utilement combien l'esprit du siècle influe même sur les hommes qui semblent s'opposer aux innovations. Ces états, qui réclament d'anciennes prérogatives, les réclament comme les plus sûres sauve-gardes des libertés nationales. Le roi de Wirtemberg propose des changemens au nom de ces mêmes libertés. Ainsi, les opinions opposées n'ont que cet étendard sous lequel elles puissent se montrer.

En Espagne, le résultat de la réunion d'un monarque respectable par de longues adversités, avec une nation admirable par un courage héroïque, semblait devoir être une alliance sincère et le concours de tous les efforts pour réparer le malheur commun. Il est difficile de juger les circonstances et les mesures qui ont enlevé à l'Espagne cette favorable chance. Peut-être y a-t-il eu erreur dans les deux extrêmes; ceux qu'on désigne sous le nom de *libéraux* n'ont pas assez réfléchi que lorsqu'un peuple tient fortement à ses anciennes institutions, c'est qu'elles sont identifiées à son existence. Ce n'est pas une fantaisie dans une nation que d'être superstitieuse et soumise aux préjugés; c'est une nécessité invincible tant qu'elle dure : les réformes ne sont bonnes que quand elles suivent l'opinion; et vouloir améliorer prématurément les institutions politiques ou religieuses d'un peuple qui ne réclame point leur perfectionnement, est une imprudence et souvent une faute grave par les maux qu'elle produit; mais d'un autre côté, trop de rigueur contre des hommes qui avaient à la reconnaissance de récens et incontestables titres, est un moyen de tranquillité dangereux et inefficace. Les faits ne le prouvent que trop; il est affligeant de voir l'un des plus illustres défenseurs de l'indépendance espagnole auteur et victime d'une tentative coupable, et le souvenir glorieux du passé ajoute aux regrets du présent et aux alarmes sur l'avenir.

La Prusse, qui ayant plus souffert de l'ambition de Buo-

Digitized by Google

naparte qu'aucune des autres contrées de l'Europe, a plus contribué qu'aucune à la chûte de cet oppresseur, paraît un peu agitée par l'une des forces qui lui ont le mieux servi à faire triompher son indépendance, nous voulons dire ces sociétés secrètes formées, quand la terre était sous le joug, en faveur d'un gouvernement qui était forcé de les désavouer. Les hommes qui sont à la tête des affaires témoignent assez ouvertement leur défiance contre ces sociétés, et si l'on en juge par quelques traits de lumières qui s'échappent du fond des ténèbres, cette défiance est fondée.

Nous ne croyons point que ces associations mystérieuses aient des projets fixes de renversement; mais elles ont une tendance désorganisatrice: pour les apprécier il faut connaître la jeunesse allemande de nos jours; elle est disposée par son caractère à l'enthousiasme pour tout ce qui est obscur et vague. Son penchant à la spéculation lui a donné une sorte de passion pour des abstractions qui lui font dédaigner le monde réel. La séparation des castes, plus humiliante en Allemagne qu'en France, a blessé son amour-propre; l'éducation de ses universités a rendu son esprit subtil et ses mœurs soldatesques; ses littérateurs actuels l'ont pénétrée d'une grande admiration pour le moyen âge. Les légendes du treizième siècle ont influé sur sa religion; il n'y a pas jusqu'à son théâtre qui ne l'ait modifiée. Plus d'un jeune Allemand veut être le héros d'une pièce de Schiller.

De-là résulte un chaos sentimental et philosophique qui se compose de mysticisme, de métaphysique, de rêverie et de mélodrame. L'affectation de mœurs farouches y est appelée nature; la subtilité sur le juste et l'injuste, raisonnement; l'indiscipline, chevalerie; le mépris des lois, liberté; la haine des autres peuples, patriotisme.

Les sociétés secrètes se composent de ces élémens. Elles n'ont point de but déterminé; et dans les sermens qui les unissent, le plaisir théâtral de prêter serment comme des conspirateurs de tragédie, entre pour beaucoup. Mais on conçoit que de tels élémens, mis en fermentation par la vie militaire et exaltés par le succès, inquiètent également les hommes routiniers et les hommes sages.

Ce n'est point, cependant, par des pamphlets commandés ou par des mesures répressives, qu'on écartera les dangers qu'on redoute. La Prusse a des moyens plus sûrs et plus doux dans les institutions qu'elle prépare.

Digitized by Google

Une constitution représentative donnera une issue légitime à cette surabondance de vie. La jouissance d'une liberté paisible, l'adoucissement des distinctions offensantes, calmeront des imaginations qu'un long désœuvrement tourmentait, et qu'a égarées une activité subite. Mais il ne faut pas se tromper sur la route à suivre, la Prusse ne peut plus être un état militaire, précisément parce que l'esprit militaire est entré dans toute la nation. Cet esprit militaire n'est plus celui qu'avait introduit Frédéric II. L'indépendance a succédé à la subordination, et il faut se hâter de créer des citoyens.

Calme, parce qu'il est sûr de la pureté de ses intentions, et qu'aucun intérêt, aucun enivrement de victoire ne l'a fait dévier de la générosité, l'empereur Alexandre forme la Russie à une civilisation plus perfectionnée, et rend à la partie de la Pologne qu'il possède une existence nationale. Il répare ainsi une grande injustice, que quarante ans n'ont pu effacer, et qui, durant ces quarante années, a perpétuellement troublé l'Europe, présage de ce qu'aurait produit une injustice pareille, si l'on eût voulu la renouveler de nos jours à l'égard de la France.

Au milieu des agitations des diverses puissances, l'Angleterre est ostensiblement au plus haut point de prospérité. L'opposition, toujours impuissante, est souvent muette. Le gouvernement suit une marche invariable que l'opinion publique paraît approuver. L'Irlande, toutefois, continue à donner des signes graves d'un mécontentement qui ne cessera que lorsque les droits des Catholiques seront reconnus. La puissance britannique dans les Indes n'est pas dispensée de quelques efforts pour se maintenir dans son apogée; et le continent, qui a vu naguère dans les Anglais ses libérateurs, examine aussi avec quelque attention la suprématie qui a été pour eux le fruit de la délivrance européenne dont ils réclament la gloire.

INTÉRIEUR.

Après ce tableau, incomplet sans doute, et plutôt destiné à indiquer au lecteur des sujets de réflexion qu'à lui présenter des considérations développées, nous passons à ce qui nous intéresse bien plus, à ce qui nous intéresse

aujourd'hui uniquement, la France, que ses malheurs doivent rendre exclusivement chère à tout Français. Nous parlerons d'abord de ses relations avec les puissances étrangères.

....

....

Si le traité qu'on nous annonce depuis si long-temps est équitable et modéré, ce n'est pas la France seulement, c'est l'Europe entière que nous en féliciterons. L'abus de la force n'est jamais une garantie de stabilité. Lors même que l'on anéantirait jusqu'au dernier des opprimés, les germes d'une justice vengeresse éclorraient au milieu des oppresseurs. Ils seraient poursuivis d'une défiance mutuelle. Après avoir trempé dans l'iniquité, chacun à part craindrait que l'habitude de l'iniquité, contractée ensemble, ne se tournât contre lui, et ils se puniraient les uns les autres d'avoir écrasé un peuple digne d'une destinée meilleure. Mais de plus douces espérances sont promises.

....

....

....

Nous sommes heureux d'arriver enfin à la partie de cet aperçu où les Français n'ont à faire qu'avec les Français; quels que soient les nuages qui obcurcissent l'horizon, nous aimons à dire que la perspective est consolante.

Respect, dévouement, amour pour la personne et la famille du Roi, voilà les sentimens qui animent l'immense majorité de la France; nous dirions l'universalité, si quelques mesures proposées par le Gouvernement ne nous forçaient à croire qu'il y a encore des factieux obscurs et des agitateurs inconnus.

Le nouveau ministère réunit à un haut degré la confiance publique. Le choix de ses membres a été un nouveau gage de modération, de sagesse et de justice, donné par le Monarque à son peuple. Nous sommes loin d'attaquer les ministres remplacés; mais nous convenons que ceux qui leur ont succédé nous paraissent plus en état de faire le bien; ils pourront conserver ce que la révolution a eu de bon et d'utile, sans prendre une couleur révolutionnaire. Ils pourront protéger les hommes injustement accusés, sans avoir l'air de venir au secours de leur parti.

Digitized by Google

Ils pourront être modérés, parce qu'ils sont francs, courageux, parce qu'ils sont purs.

L'esprit des deux chambres ne peut-être encore que l'objet de conjectures. Aucune discussion publique n'a eu lieu jusqu'ici dans la chambre des députés. Les discussions de la chambre des pairs ont été animées et franches. L'on a vu paraître à la tribune des vieillards respectables, défenseurs depuis vingt-cinq ans de toutes les idées auxquelles se rattache la dignité de l'espèce humaine, et des talens nouveaux, rehaussés par l'éclat d'une naisance illustre, et promettant à la nation de zélés avocats de la justice. Le ministère s'est trouvé dans une espèce de minorité sur une phrase de l'adresse au roi; mais l'assemblée a prouvé qu'au fond elle était de l'avis du ministère; elle s'est prononcée contre toute réaction. La phrase contestée a été adoucie, et elle n'a pas été retranchée; il faut plutôt l'attribuer à l'extrême importance que son auteur mettait au mérite littéraire de sa rédaction, qu'au sens qu'elle renfermait, car, comme il en est convenu lui-même, ce sens avait disparu par les adoucissemens que l'assemblée avait adoptés.

Deux lois ont été proposées, l'une contre les cris séditieux et les provocations à la révolte; elle n'est qu'un développement du code pénal; l'autre, plus important, déroge à la constitution, pour la détention des individus prévenus de délits contre le Roi, la famille royale et la sûreté de l'état.

Pour juger de l'ensemble de cette loi, il faut attendre que la discussion y ait introduit quelques articles additionnels qui sont indispensables. Quel sera le recours d'un détenu? Quels seront ses moyens de prouver qu'il est la victime d'une erreur ou l'objet d'une vengeance? S'il est ruiné dans son commerce, ses spéculations, son industrie, par la détention qu'il subira, quel sera son dédommagement? Si le fonctionnaire qui l'a fait arrêter, et qui doit en informer dans les vingt-quatre heures l'autorité compétente, néglige cette formalité, quels seront les moyens du détenu pour y suppléer? Quelle garantie donnera-t-on à celui qui s'associe avec un autre dans une entreprise quelconque, qui lui prête de l'argent, qui, en un mot, devient co-intéressé dans ses affaires, que son débiteur ou son associé, arrêté soudain, ne soit contraint à manquer à ses engagemens? Comment mettra-t-on toutes les transactions, toutes les relations sociales à l'abri de l'incertitude inséparable de

Digitized by Google

l'arbitraire? Toutes ces questions, soumises à l'examen des deux chambres, seront résolues sûrement d'une manière satisfaisante. Il serait donc indiscret de vouloir juger d'avance une loi que nous ne connaissons que d'une manière incomplète et partielle. Le nom du ministre qui l'a proposée offre de puissans motifs de sécurité.

Il y a des époques où la personne des hommes en place est plus importante, à quelques égards, que l'autorité dont ils sont dépositaires, l'on peut alors se permettre l'examen de leurs mesures; mais il est essentiel d'entourer leurs personnes de faveur et d'assentiment. Les ministres actuels sont dans ce cas. Nul ne peut révoquer en doute l'intégrité de leur caractère et la rectitude de leurs intentions; leur déplacement donnerait un ébranlement funeste à l'organisation constitutionnelle. Il paraîtrait le triomphe d'un parti il serait, par cela seul, une calamité publique. Cette conviction dictera chaque ligne que nous écrirons sur leur administration; et pour juger nos jugemens il ne faut pas perdre cette conviction de vue.

Digitized by Google




CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

A SON ALTESSE LE PRINCE DE***.

Deux mois sont à peine écoulés depuis votre départ ; à peine goûtez-vous le plaisir de revoir votre patrie après trois ans d'absence, et déjà vous regrettez Paris, ses sociétés, ses conversations, et sur-tout ses spectacles. Enfant du Nord, vous ne partagez pas les opinions de la secte *romantique* ; un goût naturel, épuré par l'étude des modèles toujours sublimes de l'antiquité, un esprit supérieur aux passions vulgaires, vous ont permis d'apprécier la littérature française avec un jugement tout-à-fait libre de préjugés d'école et d'orgueil national. En rendant justice aux beautés nombreuses qu'on admire dans les théâtres allemands et anglais, vous avez assigné le premier rang parmi les modernes, aux immortels auteurs d'Athalie, de Cinna, de Zaïre et du Misantrope, parce que, seuls, ils ont, entre l'idéal et le vrai, saisi ces justes proportions qui constituent le *beau* dans les arts d'imagination. Au théâtre, tout est de convention ; il faut que les personnages, ainsi que les décorations, soient ajustés pour la scène ; il faut que le trait, la couleur et les proportions soient calculés pour le point de vue : on produirait un effet aussi faux, en peignant les hommes exactement tels qu'ils sont, qu'en leur prêtant une perfection idéale qu'ils n'atteindront jamais. Le premier tableau serait trop près de la vérité, le second trop loin de la vraisemblance. On représente souvent l'art dramatique comme un miroir qui doit tout réfléchir avec fidélité. Ne serait-il pas plus exact de le comparer à ces verres colorés dont on se sert pour examiner le soleil ? ils en empèrent l'éclat, ils permettent d'en soutenir la vue, et c'est ainsi que l'art du poète doit s'interposer entre les spectateurs et la réalité pour en adoucir les effets et dissimuler ce qu'elle peut offrir de choquant. C'est ainsi qu'en ont usé les grands hommes dont s'honore la scène française. Fidèles aux préceptes d'Horace et de Boileau, ils ont prouvé qu'il n'est point

.... de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Digitized by Google

Quoi qu'en dise M. Schlegel et sa docte cabale, l'admiration qu'ils inspirent ne s'affaiblira pas; la postérité n'a-t-elle pas commencé pour eux, et son jugement n'est-il pas plus certain que les paradoxes de MM. les *romantiques*? Pourquoi, si nous revendiquons à tort le premier rang pour notre théâtre, comme ils le prétendent, les chefs-d'œuvre de Racine, de Corneille, de Voltaire, de Molière, pourquoi des ouvrages beaucoup plus récens trouvent-ils des auditeurs, des traducteurs, des imitateurs à Pétersbourg, à Stockolm, à La Haye, à Bruxelles, à Milan, à Naples, dans plusieurs villes d'Allemagne, tandis que les chefs-d'œuvre de Schakespear et de Schiller n'ont pas franchi les contrées où leurs auteurs ont pris naissance? Vous avez, Monseigneur, tout ce qu'il faut pour combattre et convertir les incrédules; votre suffrage aura bien plus de poids en Allemagne que toute l'éloquence d'un Français; et, grâce au long séjour que vous avez fait dans la capitale, nous serons bientôt mieux jugés. Dites, je vous prie, à nos détracteurs, que Paris offre de quoi contenter tout le monde; que nous avons des spectacles pour les hommes d'un goût *délicat* et pur; que nous en avons d'autres pour les amateurs du genre *romantique*; apprenez-leur que nous avons sur les boulevards trois à quatre théâtres où les auteurs se sont hardiment affranchis du joug des règles, des convenances et du sens commun, et font représenter des monstruosités comparables aux excellens modèles que MM. Schlegel et compagnie recommandent sans cesse à notre admiration. C'est pour eux et leurs disciples que nous cultivons le mélodrame: pour prix de notre condescendance, qu'ils nous permettent de conserver, pour nos plaisirs et ceux de l'Europe civilisée, le genre dans lequel s'illustrèrent les Sophocle et les Euripide, qui nous ont servi de maîtres et de modèles. Mais je m'écarte du but principal de ma lettre. Pardonnez-moi, Monseigneur, cette petite digression qui, d'ailleurs, n'est pas étrangère au sujet dont je dois vous entretenir.

Privé des spectacles qui ont fait le charme de votre séjour à Paris, vous voulez que mes récits vous rendent une partie de ce que vous avez perdu; vous voulez assister, en m'écoutant, aux représentations des pièces nouvelles, en apprendre le succès, suivre, dans la carrière, les acteurs dont vous aimez le talent, et connaître les débutans qui leur promettent de dignes successeurs; vous le voulez, je prends la plume, sans toute-fois me faire illusion sur les difficultés de la tâche que je m'impose. Je me tromperai

Digitized by Google

souvent, sans doute ; quel homme est à l'abri d'une erreur ?.. ... Mais je me tromperai de bonne foi. Etranger à toutes les cabales de théâtres, à toutes les cotteries littéraires, je vous promets une opinion franche, un jugement qu'aucune considération ne sera capable d'influencer ; aussi me trouverez-vous souvent en contradiction avec les journaux ; je ne crains pas que vous m'en fassiez un reproche.

Depuis le départ de Votre Altesse, nous avons presque deux nouveaux spectacles, le théâtre italien de Mme Catalani, et le Vaudeville, maintenant sous la direction de M. Désaugiers, le plus gai de nos chansonniers. L'influence du nouveau patron ne s'est pas encore fait sentir sur les pièces nouvelles. *Le Boulevard de Gand* a été déclaré pitoyable par tous les journaux, avec une désespérante unanimité. *La Pompe funèbre* est tirée d'une anecdote que l'auteur a gâtée par une foule de ces lazzis dont les vaudevillistes du jour nous assomment depuis quelques années. Ces deux ouvrages ne méritent pas une analyse ; je vous parlerai du Vaudeville quand ses pièces en vaudront la peine ; cet engagement-là n'effraie pas ma paresse.

Mme. Catalani a déjà paru trois fois dans l'opéra de *Semiramide*, dont elle a joué le rôle entier samedi dernier. Restreint dans un simple concert, son rare talent, imparfaitement apprécié jusqu'à ce moment, a excité un juste enthousiasme. Mme. Catalani s'est montrée en même temps cantatrice étonnante et bonne tragédienne. Son maintien est noble, ses gestes sont simples, sa physionomie est expressive ; sans avoir recours aux cris, aux contorsions, aux grimaces, elle sait peindre la douleur, l'abattement, l'effroi, l'indignation ; elle n'oublie jamais qu'elle joue dans une tragédie-lyrique, et ne cherche pas à produire des effets par des accens outrés qui n'appartiennent ni au chant ni à la bonne déclamation. Rien de parfait dans ce monde ; Mme. Catalani a parfois un peu de roideur et de brusquerie dans les mouvemens ; elle ne règle pas toujours sa marche avec la dignité convenable ; enfin elle prodigue trop, à ce qu'il me semble, des ornemens, agréables peut-être dans un concert, mais superflus au moins et toujours déplacés dans un chant tragique. Malgré ces défauts, je conseille à nos illustres de l'Académie royale de Musique de mettre à profit les leçons d'un si bon modèle ; mais ils n'en feront rien ; c'est un parti pris de ne plus chanter à l'Opéra. Mme. Albert, seule, déroge à la règle : cela ne m'étonne pas, crier est si facile ; et puis, comment se préserver de la contagion générale,

Digitized by Google

quand les cris les plus forcenés sont couverts d'applaudissemens ? Les acteurs auraient bien tort de sacrifier leur triomphe aux conseils d'une minorité qui ne peut pas faire leur réputation du moment ; pour réussir, ne sont-ils pas obligés de flatter le goût de la multitude ? Je me rétracte donc, ce n'est pas à Mme. Branchu (d'ailleurs si recommandable par le mérite de l'expression), ce n'est pas à Nourit, à Dérivis que j'adresse mes reproches ; c'est le public que je rends responsable de tous les brocards qui pleuvent sur notre Opéra Français. Quand le public cessera d'approuver des sottises, les acteurs cesseront d'en faire. Aux pirouettes près, je n'ai que des éloges à donner aux sujets de la danse à ce théâtre. C'est un genre où nous avons excellé, où nous excellerons toujours, et, grâce à nos ballets, les étrangers affluent à l'Opéra qui n'a jamais fait de meilleures recettes et se moque par conséquent de toutes mes critiques. Depuis quelque temps on distingue parmi les danseurs le jeune *Paul*, qui donne les plus grandes espérances.

Au Théâtre Français, grand mouvement et grande stagnation tout-à-la-fois. Stagnation du répertoire, mouvement parmi les débutans. Mmes. Humbert, Cosson, George cadette, Petit, Féart, se sont tour-à-tour essayées dans les rôles de reines, grandes-princesses et amoureuses tragiques : tant qu'il ne s'en présentera pas d'autres, ces emplois resteront vacans. Mlle. George l'aînée supporte seule, et avec honneur, le poids du diadème ; Mlle. Duchesnois devient si rare, que ses absences équivalent à une perte totale ; Mlle. Volnais quitte le cothurne pour le brodequin ; Mlle. Bourgoin devrait bien profiter d'un si bon exemple ; je ne veux ni motiver cette opinion que vous partagez entièrement, ni répéter inutilement d'affligeantes vérités. Cinq ou six débutans n'ont fait que paraître et disparaître dans la tragédie ; je ne vous les nommerai même pas, et, s'ils le savent, ils m'en remercieront. Je n'entre dans aucun détail sur d'autres acteurs dont vous connaissez aussi bien que moi les qualités et les défauts ; point de progrès dans les premiers, point d'amendement dans les seconds : voilà tout ce que j'en puis dire. Un ouvrage nouveau, une ancienne pièce remise au théâtre me fourniront une occasion toute naturelle de vous parler d'eux, et en particulier de Talma, qui tient, de notre aveu, le premier rang parmi tous les comédiens de l'Europe.

La comédie a fait des pertes qui ne sont pas réparées et qui ne le seront probablement pas de long-temps. Fleury,

Digitized by Google

acteur excellent en quelques parties, n'est plus qu'une *tradition*, mais une tradition parfaite dont nos jeunes gens doivent s'empresser de profiter. Qui se présentera pour lui succéder? je le sais; qui le remplacera? je l'ignore. L'emploi des valets menaçait ruine: deux sujets nouveaux, Monrose et Perlet, se sont présentés, et depuis quelque temps on recommence à rire au Théâtre Français, ce qui n'était pas arrivé depuis la mort de Dugazon, de bouffonne mémoire. Baptiste aîné vient de faire débuter sa fille dans les soubrettes: je doute que cette jeune personne ait un talent convenable au genre qu'elle paraît avoir adopté. Les débutantes tragiques ont presque toutes, suivant l'usage, joué dans la comédie. Mlle. George cadette a seule montré d'heureuses dispositions; son âge, sa figure, sa taille en font un sujet précieux pour les rôles d'amoureuses. On ne peut parler du Théâtre Français sans parler de Mlle. Mars: on ne peut pas parler de Mlle. Mars sans dire qu'elle est parfaite dans certains genres, excellente dans presque tous, pour qui n'a pas vu Mlle. Contat.

Depuis la retraite de MMmes Dugazon et Saint-Aubin, et sur-tout d'Elleviou, le pauvre théâtre de l'Opéra-Comique se traine péniblement. MMmes Duret, Boulanger, Regnaud, Gavaudan le soutiennent; mais, excepté Martin, dont la voix a beaucoup perdu, le théâtre Feydeau ne possède pas un chanteur, pas un acteur passable. Pour comble de calamités, Mme Duret est dangereusement malade; on craint qu'elle ne puisse plus reparaître sur la scène. MMmes Regnaud et Boulanger sont retenues chez elles par une indisposition dont je prie Votre Altesse de ne point s'inquiéter. Cependant la recette diminue chaque jour; le caissier jette les hauts cris...; voilà que des bords de la Néva le ciel envoie au secours de la troupe désolée une actrice qui, sur le même théâtre, avait fait, dix ans auparavant, les délices du public. Les journaux annoncent que Mme Andrieu Philis, aux instances de ses anciens camarades, *consent* à reparaître sur la scène; l'affiche indique *la Belle Arsène*, suivie d'*Adolphe et Clara*. Le spectacle est vieux, usé; n'importe, les loges sont louées, on se presse, on se foule aux bureaux; je me jette parmi les curieux, je pousse, j'arrive; me voilà placé. La toile se lève, autre supplice; il faut entendre chanter Huet pendant un quart d'heure; enfin l'héroïne du jour paraît dans une parure élégante, rayonnante de diamans, et presque aussi jolie qu'à son départ, mais..... mais je ne veux m'en prendre qu'au climat rigoureux de la Russie; un rossignol

Digitized by Google

même y perdrait la voix ; peut-être, d'ailleurs, cette espèce de début a-t-il intimidé Mme Andrieu, peut-être prendra-t elle sa revanche une autre fois.

Cette représentation, et l'établissement de Mme Catalani en France, me font naître une réflexion dont je veux vous faire part, parce qu'elle est flatteuse pour ma patrie. On vante le goût de l'Allemagne et de l'Italie pour la musique; on ne parle que des richesses acquises par nos artistes en Russie et en Angleterre; cependant la France a un attrait invincible; on y revient, on préfère les applaudissemens des Parisiens aux *bravos* des Italiens, aux guinées des Anglais. Paris, malgré ses malheurs et ses pertes, demeure la capitale des arts et le centre du bon goût. Vous le pensez comme moi, Monseigneur, et vous excuserez ce petit mouvement d'amour-propre, ou plutôt d'esprit national, qui ne tire pas à conséquence dans les circonstances actuelles.

P. S. Je ne veux pas fermer ma lettre sans parler à Votre Altesse d'une jeune personne qui a débuté mardi dernier au Théâtre Français dans deux rôles extrêmement difficiles, la Coquette *du Misantrope*, et la Comtesse *du Legs*. Elle est fille de Saint-Phal, acteur estimable et généralement estimé. Seize ans, une très-jolie figure, une taille superbe, voilà son portrait; une mémoire sûre, un aplomb étonnant pour un premier début, beaucoup d'intelligence, voilà ses qualités; un peu de roideur, un grasseyement assez prononcé, voilà les seuls défauts que la critique puisse reprendre. Le premier sera facilement corrigé par une plus grande habitude de la scène; le second ne cédera qu'à un travail opiniâtre; mais il n'est pas impossible d'en triompher, ou, du moins, de le rendre presque insensible. Je ne prétends pas que la débutante ait joué les deux rôles aussi bien qu'ils peuvent l'être; elle s'est montrée telle qu'on doit être à seize ans et le jour d'un premier début, fort inégale; mais à tout prendre, elle donne de grandes espérances; il ne faut, dans ce moment, ni l'arrêter dans la carrière par des éloges prématurés, ni la décourager par d'injustes critiques; il seroit trop sévère de la juger en dernier ressort sur une seule représentation. Dans ce pays-ci nous sommes toujours pressés, et d'un trait de plume nous faisons et défaisons les réputations; c'est une mauvaise habitude contre laquelle je vous promets de me tenir en garde.

Digitized by Google

NOUVELLES DES THÉATRES.

La petite Rose, qu'on avait reçue au théâtre des *Variétés* et qui, ensuite, a paru trop faible pour y être jouée, va être donnée à *l'Odéon*, au bénéfice de *Chazel*.

Non content de se faire siffler au Vaudeville, M. H. D. veut encore l'être dans le désert de l'Odéon. Il vient d'y faire recevoir une comédie intitulée *Paolo*.

Le divertissement qu'on annonce aux *Variétés*, sous le titre des *Vendangeurs du Rhône*, est attribué aux auteurs du *Ci-devant jeune homme*.

On dit que la *Comtesse de Troume*, qui est reçue à l'Opéra-Comique, est de l'un des auteurs de *la Pompe funèbre*.

Le nouveau directeur du Vaudeville a déclaré qu'à l'avenir aucune des pièces reçues par l'ancien comité ne serait jouée sans être examinée de nouveau. On aurait dû adopter cette mesure avant la représentation de *la Pompe funèbre* et du *Boulevard de Gand*.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

SOUVENIRS.

Les souvenirs sont doux pour l'homme qui a bien rempli sa carrière, ils sont terribles pour celui dont les passions ont égaré l'esprit et corrompu le cœur. La mémoire est une sorte de postérité qui juge notre vie passée ; c'est ce qui cause l'humeur de tant de vieillards. Le peu d'hommes âgés qu'on trouve aimables et gais, sont les sages, leurs souvenirs ne les attristent pas.

L'expérience est la fille des souvenirs : elle devrait porter son utilité de génération en génération, nous garantir des fautes et des erreurs de nos pères, et nous conduire, d'amélioration en amélioration, à l'état le plus parfait ; mais malheureusement l'expérience des autres ne nous sert pas, ou nous sert peu ; elle nous fait bien admettre quelques principes, mais nos passions en repoussent l'application. D'ailleurs, s'il est des souvenirs utiles, il en est de dangereux, et ceux-ci sont les mieux accueillis.

Il n'est point de folie, d'erreur, qui ne puisse s'appuyer de quelque exemple encourageant : la religion, la philosophie, prêchent la modération à un jeune prince ; elles lui montrent Cambyse renversé, Charles XII captif ; mais l'ambition et la flatterie lui donnent le désir d'imiter César, Alexandre ou Charlemagne.

Un ministre pourrait craindre l'exemple d'un Albéroni ; il devrait désirer la renommée pure de Sully et de Colbert ; mais l'heureuse audace de Richelieu ou l'adroite habileté de Mazarin l'emporteront probablement dans son esprit.

Un jeune homme qui entre dans le monde y porte le souvenir de toutes les leçons de piété, de modestie, de sagesse, d'intégrité, qu'il a reçues de son précepteur et de ses parens. La société lui offre un tableau tout contraire à celui que lui présentait son imagination. Il voit l'impiété prônée, l'audace heureuse, la galanterie à la mode, l'intrigue récompensée, la considération attachée à la fortune et à la fortune même la moins légitime. Que de souvenirs nouveaux ce spectacle doit imprimer dans son ame, et combien il est rare qu'ils n'effacent pas ceux de l'éducation!

Ces réflexions doivent-elles dégoûter des souvenirs? non; mais elles nous doivent porter à en faire un choix sage et utile. Ecartons ceux qui sont dangereux, caressons ceux qui peuvent nous rendre meilleurs; toutes les pensées possibles viennent se tracer dans notre cerveau. Faisons en sorte que notre jugement grave les bonnes dans la mémoire, et qu'il n'y dessine que faiblement les mauvaises.

L'histoire est un recueil de souvenirs, on est obligé de les y faire entrer tous sans distinction; mais le mérite de l'historien est d'augmenter l'utilité des uns et d'atténuer le danger des autres par des réflexions assez justes pour redresser l'esprit, et assez piquantes pour l'attacher; peut-être fait-il mieux encore si au lieu de mettre vos passions en garde contre les leçons du moraliste, il présente les faits de manière à vous les faire juger comme il le veut et à vous inspirer la réflexion qu'il vous épargne. Ce que je dis à l'historien je le conseille à ceux même qui ne veulent que se distraire et amuser en racontant des anecdotes.

Quelque léger que soit un ouvrage par sa forme ou par son objet, n'oublions pas qu'il devient important dès qu'il est public.

Une raillerie adroite peut dégoûter d'une vertu; un mot, un trait heureux peuvent encourager un

Digitized by Google

vice; une citation funeste peut excuser et inspirer une action coupable; même en riant on peut ou corrompre les mœurs ou les corriger. Tout souvenir contient un exemple et une leçon.

Un homme doué par la nature de quelques talens peut bien écrire lorsqu'il a beaucoup lu. C'est aux souvenirs de Sophocle et d'Euripide que nous devons la plupart des beautés de Racine et de Corneille; mais pour gouverner les hommes il ne suffit pas d'avoir beaucoup lu, il faut avoir beaucoup vu. Le livre du monde doit être ajouté à tous les autres pour former de bons administrateurs.

Une parfaite académie pourrait ne pas être le meilleur sénat du monde; c'est lorsqu'on a beaucoup vécu avec les hommes que l'on est en état de les gouverner.

Le philosophe Diderot appelé en Russie par Catherine II, demandait avec surprise à l'impératrice pourquoi elle refusait d'adopter les changemens d'administration, les systêmes de législation qu'il lui proposait. « Monsieur, lui répondit cette princesse, vos idées sont belles en théorie; mais dans leur application il faut examiner la diversité des pays, des peuples et des temps; les changemens dont vous croyez l'utilité démontrée, ne se feraient pas ici sans de graves inconvéniens; la différence qui existe entre vous autres philosophes et nous autres souverains, *c'est que vous travaillez sur le papier, et nous sur la peau humaine*, étoffe bien irritable qu'on doit toucher avec de grands ménagemens. »

Pour que la connaissance des hommes soit profitable, il faut être doué d'un esprit juste et d'un caractère ferme, car les hommes (ces livres vivans) sont comme les autres livres, pleins de bonnes et mauvaises pensées, portant des remèdes et des poisons, offrant d'utiles et de dangereux exem-

Digitized by Google

ples, laissant d'heureux ou de funestes souvenirs. Tout dépend du choix. Le vieux proverbe n'a pas tort, *on peut juger l'homme par ses amis.*

Le choix des livres et des sociétés forme et change les caractères. Alexandre lisait parfois Aristote, mais il avait Homère sous son chevet; on lui voyait plus d'amis guerriers que d'amis philosophes.

Si Henri IV eût choisi pour compagnon Joyeuse et d'Epernon au lieu de Biron et de Sully, il n'aurait plus été le bon, le loyal Henri.

J'ai entendu dire à Washington qu'il avait pour ses juges les hommes les plus vertueux de l'antiquité; et lorsqu'il fallait agir, il se demandait : que penseraient de moi Scipion, Caton, etc. si j'agissais ainsi?

Que de maux épargnés à l'humanité, si les conquérans voulaient, au lieu d'imiter les grands *ravageurs* de la terre, prenaient pour modèle Germanicus, Epaminondas, Turenne, Bayard, Catinat, et sur-tout Gustave Adolphe qui veut si bien se préserver de l'ivresse de la gloire et de l'orgueil de la fortune! Loin de son pays, au milieu d'une contrée ennemie, entouré de princes et de généraux étrangers jaloux de sa grandeur et qui ne lui obéissaient qu'à regret, il s'expose à perdre le fruit de ses triomphes pour ne pas les laisser flétrir par la licence et par le pillage; il fait rougir ses alliés de leurs désordres et les ramène par son exemple et par sa fermeté à la modération et à la justice. Je veux rapporter ici ses propres paroles, elles ont une couleur mâle, franche, et en quelque sorte *guerrièrement* naïve, que l'art n'imiterait pas; c'est l'éloquence de l'ame.

Gustave apprend à Nuremberg que les soldats de ses alliés ont égorgé des prisonniers, profané des églises, pillé des villes, dévasté des campa-

Digitized by Google

gnes, il rassemble autour de lui les princes, les généraux, les officiers, qui, loin de les réprimer, avaient favorisé ces désordres, et plus occupé des taches qui pouvaient souiller sa gloire, que du péril imminent qui menaçait sa fortune et sa vie, il leur parla en ces termes : « Messieurs, de quelque rang que » vous soyez, princes, ducs, comtes, barons, je dois » vous avertir qu'on m'a porté de graves et justes » plaintes contre vous ; je vous le dis avec douleur, » vous déchirez comme des enfans dénaturés le sein » de votre patrie ; vos désordres, vos pillages excitent contre nous la haine générale et mon vif » ressentiment ; Dieu, mon juge et le vôtre, lit » dans le fond des cœurs, il connaît tous mes efforts » pour prévenir les excès.

» J'ai voulu punir l'orgueil et l'ambition des impériaux, vous imitez leur barbarie ; j'ai cherché à » soulager les peuples, vous les opprimez ; j'ai fait » de sages réglemens, d'équitables lois, vous les » violez ; déjà le pauvre, malheureux et trompé, » s'écrie : Gustave qui se disait notre ami, nous » fait plus de mal que nos ennemis. Ce reproche » me fait horreur, vous ne me l'attireriez pas si » vous m'aimiez, vous ne le mériteriez pas si vous » aviez quelques vertus chrétiennes ; enfin vous ne » me feriez pas comparer à un féroce chef de » Croates, si vous songiez au motif de générosité » qui nous a mis les armes à la main.

» Je n'ai point quitté mon pays et traversé la » mer et tant de fleuves pour opprimer, mais pour » affranchir les Allemands ; c'est pour leur bien » temporel et éternel que j'ai sacrifié mon repos, » versé mon sang, risqué ma vie. J'ai épuisé mon » trésor pour vous rendre vos états ; je n'ai pas » reçu de vous de quoi me faire un pourpoint ; » j'aurais mieux aimé me voir nu, que de me vêtir » à vos dépens.

Digitized by Google

» J'ai donné à vos peuples, à vos villes, tout ce » que Dieu m'avait mis entre les mains, et je n'ai » rien pris dans l'empire pour moi; je n'y possède » rien, pas même une chaumière; vous avez reçu » de moi tout ce que vous m'avez demandé, mes » conquêtes sont votre partage, vous seuls recueil- » lez le fruit de mes dépenses et de mes travaux; » pour moi, ma richesse consiste à savoir borner » mes désirs et à me contenter de peu. Cette con- » duite me donne le droit de vous dire de dures » vérités et de vous rappeler à votre devoir.

» Si vous oubliez l'honneur, si vous résistez à » ma voix, si vous m'abandonnez, mon courage et » Dieu ne m'abandonneront pas.

» Le monde chrétien me rendra justice; enfin, » dussiez-vous sans pudeur vous joindre à mes en- » nemis, ferme dans la voie que je me suis tracée, » fidèle à la religion, à la liberté, je marcherai contre » vous avec mes braves Finlandais, avec mes fidèles » Suédois, et je vous taillerai tous en pièces; mais » j'espère que nous n'en viendrons point à de telles » extrémités, et que le cri de vos consciences, d'ac- » cord avec mes remontrances, va réveiller en vous » de plus généreux sentimens.

» Les taches que vos désordres impriment à ma » réputation m'affligent et m'irritent; mais je vous » rends justice, ce n'est pas au champ de bataille » que j'ai jamais eu à me plaindre de vous, toujours » vous vous y comportez en vaillans et loyaux gen- » tilshommes; je ne vous reproche que votre indis- » cipline qui ternit votre réputation; je ne vous de- » mande que des vertus dignes de votre valeur et » de la juste cause que vous soutenez.

» Réfléchissez, guerriers, à la brièveté de la vie, » au tribunal qui vous attend après votre mort, et » songez que là vous aurez pour accusateurs les

Digitized by Google

» ombres des pauvres opprimés ; pour preuves, vos » actions ; pour juge, un dieu puissant et terrible.

» Il vous reste peu de temps, l'ennemi approche, » remplissez tous vos devoirs, méditez, réparez, » expiez et combattez. »

Puissent tous les guerriers méditer ces belles paroles, et, pour notre gloire comme pour le bonheur des peuples, en garder un utile souvenir !

EXTRAITS D'UN PORTE-FEUILLE.

Ce portefeuille a été trouvé le jour même de la fête de St.-Cloud, par un Prote de notre imprimerie, dans une petite voiture des environs de Paris. Il contient, tant en vers qu'en prose, un assez grand nombre de fragmensou d'ébauches qui ne nous ont pas paru dénués d'intérêt. L'auteur, qui doit être jeune, a une manière originale d'envisager les objets, et cette manière est quelquefois assez piquante. L'homme entre les mains duquel ces œuvres sont tombées, désire depuis long-temps se faire une réputation dans les lettres ; il étoit fort tenté de profiter de l'occasion que le hasard lui offrait en lui faisant trouver sur la route ce qu'il n'eût probablement jamais trouvé dans sa tête. Il pensait, en conséquence, à publier sous son nom ces bribes diverses sous le titre d'*Essais*, et justifiait cette licence par nombre d'exemples que nous nous abstenons de citer pour ne pas troubler le repos des morts et même celui de quelques vivans. Je lui fis, à ce sujet, des observations assez judicieuses, je crois. Elles portèrent d'abord sur le titre d'*Essais*, qu'il voulait donner à cette collection; titre qu'il trouvait modeste, et que M. d'Argenson, ministre, avait donné à ses rêveries. Indépendamment de ce qu'il ne faut pas toujours imiter les ministres, je lui fis observer qu'il n'est ni modeste, ni prudent, de donner à ses œuvres un titre qui rappelle celles de *Montaigne*; mais, poursuivais-je, vos œuvres qui ne sont pas de vous, pensez-vous les publier sous votre nom, sans courir quelques risques? tenez, mon cher, indépendamment de ce qu'il est généralement bien d'être honnête, cela est utile quelquefois, même en littérature. Le Parnasse a aussi ses tribunaux de police et ses cours de justice, et les délits y sont jugés par

le plus impitoyable des jurys. En supposant donc que votre conscience soit aussi complaisante pour vous que l'est pour eux celle de tant de gens qui dorment dans le lit qu'ils ont volé, le véritable propriétaire peut élever la voix et changer en ridicule célébrité la gloire que vous attendez de cette imprudente publication.

Ces réflexions firent une profonde impression sur le Prote, qui est homme de sens. Vous avez raison, me dit-il, si ce larcin venait à se découvrir, je serais perdu. Ce n'est pas seulement sous le rapport de l'honneur qu'il faut envisager la chose, tant de gens s'en passent même en mauvaise compagnie; mais le ridicule! un homme ridicule est déshonoré partout.

Il se décida donc à restituer et à faire insérer dans les *Petites Affiches*, à l'article des effets trouvés, une note relative au portefeuille; mais comme on lui demandait cinq sous par ligne pour droit d'insertion, et que sa phrase était longue, il trouva qu'il était dur de payer vingt-sept francs pour faire le bien, et me demanda si je ne pourrais pas faire insérer gratuitement cette annonce dans le *Mercure*.

Après mûres réflexions, la chose parut acceptable aux propriétaires, en ce qu'elle pouvait être utile à tout le monde; à celui qui avait perdu, parce qu'il retrouverait par là sa propriété; à celui qui avait trouvé, parce qu'il se réconciliait ainsi avec lui-même; enfin, au journal qui ferait l'annonce, parce que cette annonce, faite gratuitement, pourrait, avec un peu d'adresse, s'étendre de manière à remplir la place d'un grand article qu'il faudrait payer. Cette réflexion m'amena à proposer à MM. les rédacteurs de joindre à cette annonce un peu longue un fragment qui le paraîtra peut-être un peu moins. On y trouvera quelques lacunes; mais les omissions que nous faisons à dessein, serviront à l'auteur de moyens pour constater son droit de propriété sur le portefeuille, que nous sommes prêts à restituer à quiconque les remplira d'une manière conforme aux originaux, qui seront déposés, soit chez M. Villiaume, soit chez notre notaire, soit ailleurs, si le réclamant l'exige.

PREMIER FRAGMENT.

De la gloire des armes et de la gloire des arts.

..... Et moi aussi, j'aime la gloire; il m'en faut. Je me suis souvent demandé comment je m'y prendrais pour en

obtenir un peu, à une époque où tant de gens en ont beaucoup, et même trop. Cela m'a conduit tout naturellement à comparer entre eux les divers genres de gloire, et les moyens divers par lesquels on pouvait les acquérir. Ce premier examen m'avait engagé d'abord à rechercher ce que c'est que la gloire. Comme aucun dictionnaire, pas même celui de l'Académie, ne la définit à mon gré, c'est par là que je veux débuter. Rien n'est propre comme une définition, à fixer les idées. C'est en n'employant les mots qu'après les avoir définis, qu'on parvient à s'entendre. C'est ainsi que les autres savent ce que vous dites, et que vous le savez vous-même.

La gloire est, si je ne me trompe, cette célébrité qui résulte du succès avec lequel nous exécutons, pour l'avantage de tous, les choses que tous ne peuvent pas faire.

La gloire, tantôt s'obtient à peine par les efforts de la vie entière, tantôt elle se livre à vous pour prix d'un heureux élan. On la rencontre dans toutes les professions libérales, mais elle leur est distribuée dans des proportions bien différentes. L'homme d'Etat, l'administrateur, la rencontrent quelquefois au bout d'une longue et pénible carrière; le guerrier, l'artiste, l'homme de lettres, l'enlèvent souvent par une seule action, par un seul ouvrage.

Comme je suis assez impatient de mon naturel, et que, d'ailleurs, je n'ai ni places dans les administrations, ni protecteurs pour m'en procurer, je renonce à cette gloire que l'on ne commença à ne plus contester aux Sully et aux Colbert que soixante ans après leur mort; et mettant de côté les spéculations politiques et administratives, je veux m'illustrer de mon vivant dans l'une de ces professions où l'on peut entrer sans patrons et réussir par ses propres moyens, telles que la carrière des armes et celle des arts, l'état militaire ou celui d'homme de lettres.

Mais dans laquelle de ces carrières entrerai-je? je l'ai donné à entendre, dans celle qui m'offrirait le même avantage avec le moins de difficultés. Nouvelle perplexité! Est-il plus difficile de s'illustrer dans les ateliers que dans les camps, et dans un cabinet que dans un corps-de-garde? Est-il plus difficile d'être célèbre par les lettres après Corneille et Voltaire, que par la guerre après Alexandre et César? Le problême a besoin d'être médité pour être résolu. Sortons pour y rêver à l'aise......... L'un était en uniforme et portait des épaulettes de capitaine, l'autre était en habit noir et portait un livre sous son bras; le militaire avait l'étoile de la légion d'honneur, l'autre la

Digitized by Google

palme de l'université; ils s'embrassèrent avec cette cordialité qui n'appartient qu'aux amitiés de collége, et s'étant assis sous un arbre ils eurent ensemble cette conversation que j'ai transcrite presque textuellement :

DIALOGUE.

LE CAPITAINE, LE PROFESSEUR et MOI.

LE PROFESSEUR.

.... Ainsi, c'est par amour pour la gloire que j'ai préféré la plume à l'épée.

LE CAPITAINE.

Et moi, par amour pour la gloire, que j'ai préféré l'épée à la plume.

LE PROFESSEUR.

La gloire ! mon ami, elle est difficile à acquérir dans tous les métiers, mais dans le tien plus encore que dans tous les autres.

LE CAPITAINE.

Je pense, au contraire, que c'est dans ta profession surtout qu'il est difficile de l'atteindre.

MOI.

Voilà deux amis qui ne sont pas plus d'accord entre eux que je ne le suis avec moi-même.

LE PROFESSEUR.

Un capitaine peut aisément acquérir de l'honneur, mais de la gloire, dans toute l'acception du mot...... ne faudrait-il pas pour cela qu'il s'élevât au premier rang, c'est-à-dire qu'il effaçât tous les capitaines près desquels ou contre lesquels il aurait combattu? Or cela n'est pas aisé, quand, ainsi qu'il est arrivé à Alexandre, on a affaire à toutes les nations. Il ne suffit pas de gagner une bataille, mais il faut n'en jamais perdre. Ce n'est pas isolément la prise de Thèbes, ou le passage du Granique, ou la bataille d'Issus, ou la bataille d'Arbelles, ou la défaite de Porus, qui l'ont fait grand par-dessus tous les autres guerriers, mais cette continuité de victoires qui n'a été interrompue par aucun revers. Oui, c'est cette *invincibilité*, passe-moi le mot, qui constate les droits du héros Macédonien à cette gloire immense que ses contemporains

Digitized by Google

n'ont pu lui refuser et qui lui est confirmée par vingt siècles d'admiration. Pour être illustre autant et aussi longtemps que lui, il faudrait donc, à cette époque où toutes les nations sont aux prises, vaincre les héros de toutes les nations et être assez heureux pour mourir à trente-deux ans sans avoir trouvé un vainqueur, ce qui n'arrive pas à tout le monde. Ces réflexions, mon ami, m'ont déterminé a entrer à l'école normale quand on m'offrait une place à l'école militaire. Avec un peu de travail, et assidu comme je le suis aux cours de littérature qu'on rencontre à tous les coins, il me sera bien moins difficile de m'élever assez haut pour acquérir par ce moyen une renommée durable, qu'à toi d'obtenir, avec toutes tes prouesses, le haut degré de gloire militaire auquel tu oses aspirer.

Moi.

Bien raisonné. Je me prononce pour les lettres; dès demain je m'abonne à l'Athénée. Il m'en coûtera trois louis pour me former le goût; mais quand il s'agit d'un si grand intérêt, on ne doit pas y regarder.

Le Capitaine.

Ainsi, mon ami, c'est parce que la gloire littéraire te paraît plus facile à atteindre, que tu t'es adonné aux lettres de préférence. Encore une fois, je ne conçois pas ton erreur. La gloire, comme tu le dis, ne s'obtient que très-péniblement dans quelque carrière que ce soit; mais dans celle que j'ai embrassée on l'obtient et on la conserve moins difficilement que dans toute autre, et que dans la tienne particulièrement. Tu me cites l'exemple d'Alexandre à l'appui de ton opinion, je le citerai, moi, à l'appui de la mienne. Il a vaincu, il est vrai, toutes les nations qu'il a attaquées; mais la supériorité qu'il a obtenue sur elles était-elle due entièrement à son génie et à son courage? L'imbécillité et la lâcheté de ses adversaires n'entrent elles donc pas, pour une proportion quelconque, dans la cause de ses victoires? Les Macédoniens instruits dans une excellente tactique, formés à la discipline la plus sévère, habitués à la plus austère frugalité, ont-ils rencontré des rivaux vraiment dignes d'eux, soit dans les Perses amollis par le luxe; énervés par les plaisirs, soit dans les Indiens en qui l'ignorance de l'art militaire paralysait les efforts du courage? Cependant Alexandre n'en est pas moins à la tête des plus illustres guerriers. Son nom est le premier qui se présente à la mémoire, quand il est question de

citer un homme à qui tout a cédé. Il a toute la gloire d'avoir conquis le monde, sans qu'on songe à diminuer cette gloire en rappelant qu'il lui a été peu difficile de le conquérir, parce que c'est un privilége attaché à la gloire militaire, qu'elle ne se dispute qu'entre vivans, et que la mort assure le premier rang à celui qui l'a obtenu. La gloire des divers conquérans qui sont venus après Alexandre, peut briller à côté de la sienne sans la faire pâlir. César lui-même, qui lui eût été peut-être supérieur, puisqu'il a vaincu à Pharsale une armée romaine commandée par le plus grand général qui fût dans Rome après lui; César qui, vainqueur de Pompée, l'eût peut-être été d'Alexandre, ne l'a pas dépossédé de la première place, parce que ce n'est pas avec Alexandre qu'il s'est mesuré.

MOI.

La remarque est digne d'attention. Ne nous abonuons pas encore.

LE PROFESSEUR.

Tu me fais voir les choses sous un aspect que je n'avais pas encore saisi. Sais-tu que tu n'es pas charlatan?

LE CAPITAINE.

Nous ne cherchons pas à nous tromper, mais à nous éclairer.

MOI.

Voilà un jeune militaire d'une rare franchise et d'un sens exquis.

LE CAPITAINE.

Poursuivons. La gloire militaire acquise si facilement quelquefois pendant la vie nous est donc irrévocablement assurée après notre mort. A cette époque fatale, la lutte cesse, et nous sommes ce que nous serons pour toute la durée de l'histoire. Crois-tu, mon ami, qu'il en soit de même pour l'homme de lettres? Le malheureux! Que je le plains! Ses combats, qui commencent avec sa vie, se prolongent bien au-delà, et ne peuvent avoir de terme que celui de sa réputation. Quand il débute, il trouve toutes les places prises; et, pour se faire quelque renommée, il lui faut lutter non-seulement contre les vivans, mais contre les morts, qui ne sont pas les moins terribles de ses adversaires. Alexandre ne rapetisse pas César. Quel poète n'est pas écrasé par Homère,

qui, depuis trois mille ans, se maintient sur le Parnasse, sa foudre en main, comme Jupiter sur l'Olympe assiégé par les Titans? Il est après lui de belles places sans doute; mais ceux qui les obtiennent sont-ils sûrs de les conserver? *Ennius* venait immédiatement après Homère au siècle des Scipions : à quelle place s'est-il trouvé au siècle d'Auguste? Prendrons-nous des exemples plus modernes? Combien de gens, qui ne sont pas absolument ignorans, n'ont jamais su les noms de Régnier et de Garnier, de Ronsard et de Hardi, que nos bons ancêtres admiraient comme les successeurs de Sophocle, d'Horace et d'Ovide, avant que la France eût un Despréaux, un Racine, un Corneille, un Voltaire! Ces grands hommes, qui se sont placés au premier rang en triomphant de leurs devanciers et de leurs contemporains eux-mêmes, ne s'y maintiennent qu'en résistant à la postérité; et qui sait s'il ne viendra pas un jour où, dépossédés par des hommes plus parfaits, ils seront repoussés au second rang, c'est-à-dire éclipsés; car il en est des poètes comme des grenadiers : ce n'est que sur ceux de la première ligne que le public porte son attention. Autre observation : Un fait militaire une fois accompli est jugé par le résultat, et prend, dans l'estime, une place qu'il ne perdra plus. Ainsi rien ne peut enlever à la bataille d'Arbelle la place qu'elle occupe dans l'histoire; rien ne peut atténuer la gloire qu'elle appelle sur son vainqueur; rien enfin ne peut faire perdre cette bataille après qu'elle a été gagnée. Il n'en est pas de même des victoires littéraires. Un succès obtenu dans un genre de composition quelconque ne constate que l'opinion du jour, laquelle n'est pas toujours celle du lendemain. Le poète livre de nouveau la même bataille chaque fois qu'il trouve de nouveaux lecteurs ou de nouveaux spectateurs, chaque fois même que ceux qui l'ont admiré d'abord le lisent ou l'entendent une seconde fois. Conclusion. Si....

LE PROFESSEUR.

Je l'ai tirée. Il est plus facile d'être un bon officier qu'un écrivain passable, et de gagner la croix sur le champ de bataille qu'un prix à l'Académie.

LE CAPITAINE.

Qui en doute? Disons mieux; il est plus facile de s'illustrer en ravageant le monde qu'en l'éclairant, et d'être Attila que Voltaire.

Digitized by Google

LE PROFESSEUR.

Faisons donc le plus honnêtement possible le métier d'Attila. J'aimais cependant mieux celui de Voltaire.

MOI.

Cet homme n'est pas dégoûté !....

Cette conversation fit cesser mes irrésolutions. Je pensai comme les deux amis, que pour un cœur épris de la gloire, il y avait plus à gagner, par le temps qui court, dans le métier des armes que dans celui des lettres. Je songeais tout de bon à solliciter une sous-lieutenance, pour devenir un jour général, quand on m'annonça que la paix européenne venait d'être signée. Il me faut donc, bon gré, mal gré, suivre mes premières inclinations. Demain, décidément, je vais travailler sur le sujet proposé par l'Académie pour le concours de 1816. Ce n'est que l'éloge de Montesquieu.

LA LIBERTÉ POLITIQUE,

ESSENTIELLE A LA LIBERTÉ CIVILE.

De la Liberté en général.

La réunion de toutes les volontés, dit Gravina, est ce qu'on appelle l'*état civil*. La réunion de toutes les forces forme l'*état politique*. En effet, la force est nécessaire pour faire exécuter la volonté. Ce que le peuple veut unanimement, il doit l'exécuter par des moyens unanimes.

L'état civil et l'état politique ont donc, par la nature même des choses, la plus grande affinité entre eux. L'un dépend essentiellement de l'autre; le caractère de l'un fait le caractère de l'autre.

La liberté civile est dans la nature des rapports qui existent entre un citoyen et les autres citoyens. La liberté politique est dans la nature des rapports qui existent entre chaque citoyen et le Gouvernement.

Il semblerait d'abord qu'il ne serait pas impossible que, dans un état, toutes les volontés concourussent à établir la liberté civile indépendamment de la liberté politique; mais en y réfléchissant mieux, on voit que ce serait là une grande erreur, et que l'absence de la liberté politique ruinerait entièrement la liberté civile. C'est ce qu'il est facile de prouver.

Il n'y a pas de liberté politique dans un état lorsque les

Digitized by Google

rapports des citoyens avec le gouvernement ne sont pas fixés par des lois précises, et que le dépositaire de la force publique se charge de l'exercer selon sa fantaisie et son caprice, et non pas uniquement par des moyens qui lui ont été assignés par la volonté générale.

Les gouvernans, ou, ce qui revient au même, leurs mandataires, ne sont pas seulement dans la société comme dépositaires de l'autorité; ils y sont encore comme sujets, soumis à la même loi qui oblige les autres citoyens, toutes les fois qu'ils peuvent avoir avec eux des rapports indépendans de leurs fonctions publiques.

Que si l'on a négligé d'établir des conditions à leur autorité, s'ils ont le pouvoir de l'exercer selon leur volonté, n'arrivera-t-il pas souvent, dans leurs relations civiles avec les particuliers, qu'ils l'exerceront au gré de leurs passions et la feront marcher dans le sens de leurs intérets? Le caprice, l'ignorance, la prévention, l'égoïsme, se joueront de la fortune, de la liberté et même de la vie des citoyens, et les droits les plus sacrés se tairont devant les vues personnelles du dépositaire de la force publique; alors où ets la liberté civile?

Montrez-moi un pays dans lequel tous les princes soient bons, justes, vertueux, doués d'assez d'activité pour voir par eux-mêmes tout ce qui se passe dans leurs états, connaissent toutes les pensées, pénètrent dans les replis de tous les cœurs, soient innaccessibles à l'orgueil, à l'ignorance, à la prévention, soient incapables de se laisser abuser, où tous leurs mandataires, soient comme eux sans égoïsme, sans faiblesse et sans passions. Dans ce pays, vous pourrez avoir, sans liberté politique, tous les effets de la liberté civile; mais malheureusement ce pays n'a pas encore été découvert...

Ainsi, dans un état où n'existe pas la liberté politique, les volontés particulières ne sont pas en harmonie avec le gouvernement. Or, le gouvernement n'est que le résultat des volontés particulières. Les volontés particulières ne sont donc comptées pour rien, là où il n'y a pas de liberté politique; il y a donc oppression; or, l'oppression constitue le despotime.

Il y en a qui prétendent que les effets de l'honneur, qui a tant de force dans les monarchies, suppléent à ceux de la liberté politique. Ces gens ignorent-ils que l'honneur n'est que trop souvent muet devant l'intérêt, qu'il s'éclipse presque toujours devant les passions fortes, qu'il n'est d'ail-

Digitized by Google

leurs qu'un sentiment souvent en contradiction avec la justice; qu'il n'a rien de stable, et qu'il prend avec une incroyable facilité tous les caractères que les puissans du siècle veulent lui donner. L'honneur des courtisans de Tibère n'aurait probablement pas été le même que celui des courtisans de Marc-Aurèle. Louis XVIII met son honneur à être tolérant. . . . .

Rien ne pouvant suppléer à la liberté politique, il faut donc de toute nécessité qu'elle existe dans un état où l'on prétend à la liberté civile. Elle résultera de lois qui seront faites pour déterminer la manière dont les dépositaires de la force publique doivent employer cette force et les conditions auxquelles ils peuvent l'employer. Ceux-ci ne doivent pas être chargés seuls de la confection de ces lois, car pouvant les faire selon leurs intérêts ou leurs préjugés, les choses resteraient toujours au fond dans le même état qu'auparavant, et l'esclavage politique n'aurait fait que changer de forme. Ces lois, comme les lois civiles, seront faites concurremment et par ceux qui ont intérêt à leur existence, et par ceux qui se chargent de les faire exécuter. De-là la constitution.

Donnez-moi la mesure de la liberté politique et je vous donnerai la mesure de la liberté civile. Sous Buonaparte, où elle était entièrement anéantie, les biens et la liberté des Français dépendaient de l'inquiétude, des caprices, des soupçons du despote, ou même du moindre de ses agens. En Angleterre, où elle subsiste dans toute sa force, les citoyens jouissent de leurs biens et de leur liberté dans une parfaite sécurité.

C'est à la loi que les Anglais doivent ce bonheur. Le meilleur prince ne pourrait la leur donner qu'imparfaitement. Fût-il un Marc-Aurèle, il ne pourrait empêcher que ses mandataires ne fussent des Narcisses ou des Séjans. Il ne pourrait empêcher la nature de reclamer de lui à son tour la dette que les princes, comme les autres hommes, contractent avec elle dès leur naissance. Auguste fut suivi de Tibère, Titus de Domitien; mais la loi ne meurt pas, parce que la volonté publique demeure toujours, et que partout où il y a des intérêts il y a aussi une volonté, nécessairement en rapport avec ces intérêts.

Lorsque l'autorité politique n'est pas bornée dans les mains des rois, non-seulement elle détruit la liberté civile, mais elle précipite souvent la dissolution et la ruine de l'état. C'est la puissance et la splendeur des états qui fait

Digitized by Google

la puissance et la splendeur des rois. Il est donc de leur avantage, aussi-bien que de celui des peuples, que leur pouvoir reçoive des limites. Si quelque loi eût jadis autorisé les Français à statuer sur les levées d'hommes ou d'argent suivant la nécessité et selon l'intérêt du peuple, l'élite de la nation n'eut pas été s'ensevelir, du temps de Louis le jeune, dans les désert de la Cilicie. Les folles expéditions d'Italie, après nous avoir coûté tant de sang et tant de trésors, n'auraient pas mis la monarchie en péril dans les champs de Pavie. Le honteux et impolitique traité de Versailles n'aurait pas sous Louis XV amené les désastres de la funeste guerre de sept ans. Si les droits du prince eussent été bornés, l'intolérance et le fanatisme n'eussent pas en quelques années privé la France des milliers de bras industrieux dont elle sent encore la perte. Dans ces sanglantes persécutions dont la religion fût la cause ou le prétexte, le pouvoir du peuple se fût opposé à la supperstition où à la faiblesse des princes; tant de bûchers impies n'auraient pas déshonoré presque toutes nos villes, et tant de monumens authentiques n'iraient pas porter à la postérité le témoignage de notre honte.

De même qu'un bel arbre abrité par les contours d'un étroit vallon se reproduit plus beau tous les printemps, sans que les vents les plus furieux réussissent à l'endommager, même dans ses moindres rameaux; ainsi le prince est protégé par les remparts élevés à son autorité, et son trône ne craint rien, ni de la fureur des partis, ni du choc des passions déchaînées.

S'il se trouvait un peuple assez aveugle pour vouloir confier au prince une puissance absolue, le prince devrait rejeter cette proposition, comme trop contraire à ses intérêts. Il devrait mettre autant de soin à forcer le peuple de participer au pouvoir que ses pareils en mettent d'ordinaire à l'absorber tout entier.

Si j'étais roi d'un des trônes de l'Europe, et que mes pères eussent remis dans mes mains une autorité sans bornes, je désespérerais de la conserver telle que je l'ai reçue, et je me hâterais d'en céder une partie afin de conserver l'autre.

Remontons toujours aux principes. Pour l'intérêt de qui la société s'établit-elle? Pour l'intérêt de qui se conserve-t-elle? Lorsque les hommes se réunissent pour se constituer en société, où est le pouvoir, où est la force, si ce n'est dans le peuple? Le prince sort des rangs du peuple; il en

Digitized by Google

sort aux conditions que le peuple détermine. Il est essentiellement l'homme du peuple; il n'est roi que pour agir pour le peuple; lorsqu'il vient à agir pour des intérêts qui ne sont pas ceux du peuple, il viole le point fondamental du contrat qui fait sa légitimité. Il agit contre la justice et le véritable honneur en faisant servir les forces du peuple contre ce même peuple qui les lui a confiées. Il est dans le cas d'un homme qui détournerait un dépôt qui aurait été remis sous sa surveillance. Or le roi agit contre l'intérêt du peuple lorsqu'il usurpe le droit de le gouverner arbitrairement; car alors le roi n'est plus l'homme du peuple, mais les citoyens sont les hommes du roi.

Le concours de tous les intérêts est la source de toute institution légitime. Si les hommes n'eussent eu aucun intérêt à se réunir, pourquoi se seraient-ils constitués en société? Pourquoi auraient-ils fait des rois, s'ils n'eussent trouvé aucun avantage à en établir le droit d'écouter toujours son intérêt; et d'agir toujours selon son intérêt est aussi inhérent au peuple que la conséquence l'est à son principe. Dans tout état de choses, il est, conjointement avec le roi qu'il s'est choisi, le maître de ses lois, de ses institutions, et il en peut faire tout ce qu'il juge utile à son bonheur. La puissance législative lui appartient donc essentiellement; et l'on ne peut pas craindre qu'il en abuse, parce que, de quelque manière qu'il l'exerce, il l'exerce selon que cela est utile à ses intérêts, dont il ne convient qu'à lui d'être le juge.

J'ai vu des gens qui prétendaient que la puissance arbitraire pouvait être légitime, et qu'il avait pu se trouver des peuples qui l'eussent confiée à leurs princes par un pacte solennel. C'est une grande erreur; un tel état de choses n'a jamais été établi chez des peuples qui ont eu le pouvoir de se constituer librement. Supposez des hommes aussi grossiers, aussi ignorans qu'il est possible; ils ne le seront jamais assez pour n'avoir pas la conscience de leurs besoins et la connaissance de leurs intérêts dans des choses dont la conséquence est si simple.

Tous les peuples de l'Europe, comme je l'ai déjà dit ailleurs, ont été pendant une longue suite de siècles, gouvernés par des rois despotes; mais le despotisme de ces rois ne fut, dans sa première origine, que le droit du fort sur le faible, du vainqueur sur le vaincu. Il n'y eut point de pacte qui légitimât la condition des rois et des peuples. Toutes les stipulations, s'il y en eut quelqu'une, furent

Digitized by Google

entre le monarque et les compagnons de ses victoires; mais ce pacte eût-il existé, les droits des peuples en seraient-ils moins sacrés aujourd'hui? Des monarques barbares ont opprimé nos ancêtres barbares, est-ce une raison pour que des princes éclairés méconnaissent les droits des peuples éclairés? Les Européens d'aujourd'hui et les Européens d'autrefois ne se ressemblent pas. Les Français de Clovis, de Saint-Louis et de Charles IX, par exemple, sont à la distance de mille siècles pour les Français de 1815. D'ailleurs nos ancêtres n'étaient pas mûrs pour la liberté; ils n'étaient pas plus capables de jouir utilement de leurs droits que le seraient aujourd'hui les Africains ou les Moscovites. Avant d'être libre il faut être homme; il faut avoir une raison dégagée de préjugés serviles; il faut avoir la conscience de ses droits; il faut sentir le besoin et la douceur de la liberté; mais tout cela ne s'accomplit pas en un jour. Ceux qui, dans nos temps modernes, ont entrepris d'éclairer les hommes, n'ont pu poser les bases d'un si noble ouvrage que dans le seizième siècle. L'édifice s'est accru dans le siècle suivant, par des progrès assez insensibles, jusqu'au dix-huitième siècle, où des mains hardies le portèrent à sa perfection avec une étonnante rapidité; et maintenant telle est sa solidité, que sa masse imposante peut défier les efforts réunis de tous les hommes et de tous les siècles.

L'ignorance de l'opprimé ni la force de l'oppresseur ne peuvent donc pas constituer un droit; l'on ne prescrit pas contre la nature.

Lorsque l'homme s'établit en société, il n'aliène de ses droits de nature que ceux dont l'exercice pourrait nuire à ses associés; ainsi il aliène la liberté absolue, qu'il tient de la nature, pour la remplacer par une liberté relative, qui lui promet plus de sûreté, de repos, enfin de bonheur. Il abjure la liberté de la force pour la remplacer par celle de la justice; il consent à ne pas employer sa force au préjudice de ses semblables, à condition que ses semblables n'emploieront pas la leur à son préjudice. En un mot, tout pacte social repose sur le sentiment de la justice; la justice est un sentiment naturel; l'égalité qui en naît et qui constitue cette liberté relative qui, dans l'état social, remplace la liberté de nature, devient un droit naturel, comme le sentiment qui en est la source. Ce droit est donc inaliénable, puisque non-seulement il n'est pas en opposition avec les intérêts des associés, mais qu'encore il les constitue.

Digitized by Google

Si ce droit qu'ont tous les hommes à l'égalité politique était aliéné, il le serait sans but et sans cause, et par conséquent l'aliénation n'en serait pas valable.

La liberté est un de ces droits de nature qui sont essentiels à l'homme, dont la perte l'empêche d'être lui-même, et sans lequel on ne peut le concevoir. La perte de la liberté le rend bas, intéressé et méchant; il ne pense, il n'agit que par son maître; toutes ses affections sont au pouvoir de son tyran; il devient inhabile à toute vertu, et toutes ses forces morales disparaissent dans cette insouciance qu'inspire le dernier degré de l'avilissement et du malheur. Consultez les anciens, ils vous apprendront ce que c'est que la vertu d'un esclave. Les Perses parlaient beaucoup de la vertu des Lacédémoniens; mais quel Spartiate a jamais vanté la vertu des esclaves du *grand roi?* Aussi ces barbares qui n'avaient passé sous le joug du grand roi qu'après avoir passé, avec une facilité incroyable, du joug des Egyptiens sous celui des Assyriens, du joug des Assyriens sous celui des Babyloniens, et du joug des Babyloniens sous celui des Mèdes, passèrent-ils, avec la même facilité, du joug des Perses sous celui des Macédoniens; au lieu que lorsque ces esclaves voulurent envahir un peuple libre, une poignée de citoyens suffit pour disperser leurs innombrables phalanges; et l'Hellespont, la mer de l'Archipel et la Propontide furent couverts tout entiers de leurs immenses débris.

La liberté peut seule faire des hommes, toutes les facultés de l'esprit, toutes les ressources du talent et du génie, ne se développent qu'à l'ombre de la liberté. C'est dans un état libre que Démosthène et Cicéron tonnaient à la tribune; qu'Euripide et Sophocle ravissaient les cœurs par de vives images des plus célèbres infortunes; que Socrate et Platon établissaient sur des bases solides les lois de la morale, et faisaient la guerre aux préjugés populaires et aux superstitions antiques. C'est dans un état libre qu'Athènes se couvrait de monumens immortels, et qu'elle remplissait ses temples des chefs-d'œuvre des Phidias et des Praxitèles. C'est devant un état libre que se formait cette série d'hommes d'état et de grands capitaines qui, après avoir illustré leur siècle, sont encore, dans nos tems de faiblesse et de corruption, l'étonnement et l'admiration de tous les peuples.

La liberté élève l'âme; elle donne à l'homme la conscience de sa dignité; elle l'instruit de sa valeur, et le con-

Digitized by Google

duit immédiatement à la connaissance de cette liberté morale qui consiste à se rendre indépendant des passions qui nous avilissent. L'homme qui rougirait de s'asservir aux caprices d'un despote, est moins disposé qu'un autre à céder à la tyrannie d'un penchant vil ou d'un sentiment bas. La liberté produit l'amour de la patrie ; de même que notre souvenir ne s'attache avec autant d'intérêt à aucun lieu qu'à celui où nous avons goûté quelque bonheur ; de même que nous ne quittons personne avec autant de regret que l'ami qui partage nos goûts et qui participait à nos plaisirs ; ainsi la liberté attache l'homme à ses concitoyens, elle le lie aux lieux qui l'ont vu n'aître. Heureux les Français qui, sous un roi ami de la vertu, obtiendront bientôt sans restriction cette liberté, source de toutes les vertus ! Puissent les rois de l'Europe imiter le noble exemple que leur donne Louis XVIII ! puissent leurs peuples se pénétrer de nos lumières et mériter le même bonheur que celui qui nous attend.

BEAUX-ARTS.

LE MUSÉUM RESTAURÉ.

La France vient de perdre les chefs-d'œuvre qu'elle tenait de la victoire ; cette perte est douloureuse, sans doute ; elle est immense, mais non pas irréparable. Comme les Romains, nous avions, pour ainsi dire, conquis les arts par la voie des armes. Rivale de Rome antique, Paris offrait à l'admiration du monde les chefs-d'œuvre réunis de l'Europe entière ; mais la plus grande part de cette admiration nous était étrangère : qu'elle appartienne maintenant toute entière à la France ; aspirons à une gloire vraiment nationale ; ressuscitons les beaux siècles de la Grèce, décorons notre patrie de nos propres mains, et rendons ses richesses et son premier éclat à cette galerie naguère l'honneur et l'orgueil de la France. Artistes français, vous dont le génie s'enflamme au nom de la gloire, dont le cœur s'émeut au nom de la patrie, vous m'entendez !... c'est à vous que je m'adresse ; c'est à vous seuls qu'il appartient de nous ren-

Digitized by Google

dre autant, et plus peut-être, oui, plus que nous n'avons perdu; grâces à vos généreux travaux, nous pourrons, sans rien devoir, sans rien emprunter à l'étranger, offrir à son admiration un musée vraiment national. Saisissez donc vos nobles pinceaux, armez-vous du ciseau créateur; que la toile respire, que le marbre s'anime sous vos savantes mains; luttez avec ces grands hommes dont les immortels chefs-d'œuvre nous sont ravis; et, rivaux de zèle, de patriotisme et de talent, venez repeupler cette galerie où vos contemporains et la postérité paieront un juste tribut d'admiration à l'homme qui se sera montré tout à la fois grand artiste et bon citoyen. On se plaît, en parlant des anciens, à vanter leur désespérante perfection, et je ne la conteste nullement; mais enfin les grands maîtres eux-mêmes ont-ils également possedé toutes les parties de l'art? L'homme ne peut-il égaler et surpasser ce que l'homme a fait avant lui? la carrière est-elle fermée sans retour? je ne le crois pas : il me semble que plusieurs de nos peintres modernes pourraient au moins disputer la palme, chacun dans la partie où il excelle. Ne trouve-t-on pas dans David la correction et la noblesse de Raphaël; dans Girodet, le style fier et sublime de Michel-Ange; dans Gérard, le pinceau magique du Titien; dans Gros, la chaleur et l'énergie de Rubens; dans Guerin, la sagesse et la pureté du Guide; dans Prudhon, la grâce du Corrége; Vernet nous rendra Wouvermans; Taunay, Richard, Granet, Bidault, lutteront avec les Gerardow, les Van-Ostade, les Paul-Poter, les Berghem, tandis que les ouvrages des Chaudet, des Cuvelier, des Julien, des Roland, des Bosio, des Dupaty, prouveront, avec quelque succès, que l'on cultive en France l'art sublime de Phidias et de Praxitèle; de tels artistes et tant d'autres encore que je pourrais nommer, s'ils ne nous dédommagent pas entièrement, nous consoleront au moins de nos pertes.

Qu'on ajoute aux chefs-d'œuvre de l'école française qui décorent en ce moment la galerie du Louvre, des tableaux choisis de Lebrun, de Mignard, de Lesueur, de

Vien, etc., etc.; qu'on y joigne le *serment des Horaces*, *Brutus*, *Léonidas aux Thermopiles*, *les Sabines*, *le Déluge*, *le sommeil d'Endymion*, *la mort d'Atala*, *Bélisaire*, *Homère*, *le songe d'Ossian*, *la bataille d'Aboukir*, *Charles-Quint à Saint-Denis*, *Marcus-Sextus*, *le Crime poursuivi par la Justice et la Vengeance céleste*, *la bataille de Marengo*, etc., etc., etc., et nous aurons un nouveau Musée, *un Musée national*. Paris demeure la capitale des arts, le centre du goût, et l'on y viendra de toutes les contrées de l'Europe étudier et admirer les productions de l'école française. Artistes, vous ne serez pas insensibles à la gloire qui vous est offerte; la France compte sur vous, l'Europe vous regarde, la postérité va commencer pour vous; nous aurons un Muséum.

Digitized by Google



POÉSIE.

FABLE.

L'ÉCUREUIL QUI TOURNE DANS SA CAGE,

ET

LE CHIEN QUI TOURNE LA BROCHE.

Laridon, soit dit sans reproche,
C'est un sot métier que le tien,
Disait un écureuil à certain citoyen,
Qui de son espèce était chien,
Et de son métier tourne-broche.
Pardon, petit ami, pardon;
Mais ce que tu dis-là, répond le Laridon
On le dirait peut-être avec plus de justice
Du métier que, le long du jour,
Tu fais enfermé dans ce tour.
— Ce n'est pas un métier, ce n'est qu'un exercice.
— J'estime autant l'oisiveté;
Cesse de tirer vanité,
De consommer ta force en efforts si futiles,
Et méprise un peu moins mon humble activité.
Tous tes pas sont perdus, tous les miens sont utiles.

Digitized by Google



ÉNIGME.

Je suis un mot composé de deux mots
Latin et Français, l'un et l'autre.
Je suis souvent l'apanage des sots;
Si vous me cherchez trop., je deviendrai le vôtre.

CHARADE.

Le vrai courage affronte mon premier;
La mollesse se plaît dans mon dernier;
Et l'art met un tenon dans mon entier.

Bonnard, *ancien militaire.*

LOGOGRIPHE.

Dans l'ordre naturel, lecteur, je suis en France
Un être de peu d'importance.
Qu'est-ce, en effet, qu'une interjection?
Mais étant pris en sens inverse,
Au royaume d'Asie, au-delà de la Perse.
Sur quatre pieds je sais donner un nom.

V. A. (d'Agen)

Mots de l'Enigme, de la Charade et du Logogriphe insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *Charbon.*
Le mot de la Charade est *Branle-bas.*
Le mot du Logogriphe est *Empire*, où l'on trouve *pire.*

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES ET DES ARTS.

— La société qui s'est établie nouvellement à Paris pour l'*Amélioration de l'enseignement élémentaire*, fait paraître, depuis le 15 de ce mois, un *Journal d'éducation*. Les noms des membres composant le comité d'administration de la société ne peuvent qu'inspirer une grande confiance et recommander vivement une feuille qui paraîtra sous leur garantie, et à la rédaction de laquelle plusieurs d'entr'eux coopèreront sans doute. On s'abonne à ce journal, chez M. Colas, imprimeur-libraire de la société, rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice.

— Le Cercle médical, ci-devant Académie de médecine de Paris, vient de remettre au concours la question suivante : « Déterminer avec plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, une série de faits relatifs à la maladie connue sous le nom de *rage*, et particulièrement quel est le mode de traitement le plus convenable, soit comme préservatif, soit comme curatif. »

Le prix consistant en une médaille d'or de 300 fr. sera décerné en mars 1817. Les mémoires doivent être adressés avant la fin de 1816, à M. le docteur Chardel, secrétaire-général du Cercle, rue Cassette, n°. 23.

— M. Audoin, graveur au burin, est chargé par la chambre des députés, de graver le portrait en pied de S. M., peint par M. Gros

— M. Denon, directeur-général du Musée, a demandé et obtenu sa démission.

— On a frappé, le 13 de ce mois, à l'hotel des Monnaies, un certain nombre de pièces de 20 et de 40 fr., à l'effigie de S. M., et gravées d'après un modèle nouveau.

— L'empereur de Russie a envoyé la croix de Saint-Wladimir à M. Langlès, conservateur des manuscrits en langues orientales de la Bibliothèque du Roi. On remarquait dans la lettre écrite par le monarque au savant, la phrase suivante : « Faciliter aux hommes les moyens de s'entendre, c'est travailler doucement et sûrement à faire disparaître les préventions nationales, qui les empêchent de se rendre justice. »

— Un certain nombre d'antiques, achetés en Grèce pour le prince royal de Bavière, sont arrivés dernièrement à Ostia, à l'embouchure du Tibre, d'où ils doivent être transportés par terre à

Digitized by Google

Munich. Ce prince avait également fait acheter à Rome *le Faune*, dit de *Barberini*; mais le Pape a revendiqué cet antique et l'a fait placer au Vatican.

— Le roi de Naples a, par un édit du 23 septembre dernier, accordé une pension à un descendant du célèbre Beccaria, auteur de l'ouvrage *Des Délits et des Peines*.

— Le capitaine Tuckey a été chargé par le gouvernement anglais de visiter la partie sud-ouest de l'Afrique. Il doit s'embarquer bientôt pour cette expédition sur le bâtiment *le Congo*.

— M. James Wathen publiera incessamment à Londres son voyage fait en 1811 et 1812 à Madras et à la Chine, retournant par le cap de Bonne-Espérance et l'île Sainte-Hélène.

— On distingue en ce moment parmi les mathématiciens polonais, M. *Dabrouwski*, auteur d'un Traité d'arithmétique, de géométrie et d'algèbre, pour la jeunesse; M. *Poullin*, traducteur de la Planimétrie de Lacroix, et d'un ouvrage sur les sections coniques; M. *de Sa'thowski*, auteur d'un Traité de fortification; M. *Livet*, auteur d'un Aperçu des progrès des sciences mathématiques pendant les douze dernières années; M. *Magien*, professeur de mécanique à Varsovie, qui a publié des observations météorologiques sur la Pologne; MM. Bohnsez et Bergonzoni, auteurs d'ouvrages d'architecture civile et militaire.

— Le 4 de ce mois a commencé à Berlin l'exposition des objets d'art enlevés au Musée de Paris.

— Le sculpteur Canova doit se rendre de Paris à Londres, pour être consulté sur le monument que le gouvernement va faire ériger en l'honneur de l'armée britannique.

— Nous devons aux soins et aux utiles travaux d'une dame, de nouveaux Chauffe-pieds économiques, appelés *Augustines*, du nom de l'inventeur. Ce petit meuble est tellement nécessaire aux femmes, qu'on le trouve également dans la cabane du pauvre et dans la maison du riche; tel qu'il est généralement construit, il présente de grands inconvéniens dans son emploi; car, outre le danger pour les personnes délicates ou renfermées dans un petit espace, de respirer l'odeur désagréable et le gaz délétère qui s'exhalent du charbon en combustion, et dont le moindre effet est, sinon d'asphyxier, au moins d'occasionner des maux de tête, des défaillances, des malaises insuppor-

tables, combien d'incendies ont été occasionnés par les chauffrettes !

Les femmes ont de tout temps reconnu et redouté ces graves inconvéniens; mais le besoin d'éviter le froid les a forcées de les supporter, en désirant ou en attendant que quelqu'un pût trouver un moyen d'y remédier.

Madame Augustine Chambon de Montaux, à qui les sciences sont redevables d'un des meilleurs traités connus sur l'éducation des abeilles, et dont les loisirs sont partagés entre la culture des arts et les œuvres de bienfaisance, a entrepris cette tâche difficile, dans le double but d'être utile aux personnes aisées et aux malheureux, en procurant quelques jouissances aux premiers, et des secours aux autres, auxquels elle destine l'excédant de ses déboursés. Elle est parvenue au perfectionnement qu'elle cherchait, en appliquant la chaleur d'une lampe à courant d'air, à chauffer un *bain de sable* contenu dans une boîte de cuivre. La nouvelle chauffrette de son invention est non-seulement exempte des défauts que l'on reproche aux anciennes; mais, entre ses mains, elle est devenue susceptible de plusieurs applications infiniment précieuses. Après avoir atteint le but principal, celui de tenir chaudement les pieds, madame Chambon est parvenue, au moyen de différentes modifications apportées à ses *Augustines*, à les rendre propres à une infinité d'usages. On peut, à l'aide de cette ingénieuse machine, procurer aux malades, outre les avantages d'une veilleuse, les boissons ou les alimens chauffés au degré convenable, des fumigations ou bains de vapeurs, et même des linges secs et chauds, dont en plusieurs cas, et sur-tout quand une femme nourrit, on peut avoir besoin pendant la nuit. On peut, en outre, user des *Augustines* en voiture, et conséquemment en voyage, tout aussi librement que dans un appartement. Enfin madame Chambon a poussé l'attention jusqu'à rendre son meuble propre à être employé par les hommes, sous la forme de pupître de pieds, de chancellière, etc. : il est

Digitized by Google

même susceptible de recevoir des ornemens très-élégans; en un mot, c'est un véritable bijou, dont l'application peut varier à l'infini, à mesure que l'on en fera usage.

Cette Chauffrette nouvelle, pour laquelle madame Chambon a obtenu les suffrages de la Société d'encouragement, se trouve chez M. Lefebvre, rue du Paon, n°. 8. Le prix, depuis les plus communes jusqu'aux plus ornées, varie de 16 fr. à 60 fr. On trouve au même dépôt de l'huile à brûler, très-pure et appropriée au service des *Augustines*.

Digitized by Google



MERCURIALE.

15 *octobre.* — M. Boutard paraît avoir renoncé tout-à-fait aux beaux-arts, il se jette maintenant à corps perdu dans la littérature et la politique. Les lecteurs du *Journal des Débats* ne s'accommodent pas de cet arrangement, qui les prive des articles pseudonymes de M. Girodet. M. Boutard ne pourrait-il pas trouver quelqu'un qui voulût faire pour la politique ce que M. Girodet faisait pour les arts.

16 *octobre.* — Le flâneur de l'*Aristarque* donne aujourd'hui la description d'un *bal d'opinion* (comprenne qui pourra) qui a eu lieu, dit-il, chez la comtesse de ***. Si cette dame donne jamais un *bal d'esprit*, le flâneur court risque de n'être pas invité.

16 *octobre.* — *Le théâtre Feydeau est sous l'influence de Lucine, et le travail qu'elle impose à trois aimables actrices suspend leur service à la cour de la Muse lyrique; leur fécondité produit la stérilité, etc., etc.* Qui donc écrit toutes ces gentillesses? Trissotin serait-il ressuscité? Non, messieurs; c'est le rédacteur des feuilletons de la *Quotidienne :* quelle perte a faite le *Journal de Paris!*

— La seconde nouveauté donnée au Vaudeville, sous la direction de M. Désaugiers, ne vaut guère mieux que le *Boulevard de Gand.* Si le nouveau directeur n'y prend garde et laisse passer des pièces comme la *Pompe funèbre*, il sera bientôt obligé d'afficher *l'enterrement du Vaudeville.*

15 *octobre.* — *Chaque chose en son temps*, dit la *Quotidienne* du 15 octobre; et dans le moment où la garde nationale est la seule force armée qui veille à la police et au maintien de l'ordre dans la capitale, ce journal publie les réflexions d'un prétendu citoyen de Paris qui annonce franchement qu'il *n'a jamais monté sa garde* et qu'il n'en montera pas tant qu'on n'aura pas changé les

Digitized by Google

officiers qui lui déplaisent. La *Quotidienne* approuve fort cette conduite. Que serait devenu Paris, si tout le monde eût agi comme ce bon citoyen et raisonné comme la *Quotidienne*? Question oiseuse à laquelle ces messieurs ne se donneront pas la peine de répondre.

JOURNAL GÉNÉRAL. — 11 *octobre*. Dans un article de M. Salgues, sur Mlle. Lenormand, on remarque la phrase suivante : « Si l'univers était régi par des agneaux, on » pourrait quelquefois se moquer de leurs ordres; mais » quand le lion parle, il est sûr d'être obéi. »

14 *octobre*. — Après avoir lu un article où l'on rend compte d'un aperçu sur la situation politique des États-Unis d'Amérique, et qui est signé J. J., on dit : C'est déjà signer comme un grand homme, il ne reste plus qu'à écrire comme lui.

— Les jésuites viennent d'être rétablis à Modène; ce n'est pas le *Mémorial religieux*, c'est le *Courrier* qui annonce cette nouvelle.

— M. de Montigny a publié un ouvrage pour prouver la nécessité de supprimer les Chambres et de rétablir les anciens parlemens : chacun son goût.

— On a bien tort, disait-on, de soupçonner les intentions de certains journaux; le mot *constitution* y est souvent répété; oui, comme le mot *libertas* est écrit au devant des prisons à Gênes.

— Application d'un grand principe de Rousseau : « Quel» ques philosophes, dit-il, dans son Discours sur l'origine » de l'inégalité, ont avancé qu'il y a plus de différence de » tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête. » Nous ne sommes embarrassés que du choix des exemples.

— Une feuille du 14 octobre, sous les monogrammes M. Aj. C. S. P., nous donne sur *les convenances* un article où il a oublié que la première de toutes, dans un journal, est de n'être pas ennuyeux.

15 *octobre* — *L'Aristarque* dit que Perlet a paru sur la scène avec l'embarras *d'un très-jeune homme*, et qu'il a joué *le barbier-philosophe, qui fait la barbe à tout le monde*. Comme les énigmes regardent le Mercure, nous donnerons le mot de celle-ci : *C'est le barbier de Séville*.

16 *octobre*. — *L'Aristarque* attribue les *Vendanges*, pièce qu'on va donner aux Variétés, à deux auteurs dont

Digitized by Google

le *mariage littéraire nous a souvent valu des enfans d'esprit*. En lisant cette phrase si précieuse, M. M... ne va-t-il pas crier au voleur?

— M. de R..... avait écrit dans tous les journaux qu'il allait attaquer en calommie MM. Théaulon et Dartois. Ces menaces ont fini par la réconciliation la plus édifiante. Cela rappelle la fin de l'épigramme de Boileau sur sa réconciliation avec Perrault :

Mon embarras est comment
On pourra finir la guerre
De *Dartois* et du parterre.

— La rue de Castiglione est vraiment la rue des merveilles : on y voit en ce moment le superbe vaisseau de cent quarante pièces de canon; le plan en relief de l'île Sainte-Hélène; la belle géante; le gras garçon âgé de neuf ans, portant cinquante-quatre pouces de circonférence et pesant deux cent quarante livres; la voiture nomade; la jolie Bavaroise qui l'emporte de quatre-vingts livres sur son jeune voisin; le cabinet des illusions; les puces travailleuses; le rhinocéros vivant; enfin le noble jeu du Carrousel. Tout cela n'est pourtant rien en comparaison de ce qui va être incessamment offert à la curiosité publique. Précisément entre le rhinocéros et les puces travailleuses on fait une nouvelle construction sur laquelle chacun s'épuise en conjectures; nous croyons en avoir découvert la destination, et nous nous empressons d'en faire part à nos lecteurs. S'il faut ajouter foi aux rapports qui nous ont été faits, bientôt l'enseigne va se déployer et l'on entendra le paillasse *Obligé*, crier en frappant sur le tableau avec sa baguette : « Entrez, entrez, messieurs, ici l'on voit *les Nains Vert, Blanc, Couleur de Rose*, Lilliputiens au physique et au moral, qui, malgré leur petite taille, pèsent chacun deux fois autant que le rhinocéros; ici l'on voit *le Géant Noir* et *le Géant Vert*, qui, avec leurs griffes, leur massue, et tout leur esprit réuni, ne pèsent pas une once; entrez, messieurs, entrez, on va com-

Digitized by Google

mencer, il sont encore vivans, ils n'en coûte que deux sous; si vous ne faites pas un bon somme pendant la séance, on vous rendra votre argent à la sortie.... Au bureau! messieurs, au bureau.....! » Voilà ce qu'on entendra bientôt, dit-on, dans la rue de Castiglione; on assure même que outes les places sont retenues pour l'ouverture...

—Le cinquième numéro du *Nain Rose* renferme une satire, ou plutôt une diatribe sur les conseils de discipline des légions de la Garde nationale parisienne: l'auteur les compare, avec autant de décence que de justesse, *à des petits tribunaux révolutionnaires.*

—On se demande avec inquiétude, après avoir lu cet ingénieux article qui dénote une connaissance approfondie des localités de la maison d'arrêt de la Garde nationale, si l'aimable auteur de *Perruque et Redingotte*, dont on reconnaît aisément la plume élégante et facile, aurait eu quelques démêlés de la nature de ceux qu'il déplore avec le 3e bataillon de la 3e légion, dont chacun sait qu'il fait partie? S'il en était ainsi, cette légion serait responsable à la république des lettres d'une détention qui nous prive peut-être d'un chef-d'œuvre comparable *aux Dervis, aux Brigands sans le savoir, à Thibaut comte de Champagne.*

Digitized by Google

AVIS.

Le prix de la souscription au MERCURE DE FRANCE est de 5 fr. pour un mois, 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année.

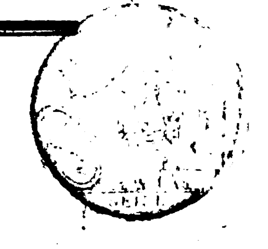
On ne peut souscrire que du premier de chaque mois.

— En cas de réclamation, on est prié de joindre une des dernières adresses imprimées, ou d'indiquer le numéro de la quittance.

Les souscriptions, lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *franc de port*, au directeur du *Mercure de France*, rue Mazarine, n°. 30. — Aucune annonce ne sera faite avant que cette formalité n'ait été observée.

De l'Imprimerie de GUEFFIER, rue Guénégaud.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

AMÉRIQUE.

Le gouvernement des Etats-Unis a signé, le 12 juillet, un traité de paix avec le dey d'Alger, à qui il en a dicté les conditions.

Un traité de commerce conclu avec la Grande-Bretagne garantit le commerce des Etats-Unis avec les Indes orientales sur le même pied qu'avant la guerre; une parfaite égalité régnera dans les droits de douanes, et les commerçans des deux nations seront traités sur le pied de ceux des deux nations les plus favorisées.

Le traité ne statue rien sur le commerce du Canada et des Indes occidentales, ni sur le trafic avec les Indiens.

Le président a fait signifier aux négocians, qu'attendu la paix des Etats-Unis avec l'Espagne, il serait agi contre ceux qui se permettraient des expéditions illicites pour les colonies espagnoles.

Les prétentions des Anglais sur les Florides sont en ce moment un sujet d'inquiétude et seront peut-être plus tard une cause de mésintelligence entre les Anglais et les Américains.

Malgré les croisières anglaises, il arrive toujours de temps en temps quelques cargaisons de nègres aux îles.

Un Français nommé M. Dorion a trouvé un nouveau moyen simple et commode de purifier le sucre de canne. Au moment de l'ébullition *du vesou*, on jette dans la chaudière une certaine quantité d'écorce de l'orme pyramidal. Cette découverte lui a été richement payée; il a obtenu

Digitized by Google

pour la communication de son secret, 400,000 fr. des Anglais et 200,000 des sucreries de la Guadeloupe et de la Martinique.

Le feu de la guerre civile continue de dévorer l'Amérique espagnole. Au 16 août, l'armée royale de Morillo, qui, à son arrivée, était forte de 10,000 hommes, était réduite de moitié par les maladies et les désertions. Avec ce peu de forces il se proposait d'assiéger Carthagène et d'occuper la nouvelle Grenade.

Les indépendans assiégeaient Guyano. Les nouvelles du Mexique annonçaient aussi qu'ils étaient maîtres de Tampuco et d'Acapulco; qu'ils menaçaient Mexico et Vera-Cruz, et que leurs troupes s'avançaient sur le Pueblo et près de Gapalo.

L'insurrection avait éclaté dans la province de Lima, et le vice-roi, le marquis de Concocélia, avait émis une proclamation, où il menaçait les rebelles de 200,000 soldats espagnols.

TURQUIE.

Les bruits d'une rupture entre la Russie et la Porte Ottomane étaient fondés sur des mouvemens de troupes de nature à leur donner quelque consistance. On doute encore cependant que la guerre se rallume de ce côté.

Les Serviens poursuivent à-la-fois, par des négociations et par les armes, le redressement des torts et vexations dont ils accusent les agens de la Sublime Porte. Celle-ci paraît entretenir des relations très-amicales avec l'Autriche dont elle protège le commerce auprès des régences barbaresques.

Le capitan-pacha fait la guerre aux pirates qui infestent l'archipel.

La fête du baïram a donné plus d'activité aux ravages de la peste, au moyen du grand concours de monde que cette cérémonie avait attiré.

Les nouvelles d'Egypte paraissent alarmantes, et l'on assure que l'armée du gouverneur Mehemed Ali Pacha, est en pleine insurrection, et l'a forcé de se renfermer dans la citadelle au Caire.

On ne doute plus aujourd'hui que ce qu'on avait dit d'une *révolution* à Smyrne ne soit un conte dénué de tout fondement.

ALLEMAGNE.

Les troupes des différentes puissances du Nord et de

Digitized by Google

l'Allemagne centrale sont en pleine marche pour rentrer dans leurs états respectifs.

Tandis que l'Empereur d'Autriche se rend à Milan, traversant la Suisse, celui de Russie a dû s'arrêter en Silésie pour passer la revue du premier corps de ses troupes, et delà à Berlin, où il accorde encore quelques jours aux plaisirs qui l'y attendent avant de rentrer dans son empire en visitant son nouveau royaume de Pologne.

Le Danemarck s'occupe de faire sa paix avec la régence de Tripoli et d'obtenir les indemnités qui lui ont été promises pour la cession qu'il a faite de la Norwège à la Suède.

La liberté de la ville de Cracovie la mettra sur le pied des villes anséatiques.

Les États de Wurtemberg convoqués pour le 16 octobre, donnent l'espérance au peuple de ce royaume de voir terminer les difficultés nées des réformes que le roi avait proposées aux anciennes constitutions du royaume.

La Prusse a pris possession de la Poméranie Suédoise.

L'Autriche porte beaucoup de forces du côté de ses frontières orientales, sans doute pour ménager ses provinces d'Allemagne; d'ailleurs la victoire n'a pas amélioré ses finances; et le gouvernement a annoncé que les circonstances ne lui permettaient pas encore de diminuer le fardeau des impositions.

La cour de Saxe ne se fait remarquer que par ses sévères économies.

On a publié à Hambourg un écrit remarquable, attribué à un agent d'une grande puissance du Nord, sur la nécessité de ne point affaiblir la France.

On parle de la réunion à Bâle d'un congrès de ministres de toutes les puissances. On suppose qu'il serait chargé de terminer, dans tous ses détails, l'œuvre de la pacification générale.

Le roi des Pays-Bas a ouvert le 16, à La Haye, l'assemblée des Etats-généraux, leur premier travail doit avoir pour objet un projet de finances, tendant à combler le déficit dans les revenus de l'État, occasionné par les événemens actuels.

Les *sociétés* secrètes continuent d'occuper et de diviser les esprits en Allemagne. Les uns les attaquent, les autres les défendent. On va publier à Berlin deux écrits, l'un du professeur Zenné, l'autre du conseiller intime Niebuhr. Tous les deux ont pour but de réfuter le dernier ouvrage

Digitized by Google

de M. Schmalz, et de justifier l'association secrète, dite le *Tugend-Bund*.

ANGLETERRE.

Le prix de l'or et de l'argent continue de baisser en Angleterre, ce qui est l'effet et la preuve de la grande quantité de numéraire que les événemens politiques font affluer à Londres.

C'est par les journaux anglais qu'on a connu avec quelques détails les bases de la paix entre les alliés et la France. Ce ne sont pourtant que des conjectures.

Dans plusieurs ports, les matelots se sont mis en tête de régler le nombre d'hommes dont les propriétaires des navires devaient former leurs équipages. Il en est résulté des troubles sérieux et l'interruption de la navigation sur plusieurs points.

Ces tumultes se sont sur-tout manifestés à Aberdeen, à Nortschields, à Newcastle, Hull, etc.

Le gouvernement a pris des mesures de rigueur pour ramener la subordination parmi les mutins.

Le parlement est prorogé au 1er. février.

Les troubles d'Irlande fixent l'attention du gouvernement britannique. Les catholiques se plaignent de l'esprit de prosélytisme du clergé anglican, qui emploie toutes sortes de séductions, principalement pour enlever les enfans à la foi de leurs pères.

Des rassemblemens armés troublent la tranquillité publique, au point que les journaux du pays ont proposé sérieusement de changer les diligences en espèces de forteresses ambulantes armées de petites pièces d'artillerie.

Les affaires des Grandes-Indes ont nécessité l'envoi de renforts de troupes. Cependant on a reçu dernièrement la nouvelle d'une victoire sur l'armée des Goorkahs qui assure aux Anglais la supériorité dans la province de Maloun.

ITALIE.

Le roi de Naples s'occupe de porter au complet sa force militaire. Une amnistie rappelle les déserteurs à leurs drapeaux. L'armée doit être réorganisée pour le mois de janvier. Des troubles dans les Abruzzes paraissent avoir nécessité les mouvemens de quelques troupes autrichiennes. On y a aussi envoyé trois régimens de cavalerie napolitaine.

A Rome le gouvernement papal manifeste d'un côté

Digitized by Google

beaucoup d'activité dans sa politique, et de l'autre défend à ses sujets de s'en mêler. Il paraît occupé de relever sa puissance temporelle, remet en avant ses droits de suzeraineté sur le royaume de Naples, ses prétentions sur Parme et Plaisance, et ne se rebute pas du peu d'attention que les puissances semblent apporter à ses réclamations.

En même temps il interdit, surtout aux ecclésiastiques, de traiter en chaire rien de ce qui a rapport aux affaires publiques, d'écrire des Gazettes ou des livres sur ces mêmes matières; il poursuit aussi les sociétés maçoniques, remet les ouvrages philosophiques et les romans à l'Index.

La cour d'Autriche, après le couronnement de l'empereur à Milan, doit visiter Rome.

Des corsaires barbaresques infestent les côtes de l'Italie. On s'étonne toujours que l'Europe, dont plusieurs pavillons sont actuellement insultés par ces pirates, ne fasse point cause commune pour réduire ces gouvernemens, et les forcer à reconnaître le droit des gens et la foi due aux traités.

Le pape a ordonné des prières publiques dans ses états.

ESPAGNE.

L'Espagne est toujours livrée à une agitation sourde au milieu de laquelle, cependant, le pouvoir du roi tend à s'affermir. Le manque d'argent a forcé le gouvernement à retarder la marche des troupes. Une audacieuse entreprise a été tentée par le général don Juan Diaz Porlier, dit *le Marquesito*, ou le petit marquis. Ce général s'était distingué dans les guerres contre les Français; aujourd'hui son attachement aux opinions des Cortès lui a fait prendre les armes contre son roi.

Un coup de main hardi et rapide l'avait rendu maître de la Corogne, et il menaçait, à la tête de quelques corps, et avec des proclamations incendiaires, d'étendre dans la Galice l'incendie qu'il avait allumé. La même cause qui lui avait donné des soldats (le manque d'argent) les lui a retirés. Il a été attaqué à table, et après une vive résistance, conduit en prison. Amené le 28 septembre à la Corogne avec quelques-uns de ses adhérens, il y a été condamné à être pendu. Cette sentence a été exécutée le 3 octobre.

Dans ces circonstances, la cour de Madrid a vu un autre esprit de révolution parmi ceux qui approchaient le plus la personne du prince.

Par des ordres émanés, dit-on, du monarque lui-même,

Digitized by Google

on a appris le 8 octobre, que le chanoine Escoiquiz, ancien précepteur du Roi; son confesseur Ostolaza, le rédacteur de la *Sentinelle Espagnole*, plusieurs autres membres du clergé, le duc de San-Carlos, le ministre de la police Echavarri et son ministère, le ministre de la guerre Ballesteros, et beaucoup d'autres, étaient disgraciés, et les uns exilés, les autres renfermés. La disgrâce du duc de San Carlos est cependant adoucie par sa mission à Vienne en qualité d'ambassadeur.

On a vu en ce même moment arriver un officier de chacune des nations russe, française, autrichienne et prussienne.

INTÉRIEUR.

Nous avons indiqué sommairement, dans les deux numéros précédens, l'ouverture des Chambres et leurs premiers travaux. Nous allons revenir avec quelques détails sur ces objets importans.

En ouvrant la session Sa Majesté a exposé notre situation actuelle avec la noblesse et la dignité qui convenaient à son grand caractère. Si les plaies faites à l'Etat sont profondes, S. M. a montré qu'elles ne devaient point nous abattre. Sa confiance dans la force vitale de l'Etat, si l'on peut s'exprimer ainsi, n'a pu qu'augmenter celle que la nation entière a déjà placée dans les lumières et la sagesse de son auguste Monarque. Voici ce discours tel qu'il a été publié par la *Gazette Officielle*, et qui devient pour nous, en ces graves circonstances, un monument historique.

Messieurs,

« Lorsque, l'année dernière, j'assemblai pour la première fois les deux chambres, je me félicitais d'avoir, par un traité honorable, rendu la paix à la France. Elle commençait à en goûter les fruits; toutes les sources de la prospérité publique se rouvraient; une entreprise criminelle, secondée par la plus inconcevable défection, est venue en arrêter le cours. Les maux que cette usurpation éphémère a causés à notre patrie m'affligent profondément. Je dois cependant déclarer ici que s'il eût été possible qu'ils n'atteignissent que moi, j'en bénirais la providence; les marques d'amour que mon peuple m'a données dans

Digitized by Google

les momens même les plus critiques, m'ont soulagé dans mes peines personnelles; mais celles de mes sujets, de mes enfans, pèsent sur mon cœur; et pour mettre un terme à cet état de choses, plus accablant que la guerre même, j'ai dû conclure avec les puissances qui, après avoir renversé l'usurpateur, occupent aujourd'hui une grande partie de notre territoire, une convention qui règle nos rapports présens et futurs avec elles. Elle vous sera communiquée sans aucune restriction, aussitôt qu'elle aura reçu sa dernière forme. Vous connaîtrez, messieurs, et la France entière connaîtra la profonde peine que j'ai dû ressentir; mais le salut même de mon royaume rendait cette grande détermination nécessaire; et quand je l'ai prise, j'ai senti les devoirs qu'elle m'imposait. J'ai ordonné que cette année il fût versé du trésor de ma liste civile, dans celui de l'Etat, une portion considérable de mon revenu. Ma famille, à peine instruite de ma résolution, m'a offert un don proportionné. J'ordonne de semblables diminutions sur les traitemens et les dépenses de tous mes serviteurs, sans exception. Je serai toujours prêt à m'associer aux sacrifices que d'impérieuses circonstances imposent à mon peuple. Tous les états vous seront remis, et vous connaîtrez l'importance de l'économie que j'ai commandée dans les départemens de mes ministres et dans toutes les parties de l'administration. Heureux si ces mesures pouvaient suffire aux charges de l'Etat! Dans tous les cas, je compte sur le dévouement de la nation et sur le zèle des deux chambres.

» Mais, messieurs, d'autres soins plus doux et non moins importans vous réunissent aujourd'hui : c'est pour donner plus de poids à vos délibérations, c'est pour en recueillir moi-même plus de lumières, que j'ai créé de nouveaux pairs et que le nombre des députés des départemens a été augmenté. J'espère avoir réussi dans mes choix, et l'empressement des députés dans ces conjonctures difficiles est aussi une preuve qu'ils sont animés d'une sincère affection pour ma personne et d'un amour ardent de la patrie.

» C'est donc avec une douce joie et une pleine confiance que je vous vois rassemblés autour de moi, certain que vous ne perdrez jamais de vue les bases fondamentales de la félicité de l'Etat, union franche et loyale des chambres avec le Roi, et respect pour la charte constitutionnelle. Cette charte, que j'ai méditée avec soin avant de la donner, à laquelle la réflexion m'attache tous les jours

davantage, que j'ai juré de maintenir, et à laquelle vous tous, à commencer par ma famille, allez jurer d'obéir, est sans doute, comme toutes les institutions humaines, susceptible de perfectionnement; mais aucun de nous ne doit oublier qu'auprès de l'avantage d'améliorer est le danger d'innover. Assez d'autres objets importans s'offrent à nos travaux : faire refleurir la religion, épurer les mœurs, fonder la liberté sur le respect des lois, les rendre de plus en plus analogues à ces grandes vues, donner de la stabilité au crédit, recomposer l'armée, guérir des blessures qui n'ont que trop déchiré le sein de notre patrie, assurer enfin la tranquillité intérieure, et par-là faire respecter la France au-dehors, voilà où doivent tendre tous nos efforts. Je ne me flatte point que tant de biens puissent être l'ouvrage d'une session; mais si à la fin de la présente législature on s'aperçoit que nous en ayons approché, nous devrons être satisfaits de nous. Je n'y épargnerai rien, et, pour y parvenir, je compte, messieurs, sur votre coopération la plus active. »

Lorsque nous avons parlé des premiers travaux de la chambre des députés, nous avons omis d'indiquer la formation de son bureau.

Parmi les candidats pour la présidence qui lui ont été présentés, le Roi a fait tomber son choix sur M. Lainé, le premier de ces candidats.

Il avait eu pour concurrens MM. le prince de la Trémouille, de Grosbois, Chillaud de la Rigaudie et Clermont-Mont-Saint-Jean.

Les quatre vice présidens sont MM. Bellart, de Grosbois, Faget de Baure et de Bouville; et les quatre secrétaires, MM. Cardonnel, Hyde de Neuville, de la Maisonfort et Tabarié.

Lorsque le président d'âge, M. Cochar, présenta au Roi la liste des candidats à la présidence, S. M. voulut bien lui témoigner combien elle était satisfaite de l'esprit qui avait animé la chambre dans cette première opération, et daigna dire qu'elle augmentait sa confiance et fortifiait les espérances qu'on avait pu fonder sur sa sagesse et ses principes. S. M. ajouta : « Je m'estime heureux de trouver » dans la presque unanimité des votes en faveur de » M. Lainé, l'assurance que je fais quelque chose » d'agréable à la chambre en le nommant pour la pré- » sider. »

Dans les séances des 16 et 18 ont été présentés à la

Digitized by Google

chambre des députés, par LL. EE. le ministre de la justice et le ministre de la police, deux projets de loi : le premier pour la répression des cris séditieux et autres attentats soit contre la dignité et la personne du Roi et des princes, soit contre la sûreté de l'Etat; et le second tendant à investir le gouvernement du pouvoir momentané de détenir et mettre en surveillance les prévenus de crimes de même nature, lorsqu'ils ne seraient point traduits aux tribunaux. Voici le texte des articles de ce second projet, tels qu'ils ont été présentés par M. de Cazes et adoptés lundi par la chambre des députés.

Art. Ier. Tout individu, quelle que soit sa profession civile, militaire ou autre, qui aura été arrêté comme prévenu de crimes ou délits contre la personne ou l'autorité du Roi, contre les personnes de la famille royale ou contre la sûreté de l'Etat, pourra être détenu jusqu'à l'expiration de la présente loi, si, avant cette époque, il n'a été traduit devant les tribunaux.

2. Les mandats à décerner contre les individus prévenus d'un des crimes mentionnés à l'article précédent, ne pourront l'être que par les fonctionnaires à qui les lois confient ce pouvoir. Il sera, par eux, rendu compte dans les vingt-quatre heures, au préfet du département, et par celui-ci au ministre de la police générale, qui en référera au conseil du Roi.

Le fonctionnaire public qui aura délivré le mandat, sera tenu, en outre, d'en donner connaissance dans les vingt-quatre heures au procureur du Roi de l'arrondissement, lequel en informera le procureur-général qui en instruira le ministre de la justice.

3. Dans les cas où les motifs de prévention ne seraient pas assez graves pour déterminer l'arrestation, le prévenu pourra provisoirement être renvoyé sous la surveillance de la haute police, telle qu'elle est réglée au chap. 3 du liv. 1er du code pénal.

Et si la présente loi n'est pas renouvelée dans la prochaine session des chambres, elle cessera de plein droit dans son effet.

Dans la discussion à laquelle ce projet a donné lieu, M. Tournemine a combattu le projet. M. Royer-Collard l'a défendu en proposant une nouvelle rédaction. M. Hyde de Neuville a voté pour le projet sans amendement. M. le Voyer-d'Argenson a soutenu l'opinion de M. Tournemine. M. le baron Pasquier et M. Chifflet ont parlé dans le sens du projet, mais avec des amendemens. D'autres

Digitized by Google

orateurs, et particulièrement M. de Cazes, développent les motifs qui l'ont dicté, et insistent pour l'adoption.

La discussion étant fermée, la chambre a voté au scrutin, et le projet a été adopté à une très-grande majorité. Le nombre des votans était de 350; 294 suffrages ont été pour l'adoption, et 56 contre.

Le premier projet présenté pour la répression des cris séditieux, etc., a été modifié par des amendemens auxquels le Roi a donné son consentement.

Nous le ferons connaître dans le prochain numéro, d'après les résultats de la discussion à laquelle il est soumis.

NOUVELLES DIVERSES.

Dans ces derniees jours il y a eu beaucoup de mouvement parmi les troupes des diverses puissances alliées. Des corps prussiens ont quitté Paris; d'autres, qui s'étaient avancés dans les contrées de l'Ouest, sont revenus vers la capitale. A la suite de la grande revue de l'armée autrichienne à Dijon, plus de 60,000 hommes se sont mis en marche sur quatre colonnes vers le Rhin. Elles ont dû être suivies par les Wurtembergeois et les Hessois qui étaient cantonnés dans les départemens de la Nièvre et de l'Allier.

Les prisonniers français en Angleterre ont transmis au Roi, dans plusieurs adresses, l'expression de leurs sentimens de respect et d'attachement pour sa personne sacrée, et d'obéissance à son autorité.

Par diverses ordonnances S. M. a conservé jusqu'au mois de janvier sa garde actuelle, jusqu'à ce que sa nouvelle garde soit formée; une commission d'officiers supérieurs a été formée à l'effet d'examiner les titres des militaires qui pourront être remis en activité. M. le baron de Barante a été nommé directeur des impositions indirectes.

Dimanche, 22 octobre, les quatre premières légions de la garde nationale parisienne, et deux escadrons de la garde à cheval ont passé la revue du prince colonel-général, S. A. R. Mon frère, qu'accompagnait le commandant en chef, maréchal Oudinot. Plusieurs étrangers de distinction, et particulièrement lord Wellington, ont assisté à cette belle revue.

S. M. a paru au balcon du gros pavillon avec Mme. la duchesse d'Angoulême, et elle a été saluée par les plus vives acclamations. S. M. a témoigné sa satisfaction en ces termes: « Mon frère, M. le maréchal, je suis très-con-

Digitized by Google

» tent de tout ce que j'ai vu. C'est avec un nouveau plaisir
» que je me trouve au milieu de la garde nationale. Les
» circonstances sont heureusement changées depuis la
» dernière revue que j'ai passée, mais plus heureusement
» encore son esprit est toujours le même. »

Les huit autres légions passeront la revue dimanche.

L'explosion d'une partie des magasins à poudre formés à Soissons, a causé dans cette ville d'affreux ravages. Le Roi s'est empressé de venir au secours de ses infortunés habitans, en leur assignant un secours de cent mille fr. sur sa cassette.

Plusieurs des théâtres de Paris ont annoncé des représentations extraordinaires au bénéfice des malheureuses victimes de ce déplorable événement.

Deuxième épître du Diable à Napoléon Buonaparte.

Il paraît que le diable ne parle pas également bien toutes les langues : celui-ci écorche impitoyablement le français; et quoiqu'il ait pris le nom brillant de Lucifer, nous le regardons comme un pauvre diable subalterne, dont l'éducation n'est pas finie. Si l'enfer nous envoyait souvent de pareils pamphlets, on serait tenté de dire tout le contraire du proverbe, *il a de l'esprit comme un diable.*

LITTÉRATURE.

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

Du 20 octobre.

Où étiez-vous donc hier au soir, monseigneur? Vous écoutiez peut-être tristement dans une salle bien obscure, et du fond d'une loge à demi éclairée par quelques bougies (1), un des lamentables drames du lamentable M. Kotzebue; tandis que nous, heureux Parisiens, nous nous précipitions en foule dans la salle de l'Opéra, plus

(1) Dans plusieurs villes d'Allemagne, les salles de spectacle ne sont point éclairées, comme les nôtres, par des lustres. On allume devant chaque loge un certain nombre de bougies, ou même de chandelles, suivant la qualité des personnes qui l'occupent.

Digitized by Google

brillante encore que de coutume par la réunion des plus jolies femmes de Paris et de Londres, par l'éclat des parures les plus élégantes, des uniformes les plus riches, et par les couleurs variées de ces larges rubans que les grands personnages ont toujours soin de mal cacher, même lorsqu'ils vont en petite loge. Vous cherchez quelle pouvait être la cause d'un semblable concours : un jeudi, un des jours consacrés au repos par les dieux et les héros de l'Opéra? C'était, monseigneur, cette représentation extraordinaire dont on parlait déjà avant votre départ, et à laquelle vous désiriez si vivement assister; une représentation au bénéfice de votre acteur chéri, de Talma. Les uns disent qu'elle lui a été accordée pour le dédommager d'être resté toute l'année à son poste; les autres assurent que ce sont des adieux solennels, et qu'il part pour l'Angleterre : ainsi vous auriez encore le plaisir de le voir cet hiver à Londres, si vos projets se réalisent. Il y jouera, dit-on, la tragédie dans la langue du pays qu'il parle fort bien; peut-être produira-t-il alors plus d'effet sur les Anglais, car je n'ai pas remarqué sans surprise leur impassibilité pendant toute la représentation d'hier. L'acteur semblait cependant avoir choisi les pièces qui pouvaient le plus flatter le goût et l'orgueil de cette nation. On donnait *Hamlet et Shakespear amoureux;* il n'aurait pas pu mieux faire à Londres. Mais le fils du roi de Danemarck, réduit aux proportions de la scène française, aura sans doute paru mesquin et sans effet aux yeux des romantiques insulaires; peut-être aussi le lieu de la représentation leur faisait-il espérer quelque étalage de machines et de spectacle, peut-être s'attendaient-ils à voir au moins l'ombre; mais elle n'a point paru.

Pour nous, qui ne sommes point accoutumés à transporter sur la scène la fantasmagorie de Robertson, le spectre vengeur est présent quoique absent; et grâce au talent magique de l'acteur, on voit qu'il l'obsède, qu'il l'assiège : le malheureux prince le fuit sans pouvoir se dérober à sa poursuite, il l'implore sans pouvoir en obtenir de repos. C'est dans ces momens de trouble et de délire que Talma est sur-tout admirable. Mais vous dirai-je mon sentiment tout entier? je crois que le talent de Talma, s'il n'en régait pas l'usage avec beaucoup de cirsouvent besoin que d'une situation; le prestige de la poésie lui est inutile pour nous émouvoir, c'est avec les mots les plus simples de la conversation qu'il porte souvent la terreur à son comble. Vous l'avez entendu prononcer le fameux

qu'*en dis-tu*? de *Manlius*; dans *Hamlet* il y a un *je ne puis !* où il est de la même force. Ce talent de l'acteur peut aussi porter les poètes à traiter des sujets qui offrent plutôt des situations de mélodrames que des scènes vraiment tragiques. Mais, en vérité, je parle à votre altesse comme si nous avions des poètes tragiques, et comme si les comédiens étaient dans l'usage de jouer des nouveautés; pardon, monseigneur, de cette distraction. M[lle]. Duchesnois a secondé Talma avec succès dans plusieurs scènes. De toutes nos actrices c'est incontestablement celle qui sait rendre avec le plus d'énergie les passions profondes. Lors de la représentation au bénéfice de M[me]. Huet, les journaux remarquèrent que M[lle]. Bourgoing n'avait point chanté son rôle dans *Rose et Colas*, cette fois ils n'auront rien à lui reprocher pour celui d'Ophélie.

Shakespear amoureux est une petite comédie ou plutôt un petit proverbe que M. Alexandre Duval a composé, il y a douze ou quinze ans, pour Talma, qui est loin pourtant d'y jouer un rôle comique, car il ne paraît que pour se livrer aux transports les plus furieux de la jalousie; et quand il vient à un rendez-vous nocturne, à la place de son rival, c'est avec un aspect si lugubre, qu'il s'en faut peu que la soubrette ne le prenne pour le spectre d'*Hamlet*. Cette bagatelle offre pourtant une jolie scène; c'est celle où l'amoureux Shakespear fait répéter à Clarence, sa maîtresse, un rôle que cette actrice doit remplir dans une de ses pièces. M[lle]. Mars jouait Clarence; elle a dit avec Talma une scène entière de *Roméo et Juliette* (la soirée était toute consacrée aux Anglais et à Shakespear), au lieu de quelques vers de Richard III, qui se trouvent dans la pièce. M[lle]. Mars a été probablement bien aise de nous montrer que, si elle se fût livrée à la tragédie, elle y aurait été aussi bonne que dans la comédie. C'est une petite coquetterie sur laquelle il ne faut pas trop la chicanner, quoiqu'elle n'ait pour but que de nous donner des regrets. Talma a encore trouvé le moyen de créer dans cette scène un mot admirable, et ce mot est : *Je vous aime*. « *Je vous aime*, s'écrie-t-il, dans la bouche d'un » être véritablement enflammé, doit être entendu de tous » les étrangers, de tous les peuples, du sauvage le plus » barbare. » Et en effet, quoiqu'il y eût plus des deux tiers des spectateurs qui ne fussent pas Français, il n'y a eu personne dans la salle qui ne l'ait compris.

J'aurais peut-être dû faire comme le beau monde, mon-

Digitized by Google

seigneur, et me retirer avant le ballet qui terminait cette représentation d'apparat; mais je ne perds pas volontiers l'occasion de voir danser Mlle. Gosselin. Elle a paru sous les traits de Terpsichore dans *le retour de Zéphire*. Ce divertissement de M. Gardel était intitulé dans l'origine *la vallée de Tempé*. On peut en réduire l'analyse à ces mots: *Après la pluie vient le beau temps*. Des bergers qui dansent, un orage qui les interrompt, Zéphire qui ramène le calme et avec lui les ris, les jeux et les grâces, voilà tout le sujet. Les pieds de Vestris étaient en verve; il a voulu soutenir sa réputation à la face de l'Europe réunie, et il s'est montré étonnant. Les ailes de Zéphire, portées avec tant de grâce par Albert, n'auraient point été messéantes à ce danseur presque sexagénaire. Le spectacle s'est prolongé jusque après de minuit; j'en suis encore un peu étourdi ce matin. Pour me délasser j'irai entendre ce soir Mlle. Palar, jeune élève du Conservatoire, qui a paru pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra-Comique, mardi dernier, le même jour où Mlle. Saint-Phal débutait aux Français. Si j'en dois croire un mélomane de mes amis, il ne manque à cette jeune virtuose qu'un *i* ou un *o* à la fin de son nom, et, Mme. Catalani exceptée, on ne pourrait lui comparer personne pour l'étendue et la prodigieuse flexibilité de la voix. Mais j'ai peur que mon ami n'oublie que Mmes. Duret, Regnault et Boulanger, ne sont que passagèrement indisposées, et non pas perdues pour le théâtre.

26 octobre.

Je l'ai entendue, monseigneur, et en vérité il n'y a presque rien à rabattre du jugement de mon mélomane; c'est un gosier fait pour le disputer aux fauvettes et aux rossignols. Figurez-vous l'organe enchanteur de Mme. Boulanger, l'extrême légèreté de Mlle. Regnault et l'imperturbable justesse des sons de Mme. Duret, avec un goût exquis, celui de Garat, dont Mlle. Palar est l'élève, et vous aurez une idée de ses qualités et de son talent comme musicienne. Comme actrice, il y a bien encore quelque chose à faire; mais ce qui manque peut s'acquérir par l'art; peut-être même, quand la débutante en aura moins, sera-t-elle meilleure: elle a encore la tête toute remplie de ses leçons du Conservatoire, elle veut faire valoir chaque mot, peindre chaque situation par un geste; c'est l'école de Baptiste aîné. L'habitude du théâtre lui prouvera que tout ce qu'on apprend au Conservatoire n'est pas bon à conserver, soit

Digitized by Google

dit sans jeu de mots; elle verra que, si toutes les parties des décorations étaient également poussées à l'effet, elles choqueraient le spectateur au lieu de lui faire illusion. J'ai vu tour-à-tour Mlle. Palar dans la *Fausse-Magie*, dans *Euphrosine et Coradin*, dans le *Concert interrompu* et dans le *Nouveau seigneur*: il n'y a que le rôle d'Euphrosine où elle ait été au-dessous d'elle-même; il est tout en débit et veut une actrice consommée; mais elle a chanté la fameuse ariette : *Comme un éclair*, l'air du *Concert interrompu* et le Droit du seigneur avec toute la perfection imaginable. Votre altessecroit, peut-être, d'après cela, que cette actrice est une heureuse acquisition pour Feydeau. Eh bien, point du tout! Et si vous m'en demandez les raisons, je vous répondrai : « *in sylvam ne ligna feras*, c'est-à-dire » en Français, *ne portez pas d'eau à la rivière*. Dans un » corps paralysé il y apres que toujours éthisie d'un côté et » pléthore de l'autre; renforcez donc la partie faible et » n'ayez pas la maladresse de surcharger celle qui pèche » déjà par un excès d'embonpoint. Or, Mlle. Palar....... » Vous riez, monseigneur, et vous trouvez que ceci ressemble furieusement aux raisonnemens que Sganarelle emploie pour prouver à M. Géronte que sa fille est muette. Que voulez-vous? le journaliste à qui j'enprunte cette éloquente tirade, est par état, obligé d'aller si souvent au Théâtre Français, qu'il n'est pas étonnant que ses feuilletons rappellent les comédies de Molière.

Le petit foyer de Feydeau vient d'être fermé aux auteurs; on n'en dit point les raisons; mais on assure que ces Messieurs, piqués au vif, trament un grand complot contre les comédiens. Il ne s'agirait de rien moins que d'élever un théâtre rival et de former une grande alliance avec Mme. Catalani; mais ce ne sont encore que des bruits sourds, et « rasant le sol de la terre, comme l'hirondelle avant l'orage; » s'il éclate, j'aurai l'honneur d'en faire part à votre altesse.

Les débuts de Mlle. Saint-Phal se poursuivent sans autre bruit que celui des applaudissemens indiscrets que lui prodiguent quelques partisans trop zélés...... du talent de son père. Je l'ai revue dans Céliante du *Philosophe marié* et dans Mme. de Clainville de *la Gageure*. Elle a été dans ce second début ce que je l'avais trouvée dans le premier, offrant toujours un mélange assez bizarre d'a-plomb et de timidité, d'aisance et de gaucherie. Elle dit avec justesse les couplets d'apparat; mais elle n'a pas encore le secret de lancer ces mots détachés, ces hémistiches isolés qui

Digitized by Google

constituent ordinairement le piquant du dialogue. Elle a manqué absolument la scène du deuxième acte, où Céliante met inutilement en usage, contre le flegmatique Damon, toutes les ressources de la coquetterie. C'est cependant une scène d'un effet sûr au théâtre. Elle a rendu le cinquième acte avec plus de brusquerie et de mordant, et il faut lui en savoir quelque gré; en effet, il doit être fort difficile pour une jeune personne de prendre le ton assez étrange qui y règne. Il me semble que c'est une chose digne de remarque que les seuls vers du *Philosophe marié*, qui excitent le rire du parterre, ne renferment que des mots amers, ou même des grossièretés. Que le financier Géronte traite son frère, tombé dans le malheur, comme un laquais, et dise des injures à son neveu, soit; puisque de l'aveu du poète,

Jamais homme ne fut plus grossier, plus brutal;

mais que Damon réponde à Céliante qui dit :

Vous prétendez, je crois, me traiter en novice?
— Mon Dieu! non, je sais bien que vous ne l'êtes pas?

et qu'un instant après il lui propose de choisir une nuit pour vider *leurs* débats; certes, voilà ce qu'il est difficile de concilier avec le bon ton qui doit caractériser dans ses actions et dans son langage un homme également distingué par sa naissance et son éducation. Quant à Céliante, qui vit dans le grand monde où elle vole de conquête en conquête, elle n'ouvre presque la bouche que pour accabler de duretés, tantôt son amant, tantôt son beau-frère, et tantôt sa sœur. *Vous croyez*, lui dit cette dernière, *n'avoir aucun défaut.*

CÉLIANTE.

C'est ce qu'en un besoin je prouverais bientôt.

MÉLITE.

Comment?

CÉLIANTE.

En faisant voir aisément, ce me semble,
Qu'en tout point, vous et moi, nous différons ensemble.

Ne voilà-t-il pas un trait bien comique! et le rôle de Céliante n'en offre que de cette nature. Je sais bien que l'on peut dire, en faveur de Destouches, que Céliante est une coquette, vaine, capricieuse; oui, j'en conviens, mais la Célimène du *Misanthrope* est tout cela, et pourtant il

Digitized by Google

s'en faut beaucoup qu'elle tienne un pareil langage. Avec quelle grâce elle médit ! avec quelle ironie fine et mesurée elle persifle la prude Arsinoé ! tout le monde est percé de ses traits malins et caustiques, et elle ne profère pas un mot qui ne soit avoué par le bon goût et le bon ton. Mademoiselle Saint-Phal, chargée, dans *la Gageure*, d'un rôle qui demandait des couleurs moins forcées, a obtenu plus de succès. Mme. de Clainville est une femme d'un caractère aussi aimable et aussi poli que celui de Céliante est bourru et fantasque; et pour la représenter, Mlle. Saint-Phal n'a eu besoin que d'être elle-même. Damas fait tous ses efforts pour supporter le poids énorme de la succession de Fleury; il a joué le Philosophe marié. Armand lui a succédé dans le rôle du marquis du Lauret. Cet acteur a joué aussi dans la *Gageure*; je lui ai vu remuer les bras et les lèvres, et c'est tout ce que j'en puis dire à votre altesse, je n'ai pas l'habitude du juger les gens sans les entendre.

Les Caméléons, auxquels les circonstances et une petite persécution de l'ancienne censure avaient fait une réputation anticipée, ont paru ce soir sur le théâtre du Vaudeville. Une douzaine de solliciteurs et de solliciteuses, qui font avoir à leurs maris des places superbes dans *les bois des domaines*, assiégent l'antichambre d'un certain comte de Saint-Phar. Le secrétaire du comte, homme comme j'en souhaite un à votre altesse, qui ferme l'oreille à la brigue et ne protège que le mérite, veut débarrasser son maître de ces intrigans. Il répand d'abord le bruit que M. le comte vient de perdre une grande tante, et aussitôt tous nos Caméléons de courir prendre le deuil et de faire retentir l'hôtel de leurs gémissemens; bientôt cette première nouvelle est suivie d'une seconde plus triste encore, c'est celle de la disgrâce du comte; on lui a même déjà donné un successeur, c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, ami de la gaîté la plus folle et la plus bruyante. Vous sentez, monseigneur, que pour lui faire la cour il serait maladroit de paraître en deuil; aussi reprend-on sur le champ les couleurs du plaisir. Vient ensuite le dénouement que vous devinez de reste, et que les spectateurs prévoient aussi de trop loin. Cette action, dont le développement pourrait remplir cinq actes, est étranglée dans les bornes étroites d'un vaudeville. Pour en couvrir le vice, les auteurs, MM. Moreau, Waflard et Bérenger, ont semé leur pièce de mots heu-

Digitized by Google

reux et de couplets piquans ; ils ont obtenu grâce auprès du public, je ne me montrerai pas plus sévère ; d'ailleurs, on mérite quelque égard lorsqu'on a, comme ces messieurs, un aussi joli *voile* (1) à jeter sur ses fautes.

ADÉLAIDE DE MÉRAN.

Par Pigault-Lebrun, Membre de la Société philotechnique.

Quatre volumes ajoutés aux cinquante-six publiés par M. Pigault-Lebrun, font de bon compte soixante. On n'arrive pas toujours à la postérité avec un aussi gros bagage ; mais comme M. Pigault ne travaille pas pour elle, nous allons essayer de donner une idée de son nouveau roman.

M. le comte de Méran, ancien chef d'escadre, cordon-rouge, allié aux premières familles de France, a perdu la plus grande partie de sa fortune par l'effet de la révolution. Il vit retiré dans une terre auprès d'Argentan avec sa femme, sa fille unique la jeune Adèle, et Jules, fils du marquis de Courcelles, ami intime de M. de Méran, tué à ses côtés à la journée de Quiberon ; le marquis de Courcelles mourant, a légué son fils à son ami, qui depuis ce moment lui a servi de père. Jules a vingt ans, Adèle en a seize, ils s'aiment à la folie comme de raison ; mais Jules a toute la réserve, toute la timidité d'une jeune fille, Adèle, l'impétuosité, la hardiesse du jeune homme le plus ardent. Voilà ce qui n'est pas ordinaire dans la nature, mais fort commun dans les romans de M. Pigault-Lebrun. L'action du roman se développe dans des lettres qu'Adèle écrit à Claire, son amie d'enfance, qui l'a quittée depuis peu pour épouser M. de Villers. M. de Méran ne paraît pas éloigné d'unir les deux amans, lorsqu'il reçoit une lettre d'un M. Destouville, oncle de Jules. Cet oncle possède 200,000 liv. de rente, il réclame son neveu pour lequel il annonce des projets d'établissement, et menace de le déshériter s'il n'obéit à ses ordres. Jules refuse ses brillantes propositions. M. de Méran a conservé 40,000 liv. de rente ; mais l'orgueil et l'ambition ne lui permettent pas de croire qu'on puisse vivre heureux avec si peu de chose, il ne veut plus

---

(1) La *Voile d'Angleterre*, charmant vaudeville des mêmes auteurs.

Digitized by Google

consentir au bonheur de Jules, qu'au moment où il pourra lui offrir l'équivalent de la fortune qu'il sacrifie à l'amour. Comment y parvenir? M. Rigaud, voisin de M. de Méran est inventeur d'une machine merveilleuse, à l'aide de laquelle il prétend fabriquer vingt mille aunes de drap par mois, il ne lui manque que des fonds; sans consulter, sans examiner, M. de Méran adopte tous ses plans, obtient pour lui la fourniture des armées, emprunte 500,000 liv. et le voilà devenu l'associé de M. Rigaud. Les travaux commencent, Jules les dirige, tout réussit à souhait. Un jour nos amans se trouvent seuls; *tout-à-coup*, dit Adèle, *nos lèvres se sont rencontrées*... Pour l'honneur de mademoiselle Adèle nous ne répétons pas ses expressions car l'auteur lui a donné une sensibilité et surtout des sens d'une effrayante énergie. Madame de Méran qui la surprend une autre fois dans une situation très-critique; s'occupe d'empêcher les tête à tête, lorsqu'un événement imprévu vient plonger les deux familles dans la consternation. Une lettre de Paris annonce que les fournitures de M. Rigaud sont détestables; le gouvernement exige le remboursement d'un million et le ministre indigné rend M. de Méran responsable de tout. Il part pour Paris avec Jules et M. Rigaud. Toutes les démarches deviennent inutiles; M. de Méran totalement ruiné ne possède plus qu'un petit domaine de sa femme, auprès de Tarbes. M. Destouville a saisi ce moment pour s'emparer de son neveu, il veut lui donner l'état le plus brillant et le marier à une jeune personne immensément riche; telles sont les désolantes nouvelles données par M. de Méran, qui ordonne impérieusement à sa fille de renoncer à Jules pour jamais. Cependant Jules, au désespoir, est parti de Paris à la dérobée pour voir son Adèle une dernière fois: il arrive sur les aîles de l'amour; heureusement pour Adèle sa mère est là, elle ne quitte pas les jeunes gens un seul instant. — *O quelle soif j'avais d'un baiser!* écrit la brûlante Adèle à son amie. *Il m'a été impossible de le cueillir.* Quelle aimable pudeur! Pendant cette entrevue M. de Méran revient à l'improviste, on redoute sa sévérité. Jules reçoit l'ordre de s'évader, madame de Méran court au-devant de son mari et charge imprudemment Adèle de conduire son amant a la petite porte du parc: la jeune personne profite de l'occasion pour appaiser *sa soif*. Nous passons sous silence une scène qu'Adèle ne craint pas de peindre à son amie. Les tableaux de M. Pigault-Lebrun nous font peur. Pour la troisième fois elle est sauvée par la vertu de son amant qui

Digitized by Google

fait à-peu-près aussi à-propos que le fit jadis Joseph. En s'éloignant, Jules rencontre M. de Méran; explication, scène terrible, raccommodement, mais à condition que jamais Jules ne tentera de revoir Adèle, dont M. Destouville rejette absolument l'alliance. Cependant la terre d'Argentan est vendue, il faut l'abandonner, on se met en route tristement et bientôt la famille est établie à Velzac; Adèle pleure et soupire en secret, madame de Méran s'afflige avec elle, M. de Méran regrette plus que jamais ses titres, ses cordons, sa fortune.

Cependant Desaudrets n'est pas demeuré oisif; il s'est procuré les détails les plus précis sur les premières amours de Jules et d'Adèle; le traître révèle tout à M. d'Apremont, et bannit pour jamais de son cœur la confiance et le repos. Après la mort de madame de Courcelles, Desaudrets redouble d'efforts pour exciter la jalousie de M. d'Apremont, et l'exaspère à tel point, qu'il prive Adèle de sa liberté. Le moment paraît favorable : Desaudrets, fort de l'empire qu'il exerce sur son ami, renouvelle ses odieuses propositions, et menace Adèle des plus affreux malheurs, si elle ne cède à ses désirs. Tout paraît désespéré, lorsque le misérable est démasqué, chassé honteusement par d'Apremont, et remis entre les mains de la justice, comme prévenus de plusieurs crimes. M. d'Apremont, le meilleur et le plus généreux des hommes, paraît oublier tous ses sujets de plaintes, emmène sa femme à la campagne, lui prodigue les soins les plus tendres, et prévient ses moindres desirs. Ici l'auteur a le tort bien grave de nous représenter son héroïne uniquement occupée de Jules, toujours soupirant après *ses baisers*; et ses tableaux sont quelquefois d'un nu tout-à-fait révoltant. Comment ne s'aperçoit-il pas que dès lors elle cesse d'être intéressante?

A force d'intrigues, Desaudrets, sorti de prison, obtient un emploi de la plus haute importance dans le ministère de la police (la scène se passe au commencement de 1814); il parvient à faire arrêter M. d'Apremont, Jules et M. de Méran, comme coupables d'une conspiration. On devine à quel prix il met leur salut : la malheureuse Adèle est déshonorée. L'auteur, qui pouvait du moins ennoblir la victime, achève de l'avilir en prêtant de coupables motifs à son sacrifice. Elle a résisté quand son mari était seul menacé; elle s'immole dès qu'elle tremble pour les jours de son amant. Il faut lire dans le roman le détail des trames odieuses de Desaudrets; c'est un dédale où le lecteur se perd, où l'auteur lui-même s'embarrasse quelquefois; car

une foule d'événemens ne sont pas motivés. Hâtons-nous d'arriver au dénoûment. Le sacrifice d'Adèle devient inutile; M. d'Aprémont est fusillé. M. de Méran et Jules, destinés au même sort, échappent par miracle, et vont chercher un asile dans l'armée Russe, qui, déjà maîtresse de Meaux, se dispose à l'attaque de Paris. Adèle rejoint son père et son amant, qui, plus épris que jamais, lui offre son cœur et sa main. Adèle sent qu'elle n'est plus digne de lui, et veut l'éloigner d'elle en lui révélant sa honte et son malheur : Jules persiste. Alors Adèle emploie pour le vaincre deux moyens fort singuliers qui n'ont pas plus de succès. Toutefois elle met autant d'obstination dans ses refus que Jules dans ses instances. Celui-ci, désespéré, se mêle parmi les Russes et vole au combat Dangereusement blessé, il veut mourir époux d'Adèle : elle se rend. L'amour, comme on s'en doute, fait un miracle : Jules est sauvé. Cependant que devient l'infâme Desandrets? Il périt, frappé, mais un peu tard, par la justice divine. Si l'on est curieux de savoir comment, on l'apprendra dans le roman. Nous ne voulons pas priver le lecteur du seul plaisir qu'ils éprouveront en lisant les quatre volumes de M. Pigault-Lebrun.

Cet ouvrage, comme tous ceux de l'auteur, est plein d'invraisemblances, de répétitions, de longueurs et d'exagérations de toute espèce. On rencontre à chaque instant des caractères outrées, des atrocités d'autant plus odieuses, qu'elles sont inutiles, et des tableaux où les mœurs sont outragés avec la plus révoltante indécence. L'incorrection du style, souvent accompagné d'une extrême prétention, rend la lecture de cet ouvrage très-fatigante. Comment se fait-il qu'avec de l'esprit on fasse d'aussi mauvais romans? On en trouvera facilement la cause dans un défaut absolu de goût, et dans l'oubli de toutes les convenances. Si M. Pigault-Lebrun compose un nouveau roman, et qu'il persiste à suivre la mauvaise route qui paraît avoir tant de charmes pour lui, nous craignons qu'il ne soit pas possible de donner au public l'analyse même de son ouvrage.

Ici de nouveaux personnages paraissent sur la scène. M. d'Apremont, ancien colonnel de cavalerie, célibataire de cinquante ans, immensément riche, arrive dans son château, dont le parc superbe touche à la modeste habitation de M. de Méran; il vient passer deux mois dans sa terre avec sa nièce qu'il chérit tendrement, et un M. Desandrets, gentilhomme, qui après avoir servi sous ses or-

Digitized by Google

dres, ne l'a pas quitté depuis quinze ans et possède toute sa confiance. L'auteur s'est plû à créer dans la personne de Desaudrets un caractère épouvantable, fort heureusement l'original est extrêmement rare, supposé même qu'il existe. Il devient amoureux; non, il ne faut pas profaner ce mot, il veut à tout prix posséder Adèle; et dès ce moment ses infernales machinations commencent. Il instruit Adèle de l'union projetée de Jules et de mademoiselle d'Apremont. Adèle se désole, car mademoiselle d'Apremont est charmante; elle étudie son caractère dont elle découvre bientôt toute la perversité. Elle s'empresse de tout révéler à son amie et la conjure d'éclairer Jules sur le compte de la femme qu'on lui destine. Cependant Desaudrets suit son plan avec persévérance, il ose faire de honteuses propositions qu'Adèle rejette avec horreur; mais il a déjà combiné les moyens d'arriver à son but. Entraîné par ses insinuations perfides autant que par les charmes d'Adèle, M. d'Apremont demande sa main; on juge combien l'orgueil de M. de Méran est satisfait : il parle en maître; il parle en père; Adèle résiste à ses ordres, à ses prières, M. de Méran tombe dangereusement malade.

Quelque temps auparavant, mademoiselle d'Apremont avait quitté son oncle pour se rendre à Paris, et ce n'était pas sans dessein. Elle entoure Jules de tous les piéges de la séduction. Jules est prévenu; cependant il oublie un moment son Adèle, il succombe. Mademoiselle d'Apremont feint le désespoir, elle persuade à Jules qu'elle n'a cédé qu'à la plus violente passion; elle lui a sacrifié sa réputation; des signes certains vont bientôt dévoiler sa faiblesse, Jules seul peut lui sauver l'honneur. Jules ne sait pas composer avec le devoir, il épouse mademoiselle d'Apremont qu'il n'a jamais aimée véritablement et qu'il ne peut estimer. Cette nouvelle parvient à Velzac, Adèle désolée n'en persiste pas moins dans le refus d'accorder sa main à M. d'Apremont. La maladie de M. de Méran empire, il implore la pitié de sa fille dont la désobéissance le tuera. Adèle ne peut supporter cette affreuse idée, elle consent à tout, pourvu qu'il lui soit permis de révéler à M. d'Apremont l'état de son cœur : elle parle, mais sans nommer Jules; cette confidence ne produit aucun effet. M. d'Apremont l'aime avec idolâtrie, il espère que le temps affaiblira les impressions de l'enfance, il presse, il insiste; Adèle n'a plus de prétexte, elle se sacrifie aux vœux de son père mourant, dont l'ambition satisfaite rétablit bientôt la santé. Le généreux d'Apremont abandonne

Digitized by Google

son magnifique domaine à M. de Méran et part pour la capitale. Quel coup pour Adèle! Il faudra qu'elle revoie Jules, Jules l'époux d'une autre femme : elle le fait conjurer par son oncle de quitter Paris ; il le promet, mais un accident survenu à madame de Courcelles l'y retient malgré lui, il ne peut se dispenser de voir souvent l'oncle de sa femme. Bientôt Adèle acquiert la conviction que Jules est malheureux. Une aventure scandaleuse achève d'éclairer M. de Courcelles sur le caractère de sa femme; il trouve une correspondance qui ne lui laisse aucun doute sur son déshonneur, il apprend qu'avant de lui donner sa main mademoiselle d'Apremont avait trahi ses devoirs, l'enfant qu'elle porte dans son sein n'appartient pas à Jules, une scène effrayante succède à cette accablante découverte. Furieuse de se voir démasquée, madame de Courcelles expire dans les douleurs d'un accouchement prématuré. Son enfant la suit au tombeau.

ENTRETIENS SUR LES MŒURS.

DIALOGUE

ENTRE LE BARON DE COURVILLE et LE COMTE VOLGOWITZ.

LE COMTE.

Avouez, mon cher baron, que le hasard n'a jamais rapproché, par une suite d'événemens plus extraordinaires, deux hommes qu'il avait fait naître à sept ou huit cents lieues l'un de l'autre. Je n'avais guère plus de quinze ans lorsque je vins à Paris pour la première fois sous la conduite de mon gouverneur. Monsieur votre père, à qui j'étais recommandé, m'accueillit, me logea dans son hôtel, et nous nous liâmes avec toute la vivacité de nos âges, de nos goûts, de notre caractère. Nous nous perdîmes de vue pendant une trentaine d'années; au bout de ce temps, vous venez avec deux cent mille compagnons de voyage me faire une visite à Moscou. Je ne juge pas à propos de vous attendre;

vous vous installez par hasard sur les ruines de mon palais, où j'avais mis le feu par précaution, et dans lequel, dans toute autre occasion, j'aurais eu tant de plaisir à vous recevoir. Pour ne pas être en reste de politesse avec les Français, nous faisons la partie, trois ans après, de venir avec un million d'amis, savoir de vos nouvelles, et un billet de logement militaire m'assigne pour demeure ce même hôtel de Courville, où se trouve l'ami de ma première jeunesse. Vous n'admirez pas assez un enchaînement de circonstances qui a besoin d'être vrai pour être croyable.

LE BARON.

L'admiration est toujours un sentiment accompagné de plaisir; et n'en déplaise à votre excellence, j'en trouve si peu dans le dernier événement qui nous rassemble, que je voudrais avoir à lui offrir un gîte aussi incommode que celui qu'elle m'a offert à Moscou; ce qui ne m'empêche pas de trouver à vous revoir, sinon une compensation, du moins un adoucissement à mes chagrins.

LE COMTE.

Quelque patriote que l'on soit, mon ami, les désastres politiques ne doivent affliger qu'avec mesure; les nations ont du temps devant elles, et lorsqu'elles renferment, comme la vôtre, le germe indestructible de leur grandeur et de leur prospérité, il faut se consoler d'un grand revers, comme le propriétaire d'un excellent terrain se console d'une mauvaise récolte en songeant à la moisson prochaine.

LE BARON.

Le terrain est quelquefois tellement bouleversé par la tempête, qu'il perd toute sa fécondité.

LE COMTE.

La France n'en est pas là; et malgré les terribles

Digitized by Google

épreuves où elle a été mise, c'est encore, de tous les pays du monde, celui que j'aimerais le mieux habiter si j'étais libre de me choisir une patrie.

LE BARON.

Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

LE COMTE.

Non, je ne me pique pas de l'insolente politesse de vous faire les honneurs de chez vous; j'aime vos mœurs, vos usages, vos qualités, et jusqu'à vos défauts. L'homme est, de sa nature, un animal sociable ou *social*, comme dit Aristote; comment se fait-il que l'art de vivre en société ne soit connu qu'en France?

LE BARON.

C'est qu'ailleurs on se fait une affaire de la vie, et qu'ici on s'en fait un plaisir; vous conviendrez qu'il n'y a pas de quoi s'en vanter aujourd'hui.

LE COMTE.

Je suis très-indulgent pour les causes quand je suis content des effets; d'ailleurs ce vieux reproche de frivolité que j'entends faire aux Français depuis que je suis au monde est une de ces opinions traditionnelles qu'on adopte sans jamais s'en rendre compte, et qui n'en sont pas moins fausses, pour être généralement accréditées.

LE BARON.

Sur ce point je suis tout-à-fait de votre avis: ce n'est pas après vingt-cinq ans de révolution, qui n'ont corrigé personne, qu'il est permis de voir en nous une nation légère. Je connais une épithète qui nous conviendrait mieux; je ne m'en servirai pas, de peur qu'on n'abuse de mon aveu.

LE COMTE.

Les Français sont toujours les Athéniens de l'Europe.

Digitized by Google

LE BARON.

Sans doute, ils perdent en un jour les conquêtes qu'ils ont faites en vingt ans; ils aiment la liberté; ils encensent la tyrannie, ils élèvent des statues à des sophistes; ils font boire la ciguë aux philosophes; ils sont maîtres, ils sont esclaves; ils se moquent de Philippe qui renverse leurs murailles, et vont à la comédie le jour de la prise d'Athènes.

LE COMTE.

Je ne connais rien de plus difficile que de porter un jugement raisonnable sur le caractère politique d'une nation; on s'expose presque toujours à prononcer dans l'intérêt d'un parti; on ne se trompe pas en la jugeant sur ses mœurs, qui sont toujours l'expression de la société. Voilà l'objet de mon étude chez les Français; personne mieux que vous ne peut, sur ce point, hâter mon instruction.

LE BARON.

Vous savez observer; je n'aurai bientôt plus rien à vous apprendre, « car il est plus facile (comme le dit très bien Montesquieu) de s'instruire en un an des mœurs des Français qu'il ne l'est de s'instruire en quatre de celles de tout autre peuple d'Europe, parce que les uns se communiquent autant que les autres se communiquent peu. »

LE COMTE.

Je crois avoir déjà remarqué que le caractère distinctif du peuple français est la constance pour le changement.

LE BARON.

Il importe de distinguer dans ce pays les coutumes qui changent sans cesse, d'avec les mœurs qui sont invariables, et c'est pour avoir presque toujours confondu deux choses aussi distinctes qu'on s'est fait une idée si fausse de notre caractère na-

Digitized by Google

tional. Parcourez les annales de la monarchie, depuis son origine jusqu'à nos jours, et vous serez également frappé du changement continuel des modes et de l'immobilité des mœurs. Sous la toge gauloise, sous la saie des Sicambres, sous la casaque blasonnée de Philippe-Auguste, sous l'habit court de François Ier., sous l'habit à grandes basques de Louis XIV, enfin sous le frac étriqué que nous portons aujourd'hui, le Français d'un siècle ne ressemble extérieurement en rien aux Français du siècle précédent; mais examinez sa physionomie morale, les traits originaux en sont invariablement les mêmes; à toutes les époques de son histoire, vous retrouverez dans la nation française trois passions dominantes : l'*honneur*, dont elle créa le mot et la pensée, et qu'elle imagina pour suppléer aux vertus qui lui manquent ou pour ennoblir les qualités qu'elle possède. *L'influence des femmes* qui se fait sentir partout, jusque dans l'institution de la loi salique, dont l'exception même consacre la règle; enfin le sentiment de l'*égalité politique*, qu'il faut d'autant moins confondre avec le sentiment de la liberté, qu'il ne le suppose pas toujours et qu'il l'exclut même quelquefois.

LE COMTE.

J'entrevois quelque chose de vrai dans ces principes posés d'une manière un peu paradoxale, et je suis curieux de voir comment vous vous en tirerez à l'application.

LE BARON.

Par des observations et par des faits, seule démonstration que j'admette en morale, comme l'expérience est la seule que je reconnaisse en physique.

Après tant de siècles écoulés, on reconnaît encore aujourd'hui les traces de notre double origine

Digitized by Google

franque et gauloise. La nation conquérante, sans avoir adopté, comme les Tartares en Chine, les mœurs des vaincus, n'a pu leur faire prendre les siennes. Du mélange des deux peuples il en résulte une agrégation de caractère qui a cependant laissé à chacun ses qualités et ses défauts avec des nuances plus ou moins variées.

LE COMTE.

Il faut convenir que ces nuances ont bien peu d'analogie avec les couleurs primitives, si j'en juge par ce que je connais de vos mœurs et de vos habitudes modernes. Le Français de 1815 et le Français du huitième siècle ne me semblent pas avoir plus de ressemblance entre eux qu'il n'en existe entre la manière de combattre des temps chevaleresques et la tactique adoptée depuis l'invention de la poudre à canon.

LE BARON.

Prenez garde, vous confondez, comme je le remarquais tout à l'heure, la forme avec le ton, les usages avec les mœurs. Pour retrouver le caractère national, il faut le saisir à travers les modifications extérieures des lois nouvelles, de l'éducation, du progrès des sciences et des arts, des voyages, des relations commerciales, de l'introduction du luxe et de tout ce qui constitue la civilisation moderne. Dépouillez-le de ces accessoires qui lui sont étrangers, décomposez-le en quelque sorte à l'aide du prisme de l'observation, et vous le trouverez tel que je le dépeins ; mais comme rien n'est plus ennuyeux en général qu'un traité systématique, je me contenterai, dans le cours de nos entretiens sur les mœurs, de vous amener à convenir que leur origine touche au berceau de la monarchie.

Digitized by Google

LE MANNEQUIN DES MODES.

Lettre de M. Crépon à madame Pétrikoff, modiste à Saint-Pétersbourg.

Je profite, madame, de la commodité d'un colonel russe qui retourne à Saint-Pétersbourg, pour vous faire parvenir les deux mannequins des modes pour le mois d'octobre. Je me félicite des nouvelles relations qui vont s'établir entre nous ; et pour nous remettre au courant, je vais vous donner un aperçu de notre arriéré depuis le mois de mars dernier, où l'arrivée de l'usurpateur avait interrompu notre correspondance.

Nous nous attendions ici à une révolution dans les modes lors de l'entrée des alliés. Nos femmes, qui ne raffolaient que des modes anglaises quand il fallait des licences pour s'en procurer, n'en veulent plus depuis que les Anglais sont venus les apporter eux-mêmes.

Je vous engage à bien remarquer la coupe du collet de l'habit du mannequin n°. 1er. *Léger* m'a bien recommandé les dimensions ; il doit monter juste au degré où je l'ai fixé, et rendre par-là obligée la position du chapeau, qui se trouve presque horizontalement placé sur la tête. Le gilet est d'une étoffe de laine qui n'est pas belle, mais qui est à la mode ; on n'en trouve encore que chez *Ybert* ; chocolat et blanc et vert et blanc sont les rayures les plus en vogue ; la petite bordure en ruban noir est indispensable. Les pantalons en faveur sont les casimirs doubles, broché gris. Je ne vous donnerai pas de détails sur cette partie du costume, car elle nous arrive de chez vous ; on ne le connaît ici que sous le nom de *pantalon russe.* Nous avons aussi les *pantalons cosaques*, que quelques petits-maîtres portent le matin avec de grands éperons ; ils vont déjeûner chez Tortoni dans ce négligé demi militaire.

Le mannequin n°. 2, vous donne l'idée d'une femme en toilette du matin : vous aurez soin de remarquer les brodequins qui se lacent sur le côté, et le petit sautoir de cachemire, noué sur le côté gauche dans la ceinture avec la bourse et le charivari ; les chapeaux de velours noirs sont encore un peu précoces. Madame *Perronet* et madame *Doyen* se servent d'une paille noire brillante qui est d'un très-bon effet.

Digitized by Google

DES NOUVEAUX ÉTABLISSEMENS

FORMÉS A PARIS POUR L'ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE.

Mon dessein n'est point de revendiquer, en faveur de la France, l'invention du procédé d'éducation qui fixe en ce moment les regards du monde civilisé. On sait que ce mode d'enseignement inventé aux environs de Paris, en 1780, par le chevalier Paulet, appliqué ensuite en Angleterre par le vénérable abbé Gauthier à l'éducation des enfans de ses compatriotes bannis de leur pays, doit à deux Anglais, le docteur Bell et M. Lancastre, d'avoir été appliqué à de grandes masses d'individus, et d'être aujourd'hui répandu sur toute la surface du globe.

Les premiers avantages de cette méthode sont une économie d'argent telle, qu'en France l'instruction d'un enfant ne doit pas être évaluée à plus de trois à quatre francs par an; une économie de temps non moins importante, puisqu'au moyen des procédés que l'on emploie, les enfans apprennent, en moins de deux ans, à lire, à écrire et à calculer infiniment mieux qu'ils ne le faisaient en quatre ou cinq ans suivant les anciennes pratiques; mais si ces premiers résultats sont d'un grand prix, parce qu'ils assurent les succès de ce nouveau mode d'instruction, et permettent de l'étendre aux classes d'individus les plus pauvres, il est encore d'autres fruits de cette méthode d'enseignement, si précieux, si désirables, qu'il suffira de les faire connaître pour exciter tous les amis de leur pays à favoriser des établissemens qui doivent être des écoles de morale et de prospérité publique.

Voici les bases de cette double économie : 1°. un seul maître dirige une classe qui peut être de mille enfans; 2°. on n'emploie pas de livres qu'il faut dans les écoles ordinaires, renouveler si souvent; 3°. les plumes et le papier ne sont nécessaires qu'aux élèves avancés. Quant à la rapidité des progrès, elle résulte, 1°. de ce que l'attention des élèves est captivée pendant tout le temps de leurs classes; 2°. de ce que l'enfant qui dit mieux, prenant aussitôt la place de celui qui dit moins bien, il s'établit entre eux une émulation extrême; 3°. de ce que ceux qui apprennent rapidement ne sont point arrêtés dans leurs progrès par ceux qui restent en arrière; 4°. sans doute aussi de ce que les enfans se servant mutuellement de répétiteurs, ils

Digitized by Google

connaissent mieux des difficultés qu'ils viennent de surmonter et savent mieux les aplanir pour les autres.

Pour faire sentir les résultats moraux de ce genre d'institution, je vais en exposer le mécanisme.

Le mécanisme employé pour le calcul est à peu près le même que celui qui vient d'être indiqué pour la lecture. Que l'on se demande maintenant quel peut être sur des enfans l'effet d'une longue habitude de cet ordre et de cette régularité de conduite, de cette pratique d'une justice distributive si prompte dans ses effets, si claire dans ses avantages; on sentira que c'est de les former à l'exercice de tous leurs devoirs, de les leur faire aimer parce qu'ils en apprécient les avantages, de leur apprendre enfin à employer honorablement les connaissances qu'ils acquièrent; et tel est effectivement le résultat qu'on a obtenu de cette méthode partout où elle est en vigueur. En Angleterre, sur plus de cent mille enfans ainsi élevés, aucun n'a jamais été repris en justice, ni traduit devant les tribunaux, comme on en voyait sans cesse autrefois. Dans le comté de Westmoreland, où, par des souscriptions particulières, les enfans pauvres reçoivent depuis long-temps une éducation soignée, on n'a pas vu, depuis trente-six ans, une seule exécution. Dans les assises qui ont lieu une fois par an dans ce comté, il est arrivé qu'on n'a pas trouvé un seul individu mis en prison durant toute l'année; il en fut ainsi en 1805.

En Ecosse, il y avait en 1696, dit un ancien écrivain, deux cent mille individus mendians de porte en porte, vivant pour la plupart sans lois, sans religion, sans morale, souvent coupables de vols et de meurtres; hommes et femmes toujours ivres, blasphémant, jurant et se battant. A cette époque, des écoles furent établies dans chaque paroisse, et des fonds furent faits pour le paiement des maîtres; il en résulte qu'aujourd'hui ce pays est celui de l'Europe où il se commet le moins de crimes, en raison de la population, et cela même dans une disproportion fort extraordinaire avec l'Angleterre et l'Irlande, la proportion des hommes arrêtés comme prévenus de crime étant d'un sur vingt mille, tandis qu'elle est en Irlande d'un sur quinze cents, et dans le comté de Midlesex, d'un sur neuf cents.

Hâtons-nous donc de répandre parmi nous ces précieuses semences de vertu; la France, sous ce rapport, est en arrière de toutes les autres contrées de l'Europe, et notre peuple ne doit qu'à son intelligence naturelle de n'être

Digitized by Google

resté au-dessous d'aucun autre peuple; mais il faut donner un but à cette activité toujours prête à conduire aux excès, et que tant d'événemens n'ont fait qu'accroître, n'oublions pas qu'il n'est point de bonheur pour une nation sans morale publique, et que la morale est soumise à des règles qu'il faut apprendre par l'étude et par la pratique.

Dans une grande salle carrée sont placés parallèlement des bancs en nombre proportionné à celui des élèves; le maître, assis à une extrémité sur un siége élevé, voit tout d'un coup-d'œil, et n'a guère qu'une inspection muette à exercer; car, à proprement parler, ce n'est pas lui qui enseigne, il ne fait que surveiller l'enseignement.

Tous les enfans sont partagés en huit divisions ou classes, à la tête desquelles se trouve un *moniteur* pris dans la classe au-dessus; les fonctions de ce moniteur sont, au signal qui en est donné par un moniteur général (fonction supérieure décernée à l'élève le plus distingué), de dicter à sa division l'exemple que lui présente un tableau suspendu en évidence à un poteau; chacun alors écrit avec un crayon sur une ardoise ce qui est dicté, et aussitôt place son ardoise devant lui, de manière que le moniteur, en passant rapidement devant la classe, peut juger du travail et corriger ce qui se trouve défectueux. Cet exercice si simple et si facile, est répété autant de fois qu'on le juge nécessaire. La première classe composée de commençans, forme ses lettres avec le doigt sur le sable, et le moniteur, après son inspection, efface le tout au moyen d'un rabot qui aplanit le sable et permet de recommencer; les autres effacent les caractères tracés sur leurs ardoises avec un petit linge, et souvent, pour plus de facilité, avec la manche de leur habit.

Pour la lecture, toute la classe sort de son banc et se range en demi-cercle devant un tableau placé contre le mur. Le moniteur, une baguette à la main, indique la lettre, le mot ou la phrase qu'il faut lire; l'élève qui hésite ou se trompe est repris à l'instant par celui qui suit, et celui-ci sur-le-champ prend sa place; il faut avoir été témoin de ces exercices pour se faire une idée de l'attention qu'y mettent les enfans, de la sagacité avec laquelle ils surmontent les difficultés, et de l'attrait que leur inspire pour l'étude une émulation tout innocente et qui ne peut prendre un caractère odieux. Toute l'école lit à la fois; le bourdonnement qui en résulte n'interrompt personne; le mouvement continuel qui s'établit dans chaque division

Digitized by Google

n'apporte aucun trouble, parce qu'il est réglé; il empêche d'ailleurs l'enfant de se fatiguer par une attention trop soutenue; et comme il est toujours par son but un honneur ou une déchéance, il devient un stimulant toujours nouveau; l'enfant qui a constamment occupé la première place, porte à son cou un signe honorable et à la fin de la semaine c'est parmi ceux qui ont été le plus souvent jugés dignes de cette distinction, que sont choisis les moniteurs.

Une société nombreuse s'est formée à Paris pour l'établissement et la propagation de ces méthodes d'enseignement. Chaque membre s'est imposé à une souscription de 20 fr. au moins, destinés à fonder des écoles. Cette société compte déjà dans son sein beaucoup d'hommes recommandables par leurs vertus, leur zèle et leurs lumières; elle invite tous les amis de l'humanité à s'unir à elle (1). Plusieurs écoles en activité dans la capitale attestent l'efficacité de ses travaux, et la généreuse coopération qu'elle a trouvée, soit dans le gouvernement, soit dans les premiers magistrats de la ville. On peut en voir de beaux exemples, notamment dans les deux écoles qui existent dans l'église de l'ancien collége de Lisieux, rue Saint-Jean de Beauvais, et dans celle de Saint Ambroise, quartier de Popincourt.

La société, pour étendre les avantages de son institution, a entrepris de publier un *Journal d'Education*, qui paraît tous les mois par cahiers de quatre feuilles d'impression in-8°. Le prix de l'abonnement au Journal d'éducation est de 20 fr. par an, à Paris, chez L. Colas, imprimeur-libraire de la société, rue du Petit Bourbon Saint-Sulpice, en face de la rue Garancière.

QUESTIONS.

Pourquoi les hommes suivent-ils, pour arriver au bonheur, tant de fausses routes qui les égarent, puisqu'ils savent presque tous qu'il n'existe qu'un seul chemin qui y conduise?

La philosophie, comme la religion, leur ap-

(1) Pour faire partie de la société, il suffit d'y être présenté par un de ses membres; le bureau est rue du Bac, n°. 34.

TIMBRE ROYAL 5 C. SEINE

Digitized by Google

prennent qu'on ne peut être heureux que par la vertu qu'ils repoussent; par la modération, ils la dédaignent; par la justice, ils la craignent; par l'amour du prochain, et ils n esongent qu'à se détruire.

Aucun ne nie la vérité des principes, personne ne les suit. Cette inconséquence ne vient-elle pas du peu d'accord qui existe entre les paroles et les pensées? et d'Alembert n'avait-il pas trouvé le mot de cette énigme lorsqu'il disait : Que si le genre humain était livré à des discordes éternelles, c'était faute de bonnes définitions.

En effet, si les hommes convenaient tous d'une juste définition des mots ame, liberté, justice, honneur, devoirs, droits et bonheur, ils auraient détruit la plupart des causes qui les divisent et qui les égarent. Mais ce grammairien pacificateur n'a pas encore existé, et en l'attendant, on disputera, on pillera, et on s'égorgera long-temps.

Pourquoi l'honneur varie-t-il selon les temps, les pays, et les formes de gouvernement? ne serait-ce pas plutôt un sentiment qu'un principe? et ne pourrait-on pas dire qu'il est à la vertu ce que l'équité est à la justice. Mais on ne s'accorde jamais, et nulle part, sur le vrai sens des mots vertu et justice; comment s'accorderait-on davantage sur l'honneur?

La vertu du chrétien abhorre la vengeance, la vertu du guerrier ne peut supporter l'outrage. L'honneur de l'un est de rendre le bien pour le mal; l'honneur de l'autre consiste à tuer son ami pour un mot.

Dans certains pays, on manque à l'honneur si l'on ne paye pas en vingt-quatre heures à un escroc une dette contractée au jeu; et sans manquer à l'honneur on peut faire languir pendant vingt ans d'honnêtes créanciers.

Digitized by Google

Comment entendre dans ce même pays l'honneur des femmes, qui consiste à ne pas violer leur foi, et celui des hommes qui mettent leur gloire à enlever l'honneur des femmes?

Pourquoi un homme est-il perdu d'honneur en manquant à un rendez-vous sur le pré, tandis qu'il peut, sans ternir cet honneur, manquer au serment qu'il a fait à l'autel?

Comment l'esprit de parti permettrait-il de s'accorder sur le véritable honneur?

Tout est juste pour servir la bonne cause, dit chaque parti.

L'ami de la liberté pense que l'honneur lui ordonne de tout sacrifier, biens, repos et vie, pour assurer l'indépendance de son pays et le défendre de l'influence et des armes de l'étranger; son adversaire trouve que l'honneur lui permet de combattre même avec l'étranger pour la cause sacrée qu'il défend, et qu'il croit inséparable de celle de son pays.

Comment terminer ces contradictions déplorables? en plaignant les hommes, en les éclairant, et en les amenant à la tolérance par la connaissance de leurs erreurs mutuelles.

Tout le monde convient qu'il faut renoncer au bonheur, si on ne sait pas mettre de la modération dans ses désirs; mais comment entendre cette modération?

Le nécessaire et le superflu sont des mots relatifs et que chacun traduit suivant ses goûts et sa position.

Le superflu d'un grand, d'un prince, au quinzième siècle, n'est que le nécessaire pour un bourgeois de nos jours.

Pourquoi les voleurs de grands chemins sont-ils si peu nombreux dans tous les pays civilisés? C'est qu'on les punit et qu'on les méprise.

Digitized by Google

Pourquoi dans l'histoire des hommes chargés de gouverner les peuples trouve-t-on tant de conquérans? C'est qu'ils sont encensés et presque adorés par leurs victimes, et couronnés de fleurs immortelles par les historiens. Comment résister au double attrait de la puissance pendant sa vie, et de la célébrité après sa mort?

Les peuples sont presque toujours coupables des maux qu'ils souffrent, et comme les sauvages ils divinisent ce qu'ils craignent; ils dédaignent la vertu pacifique qui ferait leur bonheur, et ils encensent le luxe qui les ruine, la puissance qui les écrase, et le génie guerrier qui les détruit.

Pourquoi les courtisans et les gens de lettres disent-ils sans cesse du mal les uns des autres? Ne serait-ce pas par vanité?

Les uns ne peuvent supporter la supériorité du rang, et les autres celle de l'esprit. La plupart devraient se rendre plus de justice, car ils usent des mêmes moyens; et pour s'avancer les uns sur le Parnasse, et les autres à la cour, ils ne cessent de flatter leurs protecteurs et de déchirer leurs rivaux.

Pourquoi les femmes sont elles si passionnées dans les querelles de parti? C'est parce qu'elles n'entendent rien aux systèmes, aux institutions, et qu'elles n'y voient que des hommes.

Pourquoi, depuis vingt-cinq ans, les Français n'ont-ils jamais été libres? Ne serait-ce pas parce qu'ils ont plus de vanité que de fierté, et qu'ils ont mieux défendu l'égalité que la liberté?

Le vicomte de S.... disait: Voulez-vous savoir ce que c'est qu'une révolution? l'explication se trouve dans ce peu de mots : *Otezvous de là que je m'y mette*. Il avait raison.

Pourquoi dispute-t-on? est-ce pour savoir

Digitized by Google

comment on sera gouverné? non; mais pour décider qui gouvernera.

Comment empêcher la décadence de nos théâtres? L'illusion cause seule le plaisir qu'on y cherche, et les journalistes travaillent chaque jour à détruire cette illusion par leurs éternelles dissertations sur toutes les pièces anciennes et modernes.

Le jeune homme qui a lu leurs feuilles va le soir à la comédie; il ne voit pas le lieu de la scène, mais l'ouvrage du décorateur; il ne regarde plus le personnage, mais l'acteur qu'on a le matin flatté ou critiqué; ce n'est pas le langage de la passion qu'il écoute, c'est la déclamation qu'il juge.

Quels ressorts voulez-vous qu'un auteur emploie pour faire verser des larmes, ou pour surprendre un sourire à des spectateurs si froids et si dépouillés d'illusion?

Un marchand d'esclaves inspirerait-il à un pacha de vives émotions, s'il lui faisait présenter par un chirurgien la description anatomique des beautés qu'il doit offrir à ses regards?

Pourquoi vous étonnez-vous du succès des mélodrames? Vos feuilletons les dédaignent, ils échappent à votre scalpel, et le peuple qui y accourt ne lit pas de journaux, et sait encore pleurer et rire, parce qu'on lui laisse ses illusions.

Pourquoi partagerait-on les craintes des alarmistes?

En France on ne doit désespérer de rien, le passé nous répond de l'avenir.

Nous avons vu ce beau royaume envahi par les Sarrasins, conquis par les Anglais, déchiré par les discordes civiles, presque détruit par les guerres de religion.

La France s'est relevée de toutes ses chutes, et a réparé en peu de temps toutes les pertes causées ou

Digitized by Google

par ses propres fureurs, ou par celles de ses ennemis.

"Le peuple Français, disait Voltaire, ressemble aux abeilles; on leur prend leur miel et leur cire, et le moment d'après elles travaillent à en faire d'autres.

Pourquoi la France se tirera-t-elle de la détresse où elle se trouve? Parce que la nation est active, industrieuse, souvent réduite aux extrémités depuis qu'elle existe; elle s'est pourtant soutenue quelques efforts qu'on ait faits pour l'écraser.

Elle se relevera tant qu'elle conservera ses lumières et son activité. La flamme et le fer la blessent, mais ne peuvent la détruire. Tant qu'elle verra clair, elle marchera.

Pourquoi la sottise ne serait-elle pas intolérante? Elle ne voit les choses que de profil; ce qui surprend, c'est de rencontrer des gens d'esprit intolérans, eux qui voyent toutes les faces d'un objet.

Pourquoi juge-t-on si mal les actions d'autrui? c'est qu'on regarde de sa place, au lieu de se mettre à la place de la personne qu'on juge.

Que de gens ne blâmeraient pas ce qu'ils voient faire, s'ils voulaient se rappeler quelquefois ce qu'ils ont fait!

Pourquoi l'homme méfiant est-il rarement bon et honnête? c'est qu'on ne prête aux autres que ce qu'on possède; on imagine trouver dans leur cœur ce qui se passe dans le sien.

Celui qui prévoit si facilement les crimes ne serait peut-être pas fort loin d'en commettre.

Peu de chicaneurs croient à la franchise, peu de femmes galantes à la sagesse, peu de tyrans à la vertu.

Voulez-vous savoir les qualités qui manquent à un homme? Examinez celles dont il se vante.

Si on suivait la sage maxime du duc de Penthièvre,

Digitized by Google

on ne disputerait pas tant sur les questions qui ont le plus divisé les esprits dans ce siècle. Ce bon prince disait qu'il faudrait sans cesse parler aux rois des droits des peuples, et aux peuples des droits des rois. Ce serait le seul moyen de rendre les sujets soumis et les rois populaires.

EXTRAITS D'UN PORTEFEUILLE. N°. 2.

Ce fragment, dont l'objet ne nous paraît pas d'une importance aussi haute que celui de l'article publié dans notre dernier numéro, n'est cependant pas sans utilité. Toute personne appelée à influer dans le choix des prénoms qu'un enfant doit recevoir en naissant fera bien de le lire et de le méditer. Il contient plus d'une réflexion judicieuse, dont la justesse ne peut échapper aux pères et aux mères, aux parrains et aux marraines, et qui obtiendront sûrement l'approbation des fonctionnaires sacrés et profanes qui rédigent les extraits de baptême ou minutent les registres de l'état civil.

(*Note du prote.*)

DES PRÉNOMS ET NOMS DE BAPTÊME.

PROLOGUE (1).

Le mari avait eu avec sa femme, à ce sujet, une conversation aussi animée que longue; il s'était retiré assez tard dans son appartement, et couché, il avait rêvé probablement à l'objet auquel il avait pensé de bout, car tout en s'habillant, il s'entretenait encore avec lui-même en ces termes :

MONOLOGUE.

Madame a raison, elle est dans son neuvième mois, il n'y a pas de temps à perdre; il faut s'occuper de trouver un nom à cet enfant. En cédant à ma femme le droit de le nommer si c'est une fille, je me suis réservé celui de le nommer si c'est un garçon. Songeons-y donc sérieusement : le choix d'un nom ne doit pas se faire légèrement, et c'est un vrai

---

(1) Les titres donnés aux diverses parties de ce fragment, prouvent que l'auteur a adopté les divisions employées par l'illustre auteur du *Génie du Christianisme* dans l'*Episode d'Atala*.

tort aux parens que de s'en rapporter, à ce sujet, au hasard, qui semble prendre plaisir à perpétuer de génération en génération les noms les plus ignobles. L'usage veut que les nouveau-nés reçoivent sur les fonds baptismaux le nom de leurs parrains; de là le mal: car, si, sous le règne de Dagobert, où le nom de Childebrand était en honneur, un Childebrand a eu un filleul, il n'y a pas de motif pour que ce nom, aussi insignifiant que mal sonnant, n'ait été transmis de filleul en filleul, depuis Dagobert jusqu'à nous. C'est ainsi que je m'appelle Blaise, du nom de l'intime ami de mon père, lequel aussi avait eu pour parrain un intime ami du sien; mais au moins n'ai-je pas eu le tort de faire passer à qui que ce soit un nom semblable. Je respecte fort la mémoire du digne homme de qui je le tiens; mais ce respect ne peut pas, de la personne, s'étendre au nom. Laissons le peuple tenir à un vieil usage qui conserve encore dans les villages, et même dans certains quartiers de Paris, les noms les moins nobles du calendrier, et ayons le courage de nous y soustraire, les vieux usages ne sont souvent que de vieux ridicules: de même que ce n'est pas manquer au respect dû à la mémoire de ses pères, que de préférer à leur vieille friperie les habits de la nouvelle mode; de même on peut, sans les offenser, se faire de nouvelles mœurs en tout ce qui est variable de sa nature. Or, la probité exceptée, je ne sache rien dans les mœurs qui ne soit sujet à être modifié. Quelques familles ont déjà secoué le vieux préjugé; je veux opérer cette révolution dans la mienne. Le receveur-général, qui est notre meilleur ami, non pas parce que je l'aime plus qu'un autre, mais parce qu'il nous aime plus que personne; le receveur-général veut nommer notre enfant, et a déjà promis à ma femme une magnifique corbeille. Soit, mais je ne consens à le prendre pour compère qu'à condition qu'il donnera à mon fils des noms de mon choix, car les siens à lui ne me conviennent pas du tout. Il se nomme Jean-François, comme feu M. de La Harpe. Ne serait-ce pas un beau cadeau à faire à mon fils, que de lui donner des noms dont un brave homme ne peut pas signer les initiales.

LE RÉCIT.

Tel est à-peu-près le monologue que Monsieur... débitait en s'habillant; monologue qui n'en est pas un, si l'on veut, puisqu'il était souvent entremêlé des oui que les grandes vérités dont il se compose arrachaient à la ser-

Digitized by Google

vante, qui occupait la scène avec Monsieur, et l'assistait dans sa toilette; mais monologue parfait, à mon sens, puisqu'il n'y a dialogue qu'entre gens qui se répondent, et que les oui de la servante n'étaient intercallés dans le discours de Monsieur que comme des virgules qui se placent dans nos phrases pour y marquer les repos, sans en interrompre le sens.

Ce n'est, au reste, qu'avec timidité que je hasarde cette théorie, moi, qui n'ai point mission pour écrire ou parler sur les matières dramatiques. Je sais qu'on peut opposer des opinious d'un grand poids à mon opinion; je sais qu'une des personnes les plus célèbres de notre âge n'a jamais donné aux monologues qu'elle débite avec tant d'éclat et de facilité devant un ou plusieurs témoins, dont pas un n'est interlocuteur, que le nom de conversations. Quoi qu'il en soit, ma remarque subsiste, et j'ai cru devoir la publier à telle fin que de raison. Mais terminons cette digression, et reprenons le fil de notre narration.

Monsieur, après s'être habillé, résolut d'aller consulter un de ses amis sur le choix du nom de son futur héritier. Cet ami, qui était membre de la troisième classe de l'Institut, et savant, par conséquent, ne manquait cependant ni d'esprit ni de sens. M... eut avec lui la conversation suivante:

DIALOGUE.

L'IRRÉSOLU, LE SAVANT.

L'IRRÉSOLU.

..... Et d'après toutes ces considérations, je suis, Monsieur, dans une grande perplexité.

LE SAVANT.

Expliquez-vous, de grâce, un peu plus clairement, car il me semble que vous savez mieux ce que vous ne voulez-pas que ce que vous voulez.

L'IRRÉSOLU.

Il faut un prénom, un nom de baptême à mon fils, il ne peut s'en passer.

LE SAVANT.

Cet usage est presque aussi ancien que la société. Les prénoms ont été nécessaires dès qu'il y a eu deux hommes du même nom. Ils ont été inventés pour distinguer le fils d'avec le père, le frère d'avec le frère, chez les nations où les noms étaient héréditaires, comme chez les Romains. Les prénoms ou *postnoms* (car, chez les Romains, le nom

distinctif se mettait tantôt avant, tantôt après le nom patronymique) tiraient leur étymologie, soit de l'heure, du jour ou du mois de l'année dans lequel l'individu était né, comme *Lucius*, qui indique l'heure du lever du soleil; *Junius*, qui indique l'époque du mois de juin; soit de quelque qualité, et même de quelque défaut particulier, comme le nom de *Brutus*, qui rappelle la folie feinte du libérateur de Rome; et le nom de *Cunctator*, qui distingue entre tous les Fabius celui dont la sage lenteur mit un terme aux progrès d'Annibal. Consultez là-dessus Denys d'Halicarnasse, Athénée, Dion Cassius, tous les auteurs enfin qui ont écrit sur les mœurs romaines, et vous aurez mille preuves pour une de la vérité de ce que j'avance. Vous y verrez aussi qu'un nom une fois illustré par un grand homme a été souvent adopté depuis par d'autres hommes qui désiraient se mettre pour ainsi dire sous la protection de la mémoire du héros. Ainsi, à commencer par Auguste, tous les empereurs ont ajouté à leur nom propre celui de César, quoiqu'ils ne fussent pas de la famille des Jules; ainsi, le nom d'*Antonin* fut adopté par plusieurs successeurs de ce grand prince, et particulièrement par Caracalla et Héliogabale, qui ne lui tenaient ni par les liens du sang, ni par celui de l'adoption. Or, si vous faites attention que les empereurs, après leur mort, recevaient solennellement par l'apothéose le titre de *Divus*, qui équivaut à celui de *Saint*, vous en conclurez que l'usage chrétien, de mettre les enfans sous la protection d'un bienheureux, n'est, comme beaucoup d'autres, que la continuation d'un usage païen, et que...

L'IGNORANT.

C'est en conséquence de cet usage, dont je ne connaissais pas l'origine, que je veux donner un nom de baptême à mon fils; mais je ne veux pas de ces noms vulgaires, de ces noms qui ne signifient rien. A cette époque, où tout homme peut aspirer à tout, je veux que mon fils se distingue. Trouvez-moi donc pour lui un nom qui, toutes les fois qu'il sera prononcé, lui indique, lui rappelle les grandes espérances que je fonde déjà sur lui.

LE SAVANT.

J'ai plus d'un moyen de vous satisfaire, et puis à votre gré choisir ce nom dans la fable, dans l'histoire ou dans le calendrier.

L'IGNORANT.

Un nom de baptême dans la fable! y pensez-vous?

Digitized by Google

LE SAVANT.

D'autres y ont pensé avant moi ; il y a long-temps qu'on a fouillé à cette source. Des parens très-chrétiens, à qui les noms de l'Olympe ont paru plus sonores que ceux du paradis, n'ont pas hésité à donner à leurs enfans, pour patrons, des habitans du ciel, dont les miracles sont moins célébrés dans la légende, que dans les métamorphoses d'Ovide ou dans l'*Appendix* du père Jouvency. Appelez à votre gré votre fils Hector, Hippolyte, Achille et même Hercule, et vous ne ferez rien qui ne soit justifié par des exemples très-édifiants. Pour peu que vous ayez lu l'histoire, ou la gazette qui, au fait, est aussi de l'histoire, vous ne devez pas ignorer que ce nom d'Hercule, qui en vaut bien un autre, a été porté par plus d'un prince chrétien, par des cardinaux même, et qu'il y a encore aujourd'hui des Hercules jusque dans le sacré collége. (Hercule Gonzalvi.) Vous pourrez d'ailleurs y joindre le nom de saint. Il y a trente ans c'était assez de mode.

L'IRRÉSOLU.

J'appellerais mon fils M. de Saint-Achille, ou M. de Saint-Hercule. Allons, c'est une plaisanterie, et je serais le premier à me moquer de moi-même. Laissons là votre mythologie et cherchons un beau nom dans l'histoire.

LE SAVANT.

Il vous suffira, pour en trouver un, d'ouvrir le premier volume venu de l'histoire grecque ou romaine; mais si vous m'en croyez, vous n'irez pas fouiller à cette source.

L'IRRÉSOLU.

Et pourquoi, s'il vous plait?

LE SAVANT.

C'est que ces deux nations n'ayant pas été moins célèbres par leurs dissensions civiles que par la guerre, il est peu de leurs héros qui ne figurent dans l'histoire sous ces deux rapports, et dont le nom ne se rattache à quelque souvenir politique. Or, un nom de cette nature pourrait un jour jeter votre fils dans quelque embarras. Les opinions ont été d'une grande inconstance dans notre pauvre patrie.

L'IRRÉSOLU.

Vous pouvez avoir raison; il ne faut pas exposer mon fils à être débaptisé. Laissons donc aussi les noms d'histoire.

LE SAVANT.

Revenons, si vous m'en croyez, au calendrier.

Digitized by Google

L'Irrésolu.

Soit; mais choisissons-y de préférence des noms significatifs, des noms qui, tirés du latin, de l'hébreu ou du grec, désignent de grandes qualités, ou de grandes actions ou même de grandes dignités. Ces noms-là doivent être bien beaux!

Le Savant.

Vous allez en juger. Les plus beaux noms que je connaisse sont ceux de Bazile, de Nicodéme et sur-tout de Pancrasse.

L'Irrésolu.

Dieu puissant! vous appelez cela de beaux noms!

Le Savant.

Consultez le jardin des racines grecques, et vous y verrez que Basile, signifie *roi*, que Nicodème veut dire *vainqueur des peuples*, et qu'enfin le nom de Pancrasse composé de ΠΑΝ, *universel*, et de ΚΡΑΤΟΣ, *pouvoir*, convient parfaitement à l'homme appelé à exercer l'autorité la plus absolue.

L'Irrésolu.

En français, c'est tout autre chose. Un Basile, un Nicolas, un Nicodème, ne serait pour nous qu'un niais; et quant au pouvoir que l'on pourrait supposer attaché au nom de Pancrasse, ce ne pourrait être, tout au plus, que celui d'un père gardien chez les capucins. Je vous remercie, au reste, de toutes ces explications; elles me prouvent qu'il y a des inconvéniens dans tous les partis entre lesquels j'ai voulu choisir, et que le plus sage est de laisser prendre à mon fils le nom de son parrain.

Le Savant.

C'est mon avis.

L'Irrésolu.

Bien dit. Je cours, de ce pas, raisonner, dans ce sens, avec ma femme.

LE DRAME.

Pendant que monsieur consultait de son côté, madame réfléchissait du sien aussi profondément qu'il est donné à une femme de le faire. Il y avait sujet; car, tout considéré, il est possible qu'on ne soit pas dans la nécessité de désigner un homme par son prénom, tandis qu'il est difficile de désigner autrement une fille dans son premier âge.

Digitized by Google

DÉNOUEMENT.

Quand Monsieur rentra chez Madame, cette excellente mère de famille, sans trop s'occuper de ce que son mari avait fait dans ses courses, s'empressa de lui prouver qu'elle n'avait pas perdu son temps à la maison. J'ai consulté, lui dit-elle, indépendamment de ma mémoire et de la Bibliothèque des Romans, trois femmes qui ont beaucoup d'esprit, puisqu'elles ont travaillé pour des journaux, et que leurs articles passent pour être faits par des hommes. Après avoir bien discuté, bien comparé, nous n'avons pas pu accorder de préférence exclusive à un nom seul; mais dans le grand nombre de ceux qui ont été passés en revue, nous en avons réservé une douzaine parmi lesquels je veux choisir avec vous celui qui sera définitivement porté par ma fille. Les voici : Céleste, Diane, Malvina, Simplicie, Virginie, Atala...

Ma bonne amie, dit affectueusement le mari, en interrompant la litanie que sa femme débitait avec une extrême volubilité, si tu m'en crois nous en resterons là. Je quitte un homme de sens qui m'a fait, au sujet des noms à donner à mon fils, des observations très-applicables à ceux que tu me proposes pour ta fille. Ne lui donnons, de grâce, aucun de ces noms. Pour soutenir le nom de Céleste, aura-t-elle la beauté des anges? Le nom de Diane à déjà figuré si singulièrement dans la chronique scandaleuse, à plusieurs époques, qu'il équivaut à un sobriquet; quant à ceux de Malvina, de Simplicie, c'est par leur extrême simplicité même que je les trouve à prétention. Dailleurs, s'il faut tout dire, je n'aime pas ces noms empruntés soit au théâtre, soit aux romans; et je pense qu'une considération qui t'est peut-être échappée, te ferait partager aisément ma répugnance. Ces noms là, choisis sous l'influence de la mode et imposés dans le moment de l'enthousiasme produit par l'ouvrage auquel on les emprunte, sont une espèce d'extrait de baptême qui finit par divulguer fort mal à propos un secret qui devient d'autant plus cher aux femmes qu'elles s'éloignent plus de la jeunesse, le seul secret qu'elles sachent communément garder, celui de leur âge; et tu vas me concevoir. Nomme-t-on une Julie? mon attention se porte sur-le-champ à l'époque où Rousseau publia son *Héloïse*, et j'en conclus que la dame porte un peu plus de cinquante ans. Les Sophies qui datent de la publication de l'*Emile*, ont quelques années de moins, mais ne doivent pas être de la première jeunesse;

Digitized by Google

les Malvina commencent à approcher de trente ans; les Virginies ne sont pas éloignées de vingt-cinq. Mais parlez-moi des Atala! Voilà un nom jeune, un nom qui ne compromet pas encore la femme qui le porte, un nom qui n'a pas encore appartenu à qui que ce soit qui ait parlé raison. Renonçons donc et à ces noms indiscrets qui révèlent ce que la toilette s'efforce de cacher, comme à ces noms prétentieux qui commencent par être des flatteries et finissent par être des injures, et appelons ta fille du nom de sa marraine ou du tien.

MORALITÉ.

Madame se rendit aux observations de son mari, comme Monsieur s'était rendu aux observations du savant. Il avait dix fois raison ce savant, quand il disait que ce n'est pas au nom à faire valoir l'homme, mais à l'homme à faire valoir le nom. Le nom que porte le héros de ce petit drame, le nom de Blaise par exemple, n'est pas le plus héroïque de ceux qu'un galant homme puisse recevoir. Il ne messiérait ni à un poltron, ni à un imbécile; mais qui diable pensera à un imbécile ou à un poltron, quand à la suite de ce nom de Blaise on nommera Pascal ou Montluc?

NOUVELLES DES SCIENCES ET DES ARTS.

MM. Chérubini et Spontini ont reçu leur diplôme de membre de l'Académie royale de Musique de Suède.

—L'*Observateur autrichien* du 15 octobre, annonce la fin tragique du célèbre voyageur M. de Seetzen, il est mort sur la route de Makha à Sana, en Arabie, par l'effet d'un breuvage empoisonné, que l'iman de Sana, dit-on, lui aurait fait prendre. Il avait eu l'imprudence de transporter dans cette dernière ville toutes les richesses botaniques et littéraires qu'il avait recueillies et qui suffisaient à la charge de dix-sept chameaux. Collections, manuscrits, tout est perdu.

— Le gouvernement autrichien a établi des chaires de langue et de littérature allemande, dans l'université de Padoue et dans les colléges de Venise, Trévise, Udine, Vicence et Vérone.

— On remarque dans le jardin du l'ancien couvent des Camaldules, situé dans le département de Seine-et-Marne, plusieurs ceps de vigne, dont les grappes sont blanches et noires; chaque grain de

Digitized by Google

raisin est coupé par des zônes noires et blanches. Ce phénomène paraît devoir être attribué à une greffe par approche.

— Les empreintes de la nouvelle monnaie ayant été soumises à un jury, les pièces de cinq francs, gravées par M. Michaux, ont obtenu la préférence. Il a été accordé un délai de quinze jours pour les pièces d'or.

— Le roi de Prusse a fait remettre à M. de Canolle la décoration de la grande médaille d'or des Arts et sciences.

— Le gouvernement de S. S. a déclaré criminel l'auteur de l'écrit intitulé : *Réflexions sur la Clémence du S. P.*, avec cette épigraphe : *ignoscenda quidem scirent, si ignoscere.*

— Quatre nobles Persans viennent d'arriver à Londres. Ils étaient accompagnés du major Percy, avec lequel ils s'étaient liés en Perse lorsque celui-ci s'y trouvait sous le commandement de sir Gore Ousley en qualité d'officier d'artillerie. Un de ces gentilshommes persans est médecin; un autre, ingénieur; le troisième est fabricant d'armes blanches. Ces trois professions sont tellement estimées en Perse, que ceux qui les exercent sont, à ce que l'on assure, toujours admis devant le roi, et traités avec la plus grande distinction.

— Le premier architecte du royaume de Naples invite tous les architectes de l'Europe à essayer le plan d'une église magnifique que le roi Ferdinand veut faire bâtir sur la place demi-circulaire, dite *du Palais-Royal*, à Naples. L'artiste qui aura présenté le meilleur plan recevra une récompense proportionnée à la grandeur et à l'originalité de sa conception.

— M. Héroldé, élève de Méhul, qui a remporté, il y a quelques années, le grand prix de composition à Paris, a obtenu le plus grand succès à Naples, où il a mis en musique la jolie comédie de la Jeunesse de Henri V.

— L'athénée royal vient de publier le programme de ses cours pour 1816. On remarque parmi les professeurs, MM. Thénard, sur la chimie; Lemercier, sur la littérature générale; Say, sur l'économie politique; Trémery, sur la physique; Virey, sur l'histoire naturelle générale; Lucas, sur la minéralogie; Beer, sur la littérature allemande.

— Sir Thomas Brisbane, major-général de l'armée anglaise, a adressé à M. Jecker, ingénieur pour la construction des instrumens de mathématiques, rue de Bondi, la lettre suivante :

» Monsieur, j'ai fait avec le cercle de réflexion que vous avez construit, un grand nombre d'observations de la hauteur du soleil, pour déterminer le temps vrai et la latitude du lieu. Les résultats ont eu une précision dont un si petit instrument ne me paraissait pas susceptible.

Digitized by Google

» La latitude du lieu a été déterminée par des séries de 30 et 40 observations, calculées de 10 en 10; quelquefois la différence n'a pas été d'une seconde; d'autres fois elle ne s'est trouvée que de deux secondes et quelques dixièmes.

» Les boutons d'arrêt qui donnent le moyen de retrouver de suite, sans aucun tâtonnement les deux images dans la lunette, offrent un très-grand avantage.

» L'horison de platine s'échauffe beaucoup moins que celui de verre et termine mieux l'image, ce qui le rend préférable.

» Je me fais un plaisir de vous exprimer ma satisfaction sur la grande exactitude de vos instrumens.»

ENIGME.

Quoique faites pour la lumière,
Nous ne nous montrons que de nuit;
Celle, ou celui qui nous conduit,
Doit avoir une main légère,
Et nous diriger de manière
Que l'on ne dise pas de lui
Ce qu'on dit quelquefois d'autrui:
Que toujours de ce qu'il doit faire
Il fait justement le contraire.

(S.....)

LOGOGRIPHE.

Sans me décomposer, je suis un Indien
Fabricateur adroit de célestes oracles:
Privez-moi de mon chef, je gouverne assez bien
Les bateaux destinés aux nautiques spectacles;
Laissez-moi sur trois pieds, j'ai rang dans les miracles
Par un esprit qui pense et ne dit jamais rien.

BONNARD, *ancien militaire.*

Mots de l'Enigme, de la Charade et du Logogriphe insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est
Le mot de la Charade est *Mortaise.*
Le mot du Logogriphe est *Mais*, où l'on trouve *siam.*

De l'Imprimerie de GUEFFIER, rue Guénégaud.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

Nos constitutions existeraient-elles réellement, si elles n'existaient que dans nos codes? a dit de nos jours, dans un rapport sur l'éducation, un homme aussi célèbre par la finesse de son esprit que par l'étendue de ses lumières. C'est dans les âmes que les constitutions doivent prendre racine, si je puis m'exprimer ainsi; à quel âge mieux que dans l'enfance et dans la jeunesse pourrait-on parvenir à en pénétrer les esprits et les cœurs ?

L'éducation publique est essentiellement entre les mains du législateur le moyen de perpétuer ses institutions et de consolider son ouvrage. Appellerons-nous ainsi celle que l'on reçoit en commun dans des maisons qui, sous la protection des lois, sont ouvertes par des corps ou des individus à la jeunesse qui s'y présente, et où cette jeunesse se trouve instruite et gouvernée suivant le mode ou le caprice des chefs de l'établissement? Non, sans doute; l'éducation publique est cette éducation éminemment nationale, où l'enseignement et la morale, les exercices et la nourriture, les jeux même et le mode de châtiment ont été réglés par les lois, et sont surveillés par les magistrats.

Cette éducation, vraiment classique, inconnue chez les modernes, a élevé au plus haut degré de vertu et de patriotisme deux peuples de l'antiquité, dont les lois et les mœurs sont encore pour nous des sujets d'admiration.

Digitized by Google

On ne pouvait guère espérer un pareil résultat de nos anciennes institutions. Que dis-je espérer! elles devaient produire des effets opposés.

La jeunesse était livrée en France à des universités indépendantes, à des corporations ambitieuses, à des particuliers avides qui n'étaient surveillés que pour la forme par des bureaux et des évêques. L'éducation ne pouvait avoir cette unité, cet ensemble si précieux pour le bonheur et la paix des états. En vain prétendrait-on qu'elle existait cette unité dans les principes et la morale; les principes devaient nécessairement varier, et prendre la teinte des préjugés des diverses maisons, toutes rivales entre elles et souvent ennemies.

La morale consistait en dogmes et en exercices de dévotion, qui trop souvent faisaient naître l'hypocrisie dans la jeunesse. L'enseignement lui-même devait produire dans les âmes une opposition tacite au gouvernement établi, et l'on n'est plus étonné de voir un ministère aveugle recueillir par une révolution désastreuse *les* fruits de son imprévoyance.

Quel était en effet l'objet constant des études? quels modèles proposait-on à l'admiration d'une jeunesse bouillante? Les chefs-d'œuvre des Grecs et des Romains, les faits héroïques de ces brûlans républicains, si propres à exalter les moins sensibles, à embraser les plus froids.

Ces défauts n'empêchèrent pas néanmoins les anciennes institutions de fournir à la société, parmi tant de sujets dangereux, un nombre de grands hommes dont l'éclat faisait disparaître aux yeux peu attentifs les vices des institutions qui les avaient formés. On puisait même, dans quelques-unes, une instruction assez solide, dont profitaient les bons esprits; mais l'instruction ne s'allie pas toujours avec l'amour des lois et de la patrie: d'ailleurs le grand but de l'instruction publique doit être de former un peuple et non quelques individus.

Une organisation si vicieuse, en changeant les idées et les mœurs, prépara de longue main la révolution, qui, conduite avec cette inconséquence, cette versatilité, ou plutôt cette corruption de principes que la mauvaise éducation avait contribué à faire naître, a mis à deux

Digitized by Google

doigts de sa perte un état qui eût dû à de saines institutions son bonheur et sa gloire.

Les premiers effets de cette révolution furent de renverser les écoles qui l'avaient en quelque sorte préparée ; mais on se proposa bientôt de les relever sur un plan plus raisonnable et plus vaste. On adopta les principes vrais, et en harmonie avec ceux du gouvernement qu'on voulait établir ; on jugea que chacun, ayant des droits, devait acquérir, autant que possible, et des lumières pour les connaître et des forces pour les défendre. Une morale pure et sévère, qu'appuyait une religion éclairée, parut le moyen le plus sûr de faire chérir à chacun ses devoirs d'homme et de citoyen.

Ces considérations formaient les bases d'une éducation générale et première. De là les écoles primaires, secondaires et autres, jusqu'à l'Institut, qui, devenu enseignant, devait couronner l'édifice, et verser du sommet les plus pures lumières.

Tel était le projet ; mais, dans le chaos des événemens, ce plan si étendu, qui, avec quelques modifications, aurait pu conduire à sa perfection cette partie si intéressante, resta au nombre des théories, et ne fut point exécutée, du moins quant aux écoles élémentaires.

Tout se tournait dans les provinces vers la guerre, le trafic et l'agiotage ; les ténèbres de l'ignorance menaçaient de les envahir de nouveau, lorsqu'un homme hardi et ambitieux, dont le génie devait devenir un fléau, arracha le timon des affaires à des mains inhabiles. Tout rentra dans l'ordre à sa voix puissante : sur des plans anciens et nouveaux, une nouvelle université s'éleva ; l'ensemble en était admirable : pourquoi faut-il qu'un affreux machiavélisme ait présidé à sa formation ! Cette institution prodigieuse était moins remarquable encore par le mode d'enseignement que par cette heureuse distribution des pouvoirs qui permettait aux chefs de diriger l'ensemble, et de surveiller, dans les plus petits détails, l'exécution des moindres règlemens.

Je ne parlerai point de ses proportions gigantesques et hors de mesure avec l'état où nous nous trouvons ; ce

Digitized by Google

n'était pas celui sans doute où pensait nous mettre le guerrier qui l'établissait.

Tout en rendant justice aux hommes distingués qui la composaient, je ne cesserai de blâmer l'esprit d'une institution qui rapportait au seul prince ce qui n'appartient qu'à l'état, ou plutôt qui, confondant l'état dans le prince, tendait à tromper la jeunesse, et à former, au lieu de citoyens dévoués, des Séides et des ambitieux.

Toute autorité doit avoir des bornes, Bonaparte n'en voulut point connaître ; sa grandeur s'écroula. La France rentra dans ses anciennes limites ; l'université colossale ne put se soutenir. Le petit-fils de Henri-le-Grand revint s'asseoir sur le trône de ses pères, et reconnaissant d'abord les droits que chacun avait aux lumières sous un gouvernement constitutionnel, il se hâta de porter dans l'université impériale la réforme qu'exigeaient le retour des idées libérales, et celui d'une économie nécessaire et bienfaisante. Une nouvelle révolution avait ramené le désordre dans l'éducation, une nouvelle ordonnance y a succédé ; mais ces règlemens faibles, insuffisans, provisoires, ne sont que pour soutenir l'édifice de l'éducation publique, jusqu'à ce qu'une loi sagement discutée vienne enfin l'asseoir sur des bases larges et immuables.

Nous nous proposons, en attendant, de passer en revue les établissemens publics et particuliers qui sont ouverts à la jeunesse.

A une époque où l'on a si peu à se louer des hommes, l'espoir de la France repose en grande partie sur les enfans ; et c'est vers l'éducation publique que se dirigent les regards les plus inquiets et les intérêts les plus chers : nous croyons donc rendre un vrai service à l'état, aux pères de famille et aux instituteurs, en consacrant, toutes les semaines, un article de ce journal à faire connaître l'état actuel de l'instruction publique.

Nous nous plairons à rendre hommage aux professeurs distingués qui cherchent la plus noble des gloires, celle de perfectionner l'esprit humain ; et nous croirons être utiles à nos lecteurs en leur faisant connaître avec impartialité le personnel et l'administration intérieure de nos plus célèbres maisons d'éducation.

Digitized by Google

DES DISPUTES.

Rien de si utile que la discussion; rien de si dangereux que la dispute : l'une éclaire, l'autre aveugle : en discutant on dissipe les préventions; en disputant on allume les passions. La causerie inspire la confiance, l'altercation l'éloigne; elle irrite l'amour-propre, et l'on sait que, dès que l'amour-propre se mêle d'une contestation, elle devient interminable. Malheureusement il n'est qu'un pas de la discussion à la dispute; l'une amène l'autre, si la modestie, l'aménité, le désir de plaire, ne nous arrêtent pas dans la volonté que la plupart des hommes ont d'avoir toujours raison.

Il est singulier qu'on tienne autant à une chose aussi idéale que l'opinion; et cependant mille exemples prouvent que l'homme sacrifie plus facilement ses intérêts, et même ses attachemens, que ses opinions.

Combien de discordes civiles causées par le choc d'opinions politiques ou religieuses! Que d'hommes immolés pour des dogmes qu'ils n'entendaient pas! Que d'inimitiés produites par un simple dissentiment d'avis sur les doctrines et sur les diverses manières d'envisager le devoir et le bonheur, l'honneur et la vertu, l'amour du prince et l'amour du pays!

N'a-t-on pas vu des amis, des parens, rompre les liens les plus sacrés, parce qu'ils n'entendaient pas de la même manière la *grâce efficace*, la *grâce concomitante*, la *constitution*

Digitized by Google

unigenitus, la *musique italienne* et la *musique française*? et plus d'une querelle sanglante n'a-t-elle pas eu lieu pour des *souliers à la poulaine* ou *à bec à corbin*, pour des *roses rouges ou blanches*, pour des *coiffures poudrées* ou pour des *perruques à la Titus*? Enfin, on a vu la guerre s'introduire dans de paisibles ménages par des disputes sur un passé qui ne leur appartenait plus, et sur un avenir qui ne devait jamais leur appartenir.

Je me souviens, à ce propos, d'avoir entendu raconter à M. l'abbé de Breteuil l'anecdote suivante :

Le marquis et la marquise de Vieille-Roche étaient mariés depuis vingt ans, et partout on citait leur ménage comme un modèle de paix et d'union. Le marquis, lieutenant général des armées du roi, s'était fait estimer à l'armée par sa valeur, à la cour par son zèle assidu, à la ville par sa probité sévère. Ce n'était pas un homme aimable; il tenait trop à tous les vieux préjugés, aux usages les plus antiques : observateur ponctuel de toutes les convenances, ennemi de toute innovation, méthodique en goûts comme en affaires, en sentimens comme en occupations, tout était chez lui d'une régularité plus exemplaire qu'amusante; aussi, jamais le plus léger écart n'avait pu donner à la marquise le moindre soupçon sur sa fidélité; et, si jamais il n'avait été pour elle un amant bien passionné, elle avait toujours trouvé en lui un ami tendre, constant et rempli d'égards. La marquise était faite en tout point pour un tel mari; fière de sa naissance, sévère en prin-

Digitized by Google

cipes, fidèle à ses devoirs, et remplissant tous ceux qu'imposait alors la société avec une minutieuse exactitude. Rien ne semblait devoir troubler la solide et monotone tranquillité de leur vie; leurs esprits réguliers étaient d'accord, leurs caractères honnêtes, mais peu susceptibles de passions, étaient assortis; et, s'il existait quelque différence d'opinions entre eux, elle était si étrangère à leur existence, à leurs habitudes et à leur bonheur, qu'elle ne servait qu'à jeter quelquefois un intérêt assez piquant dans leurs entretiens, sans paraître jamais devoir altérer leur intimité.

Un soir cependant, les deux époux, étant rentrés après le spectacle, soupèrent tête à tête; le souper fini, on s'assit près du feu. Le marquis, content de sa journée, et disposé à cette galanterie qu'on montre si souvent à toutes les femmes et si rarement à la sienne, la complimenta sur la fraîcheur qu'elle avait conservée, sur la douceur de ses regards qui le charmait toujours, sur le bon goût de sa parure qui lui rappelait les heureux jours de fête de leur mariage.

La marquise reçut ces louanges avec modestie, mais de manière à s'en attirer d'autres. De complimens en complimens, et d'éloges en remercîmens, il advint que la conversation s'interrompit, sans que le tête à tête en fût moins intéressant. La sagacité du lecteur me dispensera de remplir cette lacune de leur dialogue. Enfin l'entretien se renoua avec cette intimité familière qui succède ordinairement à de semblables interruptions.

Digitized by Google

Ma chère, dit le marquis, que notre sort est digne d'envie! jamais il n'a existé de lien plus doux que celui qui nous unit depuis vingt ans.

—Je le sens comme vous, mon ami; mais cependant il manque à notre bonheur un point bien essentiel.

— J'entends, une image qui nous rappelle sans cesse l'un à l'autre, un enfant qui hérite de ta grâce et de tes vertus. Mais, ma chère, dit le marquis, en serrant la main de sa femme, vous n'avez que trente-huit ans, j'en ai à peine quarante; vous avez tous les charmes de la jeunesse, je ne suis pas encore vieux; il est possible que ce bien si long-temps désiré nous soit enfin accordé, et peut-être cette charmante soirée sera-t-elle l'heureuse époque....

— Ah! mon ami, que je serais heureuse; mais, quand ce bonheur arriverait, il serait bien mêlé d'inquiétude! Un seul enfant est un trésor qu'on craint sans cesse de perdre, et que le plus léger accident peut nous enlever; il faudrait en avoir deux.

— Deux, ma chère! dit le marquis en se pavanant, il en faut trois; car avec deux, si on en perd un, on retombe dans la même inquiétude: oui, nous en aurons trois, et même trois garçons; avec de l'amour et de la persévérance, il ne faut désespérer de rien.

— En vérité, dit la marquise, en souriant et en embrassant son mari, vous avez aujourd'hui un ton de confiance si communicatif, que je me crois déjà presque sûre de voir nos vœux réalisés; mais cependant ne serions-

Digitized by Google

nous pas embarrassés de trouver le moyen d'assurer une fortune suffisante à nos trois enfans?

— Comment embarrassés? y pensez-vous? n'avons-nous pas soixante bonnes mille livres de rentes?

— Je le sais, mon ami; mais, si nous donnons un jour, je suppose, dix mille francs à chacun de nos enfans, il ne nous en resterait que trente, et ce ne sera pas assez pour soutenir l'état convenable à notre rang; d'ailleurs dix mille francs ne serait-ce pas trop peu pour faire un grand mariage à notre aîné?

— Bel embarras! ma chère, vous n'y songez pas; l'aîné sera militaire, et je conviens qu'il faut ne rien négliger pour sa fortune et son avancement; mais j'aurai assez de crédit pour placer l'autre dans la diplomatie; cette carrière mène à tout, et dédommage amplement des avances faites pour y entrer : ainsi voilà déjà une de vos inquiétudes sans fondement.

— Oui, mon cher; mais que ferons-nous du cadet?

— Le cadet, ma belle? ma foi nous le ferons chevalier de Malte; je suis ami du grand-prieur, et croyez qu'avant peu le chevalier, obtenant une riche commanderie, n'aura point à envier le sort de ses frères.

— Mon fils chevalier de Malte, Monsieur! Oh! c'est ce que décidément je ne saurais souffrir...

—Pour le coup, madame, on peut dire que voilà un des plus étranges caprices dont on ait entendu parler, et j'ai peine à concevoir cette

Digitized by Google

bizarre aversion contre un ordre célèbre qui nous retrace la valeur et la piété de nos aïeux, contre une société pieuse et guerrière, qui sert l'état et la religion, et qui a ouvert une glorieuse carrière aux plus illustres familles du royaume.

— Monsieur, il n'est pas très-poli de traiter ainsi mon opinion de caprice et de bizarrerie; mais on ne peut disputer des goûts, et certainement je ne consentirai jamais à voir mon troisième fils, tondu, célibataire, et cherchant sur des galères une honteuse captivité ou une palme de corsaire; enfin, je vous le répète, mon fils ne sera pas chevalier de Malte.

— Mais, Madame, si j'étais aussi opiniâtre que vous, je vous dirais que je suis le maître, et que je le veux.

— Je sais, Monsieur, que la volonté d'un père est d'un grand poids lorsqu'il s'agit de décider de la destinée d'un fils; mais vous conviendrez aussi que la volonté d'une mère doit être comptée pour quelque chose; vous êtes le chef de la famille, vous êtes mon mari, mais non pas mon maître, et nous ne sommes pas en Turquie.

— Eh! mon Dieu, oui! Madame, je le sais, nous sommes en France, dans le pays du monde où on fait le plus de folies, parce que les maris se laissent gouverner par leurs femmes. Moi, je pense qu'on peut bien avoir quelque déférence pour leur volonté, mais c'est lorsqu'elle n'est pas extravagante.

— En vérité, Monsieur, vous ne vous plaindrez pas de ma patience; il n'y a sortes de du-

Digitized by Google

retés que vous ne me disiez aujourd'hui; les noms de capricieuse, de bizarre, vous semblaient apparemment trop doux; actuellement vous me traitez d'extravagante, et il ne me sera pas difficile de prouver que je suis cent fois plus raisonnable que vous.

— L'assertion est étrange, et la preuve serait curieuse.

— La preuve? c'est la douceur avec laquelle je supporte depuis tant d'années les manières hautaines, l'orgueil sans raison, la maussade dureté de l'homme le plus insupportable que j'aie vu.

— Madame! Madame! vous mettez ma patience à une rude épreuve; je pourrais vous dire, avec plus de vérité, qu'il y a peu d'hommes qui aient eu tant à souffrir que moi dans leur vie, et que j'ai eu quelque mérite à supporter votre ennuyeuse pédanterie, vos graves fantaisies et les inégalités de votre humeur.

— Certes, Monsieur, il est singulier de voir un tyran se plaindre de sa victime; tout le monde s'étonne de ma constance pour un homme si peu digne de moi; vous êtes vain, entêté, orgueilleux, égoïste; ma chaîne m'est insupportable, je suis lasse de me contraindre, et je sens qu'il me serait impossible de vivre plus long-temps avec une homme comme vous.

—A merveille, Madame! Voulez-vous être libre? c'est ce que je désire aussi. Vous m'êtes odieuse; vous êtes prude, vaine, obstinée, acariâtre; la vie serait un enfer avec vous. Je renonce pour toujours au nœud qui nous unissait.

Digitized by Google

— Eh bien ! Monsieur, finissons cette ennuyeuse querelle, et séparons-nous.

— Oui, Madame, séparons-nous; vous serez contente de mes procédés.

— Je n'en doute pas. Adieu, Monsieur.

— Adieu, Madame.

Le marquis sonna. Le valet de chambre, à sa grande surprise, reçut l'ordre de conduire les deux époux dans deux appartemens fort éloignés l'un de l'autre. Le lendemain on manda le notaire, et l'acte de séparation fut signé, malgré les prières des parens, les efforts des amis, les conseils du magistrat, et la crainte du scandale.

C'est ainsi qu'une si longue union fut rompue par une dispute sur la fortune future de trois enfans qui n'étaient pas nés.

Profitons de cette leçon : *discutons* souvent, mais ne *disputons* jamais.

EXTRAIT D'UN PORTE-FEUILLE. — N°. III.

Ce fragment, plus bizarre que les autres, contient quelques opinions tant soit peu hasardées, et de nature peut-être à ne pas plaire à tout le monde. Aussi nous empressons-nous de déclarer que ce ne sont pas les nôtres à ceux qui n'y verront pas les leurs. (*Note de l'éditeur*.)

DES GENS DE LETTRES.

Qu'est-ce que Monsieur un tel, qui n'est rien, qui n'a rien, qui ne fait rien?...

Il y a toujours eu dans la société des gens qui, n'ayant pas le courage de prendre un métier, et le talent de cultiver un art, cherchent à déguiser sous un titre décent leur nullité ou leur fainéantise, et se font

Digitized by Google

une dignité au défaut d'un état. ....
.... Ils avaient eu pendant quelque temps la velléité de s'apeller philosophes; mais cette qualification ne leur ayant pas paru sans inconvéniens, ils en ont cherché une plus vague; et, aussi heureusement pour la philosophie que malheureusement pour la littérature, ils ont choisi celle d'hommes de lettres.

Cela explique la défaveur trop généralement attachée à ce titre, mais ne la justifie pas. Je conçois qu'on ne fasse aucun cas d'un homme de lettres qui ne l'est que par le nom..
.... Mais tous les gens de lettres ne sont pas, grâce à Dieu, dans cette catégorie..
.........le titre d'hommes de lettres, compromis par tant d'usurpateurs, est porté par des gens qui cultivent véritablement les lettres; il en est bien parmi ceux-là quelques-uns qui les exploitent. Mais encore leurs travaux sont-ils d'une valeur quelconque; et, d'après cela, cette sorte de gens de lettres même a-t-elle droit d'être distinguée de celle qui ne fait rien.

Laissons donc les trésors, et entrons dans la ruche pour nous occuper des abeilles, parmi lesquelles nous pourrions bien trouver quelques guêpes, il est vrai.

La littérature est à la fois un art et un métier. Les gens de lettres se divisent donc naturellement en deux classes. Ils sont, suivant la nature de leurs travaux, ou des artistes ou des artisans; et, ce qui pourrait à toute force former une classe mixte, quelques-uns d'entre eux sont artistes et artisans tout ensemble.

J'appelle artisans en littérature, ces hommes qui, privés de la faculté d'inventer, mettent en œuvre les idées des autres; et métier, le travail matériel et routinier auquel ils s'assujétissent. La mémoire leur tient lieu d'invention et l'intelligence de génie.

J'appelle au contraire artiste en littérature, l'homme qui crée et les idées et les formes dans lesquelles il les exprime. Les inventions par lesquelles il perfectionne ces formes constituent l'art. Il n'en est pas tout-à-fait

Digitized by Google

de cette classe comme de l'académie; si l'on y entre à toute force sans génie, du moins n'y peut-on pas entrer sans talent.

Dans la première classe se rangent les *compilateurs*, les *commentateurs*, les *rédacteurs* et les *traducteurs*. Dans la seconde, les *inventeurs*, les *poëtes*.

Sous le rapport de l'utilité dont il peut être à celui qui l'exerce, le métier d'homme de lettres en vaut bien un autre; la quantité d'artisans qu'il nourrit est presque innombrable. A leur tête sont les *compilateurs* qui, pour ne pas se ruiner en avances, n'en font pas moins de grands bénéfices. Leur genre d'industrie est très-singulier; c'est l'esprit d'économie concilié avec l'économie d'esprit. Le *compilateur* ne fait pas un livre comme l'auteur; ce dernier invente quelquefois jusqu'à ses mots; le premier n'invente pas même ses phrases: cependant, à l'exemple de l'auteur qui, avec les mots existans, exprime aussi des idées nouvelles, il croit souvent avoir fait un ouvrage nouveau en raprochant des phrases déjà faites. Se servant plus des ciseaux que du canif pour cette noble besogne, il n'a fait, au vrai, qu'un habit d'arlequin composé de lambeaux de différentes couleurs et de qualités diverses, rognés sur le drap d'autrui et rassemblés avec du gros *fil*. Ces bigarures-là ne laissent pourtant pas que de se vendre. Un *compilateur* peut se faire une fortune; mais une réputation? c'est autre chose; comme celle qui lui serait due ne lui plaît pas toujours, semblable au chiffonnier, le *compilateur* fait son métier à petit bruit. J'en connais un, entre autres, qui s'y est enrichi et dont on n'a jamais parlé. Vingt commis ont été occupés, pendant vingt ans, à découdre et à recoudre des livres sous sa direction; en 1811 il était déjà sorti de son atelier cent soixante-quinze volumes, qui lui avaient valu 175,000 francs, et son nom n'était pas même connu à la foire de Leipsick: il est illustre incognito, et disons, à la louange de cette homme sensé, qu'il ne s'est jamais avisé de s'en vanter.

Les *commentateurs* sont des manœuvres d'un autre genre. On n'accusera pas ceux-là de se saisir de l'esprit

Digitized by Google

des autres qui si souvent leur échappe; ils sont d'ailleurs spéculateurs assez habiles. A la faveur de quelques notes, se constituant propriétaires de Virgile, de Tacite ou d'Horace, ils colportent de libraire en libraire, au dix-huitième siècle, leur livre qui date du siècle de Trajan ou d'Auguste; quelques lignes mises en bas ou en marge du texte en ont donc fait leur ouvrage? Cela est établi pour eux en principe: principe bien différent de l'axiome de droit, qui, lorsque deux produits de l'industrie se trouvent unis l'un à l'autre de manière à ne pas pouvoir être séparés sans altération, attribue la propriété à celui de ces produits qui l'emporte en industrie sur l'autre; et ce *propter artis excellentiam*. Ainsi que Gérard ou Vernet changent en tableau une toile grossière, originairement destinée à un moins noble office, cette toile grossière est devenue la propriété de l'artiste qui, par l'excellence de son pinceau, lui a donné une si grande valeur *propter artis excellentiam*. Dans l'autre cas, c'est tout le contraire: le faible l'emporte sur le fort, la matière sur le génie, l'accessoire sur le principal, et le propriétaire du canevas devient celui de la peinture.

Les rédacteurs, c'est-dire la majeure partie des gens de lettres qui contribuent à la confection des ouvrages périodiques, font aussi, tout doucement, et sans beaucoup de frais, une fortune honnête. Ces artisans travaillent, comme les autres, sur l'esprit d'autrui. Je suis loin de leur contester leur utilité. Il en est plusieurs dont le goût et le courage ont rendu des services réels à la littérature, et qui méritent l'aisance dont ils jouissent. Après la faculté de bien faire, celle qui enseigne à faire bien a les premiers droits sans doute à l'estime. Chose bizarre! pourtant la célébrité et la vogue dans la carrière de la critique sont bien rarement le prix de la modération et de l'impartialité. Le goût et l'esprit sont moins nécessaires, même au succès d'un journaliste, que l'audace, la partialité et la malignité. Aussi, combien de ces bonnes gens se sont faits malins par spéculation! Quand ils y réussissent, rien de plaisant comme de leur voir jouer, au milieu des auteurs de tous genres, le rôle que les puissances barbaresques jouent au milieu des

Digitized by Google

puissances chrétiennes; durs et cruels avec les faibles, menaçans même avec les forts, qui, pour n'en être pas harcelés, ne laissent pas que d'avoir pour eux, de temps en temps, des complaisances pareilles à celles que de grands états ont pour les régences de Tunis et d'Alger. Ce sont de véritables *deys*, qui vivent, dans l'abondance et dans les plaisirs, du produit de la terreur qu'ils inspirent, et meurent au milieu des richesses. L'inventaire du Barberousse littéraire de notre âge ne le cédait ni en valeur, ni en variété, à l'ancien trésor de St.-Denis. Exemple encourageant, dont il ne faut pourtant pas conclure que le succès de tout méchant journal soit certain. Le public est capricieux jusque dans sa malice; et, quoiqu'il aime à entendre dire le mal, toutes les manières de le dire ne lui plaisent pas également. Plus d'un folliculaire lui a sacrifié son honneur sans profit. *Habent sua fata libelli.* Les libelles sont soumis aussi aux caprices du sort.

Mais c'est beaucoup parler des artisans, ne parlerons-nous pas des artistes?

Les *traducteurs*, que j'ai rangés parmi les artisans, nous conduiront à cette noble classe, parce qu'il leur est permis d'y entrer; mais cela n'arrive que lorsqu'ils sont doués d'un génie analogue à celui de l'auteur qu'ils traduisent. Qui refuserait une place à côté des inventeurs, à Delille, à Saint-Ange même, qui souvent a écrit si ingénieusement quand Ovide a pensé pour lui? Me dira-t-on que les *traducteurs*, qui n'ont pas été autre chose, sont un peu, sur le Parnasse, ce que les chapons sont dans une métairie? Soit: mais ces chapons ont la propriété de couver les œufs de paons. S'ils ne produisent pas, ils font éclore les productions d'autrui; ils nous enrichissent en dépit de leur impuissance. Sachons-leur en gré, et n'hésitons point à leur donner le pas sur le dindon, qui n'est pas stérile.

D'après les concessions que nous venons de faire en faveur des traducteurs et des imitateurs, la classe des artistes en littérature peut se diviser en deux sections: celle des hommes qui inventent la matière et les formes, et celle des hommes qui n'inventent que les formes.

Digitized by Google

Mais, je le répète, le style est une véritable création, et, fût-il appliqué à des idées qui ne vous appartiennent pas, le style vous en acquiert la propriété. On n'ira plus chercher dans l'inventeur une idée qu'un autre a mieux exprimée que lui ; et, si cette idée est exprimée le mieux possible, personne ne s'avisera plus de la mettre en œuvre. Tel est même l'avantage attaché au génie du style ; qu'il suffit seul pour assurer une gloire durable qu'on n'obtient pas toujours avec le seul génie d'invention. L'homme qui trouve des idées nouvelles n'est souvent qu'un ouvrier laborieux qui extrait le marbre de la carrière. L'homme qui sait donner à ces idées l'expression la plus heureuse dont elles soient susceptibles, est le sculpteur qui, d'un bloc de marbre brut, tire la Vénus ou l'Apollon.

Il est toutefois, quoique difficile, plus aisé d'exceller par la seule invention des formes que par celle des formes et des idées. Aussi le premier rang parmi les artistes, appartient-il exclusivement à ces poëtes, à ces philosophes non moins sublimes par l'expression que par la pensée. La gloire de ces grands hommes use le temps. Portée à un degré d'élévation que les forces humaines ne peuvent surpasser et désespèrent d'atteindre, elle marque les bornes du sublime, et ressemble à ces rochers énormes autour desquels les vagues se jouent et s'amoncellent, et dont les flancs pourraient servir à marquer les différentes hauteurs de la marée, qui n'a jamais recouvert leur cîme.

Si la gloire est exclusivement le partage de ces artistes, nous devons dire qu'elle est trop souvent leur unique partage. La vie entière s'use à produire ces chefs-d'œuvre qui absorbent toutes les facultés du génie. Si l'homme qui s'y livre tout entier n'a pas été doté par la fortune, c'est une nécessité pour lui de vivre dans la misère. Son ouvrage ne peut pas se produire en détail ; et, bien qu'il travaille tous les jours, il ne peut pas recevoir tous les jours le prix de son travail. Le besoin cependant se renouvelle journellement : c'est ce qui a contraint quelques hommes supérieurs à descendre aux spéculations littéraires ; semblables en cela à ces héritiers d'un grand

Digitized by Google

nom, qui, pour soutenir leur noblesse, s'alliaient aux familles de finance, et, comme ils le disaient, engraissaient leurs terres avec du fumier.

Les maîtres du monde ont quelquefois racheté le génie de cette servitude : mais cela n'arrive pas souvent et n'arrive pas à tous ; il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi. Il faut d'abord, pour que le chef d'un état encourage les artistes, qu'il ait du goût, et de plus que les artistes travaillent daus son goût. Auguste qui, bien qu'*il* n'ait fait que quelques vers obscènes entre deux proscriptions, aimait les bons vers, a protégé Horace et Virgile. Mais il ne les enrichissait pas seulement parce qu'*ils* faisaient de bons vers; mais parce que ces bons vers servaient ses vues politiques et contenaient l'éloge de son gouvernement. Il serait donc concevable qu'Auguste eût laissé dans le besoin un poëte sublime, qui ne lui aurait pas consacré sa lyre, et qu'il se fût montré indifférent pour un auteur auquel il aurait été indifférent. Dans les temps modernes, La Fontaine n'a pas été traité comme Racine et Boileau. C'est un malheur comme c'est un tort pour le prince, qui doit tout envisager sous des rapports généraux, et ne peut pas faire un meilleur usage des libéralités nationales, que de les étendre à tout homme qui contribue à la gloire de sa *nation*.

Mais ces hommes-là sont-ils toujours connus des grands ? Mais, connus des grands, en sont-ils toujours appréciés ? Combien peu de gens, grands ou petits, se donnent la peine de se faire une opinion ! Combien peu même sont en état de s'en faire une !

On concevra qu'il faille du courage pour lire à des hommes à qui il en faut même quelquefois pour s'amuser. Il en coûte beaucoup moins à ces hommes-là de parler d'après ceux qui ont étudié, que d'étudier pour parler d'après eux-mêmes. Un grand seigneur, qui avait entendu vanter le poëme de l'Arioste, chargea son secrétaire de lui en rendre compte. Si les palais sont souvent remplis de grands seigneurs de ce genre, bien plus malheureusement les antichambres sont-elles peuplées de secrétaires, soi-disant gens de lettres, qui n'ont pas d'autre cabinet; ils en sont sortis trop souvent pour

Digitized by Google

siéger dans les académies où ils se donnent pour juges suprêmes en matières de goût. Impuissans pour tout, hors pour dénigrer, ils emploient à détruire les réputations, le temps que les autres emploient à les mériter. Se peut-il qu'un ministre honore les gens de lettres de beaucoup d'estime, quand il en juge soit d'après l'opinion, soit d'après le mérite d'un homme de lettres de cette espèce?

C'est pourtant sur ces gens-là que les grâces se répandent le plus communément; pourquoi? parce qu'ils vont les chercher et que l'homme laborieux les attend. Point de libéralités inutiles, même dans les temps où la prospérité publique est à son comble. Mais si la gloire des beaux-arts est une branche de la gloire de l'état, l'état doit ses bienfaits aux hommes par les travaux desquels cette gloire s'entretient et s'accroît; il les doit à l'homme qui a fait, à l'homme qui fait, et même à celui qui peut faire.

Mais dans quelles proportions sa libéralité publique doit elle se renfermer? le problème ne laisse pas que d'être compliqué, et le premier venu n'en donnera pas aisément la solution, fût-il mathématicien.

Cela me rappelle un trait assez singulier que j'ai lu dans un ouvrage sur la Chine, soit du père Duhalde, ou dans le Voyage de frère Rigolet, si ce n'est dans ceux de lord Macartney, ou peut-être dans les Lettres Édifiantes. Un laboureur, qui était devenu savant, et de savant mandarin, et à ce titre possédait un palais et jouissait de cent mille livres de rente, monnaie du pays, disait à l'empereur Kam-Hi, d'auguste mémoire, que sa majesté ne devait à un *lettré* que quinze cents francs de pension et un grenier. L'histoire dit aussi que ce mandarin, ayant été réduit, par un de ces revers de fortune qui ont lieu en Chine comme en France, aux quinze cents francs et au grenier, mourût de chagrin parce qu'on s'étayait de sa décision pour le traiter, quand il fut redevenu lettré, comme il avait voulu qu'on traitât les autres.

Encore une fois, ne consultons pas sur cet objet le premier venu; ce n'est pas, cependant, que les savans

Digitized by Google

français ressemblent à mon savant chinois. Si l'une des révolutions qui nous ont agités, avait fait descendre certains savans des hautes places où l'une de ces révolutions les a portés, nous en connaissons un qui n'eût pas cru déchoir pour cela, et qui se serait consolé *de n'être plus que le premier mathématicien de l'Europe*. C'est ou c'était monsieur de la ****.

(L'auteur renvoie le mot de l'énigme à la fin de son manuscrit, et nous au numéro prochain.)

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

29 octobre 1815.

Conaxa; les Hommes et leurs Chimères; et *la Petite Rose*, voilà ce qui composait une représentation, donnée jeudi à l'Odéon, au bénéfice d'un acteur nommé Chazel. Votre Altesse, qui n'a jamais aimé la solitude, n'avait pas coutume de fréquenter ce théâtre; c'est donc la servir selon ses goûts que de lui en parler en très-peu de mots. *Conaxa* a perdu le seul intérêt qu'il ait jamais eu, celui de la curiosité; c'est une des pièces d'un procès irrévocablement jugé, bonne à conserver dans les archives de la littérature, mais très-mauvaise à produire en public, où elle ne peut plus occasionner que de l'ennui; aussi cette parade de collége a-t-elle été accueillie très-froidement, à l'exception de deux vers du deuxième acte que je vous citerais, Monseigneur, si vous étiez né un peu plus près des rives de la Seine. Le public n'a pas voulu voir le dénouement des *Hommes et leurs Chimères*; les auteurs ne pouvaient guère s'en tirer qu'à l'aide d'un combat à quatre, car au commencement du troisième acte il y avait déjà des rendez-vous donnés pour deux duels, ce qui toutefois ne rendait pas l'ouvrage plus digne des boulevarts. Depuis vingt-cinq ans qu'on y outrage chaque soir l'art, le goût et la raison, on n'y a pas débité autant de platitudes et d'inepties que les spectateurs de l'Odéon en ont entendu l'autre jour en une heure. On avait heureusement gardé la

Digitized by Google

Petite Rose pour le bouquet; on assure que c'est un rebut de la muse des Variétés qui ne s'est pas toujours montrée si dédaigneuse. Ce petit vaudeville a obtenu quelque succès.

Ce théâtre de l'Odéon va rentrer sous la juridiction de son ancien directeur Picard, qui a abandonné l'administration de l'Opéra. M. Alexandre Duval se trouve par-là évincé; mais il prépare, dit-on, un mémoire fulminant. Ainsi, comme le dit un personnage d'une de ses comédies : *Il y aura du scandale dans Landerneau.*

Pendant que nous sommes au-delà des ponts, voudriez-vous me permettre, Monseigneur, d'attirer un moment votre attention sur une scène lyrique, chantée par Mme. Albert-Him et exécutée par l'orchestre de l'Opéra, samedi, dans la séance publique de la troisième classe de l'Institut. C'est tout ce que j'ai à vous offrir pour cette fois en musique française, encore n'est-ce qu'un morceau d'écolier; mais, comme il a valu le grand prix à M. Benoist son auteur, j'ai été bien aise de l'entendre. J'ai voulu voir si, dans ce temps de disette musicale, nous pouvions compter sur un nouveau compositeur; hélas! j'ai été assez mal payé de ma curiosité. La cantate de M. Benoist annonce la connaissance de l'art et des bons auteurs, mais on y cherche en vain de ces traits heureux, de ces motifs originaux qui décèlent le génie; c'est plutôt l'ouvrage d'un professeur que celui d'un compositeur. Il faut dire pourtant, à la décharge de l'auteur, qu'il est fort jeune et qu'il a travaillé sur des paroles de M. Vieillard; or, quel est le musicien dont les vers de M. Vieillard ne glaceraient pas la veine! Je ne vous parlerai point, Monseigneur, des prix de peinture, de sculpture et d'architecture, etc., qui ont été décernés dans la même séance; cela n'a point de rapport à l'art dramatique, quoique ces distributions solennelles se passent rarement sans offrir quelque scène attendrissante, et sans qu'on y voie en jeu plus de sentimens nobles et de passions généreuses que dans tel ou tel de nos drames nouveaux. En ma qualité de Français, j'oserai toutefois vous recommander le rapport sur les travaux de la classe par lequel M. Lebreton a ouvert la

Digitized by Google

séance; je vous l'envoie, et je me flatte que vous n'en lirez pas l'exorde sans le plus vif intérêt; il renferme des plaintes, aussi justes que modérées, sur les pertes énormes que les beaux-arts ont essuyées cette année en France, et l'apologie la plus honorable de la conduite de la nation lors de la conquête des chefs-d'œuvre qui nous sont aujourd'hui ravis.

Le théâtre des Bouffons vient de nous donner la *Partie de chasse de Henri IV*, *arrangée*, Dieu sait comment, pour la scène italienne. Grâce au talent admirable de madame Catalani, à quelques morceaux de musique très-agréables, et surtout au nom si justement chéri de Henri IV, la pièce a obtenu un succès complet. On a demandé à grands cris madame Catalani et le compositeur, qui a été nommé au milieu des plus vifs applaudissemens: c'est M. Puccita. Vous pensez bien, Monseigneur, que personne ne s'est avisé de vouloir connaître le *signor poeta* qui a si bien arrangé l'ouvrage de Collé; il est impossible de tirer un plus mauvais parti d'un sujet aussi favorable. C'est un imbroglio inintelligible pout tout autre que des Français qui savent leur Henri IV par cœur.

Nous aurions peut-être dû nous fâcher, car *on lui* fait jouer le plus sot rôle qu'il soit possible d'imaginer; outre cela, figurez-vous, Monseigneur, le franc, le pétulant, le vert-galant Henri, représenté par l'impassible, le glacial, le mélancolique Crivelli. Il était aisé de voir que madame Catalani, familiarisée avec le cothurne, n'a pas encore l'habitude du brodequin: quelque séjour en France, la fréquentation de nos théâtres et les conseils de ses véritables amis, lui feront peut-être acquérir les qualités extérieures qui lui manquent. A quelques charges près, Bassi a joué le rôle du meûnier Michaud avec beaucoup de talent; Porto possède une voix superbe, dont il pourrait, ce me semble, faire un meilleur usage. Mademoiselle Goria a trouvé le moyen d'obtenir des applaudissemens à côté de madame Catalani; ce qui n'est pas chose facile.

A l'occasion de cette représentation, permettez-moi de vous soumettre quelques réflexions:

« Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art. »

Digitized by Google

a dit le législateur du Parnasse français. Ah ! comme on se moque de ses préceptes en Italie ! et comme on a raison de s'en moquer, puisque, dans cette contrée, on en est venu à ce point que des notes, des combinaisons de sons, des cadences, des roulades, tiennent lieu d'imagination, d'idées, d'esprit, même de sens commun ! Ceci me rappelle une petite pièce de notre ancien répertoire, intitulée *la Nouveauté*. L'auteur y introduit un compositeur qui, fier du pouvoir de son art, prétend se passer du secours de la poésie, et veut faire un opéra sans paroles. Il récite, pour exemple, une scène dialoguée, dans laquelle Caracalla fait une déclaration d'amour à une Vestale. Dugazon joua dans le temps ce rôle de la manière la plus originale et la plus plaisante. Ce qui me paraissait alors une charge bouffonne s'est réalisé depuis, à peu de choses près ; car vous conviendrez, Monseigneur, que dans tous les opéras italiens modernes, les mots n'ont pas d'autre signification que celle de la note, et qu'il vaudrait tout autant chanter *ré*, *mi*, *fa*, *sol*. Je vous prie, Monseigneur, de ne pas froncer le sourcil ; je connais, je partage votre goût pour la musique et la méthode italiennes ; mais plus je reconnais de qualité dans un instrument, plus je dois être mécontent de ceux qui en tirent un si mauvais parti.

A cet égard, mes reproches s'adressent aux compositeurs plus qu'aux poëtes : les bons poëmes ne sont pas rares en Italie : elle possède encore plus d'un poëte capable de faire aussi bien, peut-être mieux que Métastase ; mais qui voudrait s'asservir aux ridicules caprices d'un compositeur qui, Procruste nouveau, tronque, défigure, allonge ou raccourcit un ouvrage pour lui donner les proportions convenables à sa musique, sans faire cas des convenances, de la vraisemblance ; tout ce qu'il veut, c'est un trio dans tel endroit, un quatuor dans tel autre, une cavatine ici, là une polonaise, etc., etc., etc. Je suis persuadé (j'admets cependant quelques exceptions) qu'il n'y a pas de compositeur italien qui n'ait en portefeuille une foule de morceaux composés sur des lieux communs, des espèces de passe-partout, qu'ils font entrer de force dans les ouvrages dramatiques.

Digitized by Google

qui leur sont confiés. C'est fort bien fait à eux, puisque le public s'arrange de ces pastiches, de ces pièces de marquéterie dont les disparates et la bizarrerie devraient le choquer. Le contraire arrive si bien, qu'il n'est pas rare de voir représenter en Italie des opéras enrichis de morceaux de trois ou quatre maîtres, qui n'ont aucun rapport avec la situation.

Je ne sais enfin s'il faut en accuser le goût des Italiens, le génie de leurs poëtes, le talent de leurs compositeurs, le caractère particulier de leur musique; mais il est certain que l'art dramatique est, chez eux, dans l'enfance; il est certain qu'à tout prendre *Armide*, *OEdipe à Colone*, *Orphée*, *Didon*, *la Vestale*, sont mille fois préférables à *Sémiramis*, à *Pyrrhus*, aux *Horaces*, et autres operas sérieux donnés depuis quelques années à Paris; il est certain que la plupart de leurs insipides opéras bouffons ne sont pas comparables à nos opéras comiques: Nous respectons du moins toujours le goût, la raison, les convenances; et je rends grâce au ciel de ce qu'il ne nous a pas faits assez *musiciens* pour les sacrifier à de vains sons.

La musique de la Partie de Chasse ne me fera pas revenir de mon opinion. Un trio charmant, un duo qui commence par le juron favori de Henri IV : voilà les deux seuls morceaux qui m'ont véritablement frappé : plusieurs airs, chantés par madame Catalani, ont obtenu les plus vifs applaudissemens; auraient-ils le même succès, s'ils étaient dénués du prestige, du charme irrésistible d'un si beau talent? il est au moins permis d'en douter.

Le compositeur a tiré un grand parti de la scène du *Souper chez le Meûnier;* les airs de *Charmante Gabrielle*, et de *Vive Henri IV*, fort adroitement encâdrés, ont décidé son triomphe, dont il devra quelques actions de grâces au *bon roi*. Les *dilettanti* ont applaudi avec transport le *finale* du premier acte. Un *finale!*.. Bon dans un concert; mais dans un ouvrage *dramatique*, c'est un véritable contresens, une invention barbare, et bonne pour les spectateurs dont la raison et le goût sont uniquement placés dans les oreilles.

Le public français, doué d'une fort bonne mémoire, a

Digitized by Google

jugé que le signor Puccita en avait une prodigieuse; on a retrouvé dans la partition une foule de motifs connus et des airs entiers empruntés à divers compositeurs, entre autres à Paësiello.

En général, sa musique est légère et brillante, mais dénuée de force, de coloris, d'expression et remplie de réminiscences. Voilà du moins l'effet qu'elle a produit sur moi.

J'ai prévenu votre altesse que je me tromperais sans doute plus d'une fois; mais je lui ai promis en même temps de dire toujours mon opinion avec franchise: je tiens ma parole, sans attacher une grande importance à mon jugement, quoique je voie beaucoup de gens qui soient de mon avis.

1er. Novembre 1815.

Il n'est pas, Monseigneur, que vous n'ayez lu, sinon par plaisir, au moins par curiosité, un de ces anciens romans de mademoiselle Scudéry, ou de la Calprenède, dans lesquels l'histoire est si singulièrement amalgamée avec les aventures les plus bizarres et les plus invraisemblables, et où les héros sont peints avec des couleurs si pâles et si fausses. Eh bien! rien ne peut vous donner une idée plus juste du genre de la nouvelle tragédie que M. Delrieu a fait représenter, mardi dernier, au Théâtre Français. Figurez-vous un des sujets les plus compliqués de ces gothiques compositions, réduit aux proportions d'un drame, coupé, il est vrai, avec assez d'art, mais dont les seules situations intéressantes ont le défaut d'en rappeler d'autres beaucoup trop connues au théâtre, sans que la force des pensées, ni la magie du style fassent oublier les réminiscences. Laodice, épouse de Séleucus, a fait périr son mari, et a livré aux Romains Démétrius, fils d'un premier lit, bien plus-tôt pour s'emparer elle-même du trône que pour l'assurer à son fils Antiochus, dont elle dit naïvement:

« Il combattra pour moi, je régnerai pour lui. »

Ce qui rappelle un peu le Dandini de *Cendrillon*, an-

nonçant avec emphase qu'il va au tournois où l'on figurera pour lui, et ensuite à table, où il figurera lui-même; mais, comme vous le savez, Monseigneur, il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule. Cette Laodice a exilé toutes les personnes de la cour qui tenaient au feu roi, et avec elles, une princesse nommée Stratonice, mariée à Démétrius, dès l'âge le plus tendre. La scène s'ouvre, vingt années après la mort du roi. Stratonice vient d'être rappelée à la cour par la reine qui veut lui faire épouser Antiochus; mais, quoique cette princesse ait eu à peine le temps de connaître son époux, ou peut-être même parce qu'elle ne l'a pas connu, elle refuse de former de nouveaux liens, et de partager le trône où cette nouvelle alliance pourrait la faire monter. Antiochus plaide aussi, devant sa mère, les droits de Démétrius. Laodice lui fait observer vainement que

« A Rome il est esclave. — En Syrie il est roi, »

repart Antiochus. Mais la générosité de ses sentimens devient bientôt inutile, par l'arrivée d'un Sarmate qui apporte la nouvelle de la mort de Démétrius dans les prisons de Rome. Au second acte, le Sarmate révèle au public, dans un monologue, qu'il n'est autre que Démétrius, qui a pris le nom d'un certain Pharasmin, envoyé à Rome par Laodice pour l'assassiner; puis il annonce sa propre mort à cette reine et à Stratonice, qui ne le reconnaissent ni l'une ni l'autre. La nouvelle d'une conspiration naissante succède à ces révélations. La reine, qui a peur qu'Antiochus ennuyé de sa tutelle n'y soit pour quelque chose, lui propose de nouveau, pour l'éprouver, la main de Stratonice, et de plus le trône. Antiochus le refuse, et bien lui en prend; car il n'est pas plus tôt parti que la reine dit que, s'il l'eût accepté, il n'existerait plus. Désespérée de ne savoir sur qui arrêter ses soupçons, elle sort pour aller demander une victime à son conseil.

Au commencement du troisième acte, Stratonice a obtenu la permission de se retirer loin de la cour, dans un château de ses pères; elle se dispose à partir quand Héliodore, ministre et complice des attentats de la reine,

Digitized by Google

vient la consigner dans le palais. La conspiration va croissant. Démétrius trouve le moyen de rester seul avec Stratonice, qui croit avoir toujours affaire à Pharasmin; mais il se fait reconnaître, et apprend à sa femme comme quoi, étant un jour à Rome, dans le fond de sa prison, il vit s'avancer deux hommes chargés, de la part du consul, de lui donner la mort; comme quoi l'un de ces assassins parut s'attendrir sur le sort de la victime qu'il venait immoler, et tua son complice; comme quoi il mit le mort à sa place et s'évada avec son libérateur; comme quoi ce libérateur n'était autre que Tigranne, frère de Stratonice, qui avait pris le nom de Pharasmin, pour venir demander à Rome, de la part de la reine, la mort de Démétrius; comme quoi ce Tigranne a péri de fatigue; et comme quoi, enfin, lui, Démétrius, a pris à son tour le nom de Pharasmin, pour pénétrer jusqu'en Syrie, où un des anciens serviteurs de son père, Antenor, soulève le peuple et l'armée en sa faveur. Après ces petites explications, Stratonice, qui a ses jours et ceux de son époux à sauver, reçoit Héliodore avec encore plus de hauteur qu'auparavant: aussi ce ministre prend-il la résolution de la faire périr dans la nuit suivante. Il confie son projet à Démétrius, qui est obligé, pendant que Stratonice reste dans le palais sous le poignard des assassins, d'aller jouer son rôle de Pharasmin à la tête des gardes de la reine. Cette situation est assez dramatique; mais elle ne dure pas long-temps. Au quatrième acte, Démétrius s'échappe de l'armée; son triomphe s'apprête : le peuple et les soldats marchent contre la reine et le demandent à grands cris. Il propose à Stratonice de l'emmener au camp, lorsqu'Antiochus vient annoncer à cette princesse, que l'on voulait faire mourir il n'y a qu'un instant, que la liberté lui est rendue. Antiochus traite assez mal le prétendu Pharasmin; mais celui-ci, sans se découvrir, lui fait entendre seulement que Démétrius n'est pas mort. Cependant, la reine a appris, de son côté, qu'un imposteur se sert du nom de ce prince pour soulever le peuple; elle arrive furieuse, interroge Démétrius-Pharasmin, et lui dit :

Est-ce Rome, est-ce vous que je dois soupçonner?

Digitized by Google

DÉMÉTRIUS-PHARASMIN.

Vous parlez de soupçons quand jusqu'ici mon bras....

LAODICE.

Si je vous soupçonnais, vous n'existeriez pas.

Cette incertitude se dissipe bientôt : Héliodore apporte à la reine un billet envoyé de Rome par un exprès, pour lui annoncer, de la part du consul, qu'un grand péril menace son *empire* et que Démétrius *respire*. Pharasmin est donc un traître; sa mort est résolue à l'instant. Il sera traduit devant le tribunal des mages, comme assassin de Démétrius. On l'arrête derrière la toile, et, au 5e. acte, Héliodore apprend à Laodice qu'il va être condamné; il craint cependant que ce Pharasmin ne soit Démétrius lui-même, et il croit prudent, avant l'exécution, de le confronter avec l'envoyé de Rome.

On le reconnaîtra quand il ne sera plus,

dit la reine. La révolte s'est accrue; toute la ville et toute l'armée se prononcent pour Démétrius, que l'on ne connaît point encore. Mais Antiochus vient bientôt annoncer à la reine qu'il ne reste plus que lui pour la défendre, que Pharasmin s'est fait reconnaître pour Démétrius par le tribunal des mages, et qu'il s'avance en vainqueur et en roi. Effectivement, il paraît avec Stratonice, qui dit :

Enfin la vertu règne où commandait le crime.

Les spectateurs redemandent ce vers à cause de la pensée qu'il exprime, et la reine se poignarde en s'écriant :

Le lâche aspire à vivre, et moi, je sais mourir.

Telle est, Monseigneur, l'analyse de la nouvelle tragédie. Il me semble qu'il est difficile de mettre en mouvement une plus grande machine pour produire moins d'effet. On reste dans le calme le plus profond au milieu du labyrinthe dans lequel l'auteur a jugé à propos de

Digitized by Google

s'embarrasser, et on arrive à la fin de la pièce sans avoir versé une seule larme, et sans avoir frémi un seul instant; ce qui pourrait faire conclure à quelques critiques sévères que le roman dramatique de M. Delrieu n'est pas une tragédie, puisque le but de ce genre de poëme est d'exciter la terreur ou la pitié, et que Démétrius ne produit ni l'une ni l'autre. Laodice menace et n'agit point; Antiochus est un honnête homme, mais n'a rien d'héroïque; enfin les amours de Démétrius et de Stratonice sont trop peu vraisemblables, et datent d'un peu trop loin, pour qu'on y prenne quelque intérêt. La pièce est cependant arrivée jusqu'à la fin sans encombre. Elle pourra avoir douze ou quinze représentations, et ensuite, avec un peu d'aide, faire tomber doucement M. Delrieu dans le premier fauteuil vacant à l'Académie. Je ne vous parlerai des acteurs que dans ma première lettre. V. A. me le pardonnera, Talma ne jouait pas.

L'ÉTRANGÈRE DANS SA FAMILLE,

OU

L'OBSTACLE INVINCIBLE.

Roman en quatre volumes; par l'auteur d'*Armand et Angéla*, du *Fantôme Blanc*, etc., etc.

Dans les circonstances graves où nous nous trouvons, on s'occupe peu de théâtres, encore moins de littérature; les romans, les pièces nouvelles, les débuts se succèdent, pour ainsi dire, incognito : on discute, on dispute, on consacre tout son temps à la lecture des pamphlets politiques, justificatifs, accusateurs, apologitiques, réformateurs, et l'on n'en connaît mieux ni les hommes ni les choses. Notre situation est cruelle, nos malheurs sont grands sans doute; mais ne serait-il pas temps de laisser au gouvernement le soin de les réparer? Je suis tenté de croire que nous l'aiderons mieux par notre confiance, par notre union, que par des conseils presque toujours inutiles, souvent intempestifs et quelquefois

Digitized by Google

dangereux, quoique donnés dans les meilleures intentions; exécutons tout simplement la charte au lieu de la réformer; le temps et l'expérience nous en apprendront plus que tous nos publicistes, et les chambres sauront profiter de leurs leçons. Voilà un singulier préambule pour arriver au roman d'un auteur qui n'en est pas moins anonyme pour moi, quoiqu'il ait déjà donné au public *Armand et Angéla*, le *Fantôme Blanc*, etc., etc. Je ne connais pas un de ces ouvrages, et le hasard seul m'a fait lire l'*Étrangère dans sa Famille*. Je me suis abonné à un cabinet de lecture pour avoir toutes les nouveautés : depuis un mois, mon libraire ne m'envoyait que des projets de constitution, des plans de finances, et mille autres rêveries politiques; ennuyé, excédé de ces fastidieux rabachages, je demandai un roman, il m'envoya l'*Obstacle invincible*. Je le dévorai avec une espèce de sensualité, dont je suis presque honteux dans ce moment; car c'est un des romans les plus mauvais, le plus pitoyablement écrits que j'aie lus de ma vie. Cependant, grâce à nos pamphlets, il m'a paru charmant, et, par reconnaissance, je n'en dirais pas de mal, si le devoir d'un journaliste n'était de dire la vérité, au moins quelquefois.

Le duc de Sérange apprit à son fils Édouard, dès le berceau, qu'il deviendrait un jour l'époux de sa cousine Adélaïde de Valdy; cet engagement pris par les deux pères au moment d'un combat naval, où le comte de Valdy perdit la vie, paraissait d'autant plus sacré, que toutes les convenances le justifiaient; mais l'amour y mit un obstacle. Le jeune Édouard, élevé avec Adélaïde, habitué à partager ses jeux, ses études, la vit croître sans s'apercevoir qu'elle était belle. Lorsqu'elle eut atteint quinze ans, les louanges universelles le forcèrent à remarquer la raison, l'instruction, les talens de sa cousine : loin d'être attiré par autant de perfections, il se sentit humilié, et redoutant d'avoir pour compagne une femme dont le mérite supérieur lui donnerait trop d'ascendant sur un mari, il partit avec joie pour Clermont où son père l'envoyait terminer un procès de la plus haute importance.

Digitized by Google

Le jour même de son arrivée, il vit à une fête la jeune Anna, qui le séduisit par sa jolie figure, sa simplicité et son air de timidité. Il apprit qu'ayant perdu sa mère au berceau, son père, chargé seul de son éducation, ne lui avait permis que *les travaux du ménage*, *la culture d'un petit jardin*, *les ouvrages de son sexe*, *les devoirs de la bienfaisance*, *et les soins d'une nombreuse volière*. Anna, sans imagination, n'ayant jamais lu que des livres religieux, ignorant *jusqu'aux noms des passions qui divisent les hommes*, paraît à M. de Sérange la seule compagne qui pût le rendre heureux; il prie madame de Grandval, à laquelle il était recommandé, de lui faire connaître le père de cette intéressante beauté.... Quel désespoir! elle est fille de M. de Somerive contre lequel il vient plaider. Une si fatale découverte afflige Édouard sans le décourager; il offre ses vœux à la fille, obtient le consentement du père, promet que le sien cédera à ses instances, et lui écrit la lettre la plus pressante pour obtenir son aveu. Tandis que la lettre voyage, M. de Somerive meurt, emportant au tombeau la douce idée qu'il laisse un protecteur à sa fille. Cependant, la réponse du duc de Sérange n'arrive point; Édouard, trop amoureux pour supporter le moindre délai, se hâte d'épouser Anna, et veut sur-le-champ passer en Angleterre, afin de se dérober à la colère de son père, dont il prévoit le refus. Il fait ses préparatifs, arrive à une heure après minuit chez Madame de Grandval, qui lui avait offert le seul asile convenable pour Anna, depuis la mort de M. de Somerive. Quel affreux spectacle! la maison est en feu: il se précipite à travers les flammes dans l'appartement de sa femme; des vêtemens épars, à demi-brûlés, attestent qu'elle n'existe plus; on transporte Édouard mourant à son logement, où son père vient d'arriver fort à propos pour le soigner durant une maladie de six semaines. Aussitôt que le convalescent peut supporter la voiture, son père le ramène à Paris. Édouard retrouve Adélaïde plus belle qu'avant son départ, mais moins gaie, moins expansive; elle ne parle ni de littérature, ni des beaux-arts, sa toilette n'est plus remarquable que par sa simplicité. Son extrême froideur afflige Édouard : dès l'ins-

Digitized by Google

tant qu'il se croit forcé de renoncer à elle, il sent tout le prix de ce qu'il craint de perdre, il cherche à plaire; Adélaïde résiste, il redouble de soins, de tendresse; le duc de Sérange la presse d'accomplir les vœux d'un père mourant; elle cède, Édouard obtient sa main.

Au bout de quelques mois, le duc de Sérange laisse Édouard héritier de son titre et d'une immense fortune. Adélaïde seule peut le consoler de la mort d'un père justement chéri; il goûte auprès d'elle un bonheur auquel il ne manquerait rien, si le ciel accordait un fils à leurs prières. Un jour le jeune duc est mandé par un de ses voisins, dangereusement malade, pour entendre la révélation d'un important secret; il arrive trop tard, le malade a perdu l'usage de la parole, et lorsqu'Édouard revient chez lui, il trouve à la place d'Adélaïde, qui a disparu, mademoiselle de Somerive, son contrat de mariage à la main, et son frère à côté d'elle, prêt à défendre ses droits; le duc de Sérange ne les conteste point, mais il devient le plus malheureux de tous les hommes. A dater de ce moment les événemens se multiplient, l'intrigue se complique et se développe avec peine, malgré les facilités que s'est données l'auteur. C'est l'homme le plus expéditif que je connaisse: un personnage l'embarrasse-t-il, soudain un accident de voyage, un duel, une attaque d'apoplexie, un saisissement douloureux arrive tout à point pour l'en délivrer. De bon compte, l'auteur tue pour le moins une douzaine de ses personnages. Avec tant de moyens, comment n'a-t-il pas surmonté l'*obstacle invincible* qui forme le nœud de son roman? Que d'événemens encore à raconter! Mais je ne veux pas prolonger mon analyse et tout dire à mes lecteurs, il faut leur laisser du moins l'attrait de la curiosité; j'avoue qu'elle est vivement excitée, et que ce genre de mérite soutient l'attention, malgré les continuelles invraisemblances, les longueurs et les fautes de français dont fourmille l'ouvrage.

Ce roman, où les mœurs sont toujours respectées, a l'avantage d'offrir un dénouement touchant et peu commun; il ne finit point par un mariage, suivant la routine ordinaire, et l'on peut espérer quelque chose de

Digitized by Google

l'auteur, s'il veut se décider à prendre pendant quelque temps un maître de grammaire.

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR L'HISTOIRE.

L'histoire est, pour ainsi dire, le registre des événemens passés. Mais quand les faits qu'elle rapporte sont exposés de mauvaise foi, ou se trouvent en contradiction avec le bon sens, il devient nécessaire de les discuter, et de rechercher tous les documens qui peuvent faire apercevoir la vérité à travers le nuage dont on a voulu l'envelopper.

J'ai lu quelque part : « Qu'il ne faut chercher dans l'histoire que l'esprit, les préjugés, les intérêts et le goût du parti auquel l'historien est attaché. » Cette opinion, qui paraît d'abord paradoxale, est souvent confirmée par l'expérience et par l'examen du caractère moral et politique de la plupart des écrivains. Notre illustre de Thou est du bien petit nombre de ceux qui méritent une honorable exception. Son histoire, comparable à celles des anciens, est écrite avec la plus sévère impartialité. Il sacrifia ses propres intérêts, ceux de son parti et les préjugés de la croyance à l'amour de la vérité. Les ennemis que lui attira sa franchise purent bien l'empêcher d'être nommé premier président du parlement de Paris; mais la postérité l'a vengé de cette injustice, en le plaçant au premier rang des historiens modernes qui doivent servir de modèle. « Celui, dit La Bruyère, » qui n'a égard, en écrivant, qu'au goût de son siècle, » songe plutôt à sa personne qu'à ses écrits. Il faut tou» jours tendre à la perfection, et alors cette justice qui » nous est refusée par nos contemporains, la postérité » sait nous la rendre. »

Ce n'est point seulement dans le récit des vertus qu'il faut, selon Tite-Live, puiser l'instruction que l'on peut tirer de l'histoire. Elle offre encore d'autres exemples en tout genre qui peuvent servir de leçon, si l'on sait en

Digitized by Google

faire son profit. Chacun peut y choisir un modèle à suivre. On y trouve des actions vicieuses dans le projet, funestes dans l'exécution, qui doivent détourner les hommes sensés de pareils erremens. Toutefois, pour parvenir à ce but utile, il ne faut pas être conduit par un guide infidèle.

L'Histoire des Révolutions d'Angleterre, par le père d'Orléans, jouit encore d'une certaine estime parmi les gens du monde, et j'en ai souvent entendu recommander la lecture. Mais peut-on croire à la bonne foi de ce jésuite? et n'aperçoit-on pas l'influence de l'esprit de son ordre, et celle de la cour de Saint-Germain, dans le passage que je vais citer? Après avoir parlé (un peu trop succinctement) des cruautés exercées par les officiers de Jacques II, sur les partisans vrais ou supposés du duc de Montmouth, il ajoute: « Le roi fut trop tard averti de ce désordre; mais on » ne l'en eut pas plus tôt informé, qu'il en témoigna de » l'indignation; et si des services importans qu'il avait » reçus de ceux qui en étaient accusés, l'obligèrent de » les épargner, il répara autant qu'il put leur injustice, » par le pardon général qu'il accorda à ceux des révoltés qui étaient encore en état d'éprouver sa clémence. » Qui ne croirait, après cela, que Jacques, *éclairé sur la* conduite de ses sanguinaires agens, dût les écarter de sa personne, en leur faisant grâce de la vie par la considération des services importans qu'ils lui avaient rendus? On demeure persuadé que la clémence succéda nécessairement aux proscriptions, et que les Anglais n'eurent plus qu'à se féliciter de la modération royale. Le silence que garde ensuite le bon jésuite sur les événemens subséquens, semble devoir confirmer cette opinion. Mais, fort heureusement pour l'instruction de la postérité, un autre historien s'est chargé de nous apprendre ce que le premier *avait sans doute intérêt* de nous cacher. Le chevalier Jeffreys, principal ministre de vengeance, fut nommé grand chancelier; Kirke, dont les raffinemens de cruauté ne le cèdent point à ceux du proconsul Carrier, fut généreusement récompensé. Ce bourreau répondait à ceux qui lui reprochaient ses inhumanités: « Qu'il s'en

Digitized by Google

» fallait bien que Jeffreys et lui ne fussent allés aussi » loin que le portaient les instructions qu'ils avaient » reçues. » Quant au pardon général, *il ne fut publié que plusieurs mois après que toutes les exécutions furent faites, et qu'on ne put plus trouver de coupables.* (Voyez Histoire d'Angleterre, par Rapin-Thoiras, tom. 10, pag. 30, édition de Trévoux.)

ŒUVRES COMPLÈTES DE XÉNOPHON; traduites en français et accompagnées du texte grec, de la version latine, des notes critiques, des variantes des manuscrits de la Bibliothèque royale, d'estampes, de plans de bataille et cartes géographiques, gravées d'après les dessins de M. Barbié du Bocage, etc.; (1) par J. B. Gail, membre de l'Institut, etc. — Tome 1er. tom. 7e. deuxième partie; de l'imprimerie royale.

Parmi les hommes qui depuis une vingtaine d'années ont le plus contribué à répandre en France le goût de la langue grecque, il en est peu qui aient autant de titres que M. Gail à la reconnaissance publique.

Persuadé de bonne heure que le défaut de livres élémentaires étoit le principal obstacle qui avait arrêté les progrès du grec dans l'ancienne Université, il s'efforça de suppléer à ce qui manquait, et s'attacha sans relâche à remplacer les misérables éditions qui servaient dans les classes, par des éditions correctes d'ouvrages ou d'opuscules choisis, qui pussent former une gradation insensible, entre ce que la langue offre de plus élémentaire et ce qu'elle a de plus difficile et de plus élevé.

Dans l'ardeur de son zèle, il ne crut pas encore avoir assez fait, il ouvrit un cours gratuit de langue grecque qu'il a continué pendant près de vingt-deux

---

(1) Dix vol. in-4°. Chez A. Delalain jeune, libraire, rue des Mathurins Saint-Jacques; et chez Charles Gail neveu, au collége Royal, place Cambrai.

Tout l'ouvrage est maintenant terminé et en vente. On peut se le procurer ou tout entier ou par livraison.

Digitized by Google

ans, jusqu'au moment où l'instruction régulière du grec dans nos écoles et la création d'une école normale, ont rendu ces soins moins nécessaires, sinon tout-à-fait superflus. C'est à ce cours qu'une foule de jeunes gens médecins, naturalistes, chimistes, vinrent puiser les premiers principes de la langue grecque et chercher les moyens de suppléer à l'éducation imparfaite qu'ils avaient reçue au milieu des troubles et des discordes civiles. Les uns, forcés de retourner aux travaux qui devaient préparer leur avenir, remportèrent au moins de ce cours les notions qu'ils avaient jugé indispensables; les autres, après avoir franchi les premières difficultés, attirés par le charme toujours croissant que leur offraient la langue la plus belle et la littérature la plus riche, y pénétrèrent plus avant, et finirent par s'attacher exclusivement à une étude qui n'avait d'abord été pour eux qu'un objet secondaire et subordonné. C'est ainsi que M. Gail compte parmi les savans et les littérateurs, plusieurs hommes dont son cours élémentaire a préparé le sort et décidé la vocation.

Si les ouvrages élémentaires du zélé professeur lui firent négliger par fois les vrais intérêts de sa réputation littéraire, ils ne les lui firent pas entièrement oublier, et ne l'empêchèrent pas de publier successivement des traductions d'auteurs difficiles, parmi lesquelles je ne rappellerai ici que celle de Théocrite, accompagnée d'observations littéraires et critiques, où les beautés de ce grand poëte sont appréciées avec goût et sagacité.

Mais ce n'était là que le prélude de plus importans travaux.

Depuis long-temps M. Gail se livrait à une étude approfondie des deux principaux auteurs du siècle de Périclès, je veux parler de Thucydide et de Xénophon, et préparait les matériaux d'une édition complète de ces deux grands écrivains : soutenu par un zèle infatiguable, il s'occupait sans relâche à collationner les manuscrits de la Bibliothèque royale, à réunir les variantes. Arrivé à la fin de ces recherches pénibles, de ces travaux aussi fastidieux qu'utiles, M. Gail en publia successivement plusieurs *spécimen* importans. L'économique et le traité de la

Digitized by Google

chasse par Xénophon, et la harangue de Périclès, tirée de Thucydide, précédèreut la publication de l'édition et traduction de l'ouvrage de ces historiens qui parut en 1807 et 1808; l'édition du texte entreprise sans souscription, sans appui du gouvernement, était accompagnée des variantes de treize manuscrits; elle présentait, sous ce rapport, un avantage considérable sur toutes les éditions précédentes, puisque celle de Duker donne les variantes de cinq manuscrits seulement, celle de Gotleber, Bauer et Beck, celles de deux manuscrits nouveaux.

L'édition de M. Gail, qui contient celles de treize manuscrits, ouvre donc une nouvelle époque pour la critique de Thucydide. Quant à la traduction, il convient lui-même qu'il a beaucoup profité de celle de M. Lévesque, mais il s'est attaché principalement à traduire de nouveau les *harangues*; et à cet égard, on s'est accordé à reconnaître que son ouvrage est enti rement neuf.

L'édition de Thucydide détourna pendant quelque temps M. Gail de ses travaux sur Xénophon : il y revint bientôt avec une nouvelle ardeur; l'impression fut continuée, elle est tout-à-fait achevée maintenant. L'ouvrage se compose de dix volumes in-4°., tous imprimés, qui paraîtront successivement par livraison. Ils renferment outre le texte grec, la version latine et la traduction française de tous les ouvrages de Xénophon, les variantes des manuscrits de la Bibliothèque royale, discutées dans un volume à part (1), beaucoup de notes et observations critiques, et un grand nombre de cartes géographiques et de *spécimen* de manuscrits.

La première livraison qui paraît maintenant, se compose :

1°. De la deuxième partie du 1er. volume, qui comprend les républiques de Sparte et d'Athènes, les revenus de l'Attique, l'Agésilas, le banquet l'Hiéron, l'équitation, le maître de la cavalerie.

(1) L'illustre M. Heyns, qui a eu connaissance de ce volume, parle très-avantageusement, et des Variantes recueillies par M. Gail, et de ses Principes de critique. (*Journal de Gotting*, mars 1810.)

2°. De la deuxième partie du 7e. volume, qui contient les *specimen*, et la notice des manuscrits, et beaucoup de discussions littéraires et critiques.

Je me garderai bien de m'étendre ici longuement, sur la personne et les écrits de Xénophon : ceux qui pourraient ne le pas connaître, trouveraient que je n'en dis pas assez; et j'en dirais beaucoup trop pour ceux qui le connaissent. Il vaut mieux entrer dans quelques détails sur les deux volumes que j'ai sous les yeux.

« Le gouvernement, dit M. Gail, ne m'avait d'abord » demandé que le texte grec, avec version latine et col- » lation des manuscrits : là devait se borner ma tâche, » lorsque ensuite on m'invita à y joindre la version » française. J'eus beau représenter que l'Abeille attique » laisse peu de prise sur elle; que les grâces se tradui- » sent plus difficilement que la force, et qu'ainsi il m'é- » tait impossible d'entreprendre la traduction du Xéno- » phon, écrivain aussi difficile à rendre, qu'il est en » général, facile à entendre. On insista, je cédai, en » déclarant que je traduirais avec toute l'exactitude » dont je pouvais être capable, ce qui n'était pas tra- » duit, ou ce qui l'était mal, comme les Cynégétiques, » l'Économique, etc.; mais qu'en même temps je m'ai- » derais du travail de M. Dacier sur la Cyropédie, de » MM. Larcher et la Luzerne sur l'Anabase (1). »

D'après cela, on voit que les soins de l'éditeur se sont dirigés principalement sur la partie la plus importante, sur l'édition du texte et la collation des manuscrits. Quant à la traduction, excepté l'Économique, les Républiques de Sparte et d'Athènes, les Cynégétiques, qu'il a traduits avec un soin particulier, il s'en est un peu trop reposé sur ses devanciers, et il a pris leur travail pour base, en y ajoutant toutefois ce qui lui fournissait un examen plus approfondi du texte, ou la découverte de quelque variante inédite. « Ainsi, ajoute M. Gail j'oserai » compter sur un peu d'indulgence pour ma tradution; » elle trouvera, je l'espère, grâce devant les gens du » monde. Quant aux philologues, qu'il me soit permis

(1) Avertissement, pag. 41.

» de les renvoyer à mes observations historiques, mili-
» taires, géographiques et grammaticales, faites posté-
» rieurement à cette traduction (1). »

Ces divers passages montrent avec qu'elle modestie, je devais dire avec qu'elle sévérité, M. Gail juge une partie de sa traduction. Il me permettra de n'être pas tout à fait de son avis. Le premier volume que j'ai sous les yeux renferme les républiques de Sparte et d'Athènes, les revenus de l'Attique, le Banquet, l'Hiéron, l'Equitation, le maître de la cavalerie; ces divers traités (les deux premiers exceptés), sont compris parmi ceux dont il dit n'avoir *ni voulu ni pu* soigner la tradution: et cependant en l'examinant comparativement avec d'autres traductions antérieures de ces mêmes limites, j'ai trouvé la sienne, non seulement très-différente, mais elle m'a paru en général à la fois fidèle et facile. Il faut en couclure de deux choses l'une; ou M. Gail a fait plus qu'il a cru faire, ou bien il a *pu* beaucoup plus qu'il n'a *voulu*. La critique ne saurait donc être pour sa tradution aussi redoutable qu'il semble le penser, Il a beau *permettre* « qu'on ne lui sache aucun gré d'avoir tra-
» duit plusieurs traités pour la première fois et d'avoir
» souvent corrigé ce qui avait été traduit »; je doute fort que personne ait assez peu de justice pour profiter de la *permision*.

Le texte grec est d'une grande correction. M. Gail s'en servit pour les traités contenus dans le premier volume de l'édition de Zeune, en se réservant de discuter dans les notes de la première partie du VII[e]. volume, les variantes nouvelles que lui ont fourni les manuscrits. Il m'a fait regretter qu'il n'ait pu mettre à profit pour l'Équitation et le maître de la cavalerie, l'édition de M. Courrier, qui a paru après l impression du volume publié en ce moment. Cette édition offre, comme on sait, le meilleur texte qu'on ait jamais possédé de ces deux traités de Xénophon.

---

(1) Le premier volume vient de paraître séparément, sous le titre de : *Recherches historiques, militaires, géographiques et philologiques, etc., pour servir à l'étude approfondie de l'Histoire ancienne*. Paris, chez Delalain. 1 vol. in-8°.

Digitized by Google

Je passerai maintenant à l'analyse des objets discutés dans la deuxième partie du VIIe. volume. Elle est divisée en deux sections.

La première, sous le titre de Notice des manuscrits de Xénophon et de Thucydide, est précédée d'observations sur les devoirs d'un éditeur des anciens.

Ces observations ont pour but de montrer les funestes effets de la manie de corriger les textes qui s'est emparée des philologues les plus distingués. M. Gail fait voir, par plusieurs exemples, que telle correction jugée indispensable est, dans le fait, absolument inutile, puisque la leçon du texte fait un sens raisonnable. Il puise principalement ses preuves dans Thucydide, Xénophon et Sophocle. Au reste, cette doctrine très-bien défendue par M. Gail est celle de tous les éditeurs éclairés, qui s'attachent plutôt à donner des textes purs, qu'à briller par des tours de force, aux dépens des anciens. Mais il est trop éclairé lui-même pour être exclusif; et tout en blâmant l'abus des corrections, il ne prétend pas nier, sans doute, que les éditeurs les plus circonspects ont souvent introduit avec le plns grand succès dans le texte des principaux auteurs anciens, des conjectures tellement évidentes qu'elles peuvent réellement se passer de l'antorité des manuscrits. On doit savoir fixer des bornes à la réserve comme à la hardiesse; car si la témérité suppose un esprit faux, la réserve poussée trop loin décèle un esprit timide, parce qu'il est faible et indécis, parce qu'il n'est pas assez bien soutenu par la connaissance de sa langue.

La notice instructive des manuscrits de Xénophon est suivie de celle des éditions et traductions de Xénophon, qui avaient paru au moment où ce volume a été imprimé. Ainsi on ne doit pas imputer à omission de ne point y rencontrer la petite édition de M. Schaefer, puis celle des deux Traités d'équitation donnée par M. Courrier.

On retrouve ensuite avec plaisir la dissertation de M. Lévêque sur l'orthographe de Thucydide, et l'inscription en l'honneur d'Orripe de Mégare, avec l'explication qu'en a donnée M. Calvet, d'Avignon.

Ces deux morceaux servent en quelque sorte d'intro-

Digitized by Google

duction au *Specimen* des manuscrits, dont vingt pour ceux de Xénophon, cinq pour ceux d'Hérodote, huit pour ceux de Sophocle, un pour ceux de Théocrite. Ce sont des *fac simile* gravés avec une perfection telle, qu'on ne saurait s'imaginer qu'on n'a pas sous les yeux les manuscrits eux-mêmes. Ces *Specimen* ne doivent point être regardés uniquement comme un objet de luxe et de curiosité; outre qu'ils sont très-propres à donner une idée de l'écriture des manuscrits de différens siècles, et à éclairer sur les fautes des copistes, le judicieux éditeur a trouvé le moyen de les faire servir à la critique du texte de Xénophon, en faisant calquer principalement les endroits qui présentent des leçons douteuses, qu'il discute dans ses notes critiques.

La deuxième section se compose d'observations littéraires et critiques sur divers traités de Xénophon. M. Gail y suit avec succès la méthode qu'il emploie constamment dans l'explication des anciens. Elle consiste à ne jamais considérer une phrase en elle-même; mais à l'envisager dans ses rapports avec le contexte. C'est à l'aide de cette méthode qu'il a expliqué beaucoup de passages difficiles, dont le vrai sens n'avait pas encore été saisi.

L'auteur s'arrête très-peu sur l'*Éloge d'Agésilas*, mais il en dit assez pour qu'on voit qu'il doute fort de son authenticité. C'était l'opinion du célèbre Walckenar; mais Kühn, dans une dissertation citée par M. Harles (1), paraît avoir combattu avec avantage l'opinion du philosophe hollandais. M. Gail est tellement versé dans la connaissance du style de Xénophon, qu'il eût été bien à désirer qu'au lieu de se borner à quelques phrases vagues, qui tranchent une difficulté sans la résoudre, il eût consacré quelques pages à prouver, par des rapprochemens incontestables, que ce morceau, comme il paraît le croire, ne peut être sorti de la plume de Xénophon.

Les traités militaires de l'équitation et du maître de la cavalerie présentent de grandes difficultés, qui tiennent à une foule de détails techniques, dont il est presque im-

---

(1) *Ad Fabric.* B. G. T. 3, pag. 16.

Digitized by Google

possible de se tirer sans la double connaissance de la langue et de la matière. Les observations de M. Gail sont en grand nombre et très-judicieuses, et il a fait tout ce qu'on pouvait attendre d'un habile helléniste, qui connaît mieux le grec que les chevaux. Il ne néglige pas de remarquer les passages qui prouvent avec évidence que chez les Athéniens, les chevaux n'étaient pas ferrés, et il réclame la priorité de cette observation sur un savant qu'il ne nomme point. La réclamation est au moins superflue : la remarque en a été faite il y a bien long-temps ; d'abord, à ce que je crois, par Casaubon, qui s'en explique, il est vrai très-vaguement, dans ses notes sur Aristophane (1) ; ensuite par Herman Hugo (2), par Montfaucon, qui cite et explique le passage de l'historien grec (3), par M. Le Beau, qui traite la question avec plus de détail dans son vingt-deuxième Mémoire sur la légion romaine (4) ; enfin elle a été traitée spécialement dans un Mémoire de M. Samuel Pegge, lu le 25 février 1773, à la Société des Antiquaires de Londres (5). Il ne restait donc plus qu'à constater la possiblilité d'un semblable usage, et son utilité dans certains cas, et c'est ce que M. Courrier a fait avec le plus grand succès, lors de son séjour dans la Pouille et la Basilicate (6).

Mais le morceau le plus important, par son objet et son étendue, est celui qui a pour titre : *De la Doctrine de Socrate, d'après le banquet, les dits mémorables, les économiques et l'apologie*. M. Gail a extrait de ces divers traités tous les passages qui pourraient avoir rapport aux opinions de Socrate, sur la morale et la religion, à sa manière de vivre, à ses habitudes. C'est un sujet bien souvent traité, et qui me paraît l'avoir été supérieurement dans un mémoire de l'abbé Fraguier, intitulé *De l'Ironie de Socrate, de son démon familier*,

---

(1) *Casaub, ad Aristoph. Equit.*, v. 549.
(2) *H. Hugo, de militiâ Equestri.*, *lib.* 1, *c.* 3.
(3) *Montf. Antiq. expliq.*, t. 4, p. 79.
(4) *Acad. Inscript.*, t. 39, p. 536 *sq.*
(5) *Arcæolog. Britann.*, t. 3, p. 39-52.
(6) *Courrier de l'Eq., etc.*, par Xén., p. 53-56.

Digitized by Google

etc. (1); et quant aux mœurs de Socrate, il est difficile de rien ajouter à ce qui est dit dans la curieuse dissertation de Mathias Gesner, ayant pour titre : *Sanctus Socrates pæderasta* (2). Toutefois, en considérant Socrate sous divers points de vue, M. Gail s'est attaché et est parvenu à fournir de nouveaux motifs d'admiration aux partisans de ce philosophe. Il est néanmoins à regretter que ce savant professeur ait cru devoir s'imposer l'obligation de s'en tenir uniquement aux écrits de Xénophon, pour tracer le portrait de Socrate, et qu'il se soit ainsi privé volontairement des couleurs que lui auraient fourni ceux de Platon. Xénophon et Platon, pris séparément, ne nous offrent, pour ainsi dire, que la moitié de Socrate. Ce n'est qu'en réunissant les ouvrages des deux disciples que l'on connaît bien le maître. Je sais que Platon s'est souvent abandonné à son imagination, dans la peinture de Socrate, et que les traits sous lesquels il le représente ont par fois une perfection presque idéale. Mais il faut que le critique sache choisir; et, s'il veut connaître ce grand homme, il doit lire et relire surtout l'Apologie, le Gorgias, les deux Hippias, et l'Eutyphron, le Lachès, le Prodicus : c'est dans ces admirables morceaux qu'il pourra se faire une idée de ce que l'esprit de Socrate avait de finesse et de profondeur, son éloquence de vérité et de force, son caractère de sincérité, de noblesse et d'élévation. C'est là qu'on apprécie tout le parti qu'il tirait de l'ironie, et qu'on apprend à connaître l'art singulier avec lequel il savait si bien captiver ses interlocuteurs, en intéressant leur amour-propre, les envelopper par ses adroites questions, d'imperceptibles réseaux, leur arracher des réponses dont il relevait ensuite l'inconséquence ou le ridicule, et les forcer de déchirer eux-mêmes le voile qui cachait à leurs propres yeux leurs vices ou leur ignorance !

C'est dans le *Banquet* de Xénophon que les adversaires de Socrate ont puisé leurs principaux argumens. M. Gail

(1) *Acad. Inscr.*, t. 4, p. 350-380.
(2) *Comment. societ. Gotting. Ann.* 1752, p. 1-35 *aj.*

Digitized by Google

a consacré une dissertation spéciale à l'explication des endroits les plus difficiles et les plus équivoques de ce dialogue. Toute son explication repose sur l'idée qu'il n'est qu'une *ironie continuelle;* et il pense que Xénophon a eu l'intention secrète de tourner en ridicule les sophistes dont l'amour-propre humilié avait causé la perte de son maître. Pour y parvenir, Xénophon réunit plusieurs interlocuteurs qui « à la faveur de la liberté qui » règne dans un banquet, puissent se montrer à nu, et » étaler leur science captive et leur goût pour les paradoxes (1). » Cette supposition de M. Gail est ingénieuse; elle le conduit à expliquer très-facilement plusieurs endroits; mais, si j'ose le dire, elle me paraît peu nécessaire.

Le banquet de Xénophon, pris au sérieux, ne m'offre rien de contraire à l'idée qu'on se forme de Socrate, d'après les autres écrits de Xénophon, et même d'après ceux de Platon. Il faut seulement avoir égard au lieu de la scène, aux mœurs du temps et du pays. On ne conçoit vraiment rien aux scrupules d'Athénée, de ce compilateur aussi chargé d'érudition, qu'il *était dépourvu* de critique et de jugement. Socrate acceptait à dîner chez un riche Athénien, ami de la philosophie, mais partisan de la gaieté. Le philosophe avait trop d'esprit, il était trop éloigné de l'affectation pour apporter dans une réunion de gens *comme il faut* (καλὸς κἀγαθὸς), une roideur et un pédantisme qui eussent fort gêné les convives. Il crut donc devoir laisser un libre cours à la gaieté qu'inspire une aimable réunion, afin de mieux réussir à faire tourner la plaisanterie elle-même au profit de la morale. Tout s'explique alors.

Ainsi, rien de plus conforme aux mœurs grecques que l'éloge de la danse, dans la bouche même de Socrate (2); et il est tout-à-fait inutile de recourir à l'ironie. Quand il prétend disputer à Critabule le prix de la beauté, qui pourrait voir dans ses paroles autre chose qu'un badinage, à l'aide duquel il trouve encore le se-

(1) *Idem*, pags 116.
(1) *Acad. Inscr.*, t. 1, p. 112.

Digitized by Google

cret de ramener ses auditeurs à son idée favorite sur le *beau* qu'il ne séparait jamais du *bon* ni de *l'utile*? D'un air sérieusement comique, il se glorifie d'être *entremetteur* (μάστρωπος); mais qui ne voit encore qu'en se donnant un nom si odieux, il veut captiver l'attention de ses auditeurs : curieux de savoir comme il se tirera d'un semblable paradoxe, ils se pressent autour de lui, ils l'écoutent attentivement, et ne se doutent pas de la charmante leçon (*sur l'amitié*), que Socrate a le secret d'amener avec une imperceptible adresse, et que sans doute ils n'auraient pas eu la patience d'entendre jusqu'au bout, sans l'ingénieux détour du philosophe! Enfin il n'y a pas jusqu'à la singulière *dissertation sur l'amour* qui ne soit à la fois dans la manière de Socrate et dans les mœurs athéniennes. Elle n'a rien de plus extraordinaire que le passage des Mémorables, sur le danger du φίλημα (1), et que cent passages de Platon, où assurément on ne soupçonnera pas qu'il existe aucune ironie : n'est-ce pas le divin Platon, lui-même, qui lui fait dire quelque part, que s'il sait quelque chose, c'est uniquement ce qui regarde l'amour (2). Par de semblables discours, Socrate avait l'air de condescendre aux faiblesses de ses auditeurs. Ceux-ci se persuadant qu'il allait flatter leurs passions, ne perdaient pas une seule de ses paroles : mais bientôt il détournait adroitement leurs idées, il les éloignait insensiblement du but qu'il avait d'abord paru vouloir atteindre, et les forçait, par un charme irrésistible, de s'élever avec lui jusqu'au *beau moral*, qui était à ses yeux la vraie, la seule source de la beauté (3). C'est ainsi que, dans le Banquet de Xénophon, Socrate, en parlant de l'amour, développe des idées si belles, si nobles, exprimées avec une éloquence si entraînante, que Lycon, le père du jeune Antalicus, présent à cet entretien, se lève et s'écrie, transporté :

---

(1) *Socrat. ap. Xénop. in Mem.* 1-3-8. *sq.*

(2) *Id. in Theag*, t. 1, p. 128. *B. of maxim. Tyr. Disc.* 24.

(3) *Maxim. Tyr. Disc.* 35, § 2.

« Par Junon, Socrate, vous êtes un honnête hom-
» me (1). »

Qu'est-il besoin, je le demande, d'admettre l'ironie dans un tel dialogue? Par ce moyen, vous excusez Socrate, il est vrai, de quelques paroles qui vous paraissent peu convenables à la dignité de son caractère, parce que vous perdez de vue et la situation du personnage, et les mœurs de son temps : mais aussi vous êtes obligés d'admettre que Xénophon a voulu tourner en dérision tout ce qu'il y a d'admirable dans ces mêmes discours.

Je persiste donc à le croire. Dans le banquet, Xénophon a parlé très-sérieusement, il le dit lui-même au commencement, il le répète dans le cours du dialogue (2); et ses paroles sont si formelles, qu'elles suffiraient presque seules pour établir qu'il a réellement eu l'intention de nous montrer son maître tel qu'il était, au milieu de ses amis, toujours naturel, toujours sincère, plein d'abandon et de réserve tout-à-la-fois, sachant déposer la gravité philosophique quand elle pouvait rebuter les esprits par l'apparence de la morgue et du pédantisme; mais conservant sa raison dans un festin, ne perdant jamais de vue ce qu'il appelait son ministère et sa vocation, et saisissant avec une dextérité merveilleuse toutes les occasions de ramener les convives vers les éternelles vérités de la morale.

Cet article est déjà si long, que je ne suivrai pas M. Gail dans ses observations sur *l'économique* et les *Cynégétiques*. Je regrette de ne pouvoir donner au moins une idée des intéressantes discussions dans lesquelles est entré le savant et laborieux éditeur.

L'espace me manque; et je me verrais réduit à extraire quelques observations isolées qui, détachées de l'ensemble auquel elles appartiennent, perdraient une partie de leur valeur. Il vaut mieux renvoyer à l'ouvrage même : c'est là que l'on trouvera une foule de recher-

---

(1) *Xenop. symp. c. 9.*, p. 277. *ed. Gail.*

(2) *Id.*, c. 4, p. 217.

Digitized by Google

ches neuves, où l'auteur a su répandre une instruction aussi variée que solide.

LOGOGRIPHE.

Mon être est singulier : tantôt blanc, tantôt noir,
Je suis vraiment sans caractère,
Quoique cru pour en avoir ;
Si je garde un secret, je divulgue un mystère,
Je sers et la haine et l'amour,
Les sciences, les arts, je les mets en lumière ;
Mais aussi, par mon fait, la critique a son tour
Par une même inconséquence,
Alternativement recherché, déchiré :
Telle est ma versatile chance,
Qu'on me mette à la rame, ou qu'un habit doré
Me donnant un air d'importance,
Je me vois exposé dans un lieu décoré,
D'un nombreux cortége entouré,
Hélas ! savans mortels, notre fin est la même ;
Après avoir séduit, éclairé l'univers,
Oubliés, dédaignés de nos obligés même,
Nous devenons la pâture des vers ;
Quatre pieds de mes six, au soldat, au manœuvre,
Fournissent un délassement ;
Et quatre autres un instrument
Destructeur des corps mous : mes six mettaient en œuvre
(En les décomposant) le ciseau phrygien,
Et devenaient un lieu d'indécente figure ;
J'offre encore un poison de bizarre structure ;
Un mortel tourmenté par le luthérien ;
L'équivalent de couple ; et lorsqu'on a fait bien,
Ce qu'il faut toujours craindre en forçant la mesure.

Digitized by Google

CHARADE.

Mon premier peut former un tiers ou quart à souhait ;
Mon second que jadis par tiers on divisait,
Par quart aujourd'hui se partage ;
Et mon tout, qui par tiers a sa division,
Grâce à l'habileté d'un sage,
Perd moitié dans le quart dont s'accroît mon second ;
Avec neuf pieds on me voit en Champagne ;
Si vous m'én ôtez un, on me voit en campagne.

ÉNIGME.

Je suis à toute heure en danger,
Et chacun songe à m'outrager,
Contre les lois de la nature :
Avez-vous jamais entendu
Que l'on condamne à la torture
Celui que l'on a vu pendu.

ANNONCES.

Tableau des Participes, en forme de calendrier ; à l'usage des administrations, colléges, pensions, etc. Par M. l'abbé Burat, auteur des *Leçons élémentaires sur la rhétorique, la versification et la littérature*. Ouvrage adopté pour les maisons royales

Le premier se trouve, à Paris, chez Le Normant, imprim.-libr., rue de Seine, n°. 8. Prix, 20 c. — Le second, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30. Prix, 2 fr.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est
Le mot de la charade est
Le mot du logogriphe est *Brame*, où l'on trouve rame et âme.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1er. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

A la tête des institutions consacrées à l'instruction publique, se trouve placé de plein droit le Collége Royal de France.

Créé, il y a trois siècles, par un roi brave et lettré, le Collége Royal contribua à dissiper les ténèbres de l'ignorance, à faire succéder au jargon de l'école la saine érudition, et, depuis, à étendre la sphère de nos connaissances. Honneur à ce roi chevalier, vraiment grand malgré ses malheurs! Ses expéditions ne furent pas toutes heureuses; la fortune trompa quelquefois son attente; mais, ainsi que l'a dit un de nos plus spirituels littérateurs, *ses mains royales ont semé les lauriers pacifiques* dont la France est couronnée.

Les écoles d'Athènes et d'Alexandrie, dont la renommée a traversé tous les temps, nous montrent les Thalès,

Digitized by Google

les Platon, les Gorgias, les Hipparque et tant d'autres, entourés d'une foule attentive et docile : que pourrait leur envier le noble établissement dont nous parlons aujourd'hui! Consacré aux sciences et aux lettres, astronomie, physique et chimie, mathématiques et histoire, littérature, langues anciennes et modernes, quelles branches n'y ont eu, dans tous les temps, les professeurs les plus distingués? Dans tous les temps, le Collége Royal a été, non-seulement pour la France, mais pour l'Europe, le sanctuaire des sciences et des lettres.

Il l'est aujourd'hui plus que jamais; les Danet, les Vatable, les Lambin, les Amyot ont trouvé de dignes successeurs.

Le premier qui se présente à nous, par les titres les plus mérités, est M. Delambre, dont la science agrandit notre espèce, et rend l'homme, pour ainsi dire, concitoyen de tous les mondes.

M. Delambre, secrétaire de l'Institut, chevalier de la Légion d'Honneur, a continué son cours d'astronomie avec le talent distingué dont il a donné tant de preuves; il a développé, de la manière la plus satisfaisante, la théorie des planètes et de ces corps long-temps prétendus vagabonds, dont l'apparition *jetait jadis tant d'alarmes* dans les esprits.

Plus d'étendue sur l'astronomie nautique, qu'il a traitée avec le même succès, et un peu plus de variété dans le débit, n'eussent laissé aucun regret à ses auditeurs, impatiens de le voir reparaître sur la tribune.

Un nom moins célèbre a attiré plus d'adeptes d'une science plus répandue. M. Delacroix, dont les travaux nombreux n'ont pas toujours eu la gloire pour récompense, a, par sa méthode, jeté la clarté sur des matières abstraites et profondes, et s'il n'a pas lui-même reculé de beaucoup les bornes des mathématiques, il a fourni du moins à ceux qui viendront après lui les moyens d'en atteindre les dernières limites.

Nommer M. Hallé, c'est rappeler les plus nobles vertus unies aux plus vastes connaissances. Son cours, que nous n'avons pu suivre, doit offrir un double mérite; celui d'un art bienfaisant développé par un de ses plus

Digitized by Google

habiles ministres, et celui d'une manière d'enseigner pleine de franchise et de charmes.

M. Lefèvre-Gineau, de l'Institut, professeur de physique expérimentale, savant très-profond sans doute, traite cependant ses matières d'une manière un peu vague et superficielle. Ses expériences, accompagnées quelquefois de réflexions un peu naïves, ne sont pas exemptes d'un certain charlatanisme, auquel ne résistent pas les habitués de M. Comte, qui inondent trois fois par semaine son amphithéâtre.

Un des cours qui ont le plus fixé l'attention publique et la nôtre, est celui de M. Cuvier. Une réputation, que l'envie même n'a pas contestée, parce qu'elle est hors de ses atteintes comme au-dessus de nos éloges, l'importance des matières (les sciences naturelles dans le dix-huitième siècle), cet esprit de critique auquel l'Institut a tant de fois applaudi, quoique les traits en fussent souvent amers, un organe sonore, un débit plein de charme, ont attiré à des leçons trop rares des auditeurs nombreux. Des dames, et du plus haut rang, n'ont pas été effrayées de la grave célébrité du professeur, qui a semé son cours d'anecdotes piquantes.

M. le comte Pastoret, pair de France, professeur du droit de la nature et des gens, se repose sur un suppléant du soin de remplir ses fonctions au Collége de France.

On regrette qu'une chaire qui intéresse autant la morale publique, ne soit pas remplie par un titulaire moins élevé en dignités.

M. Ruffin, professeur de turc, remplit des fonctions diplomatiques à Constantinople, et paye ainsi sa dette à l'état.

M. Kieffer, qui le remplace, enseigne avec facilité une langue, qu'une détention aux Sept-Tours l'a mis à même d'approfondir.

Un accent allemand nuit un peu chez lui à l'expression des beautés de la littérature musulmane.

Nous ne dirons rien de MM. Abel-Remusat et Chezy, qui, possédant seuls en France le chinois et le samskrit, n'ont qu'eux-mêmes pour admirateurs.

Digitized by Google

Une langue plus connue, plus estimée que celle des Brames et des Gengiskan, la langue d'Homère, a, au Collége de France, M. Gail pour interprète. Ce savant, que n'a pas réchauffé le langage toujours si pur, si harmonieux de l'antiquité, a cependant rendu de grands services à la littérature par des traductions fidèles. Le prince de Ligne disait : mieux aimer un homme d'esprit qu'un savant, parce qu'à force de travail tout le monde peut aspirer à ce dernier titre, tandis que ne devient pas homme d'esprit qui veut. L'érudition de M. Gail nous ferait balancer dans le choix. Un in-folio a bien son mérite.

S'il nous était permis ici de nous écarter un peu, non du Collége de France, auquel se rattache tout ce qu'il y a de noble et de pur dans les sciences et dans les lettres, mais de l'ordre de nos matières, nous payerions à un auteur plein de fraîcheur, de grâce et de mélodie, un hommage que nous refusons à M. Gail, qui peut mieux que personne apprécier la justesse de notre éloge.

L'éloquence et la poésie latine réclament notre attention. Qui retrace dans le temple du goût, qui rend dans notre langue les beautés inimitables du sauveur de Rome? De quelle bouche sort, abondante et pure, une éloquence pleine de force et de charmes? Retrouve-t-on dans M. Guéroult quelques-unes des qualités de Cicéron ?

Voué tout entier au Collége de France, le professeur de poésie latine croit que toutes les fonctions de l'entendement suffisent à peine pour remplacer Delille, et consacre entièrement ses veilles à cette tâche glorieuse. Sans avoir le tact et la finesse de son illustre ami, M. Tissot en a la chaleur et la verve : sa manière d'enseigner est pleine d'entraînement. L'émotion communicative qu'on éprouve à l'entendre fait pardonner à son ton quelquefois un peu emphatique. Que M. Tissot y prenne garde, le mélodrame arrache aussi des larmes désavouées par le goût; qu'il ne donne pas au monde littéraire le scandale d'une hérésie au sein même du temple des Muses.

L'enthousiasme du romantique séduit les esprits les plus droits; et ce que je ne crains pas le moins, je l'a-

Digitized by Google

voue, c'est une invasion dans le domaine des classiques.

> C'est du Nord aujourd'hui que *viennent les ténèbres.*

Il est assez singulier de voir le commentateur d'Horace et d'Aristote s'éloigner, tant par son débit que par ses principes, des règles que ces grands maîtres ont tracées, et disputer en quelque sorte la justesse de ce vers du législateur de notre Parnasse :

> Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Bien près de M. Tissot, et bien loin de ses opinions littéraires, est M. Andrieux, chargé depuis l'année dernière de la chaire de littérature française. Depuis dix ans, M. Andrieux, dont l'amitié de Ducis et de Colin-d'Harleville ferait seule l'éloge, consacre à l'enseignement une vie honorée par la fidélité aux plus nobles principes, non-seulement en littérature, ce qui est d'un moindre mérite, mais en sa vie publique et privée. Appelé à succéder à M. Cournand, il a ramené dans l'enceinte d'une salle honteusement étroite, une jeunesse avide de l'entendre, et qui admire en lui, selon l'expression que je lui emprunte,

> L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère,

des leçons intéressantes et variées, un goût sûr, un ton vif et piquant, une manière de lire pleine de finesse, malgré le défaut d'un organe un peu faible, et surtout cette bonté pleine de grâce, qui fait voir en lui plutôt un père de famille qu'un professeur retranché dans son austérité, ont donné une vogue méritée à ses leçons. Des auditeurs difficiles eussent désiré un peu plus d'ordre dans les matières; mais M. Andrieux, qui professait depuis plusieurs années à l'École Polytechnique, débutait au Collége de France; il s'essayait, pour ainsi dire. Le succès de la première année a dû encourager sa modestie, et ses essais ont été si heureux, que nous devons attendre désormais un cours plus méthodique et non moins enchanteur.

Digitized by Google

LA DANSE.

Je commence à devenir vieux; je me suis livré sans relâche, pendant l'intervalle de trente ans, à l'étude de la haute philosophie; mes veilles continuelles ont éteint ma vue, je puis lire à peine une heure de suite, et ma pensée, à la fois mobile et rêveuse, se refuse à me laisser suivre long-temps une lecture faite à haute voix. Je suis franc et distrait; j'aime mes aises, je hais le jeu, les prétentions, les tracasseries du grand monde; les cercles de Paris ne me conviennent pas. La contemplation des beautés de la nature, un entretien intime, voilà les seuls plaisirs auxquels je sois sensible; on ne les goûte pleinement qu'à la campagne : aussi, depuis quatre ans, j'y avais fixé mon *séjour*; mais :

Impius hæc tam culta novalia miles habebit!
Barbarus has segetes! En quò discordia cives
Perduxit miseros!....

VIRG., B. 1re.

Je revins à Paris, où je cherche à me distraire de mes regrets par de longues promenades.

Dimanche dernier, le temps n'était ni trop chaud ni trop froid; un nuage bienfaisant tempérait les feux du soleil, et rendait plus douce son influence salutaire. J'allai sur les dix heures du matin au Jardin Turc, et je me fis servir à déjeuner dans un de ses bosquets; des feuilles jaunies couvraient déjà les arbres qui m'entour-

Digitized by Google

raient de leur ombrage. Voilà, me suis-je dit, les avant-coureurs de l'hiver, et je n'ai pu encore respirer le bon air; un regret oppresse mon sein. Sans doute le printemps est la plus belle saison de l'année; son retour, semblable au retour d'un objet chéri, m'apporte la joie et l'espérance: cependant j'en jouis nonchalamment; j'ai l'été devant moi: mais l'automne m'annonce une longue absence, et je cherche à prolonger les plaisirs dus à ses beaux jours, comme on cherche à prolonger les entretiens d'un ami dont on craint de recevoir bientôt les adieux.

Tandis que je réfléchissais aux tristes événemens qui m'avaient banni de mon champêtre asile, des fleurs de tilleul sèches tombent à mes pieds. Il faut que je voie du moins une fois les champs, dis-je, avant qu'ils soient entièrement dépouillés de leur verte ceinture. J'appelle le garçon restaurateur, je paye, et je cours à la première petite voiture que je rencontre. Combien me prendras-tu, demandai-je au conducteur, pour me mener à deux ou trois lieues d'ici?

Vous plaît-il de rester seul?

— Oui.

— Vous ramènerai-je?

— Non.

— Aujourd'hui cela vaut huit francs.

Je brûlais de sortir la barrière; je ne marchande point, et je monte dans la voiture. Où allez-vous, Monsieur, me dit le cocher?

J'aime assez à m'abandonner au hasard; je répondis à mon conducteur: Où tu voudras.

Digitized by Google

Le mouvement de la voiture m'avait jeté dans une vague rêverie; je m'y complaisais, et regardais tout sans fixer rien, de manière que je fus fort surpris quand je me trouvai à la porte du parc de Saint-Cloud.

— Es-tu fou? m'écriai-je; mon dessein était de me promener en pleine campagne.

— Pouvais-je le deviner? j'ai cru très-bien faire en vous conduisant à la fête de Saint-Cloud.

Je n'avais rien à répliquer; je lui donnai la somme convenue, et j'entrai dans le parc.

Ce délicieux séjour me rappela d'abord plus d'un souvenir tendre et douloureux. Là, dans les jours de ma jeunesse, je vis pour la première fois Orphélia, l'objet de mes premiers amours; là je reçus son premier aveu; là je me battis en duel avec un de mes camarades de collége, devenu mon heureux rival; plus tard enfin, dans ces mêmes lieux, je fis un charmant repas avec quinze personnes du même âge que moi; et de tous ces joyeux convives, pleins alors de vigueur et de santé, je suis le seul qui n'ait pas payé le tribut à la mort.

Enseveli dans ces sombres pensées, je marchais sans m'en apercevoir à travers une foule de monde qui se rassemblait autour des marchands ambulans. Un curieux me pousse: je lève les yeux; ils s'arrêtent sur une femme dont les traits et la figure me présentent la parfaite image d'Orphélia; elle donnait le bras à un homme décoré de plusieurs ordres, et tenait par la main une jeune fille d'environ quatorze à quinze ans. Dieux! m'écriai-je. Mon excla-

Digitized by Google

mation ; et les regards que je tenais attachés sur cette femme, dirigèrent vers elle l'attention générale. Elle rougit, prononça quelques mots en allemand, et se déroba bientôt à ma vue, ainsi que ceux qui l'accompagnaient.

Sa retraite m'arracha un soupir involontaire : on riait malignement à mes côtés ; confus du rôle ridicule que je jouais, je me réfugiai à la hâte sous l'épaisseur des bois placés sur les hauteurs du parc.

Je me promenais avec agitation ; mon cœur battait comme il battit dans mon adolescence ; je me faisais mille questions mentales, quand l'écorce d'un vieux chêne m'offre le chiffre d'Orphélia et le mien, avec ce mot : *toujours*. Ce chêne, fidèle dépositaire des sermens d'un infidèle amour, accusait Orphélia et m'accusait moi-même. O suite déplorable des attachemens humains ! ô bizarrerie de notre nature ! plusieurs rivales avaient succédé dans mon cœur à l'ingrate Orphélia, cinq lustres s'étaient accumulés sur ma tête, sans qu'une seule pensée m'eût reporté vers cette amante, à qui j'avais dû tant de plaisirs, tant de chagrin ; et voilà qu'une simple ressemblance, un mot fallacieux, rallume tout à coup en moi une ardeur insensée ! Des pleurs mouillent mes paupières ; je revois Orphélia ; je l'entends m'avouer son inconstance : Ma main furieuse est prête à effacer le mot qu'a tracé sa main coupable ; j'entends un léger bruit, je me retourne ; l'inconnue, suivie de plusieurs personnes, s'avançait derrière moi : il me semble voir errer l'ombre d'Orphélia ; je m'échappe en criminel,

Digitized by Google

Je regagne la grande allée. Des femmes élégantes, de vieux fats, de jeunes incroyables, des marchands de diverses bagatelles, des étrangers de toutes les classes en rendaient le tableau original et varié; les observations qu'il me fournit éloignèrent de mon âme cette fièvre singulière qui venait de me saisir. Je recouvre mon calme habituel : la marche m'avait donné de l'appétit; j'en profite, et je dîne gaîment.

Je retournai ensuite dans le parc. Le son de plusieurs instrumens guide mes pas vers la rotonde où l'on dansait; j'y pénètre, et j'examine, non sans plaisir, de jolies personnes qui valsaient avec beaucoup de grâce.

Cette danse moderne, blâmée peut-être avec raison par les gens de mœurs austères, me remit en mémoire le portrait que Salluste fait de Sempronia, qui, dit-il, *dansait mieux que ne doit danser une femme honnête*: il faut, pensai-je ensuite, que la danse ait des charmes bien puissans : l'art de la danse est le plus ancien de tous les arts; son origine remonte presque à l'origine du monde.

La danse *sacrée*, source de toutes les autres danses, faisait, dans les siècles antiques, une partie essentielle du culte; les pontifes commençaient la danse *sacrée;* on voit encore à Rome, dans les églises de Saint-Clément et de Saint-Pancrace, des chœurs où l'on exécutait cette danse, avec la plus grande pompe, dans les fêtes solennelles.

Cette danse donna lieu à l'invention de celles par lesquelles, plus tard, on se plut à

Digitized by Google

célébrer les événemens favorables aux nations, et les fêtes des particuliers.

Chez les anciens, la danse ne fut pas seulement le signe de la joie, elle devint aussi le signe de la tristesse.

Les Romains avaient la danse de *deuil* et la danse *nuptiale*. La première était exécutée dans les obsèques par un habile acteur, qui, un masque sur le visage, précédait le cercueil du mort, en retraçant par ses gestes toutes les actions de sa vie; c'était une oraison funèbre muette. La danse *nuptiale*, exécutée dans toutes les noces, parut dangereuse à la pudeur, et fit rendre au sénat un arrêt d'exil contre tous les maîtres de danse.

La danse *armée* faisait partie de l'éducation des Spartiates ; les évolutions militaires qui s'exécutaient avec l'épée, le javelot et le bouclier, entraient dans son dessin.

Les jeunes filles de Lacédémone exécutaient la danse de l'*innocence* devant l'autel de Diane.

La danse des *festins*, exécutée après le repas, se composait de diverses danses, dont plusieurs dûrent donner naissance aux pantomimes, et d'autres aux bals parés; la joie, la magnificence et l'adresse éclataient dans la danse des festins.

La danse *astronomique*, inventée par les Égyptiens, représentait l'ordre, le cours des astres et l'harmonie de leurs mouvemens.

J'en étais là de ma récapitulation, quand le bruit et la chaleur commençant à m'incommoder, je résolus d'aller prendre le grand air. En sortant j'aperçus une femme assise en dehors

Digitized by Google

de la porte : c'était mon inconnue. Je m'arrêtai pour la contempler à mon aise ; elle paraissait souffrante et portait de temps en temps la main à son front. Pardonnez si je suis indiscret, lui dis-je en l'abordant, je crains que vous ne vous trouviez mal. Effectivement, je ne me trouve pas bien, répondit-elle. Je lui fis respirer de l'eau de Cologne ; elle me remercia. Par quel hasard êtes-vous là seule ? lui demandai-je. — Je ne pouvais plus supporter l'aspect de la danse, je me suis éloignée sans rien dire. — Auriez-vous de l'antipathie pour ce divertissement ? — La plus forte ; il me rappelle les plus terribles événemens : à l'époque funeste de notre antique monarchie, j'avais neuf ans, et je fuyais avec ma mère du château de nos ancêtres ; arrêtées en chemin, nous fûmes contraintes, pour nous soustraire à la fureur de nos vassaux, de nous mêler aux danses qu'ils *exécutaient* aux accens des hymnes révolutionnaires. Dix-huit mois après, mon père périt victime de son dévouement à la cause royale ; il périt la veille du jour qui délivra la France de son lâche bourreau. Partout des danses joyeuses célébraient le terme du règne épouvantable de la terreur ; ces danses enfonçaient le poignard dans notre sein, elles nous rendaient encore plus horrible, le trépas d'un père, d'un époux, et nous répondions par des larmes amères à ces transports de l'allégresse si déchirans pour notre cœur. Je jurai dès-lors de ne danser de ma vie. J'ai tenu ma parole ; toutefois le temps adoucit les plus vives douleurs : la France se reposa quelques années de ses maux sous l'égide de la

victoire; mon sort s'améliora, mon âme s'ouvrit à de nouvelles affections. Devenue épouse et mère, j'épargnai à l'heureuse enfance de ma fille le récit des cruautés qui avaient flétri mon adolescence. Croire, aimer, souffrir et pardonner, voilà l'existence des femmes. J'élevai ma fille dans ces principes utiles à son bonheur : je la conduisis quelquefois au bal, parce que son père le souhaitait, et parce que je n'aurais pu la priver de cet amusement sans éveiller dans cette âme innocente et pure des sentimens incompatibles avec l'esprit de tolérance qui sied si bien à notre sexe. Ma fille aime à la folie la danse, et l'an dernier je la vis s'y livrer sans chagrin. On venait de nous rendre les héritiers de notre vertueux et trop infortuné monarque; nous goûtions les douceurs de la paix; les promesses de l'avenir nous payaient des sacrifices passés et présens. Une nouvelle catastrophe amena de nouveaux désastres, et j'eus mon frère tué dans cette dernière bataille, à la fois heureuse et funeste pour ma patrie, et qu'on a célébrée par tant de danses! La mort de mon frère a renouvelé toutes les angoisses que j'ai souffertes à la mort de mon père, et je ne puis voir danser sans frémir. Je le conçois, répondis-je à l'inconnue, mais pourquoi venir à cette fête? La diversité de leurs opinions avait brouillé mon mari et mon frère : le coup qui frappa le dernier rend à l'autre des titres, des honneurs, et je dois dévorer en silence ma peine. Les hommes...... Comme elle prononçait ce dernier mot elle aperçut son époux et sa fille qui sortaient précipitamment pour aller la rejoindre.

Digitized by Google

J'étais fâché de ne pas savoir ce qu'elle pensait des hommes, j'étais fâché de ne pas connaître son nom, j'étais encore plus fâché de songer que je ne la reverrais plus. Je pris tristement la route de Paris, en calculant s'il ne serait pas sage, en de certains momens, d'interdire les danses publiques.

SUR L'HISTOIRE.

Le précepte si juste, si bien énoncé par *Horace*, et si souvent répété, soit comme conseil, soit comme éloge, *de mêler l'utile à l'agréable*, semble de préférence appartenir à l'histoire. Guide des souverains, institutrice des hommes d'état, frein des grands prévaricateurs, et amusement des particuliers, elle possède seule le privilége d'intéresser, lors même que le goût et la raison se trouvent dans le cas de lui adresser des reproches mérités. L'homme aime les récits d'autant qu'ils flattent plusieurs de ses penchans, la curiosité, le besoin d'émotion et la paresse. Racontez des faits qui paraissent pour la première fois ou qui soient peu connus, le lecteur vous pardonnera les fautes de style, souffrira la fatigue occasionée par un plan vicieux, et s'occupera peu du manque de justesse de vos réflexions. Des succès obtenus sans beaucoup d'efforts, et presque avec l'absence du talent, ont multiplié les historiens médiocres.

Pour planer au-dessus de ce rang subalterne, et pour cueillir une palme glorieuse, ce n'est point assez d'être bon écrivain, d'avoir pâli sur les livres, de posséder les événemens, leurs causes et leurs conséquences, et de poser les bases d'un édifice régulier. A ces titres, aussi rares que précieux, il faut joindre la force d'esprit, la précision du raisonnement, l'énergie du caractère et l'élévation de l'âme.

La préférence accordée aux historiens anciens, et tout-

Digitized by Google

à-fait exclusive des modernes, devient une injustice; malheur à l'homme qui resterait peu sensible aux beautés poétiques d'*Hérodote*, à l'éloquence persuasive de *Xénophon*, à la précision sublime de *Salluste*, à l'abondance harmonieuse de *Tite-Live*, à la profondeur pénétrante de *Tacite!* mais ces personnages illustres, et ceux qui, comme *Polybe*, *Florus* et *Quinte-Curce*, les suivent à différens intervalles, n'ont eu que de faibles obstacles à surmonter. Leur génie saisissait rapidement un sujet simple et peu étendu dans ses proportions.

Les divers talens de faire des récits, de tracer des portraits, d'offrir des réflexions, et d'épancher des sentimens, se plaisaient dans une heureuse indépendance. Par la masse de ses lumières et par le degré de sa civilisation, un seul état dominait. L'orgueil, la suite naturelle d'une semblable supériorité, reléguait les autres peuples parmi les barbares. De nos jours, quels nombreux liens établissent des rapports entre toutes les nations? Les colonies des Européens circulent sur la surface entière du globe. Chaque jour se multiplient les relations. L'homme qui prétend donner l'histoire de son pays se voit engagé à tracer, non-seulement celle de l'Europe, mais encore celle de toutes les parties de la terre.

Les manufactures, le commerce, l'administration, la diplomatie et les finances, ont pris des accroissemens gigantesques. Que de recherches, que d'études aujourd'hui d'une indispensable nécessité, demeuraient étrangères aux anciens! On a créé pour ainsi dire l'ordre social, financier et politique.

Des matériaux en petit nombre, et défectueux par leur absurde grossièreté, couvrent de ténèbres les siècles durant lesquels la barbarie et l'ignorance suspendirent le cours des lumières. L'écrivain, dégoûté de la culture de ces landes arides, soupire pour la rencontre de plus fertiles terrains. L'imprudence de ses souhaits tarde peu à se faire connaître. Il plie, il succombe presque sous le faix des matériaux qui lui sont offerts. Les histoires générales et particulières, les mémoires, les dissertations, les actes publics, les dépêches ministérielles et les correspondances amicales l'enfoncent dans des milliers de

Digitized by Google

volumes. La longévité d'un patriarche ne suffirait pas pour lire cette multitude d'ouvrages ; et quelques critiques ordonnent qu'ils soient comparés, jugés. L'équité ne demande qu'un choix auquel nulle passion ne préside.

Voltaire sentit l'embarras de ces richesses, et crut se soulager au moyen d'une division par chapitres. Cette méthode lui assura une clarté précieuse, qu'il eut le don d'embellir du piquant des contrastes et du charme de l'expression ; mais ces avantages coûtent le sacrifice de l'ensemble. L'histoire, ainsi morcelée, n'offre plus un monument simple, noble et majestueux : les connaissances généralement répandues ajoutent aux difficultés. Il faut intéresser le lecteur avec des choses qui lui sont si bien connues, qu'à la première ligne il voit ou l'événement ou l'anecdote. Le style réveille, il est vrai, des sens blasés ; mais sa toute-puissance, proclamée par Buffon et par La Harpe, domine moins dans l'histoire que dans les autres branches de la littérature ; le lecteur perd souvent de sa confiance, à mesure qu'il est charmé de la diction. Si, à la tête d'un poëme, Voltaire demande à l'auguste Vérité de permettre à la Fable de marcher sur ses pas, *pour orner ses attraits et non pour les cacher*, on le soupçonne d'avoir transporté cette alliance dans les histoires qu'il a publiées. Celle de Charles XII, véritable chef-d'œuvre de biographie, rencontre des censeurs qui la relèguent parmi les romans.

L'adoption d'un système auquel se rattachent les événemens d'où découlent les résultats, et qui autorise les conséquences, présente sans doute de précieux avantages. Un grand nombre de critiques condamnent, par des raisons pour le moins spécieuses, une ressource susceptible de graves abus. La plus scrupuleuse honnêteté soutient seule l'auteur d'un système contre les erreurs de l'entêtement et contre les préjugés de l'amour-propre. Les contradictions animent, et vont jusqu'à dépouiller le mensonge de son horreur.

Depuis des siècles, un accord unanime réclame chez l'historien une imperturbable neutralité. Qu'il laisse ignorer et les lieux qui l'ont vu naître, et son état et ses affections et ses habitudes ; jamais vœu ne fut plus indis-

Digitized by Google

cret. Le talent et le génie n'allument leur flambeau qu'au feu de l'enthousiasme. En dépit de tous les commentateurs, le livre de *Suétone* n'offre aux regards qu'un squelette décharné. A la chute de *l'empire romain*, dont la décadence avait plusieurs siècles de suite causé de violentes convulsions, les moines, d'une nuance moins ignorans que leurs contemporains, publièrent des légendes et des chroniques. Quelques hommes de guerre, tels que *Villehardouyn* et *Joinville*, rompant les langes de l'ignorance, laissèrent des mémoires qui respirent la loyauté, la franchise et la bonhomie.

Lors des jours heureux de la renaissance des lettres, les livres fabriqués lors des jours de ténèbres, tombèrent dans un juste mépris. La haine de l'ignorance jeta dans un excès contraire : les auteurs ne tirèrent leur gloire que de l'érudition. Les histoires, hérissées de notes, de commentaires et de citations, devinrent des masses indigestes et pesantes.

Comines, moins guerrier que les deux sénéchaux de Champagne, mais bien plus courtisan, bien plus homme d'état, les choisit pour ses modèles. La différence des caractères perce dans leurs écrits. Les mémoires de *Comines* manquent de la physionomie chevaleresque ; ils plaisent moins qu'ils n'instruisent ; mais ils restèrent toujours le bréviaire des politiques.

La première histoire qui honora la littérature française ne fut pas écrite dans sa langue. *De Thou*, magistrat instruit et grave, se persuada que l'idiome vulgaire ne suffisait pas à la dignité de l'histoire ; il a réduit la plus nombreuse partie des lecteurs à ne jouir de son superbe ouvrage qu'avec le déchet inévitable dans la traduction.

La philosophie préserve l'historien des erreurs de la crédulité, comme elle le sauve des dangers du septicisme ; mais durant le cours du dix-huitième siècle, elle perdit la modération, le plus beau de ses titres. Présomptueuse et vaine, elle s'empara de l'histoire, et la fit dégénérer.

Les jours de troubles, d'attentats intérieurs, de succès au dehors et d'agitations successives, ont mûri les esprits. Les compositions frivoles sont délaissées pour l'histoire.

TIMBRE ROYAL 5 C. SEINE

Digitized by Google

Le Français, ce peuple si fertile en guerriers valeureux, en généraux habiles, en hommes supérieurs dans toutes les branches des connaissances humaines, qui vient de préparer tant de surprises pour la postérité, surtout par sa renaissance au calme et au bonheur, les fruits du pouvoir légitime, offrira des sujets de triomphe aux historiens.

EXTRAIT D'UN PORTE-FEUILLE.—N°. IV.

Ce fragment, qui traite de *l'industrie littéraire*, se rattache au précédent. Après avoir parlé de l'*art* et du *métier*, il est tout naturel que l'auteur se soit occupé de l'*industrie :* tant de gens qui regardent les gens dit de lettres, comme inhabiles à toute autre chose qu'aux lettres, auront au moins le plaisir de la surprise en lisant ce chapitre. Il leur apprendra que les gens de lettres entendent aussi bien les affaires que quelque espèce de gens qui soit au monde; qu'ils ne le cèdent ni au procureur le plus rusé, ni au plus délié des négocians, voire même des négociateurs. Nous les croyons, en honneur, non moins aptes à remplir les fonctions publiques, que tel homme qui est absolument étranger à toute sorte de littérature, et s'en fait un titre de préférence. Il est vrai que cela ne peut guère se dire que du vulgaire des gens de lettres. Avec de l'esprit, il se peut qu'on soit propre à tout; comme il se peut qu'on ne soit propre qu'à une chose, quand on n'a que du génie. (*Note de l'éditeur.*)

De l'industrie littéraire.

..... J'en conviens, en voyant le succès de certains ouvrages, on est tenté de croire que l'esprit n'est pas absolument nécessaire, en littérature, pour réussir. Cependant, dût-on m'accuser de singularité, me reprocher de ne soutenir que des paradoxes, je prétends que c'est une erreur; j'affirme qu'on ne peut réussir en littérature sans esprit; que le succès de telle pièce de théâtre, ou le débit de tel recueil de contes, ne prouvent pas le

contraire; qu'il a fallu beaucoup d'esprit pour leur donner une certaine vogue; qu'il en a fallu d'autant plus que ces ouvrages en sont plus dépourvus.

L'esprit qui manque dans la composition des ouvrages se retrouve dans les manœuvres qui les ont fait valoir. Il tient moins, à la vérité, au génie des lettres qu'à celui du commerce; mais n'importe : ce n'est pas moins de l'esprit, c'est de l'esprit qui amène de l'argent comptant. Il vaut bien, je crois, cet esprit dit argent comptant, qui s'évapore sans remplir la bourse de celui qui le prodigue.

Populus me sibilat : at mihi plaudo
Ipse domi, simul ac nummos contemplor in arcâ.

DIALOGUE.

MOI ET LUI.

MOI.

...... Ton ouvrage est fait, mon ami, et tu te crois au bout de tes peines. Pauvre diable, tu n'es qu'au bout du plaisir? Tu n'as fait que la plus petite partie de la besogne, et c'est la seule douce. Les auteurs, comme les femmes, conçoivent leurs enfans avec joie, et les mettent au monde avec douleur. Ton livre est imprimé, tu veux qu'il se répande, pour l'intérêt de ta gloire ou de ta fortune; tu veux que tout le monde en parle. Pour cela, il faut que quelqu'un commence par en parler. T'es-tu assuré d'un article dans un journal quelconque?

LUI.

Je compte sur un article dans tous les journaux.

MOI.

N'as-tu donc que des amis parmi les journalistes?

LUI.

Non.

MOI.

Peut-être n'y as-tu que des ennemis, et cela revient

au même. Je conçois alors que tu sois assuré qu'ils parleront de toi.

LUI.

Je n'ai ni ami ni ennemi parmi les journalistes; mais peuvent-ils me refuser un article? C'est avec des articles que leurs feuilles se remplissent : un article dont mon livre sera l'objet y tiendra-t-il moins sa place qu'un autre, fait sur quelque objet que ce soit? L'important n'est pas que messieurs tels ou tels montent dans le coche, mais que le coche soit rempli.

MOI.

L'important, quand il y a presse pour monter dans le coche, est, pour les entrepreneurs, d'y admettre de préférence les gens qu'ils connaissent.

LUI.

Bah!

MOI.

Nous ne sommes plus au temps où, semblables à la garnison d'une place assiégée, les journalistes vivaient de tout; ou, *tanquam leo rugiens circuit quærens quem devoret*, le folliculaire était même obligé de *faire*, de temps en temps, quelques excursions pour trouver pâture. Grâce à la multitude de gens qui *mettent* aujourd'hui *du noir sur du blanc*, pour parler comme Voltaire, et qui *écrivent*, pour parler comme ces messieurs, les journalistes ne mâchent plus à vide. Ce n'est plus l'hirondelle qui courait après les mouches : c'est l'araignée qui les attend dans sa toile. Leur cabinet, semblable au garde-manger de Polyphême, bien que tous les justiciables qui le garnissent ne soient pas Grecs, ne leur laisse plus que l'embarras du choix que chacun des expectans sollicite pour lui.

. . . . . Vous *me ferez*, seigneur,
En *me* croquant, beaucoup d'honneur.

Honneur que les ogres de tous les pays, de toutes les espèces et de tous les temps n'ont jamais accordé qu'aux plus gras; ainsi qu'on le sait, pour peu qu'on ait lu

Digitized by Google

l'Odyssée, le Petit Poucet et les feuilletons de feu Geoffroi. Va-t-en donc au plus vite, va solliciter. Il ne faut que du talent pour faire un bon ouvrage; mais, pour le faire trouver bon, il faut de l'industrie.

LUI.

Je me le tiens pour dit.

Notre auteur s'en va de journal en journal, aiguillonné par les deux stimulans les plus actifs de l'industrie, le désir de la gloire et celui de la fortune qui, pour lui, se confondent dans un seul intérêt; et, sachant que l'éloge d'un ouvrage en assure la vente, comme sa vente en fait l'éloge, il se pousse, il se démène, il s'agite en tous sens, afin d'être loué pour être vendu, et vendu pour être loué. Quelque modeste qu'on soit, il est bien permis, pour des motifs d'une telle importance, de prier ceux qui disposent des trompettes de la Renommée de vouloir bien les faire sonner pour nous, de daigner nous rendre justice; ce qui, traduit de bonne foi, signifie, dire de nous ce que nous en pensons, et ce que nous voudrions en faire penser aux autres.

Mais l'auteur, qui n'est pas connu, voit bientôt qu'il n'est pas aussi facile qu'il le croyait de se faire connaître; que les faiseurs de réputation ne disent pas comme cela du bien d'un premier venu, ou même du mal; oui, du mal, car, chez certains hommes, certains vices en modifient d'autres; dans les méchans, le dédain produit quelquefois les mêmes effets que l'indulgence dans les bons, et souvent ils épargnent par mépris le faible, que ceux-ci ménagent par charité.

Ces ménagemens là n'accommodent pas un auteur; le silence, quel que soit le sentiment qui le produit, est de toutes les manières de juger, celle qui blesse le plus son amour-propre. Il a sollicité l'éloge, il ne sollicite pas moins vivement la critique. «Honorez-moi de vos conseils, de vos censures même; ne me ménagez pas; frappez fort», dit à son juge cet homme qui veut faire du bruit à quelque prix que ce soit; et comme Zisca le jésuite, ou Chabaud le capucin, consent à se laisser écorcher vif, dans l'es-

pérance que le son du tambour fait avec sa peau fera penser à lui.

Le journaliste porte quelquefois l'obligeance jusqu'à déchirer le solliciteur. Quelquefois aussi il lui arrive de le caresser. Calculs d'industrie, auxquels ces hommes incorruptibles ne sont pas tous étrangers. L'inconnu qu'on a daigné maltraiter s'est présenté dans le moment où le critique avait besoin d'une victime : l'inconnu qu'on a épargné, dans le moment où le critique avait besoin d'une offrande : la circonstance a décidé du sort de chacun. S'il est des gens qu'on tourmente sans inconvéniens, il est certains hommes de talent, ou des hommes de certain talent, que l'ogre qui a le mieux entendu le métier de critique, se gardait bien de décourager. On n'écorche un mouton qu'une fois dans sa vie, au lieu qu'on peut le tondre tous les ans.

Quand le tondeur s'entend avec le tondu, ou quand l'auteur est ami du journaliste, ce qui à toute force est possible, puisqu'on a vu des chiens s'accoupler avec des loups, la malveillance se tait. Mais la paresse vient quelquefois porter obstacle aux effets de la bienveillance. L'auteur trouve alors moyen de tout arranger, grâce à son industrie. « Vous voulez dire du bien de moi, je vous éviterai cette peine; soyez assez bon seulement pour signer cet article », disait en parcil cas le bonhomme *Lemière*.

Les journalistes appellent cela, faire faire ses affaires par les autres; les auteurs, faire ses affaires soi-même; et c'est comme cela, ajoutent-ils, qu'elles sont bien faites.

L'industrie de l'auteur n'agit pas avec moins d'activité dans l'intérêt de sa gloire que dans celui de sa fortune. Elle va souvent même jusqu'à sacrifier l'une à l'autre, jusqu'à payer des applaudissemens, jusqu'à solder des bravos; vrais marchés de dupes! Ces admirateurs gagés, dont vous remplissez une salle, ressemblent aux cochers de fiacres qui ne se louent qu'à l'heure, et, rentrés chez eux, ne pensent pas plus à celui dont ils ont bu l'argent, que s'ils ne l'avaient jamais vu. Dorat, et tant de gens qui ne le valent pas, ont échangé une fortune faite, contre

une réputation qu'ils n'ont pu se faire ; c'est bien comme le chien de la fable, abandonnant le corps pour l'ombre.

L'industrie de ces acheteurs de gloire consiste à se faire des spectateurs avec des billets qu'ils payent, et des lecteurs avec des exemplaires qu'ils donnent. Procédé qui, me disait un mathématicien, multiplie leurs succès en raison directe de leur fortune, et leur fortune en raison inverse de leurs succès.

Encore un seul succès, et je suis ruiné.

Tous les auteurs n'obtiendront cependant pas de succès pour leur argent. Il en est qui sont toujours chanceux sous leur nom : aussi finissent-ils par prendre un nom de guerre ; mais, comme, en changeant de nom, ils ne changent pas toujours de talent, il leur arrive souvent la même chose qu'à ces novices de bal, qui, sous le masque, n'ont pas su changer leurs voix. Ils n'en sont que plus bafoués : les plus malins les sifflent, en disant : *Serons-nous toujours poursuivis par ce mauvais auteur?* et les moins malins les huent, en disant : *Nous avons donc un mauvais auteur de plus!*

Quelques personnes ont *gagné* cependant à changer de nom. Voltaire a fait applaudir à outrance, par des gens à prévention, une fable de La Mothe, qu'il leur donna pour une fable de La Fontaine. Laharpe, à qui son nom faisait plus de tort que son talent, obtint enfin un succès, en se couvrant du voile de l'anonyme ; ce qui est aussi une manière de troquer son nom contre tous les auteurs à qui le public attribue successivement votre ouvrage. Cette industrie a quelquefois amené des gens injustes à ne plus l'être ; mais, pour qu'elle réussisse, il faut que l'amour-propre soit plus discret encore que la malignité n'est pénétrante.

Des gens de lettres, pour tromper l'ennemi, non-seulement ont changé de nom, mais même de sexe, et quelques-uns s'en sont bien trouvés. Les Français sont si galans qu'au théâtre même ils ont quelquefois des égards pour les femmes. J'en citerais plus d'une preuve ; mais, quand vous avez pris une fois le déguisement, ne le quittez plus. On sait gré à une femme d'as-

Digitized by Google

pirer aux talens des hommes; mais on ne pardonne pas à un homme d'usurper les égards qui ne sont dus qu'aux femmes. Les applaudissemens se changent bien vite en sifflets, si le mystère vient à se découvrir. *Desforges-Maillard* en est la preuve.

De l'Hélicon ce triste hermaphrodite
Passa pour femme, et ce fut son seul art :
Dès qu'il fut homme il perdit son mérite.

La suite d'un bal masqué n'est pas toujours applaudie, quand la chute du masque vous fait reconnaître un homme assez médiocre, un bâtard de Marivaux, dans le personnage qui vous avait fait supporter son caquetage en se donnant pour une héritière de madame de Graffigny.

On peut se travestir sans prendre le masque. Un auteur crut trouver un jour dans le travestissement un moyen de réveiller la curiosité publique. Las d'être joué dans le désert, et attribuant à la froideur d'un acteur (et c'était Monvel) la froideur du parterre, Murville s'avisa d'un plaisant tour pour réchauffer son *monde :* ce fut de jouer lui-même. L'affiche l'annonce, la tentative réussit; la malignité eut tout l'effet de la bienveillance; chambrée pleine. Mais, semblable au sauvage qui coupe l'arbre au pied pour avoir le fruit, l'auteur détruisit par ce bénéfice la source de ses bénéfices futurs. Le public, qui aime quelquefois à rire à la tragédie, déclara qu'il ne retournerait à celle de Murville que quand Murville y jouerait. Murville, qui ne voulait pas jouer la tragédie pour rire, protesta qu'il ne reparaîtrait dans sa tragédie que quand il aurait la certitude d'être accueilli plus gravement. Bref, par une suite de cet entêtement réciproque, la pièce fut abandonnée; et Murville, qui d'ailleurs ne manquait pas de talent, n'a pas pu se relever du seul succès complet qu'il ait jamais obtenu.

Il n'y a pas de ruse que l'amour-propre n'invente pour en venir à ses fins. Si les uns font dans les journaux des articles sur leurs propres pièces, les autres rédigent le

Digitized by Google

texte des affiches qui annoncent leurs pièces ; déterminent la proportion du caractère qu'on doit employer à cet effet, l'espace que le titre doit occuper dans le cartel, et cela calculé de manière à établir entre cette pièce et celles qui doivent figurer à côté, la différence qui existe entre une planète et ses satellites. Ce n'est pas tout : après avoir pris toutes ces précautions, et revu les épreuves chez l'imprimeur, certain auteur, le meilleur homme du monde, suit, dit-on, le colleur lui-même, ses mains derrière le dos, les besicles sur le nez, et faisant station à tous les coins, devant cette collection de placards qui, pareille à la carte des restaurateurs, offre à tous les prix des plats pour tous les goûts. « Quoi! dit-il aux personnes qui se sont arrêtées parce qu'il s'arrête, on donne aujourd'hui cette pièce là? pièce excellente, pièce comme on n'en fait pas! comme on n'en a jamais fait! pièce originale ! J'en connais l'auteur, homme d'esprit, sur mon honneur, ou je ne suis qu'une bête; homme bien différent de ses rivaux ! Ces gens là n'ont point d'invention ; leurs ouvrages ressemblent à tout. Notre homme est tout le contraire : ses ouvrages ne ressemblent à rien. « Nous irons l'applaudir ce soir, n'est-il pas vrai? » Il le fait comme il le dit; mais les éloges qu'il donne à son chef-d'œuvre, les applaudissemens qu'il se prodigue, ses exclamations, ses extases étonnent si fort ses voisins, qu'après y avoir vu l'excès de la flatterie, ils finissent par n'y plus voir que l'excès de la dérision ; et, par intérêt pour l'auteur, forcent l'auteur lui-même à se taire.

Admirable effet de l'industrie! Grâce à elle, chaque injure devient un compliment. Il y a une grande habileté à changer ainsi en caresses les plus mauvais traitemens. Mais le génie ne suffit pas pour procurer de pareils triomphes à un poëte; il lui faut aussi beaucoup de bonhomie.

Pradon la porta jusqu'au sublime, le jour où, pour faire réussir son *Antigone*, il s'avisa de se siffler lui-même. Le public qui, par esprit de contradiction, voulait l'applaudir ce jour-là, poussa assez violemment hors du parterre ce chef de cabale, qui non-seulement perdit sa perruque et son chapeau, mais, entre autres

coups, reçut un coup d'épée de la façon d'un mousquetaire, qui lui perça la cuisse, en l'appelant *M. Racine!*

Douce jouissance, pour un auteur qui n'en meurt pas et qui réussit! Pradon cette fois ne fut pourtant heureux qu'à demi : il survécut assez long-temps à sa pièce pour apprendre que ses plus chauds partisans même avaient fini par être de son avis.

Le nom qui manque à la fin du dernier article n'est pas celui de M. de la Place, mais celui de M. de Lagrange.

Erratum. Il s'est glissé plusieurs fautes dans ce dernier article. La plus importante se trouve page 397, septième alinéa : au lieu de *trésors*, lisez *frélons*, ce qui n'est pas absolument la même chose.

CONSIDÉRATIONS

Sur la salubrité des grandes villes, et en particulier sur celle de Paris.

Les progrès de la civilisation tendant à améliorer le sort des hommes, il en résulte qu'en général, lorsque la société se perfectionne, la longévité de notre espèce doit s'accroître, suivant une progression dont il serait téméraire d'assigner le terme définitif. On trouverait, au besoin, la démonstration de cette vérité dans la comparaison de tous les relevés de population, successivement publiés, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. On rencontre néanmoins, dans la progression établie par ces relevés, des intermittences plus ou moins marquées, dont les causes peuvent souvent être connues, et méritent la plus grande attention. Il est de ces causes qui sont à peu près indépendantes des progrès de l'organisation sociale. Telles sont, par exemple, les guerres, qui semblent résulter de la nature de l'homme presque sans aucun rapport avec l'état de civilisation où il est parvenu; telles sont encore ces épidémies générales, qui, à diverses reprises, ont désolé notre globe. Un autre ordre de ces causes est perpétuellement combattu par la civilisation elle-même, dont les résultats tendent sans cesse à les

Digitized by Google

prévenir ; tels sont les malheurs causés par les disettes ou famines, par les résultats de l'intempérie des saisons, et, en général, par tous les agens physiques, contre lesquels les hommes peuvent unir leurs forces : mais quelques-unes de ces causes aussi, naissent tout naturellement de la civilisation même ; elles en sont la conséquence nécessaire. Il ne serait pas difficile d'en rapporter d'assez nombreux exemples, tels que l'établissement des couvens, les émigrations habituelles, l'introduction de quelque usage pernicieux, comme celui des boissons spiritueuses ; mais l'objet que je veux traiter m'oblige à m'attacher exclusivement à n'examiner ici que l'établissement des grandes villes, suite nécessaire des progrès de la civilisation, et cause générale de dépopulation, ou du moins de diminution dans la longévité moyenne d'une nation.

Si les peuples qui sortent de la barbarie pouvaient en perfectionnant leurs usages, en adoucissant leurs mœurs, en inventant toutes les commodités de la vie, rester divisés en petits groupes, dont les habitations fixées dans le lieu le plus convenable, seraient encore, individuellement aérées, saines et commodes, la salubrité marcherait d'un pas égal avec la civilisation ; mais il n'en est point ainsi : les villes que nous habitons n'ont pas eu des commencemens semblables à ceux des cités que les Grecs ou les Romains fondaient autrefois, après avoir observé les localités aussi bien que les augures, et ne s'être pas moins scrupuleusement enquis de *l'air des eaux et des lieux*, que des convenances politiques et commerciales. Le hasard a le plus souvent présidé à la naissance de nos grandes cités. Une famille, une tribu sauvage fixe son habitation dans un lieu qui convient à ses desseins. Bientôt la population s'accroît, et les avantages que présentait cette position à des habitans peu nombreux, et dont les besoins étaient circonscrits, ont totalement disparu ; mais la réunion d'un grand nombre d'hommes fait naître des ressources qui serviront de compensations : le lieu qu'on habite n'est point trop insalubre ; il permet le développement de quelque industrie ; on se contente des avantages que présente le hazard ;

Digitized by Google

et si, par fortune, les moyens de construire sont abondans et faciles à mettre en œuvre, une ville immense peut remplacer progressivement le hameau primitif.

Telle est l'histoire abrégée de presque toutes les villes; telle est notamment celle de la formation de Paris. Cependant il faut songer qu'aucun plan, que nulle vue d'ensemble ne viennent diriger les accroissemens successifs d'une telle fondation. Les règles générales de salubrité résultent de données si nombreuses et si compliquées, qu'à peine sont-elles bien connues au temps où nous vivons. Quelle devait donc être, sur ce point, l'ignorance de ces hommes grossiers de ces premiers temps de la société? Les édifices seront amoncelés, enfoncés en terre et sans ouvertures; les rues seront étroites, au point de livrer à peine un passage aux rayons du soleil; sans écoulement pour les immondices, elles seront souvent à dessein tortueuses, afin qu'il soit plus facile de les défendre contre les invasions d'un ennemi.

Ces dangers d'un ennemi obligeront encore à resserrer la cité dans des murs qui interceptent la circulation de l'air. Si l'on ajoute à ces sources d'insalubrité, celles qui doivent naître *de la formation* de tous les établissemens que l'industrie peut inventer au milieu d'une population nombreuse dont il faut satisfaire les besoins et les goûts. Si l'on se figure surtout que ce n'a jamais été que par une longue et funeste expérience qu'on a appris à connaître les dangers du plus grand nombre de ces établissemens au milieu des villes. Si l'on se rappelle encore que toutes nos villes modernes renfermaient dans leur centre d'immenses cimetières qui formaient d'horribles et continuels foyers de corruption; que les plus simples notions d'assainissement s'y trouvaient tellement inconnues qu'elles n'étaient pas même pavées, on concevra sans peine que la négligence de tous les soins de propreté si nécessaires partout où les hommes sont réunis, devait faire des villes dans les premiers temps de leur accroissement des causes de mortalité fort actives; aussi est-il d'observation que ce n'est que depuis quarante ou cinquante ans que le nombre des naissances égale ou surpasse celui des morts dans

Digitized by Google

la plupart des grandes villes de France et d'Angleterre.

Il serait très-curieux de faire voir, pour une grande ville comme Paris, que les progrès de la population suivent toujours le perfectionnement de l'administration intérieure; on aurait la preuve que la moralité diminue proportionnellement à mesure que les rues s'ouvrent et se déblaient; que les bras de rivière, resserrés dans leur lit, cessent de former des flaques d'eau croupissante; que les ateliers susceptibles de fournir des exhalaisons nuisibles sont éloignés des habitations: et l'on comprendrait quel est, sous ce rapport, le devoir des gouvernans en voyant quelle influence immédiate des opérations faites aux frais du peuple et par son propre travail, peuvent avoir sur son bonheur: mais on ferait un gros livre si l'on voulait traiter à fond cette question, et mon but n'est ici que d'en montrer quelques-uns des côtés.

Des tableaux de mortalité, publiés depuis quelques années pour la ville de Paris (1), fournissent les observations suivantes: d'abord la population de Paris, depuis cinq à six ans, était, en temps de paix, de 649,412 individus: en temps de guerre, de 573,784. En 1810, le nombre des décès avait été de 18,241; en 1811, il ne fut que de 16,760; c'est-à-dire, environ un trente-neuvième de la population. De ce nombre étaient 3,196 garçons et 2,841 filles qui n'avaient pas encore atteint l'âge de douze ans; en tout, 8,442 individus du sexe masculin, et 8,318 du sexe féminin.

En 1812, la mortalité fut de 20,133, par conséquent de 3,373 plus forte que celle de l'année précédente. Le nombre des naissances n'étant que de 19,587, il s'en fallait de 546 qu'il n'égalât celui des décès.

Sur ce nombre, il se trouvait 9,913 individus mâles, 10,220 femelles des premiers, 3,204 des secondes; 3,081 n'avaient pas atteint leur dixième année. Parmi les naissances on comptait 10,244 garçons et 9,343 filles, ensorte que cette année avait été défavorable aux femmes,

(1) Gazette de Santé.

Digitized by Google

soit sous le rapport des naissances, soit sous celui des décès.

En 1813, le nombre des morts, à Paris, était de 18,676; celui des naissances, de 20,219, donc les naissances offrent un excédant de 1,543.

Parmi les morts, on comptait 10,342 individus mâles, dont 3,130 n'avaient pas atteint dix ans, et 9,877 individus femelles, dont 2,691 étaient pareillement au-dessous de cet âge.

En 1814, la mortalité, à Paris, s'est trouvée considérablement accrue (Les causes n'en sont que trop connues); elle a été de 25,209, sans compter les soldats morts dans les hôpitaux. Ce nombre comprend 13,810 personnes du sexe masculin, et 11,399 du sexe féminin; sur quoi 3,793 garçons et 3,894 filles n'étaient pas encore arrivés à l'âge de dix ans.

Aucune des années précédentes n'avait été aussi fatale aux vieillards; on en trouve effectivement 1,117 au-dessus de quatre-vingts ans, dont 470 hommes et 647 femmes. En 1813, le nombre des vieillards morts après quatre-vingts ans était de 865; savoir: 344 hommes et 521 femmes. En 1812, on comptait parmi les morts 981 personnes âgées de plus de quatre-vingts ans, parmi lesquelles se trouvaient 360 hommes et 621 femmes.

Ces tables de mortalité peuvent servir à constater que nous n'avons pas retiré de la vaccine, à Paris du moins, tous les avantages que l'on doit en attendre. En 1810, le nombre des victimes de la petite vérole fut de 418; il fut encore le même en 1811. En 1812, il n'était plus que de 259, et en 1813 de 207, ce qui attestait une amélioration croissante; mais en 1814 ce nombre se trouve de 534 individus, preuve certaine qu'on s'était beaucoup relâché sur les soins que l'on avait mis à propager le préservatif par excellence. Il est déplorable qu'au centre de la civilisation nous soyons moins avancés, sous ce rapport, que des états naissans, dans lesquels plus d'une année s'est déjà écoulée, sans que la petite vérole enlevât aucune victime.

Les relevés de mortalité où nous puisons nos documens pourraient encore servir à faire connaître la quantité

Digitized by Google

annuelle de suicides; on les verrait se multiplier avec les désastres publics, ce qui n'en indique que trop la cause. Malheureusement le plan sur lequel ces tables sont rédigées n'est pas suivi depuis assez long-temps, pour qu'elles puissent fournir des notions sur les grands changemens dont les maladies d'une population entière sont susceptibles. Mais, de plus, il est probable que, lors même qu'elles existeraient depuis long-temps, on n'en pourrait pas tirer de telles lumières, à cause des variations et des obscurités du langage médical. Dieu me garde d'une querelle avec la faculté! Je me permettrai néanmoins de faire observer que les noms sous lesquels elle désigne aujourd'hui certaines maladies, n'existaient pas autrefois, ou ce qui est encore plus embarrassant, signifiaient toute autre chose. Je sais qu'un docteur me répondrait que cela dépend des progrès de l'art, qui se corrige chaque jour sans qu'il y paraisse, et que je n'ai qu'à prendre patience; ce qui est toujours plus aisé à dire qu'à faire.

Cependant, il est d'autres moyens de juger de la nature et de la fréquence des maladies auxquelles un peuple a été sujet, et je pourrai quelque jour communiquer aux lecteurs les résultats de mes recherches sur ce point assez curieux de l'histoire des sociétés humaines.

DE L'AMITIÉ.

Aristote disait souvent : *O mes amis! il n'y a plus d'amis;* et Caton prétendait *qu'il fallait tant de choses pour faire un ami, que cette rencontre ne se trouvait pas en trois siècles.*

Un jeune soldat persan venait de se couvrir de gloire en gagnant le prix de la course avec un superbe cheval; Cyrus lui demanda *s'il consentirait à lui céder ce cheval pour son royaume : Non, seigneur, lui répondit le soldat; mais pour un ami véritable, si vous pouvez me le trouver.*

Tout ceci prouve que les anciens croyaient avoir peu

Digitized by Google

d'amis, et qu'ils sentaient le prix et la rareté de l'amitié.

Nous ne sommes assurément pas comme eux; non-seulement nous avons des amis en foule, et nous en trouvons partout, mais il n'y a pas même de nom plus prodigué, plus prostitué que celui d'ami; il devient souvent dans notre langue un terme de familiarité ou de mépris. — *Mon ami*, dit-on à un postillon, *je te donne un écu si tu me mènes en une heure à Versailles; mon ami*, dit un passant à un polisson, *vous irez au corps-de-garde, si vous faites du train; mon ami*, dit un juge à un fripon, *vous êtes acquitté cette fois, faute de preuves; mais, si vous continuez, vous serez pendu.*

Que de méprises sur ce mot d'ami! combien de maris appellent leur ami l'ami de leurs femmes! combien d'amis de la maison répandent dans la maison de discordes et d'inimitiés! combien de gens donnent le titre d'ami aux compagnons de leurs débauches, aux complices de leurs intrigues et aux rivaux de leur ambition! et ceux même qui ne font pas un usage si bas de cette expression, à quel point étrange ils dénaturent son véritable sens!

N'entendez-vous pas souvent un homme, pour affirmer une nouvelle, dire: Je la tiens d'un de mes amis *que je connais beaucoup.*

Un jour, au Palais-Royal, le chevalier de C..... avait gagné 1500 louis qu'il tenait dans un chapeau; quelqu'un s'approche, et lui dit: *Mon cher ami, de grâce prêtez-moi cent louis. Je le veux bien, mon cher ami*, répondit le chevalier, *pourvu que vous me disiez comment je m'appelle.* L'autre, demeurant sans réponse à cette question: *Vous voyez bien, mon cher ami*, reprit le chevalier, *que vous seriez trop embarrassé pour trouver le moyen de me rendre ces cent louis, si je vous les prêtais.*

Une dame dit assez ordinairement à son portier: *J'ai la migraine; ne laissez entrer que mes amis!* et la liste est presque toujours d'une trentaine de personnes.

Comment est-il possible que l'usage se soit établi de profaner ainsi un nom si sacré? Est-ce la politesse qui veut qu'on flatte tout le monde, en honorant de simples liaisons du titre d'amitié?

Digitized by Google

Est-ce pauvreté de notre langue, et manque-t-elle de termes pour exprimer les différens degrés de connaissance ou d'intimité ?

Je ne sais, mais cet abus m'a toujours révolté : peut-être parce qu'il outrage la sainteté d'un sentiment qui est l'objet de mon culte particulier.

Quoique les anciens fussent plus graves que nous, tout me porte à croire qu'ils abusaient encore assez du nom d'amis, pour donner lieu à des erreurs, selon moi, très-marquantes ; et lorsque Bias, un des sept sages de la Grèce, disait *qu'il fallait beaucoup de prudence en amitié, et qu'il était nécessaire d'aimer ses amis comme si on devait les haïr un jour*, il est clair que ce Grec parlait de ces amis de société, de ces compagnons de plaisirs, de ces associés d'affaires, dont le moindre accident peut changer les cœurs et rompre les liens.

Socrate pensait un peu mieux, lorsqu'il répondait à ceux qui trouvaient sa maison trop petite : *Plût à Dieu qu'elle fût pleine de vrais amis !* Socrate savait que l'on ne pouvait en avoir beaucoup ; c'était approcher de la vérité, mais non pas l'atteindre. L'amitié est un si grand bien qu'un seul et véritable ami est un trésor inappréciable ; on le cherche toute la vie, et souvent sans pouvoir le trouver.

Comment se fait-il donc que tant de gens croient en avoir plusieurs ?

Avouons que tous ceux qui parlent de leurs amis n'en ont jamais eu un véritable. Montaigne avait raison lorsqu'il disait : *C'est un assez grand miracle que de se doubler ; n'en cognoissent pas la hauteur, ceux qui parlent de se tripler*. Ils ne savent pas quel accord de sentiment, quelle conformité de caractère, quelle abnégation de soi-même sont nécessaires pour constituer une vraie amitié, pour qu'on puisse dire de son ami, comme Montaigne de la Béotie : *Ma volonté fut plongée dans la sienne et la sienne dans la mienne ; il y avait si totale union entre nous, qu'on ne pouvait plus distinguer la cousture. Savez-vous pourquoi je l'aimais ? Parce que c'était moi, parce que c'était lui ; je me serais plutôt fié de moi à lui qu'à moi-même.*

Digitized by Google

Une telle amitié peut elle seule se peindre, l'esprit ne saurait ni l'imaginer, ni l'imiter; c'est le mariage des âmes, *c'est plus*, *c'est mieux* que de l'amour. Il s'affaiblit par la jouissance, elle s'accroît par le bonheur; il est le bonheur lui-même et la volupté pure.

Ennius disait *que sans cette amitié il n'y avait point de vie vivante* (*vita vitalis*). En effet est-ce vivre que n'avoir pas un être qui s'afflige avec vous, qui jouisse avec vous, qui reçoive tous vos secrets, qui vous confie tous les siens, et qui vous serve de support pour lutter contre les caprices du sort, les vicissitudes de la fortune, et contre les coups inévitables du temps?

Cicéron définit l'amitié *un accord parfait des choses divines et humaines, accompagné de bienveillance et de tendresse. Parmi les présens*, dit-il, *que les dieux ont faits à l'homme, les uns préfèrent les richesses, les autres la santé, ceux-là les honneurs et la gloire, d'autres les voluptés; tous ces biens sont passagers et périssables: ceux qui placent le souverain bien dans la vertu pensent mieux; mais la vertu elle-même contient et produit l'amitié qui ne pourrait exister sans elle.* L'envie flétrit la gloire, l'intrigue enlève les places, un orage politique renverse la fortune, le plus léger accident détruit la santé; l'amitié offre des biens plus solides et plus universels; on la retrouve partout, nulle part elle n'est étrangère, jamais hors de saison, jamais importune; elle rend les prospérités plus complètes et les malheurs plus suportables.

Il n'est aucun homme doué d'une âme, qui ne sente combien ces éloges de l'amitié sont vrais. Chacun éprouve que l'amitié est le premier besoin du cœur; personne ne croit jamais pouvoir s'en passer. Scipion pensait que *Timon le misantrope lui-même, qui haïssait tous les hommes, devait désirer d'en trouver un qui partageât son opinion et qui pût haïr avec lui.*

Architas, de Tarente, croyait qu'un homme auquel il serait permis de s'élever jusqu'au ciel et de voir tous les chefs-d'œuvre de la divinité, tous les secrets de la nature, s'ennuierait de cette contemplation s'il n'avait pas un ami pour causer avec lui de ces merveilles. C'est

Digitized by Google

donc un fait incontestable que tout homme honore et cherche l'amitié.

Examinons donc pourquoi ce bien, si universellement désiré, est si rarement obtenu. Ne serait-ce pas, comme l'a dit le philosophe Diderot, *parce que tout le monde veut avoir des amis et que personne ne veut l'être.*

Pour obtenir ce bonheur que promet l'amitié, il faut le mériter en travaillant à devenir vertueux; car les anciens ont raison, *sans vertu il ne peut exister d'amitié.*

Que voulez-vous lorsque vous cherchez un ami? Vous espérez d'abord trouver un homme dont vous puissiez admirer et aimer les bonnes qualités, et dont vous devez partager la bonne ou la mauvaise fortune; or, est-il possible d'admirer un homme sans élévation, sans délicatesse? pouvez vous aimer une personne dépourvue de solidité dans le jugement, de constance dans les affections, de franchise dans l'esprit, d'égalité dans l'humeur?

Vous voulez que votre ami vous garantisse contre vos faiblesses, il faut donc qu'il soit fort; vous lui confierez des secrets, il faut donc qu'il soit probe, discret et sûr.

Voyez, en peu de mots, combien de vertus vous désirez à un homme pour en faire votre ami, et soyez convaincu que cet homme, s'il existe, exigera de vous les mêmes qualités pour vous accorder son amitié.

On ne peut s'attendre, il est vrai, à trouver toutes les vertus réunies dans une créature humaine; le vouloir, ce serait faire de l'amitié une chimère; mais il est évident qu'il faut au moins posséder les principales pour être digne d'éprouver et d'inspirer ce sentiment : c'est pourquoi un tel bonheur a toujours été si rare, et qu'il faut des siècles pour trouver des Oreste et des Pylade, des Lélius et des Scipion, des Henri IV et des Sully.

Si vous donniez, au lieu de la vertu, l'intérêt pour base à l'amitié, vous obtiendriez toutes les amitiés vulgaires qui peuvent amuser l'esprit, mais qui trompent le cœur et qui ne le remplissent jamais.

C'est avec de tels amis, *qu'on se trouve en foule dans la bonne fortune* et en *solitude dans l'adversité.*

Vous n'avez pas même le droit de vous en plaindre,

Digitized by Google

Étiez vous unis par intérêt ? l'intérêt a cessé, le contrat est rompu ; l'étiez vous par les plaisirs ? l'âge arrive et le charme cesse ; est-ce une amitié de parti ? la position change et l'opinion vous divise. La légèreté peut-elle s'appuyer sur la légèreté ?

Lucilius écrivait à Sénèque, que l'homme chargé de sa lettre *était son ami*, et il lui recommandait en même temps *de ne pas s'ouvrir à lui sur ses affaires*. Sénèque lui répondit : *Mon cher Lucilius, en usant d'une telle réserve avec cet homme, c'est dire dans la même lettre qu'il est votre ami et qu'il ne l'est pas : ainsi le mot d'ami n'est, dans votre bouche, qu'une expression banale, comme le titre d'homme de bien pour les candidats, et celui de citoyen pour le premier venu dont on ne se rappelle pas le nom.* Il disait bien ; c'est étrangement s'abuser que de croire que l'amitié peut exister, et n'être pas accompagnée d'une confiance sans réserve.

En amitié, il y a donc deux biens principaux : le premier, c'est d'aimer ; le second, de se confier. Pour jouir de ces deux biens, vous comprenez ce qu'il faut : *bonté* pour aimer ; *estime*, pour avoir confiance.

Je vais, comme disait un ancien, *vous donner, pour arriver à ce bonheur suprême, un charme tout-puissant, sans filtre et sans magie : Travaillez à être content de vous-même, et vous trouverez un ami dont vous serez content ; aimez et vous serez aimé.*

Après avoir vu combien on a dénaturé le nom d'ami, après avoir défini la véritable amitié, et cherché les moyens de posséder ce bien si précieux, il est encore une question très-intéressante à examiner, d'autant qu'elle a été traitée très-diversement par les auteurs qui ont le mieux écrit sur l'amitié.

Est-ce chez les hommes ou chez les femmes qu'on peut avoir l'espérance de trouver ce sentiment fort et délicat, ce charme de la vie qui console des peines et double le bonheur ?

S'il suffisait de choisir le sexe le plus sensible pour décider lequel doit être le plus susceptible d'amitié, le doute ne serait pas possible ; les femmes ont certainement une sensibilité plus délicate et plus exquise que les

Digitized by Google

hommes : elles n'ont que deux affaires dans le monde, c'est de plaire et d'aimer; pour elles, les choses ne sont rien, les personnes sont tout; et leurs opinions même ne sont que la suite de leurs sentimens.

Mais il arrive précisément que, de ces deux occupations de leur vie, l'une nuit souvent à l'autre : le désir constant de plaire les empêche de s'aimer entre elles; leur perpétuelle rivalité est un obstacle à leur amitié; elles ont des confidentes, mais rarement des amies.

Les hommes ne sont rivaux que dans certaines circonstances; la rivalité des femmes est générale, et presque perpétuelle : aussi, quand l'historien immortalise tant de mères courageuses, de filles dévouées, et d'épouses héroïques, on n'y trouve pas un trait qui célèbre l'amitié de deux femmes.

Montaigne avait tort d'en conclure que *les femmes ne pouvaient avoir d'amitié;* il prétendait que *la nature avait créé ces charmantes fleurs pour le repos, et qu'elle ne les destinait qu'à orner doucement le parterre de la vie; tandis que les hommes, semblables à des chênes robustes, mais élevés, avaient besoin de s'appuyer l'un sur l'autre, pour résister aux orages qui les battaient sans cesse.*

Notre bon philosophe se trompait. C'est certainement le sexe le plus fort, le plus ambitieux, le plus occupé, qui pourrait se passer le plus aisément d'amitié : tandis qu'elle est un besoin pour le sexe le plus faible et le plus sensible.

L'amitié d'une femme pour un homme, c'est l'amitié parfaite, c'est le plus doux lien de la vie, le plus désintéressé, le plus exempt de rivalités et d'orages.

Ce que l'amitié exige par-dessus tout, c'est la *fusion de deux volontés en une, qui ne fasse qu'une vie pour deux êtres;* c'est l'abnégation de toute inégalité de rang, de fortune et de talens; c'est le consentement mutuel à effacer l'infériorité de son ami, ou à jouir de sa supériorité.

Cet acquiescement à une complète égalité, cet entier abandon d'amour-propre est une grande difficulté entre deux hommes, une grande impossibilité entre deux

Digitized by Google

femmes, une jouissance réelle et un doux échange plutôt qu'un sacrifice entre un homme et une femme.

Voyez avec quelle délicatesse ce sexe charmant compatit à nos faiblesses, nous relève de nos défauts, devine nos plus secrètes pensées, vole au-devant des plus timides besoins de nos âmes; et vous direz, comme *Thomas*, et comme moi, *que, s'il est utile d'avoir pour ami un homme pour de grandes occasions, il faut désirer l'amitié d'une femme pour le bonheur de tous les jours.*

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

6 octobre 1815.

Monseigneur,

J'aurais pu, tout comme un autre, feuilleter mon Dictionnaire Historique, et vous envoyer la notice biographique de tous les Démétrius macédoniens, athéniens, syriens et autres; rien de plus facile assurément : mais à quoi bon, puisque le Démétrius de M. Delrieu appartient à peine à l'histoire? Démétrius-Soter, petit-fils d'Antiochus-le-Grand, l'un des capitaines d'Alexandre; fut envoyé dans son enfance comme otage à Rome. Il parvint à s'échapper au bout de quelques années et remonta sur le trône de Syrie usurpé par Antiochus-Eupator, son cousin: voilà ce que l'un et l'autre ont de commun.

Que M. Delrieu ait ou non suivi l'histoire avec une scrupuleuse fidélité; qu'il ait imité des situations, des scènes et des caractères créés par ses devanciers; que l'invention lui appartienne toute entière, qu'importe, s'il a fait une excellente tragédie? Pour admirer l'Apollon ou la Vénus, s'inquiète-t-on de quels blocs de marbre sont sortis ces immortels chefs-d'œuvre? Corneille prit des sujets, des scènes entières dans le théâtre espagnol; Racine traduisit plus d'une fois littéralement Euripide, Sophocle et même le déclamateur Sénèque; Voltaire puisa partout; Molière, le plus original, le plus profond de nos auteurs dramatiques, imita les anciens, emprunta

aux modernes, et copia quelquefois mot à mot ses contemporains: *Cette scène est bonne*, disait-il, *elle m'appartient.* En effet, personne depuis ne s'est avisé de la lui contester. Il faut tuer son homme quand on le vole ainsi, c'est-à-dire faire mieux que lui, et condamner la critique au silence par un chef-d'œuvre. Hélas! j'ai bien peur que le Démétrius de M. Delrieu, qui ne tue personne, ne se noie bientôt dans le fleuve d'Oubli avec ses illustres prédécesseurs d'ennuyeuse mémoire.

Je vous annonçais dernièrement qu'après une quinzaine de représentations, il pourrait bien,

> Tout meurtri *des succès* de sa muse tragique,
> Tomber, *tout doucement*, au trône académique;

Je ne me retracte pas pour l'auguste *fauteuil*; on l'obtient à si bon marché, et d'ailleurs! qui désespérerait d'y parvenir quand on voit sur les rangs tels et tels? A l'égard des quinze représentations, je crains de m'être trop avancé. Le caissier de la Comédie Française, vu la recette faite à la troisième, et considérant qu'il est de son devoir de prendre les intérêts de l'administration, pourra bien supplier humblement messeigneurs de l'académie d'admettre au plus tôt M. Delrieu dans leur docte réunion, avant l'expiration de la quinzaine...... de représentations. En définitif, la tragédie de *Démétrius* ne s'élève pas, pour l'invention, au-dessus d'un grand nombre de nos mélodrames. Deux belles situations assez bien amenées par l'auteur, sont étouffées aussitôt par des récits hors de saison et d'une longueur démesurée; excepté dans deux ou trois scènes, il n'y a point de vrai dialogue; chaque personnage débite à son tour d'éternelles tirades qui, si elles étaient excellentes, seraient encore *de bon propos*, *hors de propos*. Du reste, autant qu'on en peut juger au théâtre, le style m'a paru simple, correct, naturel, mais dépourvu d'élégance, et surtout de cette élévation nécessaire dans la tragédie. Encore quelques succès de ce genre, et nos mélodrames auront gain de cause, et nous excellerons dans le genre *romantique*, et M. Schlegel sera content de nous.

Digitized by Google

Mais je vous parle toujours de *Démétrius* et de M. Delrieu, et je n'ai rien dit encore des acteurs qui paraissent dans la pièce; c'est un sujet que je crains d'aborder. Faut-il que, mettant de côté tout amour-propre national, je convienne qu'une tragédie représentée par mesdames Georges et Duchesnois, MM. Lafond et Michelot, a été jouée de la manière la plus médiocre? (c'est par procédé que j'emploie ce mot). Je n'entrerai pas dans des critiques particulières, aussi désagréables pour celui qui les fait qu'affligeantes pour celui qui en est l'objet. D'ailleurs la contagion est générale, le mal augmente chaque jour, et mes reproches doivent s'adresser indistinctement à tous les acteurs qui ont joué dans *Démétrius*, à tous, excepté un que je nommerai plus bas.

On ne déclame plus la tragédie au Théâtre Français, on la chante ou plutôt on la psalmodie. Je ne sais quel est le compositeur qui note les partitions de ces dames et de ces messieurs; mais à coup sûr c'est un pauvre génie !... colère, indignation, ironie, mépris, amour, et,

Jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.

Je ne peux vous donner une idée juste de la chose parce qu'elle ne peut être représentée que par des sons : mais figurez-vous un chant langoureux, fade, lent, un débit tombant, se relevant régulièrement par hémistiche avec une insupportable monotonie, et vous concevrez tout l'ennui qu'ont dû me causer deux représentations de *Démétrius*. Michelot seul a débité plusieurs couplets avec une chaleur, une intelligence et un naturel qui lui ont valu des applaudissemens mérités. On doit lui savoir d'autant plus gré de ses efforts, qu'il faut beaucoup de caractère et de courage pour se préserver de défauts dont les premiers sujets donnent le pernicieux exemple. Espérons que les applaudissemens accordés par le public à Michelot serviront de leçon à ses camarades, et leur apprendront qu'aucun système *musical* ne peut tenir lieu des heureuses inspirations de la nature et du sublime accent des passions.

Mécontent du Théâtre Français, fatigué de tragédie,

Digitized by Google

je suis allé voir la première représentation d'*une Nuit de Corps-de-Garde* au Vaudeville, dont le nouveau directeur, M. Désaugiers, a promis de nous faire rire, ce qui n'est vraiment pas facile en ce moment. J'ai ri en effet de quelques couplets assez gais, assez joliment tournés; mais j'ai vainement cherché, dans cette bluette, un tableau, un croquis de nos mœurs et de nos habitudes. Je monte ma garde fort souvent, ainsi que mes concitoyens, et je n'ai jamais vu qu'un mari parisien eût besoin de se faire arrêter et consigner dans un corps-de-garde, pour éviter une scène conjugale; je n'ai jamais vu une femme de bonne compagnie endosser notre uniforme, courir les rues pendant la nuit après un époux infidèle..... Voilà bien de la sévérité pour un vaudeville, direz-vous; mais est-ce donc demander l'impossible que d'exiger le sens commun d'un auteur de vaudeville? Ne pouvait-on créer d'autres incidens plus vrais et plus piquans que la rencontre ridicule de deux époux dans un corps-de-garde? Rien n'était plus facile, et ce sont les auteurs eux-mêmes qui m'en fourniront le moyen; il suffisait de mettre en action le récit du commandant de la patrouille, et d'amener sur le théâtre les divers originaux qu'il a rencontrés dans sa promenade nocturne. Il en serait résulté des scènes vives, naturelles, et dont ils auraient tiré un aussi excellent parti que M. Pigeon, bon bourgeois, qui se croit mort chaque fois qu'il monte sa garde, et qui ne marche jamais sans son bonnet de coton; en récompense, il arrive au poste sans giberne, sans fusil, sans briquet...... Nous voyons quelquefois des originaux de cette espèce: le portrait est fidèle; aussi a-t-on ri de bon cœur, et M. Pigeon presque seul a-t-il fait réussir la pièce.

La bonne comédie est toujours puisée dans la nature. Les deux auteurs ont de l'esprit: qu'ils la consultent, qu'ils tâchent de la prendre sur le fait, et je leur garantis des succès assurés.

V. A. aura lu sans doute dans nos gazettes les détails de l'affreux désastre qui vient de frapper la ville de Soissons. Madame Catalani, qui donna la première l'idée de con-

Digitized by Google

sacrer des bénéfices au soulagement des malheureux habitans de Méry-sur-Seine, a soutenu dignement, dans cette occasion, le beau rôle qu'elle avait joué l'an passé; elle s'est réunie avec sa troupe aux artistes de l'Académie royale de Musique, pour donner, dans leur salle, une représentation au profit des incendiés de Soissons. J'ai été contribuer à cette bonne action, jeudi soir, avec d'autant plus de mérite que je savais bien que je ne m'amuserais pas; on donnait *la Caccia di* HENRICO QUARTO. Malheureusement il ne s'est pas trouvé grand monde qui ait eu autant de courage que moi. La recette, qui aurait pu être de 30,000 francs, s'est à peine élevée à 9,000 fr. Mais aussi convenez, monseigneur, qu'il était fort difficile de réunir tant de talens enchanteurs pour donner un spectacle moins attrayant. Tout ce qu'il y a à Paris d'étrangers distingués et d'amateurs de musique italienne, avait jugé trois ou quatre jours auparavant l'œuvre du signor Puccita; et l'on pouvait tenir pour certain que ceux qui en avaient vu la première représentation, ne viendraient pas voir la seconde. En vérité, ils auraient eu grand tort. La musique gazouillante du signor Puccita, exécutée dans la vaste salle de l'Opéra, a paru, s'il est possible, encore plus dénuée de force et de couleur qu'à Favart. Le peu d'effet de cette musique italienne dans le temple de la musique française, m'a suggéré quelques réflexions sur notre grand opéra, que je n'ai pas le temps de développer aujourd'hui, mais que je serai bien aise de soumettre à V. A. Les chanteurs français étaient chez eux; ils devaient nécessairement faire les honneurs, ils ont cédé le pas aux Italiens, et ne se sont point fait entendre. Ils ont évité par-là les comparaisons toujours si délicates pour l'amour-propre; mais ils ont enlevé un grand motif de curiosité au public dont l'empressement eût été tout autre, si, par exemple, Laïs et madame Branchu eussent consenti à chanter dans un opéra italien, ou si madame Catalani eût voulu prendre un rôle dans un ouvrage français. Les artistes de la danse ont seuls pris part à la bonne œuvre de la soirée; le joli divertissement qu'ils ont ajouté à la *Caccia*,

Digitized by Google

a fait trouver la pièce un peu plus longue. Le joli ballet de *l'Heureux Retour* est toujours vu avec un nouveau plaisir.

---

9 novembre 1815.

Je vous ai parlé dernièrement, monseigneur, d'une comédie donnée à l'Odéon, comme de la production la plus inepte qui pût sortir du cerveau humain; je m'imaginais que ses auteurs avoient assigné les bornes du style plat et du genre niais; je croyais qu'ils laisseraient tous leurs rivaux loin derrière eux. Voilà bien *les hommes et leurs chimères!* Un nouvel opéra représenté hier à Feydeau m'a détrompé. *Les Parens d'un jour* n'ont pas même vécu une soirée. Un imbroglio espagnol, dont M..... a forcé les invraisemblances, croyant sans doute les rendre plus théâtrales, forme le fonds de l'ouvrage. Des scènes sans liaison, des charges sans comique, un oubli absolu des règles et des convenances sont les moindres défauts de cette insipide production, Il y a des choses que l'on n'entend pas deux fois dans la vie. C'est pour cela que j'ai cru devoir recueillir le quatrain suivant chanté par un valet *philosophe*, qui voit avec peine que les billets de banque de son maître, prêt à se marier, vont se changer en corbeilles, en dentelles, *pour trancher le mot en chiffons*,

Au lieu de perles qu'on admire
J'aurais d'abondantes moissons;
Au lieu du brillant Cachemire
J'aurais des prés et des moutons.

Que Votre Altesse prenne, d'après cet échantillon, une idée du style de l'auteur. Toutes ses plaisanteries sont d'aussi bon goût. Il n'y en a qu'une qui ait l'avantage d'être à la fois une platitude et une lâcheté. Boileau a dit:

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

C'est ce qui est arrivé à l'auteur des *Parens d'un jour*

Digitized by Google

L'aréopage comique avait reçu sa pièce avec enthousiasme.

Les mauvais procédés des comédiens envers les auteurs continuent toujours. Quoiqu'on ait ouvert un nouveau foyer, ces mécontentemens réciproques pourraient bien amener l'établissement du second théâtre lyrique, que j'ai déjà annoncé à V. A. On en ferait, dit-on, l'ouverture avec deux ouvrages refusés à l'unanimité par les comédiens de Feydeau : c'est déjà un gage de succès.

Mademoiselle Palart a terminé ses débuts comme elle les avait commencés, de la manière la plus brillante. Elle est maintenant au nombre des pensionnaires : mais on assure que cette acquisition nous vaudra la perte de mademoiselle Foulquier, qui, pour prévenir le congé qu'on lui préparait, a donné sa démission. En revanche, la société a augmenté les appointemens de mademoiselle Simonet, qu'elle a cru ne pas pouvoir s'attacher d'une manière trop intime. Par suite des mêmes réformes, le jeune Gonthier, qui acquérait chaque jour comme comédien, passe au Vaudeville. Les débutans ont été moins heureux aux Français. Il est vrai que, quoiqu'il y ait bien du vide à ce théâtre, les places n'en sont pas moins occupées. La finesse et la grâce que mademoiselle Saint-Phal a déployées dans le *Mariage de Figaro*, le jour de son dernier début ; la vivacité avec laquelle mademoiselle Delâtre a joué les trois seuls rôles dans lesquels on lui a permis de se montrer ; et la gaieté franche, le comique mordant de Perlet, n'ont servi qu'à donner quelques regrets au public : les portes ont été fermées à ces jeunes postulans.

Digitized by Google

POÉSIE.

LES TROIS ROSES.

STANCES.

D'Aphrodite à Paphos on célébrait la fête ;
Tous les dieux étaient accourus ;
Et des plus belles fleurs chacun s'est mis en quête
Pour faire un bouquet à Vénus.

Dans ce jour solennel l'amante de Zéphire
Leur prodigue à tous ses faveurs ;
Mais Flore et ses jardins auront peine à suffire
A la foule des demandeurs.

Les fils de la maison se font parfois attendre ;
Le Plaisir, l'Hymen et l'Amour
Arrivent les derniers : comment vont-ils s'y prendre ?
Plus une fleur dans ce séjour !

« Rien pour qui vient tard, leur dit en riant Flore ;
» On a dépeuplé ces cantons ;
» Et je vous tiens heureux si vous trouvez encore
» Par-ci, par-là quelques boutons. »

« C'est tout ce qu'il en faut, reprit le plus volage ;
» Si vous secondez mon ardeur,
» De ce joli rosier, dans un instant, je gage
» Transformer le bouton en fleur. »

La déesse, gaîment à cette expérience,
Admet le Plaisir et l'Amour ;
Et consent à la fin, par pure complaisance,
Qu'Hymen après eux ait son tour.

Tous trois ont réussi dans leurs métamorphoses ;
Les boutons sont devenus fleurs :

Digitized by Google

Seulement il advint que les trois jeunes roses
Se trouvèrent de trois couleurs.

La fille du Plaisir de pourpre se couronne
Comme le matin d'un beau jour;
L'Hymen vit à regret que la sienne était jaune;
Blanche était celle de l'Amour.

Munis de leurs bouquets ils vont trouver leur mère,
Et dans un petit compliment
En forme d'impromptu, chacun, à sa manière,
Fait valoir son petit présent.

« Cette rose, maman, au Plaisir doit son être;
» Elle en doit avoir le destin :
» Pour briller un moment, un moment l'a vue naître;
» Elle ira mourir sur ton sein. »

« Miracle! dit l'Hymen; sans l'aide de mon frère,
» J'ai produit la fleur que voici... »
« L'habile homme! interrompt Junon avec colère,
» La rose est couleur de souci. »

« Je crois, reprit l'Amour, mon bouquet préférable,
» Symbole heureux de ma candeur;
» Ma rose est blanche et son éclat durable
» Survit long-temps à sa fraîcheur. »

« J'accepte vos présens, répondit Cythérée;
» Et, pour m'acquitter à mon tour,
» De la main de chacun je veux être parée
» De la fleur qui lui doit le jour.

» Que la rose au teint jaune ajoute à ma parure
» Le contraste de sa couleur;
» Fixez la fleur vermeille au nœud de ma ceinture,
» Et la blanche contre mon cœur. »

Digitized by Google

Errata du Mercure, n°. IX.

Page 421, note, ligne 1 : M. Heyns, *lisez* Heyne.
422, lig. 31 : Il s'en est un peu trop reposé, *lisez*... un peu reposé.
423, lig. 14 : de ces mêmes limites, *lisez* de ces mêmes traités.
423, ligne 15 : j'ai trouvé la sienne, non-seulement très-différente, *lisez* non-seulement j'ai trouvé la sienne très-différente.
423, lig. : s'en servit, *lisez* s'est servi.
424, lig. 20 : ont introduit, *lisez* n'aient introduit.
424, lig. 27, faible et indécis, *lisez* faibles et indécis.
424, lig. 34 : puis celle, *lisez* celle.
425, lig. 24 : pour qu'on voit, *lisez* pour qu'on voie.
425, lig. 25 : Walckenar, *lisez* Valckenar.
426, note 5 : Arcœologia, *lisez* Archœologia.
427, lig. 22 : et l'Entyphron, *lisez* l'Entyphron.
427, lig. pénult. : bouquet, *lisez* bunquet.
427, lig. 31 : d'imperceptibles, *lisez* d'imprescriptibles.
428, lig. 10 : science captive, *lisez* captieuse.
428, lig. 26 : καγὸς, *lisez* καλὸς.
428, lig. antipénult. : Critabole, *lisez* Critobule.
429, lig. 6 : comme, *lisez* comment.

ANNONCES.

Mémoire en faveur des Bourbons, où l'on démontre :

1°. Qu'en vertu de la loi Salique, loi fondamentale de la Monarchie française, les Bourbons ont un droit acquis, certain, imprescriptible à la couronne de France;

2°. Que la prétendue usurpation de Hugues Capet, souche de la famille des Bourbons, est sans fondement;

3°. Que les Bourbons n'ont point perdu leur droit à la couronne de France par les changemens que les événemens révolutionnaires ont opérés dans la forme du gouvernement;

4°. Que le vœux des Français a toujours été et est encore aujourd'hui généralement prononcé en faveur des Bourbons;

5°. Que les Bourbons ne sont point les auteurs des malheurs de la France;

6°. Que la France a toujours été heureuse sous les règnes des Bourbons, et qu'elle ne peut que l'être encore sous celui de Louis XVIII;

Où l'on réfute tous les griefs imputés à Louis XVIII;

Où l'on présente les moyens de faire cesser les divisions, les haines, les querelles politiques, de réunir tous les partis, de concilier les es-

Digitized by Google

prits, et de ramener l'ordre, la tranquillité et le bonheur en France. Par Me. Léopold, ancien docteur en droit de la faculté de Paris, et avocat (auteur du Mémoire justificatif de Louis XVI.)

> Français, méfiez-vous de la suggestion des factieux; revenez à votre roi, il sera toujours votre père, votre meilleur ami. (*Proclamation de Louis XVI avant son départ pour Montmédy.*)

In-8°. Prix : 2 fr. 50 c., et franc de port, 3 fr.
Chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

ÉNIGME.

Fléau de la société,
Je nuis et n'épargne personne.
Sans merci, je mutile ou j'empoisonne
Tout ce qui s'offre à ma perversité.
Par goût ou par besoin je mords ou je déchire ;
L'innocence n'est pas à l'abri de mes traits;
L'imposture, l'envie et la satire
Sont les doux alimens de mes forfaits.
Je suis haineux et dur, et toujours implacable ;
Malheur à l'ennemi digne de mes regards !
Dans le secret je forge des poignards,
Dont le venin le torture et l'accable.
Peintre infidèle, et toujours éhonté,
Je puise dans mon cœur et l'ordure et la fange,
Dont je ternis d'une manière étrange
La robe de l'honneur et de la probité.
Satellite odieux de l'inhumanité,
Je ne me crois heureux, dans ma haine homicide,
Que lorsque sans pitié j'étouffe en parricide
La bienfaisante humanité.

BONHARD, ancien militaire.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1er. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

RECHERCHES

Sur les ouvrages des Bardes de la Bretagne-Armoricaine dans le moyen âge; lues à la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, le 30 *décembre* 1814 : Par Gervais de La Rue, professeur d'histoire à l'académie de Caen, correspondant de l'Institut de France, membre de plusieurs sociétés savantes (1).

L'auteur de ces Recherches est avantageusement connu dans les lettres, et particulièrement dans l'histoire, et la connaissance des monumens et de la littérature du moyen âge. Plusieurs de ses mémoires, insérés dans l'*Archæologie*, renferment des découvertes intéressantes, et sont

(1) A Paris, chez Fournier, libraire, rue de La Harpe, n°. 45; et à Caen, chez Poisson, imprimeur, rue Froide.

Digitized by Google

autant remarquables par la sagesse de la méthode avec laquelle il procède, que par l'intérêt ou la difficulté du sujet, et surtout par le grand art d'attacher et d'instruire.

Ce nouveau mémoire de M. de La Rue ne peut manquer d'attirer l'attention des littérateurs. Le sujet en est neuf, et la matière y est traitée avec toute l'érudition qu'elle exigeait. Le style de l'auteur est à la fois élégant, clair et concis. Il faut bien se garder de confondre notre savant auteur avec ces écrivains plus zélés que judicieux, qui ont fait de la langue armoricaine un emploi si blâmable, pour ne pas dire si ridicule, et qui n'ont pas craint d'avancer que le bas-breton était parlé avant le déluge, et enfin que toutes les autres langues n'en étaient que des dialectes.

Pour procéder avec ordre, M. de La Rue, au lieu de prendre son sujet dans l'antiquité pour revenir aux temps modernes, a suivi une marche différente. Il commence par le quinzième siècle, et remonte ensuite graduellement aux Grecs.

Le savant professeur examine quelles sont les causes qui ont fait regarder comme impossible de retrouver des monumens littéraires dans la langue armoricaine, et comment il se fait que la littérature antique de cette partie de la France soit restée jusqu'à nos jours entièrement ignorée.

En effet, les historiens de la Bretagne, hommes fort instruits d'ailleurs, en portant toute leur attention sur les privilèges et les libertés de cette province, ont absolument négligé l'histoire littéraire de l'Armorique. Warton, auteur de l'Histoire de la poésie anglaise, n'avait sûrement pas consulté lui-même la volumineuse compilation de dom Lobineau, lorsqu'il a prétendu que ce religieux parlait, à chaque page, de la poésie des Armoricains, dont les chants avaient pénétré jusque chez les peuples du Nord, et qui avaient été admirés par les scaldes norwégiens.

On est vraiment surpris en voyant que les écrivains d'Angleterre et de France qui ont fait une étude spéciale des ouvrages de nos Trouvères, aient négligé ce point important. Cet oubli est d'autant plus à regreter, que

Digitized by Google

leurs lumières auraient pu nous éclairer sur l'état de la poésie armoricaine.

En effet, Pasquier, Fauchet, Galland, Lebeuf, Caylus, Tressan, Palmy, Sainte-Palaye, Le Grand, et autres, ont gardé le silence le plus absolu à cet égard ; et peut-être que dom Le Pelletier, auteur du dictionnaire breton, fut lui-même la cause de cet oubli. Il avait insinué, dans sa préface, que la Bretagne n'avait jamais eu de poëtes, et il avait déclaré que la langue n'était pas susceptible de versification. Ce langage est d'autant plus étrange, que dom Lepelletier cite lui-même dans son dictionnaire plusieurs poëmes en langue bretonne ; que les auteurs grecs et latins, ainsi que les écrivains du moyen âge, ont unanimement rendu hommage aux talens des bardes gaulois ou armoricains, et qu'ils leur ont accordé les plus grands éloges.

M. de La Rue ne va pas produire, à l'exemple de Macpherson, des poëmes dont l'authenticité pourrait être contestée ; il cite les ouvrages, rapporte le témoignage des écrivains qui vantent les poëtes armoricains, fait connaître les traductions qui nous en restent, ainsi que les passages des Trouvères français et anglo-normands qui parlent de la poésie des Bretons-Armoricains.

J'ai déjà prévenu que le savant professeur, pour procéder avec plus d'ordre, partait du quinzième siècle pour remonter chronologiquement aux siècles antérieurs.

D'abord, pour la première époque, dom Lepelletier cite les *Prophéties de Gwinglaff*, composées en vers rimés vers l'an 1450 ; le poëme sur la *Destruction de Jérusalem*, et la *Vie de saint Gwenole*. Au quatorzième siècle, Chaucer (1) fait un grand éloge des poëtes armoricains, et a inséré dans son ouvrage plusieurs *lais* composés par ces derniers. Il les appelle même *lais bretons* ou *lais armoricains*. D'autres poëtes anglais mirent en vers, à cette époque, un grand nombre de pièces de ce genre. Les uns disent qu'elles sont traduites du bas-breton ; d'autres assurent que leur traduction était faite d'après le français, mais que l'original était tiré des lais bretons qu'on

(1) The Canterbury Tales of Chaucer by Thom. Tyrwhitt.

chantait dans les temps anciens. Malheureusement ces originaux et ces traductions françaises paraissent être perdus, et il ne nous reste plus que les versions anglaises publiées par MM. Ritson, Ellis et Tyrwhitt. Il est à remarquer que ces auteurs font mention, dans leurs pièces, de lais beaucoup plus anciens. Malheureusement on ne retrouve plus que deux de ces ouvrages dont on vante l'antiquité. L'un, traduit en anglais, se trouve dans les manuscrits du roi d'Angleterre; l'autre, dans la bibliothéque bodléienne. Ce dernier, composé par Garadus, héros de la pièce, fut mis en vers français par Robert Bikez, trouvère anglo-normand. Nos écrivains ont fait souvent l'éloge des lais bretons. L'auteur anonyme de la charmante pièce intitulée : *Le Songe du dieu d'Amour* (1), en dit des choses très-flatteuses. Marie de France a traduit un grand nombre de lais armoricains en vers français, que je publierai incessamment. En tête de son travail est une préface où, en s'adressant au roi d'Angleterre Henri III, elle nous apprend qu'il était anciennement d'un usage général, chez les Armoricains, de mettre en vers les événemens qui devaient être transmis aux races fusures. Elle loue les anciens Bretons pour avoir maintenu une coutume qui, conservant le souvenir des faits historiques, était un avantage pour les lettres et une récompense pour la vertu. Et, dans la crainte de faire confondre les Bretons-Armoricains avec les Bretons d'Angleterre, Marie ne manque pas de dire qu'elle parle de la Petite Bretagne.

Ces lais se chantaient accompagnés de la harpe ou de la rote (vielle). Ceux que Marie a traduits étaient dans leur langue originale; car elle emploie souvent des mots de cette langue, et a soin de les traduire quelquefois en français, et toujours en anglais. Marie assure que ces ouvrages étaient fort anciens, et qu'avant elle plusieurs poëtes en avaient déjà mis en langue romane.

L'Angleterre admira la collection de lais traduite par Marie. Denys Pyramus, trouvère anglo-normand, fait l'éloge de cet ouvrage et de son auteur, et dit que les

(1) Manuscrits de la Bibliothéque du roi, n°. 7595.

dames anglaises goûtèrent particulièrement cette traduction.

Pierre de Saint-Cloud, poëte français du treizième siècle, auteur de la première branche du roman du *Renard* (1), y fait paraître cet animal déguisé en jongleur anglais, et parmi les talens qui lui sont accordés, il se vante de savoir *beaucoup de bons lais bretons*, dont il rapporte les titres; la plupart de ces pièces ne nous sont pas parvenues.

Renaud, autre trouvère contemporain, traducteur du *lai d'Ignaurès* (2), assure avoir fait cette version d'après l'original breton et à la demande de sa mère, la dame de La Caine.

Chrestien de Troyes, l'un de nos plus anciens poëtes du douzième siècle, prévient, dans le début de son roman du *Chevalier au Lion* (3), qu'il a pris le fonds de cet ouvrage chez les bardes armoricains; il en dit autant dans ses autres romans d'*Eru et d'Enide*, du *Clyget*, de *Lancelot du Lac*, de *Perceval le Gallois* ou *du Saint-Graad*. Ainsi, dit M. de La Rue, ces romans, qui ne sont que des recueils d'aventures merveilleuses, arrivées à des héros armoricains ou gallois, avaient été, dans le douzième siècle, traduits des lais bretons, ou en latin ou en prose française, par les soins des princes de cet âge. J'ai fait connaître (4) l'histoire de la traduction du *Brut d'Angleterre*, ainsi que les travaux de Robert de Barron, de Luc de Gast, Gautier-Map, et autres traducteurs normands ou anglo-normands, dont quelques érudits anglais veulent révoquer l'existence en doute, parce qu'on ne retrouverait leurs originaux dans aucune des bibliothéques de l'Europe. Mais écrits en *bas-breton*, on s'embarrassa bien peu de conserver des ouvrages dans une langue peu usitée, surtout lorsqu'il existait un certain nombre de traductions. Les lais bretons avaient été si renommés dans les siècles de la chevalerie, qu'on les

(1) Manuscrits de la Biblioth. du Roi, fonds de Cangé.
(2) Manuscrits du Roi, n°. 7595.
(3) Manuscrits du Roi, n°. 7989.
(4) *De l'État de la poésie française dans les douzième et treizième siècles.*

traduisit même dans les langues du Nord. Sphanius les a fait connaître (1) à la fin de la Grammaire anglo-saxonne de Hickes, sous le titre de *Variæ Britonum Fabulæ*.

Le fameux roman de *Tristan de Léonnois* fut d'abord traduit en prose française par Luc du Gast, seigneur de Saint-Denis-le-Gast, département du Calvados, et puis mis en vers français par Chrestien de Troyes, dont la version est malheureusement perdue, et par Thomas Erceldon, poëte anglo-normand. Les savans s'accordent à reconnaître que ces deux versions étaient originairement composées d'après les lais bretons. Tristan se vante d'avoir appris à sa mie, la blonde Iseult, l'art de chanter des lais en s'accompagnant de la harpe (2).

Le trouvère anglo-normand, auteur du *Roman du Roi Horn*, s'étend beaucoup plus longuement sur les lais armoricains. Ses héros étant gallois et irlandais, il fait connaître le goût de ces peuples pour ce genre de poésie (3).

L'enchanteur Merlin, déguisé en jongleur, s'étant rendu à la cour du roi Arthur, chante aussi des lais bretons. Dans son *Brut d'Angleterre*, Robert Wace, voulant faire l'éloge de l'éducation brillante d'un chevalier, rapporte qu'il savait beaucoup de lais et de chansons. Il croit faire le plus grand éloge de Celdric, qui, s'étant déguisé en ménestrel, avait chanté plusieurs lais bretons en s'accompagnant de la harpe.

Mais d'où peuvent provenir les connaissances des Normands dans la langue et la littérature bretonnes? C'est ce que M. de La Rue examine. Les Normands, par le traité fait avec Charles-le-Simple, possédant la Bretagne en arrière-fief, eurent avec les Bretons des rapports plus fréquens et plus intimes qu'avec les autres peuples de la France. Leurs relations leur firent d'abord apprendre la langue bretonne, puis étudier leur littérature. Cette étude leur procura les ouvrages dont il a été fait mention, et

(1) *Catalogus librorum septentrionalium.*

(2) Voy. l'extrait que j'ai donné du roman de Tristan, dans l'*État de la poésie française.*

(3) *Ibid*, pour le *Roman du Roi Horn.*

Digitized by Google

ensuite un plus grand nombre, dont on ne trouve plus que des traces dans les productions des trouvères normands. Notre savant professeur accumule les preuves à l'appui de l'opinion qu'il établit avec tant de savoir, et surtout d'apparence. Alain, duc de Bretaigne, avait accompagné Guillaume, son beau-père, dans son expédition d'Angleterre. Le nouveau monarque récompensa son gendre par le don de quatre cent quarante-deux terres seigneuriales, qui, par suite, formèrent le comté de Richemond, si long-temps possédé par les descendans du duc Alain. Ces derniers ayant inféodé la plus grande partie des terres de Richmond-Shire, les traditions bretonnes passèrent en Angleterre avec les nouveaux colons. On conçoit aisément alors comment les trouvères normands et anglo-normands, vivant sous le même gouvernement que les Bretons, eurent la facilité d'étudier de plus en plus les productions de leurs anciens bardes.

Il résulte donc du témoignage des trouvères français et anglo-normands, que les Armoricains avaient très-anciennement dans leur langue des pièces de vers que nos premiers poëtes appelèrent les *lais*; qu'on ignore le nom que leur avaient donné les Bretons, car ce mot ne se trouve pas dans leurs dictionnaires, mais seulement dans les langues du Nord (1), et dans le latin barbare (*leudus*), où il signifie une pièce de vers faite pour être chantée. Alors le mot *lai*, formé de *leudus*, fut donné par les trouvères français aux poésies armoricaines, et fut conservé par les versificateurs anglais.

Le savant professeur fait connaître l'histoire du lai; les différens changemens que cette pièce a éprouvés depuis que les trouvères s'en sont emparés; les fautes dans lesquelles sont tombés les divers écrivains qui ont traité de la poésie française. Enfin, pour terminer cet article, je dirai avec M. de La Rue : « En un mot, les lais bretons doivent être regardés comme des poëmes contenant le récit d'un événement intéressant, d'une longueur modé-

---

(1) En islandais *Liod*; irlandais, *Laoi*; teuton, *Liod*; anglo-saxon, *Leod*.

Digitized by Google

rée (1), toujours sur un sujet grave (2) et ordinairement armoricain ou gallois (3), et toujours en vers de huit pieds (4), du moins dans les traductions françaises et anglaises, qui sont parvenues jusqu'à nous. »

Dans un second article, j'examinerai la fin de cette dissertation curieuse pour tous les littérateurs, et aussi piquante par l'intérêt du sujet, que par la manière ingénieuse dont l'auteur l'a traité. Ω.

LES SONGES DE NADIR-MOULLAH,

SURNOMMÉ *LE RÊVEUR*,

Traduits de l'Arabe, de Baba-Tahiem.

DEUXIÈME SONGE.

(Voyez le N°. IV.)

Parbleu! se dit le fils de Waheb, lorsqu'il fut de retour à Bagdad, il faut avouer que ce bon homme Fazil (5) m'a fait là un singulier présent. Qui, diable, aurait jamais cru qu'il suffisait de se fourrer le nez dans une gaîne pour faire des rêves qui n'ont pas le sens commun, tels, par exemple, que celui dont je sors? Que m'importe, après tout? je voulais me faire au-

(1) *D'une longueur modérée*, pour ne pas les confondre avec les romans.

(2) *Sur un sujet grave*, pour les distinguer des contes et fabliaux qui sont toujours plaisans.

(3) *Ordinairement armoricain ou gallois*, parce que les Bretons prirent quelquefois leurs sujets dans la mythologie, comme le *lai de Narcisse*, et quelquefois dans l'histoire de France, comme le *lai des Deux Amans*, le *lai du comte de Toulouse*.

(4) *Et toujours en vers de huit pieds*, pour les distinguer des différentes pièces auxquelles les trouvères donnèrent le nom de *lai*, et qu'ils composèrent à volonté en vers de différentes mesures.

(5) Sage, savant.

Digitized by Google

teur, je le suis devenu ; que ce soit au moyen d'une gaîne ou de toute autre chose, cela n'y fait rien. Mon but, en écrivant, était de me faire lire : eh bien! si le public de Bagdad est assez indulgent pour se contenter du récit des balivernes qui me passent par la tête durant mon sommeil, que m'importe encore? Il est vrai que je ne donne rien au lecteur de mon propre fonds; mais il ne s'en embarrasse guère, pourvu qu'il s'amuse; et moi je trouve à cela une peine de moins, celle de me creuser le cerveau pour enfanter des choses neuves, ou pour habiller à neuf celles dont la parure s'est un peu fanée depuis mille ans qu'elles courent le monde. J'ai encore un autre avantage, celui de n'avoir jamais besoin d'aller voler dans la boutique de mes confrères ce que je ne saurais trouver chez moi; et, quoique l'ange Israfiel m'ait assuré, comme on l'a vu dans mon premier songe, qu'on n'était pas damné pour cela, je suis toujours bien aise d'avoir la conscience nette sur ce point, soit dit en passant, et sans prétendre mortifier personne. . . . . .

Nadir-Moullah, après ce beau soliloque, où les pensées n'ont pas beaucoup de liaisons entre elles, s'en fut porter à son libraire la narration de son dernier rêve, qu'il venait de mettre par écrit, à peu près en ces termes :

Je m'étais endormi au milieu des méditations les plus philosophiques sur les misères et les traverses de la vie humaine, lorsque je crus sentir un vent assez frais qui me soufflait sur le visage, et m'éveilla. Je ne fus pas peu surpris, en ouvrant les yeux, de me voir couché sous

un grand platane, au bord d'une route, et dans un pays qui m'était tout-à-fait inconnu. Poussé par un mouvement machinal, je me levai et me mis à marcher vers une haute muraille à laquelle allait aboutir le chemin que je suivais, nouveau compagnon d'une multitude de voyageurs qui se dirigeaient sur le même point. Cette muraille entourait une ville qui me paraissait plus étendue qu'un grand empire, et elle était si élevée qu'on ne découvrait au-dehors le sommet d'aucune maison ni celui d'aucun monument, et qu'une fois qu'on l'avait dépassée, on cessait tout-à-fait d'apercevoir la campagne environnante. Une autre particularité qui me frappa, c'est que le faubourg par où j'entrai était obstrué d'un brouillard si opaque, que je ne distinguais presque aucun objet; et l'on eût dit que ce brouillard était aussi impénétrable au son qu'à la vue, car je n'entendais autour de moi qu'un bruit confus, au travers duquel je ne pouvais rien démêler. Cependant, à mesure que j'avançais, ce brouillard me semblait s'éclaircir; enfin j'aperçus assez nettement un homme qui venait à moi avec un air officieux. Ses manières et sa tournure sentaient passablement le pédagogue, et certaine odeur de lampe qui s'exhalait de ses habits, acheva de me convaincre que l'apparence était d'accord avec la réalité. Malgré mon aversion pour toute espèce de pédant, je ne laissai pas d'aborder celui-ci pour lui demander où j'étais.

Monsieur, lui dis-je, vous me paraissez extrêmement obligeant, et sûrement vous ne refu-

Digitized by Google

serez pas à un voyageur égaré de lui apprendre en quels lieux l'a jeté le destin ? Monsieur, me répondit-il d'un ton sentencieux, vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi pour vous instruire ; ma profession étant d'apprendre aux autres ce qu'ils ignorent. La ville où vous êtes s'appelle Amrou (1), et vous n'y verrez personne qui n'y soit venu comme vous, c'est-à-dire par hasard et sans savoir comment.

— C'est justement mon histoire ; mais cette ville où l'on tombe ainsi des nues, offre-t-elle du moins au pauvre étranger, qui y arrive ainsi à l'improviste, quelques agrémens qui lui en rendent le séjour à peu près supportable ?

— Vous êtes ici dans un vrai pays de Cocagne, quoi qu'en disent certains beaux-esprits de mauvaise humeur. Les plaisirs, les jouissances de toute espèce y abondent ; on n'a qu'à choisir..., et payer.

—Cela en effet doit être charmant ; et, pour commencer....

— Pour commencer, vous me donnerez, s'il vous plaît, dix années de votre jeunesse, qui se passeront sous mes yeux dans des plaisirs continuels ; vous vous amuserez tout ce temps à feuilleter de vieux livres poudreux, et à surcharger votre mémoire de deux ou trois millions de vieux mots, que vous pourrez vous contenter d'apprendre comme un perroquet, sans y attacher aucun sens, et seulement pour les répéter dans l'occasion, et pour vous don-

(1) Amrou signifie la vie.

Digitized by Google

ner ainsi un certain air de savant auprès des imbéciles. Pour vous distraire de cette agréable occupation, car le plaisir lui-même devient une fatigue, vous aurez la permission, une heure ou deux par jour, de vous divertir à de petits jeux enfantins, qui contribueront, d'une manière étonnante, à vous former l'esprit, pour devenir ce que nous appelons un *homme*, et qui n'y ressemble guère. Lorsque vos amusemens quotidiens paraîtront diminuer de charmes pour vous, j'aurai soin de vous faire donner les étrivières; ce qui est reconnu par nous autres comme un excellent moyen de réveiller les esprits blasés par une trop longue jouissance.

— Je ne veux, Monsieur, ni de ces jouissances merveilleuses que vous me promettez, ni de vos étrivières. Serait-il en effet possible qu'il existât dans ce pays des hommes assez fous pour perdre dix années, les plus belles de leur vie, à un semblable régime?

— Oh! quelle cervelle encroûtée d'ignorance! Apprenez, Monsieur, que nos sultans eux-mêmes n'ont pas témoigné cet insultant mépris pour l'honorable corporation des pédagogues; ils lui ont payé, comme le plus mince bourgeois, leur tribut d'arrivée dans la ville; et est-ce donc, s'il vous plaît, perdre son temps que de l'employer à l'étude des trois ou quatre plus belles langues....

— Vos compatriotes ont donc un autre idiome que le vôtre?

— Non.

— Eh bien! qu'ai-je besoin de vos trois ou

quatre belles langues, si je puis me faire entendre dès à présent? Est-ce que l'on est obligé ici de parler à chaque étranger son propre langage?

— Ce n'est pas cela; les langues dont il s'agit vous ne les parlerez jamais, car il y a plusieurs siècles qu'elles sont mortes, aussi bien que les nations qui nous les ont transmises, et je doute que vous les fassiez comprendre aujourd'hui à la dix millième partie des habitans d'Amrou; mais la coutume a ses droits.

— A la bonne heure; mais ma volonté aussi a les siens, j'espère.

— Vous aurez ensuite à vous instruire des mœurs, des lois, des coutumes et de l'histoire...

— Des Amrousiens?

— Non, des peuples qui parlaient ces langues....

—Ces peuples ont apparemment mérité par la sagesse de leurs institutions, que leurs usages leur survécussent, et ce sont ces usages-là qui, après plusieurs siècles, gouvernent les Amrousiens?

—Gardez-vous bien de le croire! les nations dont il s'agit étaient sages, si vous voulez, et c'est chez nous l'opinion commune; mais si quelqu'un s'avisait aujourd'hui de suivre tels des exemples les plus louables et les plus loués que nous offre leur histoire, il serait indubitablement empalé, ou grillé, ou rompu, ou écartelé, ou décapité, ou noyé dans un sac de cuir avec un singe et un chat, ou tout au moins renfermé pour sa vie dans un cachot.

— Eh! quand vous m'aurez farci la tête de

Digitized by Google

toutes ces inutilités, daignerez-vous alors m'instruire des lois et des coutumes du pays où le destin me force de vivre?

— Oh! pour cette étude-là vous la ferez vous-même, et par expérience, quand vous serez sorti de mes mains. Il n'y a aucun professeur qui enseigne cela.

— Eh! sot animal, laisse-moi donc mon ignorance toute entière, puisque, après avoir perdu avec toi ou avec un autre animal de ton espèce, le tiers ou le quart de ma vie, je conserverai encore de cette ignorance la partie qu'il est le plus essentiel de dissiper.

Le lecteur pourra juger par ces ennuyeux propos, que j'abrège beaucoup, combien sont plus ennuyeux encore les premiers instans qu'on passe dans Amrou entre les mains des pédagogues.

Je me débarrassai de mon importun le plus tôt que je pus, et je gagnai le milieu de la ville. Ce ne fut qu'alors que je commençai à voir et entendre assez distinctement, pour me former une idée de ce qui m'entourait.

Le ciel d'Amrou est extraordinairement inconstant, souvent nébuleux; les beaux jours y sont les plus rares. L'aspect général de la ville ne ressemble pas mal à un véritable chaos. Rien de plus majestueux et de plus magnifique, à certains égards, que le tableau qui se développe sous les yeux de l'observateur, et, sous d'autres rapports, rien de plus difforme et de plus défectueux. Je voyais les uns à côté des autres de superbes palais et de misérables chaumières; de belles promenades étaient attristées

par l'aspect de prisons ou d'hôpitaux; des mosquées étaient dans le voisinage de lieux de débauche; c'était un contraste perpétuel de la joie et de la douleur, de l'opulence et de la pauvreté, de la félicité et de l'infortune.

Les palais et les plus belles maisons étaient surmontés de certaines petites machines qui tournent à tout vent, et qu'on nomme girouettes en quelques pays occidentaux où elles sont fort multipliées, et servent à indiquer le vent qui souffle. Celles-ci avaient une double destination, qui était de présenter une surface à la pluie, de quelque côté qu'elle fouettât. Cette surface transmettait, par le moyen d'une petite rigole, toute la pluie qu'elle pouvait intercepter, dans l'intérieur de la maison, où elle était soigneusement recueillie. Une telle précaution n'est pas si absurde qu'elle le paraît d'abord dans un climat où il pleut de l'or potable. J'ai été à même de remarquer que les girouettes qui recueillaient le plus de cette pluie précieuse, étaient celles qui paraissaient avoir quelque peine à changer de direction. Il semblait, du reste, que les ondées choisissent, pour fondre, les habitations élevées : c'est ainsi que chez nous les hautes montagnes font crever les nuages. Ce qui échappait au tournoiement de la girouette, allait former au pied du mur des mares, dans lesquelles venaient se vautrer une foule d'avides faméliques, qui s'en retiraient couverts de boue de la tête aux pieds. Le peu de pluie qui tombait sur les chaumières, et que le malheureux qui les habitait ne parvenait à recueillir qu'à force de peines et de fatigues in-

Digitized by Google

finies, lui était tout de suite enlevé par des officiers, dont l'emploi était de le reverser aussitôt dans de grands tonneaux sans fond. Si, par hasard, quelques gouttes avaient échappé à l'activité de ces officiers-verseurs, celui qui les possédait, au lieu de les réserver pour la soif à venir, ou de s'en servir pour arroser son champ, s'en allait les porter à quelque derviche du voisinage, ou les échanger contre un flacon de cette liqueur dangereuse, que le Koran a si sagement proscrite : j'en conclus que la populace de ce pays n'avait ni raison, ni esprit d'ordre, ni économie.

La pluie d'or dont je viens de parler, n'est pas la seule, au reste, qui soit connue dans ce climat. Il n'est pas rare d'y voir tomber des averses de gros cailloux, qui maltraitent fort, et souvent renversent tout-à-fait les maisons sur lesquelles elles viennent fondre. *Il m'a semblé*, au surplus, que, par manière de compensation, cette pluie tombait pareillement en plus grande abondance sur les hauts lieux. Je ne saurais donner la raison de cette singularité, mais je puis assurer qu'il y a peu de girouettes qui résistent à ces terribles météores.

Après avoir passé en revue les choses, qui sont ce qui frappe l'œil d'abord, je me mis à examiner les hommes. Je m'aperçus qu'une grande partie des voyageurs qui étaient entrés dans Amrou avec moi, en étaient déjà sortis sans même avoir eu le temps de s'y reposer quelques minutes. La foule ne diminuait pas pour cela ; car ils avaient été à l'instant remplacés par d'autres arrivans. On pouvait deviner

Digitized by Google

presque à coup sûr, à la physionomie de la plupart des passagers, la longueur ou la brièveté du séjour que le destin leur permettrait de faire dans la ville; mais quelquefois ceux qui paraissaient devoir s'y arrêter le plus long-temps, recevaient à l'improviste un ordre de faire leur paquet. Ces ordres sont ordinairement notifiés par le médecin; il n'est pas rare pourtant que ce soit une épouse acariâtre et méchante, ou une maîtresse infidèle, ou même des héritiers empressés de prendre votre place, qui se donnent la peine de vous les expédier.

J'aurais pu croire que ces ordres étaient toujours reçus avec une espèce de reconnaissance, car tout le monde me disait être excédé d'un trop long séjour dans la ville. Chacun me paraissait néanmoins assez disposé à obéir au destin qui l'y retenait; j'en excepte un extrêmement petit nombre d'individus, que je vis, en différentes circonstances, s'enfuir un poignard à la main ou une corde au cou. On avait encore la ressource de se jeter à corps perdu dans la rivière; elle vous conduisait infailliblement aux portes de la cité : mais peu de personnes avaient le courage de déployer une telle énergie, et je reconnus bien que ceux qui faisaient tant les dégoûtés dans leurs propos, ne redoutaient rien tant qu'un ordre de quitter Amrou. Il est vrai qu'on débitait des contes étranges sur le pays situé au-delà. Aucun de ceux qui habitaient la ville ne l'avait vu, et personne de ceux qu'on y avait envoyés n'en était revenu : aussi les récits absurdes allaient-ils leur train; tous les petits enfans en étaient effrayés, et les

TIMBRE ROYAL 5 c. SEINE

Digitized by Google

gens plus âgés se souciaient peu d'anticiper sur une triste réalité possible, en allant vérifier, à leurs risques et périls, la vérité de ces récits, qui finissaient pas faire trembler leurs propres auteurs.

Parmi les habitudes des Amrousiens, il y en avait qui me choquaient singulièrement. Par exemple, l'usage de se faire porter par des chevaux, des éléphans, des ânes ou des chameaux, y était inconnu, ainsi que celui de se servir de palanquins : on grimpait sans façon sur le dos du premier venu; mais comme en général personne ne se souciait de porter le fardeau, il en résultait que c'était constamment le plus faible qui servait de monture au plus fort; ce qui est évidemment contre les lois de l'équilibre en morale comme en mécanique.

La taille de ce peuple n'a aucun caractère particulier. On ne peut pas dire que les hommes y soient grands ou petits, mais on dira fort bien qu'il y en a de grands et de petits; ces derniers ont d'ordinaire une mine souffrante et exténuée; les autres portent le front élevé et le sourcil haut. Les petits sont grêles et fragiles; les hommes de taille moyenne sont robustes et gros; les grands sont assez ordinairement plats, et se tiennent très-courbés.

C'est un spectacle bizarre que de voir circuler ce peuple dans les rues, l'un couvert de haillons dégoûtans, l'autre revêtu de riches broderies; l'espoir, la crainte, le malheur, le bien-être, la satisfaction, la fureur, enfin toutes les passions qui consolent ou affligent l'humanité étaient peintes sur les physionomies.

Digitized by Google

Je jugeai qu'à certains égards les hommes étaient partout les mêmes.

Ce n'était rien que de connaître les rues de la ville, je brûlais d'envie de connaître aussi l'intérieur des maisons. Je pénétrai donc dans celle qui était de plus belle apparence, et que je crus un moment trouver déserte, par le profond silence qui y régnait. Il se trouvait pourtant dans une grande pièce plusieurs écrivains que, sur les premières apparences, je pris pour des gens de loi. Ils étaient entourés de livres et de paperasses qu'ils parcouraient fort légèrement ; ils en déchiraient quelques-uns, faisaient la moue en jetant les autres de côté, et puis ils se mettaient à écrire, à écrire, à écrire avec un tel acharnement qu'on eût dit qu'ils étaient à la tâche pour noircir du papier. J'en vis qui suaient à grosses gouttes, et semblaient tomber de fatigue. Je me retirai avec précaution pour ne pas distraire des gens si préoccupés que pas un ne m'avait aperçu, et j'allai prier un voisin de m'apprendre par qui cette maison était habitée. Monsieur, me répondit-il, c'est la demeure d'un homme qui paye les huit ou dix scribes que vous venez de voir, pour calomnier au jour la journée, et à tant la page, les plus honnêtes personnes de la ville, dénigrer les chefs-d'œuvre de nos artistes, jeter le ridicule sur les ouvrages de nos meilleurs littérateurs, et louer les plus plates rapsodies dont les boutiques de nos libraires fourmillent. Leurs dégoûtantes critiques sont écrites avec des plumes de dinde, trempées dans une mixtion de boue, de fiel et de bile. On les méprise, et

on veut les lire; parce qu'ils fournissent un aliment à la malignité et une jouissance à l'envie. S'ils rendent quelquefois justice au mérite, c'est quand on est assez riche pour acheter leur suffrage, ou assez puissant pour mériter qu'ils vous ménagent. Alors ils deviennent aussi humbles, aussi souples, aussi rampans devant vous, qu'ils se montrent dédaigneux, rogues et intraitables pour les autres. *Malheur* au pauvre auteur qui attend après le prix de son livre pour dîner, fût-il Sady, il n'évitera pas leurs morsures. Ces messieurs sont comme ces roquets hargneux qui lèchent les pieds de ceux qu'ils craignent ou qui les nourrissent, et qui montrent les dents à celui dont les vêtemens annoncent l'indigence. Eh! dis-je au voisin, la police souffre-t-elle un semblable repaire, unique *dans le monde? Oh!* me répondit-il, celui-ci n'est pas le seul; il en existe un grand nombre dans la ville, et tous les jours il s'en ouvre de nouveaux, tant le métier est bon. A la vérité, tous les entrepreneurs de semblables établissemens ne réussissent pas; c'est toujours celui qui peut faire valoir dans le public un plus grand fonds d'impertinence et de méchanceté, qui jouit du plus grand crédit.

Je remerciai le voisin de ces renseignemens, et peu s'en fallut qu'ils ne me dégoûtassent du métier d'auteur.

Je me remis à parcourir la ville, ne sachant trop où porter mes pas; enfin, j'arrivai devant un palais de magnifique apparence, où l'on me dit qu'un diplomate célèbre tenait école de politique. La curiosité me vint aussitôt d'as-

Digitized by Google

sister à une de ses leçons. Dès que j'eus franchi le seuil de la porte, je crus que la nuit noire était arrivée tout à coup. Ce palais, si brillant au-dehors, était obscur dans l'intérieur. Des esclaves officieux vinrent au-devant de moi pour me proposer des lanternes à l'usage de la maison, et ils me présentèrent de grosses vessies, dans lesquelles brûlait une bougie fort mince, qui jetait une si faible clarté, qu'à peine se voyait-on les uns les autres, quoiqu'on se touchât. Je payai fort cher quelques-unes de ces prétendues lanternes; et, grâces à elles, je ne m'avançai qu'à tâtons au milieu des ténèbres. A quelques pas de là une embûche, que l'obscurité ne m'avait pas permis d'apercevoir, me fit mesurer la terre avec mon nez. Je ne jugeai pas à propos de pousser plus loin ma curiosité, et, dégoûté des études politiques, je regagnai, aussi promptement qu'il me fut possible, l'endroit par où j'étais entré. Les passans se moquèrent de moi, voyant mon nez tout meurtri et mes vêtemens salis par la poussière que j'avais ramassée en tombant.

Les expériences désagréables que je venais de faire devaient me rendre circonspect; je ne pus, malgré cela, résister au désir de suivre la foule qui se précipitait dans un bâtiment fort vaste, sur la porte duquel était écrit en grosses lettres d'or : REMÈDE POUR TOUS LES MAUX. Je crus bien pouvoir en trouver un pour ma blessure; je fus promptement désabusé, mais je m'en consolai facilement par la singularité du spectacle qui vint s'offrir à ma vue. C'est là, je crois, que la folie

de l'homme m'est apparue dans tout son éclat. Figurez-vous, lecteur, une salle d'une immense étendue ; au milieu de cette salle une estrade assez élevée, et sur cette estrade une troupe de charlatans armés de longs chalumeaux de paille, et occupés à faire des bulles de savon, qu'une multitude d'imbécilles de tous sexes et de tous âges vient en foule leur acheter argent comptant, et vous aurez une idée assez exacte de ce que je vis. Les chalands étaient si empressés qu'ils se culbutaient, se foulaient, s'estropiaient pour être des premiers servis. Les bulles qui réfléchissaient le plus vivement les couleurs de l'arc-en-ciel, se payaient le plus cher ; les sacs d'argent se vidaient de tous les côtés au pied de l'estrade, et les sots acheteurs étaient au désespoir en voyant crever en route, ou s'évanouir dans *leurs* mains, ces globes légers contre lesquels ils venaient d'échanger l'aisance ou *le* soutien rigoureusement nécessaire du reste de leur vie et de leur famille, ou le fruit des plus longues et des plus pénibles privations. Je ne savais ce que je devais admirer le plus ou de l'aveuglement inouï des uns, ou de l'imprudente friponnerie des autres ; mais un court moment de réflexion me fit souvenir que généralement l'homme n'est guère plus sage qu'il ne se montrait là. Hélas ! nos projets, nos espoirs chimériques, les tourmens que nous nous donnons depuis l'aurore de notre existence jusqu'à son couchant, les protestations des hommes puissans dont nous implorons l'appui, tout cela vaut-il beaucoup mieux que les bulles de

savon de mes sots Amrousiens? Je ne parle pas des charlatans; il en est partout et de toutes les espèces.

De rue en rue, de maison en maison, j'étais arrivé au palais des sultans. Ils étaient au nombre de ...., et gouvernaient concurremment la ville. Dire qu'ils différaient tous par le caractère, ce n'est pas soumettre à la sagacité de mon lecteur une chose absolument difficile à croire. Ces princes, par la nature de leur institution, devaient être égaux entre eux; mais, comme cela arrive en pareil cas, la balance du pouvoir penchait toujours du côté du plus entreprenant. Ceux à qui une humeur douce et pacifique faisait un crime de répandre le sang de leurs sujets, n'étaient plus bientôt que de vains fantômes de souverains, sans influence, sans autorité: il a toujours été dans la destinée des colombes d'être dévorées par les vautours. Les sultans, qui pour lors se partageaient dans Amrou la puissance en portions inégales, n'étaient pas plus de trois ou quatre, et chacun aspirait encore à devenir le premier. Leurs prétentions réciproques avaient allumé leur courroux, et l'on prévoyait que la querelle se terminerait par un combat acharné entre les compétiteurs. Une quantité innombrable de curieux, parmi lesquels je me mêlai, couraient s'assembler dans une vaste place pour être les témoins de la scène qui allait se passer. La foule était divisée entre les prétendans, et l'on attendait avec impatience le signal du combat, lorsque deux cent mille d'entre nous, sans distinction de partis, reçurent l'ordre exprès, signé des quatre

Digitized by Google

sultans, de sortir sur-le-champ de la ville par le chemin le plus court. Un arrêt si barbare arracha des déluges de larmes et des torrens d'imprécations : néanmoins il fallut obéir; des soldats hâtaient nos pas par les coups redoublés qu'ils faisaient pleuvoir sur nous; enfin nous arrivâmes pêle-mêle à ce terrible passage qui devait nous mettre pour jamais hors d'Amrou! Ce fut alors que les regrets redoublèrent. Pour moi, je n'eus que le temps de jeter un coup d'œil rapide sur cette porte qui avait la funèbre apparence d'un tombeau, et je m'éveillai en sursaut, pénétré d'horreur, et répétant encore ces paroles du divin livre, que j'avais lues sur le frontispice : IL N'Y A D'AUTRE DIEU QUE DIEU, ET MOHAMMED EST L'APÔTRE DE DIEU (1).

DE LA MODE ET DES COUTUMES.

Il existe une souveraine dont les ordres les plus gênans n'éprouvent jamais d'opposition; nul ne réclame contre ses décrets; ses fantaisies sont des lois révérées; ses caprices sont des oracles; elle change à son gré les mœurs; elle se moque des convenances et fait ployer la sévère raison sous la marotte de la folie. Elle règle le bien et le mal, fait et défait les réputations, donne de la beauté aux laides, de l'esprit aux sots, de la science aux charlatans, et résiste impunément aux remontrances de la justice, aux conseils de la sagesse et aux préceptes mêmes de la religion.

Cette royne et grande empérière du monde, comme dit *Montaigne*, c'est la mode (on l'appeloit autrefois

---

(1) Les dévots musulmans croient que le moribond qui expire en répétant cette formule, ne peût manquer d'aller tout droit en paradis. Souvent ces paroles sont écrites sur les tombeaux.

Digitized by Google

coutume), son séjour de prédilection est la France, la capitale de son empire est Paris. Son unique but est de plaire, son essence est le changement; elle récompense par des applaudissemens et punit par le ridicule : voilà son unique force et ses seules armes; mais rien n'y résiste. C'est ce que Voltaire peignit si bien dans ces quatre vers :

Il est une Déesse inconstante, incommode,
Bizarre dans ses goûts, folle en ses ornemens,
Qui paraît, fuit, revient, et naît dans tous les tems;
Protée était son père, et son nom c'est la Mode.

Cette déesse est une ennemie constante, et presque toujours victorieuse de la raison; celle-ci dit aux hommes : *Faites ce que vous devez faire.* La mode, au contraire, leur donne cet ordre formel : *Faites ce que les autres font.* Il n'est pas besoin de prouver que c'est le précepte de la mode qu'on suit toujours.

Ce qui doit étonner dans cette soumission universelle, c'est qu'elle paraît évidemment aller contre son but. En effet, le désir des favoris de la mode, c'est de briller et de plaire; or, on n'obtient de brillans succès qu'en se distinguant. Ainsi, n'est-ce pas le plus mauvais moyen à prendre pour se distinguer et pour briller, que de faire ce que font les autres, de se vêtir comme la foule, de parler comme tous les gens qu'on rencontre, de ne soutenir que l'opinion reçue, et de se conduire comme tout le monde?

Ce raisonnement semble fort, et peu susceptible d'objection. Eh bien! essayez de l'employer, il ne produira pas le moindre effet; on ne peut raisonner dès qu'il est question de modes et de passions; si on raisonnait un instant, leur charme cesserait, et leur empire serait détruit.

Nous devons moins désirer qu'un autre peuple de secouer le joug de cette divinité capricieuse; nous changeons si souvent de coutumes, de goûts et d'opinions, que cette chaîne est peu pesante pour nous; et si une mode nous paraît trop ridicule, trop incommode ou

Digitized by Google

trop assujétissante, nous avons au moins une consolation, c'est de penser que bientôt nous en serons débarrassés par une mode nouvelle.

Nos dames françaises furent d'abord vêtues en religieuses, elles prirent ensuite un costume assez semblable à celui des dames romaines, bientôt la coiffure en forme de cœur fut d'usage; les cornes les plus ridicules vinrent après, les pyramides et les cônes leur succédèrent; ils furent bientôt remplacés par des bonnets assez bas, et peu après par des chapeaux ornés de plumes, et faits comme ceux des hommes; la nudité des épaules et du sein fut en faveur à la cour d'Isabeau de Bavière. Anne de Bretagne changea en noir le deuil qui jusque-là avait été porté en blanc. Sous François Ier. on vit naître les vertugadins, ces cerceaux monstrueux, qui transformaient les femmes en tours pyramidales. François II mit en faveur les ventres postiches. Les femmes de la cour inventèrent une autre sorte d'attraits factices tout opposés, qu'il est peu convenable de nommer.

Catherine de Médicis porta jusqu'à l'excès la magnificence des vêtemens; elle fit connaître le fard aux Françaises, comme l'artifice aux Français. L'étrange usage qu'on fit alors des tresses accuse assez les *mœurs de la cour*.

Henri IV ramena le bon goût et la simplicité; il ne permit les riches vêtemens qu'aux filoux et aux filles de joie. Et si on trouve quelque chose de trop guindé dans les collets montés et les fraises de son temps, tant de doux souvenirs s'y attachent, qu'ils sont à l'abri de la censure; et on ne peut se décider à trouver quelque ridicule à des parures qu'aimait Henri IV, et que portait Gabrielle.

Bientôt les modes du bon Henri disparurent, ainsi que sa politique franche et sa joyeuseté chevaleresque; on quitta la barbe, le manteau, on vit paraître ces canons ornés de rubans, ces longs et larges habits boutonnés d'un bout à l'autre, les bas rouges et roulés, ces souliers carrés qui formaient un ensemble si lourd et si ridicule, et ces énormes perruques qui auraient défiguré les têtes des courtisans de Louis XIV, si elles n'avaient

Digitized by Google

pas été noblement ornées de tant de palmes, de myrtes et de lauriers.

Les dames, rivalisant d'excès dans leurs parures avec les hommes, reprirent les immenses vertugadins sous le nom de paniers, et surchargèrent leur front d'un édifice colossal nommé fontanges, dont les divers étages étaient remplis d'ornemens aussi bizarres que variés.

Deux Anglaises, dont on rit d'abord, firent, à Paris, dans ce temps une prompte et grande révolution. Les coiffures gigantesques disparurent, les dames revinrent à la nature; mais les petites femmes, effrayées d'une chute qui les raccourcissait tant, élevèrent en revanche d'un demi-pied leurs talons.

Sous Louis XV, les modes varièrent encore; mais elles furent à la fois dépourvues de grandeur et de grâce: les cheveux crêpés et poudrés, les grosses boucles, le rouge le plus foncé sur les joues, les mouches éparses sur la figure, les talons hauts, les tailles longues et pointues, les paniers boursoufflés, désolaient les peintres, choquaient le goût et auraient dû effrayer et bannir l'amour, s'il n'avait été rappelé par la réalité des charmes, la grâce des mouvemens et le piquant de l'esprit, qui n'abandonne jamais les femmes françaises.

Les hommes n'étaient pas alors plus convenablement vêtus; leurs grands toupets en gouttière, leurs petits chapeaux plats sous le bras, leurs vêtemens étriqués, trop longs pour des vestes, trop courts pour des habits; leurs longues poches et leurs talons rouges, étaient également dénués de noblesse, d'élégance et de commodité.

Sous Louis XVI, on ne fit en ce genre que des progrès ridicules; la mode des voitures basses et des coiffures hautes s'établit en même temps, de sorte que nos dames étoient à genoux dans leurs voitures.

Le bon roi Louis XVI avait des goûts simples, il aimait l'économie et haïssait le luxe; la cour cessa d'être vêtue richement. La mode, ne pouvant rester oisive, exerça son influence sur les couleurs, et ne pouvant en inventer de nouvelles, elle en varia les nuances et en changea les noms. On vit bientôt des vêtemens de couleur puce,

Digitized by Google

couleur soupirs étouffés, de larmes indiscrètes, couleur de nymphe émue, couleur boue de Paris, etc., etc.

La fureur d'imiter les Anglais s'empara ensuite de nous; leurs épées d'acier, leurs chapeaux ronds, leurs selles rases, leurs wisky fragiles, leurs fracs écourtés, leurs jockeys légers vinrent remplacer et corrompre le goût français; aucune distinction d'état, de fortune, de rang ne fut plus observée parmi nous, et l'égalité des costumes précéda, annonça, et introduisit cette égalité de conditions, qui depuis a tant changé la face du monde, et tant fait de prosélytes, de martyrs et de victimes.

Enfin la révolution qui bouleversa la France, créa de nouveaux moyens de plaire et de se distinguer; les hommes se coiffèrent à la romaine, les femmes s'habillèrent à la grecque; les cothurnes, les ceintures, les draperies légères, les coiffures à la titus firent les délices des uns; le bonnet phrygien devint la parure des autres; la nudité fut même au moment de devenir la mode favorite des dames, et la transparence de leurs vêtemens rappela cette robe antique qu'on nommait *toga vitrea*, *la tunique de verre*, parce qu'elle ne cachait aucun des charmes qu'à peine on doit laisser deviner.

Cette mobilité perpétuelle dans les usages nous a fait trop souvent taxer de légèreté; mais les étrangers qui nous accusent de frivolité, oublient qu'ils ne sont guère plus à l'abri que nous de la censure; si nous avons souvent changé de routes pour plaire, ils nous ont constamment suivis; si nous avons créé des modes un peu folles, il les ont toujours servilement et gauchement imitées, et ce n'est pas à l'ours qu'il convient de se moquer de celui qui le fait danser.

Lorsque de notre côté nous les raillons sur leurs usages, nous ne sommes pas plus raisonnables; car nous nous sommes trop souvent montrés leurs singes pour les condamner. Dans un temps, les modes et la langue espagnole furent en vogue chez nous. Médicis nous rendit trop imitateurs des Italiens; on nous vit pendant plusieurs années copier avec fureur la discipline, la tactique, l'habillement et les punitions des soldats alle-

Digitized by Google

mands. La *philosophie de Kant*, les *illuminations de Schwidimburg*, la *cranomanie du docteur Gall*, le *somnambulisme de Mesmer*, se sont assez facilement naturalisés en France. Notre intérêt pour nos manufactures de soie ne nous a pas préservés des modes de l'Angleterre, qui nous a inondé de ses mousselines. Nos belles Françaises se sont vêtues en *polonaises*, coiffées en *chinoises*, et elles semblent avoir abandonné définitivement leurs jolis, élégans et économiques *mantelets*, pour emprunter aux sultanes ces riches et moelleux *cachemires*, qui ruinent tant de maris, et qui leur coûtent encore plus cher lorsque ce ne sont pas eux qui les payent.

Malgré ces observations, un peu séditieuses, sur le despotisme capricieux de la mode, je me soumettrais comme un autre, en riant et sans murmure, à son culte, si elle voulait mettre des bornes à son empire, et n'exercer son influence que sur nos goûts et sur nos habits. Mais ce que je ne puis souffrir, c'est qu'elle fasse souvent dépendre de ses fantaisies, nos mœurs, nos réputations, nos lois, et je dirai presque notre conscience.

C'est sous le nom de *coutumes* que la mode étend ainsi sa puissance; aussi que de contradictions, que d'absurdités, que de folies cette étrange législatrice a fait adopter et consacrer sur la terre! tous les peuples successivement peuvent l'attester: l'un égorge des tribus entières pour avoir admis dans leur sein des femmes étrangères; les autres, forcent leurs prisonniers à se tuer entre eux, ou à se laisser dévorer par des lions, pour le divertissement des dames romaines. Près du Gange, une jeune femme est obligée de se brûler parce que la goutte a terminé les jours de son vieux mari. Et, tandis que de pauvres Indiens n'osent tuer une vache, de peur de blesser l'âme de leur mère, d'ignorans Américains se croient obligés de tuer leurs pères par pitié filiale lorsqu'ils sont devenus trop âgés. Ici, l'usage exige qu'on offre sa femme et sa fille aux étrangers; là, on les enferme toute leur vie, et on les fait garder par des hommes auxquels une atroce barbarie n'en laisse que le nom; ailleurs, au mépris des plus saintes lois, on exerce

Digitized by Google

sur des enfans la même cruauté pour enrichir l'opéra de belles voix. En France, sous notre première race, les princes n'assuraient leur puissance qu'en crevant les yeux à leurs parens, et rien ne les guérissait de la coutume de détruire leur monarchie en la partageant.

Vit-on rien de plus déraisonnable que cet usage, auquel on tenait tant alors, de faire juger le bien et le mal par l'épée, de croire qu'elle parlait au nom de Dieu, et d'adjuger ainsi l'innocence au plus fort, au plus adroit, et la culpabilité au plus faible? De sorte qu'un escrimeur comme *Saint-George*, dans ce temps, eût été certain, non-seulement de l'impunité, mais même de l'estime générale.

On conçoit davantage la mode de racheter ses fautes par ses dons aux moines, il y avait tant de gens intéressés à la soutenir! mais ce qu'on a peine à croire, c'est cette mode barbare et insensée de tous les seigneurs, de se battre entre eux et contre le roi, sans vouloir d'autres juges de leurs droits que la fortune des armes. Coutume funeste qui fit de la France le théâtre de guerres civiles perpétuelles. L'autorité royale lutta pendant *huit siècles* contre cette mode extravagante, et pendant long-temps la religion n'y put porter d'autre remède, que d'ordonner des trèves pendant *certains jours spécialement consacrés au ciel*; c'est ce qu'on appelait *la paix de Dieu*.

La fureur des croisades qui dépeupla l'occident pour ravager l'orient, dura près de trois cents ans, malgré les conseils de la raison et les remontrances de la politique la plus éclairée.

La mode des guerres de sectes vint ensuite couvrir l'Europe de malheurs et de crimes; et la mode prenant alors le cothurne et le poignard, se plut à faire un affreux mélange de dévotion, de galanterie et de cruauté.

Enfin le grand siècle parut, Louis XIV régna, la mode quitta son tragique empire; elle laissa la gloire, la raison, la justice et la politique régir les peuples, et, rentrant dans son domaine naturel, elle ne s'occupa plus que de nos goûts et de nos habits.

Cependant, pour montrer encore quelques vestiges de

Digitized by Google

son ancienne puissance, elle nous conserva la mode des duels, et nous obligea constamment à faire, au nom de l'honneur, ce que défendaient la religion et la loi.

Le nom même de la *mode* peut servir à expliquer des caprices ; il veut exprimer la *mode*, *la manière d'exister, d'agir ou de parler pour être bien.* Ainsi un brillant succès dû, tantôt à la beauté, tantôt à l'esprit, quelquefois à la fortune ou à la puissance, et souvent même au hasard, décide la manière dont on doit être pour réussir. On cherche à imiter celui ou celle qu'on admire, et l'espoir d'obtenir le même succès par cette imitation, aveugle tellement, qu'on copie indistinctement les défauts et les qualités de la personne dont on envie l'éclat : les défauts mêmes étant plus faciles à saisir, sont quelquefois ce que l'on copie avec le plus d'empressement.

Les courtisans d'Alexandre avaient le cou penché comme lui ; il leur était plus facile d'imiter son attitude que son génie. Peu de femmes pouvaient se flatter d'avoir l'esprit et la grâce de *Ninon*, aussi la plupart de ses rivales ne prirent d'elle que sa coiffure et son inconstance.

J'entre dans un salon, je vois plusieurs dames remarquables par leur beauté, leur décence, leur modestie, tristement assises en cercle loin des hommes, et presque oubliées par eux ; dans un coin de l'appartement j'entends du bruit, j'aperçois une femme vêtue avec plus de luxe que de goût ; sa taille est commune, son teint n'a qu'un éclat emprunté ; ses traits chiffonnés n'ont ni grâce ni noblesse, sa voix est aigre, son regard hardi ; elle est entourée d'adorateurs ; ils n'ont d'yeux et d'oreilles que pour elle. Je demande à mon voisin quelle est cette femme ? — C'est madame Dorlis, me dit-il, une femme charmante. — Mais elle n'est pas belle. — Oh ! non. — Pas même très-jolie. — Il est vrai. — A-t-elle de l'esprit ? — Pas précisément ; mais beaucoup d'usage du monde et de vivacité. — Elle a sans doute des talens. — Non. — Quel mérite lui trouvez-vous donc ? — C'est une femme à la mode, une femme charmante. Quelques jours après, je vis plusieurs de ces beautés délaissées qui m'avaient frappé, vêtues, coiffées comme madame Dorlis ;

Digitized by Google

elles croyaient, en imitant sa parure, s'attirer les hommages que l'objet de leur jalousie ne devait qu'à sa vivacité, sa hardiesse et sa coquetterie.

Madame T....., madame R....., éblouissantes par la beauté de leurs formes, la régularité de leurs traits, la blancheur de leur peau, l'élégance de leur taille, s'habillent un jour à la grecque et nous cachent peu de leurs charmes; on les suit aux promenades publiques, on les entoure dans les cercles, on les applaudit aux spectacles: l'admiration, l'ivresse, sont au comble. Le lendemain, Paris est rempli de femmes longues, maigres, grosses, courtes, sèches, jaunes ou noires, le sein découvert, les bras sans manches, et la gorge nue, qui bravent le rire et la critique, et se croient des Aspasies.

En arrivant de l'armée, un jeune homme tombe malade; son oncle voudrait faire venir M. A...., vieux médecin, très-expérimenté; la société s'y oppose, ce serait un meurtre... Il faut absolument faire venir le docteur S.... — Est-il savant? — Non. — Est-il assidu? — Il n'en a pas le temps. — A-t-il suivi les hôpitaux? — Fi donc, il ne voit que la bonne compagnie. — Quel est donc son mérite? — Il ne croit pas à la médecine, c'est un homme charmant, il est rempli d'esprit, il devine votre maladie en vous regardant; il parle politique à merveille, toutes les femmes en raffolent. L'esculape fait de courtes visites, donne de petits sirops et de grandes espérances; le jeune officier meurt, et le docteur n'en est pas moins le médecin à la mode.

Il faut convenir cependant que la mode n'a pas été toujours, et partout, si extravagante. A Sparte, elle fut soumise, pendant trois siècles, à la raison et à la vertu.

A Sybaris on aimait tant le repos, on craignait à tel point les innovations et les orages qu'elles produisent, que, suivant une vieille coutume, tout homme qui voulait proposer une nouvelle loi, devait se présenter la corde au cou; et si la loi n'était pas jugée assez nécessaire pour qu'on l'adoptât, il était pendu.

Plutarque rapporte un fait, attesté par Xénophon; il dit que dans une ville de Syrie, la mode de la *constance*

Digitized by Google

s'était tellement établie, que pendant l'espace de sept ans aucune femme ne se rendit coupable d'infidélité.

Malgré mon respect pour l'auteur grec, je ne croirai à son anecdote que lorsque j'aurai vu une semblable mode s'établir seulement pour six mois à Paris. Au reste, il ne faut désespérer de rien; peut-être verrons-nous un jour *la sagesse*, *la modestie*, *l'indulgence*, *la raison et la fidélité à la mode* : tout dépend des dames ; nous sommes toujours ce qu'elles veulent que nous soyons, et c'est avec raison que M. de Guibert a dit :

Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs.

BEAUX-ARTS.

Extrait d'un Journal de Voyage pittoresque en France ;

Par lord St.......

Dans les circonstances où nous nous trouvons, il est difficile, pour ne pas dire impossible, qu'un Français parle sans émotion des beaux-arts et de la gloire que répand leur culture sur les nations qui en possèdent ou qui savent en reproduire les chefs-d'œuvre. Exiger de lui du calme, du sang-froid, ce serait lui imposer une tâche au-dessus des forces humaines. Nous éprouvions donc quelque embarras de savoir à qui confier cette partie intéressante de la rédaction du morceau, lorsque lord St.... a offert de nous communiquer son Journal de Voyage. Les remarques d'un étranger, amateur éclairé, qui possède un des plus beaux cabinets de l'Europe, nous ont paru devoir porter un caractère et d'originalité et de franchise qui peut, en quelque sorte, tenir lieu d'impartialité. Au reste, ce n'est pas à nous de faire l'éloge de notre nouveau collaborateur, et nous laissons à nos lecteurs le soin de juger si maintenant il était en notre pouvoir de faire un meilleur choix. (*Note du rédacteur.*)

Des événemens, dont je ne veux pas ici rechercher la cause, m'ont forcé, il y a quelques mois, de quitter la France, presque au moment même où je venais d'arriver

TIMBRE ROYAL 5 C. SEINE

Digitized by Google

à Paris. A cette époque, je n'ai pu voir le Musée que d'une manière très-superficielle, et cependant c'était là le motif, le but principal de mon voyage. On se doute bien que cette fois ma première visite, en revenant dans la capitale, a été pour la riche collection, dont l'ensemble m'avait laissé un souvenir d'enthousiasme. De combien de notes instructives, d'observations intéressantes je me promettais d'enrichir mon journal ! Quelques promenades au Musée, me disais-je, me fourniront plus de matériaux que je n'en ai recueilli en traversant toutes les autres contrées de l'Europe : là seulement se trouve le sanctuaire des beaux-arts ; sanctuaire d'autant plus précieux que l'accès en est facile à tous ceux qui les aiment ou qui les cultivent.

J'arrive, je cours au Musée; mais qu'il était différent de ce que je l'avais vu ! Que de pertes irréparables!

Je sortis promptement de ce lieu, où j'étais entré rempli des plus douces illusions. Plusieurs artistes, réunis sur la place du Louvre, causaient entre eux. A leur air de tristesse, je compris facilement qu'ils n'étaient pas moins désappointés que moi. Les aborder, lier conversation avec eux, fut l'affaire d'un moment. En France on est très-communicatif, surtout dans la classe des hommes instruits.

A peine m'étais-je mêlé à leur entretien, et fait connaître comme étranger, que tous s'écrièrent : *Convenez du moins avec nous, milord, qu'il est contre toute justice de dépouiller ainsi les Français d'une collection dont ils faisaient un si noble usage.* Il me semble, répondis-je, que, sans entrer dans aucune discussion diplomatique, on peut envisager le démembrement du Musée sous un point de vue plus important, celui de savoir si les peuples doivent y gagner ou y perdre. Je m'explique.

J'ai toujours pensé que les sciences et les arts étaient un patrimoine, à la vérité, commun à tous les hommes, mais dont l'usufruit devrait appartenir de droit à la nation qui saurait en faire le meilleur emploi pour augmenter la masse des connaissances humaines. Ce principe posé, examinons d'abord quel est l'état actuel des beaux-arts chez les différens peuples de l'Europe, et

Digitized by Google

nous trouverons que l'Italie, jadis si féconde en grands talens, possède un seul sculpteur célèbre; que l'Angleterre, constante dans sa pénurie, compte à peine un peintre d'histoire (1); tandis qu'en France il existe dans tous les genres une foule d'artistes du premier mérite, en un mot, une école.

Cette seule considération suffirait aux amis des arts pour les déterminer à reconnaître que les chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture étaient en France mieux placés que partout ailleurs; car, si tant est qu'une collection de tableaux et de statues doive influer sur la prospérité des arts (2), c'est surtout dans le pays qui compte le plus grand nombre d'artistes et les talens les plus distingués, que son établissement peut offrir de grands et d'utiles résultats.

Mais combien faudra-t-il regarder comme plus légitime encore la possession dont jouissaient les Français, si l'on vient à examiner avec quelle intelligence ils ont su, depuis l'établissement du Musée, faire une application aussi utile qu'étendue des arts du dessin à tous les produits de l'industrie!

Je me rappelle qu'en 1788, un de mes correspondans m'envoya de France un service en porcelaine et des figures en biscuit de la manufacture de Sèvres. Feu mon honorable ami, sir Josué Reynolds, était présent lorsque je reçus ces objets; je les lui montrai, en lui faisant remarquer, non sans quelques railleries, quel mauvais goût dominait alors dans les manufactures françaises. Ne plaisentez pas, me répondit-il froidement, les Français sont

---

(1) Lord St.... veut probablement désigner ici M. West et M. Canova. (*Note du rédacteur.*)

(2) Quelques beaux-esprits ont cru présenter un argument sans réplique, en avançant que les musées ne faisaient naître de grands artistes pas plus que les bibliothèques ne faisaient naître de grands poëtes; mais cet argument est puéril, pour ne rien dire de plus. Il aurait fallu, pour justifier la destruction des musées et des bibliothèques, prouver que leur existence était nuisible aux progrès des lettres et des beaux-arts; paradoxes qu'on n'a point encore mis en avant. C'est la nature qui produit les grands talens, l'instruction les perfectionne. Comment donc les sources de l'instruction seraient-elles inutiles aux talens nés ou à naître? (*Note du voyageur.*)

Digitized by Google

de tous les peuples modernes celui chez qui le *sentiment* du dessin est le plus véritablement inné ! Qu'un jour, par un hasard que je ne puis prévoir, le goût du public vienne à s'épurer dans les arts, comme cela est déjà arrivé pour les lettres, et l'on verra que, si elle ne s'élève au sublime de l'art où les Grecs étaient parvenus, cette nation saura du moins, comme eux, imprimer dans tous les objets sortis de ses fabriques la marque de ce goût, de cette recherche, de cette élégance que nous admirons jusque dans les ustensiles les plus grossiers qui nous restent de l'antiquité.

Avec la formation du Musée n'avons-nous pas vu s'accomplir la prédiction de sir Josué Reynolds? Fondé à une époque où les arts venaient d'éprouver une heureuse révolution, cet établissement a offert aux artistes une source intarissable, où ils pouvaient puiser des modèles de perfection dans toutes les parties de l'art, et au public une *école* toujours ouverte, où chacun apprenait à reconnaître, à sentir les beautés qui échappent à un œil peu exercé, et à en exiger d'analogues dans les ouvrages modernes. Certain, d'ailleurs, de trouver des productions du premier ordre en rapport avec son genre de talent, chaque peintre, chaque statuaire a suivi l'impulsion de son génie, et ne s'est plus traîné servilement sur les pas de son maître : de là cette grande variété de style, de manière, dans le talent des divers artistes qui font la gloire de l'école française, variété bien remarquable, puisqu'on ne l'avait encore observée dans aucune autre école.

Dans le goût pour les arts que l'établissement du Musée a inspiré à la nation française, quelques moralistes ont cru apercevoir la source d'un mal, je veux dire la cause qui déterminait une grande quantité de jeunes gens à s'adonner, sans une vocation bien prononcée, à la culture des arts. Une observation mieux réfléchie aurait appris à ces moralistes chagrins que ce qui est l'objet de leur censure a principalement contribué au perfectionnement de l'industrie. En effet, ces jeunes gens, après deux ou trois chutes aux expositions publiques, se sont répandus dans les manufactures, où ils

Digitized by Google

ont su donner aux objets grossiers et ridicules qu'on y fabriquait des formes plus pures, des ornemens d'un meilleur choix.

Tel s'éclipse au premier, qui brille au second rang.

Certes, de simples artisans, étrangers à l'art du dessin, n'auraient pas cherché d'eux-mêmes à imiter de bons modèles, ou n'auraient pu exécuter ce que le goût du public exigeait des fabricans, s'ils n'eussent été dirigés par des hommes qui savaient manier le crayon.

Si je ne craignais d'abuser de votre patience, dis-je alors à mes auditeurs, dont le groupe s'était grossi considérablement, je vous citerais encore l'Italie et l'Angleterre.—Nous avons trop de plaisir, me répondirent-ils à la fois, à entendre un étranger faire l'éloge de notre patrie, pour ne pas vous écouter attentivement; continuez.—Eh bien! répliquai-je, l'Italie a possédé long-temps les chefs-d'œuvre qui faisaient le principal ornement du Musée. Quel secours l'industrie en a-t-elle retiré? La facilité de voir les statues qui décoraient le Vatican et les tableaux précieux qui embellisaient les temples de la Rome nouvelle, n'a point arrêté la décadence des arts; et l'on peut dire que, depuis plus d'un siècle, tous les vases, les meubles, les pièces d'orfévrerie, les armes, les encadremens, tous les objets enfin fabriqués en Italie, paraissaient faits sur des modèles ridiculement surchargés du Boromini, plutôt que d'après des modèles de l'antiquité ou du siècle des Médicis.

On objectera peut-être que les Italiens, n'étant un peuple ni commerçant ni industrieux, ils ont pu négliger d'appliquer au perfectionnement des produits de leurs manufactures la pratique des arts du dessin, que plusieurs de leurs artistes ont possédé dans un degré si éminent.

Mais c'est pour répondre à cette objection que j'ai parlé de l'Angleterre : certes, dans aucun pays du monde, la partie mécanique de l'industrie n'a été portée aussi loin. Je m'enorgueillis de le dire; mais je conviendrai aussi, avec la même bonne foi, que tout ce qui

Digitized by Google

tient à la délicatesse du goût s'y trouve encore dans l'enfance. Dans nos fabriques on semble s'attacher plus volontiers à imaginer des formes bizarres qu'à en imiter de belles. Il n'est pas un amateur qui ne soit choqué de la mesquinerie ou de la lourdeur des ornemens qui décorent l'intérieur de nos appartemens; et cette observation peut s'étendre à tous les objets qui ont un rapport immédiat avec les arts du dessin. Qu'on ne croie pas qu'il en serait autrement si à Londres nous avions, comme on avait à Rome et surtout à Paris, des collections publiques. Chaque peuple a son génie particulier ; tous les travaux qui dépendent du calcul, du soin, de la patience, seront toujours exécutés en Angleterre avec une rare perfection; quant au goût et à la grâce, mes chers compatriotes n'y doivent point prétendre.

Mais je me résume, et je conclus de tout ceci que les Français possédaient dans le Musée une mine féconde pour la prospérité des arts et les progrès de l'industrie ; qu'ils savaient l'exploiter mieux qu'aucun autre peuple ; que toutes les nations s'enrichissaient, soit par émulation, soit par imitation, des heureux résultats obtenus en France ; qu'enfin, la destruction d'un établissement si utile pour toute l'Europe, doit avoir pour elle (bien entendu seulement sous le rapport des arts) les conséquences les plus fâcheuses.

A ces mots, je pris congé des artistes qui avaient bien voulu m'écouter. Plusieurs d'entre eux m'engagèrent à visiter leur atelier. Je le leur promis, et leur annonçai que notre conversation serait le premier article inscrit sur mon Journal de Voyage.

EXTRAIT D'UN PORTE-FEUILLE.—N°. V.

Notre auteur, qui n'a ni gloire, ni célébrité, ni illustration, ni renommée, ni même une réputation quelconque, ne s'est-il pas avisé d'écrire sur tous ces objets! Peut-on le lui pardonner ? *Figaro* dit, à propos de finances, qu'il n'est pas *nécessaire de posséder les choses pour en parler*. Voilà sans doute ce qui aura donné tant de

Digitized by Google

confiance à ce pauvre jeune homme. On ne conçoit pas combien l'école de ce *Beaumarchais* a gâté les esprits, dit souvent un vieil académicien, qui ne fait point école; J'avouerai que cette fois je suis presque de son avis.

(*Note de l'éditeur.*)

Réputation, *renommée*, *célébrité*, *illustration*, *gloire*. Voilà cinq mots qui expriment le bruit qu'un homme peut faire en ce bas monde. Signifient-ils la même chose? Je ne le crois pas. Aussi mon intention, en les rapprochant, n'est-elle pas de les présenter comme synonymes. Je cherche plutôt en quoi ces mots diffèrent, qu'en quoi ils se ressemblent, en valeur, bien entendu.

Il est assez amusant de comparer ainsi les mots qui ont quelque analogie; et ce jeu d'esprit n'est pas absolument sans utilité. Il m'a démontré qu'il y a toujours un mot plus convenable que tout autre, pour dire ce qu'on veut dire. L'on peut, je le sais bien, rendre une idée de mille manières; mais dans toutes ces manières, cher lecteur, il est un mot qui, de préférence, doit être employé; c'est le mot de la chose, mot qui s'appelle le mot propre, et ne se trouve ni sur la langue ni sous la plume de tout le monde.

Ce n'est qu'à une petite quantité d'esprits justes qu'il est donné de le rencontrer. Les autres le cherchent en vain, ou plutôt ne le cherchent pas. Pour trouver le mot propre, il faut avoir des idées nettes. Ne nous étonnons pas que les esprits qui ne peuvent pas se comprendre, n'aient pas la faculté de se faire comprendre par les autres.

Tout écrivain peut tirer profit d'un examen pareil à celui que nous allons faire. Il a pour but de nous faire connaître les propriétés des mots. Or, les mots sont à l'expression de la pensée ce que les pierres sont à la confection d'un édifice. L'architecte, le maçon même, ne place une pierre sans avoir étudié sa forme, son poids et ses dimensions; l'auteur judicieux ne doit pas apporter moins d'attention à reconnaître la valeur positive des mots qu'il emploie.

Réputation vient de *putare*, penser; *renommée* vient de *nominari*, être nommé. Dans le propre, la réputa-

Digitized by Google

tion serait donc ce qu'on pense d'un homme, et sa renommée, ce qu'on en dit.

La célébrité est une réputation, une renommée plus étendue.

L'illustration, une célébrité honorable.

La gloire, le plus haut degré de l'illustration; une illustration qui commande aux hommes les sentimens les plus désirables qu'une grande âme puisse acquérir, l'estime, le respect et l'admiration.

La réputation, c'est le moins que puisse obtenir un homme dont on peut parler. C'est un bruit qui ne sort guère du village ou du quartier de l'individu qui le fait. Un médecin de campagne, un auteur de vaudeville a de la réputation. Le bruit va-t-il plus loin? est-il plus fréquent, plus considérable; c'est de la *renommée*. La *renommée* s'étend au-delà des extrémités d'une ville. Celle de l'auteur de *l'Abbé de l'Épée*, par exemple, n'a pu se renfermer entre les sept lieues de murailles que les fermiers généraux ont données pour enceinte à cette grande ville qu'on nomme Paris. Aussi commence-t-elle à se répandre dans la banlieue, et va-t-elle presque aussi loin que la petite poste.

La célébrité va plus loin que la grande réputation; son action a bien plus d'intensité; un village, une ville, un canton, un département, ne suffisent pas à son développement; il lui faut la France, il lui faut l'Europe, il lui faut le monde. Elle porte, avec le bruit de leurs succès, le nom des auteurs de mélodrame au-delà des mers, et convient d'autant mieux pour exprimer le fracas que certaines personnes font sur terre, qu'elle n'est en elle-même que du fracas.

La gloire, non moins étendue, mais plus durable dans son effet, embrasse le monde et les âges. C'est le plus grand, le plus long et le plus beau bruit que mortel puisse faire ici-bas. Quelques personnes ont avancé qu'elle pouvait être portée jusqu'au ciel. Des poëtes l'ont dit et des grands l'ont cru.

Sublimi feriam sidera vertice,

dit naïvement Horace. Pure exagération! Jamais nom

de poëte ou de héros n'a été jusque-là, si ce n'est peut-être celui de *Psaphon*, qui avait appris à des pies et à des geais, auxquels il donnait la volée, à répéter : *Psaphon est un dieu!* mais une exception n'infirme pas la règle, au contraire.

Poursuivons notre travail; continuons à étudier la véritable signification des mots. Ce sont des pièces de monnaie dont il est à propos de déterminer la valeur avant que de les remettre en circulation.

Tous les mots que nous essayons de définir, désignent donc un bruit plus ou moins grand, produit par un homme entre les hommes; mais remarquons que, le mot *gloire* excepté, aucun de ces mots ne qualifie la nature du bruit auquel il appartient.

La réputation est ou bonne, ou mauvaise, ou grande, ou petite, ou longue, ou passagère. N'obtient pas de réputation qui veut : comme aussi n'obtient-on pas toujours la réputation qu'on veut. Il y a vingt ans que tel homme travaille à se faire la réputation d'homme sensible, et qu'il n'a que celle d'un homme piteux; et tel court depuis quinze après la réputation d'homme à bons mots, qui n'a que celle d'un diseur de quolibets. Cependant, comme on parle d'eux, et que cela flatte toujours plus que le silence, l'un et l'autre s'accommode de sa réputation, et même y prend quelque goût. On conçoit d'après cela comment on peut *jouir d'une mauvaise réputation*.

La réputation a été souvent comparée à un parfum. Métaphore qui explique comme quoi tel homme *est en bonne odeur* dans son quartier; comme quoi tel autre meurt *en odeur de sainteté* dans sa paroisse; tandis que tant d'autres *ne flairent pas comme baume*.

Les femmes ont une *réputation* qui leur est propre. Si c'est le bien qu'elles ménagent souvent le moins, c'est toujours celui auquel elles tiennent le plus. Il y a cette différence entre la réputation des femmes et celle des hommes, qu'on n'en parle que quand elles la perdent; tandis qu'on ne parle de celle des hommes que quand ils l'ont gagnée.

Digitized by Google

La renommée, par elle-même, n'est ni bonne ni mauvaise. La *commune renommée* est ce que l'on dit généralement de quelqu'un ; et ce n'est pas toujours du bien. Cependant, lorsqu'il n'est pas accompagné d'une épithète dénigrante, ce mot se prend dans un sens favorable. Quand il s'applique à un homme supérieur, il peut suppléer un mot plus brillant ; dans ce vers de Corneille sur lui-même, par exemple :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

La renommée de Corneille qui, par convenance, ne se sert pas ici du mot propre, est-elle autre chose que de la gloire ?

La célébrité appartient à tout individu, à tout fait qui obtient un grand éclat ; elle appartient au brigand comme au héros, au vice comme à la vertu, aux grands crimes comme aux belles actions. Alexandre et Mandrin, Érostrate et Phidias, Voltaire et Geoffroi sont des hommes célèbres ; pour être célèbre il suffit d'être extraordinaire. La *célébrité* n'est pas toujours honorable ; le bruit qu'elle produit ressemble beaucoup à celui des *émeutes ; comme il est aussi fort que le* bruit des triomphes, quelques gens s'y laissent prendre ; une victoire, une défaite, une chute, un succès, un triomphe, un supplice, rendent également un homme célèbre : choisissez.

L'illustration est mieux que la célébrité et moins que la gloire ; elle n'en a ni l'éclat ni la durée ; mais, comme elle, elle est prise en bonne part. Il semble cependant qu'elle nous vienne moins de nous, de nos vertus, de nos exploits que d'une cause extérieure, telle que les dignités, les hauts emplois qui nous seraient confiés par faveur du prince. Ainsi le connétable de Luynes, qui n'a aucun droit à la gloire, reçut de la bienveillance de son roi une illustration qui a rejailli sur toute sa famille.

L'illustration ressemble à cet éclat qui n'appartient pas exclusivement aux matières précieuses, et que tant de corps de peu de valeur en eux-mêmes sont susceptibles de recevoir. Comme il est pourtant certains corps

Digitized by Google

auxquels ce poli, cet éclat, ne sauraient s'attacher; de même est-il des hommes sur qui toutes les faveurs du prince ne peuvent appeler l'illustration. *Dubois*, archevêque, cardinal, premier ministre, n'a jamais été que célèbre.

J'appellerais peut-être aussi illustration cette gloire passagère que quelques personnes obtiennent, pour ainsi dire, par surprise; telle que celle qui résulte d'une victoire remportée par un général qui, antérieurement et postérieurement, aurait toujours été battu; ou du succès d'un auteur, qui d'ailleurs ne serait connu que par des chutes; ou bien enfin, d'une action honorable appartenant à un homme qui n'en avait jamais fait et qui n'en refera jamais.

La gloire! Ce mot dit tout; il me semble que, comme le mot héros, il ne comporte aucune épithète; qui dit héros, désigne l'homme par excellence; qui dit gloire, dit le plus haut prix qui soit réservé aux plus grands hommes. Gardons pour la célébrité ces adjectifs qui la font plus grande ou plus petite, l'ennoblissent ou la détériorent; ce mot gloire doit toujours marcher seul, ne le modifiez pas et ne le prodiguez pas, ce qui serait aussi le modifier. Savez-vous ce qu'il vaut, vous qui le donnez si libéralement à des actions hardies, mais nuisibles; à des ouvrages difficiles, mais sans utilité?

Réservez la gloire pour vos bienfaiteurs, pour ceux qui, en courant de grands périls, vous rendent de grands services. La gloire acquitte alors ce que tous les trésors de la terre, ce que toutes les dignités du monde ne peuvent acquitter. Admirable prix de l'ambition la plus noble! puisqu'elle a tout à la fois la propriété de la satisfaire et de l'entretenir, puisqu'elle est inépuisable comme l'autre est insatiable. Je conçois que de ce concert éternel et universel de louanges qui célèbre la divinité, on fasse aussi le partage des grands hommes; mais qu'il ne retentisse au moins que pour les hommes qui ressemblent le plus à l'être infiniment grand, lequel est aussi infiniment bon.

C'est très-improprement qu'on appelle gloire cette renommée qui inspire la crainte au lieu du respect,

Digitized by Google

l'étonnement au lieu de l'admiration, la haine au lieu de l'amour.

C'est très-improprement aussi qu'on appelle gloire la splendeur dont les rois sont environnés. Je conçois la gloire de Salomon et non celle de son fils, qui pourtant avait hérité de toutes ses richesses, mais ne disait que des sottises sur ce trône d'or que son père avait illustré par sa sagesse, sagesse qui commanda sans doute plus que la vaine pompe dont le prince était entouré, le tribut d'admiration qu'une reine aussi judicieuse que celle de Saba crut devoir apporter à Salomon des extrémités du monde.

C'est sans doute à la gloire matérielle que les cardinaux font allusion, quand ils font fumer des étoupes sous le nez du saint père, au milieu de la solennité de son exaltation, en répétant à ses oreilles *sic transit gloria mundi*. Cette phrase est d'un grand sens; mais, dans la bouche des membres du conclave tous antérieurement compétiteurs du pape intrônisé, ne rappelle-t-elle pas un peu ce mot du renard de la fable :

Ils sont trop verts ?

La gloire comme le diamant est inaltérable; mais comme lui elle peut être imitée. Il est en effet une espèce de gloire factice, qui jette assez d'éclat et brille assez long-temps pour faire des dupes. C'est un objet de commerce; plus d'un galant homme gagne sa vie à en trafiquer; les poëtes, les historiens en tiennent manufacture et la vendent en gros; les courtisans et les journalistes la débitent en détail.

Il est enfin certaines circonstances qui, favorables à certains hommes, répandent sur leurs actions les plus indifférentes je ne sais quelle illusion, qui leur donne un air de gloire. Les causes d'un effet si grand, produit par de si faibles moyens, me semblent assez bien analysées dans la fable suivante, qu'on n'a pas trouvée tout-à-fait mauvaise quoiqu'elle ne soit pas de La Fontaine.

Digitized by Google

LE COUP DE FUSIL,

FABLE.

Au milieu des forêts, sans trop user ma poudre,
Mon fusil, rival de la foudre,
Fait un bruit qui ne finit pas.
En plaine, c'est tout autre chose:
Du salpêtre infernal j'ai beau forcer la dose,
Un court moment à peine on m'entend à vingt pas.
Des réputations serait-ce donc l'histoire?
Bien choisir son théâtre et bruire à propos,
Sont deux grands points. Un bruit accru par des échos
Ressemble beaucoup à la gloire.

Erratum. Il s'est encore glissé des fautes dans le dernier article, Extrait du Porte-Feuille. On a changé en *jésuite* Zisca le *Hussite*, et je ne sais s'il y gagne. Dans le même *Mercure*, la *Boétie* est changée en *Béotie*.

TABLEAU POLITIQUE.

INTÉRIEUR.

Un grand nombre de départemens sont délivrés de la présence des troupes étrangères, et, si les suites de la guerre s'y font encore sentir, si les charges qu'elle entraîne pèsent encore sur les habitans, les sacrifices deviennent moins pénibles, du moment qu'ils sont partagés avec équité, et que l'autorité paternelle d'un gouvernement réparateur a succédé à la violence arbitraire du vainqueur. Dans plusieurs départemens, l'impôt de guerre est acquitté avec une rapidité qui paraîtrait inconcevable si elle n'était expliquée par la position de ces départemens, qui, en les préservant de la présence de l'ennemi, leur a rendu plus faciles les sacrifices qu'ils font au roi et à la patrie.

La France, rendue à elle-même, ne doit plus songer qu'à cicatriser ses profondes blessures. Elle a en elle tous les moyens de richesses et de prospérités : la fertilité de

Digitized by Google

son sol, l'industrie de ses habitans, sont des trésors que la guerre ne peut lui enlever, et qui la maintiendront toujours au rang élevé qui lui est assigné parmi les nations. Une puissance, fondée sur de telles bases, n'est jamais anéantie; une invasion étrangère, des discordes civiles, peuvent bien pour un instant en ternir l'éclat, mais elle n'a besoin pour le retrouver que de l'union de ses citoyens entre eux, que de l'union de tous avec le roi.

Le gouvernement a pensé que le salut public exigeait qu'il fût investi du pouvoir discrétionnaire. Il l'a demandé aux deux chambres, et les deux chambres le lui ont accordé. Une pareille concession pourrait être alarmante, si la modération du roi inspirait moins de confiance; mais sa pensée toute entière est dans la lettre du ministre chargé plus particulièrement de l'exécution de la loi. Il prend soin de limiter lui-même l'étendue du pouvoir qui lui est confié; et, ce qu'on ne peut trop louer dans un ministre de la police générale, il se montre soigneux de garantir la liberté individuelle.

EXTÉRIEUR.

ESPAGNE.

L'Espagne, dans les circonstances où elle se trouve placée, ne peut faire que de faibles efforts pour soumettre ses colonies rebelles. Ses expéditions se préparent avec lenteur, et les mesures que l'on prend à l'égard des officiers destinés à en faire partie, laissent assez voir leur répugnance pour ces guerres lointaines.

La capitale jouit d'une grande tranquillité.

Le départ des personnages qui ont été exilés n'a excité aucune sensation, et leur absence n'est pas remarquée. Les bruits d'un rassemblement des Cortès avaient été avidement accueillis; mais ils sont bien vite tombés, et les choses restent sur l'ancien pied. Le roi donne tous ses soins à l'administration publique, et s'occupe particulièrement de l'organisation de son armée et de la restauration de ses finances.

Un des actes de son gouvernement, dont il doit attendre les plus heureux effets, est celui qui rappelle au

Digitized by Google

sein de la patrie ses enfans égarés, qui gémissaient dans l'exil. Ce décret est incessamment attendu, et la politique n'aura pas moins à s'en applaudir que l'humanité.

ITALIE.

Comme l'Espagne, le royaume de Naples ne jouit pas encore d'un calme bien profond, d'une tranquillité bien générale. Un désarmement a été jugé nécessaire, et il n'est pas encore opéré. Les garnisons de Gaëte et des autres forteresses sont augmentées, et des troupes autrichiennes vont occuper les Calabres.

La cour de Rome, naguère si satisfaite de la conduite des Anglais, si reconnaissante des services qu'ils ont rendus au Saint-Siége, commence à apporter quelques restrictions à ses éloges. Elle paraît craindre que cette conduite ne soit pas si généreuse, que ses services ne soient pas si désintéressés qu'il ne lui en coûte au moins quelqu'un de ses ports. La politique des Anglais leur a sans doute fait juger nécessaire d'en occuper plusieurs le long du littoral de l'Italie. On parle de leur rétablissement dans la rivière du Levant et à Carare; ils tiennent toujours Caprie, et se fortifient à Viareggio.

Les étrangers, établis et mariés dans les états du roi de Sardaigne, ont reçu l'ordre d'en sortir.

Plusieurs fonctionnaires publics, affiliés à des associations secrètes, ont perdu leurs emplois.

L'empereur d'Autriche visite ses états d'Italie, et doit y prolonger son séjour jusqu'au mois de mai. Il paraît vouloir reconnaître lui-même jusqu'à quel point l'organisation du pays soumis à sa domination en Allemagne, peut être avantageuse à ses nouvelles provinces.

L'Angleterre, dont la puissance se retrouve partout, paraît vouloir conserver les Bouches du Cattaro, et vient d'y envoyer de nouvelles troupes.

ALLEMAGNE.

Les troupes alliées sont en pleine marche pour évacuer le territoire français. Les troupes russes se dirigent sur la Pologne; et comme il n'y en a qu'une très-faible partie qui se rende dans la Russie méridionale, les bruits d'une rupture entre cette puissance et la Porte ottomane

Digitized by Google

ne paraissent pas devoir se soutenir. L'armée prussienne quitte la France par trois directions : une colonne traverse le grand-duché de Luxembourg ; une autre descend la Meuse, et la troisième se retire par le Hainaut et le Brabant. Déjà la landwehr du grand-duché du Bas-Rhin a été licenciée. Les forces militaires de l'empereur d'Autriche se répandent dans ses vastes états. Il paraît qu'elles n'éprouveront cette année aucune réduction ; mais quelle que soit la dépense dont elles surchargent le trésor ; quels que soient les autres besoins auxquels il est obligé de subvenir, l'empereur a rejeté tous les projets de finance basés sur la création d'un nouvel impôt.

Le Brisgau sera rendu à l'Autriche, qui n'aura rien sur la rive gauche du Rhin.

La Prusse vient de prendre possession de la Poméranie.

L'empereur d'Autriche a promis aux Tyroliens *le rétablissement* de leur ancienne constitution.

Deux mille ouvriers sont employés à la citadelle de Namur. Ces immenses travaux se font aux frais de l'Angleterre, qui doit y entretenir une garnison.

L'empereur de Russie est à Berlin. Les Polonais l'attendent avec impatience, et la réponse qu'il a faite à leur députation les remplit d'espérance pour l'*avenir*.

ANGLETERRE.

La guerre entreprise contre les Napauh par le gouverneur-général de l'Inde, est heureusement terminée pour l'Angleterre ; elle acquiert de ce côté une ligne de forts qui couvre ses possessions, et qui lui livre l'entrée du territoire de ses voisins.

Dans le discours prononcé au nom du prince régent, devant les états d'Hanovre, son ministre s'exprime avec force en faveur des principes et des libertés des Allemands. Il professe le plus profond respect pour les droits des états qu'il regarde comme sacrés. Il n'entend point donner au Hanovre une nouvelle constitution, et il ne sera proposé que des modifications commandées par les changemens arrivés dans la situation générale de l'Allemagne.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

SEINE

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1er. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

Les sciences sont le flambeau des arts; les lettres embellissent de leurs charmes les productions les plus sévères; les lois, bases de la société, sont en outre comme de forts liens qui en rattachent toutes les parties. Fruit de l'expérience et de la raison, la loi trace à l'homme ses devoirs, elle établit ses droits; trop compliquée cependant pour que chacun puisse en prendre une connaissance approfondie, il est nécessaire que plusieurs se consacrent spécialement à cette espèce de sacerdoce: quelle application les jeunes adeptes ne doivent-ils pas apporter à une étude aussi grave? Jurisconsultes ou magistrats, c'est par elle qu'ils deviendront les guides sûrs et les dignes arbitres de leurs concitoyens.

La plus haute sagesse doit régler et le mode d'ensei-

Digitized by Google

gnement et le choix de ceux à qui l'on confie une branche si importante de l'instruction publique.

Que, par surprise ou par faveur, un professeur inhabile obtienne une chaire de littérature ; on rit de l'impudent ou du sot qui a osé s'y montrer, on fuit son cours ; et le public, vengé par le mépris, ne reçoit qu'un léger préjudice. Il n'en est pas de même de celui qui est appelé à diriger dans la profonde étude des lois les jeunes gens destinés aux emplois du barreau, de la magistrature, et même de la diplomatie.

Quels inconvéniens, quelle perte réelle, n'entraîne pas une chaire de droit mal occupée! Des milliers d'élèves se succèdent, et viennent à grands frais, tous les ans, chercher de l'instruction dans la capitale : n'est-ce pas un malheur d'être réduit, pour prix de ses dépenses, à voir, dans la première école de droit de la France, outrager la raison et la logique par des professeurs qui semblent prendre à tâche de reculer les bornes des ténèbres et de la niaiserie?

La jeunesse a pris le parti de déserter ces cours. Un certain nombre d'élèves paraissent à l'appel, et *s'échappent*, avec quelque raison, aussitôt que la leçon commence.

La revue individuelle des professeurs de cette école nous fournira l'occasion d'appliquer les réflexions générales que nous avons faites plus haut.

M. Delvincourt, docteur en droit, doyen de cette faculté, professe le code civil depuis le rétablissement et l'organisation de l'école.

Un air imposant et même sévère, un organe clair, un mode particulier d'enseignement, qui paraît d'autant meilleur qu'il l'emploie avec plus d'habileté, forment une réunion d'avantages qui rendent M. Delvincourt un des professeurs les plus distingués de la faculté.

Sa marche est droite et sûre, sans épisode ni divergences. Quelquefois seulement, pour faire sentir par la comparaison la corrélation de certains articles ou leur espèce de contradiction, il rappelle ce qu'on a vu; mais toujours avec cette concision qui caractérise son talent. On ne l'accusera pas de semer des fleurs sur des matières

Digitized by Google

arides; sa sécheresse austère respire le code civil lui-même.

Des malveillans font planer sur M. Delvincourt le soupçon d'une certaine jalousie d'état, qui n'a pas peu contribué, dit-on, à peupler cette école de professeurs beaucoup trop faibles : ces bruits injurieux n'ont aucun fondement; mais ils suffisent pour que M. Delvincourt, s'il en est instruit, redouble d'efforts aux prochains concours, afin, qu'ainsi que les derniers, ils enrichissent la faculté de sujets brillans.

Nous eussions souhaité pouvoir parler avec autant d'avantage des talens de M. Morand; mais, dussions-nous déplaire, nous ne saurions trahir la vérité.

> Attaquer Chapelain : ah! c'est un si bon homme!
> . . . .
> . . . .
> Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût pas arboré

la chaussure doctorale; mais, sans nous récrier avec le satirique :

> Midas, le roi Midas.......,

nous nous plaisons à louer la probité sévère de M. Morand et son indulgence aimable, qui vaudraient les qualités de l'esprit en tout autre qu'un professeur.

Plus de travail cependant pourrait suppléer chez lui à une intelligence paresseuse, et, débarrassant son élocution de tant de choses étrangères à son sujet, mettrait plus en évidence la justesse de ce vers :

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

De l'étude et une grande application procurent à M. Boullaye des succès à son cours : ses efforts lui font honneur; il parvient avec du travail à classer ses matières et à les développer d'une manière satisfaisante. Un peu de verbiage, et des expressions qui ne sont pas toujours nobles, sont des défauts auxquels il est bon qu'il fasse attention. Du reste, en continuant de professer, et perfectionnant sa méthode, M. Boullaye pourra devenir

Digitized by Google

un de ces hommes sous lesquels on s'applaudit d'avoir étudié.

Si jamais on a commis une erreur, j'oserais dire une absurdité, c'est sans doute d'avoir confié à un vieillard, tout plein des anciennes coutumes, l'explication approfondie du nouveau code qui les abroge.

N'était-ce pas le forcer, à la fin de sa carrière, de changer toutes ses idées et de recommencer ses études?

Nous aurions pu examiner d'abord si cette chaire n'est point en elle-même une espèce de superfluité ; mais il paraît qu'on l'a déjà senti : ce cours doit être remplacé sous peu par l'explication des Pandectes.

M. Cotelle, versé profondément dans le droit romain, se trouvera là dans son fort; il cessera de s'attirer cette défaveur attachée à la médiocrité, et surtout à la médiocrité en chaire.

Un homme bien au fait de son sujet est, sans contredit, M. Pigeau, qui développe,

Suivant l'usage antique et solennel,

des principes si respectés dans un certain monde, ceux de la procédure.

La sévérité de ses appels, autant peut-être que la manière saine et claire dont il enseigne, fait suivre son cours avec exactitude. Du reste, sa méthode est presque celle de M. Delvincourt, avec qui il dispute de talens et de gloire. Aussi, une noble émulation anime ces rivaux.

Dire de M. Pigeau qu'il est minutieux, serait lui donner un éloge; un vétéran de procédure connaît toute l'importance des formes, j'entends celles qui tiennent à la justice.

Un esprit vif et pénétrant, joint à une élocution brillante et facile et à une moralité pure, distinguent éminemment M. Pardessus.

Deux fois, et dans différens temps, député du département de Loir-et-Cher, aux assemblées nationales; après avoir fait dans sa province l'essai de ses talens, les avoir consacrés dans des temps orageux à la défense hardie des

Digitized by Google

malheureux amis du roi, et s'être fait enfin de ses ouvrages (le *Traité des Servitudes*) de nobles et légitimes appuis, M. Pardessus s'est présenté au concours pour la chaire de commerce.

La supériorité de son mérite a triomphé, pour l'avantage de l'école, d'obstacles de plus d'un genre.

Son cours, auquel on n'est pas tenu, est moins suivi que s'il était d'un intérêt plus général.

M. Pardessus parle avec feu et méthode, et paraît d'abord assez clair; mais le désir de se faire mieux comprendre le ramène quelquefois avec trop d'abondance sur le même sujet; un surcroît de paroles et d'idées finissent par y répandre une sorte d'obscurité. On remarque aussi quelques défauts dans son organe; un peu d'attention les aura bientôt élagués, et M. Pardessus, comme professeur et représentant, méritera de plus en plus la reconnaissance et les éloges.

M. Berthelot n'était point sans défaut dans sa manière d'enseigner; mais, lorsqu'il s'abstenait d'égayer son auditoire, il paraissait clair et profond. L'école a fait en lui une perte qu'elle réparera difficilement. M. Blondeau, qui le remplace temporairement, est un jeune homme plein de connaissances, et peut-être même de talens; mais il n'a point celui de professer.

Il aimerait à entraîner les élèves dans le dédale de ses idées; ceux-ci, heureusement, ne se plaisent point à l'y suivre.

Sa manière est confuse, systématique et obscure; et comme si ce n'était assez, afin sans doute de se rendre tout-à-fait inintelligible, il crée de nouveaux termes, et attache de nouveaux sens aux anciens.

M. Blondeau, dégoûté, dit-on, de ses essais dans l'instruction, tourne ses vues vers la magistrature. Avec quelques lumières et de la probité, s'il prend ce nouveau parti, M. Blondeau pourra rendre à la société un double service.

Nous ne dirons rien de M. Cailleau, vieillard respectable, dont l'ambition se borne à suppléer quelques professeurs, afin probablement que les cours ne paraissent pas tout-à-fait interrompus.

Digitized by Google

Son collègue, M. Simon, quoique moins âgé, et rempli de connaissances étrangères à la science du droit, ne paraît pas plus propre à occuper une chaire dans cette faculté : c'est un diminutif de M. Morand ; mais le petit nombre de ceux qui restent à son cours ne souffrent pas moins à l'entendre.

Nous ne dirons pas de même de M. Bavoux, homme sage, instruit et méthodique ; il est particulièrement versé dans la procédure. C'est celui des suppléans qui fait le moins regretter les professeurs, quels que soient ceux qu'il remplacé.

Dans les prochains articles, je passerai en revue deux établissemens dont s'honore la France ; l'un, où de jeunes gens braves, avides d'instruction et de gloire, puisent des connaissances profondes et variées ; l'autre, où se forme l'espoir de l'instruction publique.

Mes lecteurs ont nommé les Écoles Polytechnique et Normale.

POÉSIE.

AUX RÉDACTEURS DU MERCURE DE FRANCE.

Messieurs,

Je vous transmets une cantate, dont la musique et les paroles sont l'ouvrage d'un jeune poëte et compositeur âgé de seize ans, l'un des élèves les plus distingués et répétiteur au Conservatoire de Musique. Le père de ce jeune et intéressant favori des muses, est M. Elie Halevy, Israélite instruit et estimé, à qui l'on doit des poésies hébraïques pleines de feu et d'harmonie. Ainsi, le fils d'un homme qui toucha avec gloire les cordes sacrées de David et d'Asaph, fait retentir d'une manière heureuse la lyre profane d'Apollon. La marche du temps et des générations change la direction des talens et des lumières dans les diverses classes de la société. Vous consentirez sans doute avec plaisir à consacrer dans votre estimable journal ce témoignage des talens d'un jeune

Digitized by Google

Français, qui ne pourra manquer d'y voir un encouragement et une distinction honorable.

J'ai l'honneur, etc. M. B.,

Membre de plusieurs académies.

DIDON,

CANTATE (*).

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

O doux sommeil, exauce nos prières !
Viens de Didon apaiser les tourmens ;
Répands tes doux pavots sur ses faibles paupières !
Et vous, songes légers, venez calmer ses sens !

Accourez, montrez-lui les plus douces images,
Écartez de son front de sinistres nuages ;
Et, si pour elle il n'est plus de plaisir,
Du moins de ses malheurs chassez le souvenir.

O doux sommeil, exauce nos prières !
Viens de Didon apaiser les tourmens ;
Répands tes doux pavots sur ses faibles paupières !
Et vous, songes légers, venez calmer ses sens !

UNE JEUNE FILLE.

Hélas ! notre prière est vaine,
Didon s'éveille ; un songe la poursuit.

DIDON.

Énée !....

LE CHOEUR.

O malheureuse reine !

DIDON.

Énée !.... Ah ! c'en est fait ! le barbare me fuit !
Il me fuit !... O mortelle peine !

(*) Nous applaudissons aux brillantes espérances du jeune poëte compositeur, et nous l'engageons à faire disparaître quelques taches qui se trouvent dans sa cantate. En lui donnant une place dans notre journal, puisse-t-il y trouver un motif d'encouragement.

(Les rédacteurs.)

Il m'abandonne, il s'éloigne de moi :
C'est donc ainsi qu'il m'a gardé sa foi !
Les sermens les plus saints, la plus aimable chaîne,
Mes larmes, mon amour, rien n'a pu l'arrêter !
Eh ! si l'ordre des dieux le forçait de quitter
Cet heureux et charmant rivage,
Que ne m'emmenait-il ? Rien n'eût pu me coûter.
Mes parens, mes trésors, le trône de Carthage,
J'eusse abandonné tout. Dans le fond des déserts,
Au milieu des forêts, dans l'horreur des enfers,
Il m'eût vue en tous lieux le suivre.
Aucun péril n'eût effrayé mes yeux,
J'aurais bravé la mort, j'aurais bravé les dieux,
Pour lui j'aurais tout fait.... Mais sans lui puis-je vivre ?
Non ! non ! le trépas seul terminera mes maux.
Et cependant il fuit ! ô pensée accablante !
Chaque instant loin de moi l'emporte sur les flots ;
Secondés par les vents, ses funestes vaisseaux
Glissent rapidement sur la vague écumante.
L'ingrat ! quel prix de tant d'ardeur
Ah ! si touché des pleurs d'une trop tendre amante,
Le dieu des mers était sensible à ma douleur,
L'Aquilon en fureur devrait sur ce rivage
Repousser ses vaisseaux malgré tous ses efforts,
De nouveau le forcer d'échouer sur ces bords,
Et de chercher encore un asile à Carthage.

CANTABILE.

O Cythérée ! ô toi qui lui donnas le jour !
Seconde-moi ! ma faible voix t'implore ;
D'Énée ordonne le retour,
Et je puis être heureuse encore.

Ah ! s'il revient, ses torts sont réparés :
J'oublirai que Didon s'est vue abandonnée ;
Et couronnés de fleurs, sur tes autels sacrés,
Nous irons allumer les flambeaux d'hyménée.

Digitized by Google

Ô Cythérée ! ô toi qui lui donnas le jour
Seconde-moi ! ma faible voix t'implore;
D'Énée ordonne le retour,
Et je puis être heureuse encore.

RÉCITATIF.

Ah ! oui, mon amant reviendra,
Et, sensible à mes pleurs, le ciel s'apaisera ;
Vénus m'en donne l'assurance.
Les dieux ont pu vouloir
Éprouver son courage et son obéissance ;
Ils ont vu que sur lui la gloire et le devoir
Ont encor toute leur puissance,
Et contens de l'épreuve ils le ramèneront
Dans les bras de son amante.
Oui, je puis l'espérer, ces dieux me le rendront.
Peut-être en ce moment, au gré de mon attente,
Il revient, guidé par l'amour,
Habiter de nouveau ce fortuné séjour;
Déjà peut-être il est près de Carthage,
Peut-être en cet instant il touche le rivage.
Lieux autrefois si doux, si tristes maintenant,
Il va vous embellir encor de sa présence.
Quelle heureuse espérance !
Puisse le ciel hâter ce fortuné moment !
Mais quel transport soudain vient agiter mon âme
Une vive et subite flamme
Court embraser mon cœur et charmer tous mes sens
O du retour d'Énée heureux pressentimens!
Un Dieu propice vous envoie.
Mais quel éclat frappe mes yeux ?
C'est lui ! je le revois ! c'est lui-même ! Grands dieux
Mon cœur ne peut suffire à l'excès de ma joie.

LE CHOEUR.

Divinité propice ! ô puissante Junon !
Vois nos pleurs, sois-nous favorable ;

Digitized by Google

Rends Énée aux vœux de Didon,
Ou bannis son amour, et rends-lui sa raison.

DIDON.

Énée ! ô bonté secourable,
Le ciel a donc changé cette fatale loi !
Il te rend à mes vœux, je te revois ! Mais, quoi !
Tu veux me fuir encore, ô mortel trop aimable !
J'embrasse tes genoux, reviens auprès de moi.

AIR (agitato).

Reviens, reviens, je t'en conjure ;
Vois mes larmes, entends mes cris ;
Ah ! prends pitié des peines que j'endure,
Dis un seul mot, mes tourmens sont finis.

Non, si jamais je te fus chère,
A mes vœux, à mes pleurs tu ne seras pas sourd :
Ah ! quand on a Vénus pour mère,
On doit obéir à l'Amour.

Reviens, reviens, je t'en conjure,
Vois mes larmes, entends mes cris ;
Ah ! prends pitié des peines que j'endure,
Dis un seul mot, mes tourmens sont finis.

RÉCITATIF.

Que fais-je !... infortunée ! un vain songe m'égare ;
Je ne le verrai plus, il me fuit à jamais.
J'exhale en vain ma plainte et mes regrets,
Suis-je assez malheureuse, ô fortune barbare !
Les liens les plus chers, les plus aimables nœuds,
M'unissaient au fils d'Anchise,
Et ces nœuds si charmans, impitoyables dieux,
Votre cruelle main les brise !...
Que dis-je ?... Eh quoi ! j'ose accuser
De ces dieux immortels la sagesse suprême !
Quel horrible blasphème !

Digitized by Google

Non! c'est en vain qu'Énée a voulu m'abuser,
Lui seul a fait le crime; et pour mieux m'apaiser,
Il a de mon malheur rendu le ciel complice.
Quel vil détour! quel indigne artifice!
Et c'est là ce mortel pieux,
Qui, dans les champs de la Phrygie,
Sauva son père au péril de sa vie!
Non, c'est un imposteur, c'est un monstre odieux;
Les tigresses de l'Hyrcanie
L'ont nourri de leur noir venin;
Il a puisé dans leur barbare sein
Son audace et sa perfidie;
Mais, dieux puissans, dieux immortels!
Si vous protégez l'innocence,
Si vos foudres vengeurs frappent les criminels,
Accablez-le de maux pour calmer ma souffrance:
Oui! que le ciel, la terre et les enfers,
Conspirent la mort du parjure;
Qu'ils lui rendent avec usure
Les maux que par lui j'ai soufferts.
Jouet d'Éole et de Neptune,
Qu'en vain il parcoure les mers;
Que, poursuivi par la fortune,
Il erre par tout l'univers;
Ou, s'il aborde en Ausonie,
Que les peuples de l'Hespérie
S'arment pour déchirer son flanc,
Et qu'ils s'abreuvent de son sang.
Ne crois pas m'échapper, barbare!
Partout je saurai te punir.
Tremble, tremble, je vais mourir;
Mais jusqu'au fond du noir Tartare,
Mon ombre courroucée, attachée à tes pas,
Ira te reprocher ton crime et mon trépas.

Digitized by Google

AIR :

Puisse le souffle des furies
Porter mes vœux jusques à toi !
Puissent tes compagnons impies
Les entendre et frémir d'effroi !
Soleil ! ô toi dont la lumière
Éclaira sa trahison ;
Hécate, inflexible Junon ;
Et vous, filles de l'Achéron,
Vous, dont le bras sanguinaire
Poursuit le coupable en tous lieux,
Exaucez Didon mourante,
Et remplissez ses derniers vœux.
(*Elle se poignarde.*)

LE CHOEUR.

Elle n'est plus !..... infortunée amante !
Elle n'est plus !.... ô sort trop rigoureux !
Mêle tes pleurs, Carthage, à notre voix plaintive !
Gémis, gémis, malheureuse cité !
Didon, en descendant sur l'infernale rive,
Te ravit et ta gloire et ta félicité.

LA BRANCHE DE LAURIER,

ANECDOTE.

Dans un groupe attentif, un loyal militaire
Exaltait nos Bourbons, célébrait notre roi,
Et, d'un héros français, du vainqueur de Rocroi,
Se plaisait à vanter la gloire héréditaire,
Lorsqu'un sot l'interrompt, et, d'un ton décidé :
« Quelle est, s'écria-t-il, la branche de Condé ? »
On siffle l'ignorant, et chacun le regarde.
« Quoi ! dit en le toisant le brave grenadier,
» Tu ne combattis donc jamais à l'avant-garde !
» Cette branche est, morbleu ! la branche de laurier ! »

Par le ch[er]. DE PERRIN DE BRICHAMBEAU,
L[t].-colonel au corps royal du génie.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Je suis celui que je ne puis pas être,
Et celui qui me fait paraître
Paraissant en moi me détruit;
ne fait point mon corps, mais c'est lui qui le forme.
Parfois qui me cherche me fuit;
Vous me devinerez : attendez-moi sous l'orme.

AUTRE.

Filles du dieu du jour, nous formons notre père,
Et n'existons jamais ensemble un seul moment;
Sujettes pour toujours à ce destin sévère,
Tous nous fuyons, lecteur, pour ton arrangement.

LOGOGRIPHO-CHARADE.

Au doux nom d'épouse ou d'amante
On joint quelquefois mon entier;
Sans ma tête et ma queue on chante
Une note dans mon premier;
Remet-on ma queue à sa place,
Laissant ma tête hors du foyer;
Vite entre deux croûtes je place
Ce qu'on appelle mon dernier.

BONNARD, ancien militaire.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans l'avant-dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Méchant*.
Le mot de la charade est
Le mot du logogriphe est

Digitized by Google

DE LA VANITÉ.

Montaigne dit : *que la mère nourrice de toutes les fausses opinions publiques ou particulières, c'est la trop bonne opinion que l'homme a de soi;* ainsi la vanité, selon lui, est la cause de toutes les erreurs du genre humain : je serais de son avis, s'il avait moins généralisé sa pensée.

C'est l'amour de soi-même mal entendu qui pourrait, à plus juste titre, être nommé *le père nourricier de toutes nos sottises*. La vanité n'en produit qu'une partie. L'amour déréglé de la gloire, de la puissance, de la fortune, de la vengeance, de la volupté, nous conduit à l'erreur, à l'injustice, au vice, et même au crime, en nous offrant de fausses images de bonheur : la vanité peut n'y entrer pour rien, et beaucoup d'hommes peuvent être injustes, ambitieux, avares et cruels, sans être *vains;* d'ailleurs, en admettant qu'une grande partie de nos erreurs soit produite par la trop bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, *cette opinion, trop flatteuse*, peut prendre diverses formes; elle s'appelle tantôt fierté, tantôt orgueil, tantôt vanité, et leurs effets sont si différens qu'on ne peut les confondre ensemble.

La fierté vient de l'âme; elle est plus souvent un mérite qu'un défaut : c'est une compagne assez ordinaire des grandes vertus. Elle sied au malheur, et relève le courage; elle est ennemie de toute bassesse; et, si on l'aime rarement, au moins on l'admire presque toujours lorsqu'elle se montre ni trop roide, ni trop âpre.

On dit à un Spartiate qu'une armée supérieure en nombre va l'attaquer, il répond : « Je ne demande pas » combien il y a d'ennemis, mais où ils sont. » Une vraie et louable fierté dicte cette réponse.

Un tyran menace un philosophe de la mort, s'il continue à lui résister : « T'ai-je dit, répondit celui-ci, » que j'étais immortel ? » La replique est fière et noble.

Digitized by Google

Le fier *sinon*, *non*, des Arragonais vaut à lui seul toute une constitution.

L'orgueil est loin de ressembler à la fierté, bien que ceux qui en sont entachés, ou leurs flatteurs, veuillent souvent les confondre : la fierté se prise, mais elle se prise ce qu'elle vaut ; l'orguéil aveugle, enivre, et se suppose une grandeur et un mérite démesurés.

L'homme fier estime ses semblables, l'orgueilleux les méprise ; l'un ne peut s'abaisser jusqu'à l'envie, l'autre en est dévoré. Un honnête homme peut être fier dans un état médiocre ; il honore son rang quel qu'il soit, et refuse à son ambition tout moyen qui lui ferait perdre sa propre estime.

L'orgueil ne met pas de bornes à ses désirs ; rien n'est trop élevé pour lui, tout obstacle l'indigne ; la supériorité même de Dieu le blesse ; il le juge, il le nie, et le déshonorerait s'il le pouvait : aussi, c'est une idée belle et profonde que d'avoir attribué à l'orgueil la chute de Satan et la perte de l'homme.

Cependant, il faut en convenir, l'orgueil n'exclut pas la science, le talent et le génie ; il accompagne souvent de grandes et belles qualités, mais il les gâte et les déforme. Lorsque le *philosophe* Diogène disait avec complaisance : *Je foule aux pieds les tapis et l'orgueil de Platon*, un sage lui répondit avec raison : *Oui, avec plus d'orgueil encore.*

La vanité est l'opposé de la fierté : celle-ci grandit, l'autre rapetisse l'homme ; l'une attire l'admiration, et l'autre le ridicule. C'est l'apanage de la médiocrité, le cachet de la sottise ; on pourrait presque dire qu'elle est *le travestissement de la fierté* et *la parodie de l'orgueil.*

L'orgueil est fondé sur une fausse mesure d'un mérite quelconque, d'une grandeur réelle.

La vanité est une fausse opinion que l'homme prend de qualités dont il est dépourvu, ou de choses qui lui sont absolument étrangères.

L'orgueilleux jouit de l'état de son rang, de l'illustration de ses aïeux, de l'étendue de son crédit, de la solidité de sa fortune. L'homme vain jouit d'un titre

Digitized by Google

acheté, de la révérence d'un subalterne, des complimens d'un parasite, de la louange d'une fille qu'il paye et qui le trompe ; il se croit de l'esprit parce qu'il connaît deux hommes de lettres ; du crédit, parce qu'il est reçu avec la foule chez un grand ; s'il donne un bon dîner, il se croit un Lucullus ; s'il obtient un ruban, il se donne pour un favori ; et, en redisant ce qu'il a lu dans la gazette, il se croit un homme d'état.

L'œil de la vanité est une loupe qui grossit les plus petits objets. L'horizon étroit de l'homme vain est l'univers pour lui ; et comme il remplit ce petit cercle, il croit occuper une grande place dans le monde ; tandis que l'homme de mérite sent combien il est peu de chose au milieu du cercle immense que parcourent ses idées, et que mesure son génie.

Le vaniteux est plaisamment égoïste, et pense qu'il n'y a d'important au monde que lui ou ce qu'il touche ;

> Et la vieille badaude, au fond de son quartier,
> Dans ses voisins badauds voit l'univers entier.

« Un prédicateur de village, qui déclame lourdement pendant trois heures contre les erreurs de » Jansénius, *se persuade*, dit Voltaire, *qu'il ressuscite* » *les combats d'Athanase, et que la renommée ne va* » *s'occuper que de lui.* »

De tous les flatteurs, notre vanité est celui qui nous trompe le plus constamment ; nous sommes de moitié dans ses efforts, et nous écoutons avec complaisance ses louanges les plus mensongères. Je dis nous ; car personne n'est tout-à-fait exempt de vanité ; et, comme le dit un ancien, *celui qui n'en est pas teint, en est pour le moins arrosé.*

La vanité pourrait presque dire des plus sages d'entre nous, ce que la courtisane Laïs disait des philosophes de son temps : « Je connais leurs beaux livres, leur » grande sapience ; mais ce que je sais, c'est que, quelle » que soit leur philosophie, ces gens-là frappent aussi » souvent à ma porte qu'aucuns autres. »

Voulez-vous une preuve de ce que j'avance, interrogez les personnes qu'il vous plaira de choisir ; bons ou

Digitized by Google

méchans, beaux ou laids, seigneurs ou manans, riches ou pauvres, spirituels ou bornés, vous n'en trouverez aucun qui consente à se changer en totalité et sans réserve contre un autre.

On voudrait bien la figure de celle-là, l'or de celui-ci, les talens de l'un, la santé de l'autre, mais sans les inconvéniens ou les défauts qu'on leur trouve : chacun voit dans le repli de son amour-propre un petit point de mérite ou de bonheur qu'il préfère à tout.

Si cet amour-propre vous répondait tout haut, il vous dirait : Si je n'ai pas la beauté de Damon, j'ai plus de physionomie : je suis moins blanche que Lise, mais j'ai des dents comme des perles : je suis bossu, il est vrai, j'aimerais mieux la taille de Valère ; en revanche, j'ai bien plus d'esprit que lui : Clitandre brille et m'éclipse par ses saillies, il est très-spirituel ; d'accord, cependant il est méchant, et ma bonhomie vaut mieux que son esprit : Arsinoé est plus sage que moi, qu'importe ? on m'entoure, et elle est délaissée : Julie reçoit une foule d'hommages, elle plaît généralement ; moi, j'aime mieux un petit cercle d'amis qui estiment mon naturel : Dorval est cité pour son crédit et son éclatante bravoure ; convenez qu'il est un peu intrigant et présomptueux ; j'ai plus de prudence et de jugement.

Enfin il n'y a sortes de balivernes que la vanité n'imagine pour atténuer les qualités du prochain, pour grandir celles dont nous nous vantons, pour grossir les défauts d'autrui, et pour colorer les nôtres de façon à nous les faire oublier, ou à nous en consoler par quelque autre petit mérite réel ou supposé, que nous ne voudrions pas troquer contre tous les trésors du monde.

Notre vanité est une amie si ingénieuse, si complaisante, que nous y sommes inséparablement attachés ; en revanche, celle des autres nous déplaît excessivement ; et M. de la Rochefoucauld en a trouvé la raison : *C'est que la vanité d'autrui blesse la nôtre*. Aussi la modestie est la qualité que nous aimons le mieux dans notre prochain ; nous la lui abandonnons avec plaisir, et nous la louons franchement. Nous l'admirons sans l'imiter ; et, bien que nous l'aimions généralement, peu de gens se

soucient de prendre ce moyen pour se faire aimer.

Madame de *Geoffrin* avait beau donner ce conseil aux jeunes femmes : « Il faut, lorsque vous entrez dans un » salon, que votre vanité fasse la révérence à celle des » autres, si vous voulez avoir dans le monde quelque » succès ; » l'évidence de ce conseil n'en empêchait pas l'inutilité.

Il n'est pas un officier qui ne remarque avec plaisir le ton modeste et délicat du grand Condé, qui écrivait, *je fuyais*, lorsque son armée avait été en fuite, et qui disait, *nous battions l'ennemi*, lorsqu'il venait de remporter une grande victoire.

Chacun de nos capitaines admire la modestie de M. de Turenne, quand, au milieu de ses triomphes, il avouait, « qu'à la guerre, lorsqu'un habile général avait fait les » meilleures combinaisons possibles, les trois quarts de » l'événement et du succès dépendaient du hasard. »

Et cependant vous les entendez tous se targuer du plus mince exploit, trancher sur les questions les plus épineuses, et dénigrer présomptueusement les calculs et les opérations des guerriers les plus célèbres.

On se dit bien quelquefois qu'il faut être modeste ; mais on affecte alors si gauchement la modestie, qu'on voit bien que c'est une qualité d'emprunt, ou bien une tournure qu'on croit adroite pour faire passer l'éloge qu'on va faire de soi ; et si vous entendez quelqu'un commencer sa phrase par ces mots : *Sans vanité*, *je vous dirai*, *etc.*, *etc.*, vous pouvez être sûr qu'il ne la finira pas sans vous donner une preuve de la sienne.

La fausse modestie ajoute toujours aux éloges qu'elle donne aux autres, et aux aveux qu'elle fait de ses défauts un certain *mais* qui la caractérise.

Voltaire, dirait-on, avait un grand talent ; *mais* il était superficiel, et voulait embrasser trop de genres différens. L'abbé Delille est un poëte charmant, *mais* trop descriptif. Ducis a du mérite, *mais* il prend tous ses sujets dans le théâtre anglais, qui ne convient pas à nos mœurs.

Je sais que je suis trop inférieur pour juger la con-

Digitized by Google

duite du général un tel; *mais* cependant, quand on a fait quinze ans la guerre avec quelque succès, on peut avoir son opinion. Je sais que je n'ai pas le talent et l'expérience du ministre des finances; *mais* j'ai assez lu d'écrits sur cette matière, pour vous assurer que son opération ne réussira pas. Je suis loin de comparer mon faible talent à celui de Reynouard; *mais*, s'il m'en avait cru, il n'y aurait pas tel défaut dans son plan, et sa pièce aurait eu un bien plus grand succès. Madame de ** a de la beauté, je n'ai pas la vanité de m'y comparer; *mais*, si elle m'écoutait, elle se coifferait plus simplement, serait vêtue de meilleur goût, et aurait moins d'affectation dans ses manières.

La vraie modestie a, au contraire, un naturel et une bonhomie inimitables. M. de Malesherbes était aussi célèbre par cette vertu que par son savoir et son esprit; *mais* la beauté de son âme était loin de se peindre sur sa figure, il avait la vue basse et une tournure très-commune. Il arrive un jour à Guingamp, chez son gendre, M. le baron de Montboisier, colonel du régiment d'Orléans, dragons; celui-ci, après l'avoir embrassé, s'étonne de le voir, contre son usage, sans canne: « C'est le soldat que vous avez à votre porte qui me l'a ôtée, répond M. de Malesherbes. — Pourquoi vous l'êtes-vous laissé prendre? — Il m'a dit que c'était sa consigne. — Comment! sa consigne? — Oui, elle lui défend, m'a-t-il dit, de laisser entrer avec un bâton les gens de mauvaise mine; et vous voyez bien que je n'ai rien eu à lui répliquer. » Philopœmen fit à peu près une réponse semblable. Etant entré dans un village avant sa troupe, quelques femmes, qui étaient près d'un puits, le prirent, à sa tournure, pour un homme du commun, et lui donnèrent leur cruche à remplir. Quelques officiers arrivant alors s'étonnèrent de voir leur général employé à une besogne si peu digne de lui. *Que voulez-vous?* leur dit Philopœmen, *je paye ici la peine de ma laideur.*

Il faut convenir que nous sommes quelquefois un peu complices de la sottise que nous reprochons à certaines personnes, et, lorsque la fortune donne à quelqu'un un grand pouvoir ou un grand éclat, nous lui rendons de

Digitized by Google

tels hommages qu'ils peuvent bien enfler sa vanité : aussi La Bruyère nous conseille « de pardonner à celui qui, » avec un grand cortége, un habit riche et un magnifi- » que équipage, s'en croit plus de naissance, plus de » mérite et plus d'esprit. Il lit cela dans la contenance » et dans les yeux de ceux qui lui parlent. »

Il y a des vanités bien moins excusables, parce qu'elles n'ont pas le plus léger fondement, et qu'elles aveuglent totalement l'homme sur son propre compte. Qui n'a pas vu des femmes d'une laideur amère se croyant faites pour charmer ? de vieilles femmes faisant les mignardes, et se chamarant de fleurs et de rubans couleur de rose ? des vieillards tout courbés, croyant inspirer des passions ? des Pradons s'érigeant en Corneilles ? de lourds financiers en petits maîtres, et des sots en hommes de mérite et d'esprit ?

Je crois qu'*Héraclite pleurait* sur les hommes, parce qu'il pensait à leur orgueil, et que *Démocrite en riait*, parce qu'il ne songeait qu'à leur vanité.

Quand cette vanité est de bonne foi, elle est véritablement plaisante ; car on est moins ridicule par les défauts qu'on a, que par les *qualités qu'on veut avoir* ; et le propre de la vanité, est de prétendre à celles qui nous manquent le plus.

Et n'est-ce pas un spectacle comique de voir tant de médecins qui se croient de grands politiques, des jeunes militaires qui tranchent sur la législation, des commis qui parlent comme des généraux, et tant d'hommes incapables de tout, et qui prétendent à tout ?

Cette vanité est comme la folie : lorsqu'elle est complète et continue, on peut la nommer, ainsi que le dit Érasme, *la vraie donneuse de bien* ; car elle tient l'homme dans une illusion perpétuelle, le flatte, le caresse, le grandit, lui fait un grand mérite du plus petit avantage, une grande jouissance du moindre succès, et lui donne en espérance tout ce qui lui manque en réalité.

Il n'y a pas jusqu'aux défauts même que cette habile enchanteuse ne métamorphose à notre profit ; elle change la faiblesse en prudence, l'entêtement en fermeté, la rudesse en franchise.

Digitized by Google

L'homme totalement pétri de vanité a la béatitude de la sottise, tout est jouissance pour lui ; son cuisinier est le meilleur de Paris, son vin le plus exquis de tous les vins, son cheval est le plus léger, sa maîtresse est la plus belle ; dès qu'une chose est sienne, elle est parfaite ; il se fait honneur même de l'ami de sa femme, *qui est bien tourné*, dit-il, *et qui a les plus belles dents du monde.*

Tout lui vient à point, rien ne l'inquiète, la fortune n'oserait le maltraiter. *M. de M....*, *ancien évêque*, homme de grande naissance, était fort colère ; un de ses grands-vicaires lui représentait que ce défaut pouvait le mener en enfer : « Vous vous moquez, répond » le prélat, Dieu y regarderait à deux fois avant de » damner un homme tel que moi. »

Il n'y a pas de louanges si grosses dont la vanité ne nous fasse avaler au moins la moitié. *Montaigne* disait avec raison « qu'on ne peut jamais fermer la porte à la » flatterie, et qu'on ne fait que l'entre-bâiller. » Dites au plus mince faiseur de madrigaux qu'il sera de l'académie, à l'auteur de quelques pamphlets qu'on le fera ministre, au plus ennuyeux prédicateur, qu'il ne peut manquer d'être évêque, et vous verrez si son amour-propre vous démentira.

Poinsinet ne manquait pas d'esprit, il avait été applaudi le même jour sur nos trois grands théâtres ; eh bien ! un plaisant parvint à lui persuader « que la cour « était à tel point charmée de son mérite, qu'on lui allait » donner une grande charge, celle de grand écran du » roi ; » et le pauvre petit homme se grillait les jambes près du feu pour s'exercer à remplir de bonne grâce sa charge.

La mystification est forte ; peu de vaniteux se voient aussi fous et aussi crédules ; mais avec une dose un peu plus petite, un appât un peu plus fin, que de gens en tâteraient, même certains qui font les modestes par vanité, *semblables*, dit le panégyriste de la folie, *à ces hommes d'une taille médiocre, qui se baissent aux portes de peur de se heurter !*

Mais, tandis que je m'exerce ainsi sur la vanité des autres, n'en serais-je pas un peu coupable moi-même,

Digitized by Google

si je me flattais d'intéresser le lecteur par un plus long discours? Finissons donc, quand ce ne serait que pour tirer ensuite vanité d'avoir su nous arrêter à temps.

TOMBEAU DE LOUIS XII, DIT LE PÈRE DU PEUPLE, dessiné, gravé et publié par E.-F. Imbard, professeur de topographie à l'École Royale Militaire, membre de la société royale des Antiquaires de France, etc. (1).

L'auteur de cet ouvrage a déjà publié le *Tombeau de François Ier.*, et la manière dont il a décrit et rendu ce monument devait faire désirer vivement la publication du mausolée de Louis XII, l'un des nombreux chefs-d'œuvre produits dans le quatorzième siècle. Ces deux ouvrages d'architecture, faits dans le goût antique, après avoir pendant long-temps décoré l'église de Saint-Denis, font maintenant l'ornement du Musée des monumens français.

Louis XII mourut à l'hôtel des Tournelles, le 1er. janvier 1515. Jamais prince, disent avec raison Saint-Foix (2) et Bernier (3), ne fut plus regretté de ses sujets, et ne mérita mieux de l'être. A sa mort, les crieurs des corps (4), en agitant leurs clochettes, criaient le long des rues : *Le bon roi Louis, Père du Peuple, est mort.* Ce prince était sobre, doux, modeste, laborieux, aimait les sciences, parlait avec beaucoup de grâces. Il était rempli de sentimens d'honneur, de religion, d'humanité et de bienfaisance. Sa mémoire sera éternellement en bénédiction parmi les Français.

---

(1) A Paris, chez Potey, libraire, rue du Bac, n°. 46.
Un vol. in-fol. Prix, sur colombier vélin d'Annonay, 9 fr. Sur papier de Hollande, pour le lavis, 15 fr.

(2) Essais historiques, tom. 1er., pag. 304, édit. de 1777.

(3) Histoire de Blois; Paris, 1682, in-4°., pag. 397—422.

(4) Ils étaient qualifiés de *jurés-crieurs de corps et de vin*. Ils étaient déjà établis au commencement du douzième siècle, et peut-être même auparavant.

Digitized by Google

En effet, quels éloges ne mérite pas le prince qui, sollicité de punir des gens qui l'avaient offensé avant de monter sur le trône, fit cette belle réponse : *Ce n'est point au roi de France à venger les injures faites au duc d'Orléans!* Il était le premier à s'informer des dégâts qui pouvaient avoir été commis chez les bourgeois par ses troupes; et, dès qu'il en était instruit, il s'empressait de les réparer (1). Mais, sévère autant que juste, il savait punir à propos, et s'armait de rigueur lorsque ses officiers commettaient des actions qui ne convenaient point à leur caractère. C'est ainsi qu'ayant rencontré deux conseillers du parlement jouant à la paume, il les menaça de leur ôter leurs charges, et de les mettre au rang de ses valets de pied, s'ils continuaient à profaner la dignité de leur ministère. Le lieutenant particulier d'Orléans, qui avait éprouvé les bonnes grâces du monarque, fut condamné pour quelques concussions; un courtisan sollicita sa grâce, et représenta que le lieutenant avait eu l'avantage d'être considéré de sa majesté et d'en être traité favorablement. Je n'étais à cette époque que duc d'Orléans, répondit le roi, et je pouvais, en cette qualité, servir mes amis; maintenant que je suis roi, je dois être protecteur des lois, et je suis obligé de les faire observer. Un grand avait frappé un sergent; le roi, le bras gauche en écharpe, se transporta de suite au parlement, et demanda prise de corps contre ce seigneur. Il chassa de sa cour tous les délateurs, et particulièrement les flatteurs, race plus à craindre encore.

Son courage et son intrépidité étaient également remarquables; la prise de Gênes, la bataille d'Agnadel, que Brantôme (2) a si bien décrite, et dans la description de laquelle il fait connaître une foule de traits héroïques et de mots heureux du monarque; le siége de Venise, celui de Pescaire, le passage du pont de Cassan, ont été témoins de ses exploits et de sa valeur. Toute l'Europe

(1) *Soit par argent, soit par vivres*, disent les historiens. C'est à ce sujet que Saint-Gelais a écrit « qu'il n'estoit guères de princes faisant la guerre qui y procédaient en si grande justice, police et équité. »

(2) Hommes Illustres, tom. 2.

était conjurée contre lui, et le poëte Jean Marot, père de Clément Marot, qui l'avait suivi, étonné de la vaillance de son maître, proclame

Louis Douzieame, le dixiesme des preux.

Dès son avénement au trône, Louis XII avait diminué les impôts, et ne les rétablit jamais. Ses finances, sagement administrées, furent si bien ménagées, qu'elles lui suffirent pour subvenir aux besoins de l'état. Le peuple, qui a toujours l'habitude de murmurer contre le gouvernement, et des courtisans, bien plus blâmables, puisqu'on doit leur supposer au moins une idée juste des vertus et des vices, traitaient d'avarice la sage économie du monarque. Après les plaisanteries de société, l'on en vint aux chansons et aux épigrammes les plus sanglantes; enfin on alla jusqu'à jouer le roi en plein théâtre. On le représentait avec le visage pâle, et vidant une coupe pleine d'or fondu. Louis XII se faisait raconter les plaisanteries dont il était le sujet, et prenait le parti d'en rire le premier. Il préférait, disait-il, voir ses peuples se divertir de son économie plutôt que de les voir gémir de ses prodigalités. Tous ses vœux, toute son ambition, étaient de rendre les Français heureux; ils le furent, et ne connurent leur bonheur que lorsque ce bon prince eut cessé d'exister. Cependant quelques bons esprits avaient nécessairement reconnu les bienfaits de Louis XII, puisque de son vivant ils l'avaient surnommé LE PÈRE DU PEUPLE, *le plus doux, le plus soef et dévot nom*, dit Saint-Gelais, *qu'on puisse bailler à seigneur ou à prince.*

Les guerres de Charles VIII en Italie avaient appris à connaître les beautés des monumens antiques, et surtout avaient fait sentir le besoin de les étudier. L'Italie, après avoir reçu les beaux-arts de la Grèce, les avait d'abord apportés dans les Gaules, et devait, par suite, les transmettre de nouveau en France. C'était beaucoup que les faibles commencemens qu'on vit éclore sous Charles VIII pour un peuple à peine sorti de la barbarie, et qui avait conservé beaucoup trop de traces de son règne. Heureusement que l'imprimerie apprit à connaître, et surtout à

apprécier les sublimes conceptions des grands écrivains d'Athènes et de Rome. On n'aspirait qu'à les reproduire, et surtout d'en publier les copies pour en rendre l'étude plus facile. De là naquit cette révolution salutaire qui fit abandonner les formes gothiques employées par nos aïeux pour préparer les succès et l'influence de notre moderne école.

Étudiant la nature, se pénétrent de la pureté des formes admirables et de la finesse de l'antique, les artistes français du seizième siècle s'élancèrent intrépidement dans la carrière, et se montrèrent bientôt dignes de la parcourir. La peinture sur toile, sur bois, sur verre, sur émail, la sculpture et l'architecture, marchèrent à grands pas vers la perfection.

Parmi les nombreux chefs-d'œuvre produits en France à l'époque de la renaissance, on doit particulièrement distinguer les tombeaux de Louis XII et de François Ier., modèles des premiers ouvrages construits d'après les règles des anciens, et qui sont du plus grand intérêt pour l'histoire des arts.

Le premier de ces deux monumens, qui doit seul nous occuper, fut élevé dans l'église de Saint-Denis, par les ordres du successeur de Louis XII, de ce François Ier., surnommé, à si juste titre, *père des lettres et des arts ;* il est maintenant placé au Musée des monumens français.

On ignore le nom de l'artiste à qui l'on doit le projet de ce beau mausolée. D'après le témoignage de Sauval, invoqué par M. Imbard, on voit que Paul Ponce, célèbre sculpteur florentin, qui résida long-temps à Paris, où il mourut, fut chargé des figures en ronde-bosse ou bas-reliefs, et que les pilastres, ainsi que les autres ornemens, furent taillés et sculptés à Tours par Jean Just et François Gentil.

M. Imbard donne la description de ce monument tel qu'il avait été élevé à Saint-Denis. Le plan a la forme d'un rectangle, d'environ quatorze pieds sur neuf. Deux marches, en marbre blanc, actuellement remplacées par un socle en marbre noir, exhaussaient le soubassement, qui est décoré de quatre bas-reliefs représentant les vic-

toires remportées par Louis XII en Italie. Quatre statues allégoriques, faisant allusion aux vertus du monarque, la Justice, la Prudence, la Force, la Tempérance, étaient assises sur les angles de ce soubassement, qui sert de base à des socles, sur lesquels posent douze pilastres formant les pied-droits des arcades, où les douze apôtres sont représentés assis. Ces pilastres, dit M. Imbard, ornés d'arabesques de fort bon goût, supportent l'entablement, où les figures du roi Louis XII et de la reine Anne de Bretagne, vêtues en habit de cour, sont représentées à genoux à la suite l'une de l'autre, devant des prie-dieu.

Dans l'intérieur du tombeau, on avait couché sur une cuve ou *gisan*, les statues du roi Louis XII et de la reine Anne de Bretagne. Lors de la restauration, on a supprimé sagement la cuve, et on l'a remplacée par une élévation sur laquelle sont placés les archétypes de deux statues. Elles sont maintenant exposées aux yeux du public. Ces statues, d'un grand style de dessin, sont d'une si grande vérité d'exécution, qu'on a même figuré sur le bas-ventre les incisions qui avaient été faites pour l'embaumement.

Cet ouvrage fait suite au *Tombeau de François Ier.*, dont l'auteur a fait paraître deux livraisons en 1812, et dont la publication a été momentanément suspendue, afin de faire des corrections à quelques planches.

Les gravures de M. Imbard sont au nombre de neuf; elles représentent : 1°. deux figures qui, dit-il, ne sont pas d'une grande pureté de dessin, mais qui se recommandent par ce style naïf qui a distingué les ouvrages d'art produits en France dans le seizième siècle; 2°. les armes de Louis XII, écartelées de celles de la reine Anne de Bretagne, avec le porc-épic et la salamandre, qui étaient le symbole de ce prince; 3°. le portrait du *Père du Peuple*, d'après la statue qui existait au château de Gaillon. Le torse seul a été conservé, et, d'après les fragmens, M. Beauvallet, habile sculpteur, a refait la tête. Ce torse est maintenant au Musée des monumens français; 4°. la projection horizontale du mausolée, tel qu'il était à Saint-Denis; 5°. Projection verticale du tombeau de Louis XII, avec les figures et les bas-reliefs

Digitized by Google

dont il est décoré : la statue du roi est placée au-dessus ; 6°. coupe verticale du monument, prise sur sa largeur ; au-dessus est la statue de la reine Anne, agenouillée devant un prie-dieu ; 7°. projection verticale et latérale du mausolée, tel qu'il se voit au Musée des monumens français. Le bas-relief, sculpté sous le soubassement, représente cette bataille d'Agnadel, où le monarque répondit aux seigneurs qui lui représentaient le péril où il s'exposait : *Que ceux qui ont peur se cachent derrière moi.* Les figures du roi et de la reine sont placées l'une à côté de l'autre sur le haut du tombeau. L'auteur, en retraçant les statues des apôtres qui décorent ce monument, a indiqué les différentes mutilations qu'elles ont éprouvées. Un des pilastres porte le millésime M. D. XIII ; il indique sans doute l'époque où fut commencé ce beau monument. Les deux dernières planches contiennent l'entablement, différens détails d'architecture et d'ornemens, puis trois pilastres avec leurs chapiteaux. L'auteur a jugé à propos de n'en pas donner un plus grand nombre, parce que les ornemens des pilastres sont tous, à peu de chose près, du même genre.

La publication de cet ouvrage ne peut que faire honneur au talent de M. Imbard comme dessinateur, comme architecte et comme graveur. On ne saurait rendre avec plus de finesse et de fidélité les différentes parties de ce beau monument. Les artistes et les amateurs s'empresseront de confirmer mon jugement, ainsi que d'acquérir un travail estimable sous tous les rapports. Enfin, le texte est à la fois clair, concis et instructif. Je me félicite de rendre cette justice à l'auteur.

EXTRAIT D'UN PORTE-FEUILLE.—N°. VI.

Si l'on en croit la date, ce fragment aurait été écrit en 1790. D'après certains traits dont il est semé, on serait tenté cependant de lui donner une date plus récente ; peut-être aurait-on tort. Doit-on conclure de ce que les ridicules joués par Molière se reproduisent de nos jours,

que Molière est notre contemporain ? Certes, rien ne serait moins raisonnable. S'il nous manque quelque chose à cette époque, si pauvre en génie, si féconde en tartufes, c'est surtout un Molière, tout le monde le sait. Croyons donc que les traits qui, dans le morceau qu'on va lire, sembleraient avoir rapport avec des personnages aujourd'hui *florissans* (pour me servir de l'expression consacrée par les biographes), ne doivent ce tort qu'au hasard, et que cela vient tout simplement de ce que les ridicules d'un homme sont souvent plus vieux que lui.

(*Note de l'éditeur.*)

LES AUTEURS ET LE SOUFFLEUR.

Le 22 juin 1790.

Voilà ma pièce terminée ; il ne s'agit plus que de la faire recevoir par les comédiens, cela n'est pas difficile ; mais ce qui est difficile, c'est de la leur faire entendre. Un auteur connu, qui demande audience pour une lecture, l'attend au moins quatre mois. Si, comme on me l'assure, ces mois, pour un *auteur inconnu*, *se changent* en années, j'ai encore du temps devant moi. Il n'y a que vingt-neuf mois que je formai ma demande, à l'instant même où l'idée sur laquelle j'ai bâti ma pièce me passa par la tête. Aurais-je encore vingt-trois mois à prendre patience ? Adressons-nous, pour en être sûr, au secrétaire de la comédie, lequel, dans le fait, n'a pas dû m'honorer d'une réponse.

C'est un galant homme pourtant que ce secrétaire, si, comme je le crois, il mérite sa réputation. Si important que soit son emploi, il ne l'est pas plus que lui. Tout en faisant semblant de se renfermer dans ses fonctions, tout en affectant vis-à-vis des acteurs la contenance la plus modeste, ce qui est juste, puisque *souffler n'est pas jouer*, ce souffleur mène, m'a-t-on dit, toutes les affaires du théâtre. Chose facile à croire ; car ce qui répugne le plus aux héros de théâtre comme aux autres, c'est le soin de leurs affaires.

Ainsi donc il a le secret de la comédie. En possession,

Digitized by Google

de la confiance de tout le monde, il en use pour tout concilier. C'est une vraie Providence pour les acteurs, qui n'ont rien de caché pour lui, et les actrices qui ne lui cachent rien. Si les semainiers ont le droit d'arranger le répertoire au commencement de chaque semaine, lui seul, dans le courant, a le crédit de le déranger, mais pour l'utilité de chacun. Enfin, sa politesse n'est pas moindre que son obligeance; il en a pour tout le monde; il en a même avec les auteurs, vis-à-vis desquels il pourrait bien prendre certains airs de supériorité; car, enfin, se dit-il rien de sublime ou d'ingénieux, sur le premier théâtre de l'univers, qui ne sorte de sa bouche!.. Décidément, j'irai le chercher au théâtre ce soir entre les deux pièces.

Le même jour, à 11 heures du soir.

Je ne suis pas plus avancé que tantôt. Il n'est pas facile de rejoindre un homme qui a tant d'affaires; un homme qui, comme une certaine divinité du paganisme, a une triple existence. De même que cette divinité s'appelait Diane, Hécate et Phébé, suivant qu'elle était sur la terre, dans les enfers ou dans le ciel, de même le fonctionnaire en question est secrétaire, souffleur ou littérateur, suivant qu'il est sur le théâtre, sous le théâtre ou hors du théâtre. Cette espèce de souris n'est pas aisée à attraper; j'espère cependant en venir à bout demain matin. A sept heures je serai à sa porte.

Le 23, à midi.

A sept heures précises, je suis donc allé rue des Boucheries, relancer M. de la Porte dans le trou qu'il y occupe, entre la cave et le grenier d'une maison à neuf étages, mais plus près pourtant du grenier que de la cave. Je sonne. Une voix me crie, moitié haut moitié bas, comme crie un souffleur, on y va. Au bout de quelques minutes on m'ouvrit en effet. Un bon homme, en perruque à bourse et poudrée avec la plus excessive économie, vêtu d'un habit de velours de coton mordoré, qui me semblait plus disposé à quitter son maître que son

Digitized by Google

maître ne l'était à le quitter ; un bon homme, *qui joignait* à cet accoutrement la culotte et les bas noirs, et les souliers à petites boucles, vint me demander obligeamment ce que je voulais, tout en rejetant sur sa servante, qui était sortie avant qu'il eût achevé sa toilette, le malheur qu'il avait eu de me faire attendre.

Il s'agit, lui dis-je, de faire recevoir à votre théâtre une pièce dont je suis l'auteur.

LE SECRÉTAIRE.

Je m'en doutais. Eh bien ! monsieur, demandez *que la* lecture en soit faite.

MOI.

Il y a plus de deux ans, monsieur, que j'ai fait cette demande.

LE SECRÉTAIRE.

Plus de deux ans! Et votre nom, s'il vous plaît ?

MOI (*après avoir décliné mon nom.*)

Je demande que l'on prenne jour pour m'entendre.

LE SECRÉTAIRE.

Et votre demande est-elle appuyée ?

MOI.

Par qui ?

LE SECRÉTAIRE.

Par un sociétaire.

MOI.

Non. Mais à quoi bon ?

LE SECRÉTAIRE.

A ce que l'on consente à vous entendre ; ce que vous n'obtiendrez pas, si personne ne répond de vous. Les comédiens craignent de perdre leur temps.

Digitized by Google

MOI.

Je ne le croyais pas. C'est donc chez vous comme à la bourse? point de crédit pour le nom qui n'est pas connu?

LE SECRÉTAIRE.

Vous l'avez dit.

MOI.

Mais savez-vous que ce défaut de confiance pourrait quelquefois être aussi préjudiciable aux acteurs qu'aux auteurs? Qui vous dit qu'en écartant un auteur qui n'offre pas caution, vous n'écartez pas une pièce excellente?

LE SECRÉTAIRE.

Manquons-nous de pièces excellentes? Toutes les pièces excellentes sont faites; le théâtre en regorge. Ce n'est pas cela qu'il nous faut.

MOI.

Je vous entends, monsieur, et je me retire.

LE SECRÉTAIRE.

Pourquoi cela, monsieur? Je n'ai pas prétendu dire qu'il n'y avait plus de pièces à faire. La comédie elle-même est si peu de cet avis, qu'elle renvoie à mon examen préalable les ouvrages des auteurs qui, comme vous, n'ont pas de répondans. Si donc vous voulez m'honorer de votre confiance....

MOI.

Très-volontiers, et sans attendre la décision de la comédie, je vous remets mon ouvrage, et je sollicite vos conseils.

LE SECRÉTAIRE.

Ils ne vous seront peut-être pas inutiles. J'ai une longue expérience de la scène; il y a quarante ans que j'y dis à chacun ce qu'il a à dire. Mademoiselle Clairon me prêtait l'oreille; Lekain m'écoutait avec attention; M. de Larive lui-même, qui n'entend pas tout le monde, ne peut pas se passer de moi. Je ne suis pas moins utile aux

Digitized by Google

auteurs qu'aux comédiens, et vous en seriez convaincu si tous ceux que j'ai obligés ne se faisaient un plaisir de le taire. Connaissant tout ce qui est fait, je sais ce qui reste à faire. Confiez-moi votre plan, votre but, votre système de composition; je puis sur tous ces points vous....

La sonnette qui se fit entendre ne permit pas au secrétaire d'achever sa phrase. La servante entra et annonça un jeune homme, auquel monsieur avait donné rendez-vous. J'en ai donné plusieurs, de neuf à onze, à des auteurs qui sont dans le même cas que monsieur. Si vous voulez rester, ajouta-t-il, les discussions que j'aurai avec eux pourront tourner à votre profit, et vous indiquer la route que vous devez tenir pour réussir.

L'auteur annoncé entra. Il pouvait avoir vingt-trois ans. Après avoir salué profondément M. le secrétaire, il lui demanda avec timidité son opinion sur le manuscrit qu'il lui avait laissé. Votre tragédie, répondit le bon homme, ne manque pas d'un certain mérite; il y a des pensées fortes, de beaux vers, de belles scènes, un acte superbe. — Vous me flattez. — Non, je vous le dis comme je le pense. — Vous croyez donc qu'il peut obtenir quelque succès? — *Au contraire, je pense qu'il tomberait* infailliblement. — J'avais cru cependant avoir assez heureusement saisi la manière de Corneille. — Vous n'y avez que trop réussi. — Corneille n'est-il pas le plus admiré de nos tragiques? — Et le moins suivi; ne voyez-vous pas qu'il se joue dans le désert? Si vous échappiez à la foule qui viendrait pour vous siffler à votre première représentation, à la seconde vous ne trouveriez personne pour vous applaudir. Ces sentimens romains ne sont plus français; laissez-moi vos consuls, vos tribuns, nous ne voulons plus de tout cela. — Que vous faut-il donc? — Des vassaux, des écuyers, des chevaliers. — Puisque Corneille est si fort passé de mode, je vais tâcher de prendre le genre de Racine. — Le Racine ne nous convient pas plus que le Corneille. — Eh bien! je vous ferai du Voltaire, du Crébillon. — Faites-nous du *Dubelloi*.

Vous avez entendu, me dit le secrétaire après que

Digitized by Google

TIMBRE ROYAL 5 C.

l'auteur se fut retiré; et il allait me développer les causes de son opinion, quand la servante annonça un nouvel interlocuteur : c'était un grand garçon, au visage pâle et maigre, à l'œil égaré, à la chevelure hérissée, à la démarche dégingandée, et qui ne semblait habillé qu'à moitié, quoiqu'il ne lui manquât aucune pièce de son vêtement. Que pense-t-on de ma comédie? dit-il au maître de la maison, en le saluant avec autant de suffisance que de courtoisie. — Refusée! — Une pièce de ce genre! une pièce calquée sur Molière, du Molière tout pur! — N'avons-nous pas assez des pièces de Molière pour nos spectacles de remplissage? est-ce avec du Molière que nous aurons du monde? Qui est-ce qui donne aujourd'hui quarante-huit sous pour avoir du Molière? Reprenez votre pièce, mon ami, et faites-nous du *Dorat*, si vous voulez, ou du *Beaumarchais*, si vous pouvez.

Les jeunes gens sont tous en mauvaise route, continua M. le secrétaire, lorsque l'auteur comique fut sorti, non sans avoir donné quelques signes d'humeur, et même de mépris. Tout remplis qu'ils sont de leurs études, ils s'épuisent à imiter les maîtres. Eh! ce n'est pas le goût de leurs professeurs qu'il faudrait consulter, c'est celui du public. Les acteurs, comme les marchands d'étoffes, n'écoutent pas d'autre intérêt quand ils renouvellent leur assortiment. L'ouvrage que ce jeune homme remporte, quelque mérite que j'y reconnaisse, ne serait pas plus utile à notre répertoire, que ne le serait au magasin de la Barbe d'Or, l'acquisition d'un brocart pareil à celui que Madame de Maintenon, ou la reine Anne, portaient dans leur magnificence. Ces judicieuses observations furent interrompues par l'intervention d'un troisième personnage. M. le secrétaire serait-il assez bon pour me faire connaître ce qu'il pense de mon drame? dit-il avec un accent le plus sentimental, et d'une voix dans laquelle il *y avait des larmes* comme dans ses yeux. Votre drame est excellent, lui répondit le souffleur avec l'accent de l'enthousiasme. Le naturel de Sedaine, la philanthropie de Fenouillot, la philosophie de Mercier, la chaleur de Diderot, le pathétique de Beaumarchais! et pas d'esprit surtout... — Il n'a jamais gâté mes pièces

Digitized by Google

pour votre théâtre, répondit ingénument notre *dramatique*, ou *dramatiste*, ou *dramaturge*. L'esprit n'est bon que pour le vaudeville, tout au plus; encore j'espère bien prouver, si jamais j'en fais un, qu'il peut s'en passer. — Vous en avez pourtant mis, je crois, dans un de vos rôles; mais une fois n'est pas coutume, dit M. le secrétaire, avec autant de grâce que de finesse. — De l'esprit dans un de mes rôles! dans celui du père? — Non. — Dans celui du fils? — Non. — Dans celui de l'abbé? — Non. — Dans celui du portier? — Non. — Dans celui du muet, peut-être? — Vous y êtes. — Je ne m'attendais pas à cette critique. Au reste, si l'on me trouve de l'esprit, ce ne peut être que quand je ne parle pas. Mais, à quand les répétitions? — Dès que les rôles seront sus. Ils sont à l'étude. Chacun s'occupe du sien. La petite bavarde qui s'est chargée de celui du muet, ne songe qu'à sa pantomime, et depuis trois jours ne quitte la classe de l'Abbé de l'Épée que pour aller chez Nicolet. — J'y vais aussi étudier les secrets de mon art, dit l'auteur; et il se retira en faisant un salut et un soupir.

Cet homme sensible n'était pas au bas de l'escalier, qu'un nouvel original l'avait remplacé. *Eh bien!* lui dit le littérateur *consultant*, avez-vous songé à satisfaire notre premier acteur? Si long, si beau que soit notre rôle, il n'est jamais content; il trouve toujours les autres mieux partagés que lui, et s'en offense d'autant plus vivement, qu'il croit que tout personnage ne doit être en scène avec lui que pour donner sa réplique. Il a donc déclaré positivement qu'il ne jouerait pas dans votre pièce, si vous n'ajoutiez trois monologues et cinq tirades à son rôle. Il exige surtout que vous y fassiez entrer une trentaine de vers qui se trouvent dans les rôles de ses interlocuteurs; mais comme il sait que ses camarades tiennent à ces vers-là, et qu'il ne veut pas avoir de mauvais procédés, il m'a chargé de leur offrir des indemnités qui seront réglées à l'amiable. Il y a tel vers dont il offre jusqu'à douze francs.

Il est inutile, répondit le nouveau venu, de s'occuper plus long-temps de cet objet. L'acteur ferait un marché de dupe en concluant cette affaire, et je serais plus dupe

Digitized by Google

encore de l'autoriser. Les plus beaux vers, comme les plus beaux diamans, veulent être à leur place, et brillent d'autant plus qu'ils sont mieux entourés. Mais sans rien changer à mon ouvrage, dans lequel je renonce à employer votre héros, je puis satisfaire son goût pour les monologues, et lui donner, dans une pièce que j'ai faite pour lui seul, le plus long rôle qu'on ait jamais vu et qu'on puisse voir. J'ai trouvé, à cet effet, un sujet admirable! — Et lequel, s'il vous plaît? — Celui de *Robinson dans son île*. — Je ne vois pas là un sujet de tragédie.— J'y vois un sujet de tragédie en cinq actes. — Mais Robinson, dans sa solitude, n'avait pour toute compagnie que son chien et son chat. Ce ne sont pas là des interlocuteurs. — Aussi ne parlent-ils pas. Voici mon plan.

Robinson, après avoir contemplé la nature, fait l'éloge du printemps, monologue qui forme le premier acte. L'éloge de l'été remplit le second; celui de l'automne, le troisième; celui de l'hiver, le quatrième. — Et le cinquième! comment le remplissez-vous? et quel est votre dénouement, votre catastrophe? — Dans le cinquième, mon solitaire, dont le cœur est exalté par les tableaux de la bonté et de la grandeur du Tout-Puissant, lui adresse une prière pleine de chaleur et de sentiment. Son éloquence est un torrent. Transport d'enthousiasme qui tout à coup est interrompu par cette interlocution : *As-tu déjeuné, Jaco?* C'est le perroquet de Robinson, qui, sans y être autorisé, a pris la parole, et s'obstine à la garder en dépit de son maître, qui, comme votre premier acteur, ne voulant pas, ce jour-là, souffrir d'interlocuteur, finit par lui tordre le cou pour le faire taire. Les remords de Robinson succèdent bientôt à ses fureurs et terminent ce drame, qui ne comporte pas moins de dix-huit cents vers. Qu'en pensez-vous?

L'heure où M. de Laporte devait se rendre à une répétition, reprendre ses fonctions de souffleur, venant à sonner, cet homme, qui est l'exactitude même, nous pria de lui permettre de nous quitter, en me donnant rendez-vous à huitaine, pour récapituler ce que nous

Digitized by Google

venions d'entendre. Quant à l'auteur de Robinson, il lui dit, tout en cheminant, des complimens, accompagnés de quelques observations sur la difficulté de trouver un perroquet assez intelligent pour être employé dans son ouvrage; mais cet homme judicieux lui ayant fait observer que le théâtre, abondant en acteurs qui récitaient leurs rôles comme des perroquets, il n'était nullement embarrassé de trouver un sujet propre à remplir ce personnage, nous convînmes qu'il n'y avait plus d'objection à faire contre l'admission de cette nouveauté; et le secrétaire des comédiens ordinaires promit d'en parler au comédien extraordinaire à la première occasion.

BEAUX-ARTS.

Dans ce moment, où les arts ont à déplorer de si grandes pertes, rien ne doit intéresser davantage que de connaître les espérances données par les artistes français. La notice des travaux de la classe des beaux-arts, depuis le mois d'octobre 1814, vient nous rassurer, et doit nous rendre orgueilleux des ressources immenses qui nous sont offertes. Il sera beau de ne rien devoir qu'à nous-mêmes. Repeuplons nos musées, embellissons nos monumens publics avec les chefs-d'œuvre de notre école, la première de l'Europe, la seule qui n'ait pas de rivale.

Nos lecteurs nous sauront bon gré, nous le pensons, de leur faire connaître en entier l'intéressant rapport, lu par M. Le Breton, à la séance publique de l'Institut, le 28 octobre 1815.

M. le Secrétaire perpétuel entre ainsi en matière :

Quelque grand, quelque légitime que soit le deuil de nos artistes et de tous les Français qui attachent du prix aux progrès des beaux-arts, ainsi qu'aux douces jouissances qu'ils donnent, nous croyons pouvoir leur offrir des consolations dans un prochain avenir. Sans

Digitized by Google

doute nos pertes sont irréparables, et ne pas les déplorer ici serait d'une insensibilité honteuse, ou une lâcheté.

C'est maintenant à l'histoire qu'il appartient de prononcer sur la justice ou l'injustice qui les produit, de juger les formes qui les ont accompagnées. Mais nous sommes déjà fondés à croire qu'elle ne dira point que notre nation, qui s'était enrichie de leurs chefs-d'œuvre, se soit montrée indigne de les posséder. Ennoblissons du moins un de nos malheurs par la persuasion qu'il ne fut pas mérité.

Avant que la victoire abusât du droit de la force, ce qu'elle ne tarde jamais de faire, elle obtint pour la France un choix de monumens de l'art statuaire antique et des plus beaux ouvrages de la peinture moderne. Elle se borna aux objets stipulés, et les groupes inappréciables de *Monte-Cavallo*, ainsi que beaucoup d'autres statues et bas-reliefs d'un transport plus facile, ne furent point enlevés. On laissa au souverain le temps de prendre des images identiques de tous les originaux qu'il perdait, procédé honorable et délicat qu'on n'a point pour nous, qui en avions donné l'exemple. Ne veut-on nous imiter que dans le mal ? Une réunion d'hommes estimables, sous le double rapport des talens et de la moralité, fut envoyée de Paris, moins pour ravir à Rome des monumens cédés, et dont la possession n'était pas douteuse, que pour veiller à leur conservation dans le déplacement et le voyage. Aussi l'on a peine à concevoir, surtout aujourd'hui, le succès de cette étonnante opération. Arrivés ici sans aucun accident, par le prodige de cette surveillance religieuse et de tous les instans, pendant le cours d'environ une année, les sociétés savantes de tous les genres, les corps enseignans avec tous leurs élèves accompagnèrent leurs chars, que tous les arts avaient concouru à décorer, et les présentèrent au gouvernement, aux autorités constituées et à la population de la capitale, réunis au Champ-de-Mars pour les recevoir, et célébrer en quelque sorte leur apothéose. Qu'aurait fait de plus Athènes au temps de Périclès ? Ce que je rappelle, vous l'avez vu pour la plupart, et l'Europe entière a lu les relations de cette fête mémorable.

Digitized by Google

C'était déjà se montrer digne d'un si grand bienfait, et se rapprocher autant que possible des dieux qui venaient nous honorer de leur présence.

On ne dira pas aussi que la France ait manqué de magnificence pour leur ériger un temple, ni de générosité pour en faciliter l'accès à tous les étrangers, amis ou ennemis. Il semblait ne plus exister, dans son auguste enceinte, de haines ni de rivalités nationales. Nous jouissions peut-être davantage, parce que nous faisions jouir les autres. Mais personne n'osera nier que Paris n'ait paru retenir ces chefs-d'œuvre qu'à titre de dépôt, pour le plus grand avantage de l'Europe, et non pour l'orgueil d'une propriété exclusive.

Telle est, si je ne me trompe, la vraie morale des beaux-arts, et nous l'avons pratiquée. Ce n'était donc pas d'eux qu'il convenait de prendre texte pour nous donner de dures leçons; car, en les invoquant ces beaux-arts que nous avons respectés, cultivés et propagés, ils nous donneraient le droit d'exercer de sévères récriminations. En effet, pour éviter ce qui pourrait sembler nous être personnel, et nous réduisant à un seul fait, ce ne sont pas des Français qui ont arraché par lambeaux les sculptures de Phidias des monumens d'Athènes, et mis en ruines les portiques des temples violés.

Détournant les regards de ces tristes souvenirs, je vous propose, Messieurs, de porter votre attention sur des espérances dont vous reconnaîtrez la réalité, puisqu'elles reposent sur les lumières du Roi et sur des ressources qui nous appartiennent, savoir : une grande richesse de talens et le goût de la nation.

On peut transférer partout des statues et des tableaux, les traîner en vaincus à la suite des chars de triomphe, l'ancienne Rome en donna l'exemple; mais elle n'eut point pour cela de Praxitelle, de Phidias, d'Apelle, ni de Zeuxis. Les beaux-arts, comme les productions exquises de la nature, ont leur zone, leur température de prédilection, et la France est une patrie qu'ils ont adoptée, depuis le seizième siècle, non par le besoin d'en chercher une autre, ni par l'effet des catastrophes poli-

Digitized by Google

tiques, car ce fut sous le beau règne de Léon X qu'ils devinrent français. Ils ne cesseront pas de l'être.

Les malheurs de l'État pèsent sans doute sur les beaux-arts, mais n'en éteignent pas le flambeau, quand la sagesse veille à sa conservation. Certes, lorsque François Ier. l'alluma pour nos aïeux, et le fit briller d'un éclat si vif, le royaume n'était pas florissant! le règne même de Charles IX n'en étouffa point la flamme. Ce ne sont pas des profusions irréfléchies qui les font prospérer; elles produiraient au contraire leur décadence par le désordre des conceptions et le mauvais emploi des talens. On peut compter des milliers d'artistes, multiplier les monumens à l'infini, et n'avoir qu'à gémir sur les beaux-arts. Un gouvernement n'est jamais assez riche pour se livrer à une munificence aveugle, même dans les arts; mais une nation n'est jamais assez pauvre pour ne pas les cultiver et les encourager, lorsqu'elle a le bonheur d'en posséder le germe et d'en avoir le goût.

Cependant, quelque bien fondée que puisse être notre confiance dans la sollicitude paternelle du Roi, elle deviendrait illusoire si l'école française n'avait pas à lui offrir des talens capables de remplacer des chefs-d'œuvre par d'excellens ouvrages. On connaît notre richesse en ce genre; elle est telle que nous pourrions la partager avec toutes les nations civilisées, et les écoles royales de Paris et de Rome préparent des talens qui succéderont dignement aux maîtres qui les ont formés. Je vais, selon nos usages, vous soumettre un précis des travaux de ces gymnases des arts, et de l'examen que la classe en a fait dans le cours de l'année.

Les agitations de l'Europe ont eu, depuis deux ans, une influence nuisible à l'école royale de Rome, au moins sous quelques rapports. Les peintres ont hésité à s'y rendre, et ces retards leur ont fait perdre un temps précieux. Pour ne pas soupçonner leur zèle, nous en chargerons les circonstances désastreuses qui ont frappé la France et fait sortir les autres nations du calme nécessaire à tous les genres d'études.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

23 novembre 1815.

Je suis bien en retard, monseigneur; mais les spectacles offraient si peu d'intérêt la semaine dernière, que j'ai cru devoir attendre quelques nouveautés avant d'écrire à V. A. La première représentation d'une comédie en prose, intitulée *Paolo*, me force de vous ramener, malgré moi, au théâtre de l'Odéon. Cette petite pièce a *été* jouée le 9 *in Fiocchi*.

Il n'y avait au parterre qu'une trentaine de personnes, encore y étaient-elles entrées avec les billets du soi-disant auteur de *Paolo* : quelques femmes clair-semées ornaient la première galerie, destinée depuis longtemps aux billets donnés par l'administration. Quand on rencontre dans cette énorme salle de l'Odéon quelques spectateurs qui ont payé leur entrée à la porte,

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Jugez, Monseigneur, si *Paolo*, ou *les Amans sans le savoir*, ont été écoutés patiemment. Toutes les fois qu'on joue la comédie en société, on est toujours sûr d'être applaudi. Peu importe que la pièce soit un tissu de scènes décousues et remplies de froides équivoques, d'insipides niaiseries; qu'un *Daphnis* ingénu soit représenté par Armand, qui porte sur le théâtre un masque de quarante-cinq ans; qu'une *Cloé*, sous les traits de mademoiselle Fleury, qui est fort jolie assurément, demande à tous momens *ce que c'est que l'amour*, *comment on s'y prend pour le faire*, et qui ignore *s'il faut garder son fichu qui déplaît à son amant*, *ou tortiller* ce fichu, *ce qui déplaît à son papa;* qu'on dise enfin qu'un notaire se nomme *Cornelio Cornetto*, et qu'il est *commis aux barrières sur les frontières de l'Hymen.* Alceste dirait sur-le-champ :

Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Eh bien! Paolo n'en a pas moins été jusqu'à la fin, et l'auteur a été demandé. On est venu nommer M. *Duchamp*.

V. A. demande déjà ce que c'est que ce M. Duchamp? Je lui répondrai que c'est purement et simplement un petit nom de guerre de M. Henri Dupin, jeune auteur sifflé aux Variétés, sifflé au Vaudeville; non pour ses propres ouvrages, car il n'a jamais rien imaginé de sa vie, mais pour les vieilles pièces qu'il retourne comme de vieux habits, et des couplets dont il ramasse les pointes dans les papillotes du confiseur Berthelmot. Ce M. Henri Dupin ne se contente point de s'emparer d'un sujet bien rebattu, qu'il ajuste toujours sans goût à la scène; il pille une pièce toute entière, et la reproduit textuellement aux yeux du public. J'étonnerais bien V. A., si je lui disais que toutes les phrases ridicules que j'ai citées de Paolo appartiennent à Autereau, qui fit représenter pour la première fois aux Italiens, le 14 avril 1720, une comédie en trois actes, intitulée *les Amans ignorans*. C'est cette pièce que M. Dupin a dépecée, mutilée et réduite à la mesure d'un acte, sous le titre de *Paolo*, ou *les Amans sans le savoir*. Grâce à la méthode qu'a adoptée ce commode auteur, on pourra désormais faire une comédie avec des ciseaux.

> Le plagiat a ses licences; mais
> Celui-ci passe un peu les bornes que j'y mets.

Avant de quitter l'Odéon, qui n'offrira probablement rien d'intéressant, jusqu'au moment où le joyeux Picard en prendra la direction, j'aurais voulu annoncer à V. A. le succès de *la Fin de la Ligue*, ou *la Bataille de Fontaine-Française*, comédie en trois actes, qui devait être représentée lundi dernier, au bénéfice de l'acteur Clozel. Une indisposition, dit-on, a rejeté indéfiniment cette représentation, que le bénéficier avait crue susceptible d'attirer la foule, en intercalant dans *la Fin de la Ligue* une entrée à pied et à cheval, avec un ballet, où plusieurs danseurs de l'Opéra doivent figurer, et partager les applaudissemens qu'on prodiguera aux chevaux de Franconi.

Digitized by Google

Cette pièce, imprimée depuis quelque temps, est faiblement écrite; il s'y trouve des applications heureuses pour le meilleur des rois, mais nulle connaissance de la scène.

Espérons que bientôt le second Théâtre Français aura, dans le répertoire qu'il sollicite de l'autorité, *la Partie de Chasse*, et que cette pièce, également bonne sous le rapport de l'art et de l'opinion, purgera l'Odéon de toutes les rapsodies auxquelles le nom seul d'Henri IV a servi de passe-port.

Il est à remarquer que ce bon prince, au caractère duquel on se plaît à comparer celui de ses nobles descendans, a été traduit sur tous nos théâtres indistinctement. Le Vaudeville a mis dans sa bouche des flons flons; Franconi lui a fait jouer la pantomime; madame Catalani nous l'a montré chantant des polonaises et des cavatines; il n'y a pas jusqu'à feu Legouvé, qui a tourné *autour du pot*, pour lui faire dire en style tragique :

> Je veux enfin qu'au jour marqué pour le repos,
> L'hôte laborieux des modestes hameaux,
> Sur sa table moins humble ait, par ma bienfaisance,
> *Quelques-uns de ces mets réservés à l'aisance.*

Nous voici, sans transition, arrivés au Théâtre Français, Monseigneur ; et j'en profiterai pour vous entretenir de *Macbeth*, tragédie que Després, acteur retraité, a été exhumer, pour la représentation à son bénéfice, dans les œuvres de M. Ducis. V. A. connaît trop le *Macbeth* anglais, pour que je m'égaie avec elle des bizarreries qu'il renferme. Des beautés du premier ordre rachètent d'ailleurs ces taches d'un génie sans culture, et qui dans un siècle où le théâtre, en Europe, était plongé encore dans la barbarie, devina, pour ainsi dire, la terreur et la pitié tragique.

M. Ducis, le Nestor de notre littérature, avait transporté avec succès *Hamlet* sur la scène française ; mais il échoua dans *Macbeth*. Il nous présenta un homme gouverné par la femme la plus odieuse ; tourmenté par la crainte ; faible, pusillanime ; achetant le trône par un

Digitized by Google

double crime, et le restituant à son prince légitime, parce qu'il ne peut plus supporter ses remords. Un tel caractère n'offre aucun intérêt. Ce genre sombre, terrible, fatigue, mais n'attendrit point. Talma a eu besoin de tout son talent pour faire supporter une pièce qui n'est point digne d'un théâtre qui compte tant de chefs-d'œuvre, et que le public avait déjà oubliée. Mademoiselle Georges a montré dans le rôle atroce de Frédégonde un nerf et une chaleur qu'on ne lui soupçonnait pas. On regrettait souvent que le beau physique de cette actrice ne fût point animé de ce feu sacré, si nécessaire aux arts; mais un travail assidu et les progrès étonnans qu'elle a déjà faits, nous promettent, dans mademoiselle Georges, une héritière de Raucourt. Elle a été effrayante au cinquième acte, lorsqu'elle arrive, comme un somnambule, débiter une scène dont les expressions sont si voisines du ridicule. Le flambeau qui faisait étinceler son poignard, et qui reflétait sa lumière sur sa tête échevelée, offrait un tableau bizarre, auquel on ne peut rien comparer. Comme V. A. ignore sans doute comment l'auteur a indiqué les gestes et l'accent que l'actrice doit employer, dans ce moment, en débitant ses vers, je vais lui rapporter quelques-unes de ces parenthèses singulières, telles qu'elles ont été imprimées en 1813.

FRÉDÉGONDE.

(Tâchant de rappeler un souvenir vague à sa mémoire.)

Qui m'a dit ces mots : « Va, le ciel te fit mère. »

(Avec serrement de cœur.)

S'ils éprouvaient les coups d'une main meurtrière!

(Très-tendrement.)

O ciel!

(Portant la main A SON NEZ avec répugnance.)

Toujours du sang!

(Très-tendrement.)

Je verrais leur trépas.

Digitized by Google

(Avec larmes.)

Moi leur mère !

(Avec terreur, se GRATTANT la main.)

Ce sang ne s'effacera pas.

(Avec la plus grande douleur.)

O dieux !

(En se GRATTANT la main vivement.)

Disparais donc, *misérable vestige !*

(Avec la plus tendre compassion.)

Mon fils, mon cher enfant !

(Se GRATTANT la main plus vivement encore.)

Disparais donc, *te dis-je.*

(Se GRATTANT la main avec un dépit furieux.)

Jamais ! jamais ! jamais !

(Comme si elle sentait un poignard dans son sein.)

Mon cœur est déchiré.

(Avec de longs soupirs, les plus douloureux, et tirés du plus profond de son cœur.)

Oh ! oh ! oh !

Je m'arrête, Monseigneur ; je m'abstiendrai de réflexions qui pourraient affliger un vieillard estimable, qui nous a donné des ouvrages qui renferment des scènes sublimes, et que la comédie française a si mal servi en reproduisant précisément le plus médiocre. M. Ducis avait essayé de s'ouvrir, dans la tragédie, une route nouvelle. Le public, dont le goût était blasé, demandait, à l'époque où *Macbeth* parut pour la première fois, des impressions fortes et vives. Le temps d'une révolution désastreuse, où tous les crimes allaient devenir familiers au peuple, rendit à cet ouvrage monstrueux une vogue qu'il n'avait pas pu obtenir en 1784. Racine, à cette époque, était peu goûté : quelques tragédies de Corneille et de Voltaire apparaissaient quelquefois au milieu de

Digitized by Google

ce chaos ; encore étaient-elles bien pâles auprès de *Robert, chef de brigands*.

Il est bien à souhaiter que la comédie française renonce désormais à ces noires productions, qui attristent l'âme sans l'élever, en n'offrant que des crimes dégoûtans, sans motifs vraisemblables, sans peinture de caractères. Je n'hésite pas à ranger dans cette classe *Gabrielle de Vergy*, où Lafont paraît tant se complaire. Un auteur tragique ne doit offrir image du crime et du meurtre qu'avec précaution. Ce sont des liqueurs fortes dont on ne doit jamais faire qu'un usage modéré.

Ces réflexions, Monseigneur, nous conduisent naturellement aux boulevards pour y voir *la Marquise de Gange*, mélodrame si beau qu'il en est épouvantable. C'est la cause célèbre qui porte le nom de cette dame qu'on a dialoguée et transportée sur le théâtre. Les auteurs n'ont cependant pas conservé l'usage singulier que la Marquise fit de ses beaux cheveux lorsqu'elle fut empoisonnée ; mais ils ont suppléé à ce petit jeu de scène par tout ce qu'on peut imaginer d'odieux. Les deux beaux-frères de Madame de Gange sont les scélérats les plus accomplis qu'il soit possible de rencontrer ; ils débitent, comme de raison, les plus noires bouffonneries qui aient jamais retenti dans l'enceinte des petits théâtres depuis *la Femme à deux maris*. Que vous dirai-je enfin ?... C'est un spectacle charmant.

Cependant je crains que Franconi ne fasse tort aux prodigieux succès de *la Marquise de Gange*. Il vient de monter une pantomime intitulée *Robert le diable*, ou *le Criminel repentant*. La scène et le cirque ne forment qu'un seul théâtre. On distingue dans cet amas de spectacle un tournoi, un carrousel, une contre-danse dansée par huit chevaux ; des courses de bagues et de têtes à la mauresque ; un jeu de la lance des dames, etc., etc. Tout cela est exécuté sur une musique presque barbare, et qui est, par conséquent, très-bien adaptée au genre.

A propos de musique, nos compositeurs sont bien paresseux. On disait dernièrement que Berton allait nous donner des nouveautés à Feydeau ; mais je crains bien que ce ne soit un faux bruit. On ne parle presque plus du théâtre de Madame Catalani.

Digitized by Google

S'il vous prenait jamais fantaisie, Monseigneur, d'entendre la partition de *l'Orgoglioso avvilito*, opéra anti-bouffon de Fioravanti, faites-la exécuter sur les cinq voyelles de l'alphabet, attendu la niaiserie et la platitude du poëme. Que V. A. se figure une espèce de Belle Arsenne qui bat la campagne; un Alcindor suranné, qui est plus bête que ceux qui lui disent crûment qu'il l'est; des scènes froidement extravagantes qu'*il est impossible de siffler, parce qu'on bâille*; une pièce enfin qui finit parce qu'on baisse la toile; et V. A. n'aura encore qu'une faible idée de cet ouvrage inepte. Comme musique, il y a plusieurs morceaux qui ont de la fraîcheur, de la grâce; quelques-uns ont paru se ressentir du vide des paroles. En général, je n'ai rien remarqué de saillant que l'ouverture, qui a peut-être quelque chose d'original. Madame Forlendis, que vous avez pu voir jadis débuter à l'Odéon, est bien médiocre cantatrice; Barilli et Porto l'ont secondée de leur mieux. Cette nouveauté avait attiré peu de monde, et je doute toujours que, sans des talens extraordinaires, un théâtre italien puisse jamais se soutenir en France tout seul. Il faut, comme le Grand-Opéra, qu'il soit soutenu par le gouvernement, ou aidé par une troupe nationale. Les *anciens Italiens*, qu'un ministre somptueux et puissant avait appelés à Paris, furent si bien convaincus de l'impossibilité de subsister, qu'ils finirent par se franciser et jouer des pièces tout-à-fait françaises..

TABLEAU POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

AMÉRIQUE.

Depuis qu'un nouveau traité de paix a été conclu entre les indigènes du nord-ouest et le gouvernement des États-Unis, les gazettes américaines en font leur thème de tous les jours; ils peignent sous les plus brillantes couleurs les avantages qui doivent en résulter pour eux;

Digitized by Google

ils y voient surtout le moyen d'enlever à l'Angleterre le commerce des pelleteries, et de détourner les richesses que le *Saint-Laurent* portait depuis si long-temps à Québec et à Montréal, pour les faire descendre par le Mississipi à la Nouvelle-Orléans.

Cette dernière ville a reçu une députation des insurgés de l'Amérique espagnole, qui avait pour mission de demander des secours en hommes et en argent. Il paraît que la proclamation du président des États-Unis n'a pas empêché la demande de ces envoyés d'être favorablement accueillie. En effet, divers rapports annoncent que des troupes et des fusils, venant des États-Unis, ont été débarqués au port de Tuspan, entre Tampies et Vera-Cruz; mais ces secours sont arrivés trop tard pour prévenir la reddition de Carthagène : cette ville s'est, dit-on, soumise au général Morillo.

Les mêmes succès ont accompagné les armes espagnoles au Pérou. La victoire, remportée par le général Ramirez, a dû être des plus complètes, puisqu'il n'a perdu que sept hommes dans une affaire où il a pris à l'ennemi quarante et un caissons et trente-sept pièces de canon. Cette victoire a fait rentrer le Pérou sous l'autorité royale, et paraît y avoir ramené le calme et la tranquillité.

Le calme dont jouit le Brésil, la tranquillité qu'il n'a cessé de posséder, il les doit, avec tous les biens qui en découlent, à la présence de son souverain. A une époque où un homme étendait sur presque toute l'Europe le sceptre de fer de l'usurpation, le prince régent de Portugal ne put s'y soustraire qu'en transportant au-delà des mers le siége de son empire. Le spectacle que lui offrent aujourd'hui les colonies espagnoles, en lui montrant combien a été sage sa résolution, l'empêche probablement d'en changer, et de venir disputer aux Anglais la souveraineté qu'ils exercent dans son royaume.

ESPAGNE.

On ignore si c'est pour vouloir être maître dans le sien que le roi d'Espagne voit se refroidir l'amitié qui existait entre eux et lui. Des nouvelles de Madrid annon-

Digitized by Google

cent que ce refroidissement est certain ; mais elles n'en font pas connaître la cause. Les feuilles anglaises ne la laissent pas deviner non plus, mais elles en laissent percer les effets dans leurs rapports alarmans sur la situation de l'Espagne. A les en croire, le roi, en conservant auprès de sa personne des conseillers odieux à la nation, aurait trompé l'espérance publique, et la crainte des mécontentemens populaires aurait déterminé le roi à quitter Madrid et à chercher un refuge à l'Escurial ; ils ajoutent que cent cinquante gardes-du-corps auraient été arrêtés. Le marquis de Campo-Sagrado, nouveau ministre de la guerre, est, selon eux, un homme inconnu à l'armée.

Son prédécesseur, Ballesteros, se rend à Pampelune ; il doit y résider sous la surveillance des autorités locales.

Don Juan Martin, plus connu sous le nom de l'Empecinado, est relégué à Mouza en Aragon.

ITALIE.

On fait, à Rome, de grands préparatifs pour la réception de l'empereur d'Autriche. *Le roi de Sardaigne* y est également attendu.

ANGLETERRE.

Depuis quelque temps les gazettes anglaises sont sans intérêt pour nous. Elles ne sont remplies que des détails des derniers combats livrés dans l'Inde. L'Angleterre jouit de nouveaux succès qu'elle vient d'y obtenir. Des ordres ont été donnés de suspendre le recrutement des régimens hanovriens : d'autres ordres font embarquer d'autres régimens pour la France ; et les journaux de l'opposition demandent s'il ne serait pas plus utile de les envoyer en Irlande.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME SOIXANTE-QUATRIÈME.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

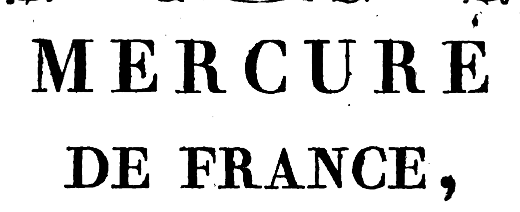
MÉLANGES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

V. 62



MERCURE DE FRANCE,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

Nº Ier. — *Samedi 9 septembre* 1815.



PARIS,

AU BUREAU DE L'ADMINISTRATION,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION

D'ALEXIS EYMERY, rue Mazarine, nº. 30;

Et chez { DELAUNAY, PELLICIER, } Libraires, au Palais-Royal.

Digitized by Google

TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE.

TABLEAU POLITIQUE.

THÉATRES.

VARIÉTÉS.

POESIE.

MERCURIALE.

Digitized by Google



MERCURE

DE FRANCE,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

N°. VII. — *Samedi 21 octobre* 1815.



PARIS,

AU BUREAU DE L'ADMINISTRATION,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION

D'ALEXIS EYMERY, rue Mazarine, n°. 30,

Et chez { DELAUNAY, PÉLICIER, } Libraires, au Palais-Royal.

A LONDRES, MM. BERTHOUD et WHEATLEY, n°. 28, Soho Square.



TABLE.

TABLEAU POLITIQUE.

THÉATRES.

VARIÉTÉS.

POÈSIE.

MERCURIALE.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

N°. IV. — *Samedi* 30 *septembre* 1815.



PARIS,

AU BUREAU DE L'ADMINISTRATION,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION

D'ALEXIS EYMERY, rue Mazarine, n°. 30,

Et chez { DELAUNAY, PÉLICIER, } Libraires, au Palais-Royal.

A LONDRES, MM. BERTHOUD et WHEATLEY, n°. 28, Soho Square.



Digitized by Google

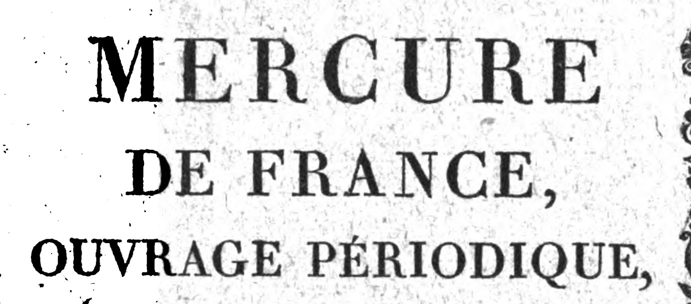
TABLE.

TABLEAU POLITIQUE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

N°. IX. — Samedi 4 novembre 1815.



PARIS,

AU BUREAU DE L'ADMINISTRATION,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION

D'ALEXIS EYMERY, rue Mazarine, n. 30,

Et chez { DELAUNAY, PÉLICIER, } Libraires, au Palais-Royal.

A LONDRES, MM. BERTHOUD et WHEATLEY, N°. 28, Soho Square.

Digitized by Google

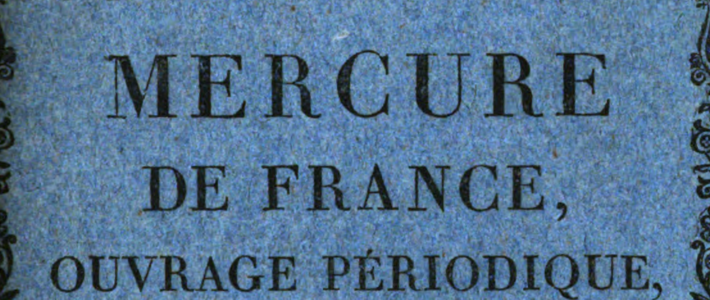
TABLE.

TABLEAU POLITIQUE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

N°. X. — Samedi 11 novembre 1815.



PARIS,

AU BUREAU DE L'ADMINISTRATION,
A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION
D'ALEXIS EYMERY, rue Mazarine, n. 30,

Et chez { DELAUNAY, PÉLICIER, } Libraires, au Palais-Royal.

A LONDRES, MM. BERTHOUD et WHEATLEY, N°. 28, Soho Square.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



ON S'ABONNE ÉGALEMENT

Chez les Libraires ci-après :

À Aix-la-Chapelle, La Ruelle, Libraire.
Arau, Sauerlander, *id.*
Bordeaux . . . Mme. Bonnet-Dutrey, au bureau général des journaux de Paris, rue Pilier de Tutelle, n°. 11.
Mme. veuve Mietton, libraire.
Bruxelles . . . Demat, *id.*
Le Charlier, *id.*
Francfort-sur-le-Mein, Grieshammer, *id.*
Gand, J. P. Begyn, *id.*
Genève, Sestié, *id.*
Groningue, Van-Boekeren, *id.*
Amsterdam, Delachaux, *id.*
Léipsick, Schaëffer, *id.*
Leyde, les frères Muray, *id.*
Liége. . . . . T. Desoër, *id.*
Duvivier, *id.*
Lille. . . . . Vanackère, *id.*
Castiaux, *id.*
Lyon. . . . . Bohaire, *id.*
Chambet, *id.*
Maire, *id.*
Maestricht, Nipels aîné, *id.*
Marseille . . Chaix, *id.*
Masvert, *id.*
Milan, Giegler, *id.*
Mons, Leroux, *id.*
Nancy, Vincenot, *id.*
Naples, Romilly, *id.*
Perpignan, P. Tastu, *id.*
Rouen. . . . . Frère, *id.*
Renault, *id.*
Strasbourg, Fischer, dépositaire des journaux, et directeur du cabinet littéraire, à Strasbourg.
Toulouse, Bonnefoy et Prunet, *id.*
Turin. . . . . C. Bocca, *id.*
Pic, *id.*

Digitized by Google

B'D M



Digitized by Google

Digitized by Google